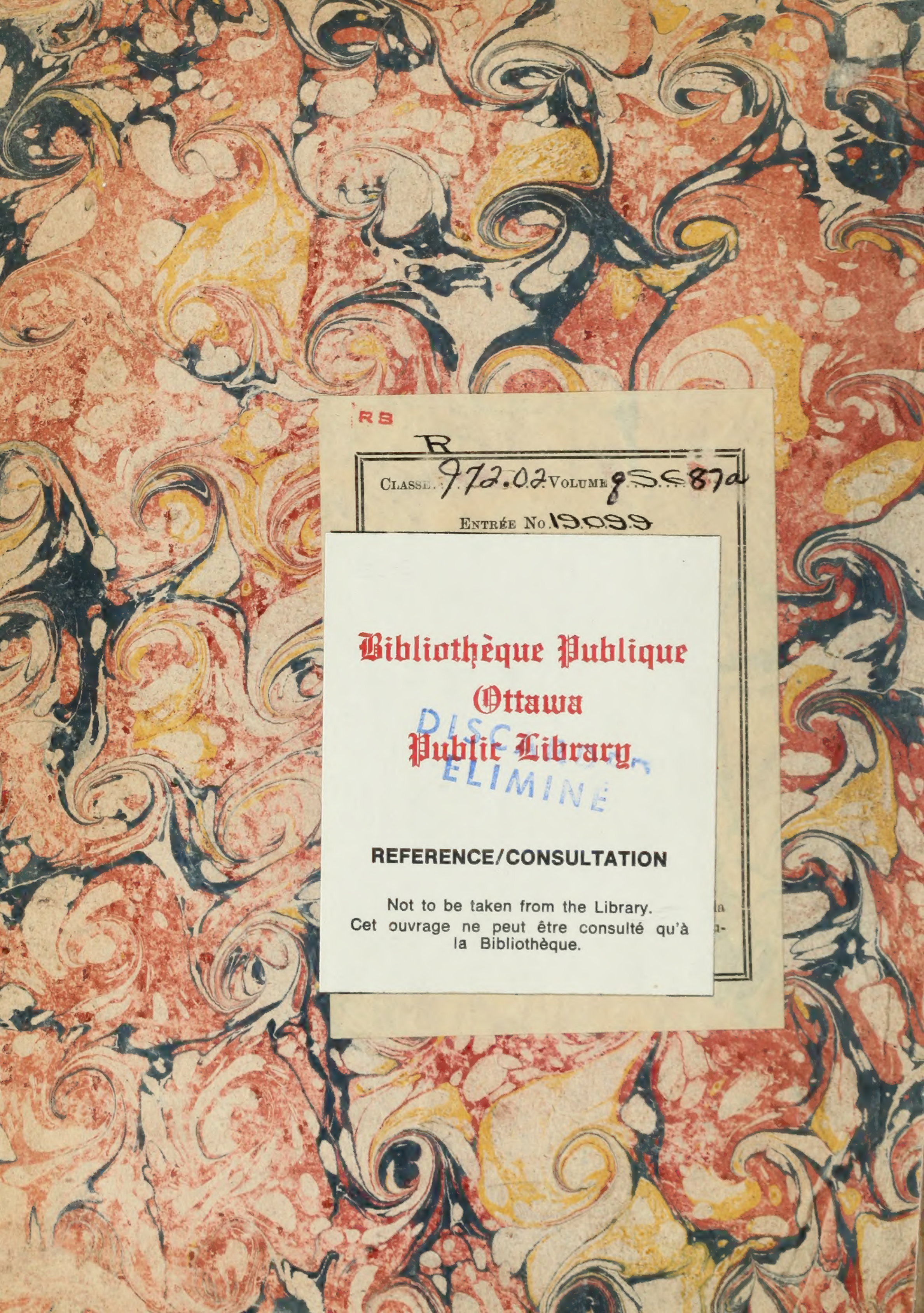



RB
R
CLASSE 972.02 VOLUME 9 S 687a
ENTRÉE No 19099
Bibliothèque Publique
Ottawa
Public Library
ELIMINÉ
REFERENCE/CONSULTATION
Not to be taken from the Library.
Cet ouvrage ne peut être consulté qu'à la Bibliothèque.



trad. Titre de la Gazette

N° 857

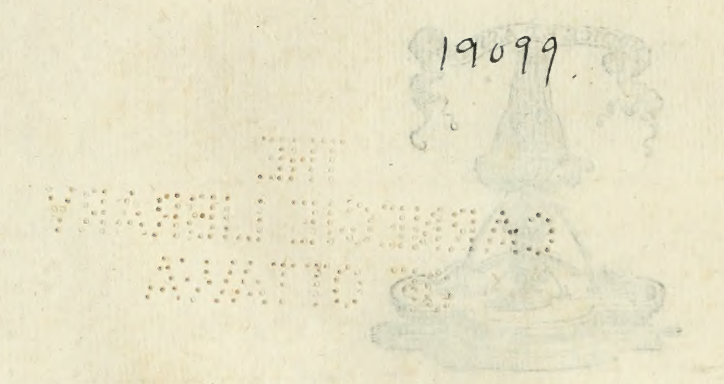
# HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

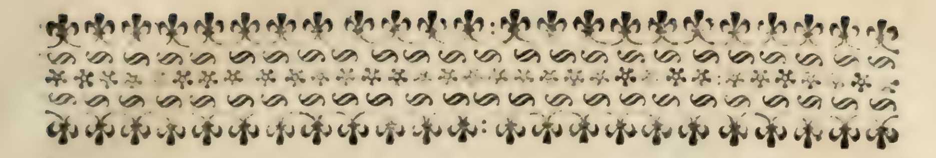
*Traduite de l'Espagnol de Don* ANTOINE DE SOLIS.




A PARIS,
Chez JEAN BOUDOT, ruë Saint Jaques, à la Fontaine d'or.

M. DC. XCI.
*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*





# PREFACE.

L'Histoire de la Conquête du Mexique a été reçûe en Espagne avec tant d'approbation, que l'on a crû qu'elle en meriteroit au moins quelque partie, si elle paroissoit traduite en nôtre Langue. Ce n'est pas que la force & la pureté de son stile, la grace & le tour de ses expressions, & la difference qui se trouve presque toûjours entre l'original & la copie, ne dûssent donner de la crainte pour le succez d'une traduction ; mais on a esperé quelque indulgence pour ce qu'elle pourroit avoir de foible & de forcé, en faveur de ses agrémens plus essentiels à l'Histoire, qui ne dépendent point de la diction, & qui peuvent servir de solides instructions à ceux qui travaillent sur de pareils sujets. Il est aisé de remarquer en celuy-ci, que Dom Antonio de Solis n'a pas témoigné moins de jugement dans le choix de son sujet, que dans celuy des modeles qu'il s'est proposé d'imiter. On y void avec quelle adresse il a sçû placer ses digressions, distribuer ses reflexions de Morale & de Politique, & ménager son stile : mais ce qui merite le plus d'attention, est qu'il donne par tout un si beau jour aux actions de Hernan Cortez, qu'il s'en faut peu qu'il n'en fasse un Heros ; & si cet éxemple nous fait voir de quelle importance est le choix d'un Historien, pour

la gloire d'un Prince ou d'un grand Homme, il nous apprend d'ailleurs de quelle maniere on doit juger de leur conduite, dont un Auteur nous montre comme il luy plaît, le bon ou le méchant côté, lorſqu'il ſçait emploïer adroitement les talens d'un habile Ecrivain : mais on ne pretend point donner ce nom à ceux qui ne debitent que des éloges, chargez de lâches flateries, ou des Satyres noircies d'impoſtures, & de traits d'une paſſion intereſſée. Il eſt certain que Cortez avoit ſes défauts, comme tous les autres hommes : il n'étoit peut-être pas ſi delicat en Politique, ni ſi reflexif que Solis nous le dépeint ; mais il ſuffit pour la juſtification d'un Auteur, que les évenemens s'accordent avec les déliberations du conſeil de ſon Heros. La verité n'y perd rien de ſes droits, & le Lecteur y trouve ſon compte ; car le but principal de l'Hiſtoire eſt l'inſtruction : c'eſt le fruit que nous tirons des éxemples qu'elle nous propoſe, lorſque nous ſommes perſuadez qu'ils ne ſont pas faits à plaiſir, comme ceux des Romans, qu'on ſe donne toûjours la liberté de critiquer dans la pratique ; parce qu'on ne les conſidere que comme les Ouvrages d'une ſpeculation ſouvent trop outrée. Il n'en eſt pas de même de l'Hiſtoire ; lorſque les faits en ſont conſtans, ils ſont toûjours à la portée de l'imagination : & pour ce qui eſt des maximes ou des reflexions ſur quoy on fait rouler ces évenemens, quel tort nous fait-on de nous en donner de belles & de juſtes, lorſque le caractere des perſonnages dont on repreſente les actions ne les détruit pas. C'eſt principalement dans une Hiſtoire particuliere, que l'on peut ſe donner cette

liberté, que l'on pourroit justifier, s'il étoit necessaire, par les éxemples de Saluste, & de Tacite même dans la Vie d'Agricola, qui passe pour le chef-d'œuvre de cet Historien. C'est sur ces excellens modeles, que nôtre Auteur a formé son dessein, avec tant d'art & de jugement, qu'il s'est arrêté precisément à la Conquête du Mexique; craignant sans doute que la suite de cette Conquête ne l'engageât dans un fâcheux démêlé, entre le respect qu'on doit à la verité, & l'inclination qu'il avoit pour son Heros. Il sçavoit que la prise de Mexique eut quelques circonstances peu favorables à la gloire de Cortez, dont il ne vouloit point ternir le lustre : & il faut demeurer d'accord qu'elle fût venuë jusques à nous avec le même éclat, si ce qui se passa en cette occasion ne luy eût donné quelque atteinte. C'est ce qu'on a crû être obligé de rapporter en peu de mots, & d'instruire en même-tems le Lecteur, du reste de la Vie de ce Conquerant.

Le but des Espagnols en ces expeditions, n'étoit pas seulement la gloire; ils cherchoient encore de l'or : & ils furent bien surpris, aprés tant de perils & de fatigues, de voir que les richesses de la Ville de Mexique ne leur paroissoient pas capables de remplir toute leur avidité. Cette dangereuse passion les poussa à commettre d'horribles cruautez, qui leur ont été reprochées par des Auteurs de leur Nation même. Cortez n'en fut pas éxempt, au moins par une foible complaisance qu'il eut pour le Tresorier Julien d'Alderete, que presque tous les Historiens chargent du crime d'avoir fait mettre sur des char-

bons ardens Guatimozin, & un de ses Favoris ; afin de les obliger par cet horrible suplice, à découvrir les tresors de Motezuma, que l'on supposoit qu'ils avoient cachez. Ce fut en cette occasion, que le Prince entendant un cri que la douleur faisoit pousser à son Favori, luy dit, en le regardant fierement : *Et moy, suis-je sur un lit de roses ?* Ce mot obligea l'Indien, à marquer son respect jusques à la mort, qu'il souffrit sans se plaindre davantage, en cet effroïable tourment. On en tira Guatimozin, pour le faire mourir plus honteusement, quelque-tems aprés : car les Indiens aïant conspiré contre les Espagnols, Cortez qui le crut coupable, & même le Chef de cette conspiration, le condamna à être pendu publiquement, avec quelques autres Nobles Mexicains ; & la sentence fut éxecutée à Izalcanal, durant le Carnaval de l'année 1525. Cette revolte ne fut pas la seule qui donna de l'éxercice à Cortez. Christophle d'Olid, qu'il avoit honoré de sa confiance & de plusieurs bien-faits, s'étoit déja soûlevé contre son bienfaicteur, & avoit traité avec Diego Velasquez, à dessein de se rendre luy-même indépendant, & d'usurper une espece de tyrannie, sous pretexte de rentrer dans l'obeïssance. Ce Rebelle tua quelques Espagnols, & même défit une armée que Cortez avoit envoïée contre luy, sous le Commandement de François de las Casas : mais enfin, Gilles Gonçales d'Avila & las Casas, qu'Olid retenoit prisonniers, conspirerent contre luy ; & aprés l'avoir surpris à table, où ils luy donnerent quelques coups de poignard, ils se saisirent de sa personne, assistez de ses pro-

pres Soldats, & le firent décapiter à Naco.

Cependant Cortez avoit envoïé divers Capitaines, pour découvrir & peupler de nouvelles Provinces, & avoit fait la paix avec François de Garay, en luy faisant épouser Dona Catalina Pizarro sa fille naturelle. La mort de Garay, qui arriva peu de tems aprés à Mexique, & celle de Diego Velasquez, qui mourut de regret à Cuba, en l'année 1523. le délivrerent de deux Concurrens fâcheux & incommodes: & les Lettres de l'Empereur, qui le nommoient Gouverneur General de la Nouvelle Espagne, l'avoient mis en état de joüir tranquillement du fruit de ses travaux. Il s'appliqua alors à fonder de nouvelles Villes, & à introduire la Foi Catholique parmi les Indiens, par le moïen des Religieux qu'on luy avoit envoïez d'Espagne. Ces soins reüssirent au-delà même de ses esperances: & aprés avoir appaisé les deux revoltes dont on a parlé, & parcouru les Provinces de ce vaste Empire, Cortez revint à Mexique, où il fut reçû par les Habitans, avec les mêmes démonstrations de joie, qu'ils auroient pû témoigner pour un de leurs Empereurs. Ce General étoit alors au plus haut point de sa gloire, aimé comme un pere, & respecté comme un Souverain par les Espagnols & par les Mexicains, lorsque l'envie, qui s'attache toûjours aux vertus éminentes, surtout quand la fortune se lasse de les persecuter, luy suscita de nouveaux sujets de chagrin, qui ne finirent qu'avec sa vie.

Pamphile de Narvaez étoit passé en Espagne, où il accusoit Cortez de toutes les violences que luy-

même s'étoit attirées par ſa conduite : & comme il y avoit long-tems qu'on n'avoit reçû à la Cour des nouvelles de Cortez, la diſpoſition des eſprits ne luy étoit pas favorable ; & on prenoit des meſures pour luy ôter le Gouvernement de la Nouvelle Eſpagne. Dom Diego Colom ſollicitoit cet emploi, & offroit de lever mille hommes à ſes dépens ; afin d'aller prendre ce General dans Mexique même. On nomma Nuño de Guzman pour Gouverneur de Panuco ; Simon de Alcazava Portugais, obtint le Gouvernement de la Province de Honduras ; & pour comble de diſgrace, Jean de Ribera Secretaire & Agent de Cortez à la Cour d'Eſpagne, devint un des plus malicieux cenſeurs de la conduite de ce General, qu'il décrioit, par l'infame motif d'une paſſion intereſſée. Cet homme s'étoit broüillé avec Martin Cortez, ſur le païement d'une ſomme de quatre mille ducats que ſon fils luy avoit envoïée, & que Ribera refuſoit de donner. Ses calomnies faiſoient une étrange impreſſion ; & on étoit prêt de pourvoir au Gouvernement de Mexique, lorſque le Duc de Bejar, qui étoit proche parent de la femme de Cortez, entreprit ſa défence avec tant de ſuccez, qu'il obtint de l'Empereur, qu'on attendroit des nouvelles de la part de ce General. Elles arriverent enfin, telles qu'on pouvoit les ſouhaiter d'un Sujet fidele & affectionné, & ſoûtenuës par un preſent de ſoixante mille piſtoles, & d'un canon d'argent, que Diego de Soto apporta, & qui parut une piece fort rare, & d'un tres-grand prix.

La vûë de ces richeſſes fit ſon effet ordinaire ; &

tant que la chaleur de la joie ſubſiſta, on n'oſa plus douter du zele & de la fidelité de Cortez: aprés quoy les ſoupçons revinrent, & obligerent le Conſeil de l'Empereur, à prendre l'expedient d'établir un Juge Souverain à Mexique, pour éclairer la conduite du General. On choiſit pour cette Charge le Licentié Loüis Ponce, parent du Comte d'Alcaudete, qui partit, aſſiſté du Bachelier Marc d'Aguilar, qui avoit déja fait le voïage de Saint Domingue. Cortez les reçut à Mexique, avec beaucoup de joie; & Ponce étant entré en éxercice de ſa Charge, publia les ordres de l'Empereur, dont neanmoins l'éxecution fut ſuſpenduë, par la mort de ce Preſident. Aguilar luy ſucceda, & prit des meſures qui auroient chagriné Cortez, ſi la mort de cet homme ne l'avoit délivré de ſa perſecution. Mais elle recommença bien-tôt, avec plus de violence, par la brutalité d'Alonſe de Eſtrada, qu'Aguilar avoit nommé pour remplir cette Charge, ſuivant le pouvoir qu'il en avoit reçû de l'Empereur. Ce Juge ne ménagea rien de tout ce qui pouvoit offenſer Cortez. Il fit couper la main à un des Domeſtiques de ce General; & il le pouſſa ſi cruellement, que les Indiens, & les Eſpagnols mêmes, luy offrirent leurs ſervices, pour ſe ſoûlever contre la tirannie du Preſident: mais Cortez n'avoit ni l'eſprit, ni le cœur d'un rebelle; & Dieu permit que l'Evêque de Tlaſcala vint à Mexique, où il fit tant par ſes ſoins, qu'il accommoda ces deux ennemis, & remit le calme dans la Ville.

Cortez avoit équipé quelques vaiſſeaux ſur la mer du Sud, à deſſein de découvrir les Iſles Moluques, &

d'en tirer le cloud de girofle, & les autres Epiceries; mais ce voïage fut malheureux. La plus grande partie de l'équipage de ces vaisseaux perit en mer; & ceux qui resterent tomberent entre les mains des Portugais, qui les conduisirent en prison à Malaca. Il prit alors la resolution d'aller en Espagne, sur les pressantes sollicitations du Cardinal Loaisa President du Conseil des Indes, & Confesseur de l'Empereur. Ce Prelat, ami de Cortez, luy avoit écrit que sa presence dissiperoit les calomnies qu'on avançoit contre sa conduite & contre sa fidelite, & qu'il luy étoit important de se faire connoître à l'Empereur. Cortez avoit encore dessein de se marier, aïant perdu sa premiere femme. Ainsi il partit de Mexique, & arriva l'an 1528. en Espagne, où il apporta une somme tres-considerable en or, & en autres pieces rares & curieuses, qu'il avoit tirées de ses Conquêtes.

L'Empereur luy fit des caresses & des faveurs extraordinaires, dont la plus éclatante fut, que ce General étant malade, & n'aïant pas beaucoup de confiance aux remedes des Medecins d'Espagne, Charles luy fit l'honneur de le visiter en son logis, où Cortez luy presenta un Memoire, qui informoit sa Majesté de son zele & de ses services; & quand il fut gueri, il accompagna l'Empereur jusques à Saragosse. Ce Prince alloit alors en Italie, pour recevoir la Couronne de l'Empire; & avant que de partir, il voulut récompenser le merite & les grands services de Cortez. Il luy donna la Vallée de Huaxac en titre de Marquisat; la Charge

Charge de Capitaine General de la Nouvelle Eſpagne, & des Provinces & Côtes de la Mer du Sud; le pouvoir de les conquerir, & d'y établir des Colonies, avec la vingtiéme partie de toutes ces Conquêtes en proprieté, pour luy & pour ſes heritiers. L'Empereur luy offrit encore l'Habit de l'Ordre de ſaint Jacques, que Cortez ne voulut point prendre, ſans avoir en même-tems une Commanderie: auſſi Charles luy refuſa le Gouvernement de Mexique, qu'il demandoit. Ce refus vint de la politique du Conſeil d'Eſpagne, qui ne ſouffroit pas que les Conquerans cruſſent avoir un droit acquis ſur le Gouvernement des Provinces qu'ils avoient conquiſes. C'eſt ainſi qu'on en avoit uſé avec Chriſtophle Colom: mais on conſola Cortez par d'autres graces, dont il eut lieu d'être ſatisfait.

Narvaez ne ceſſoit pas de fatiguer les Miniſtres de ſes plaintes, & de donner des Memoires contre Cortez, qu'il accuſoit d'être un Tyran; parce qu'il luy avoit crevé un œil, quand il fut pris à Zempoala: ajoûtant que ce General avoit autant d'or en barres, qu'il y a de fer en toute la Biſcaye; & qu'il avoit fait mourir Loüis Ponce, & François de Garay; outre pluſieurs autres calomnies, qui toutes fauſſes qu'elles étoient, ne laiſſoient pas de fortifier les ſoupçons juſques à ce point, qu'on eut deſſein d'envoïer à Mexique Don Pedro de la Cueva, homme ſevere juſques à la ferocité. Neanmoins on prit enfin le parti d'ériger une Cour Souveraine à Mexique, ſous le nom de Chancelle-

rie, composée d'un President, & de quatre Auditeurs. Ce President, apellé Nuño de Guzman, fit citer Cortez, alors absent, & mit en vente tous les biens de ce Conquerant : mais l'Empereur étant informé de l'injustice de cette procedure, ôta la Charge à ce Juge passionné, & luy substitua Dom Antoine de Mendoça, qui vint à Mexique, & rendit à Cortez tous ses effets; renvoïant Guzman prisonnier en Espagne.

Ainsi Cortez retourna en la Nouvelle Espagne, avec sa femme Dona Juana de Zuniga : & il y fut reçû avec des marques si éclatantes de joie, tant de la part des Indiens, que de celle des Espagnols mêmes, que la Chancellerie de Mexique en prit de l'ombrage. On obligea Cortez à faire enregistrer ses Patentes de Capitaine General; & on luy fit défense d'entrer dans la Ville de Mexique. Ces divisions pousserent les Indiens à un si haut point d'insolence, qu'ils tuerent en peu de jours, plus de deux cens Espagnols : & ils étoient prêts de passer à une revolte generale, lorsque l'Archevêque fit connoître à l'Audience Roïale, qu'il n'y avoit que le General qui pût appaiser cette émotion. Ainsi ils l'appellerent à Mexique, où son autorité, & quelques châtimens qu'il fit des principaux rebelles, firent rentrer les Indiens dans le devoir de l'obeïssance.

Aprés cela, Cortez envoïa des vaisseaux, pour découvrir toute la côte de la Nouvelle Espagne du côté de la mer du Sud, sous le commandement de Diego Hurtado. Le malheureux succez

de cette expedition, qui luy coûta des ſommes immenſes, ne le rebuta point. Il s'embarqua luy-même; mais ce voïage fut diſgracié en toutes ſes circonſtances. Pluſieurs de ſes vaiſſeaux perirent; d'autres furent écartez par la tempête; & Mendoça fut nommé Viceroi du Mexique. La ſeule conſolation qui reſta à Cortez, fut une occaſion de ſecourir le Marquis Dom François Pizarre, qui étoit aſſiegé par une effroïable multitude d'Indiens. Cortez luy envoïa deux vaiſſeaux chargez d'armes & de vivres, ſous la conduite de Fernand de Grijalva, & leva ſix mille hommes à ſes dépens, qu'il fit paſſer au Perou, & qui chaſſerent les Indiens. Pizarre luy en témoigna ſa reconnoiſſance, par un preſent tres-conſiderable qu'il envoïoit à la femme de Cortez; mais Grijalva le retint, & ne revint point à Mexique.

Cortez étoit déja retourné en cette Ville, où il ſe broüilla avec le Viceroi, d'une maniere qui ne fit honneur ni à luy, ni à Mendoça, par les Lettres qu'ils écrivirent l'un contre l'autre en Eſpagne, & qui ne portoient que le caractere de leurs paſſions. Enfin, ce General revint en Eſpagne en l'année 1540. pour ſe défendre contre le Procez que le Procureur Fiſcal du Conſeil des Indes luy avoit fait, ſur le nombre de ſes Vaſſaux dans les Terres dont on luy avoit accordé la proprieté: & luy, qui en avoit conquis tant de milliers à ſa Majeſté, eut le chagrin de voir qu'on vouloit luy retrancher une partie des ſiens. Il accompagna Charles-Quint à l'expedition d'Alger, ſuivi de ſes deux fils: & quoyqu'il y ſervît avec ſa valeur & ſon activité ordinaires, on luy donna la mortification

de ne l'appeller point au Conſeil de guerre, quoy-qu'on y admît des gens qui n'avoient ni l'experience, ni la conſideration qu'il avoit meritée par l'importance de ſes ſervices. Ce fut en ce voïage qu'il perdit cette piece d'un prix ineſtimable, dont les Auteurs ont parlé ſi diverſement. Les uns ont dit que c'étoit une perle d'une groſſeur ſurprenante, & parfaite en ſa figure, qui étoit en poire: qu'il avoit fait graver ſur cette perle ces mots Latins, *Non ſurrexit major*; & qu'en la montrant à quelques-uns de ſes amis, ſur le tillac d'un vaiſſeau, elle luy échapa, & tomba dans la mer. Les Eſpagnols en parlent autrement: ils diſent que ce joïau conſiſtoit en cinq émeraudes, qui valoient cent mille ducats. Sandoval n'en compte que trois; & Sanchez dit que c'étoit deux vaſes d'émeraude, qui n'avoient point de prix. Quoyqu'il en ſoit, tous ces Auteurs conviennent, que Cortez fit la plus grande perte aprés l'Empereur, en ce malheureux voïage: & lorſqu'on eut pris la reſolution de lever le ſiege, on dit qu'il offrit de le continuer, & même de prendre la Ville, avec les ſeuls malades de l'armée; ce qui paroît un peu outré. Auſſi l'Auteur de ſa Vie n'en dit rien; mais qu'il demanda tous les Soldats Eſpagnols, & la moitié des Allemans & des Italiens: & que cette propoſition, fort approuvée par tous les Soldats de l'armée de terre, fut rejettée par l'avis des Officiers & des Soldats des vaiſſeaux, & même par le Duc d'Albe.

Cortez ſuivit la Cour durant quelques années, fort dégoûté par les Procez que ſes ennemis luy ſuſcitoient; ſurquoy neanmoins on ne décida rien. Enfin il

alla à Seville, resolu d'aller finir ses jours en la Nouvelle Espagne, & de voir sa fille Dona Maria Cortez, qu'il avoit promise à l'heritier du Marquis d'Astorga. Il étoit déja attaqué d'une douleur d'estomac, & d'autres maux, qui l'obligerent de s'arrêter à Castilleia de la Cuesta, où sa maladie redoubla & l'emporta enfin, à l'âge de soixante & trois ans, le deuxiéme jour de Decembre 1554. Il fut enterré avec tout l'éclat que ses grandes actions meritoient, dans le lieu de la sepulture des Ducs de Medina Sidonia; laissant un fils nommé Dom Martin Cortez, & trois filles, qui furent mariées en des Maisons tres-Illustres. La perte de ce grand Homme fut generalement regrettée. & ceux-mêmes qui l'avoient persecuté si cruellement durant sa vie, se vîrent contraints d'avoüer aprés sa mort, que toutes les récompenses de ce monde n'avoient rien d'égal à la grandeur de ses services & de son merite.





# TABLE DES CHAPITRES contenus en ce Volume.

## LIVRE PREMIER.

---

# LIVRE SECOND.

---

## LIVRE TROISIE'ME.

---

## LIVRE QUATRIE'ME.

---

## LIVRE CINQUIE'ME.

*avec*

Fin de la Table des Chapitres.

# PRIVILEGE du Roy.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE ; A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de nôtre Hôtel, Prevôt de Paris, Baillis, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & tous autres nos Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nôtre bien amé JEAN BOUDOT Marchand Libraire & Imprimeur de Paris Nous a fait remontrer, que sous nôtre Permission, il desireroit faire imprimer & donner au Public, un Livre intitulé HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE. A CES CAUSES, Nous avons audit Boudot permis & octroïé, permettons & octroïons par ces Presentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, par tel Libraire ou Imprimeur, en tel volume, marge, caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le tems de huit années consecutives, à comencer du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer ; iceluy vendre & distribuer par tout nôtre Roïaume. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, ni distribuer ledit Livre, sous quelque pretexte que ce soit, même d'impression étrangere & autrement, sans le consentement dudit Exposant, ou de ses aïans cause ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amende, & de tous dépens, dommages & interêts : A condition qu'il sera mis deux Exemplaires dudit Livre en nôtre Bibliotheque publique, un en celle de nôtre Cabinet des Livres de nôtre Château du Louvre, & un en celle de nôtre tres cher & feal Chevalier le Sieur Boucherat, Chancelier de France : comme aussi de faire imprimer ledit Livre sur de bon papier & en beaux caracteres, suivant les Reglemens de la Librairie & Imprimerie, des années 1618. & 1686. que l'impression s'en fera dans nôtre Roïaume, & non ailleurs, & de faire enregistrer ces

Presentes sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de nôtre bonne Ville de Paris ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire joüir l'Exposant & ses aïans cause, pleinement & paisiblement ; cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires. Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre, l'Extrait des Presentes, elles soient tenuës pour dûëment signifiées ; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Mandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, faire pour l'éxecution des Presentes, tous Exploits, Significations, & autres Actes de Justice requis & necessaires : de ce faire te donnons pouvoir, sans demander autre Permission ; CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Paris, le cinquiéme jour de Juin, l'an de Grace mil six cens quatre vingt dix, & de nôtre Regne le quarante-huitiéme. Signé, Par le Roi en son Conseil, BOUCHER, avec paraphe ; & scellé du grand Sceau de cire jaune.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 3. Iuillet 1690. suivant l'Arrêt du Parlement, du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé de Sa Majesté, du 27. Fevrier 1665. Signé*, P. AUBOÜYN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le vingt-deuxiéme jour de Fevrier mil six cens quatre-vingt onze.

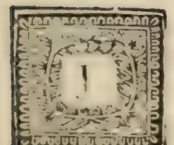
HISTOIRE



# HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

## CHAPITRE PREMIER.

*On fait voir la necessité de diviser l'histoire des Indes en plusieurs parties differentes, afin d'en donner une parfaite connoissance.*



E m'étois engagé avec plaisir au dessein de continuer l'histoire generale des Indes Occidentales, composée par Antoine de Herrera, & jusqu'au moment où j'ay reconnu les difficultez de cette entreprise, j'ay lû avec beaucoup d'aplication tout ce qui a été ecrit sur ce sujet, avant & aprés Herrera,

tant par les Auteurs étrangers, que par ceux de nôtre nation. Cette lecture m'a fait remarquer, qu'autant que ce nouveau monde est éloigné du nôtre, autant les Auteurs étrangers se sont écartez de la verité sur ce qu'ils ont rapporté des Espagnols, avec peu de discernement, & peut-être encore plus de malice; puis qu'ils employent des livres entiers à éxagerer seulement les fautes de quelques particuliers, sans autre dessein que celuy d'effacer le merite des bonnes actions faites en general. D'autre part j'ay trouvé que nos Auteurs ne s'accordent point dans la relation qu'ils font des principaux évenemens, & leurs contradictions marquent bien le risque que la verité court de recevoir quelque alteration, lors qu'elle vient de loin: étant certain que plus une chose s'éloigne de sa source, plus elle perd de sa pureté naturelle.

Le devoir qui m'engageoit à refuter les premiers, & le desir que j'avois d'accorder les contradictions des autres, devoient ce semble m'obliger à presser l'éxecution de mon dessein. Mais il a été suspendu par la recherche des memoires, & par l'attente des relations qui me paroissoient necessaires pour servir comme de fondemens à cet ouvrage. Car encore que ce travail soit obscur, & qu'il n'ajoûte rien à la gloire d'un Auteur; neanmoins il ne peut s'en éxempter: puis que s'il consume le tems sans éclat dans son cabinet, il a neanmoins le plaisir de tirer la verité toute pure du desordre de ces differens memoires; semblable aux Architectes qui ramassent sans aucun ordre une infinité de materiaux avant que de travailler à la construction d'un édifice. C'est neanmoins de cette confusion qu'ils tirent la perfection du dessein qu'ils ont conçû, & l'on est surpris de voir insensiblement sortir de la poussiere, & d'un embarras de pierres & de bois, un bâtiment qui a toutes les graces & toutes les proportions de la belle Architecture.

Pour revenir à mon sujet, j'ay trouvé qu'une histoire generale embrasse une si grande quantité de faits indépendans les uns des autres, que j'ay crû qu'il etoit presque impossible de les allier ensemble sans les confondre: defaut qui vient peut-être de la foiblesse de mon esprit, ou de son peu d'étenduë. Quoy qu'il en soit je vois que l'histoire des Indes a pour fondemens trois grandes actions qui peuvent être comparées avec tout ce que les siecles passez ont produit de plus éclatant sur ce sujet.

La premiere nous charme par le recit du grand courage de Christophle Colom, tant durant le cours de ſon admirable navigation, qu'en la découverte de ce nouveau monde. La ſeconde fait briller la conduite & la valeur de Hernan Cortez, en ce qu'il ſouffrit pour conquerir la Nouvelle Eſpagne, dont on ne connoît point encore l'étenduë ni les bornes. La troiſiéme ſurprend par le recit des avantures de François Pizarre, ſuivies des exploits de ſes ſucceſſeurs, qui ont ſoûmis à l'Eſpagne ce vaſte Empire de l'Amerique méridionale, qui devint le théatre de pluſieurs funeſtes tragedies, & d'incidens ſi extraordinaires. Voila trois illuſtres ſujets d'autant d'Hiſtoires qui pourroient remplir nos Annales de pluſieurs grands éxemples de valeur, de conſtance & d'autres qualitez remarquables en l'une & en l'autre fortune. De ſorte qu'en donnant toûjours à ſa memoire un agréable emploi, on peut encore fortifier ſon eſprit & ſon cœur par des inſtructions ſolides & d'un grand uſage. Mais comme dans l'hiſtoire generale des Indes, ces trois ſujets ont une liaiſon reciproque les uns avec les autres, & que chacun d'eux en particulier, en a avec d'autres exploits de moindre conſideration ; il n'eſt pas aiſé de les reduire aux bornes d'une ſeule narration, ni de garder l'ordre des tems ſans l'interrompre pluſieurs fois, & mettre en pieces, pour ainſi dire, le ſujet principal, par le détail des circonſtances.

Cependant les maîtres de l'art, qui ont donné le nom de tranſition à ces diſcours, qui conduiſent l'eſprit du recit d'un évenement à quelqu'autre ſujet, nous ordonnent d'obſerver le rapport, que les parties ont à leur tout avec tant de juſteſſe, que le corps de l'Hiſtoire ne paroiſſe point diforme, ſoit en le chargeant de membres inutiles, ſoit en retrenchant ceux qui luy ſont neceſſaires pour y conſerver l'agrément de la diverſité. Il faut ſelon leurs preceptes que la liaiſon de ces membres ſoit ſi délicate, que l'on ne puiſſe l'apercevoir, & que la difference des faits ſoit ſi bien ménagée qu'elle ne faſſe remarquer ni defaut ni confuſion ; & cet avantage d'entrelacer les évenemens avec tant d'adreſſe, qu'ils ne paroiſſent point ſe ſoûtenir les uns les autres par une eſpece de digreſſion, eſt un effort d'eſprit dont peu d'Hiſtoriens ſont capables. Car ſi l'on veut reprendre toutes les circonſtances du ſujet que l'on a quitté, on tombe dans l'inconvenient de

la repetition, & d'une ennuyeuse longueur, & si on les néglige, le stile en devient obscur & inégal. Cependant il faut éviter également ces deux vices qui effacent toutes les bonnes qualitez d'un Auteur.

Ce defaut commun à toutes les Histoires generales, se trouve encore plus grand, & presque inévitable en celle des Indes Occidentales. Elle comprend deux Empires d'une tres-grande étenduë, dont chacun contient une infinité de Provinces, & plusieurs Isles. Ces païs étoient gouvernez par des Rois, ou Caciques, dont les uns étoient sujets ou tributaires des deux Empereurs du Mexique & du Perou; & pour ceux dont ils ne recevoient ni tribut ni hommage, le seul éloignement de leur païs faisoit leur sureté. Toutes ces Provinces, ou petits Roïaumes avoient donné sujet à autant de differentes conquêtes, sous divers Conquerans. On formoit en un même tems plusieurs entreprises, toutes sous des Capitaines tres-braves, mais peu connus. Ils conduisoient chacun une troupe de soldats, & cette troupe se donnoit le nom d'armée, avec quelque sorte de raison, tant par raport à ses desseins, qu'au succez des expeditions. Il s'y faisoit plusieurs combats contre des Princes, & en des lieux dont les noms ne fatiguoient pas seulement la memoire, mais encore la langue en les prononçant. Ainsi l'Historien de ces exploits se voyoit obligé d'employer des transitions frequentes & obscures; & l'abondance de la matiere embarassoit la narration. Car il étoit contraint de rebattre sur des évenemens de peu d'importance, ou de les suprimer entierement; & il falloit que le Lecteur revint souvent à ceux qu'il avoit laissez comme suspendus, ou qu'il donnât continuellement un fâcheux éxercice à sa memoire.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'Antoine de Herrera Auteur tres-éxact, n'ait réüssi autant qu'il se pouvoit dans le dessein qu'il avoit pris de composer une histoire generale; je ne voudrois pas seulement le suivre, je soûhaiterois encore le pouvoir faire avec autant de succez. Que si je ne trouve en son ouvrage ni l'ordre ni la clarté dont il avoit besoin pour se faire entendre, j'avoüe qu'il ne pouvoit luy en donner davantage, étant engagé à décrire tant de faits differens, qu'en laissant les uns pour reprendre les autres, pressé par l'ordre des tems, il n'a pû quelque fois s'empêcher d'en confondre la suite, & celle des évenemens.

## CHAPITRE II.

### *Les raisons qui ont obligé à écrire separément l'Histoire de l'Amerique Septentrionale, ou Nouvelle Espagne.*

L'Histoire de la Nouvelle Espagne meritoit d'être tirée de cet embarras, & de cette obscurité, & c'est à quoy je me suis appliqué en l'écrivant à part, afin qu'en la mettant en son jour, autant qu'il est possible à la médiocreté de mon genie, ce qu'elle a de merveilleux tienne les esprits suspendus sans leur faire de violence, & ce qu'elle a d'utile puisse instruire sans dégoûter. J'ay choisi ce sujet entre les trois dont j'ay parlé; parce que comme les actions de Christophle Colom & ses premieres conquêtes ne sont point mêlées avec d'autres évenemens, elles sont décrites agréablement, & sans confusion, dans la premiere, & la seconde décade de Antoine de Herrera. Pour l'Histoire du Perou, elle se trouve separée en deux volumes que l'Inca Garcilasso en a composez; & cet Auteur est si éxact à choisir ses memoires, & si fleuri dans son stile, pour le tems auquel il écrivoit, que je condamnerois de temerité celuy qui entreprendroit de le surpasser, & donnerois beaucoup d'éloges à quiconque pourroit l'imiter en achevant cette Histoire. Pour ce qui regarde la Nouvelle Espagne, ou elle a manqué d'Auteurs qui meritent le nom d'Historiens, ou elle se void en la nécessité de les défendre contre les reproches que la posterité est en droit de leur faire.

François Lopez de Gomara est le premier qui a traité ce sujet, mais sans discernement & sans éxactitude. Il raporte ce qu'il a entendu dire, & l'assûre aussi hardiment que s'il l'avoit vû, sans trouver aucune difficulté en ce qui choque la vraisemblance, ni repugnance en ce qui est impossible.

Antoine de Herrera l'a suivi, & a travaillé en partie sur les memoires de cet Auteur, & aprés eux Bartelemi Leonard d'Argensola a écrit sur la même matiere, sans éviter les mêmes defauts: sur quoy il est moins excusable; car il nous a donné

les premiers exploits de cette conquête dans ſes Annales d'Arragon , tellement mélez & confondus avec ſon principal ſujet , qu'ils y paroiſſent amenez de fort loin, & n'y tenir lieu que d'un épiſode. Il raporte ce qu'il a trouvé dans Herrera ; mais quoy que ſon ſtile ſoit plus clair & d'un meilleur caractere, il eſt ſi fort interrompu & embroüillé par le mélange des autres évenemens , que ce qu'il y a de grand & d'heroïque en cette entrepriſe, eſt affoibli par les digreſſions ; en ſorte que l'on ne le reconnoît plus , ce qui eſt aiſé à remarquer en pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire.

On a vû paroître depuis une hiſtoire particuliere de la nouvelle Eſpagne, qui eſt un ouvrage poſthume de Bernard Diaz del Caſtillo. Elle a été miſe en lumiere par un Religieux de la Mercy , qui en avoit tiré le manuſcrit de la bibliotéque d'un grand & ſçavant Miniſtre, où elle avoit été long-tems comme enſevelie, peut-être à cauſe des inconveniens qui n'ont pas été reconnus , ou qu'on luy a pardonnez lors qu'on en a permis l'impreſſion. Cette Hiſtoire paſſe aujourd'huy pour veritable , à la faveur de ſon ſtile groſſier, & ſans aucune politeſſe, qui luy a donné du crédit auprés de bien des gens ; comme s'il étoit une marque de la ſincerité de ſon Auteur. Neanmoins quoy qu'il ait l'avantage d'avoir écrit ce qu'il a vû , la lecture de ſon ouvrage fait connoître que ſes vûës n'étoient pas nettes, ni aſſez éxemptes de paſſion pour ajuſter les mouvemens de ſon eſprit & de ſa plume ſur les regles de la verité. Il paroît auſſi ſatisfait de ſon ingenuïté, que mal-content de ſa fortune ; l'envie & l'ambition ſe produiſent à découvert en pluſieurs endroits, où ces deux paſſions s'évaporent en plaintes contre Hernan Cortez, qui eſt le principal heros de cette Hiſtoire. Il cherche à penetrer ſes deſſeins afin d'y trouver à redire, & d'éfacer ainſi la gloire du ſuccez : & il propoſe comme des régles infaillibles de conduite , non pas les ordres & les commandemens du General, mais les bruits extravagans qui couroient parmi les ſoldats , quoyque dans cette profeſſion , il n'y ait pas moins d'eſprits groſſiers & ignorans qu'ailleurs, & que dans toutes il ſoit également dangereux de permettre les raiſonnemens à des perſonnes qui n'ont que l'obeïſſance en partage.

Ce ſont là les raiſons qui m'ont obligé d'entreprendre de

tirer cette Histoire de l'obscurité où elle étoit envelopée, & de venger les outrages que l'on y a faits à la verité. Je m'aideray neanmoins des Auteurs que j'ay citez, en toutes les occasions où je n'auray point de fondement raisonnable de m'écarter de ce qu'ils ont écrit; & je me serviray des autres relations & memoires particuliers, que j'ay rassemblez, pour autoriser ce que j'en raporteray, sans passion & sans aucun autre attachement que celuy qu'on doit avoir à la verité. Je ne pretens point étaler ce qui ne doit être que supposé, ni perdre le tems à faire un détail inutile des menuës circonstances, qui gâtent le papier par des recits contre la bien-seance, ou qui le remplissent de faits indignes d'être marquez, & qui ne servent qu'à enfler un volume, sans contribuer à la majesté de l'Histoire. Mais avant que de venir à l'execution de ce dessein, il sera bon de faire voir l'état auquel les affaires d'Espagne se trouvoient lors que l'on commença la conquête du nouveau monde, afin d'en découvrir le principe avant que d'en marquer le progrez, & que cette connoissance serve comme de fondement à l'édifice que j'ay entrepris.

## CHAPITRE III.

*Les malheurs dont l'Espagne étoit affligée lors qu'on entreprit la conquête de l'Empire de Mexique.*

L'Année 1516. n'est pas moins remarquable à l'Espagne par la date des mouvemens qui l'agiterent alors, que par celle du bonheur dont elle a ressenti les effets, & qui commença precisément en ce tems là. Cette Monarchie se trouvoit émeuë de tous côtez par des troubles & des divisions, d'autant plus à craindre, que le repos dont elle joüissoit au dehors étoit alteré par les maux qui l'attaquoient au dedans, jusqu'à la menacer de sa derniere ruine. Car encore que la fidelité des peuples ne fût pas entierement corrompuë, neanmoins leur propre inclination les retenoit plûtôt que les motifs d'une obeïssance imprimée par l'autorité de ceux qui gouvernoient. Cependant ce fut en ce même tems qu'elle vit naître dans les Indes Occidentales sa plus grande prosperité, par

la découverte de la Nouvelle Espagne : qui non seulement a étendu fort loin ses conquêtes, mais encore a augmenté la gloire de son nom en le doublant. C'est ainsi que la fortune & le tems se joüent des choses de ce monde, par le mélange des biens & des maux, qui se succedent les uns aux autres dans une revolution continuelle.

1515. Le Roi Catholique Dom Ferdinand étoit mort dés l'année precedente; & comme les mesures qu'il avoit prises pour la conservation & pour l'accroissement de ses Etats, manquerent par la mort de leur auteur, on découvrit insensiblement la grandeur de cette perte, par les troubles & les desordres qui la suivirent; de la même maniere que l'on juge de la grandeur des causes par l'importance de leurs effets.

Toute l'autorité du gouvernement demeura entre les mains du Cardinal, Archevêque de Tolede, Dom François Ximenez de Cisneros. Ce Prelat avoit une fermeté d'esprit incomparable, une vaste & sublime intelligence, & un courage invincible, & il possedoit en un même degré la pieté, la prudence, & la constance. Ces vertus & ces qualitez héroïques se trouvoient alliées dans son ame sans se nuire les unes aux autres par la diversité de leurs interests. Mais comme il avoit trop d'attachement à ce qu'il avoit une fois resolu, & qu'il n'oublioit rien pour soûtenir l'honneur de son jugement en ces occasions, il laissoit souvent échaper celles de faire le bien, en cherchant le mieux; ainsi son zele n'étoit point si propre à corriger les esprits inquiets, que cette grande roideur d'integrité étoit capable de les irriter.

Jeanne fille unique des Rois Ferdinand & Isabelle, seule Reine & legitime heritiere des Roïaumes d'Espagne, étoit alors à Tordesillas, où elle ne voyoit personne, à cause de ce fâcheux accident qui avoit blessé son imagination, dont la vivacité luy donnant de trop fortes impressions des objets, l'avoit privée de l'usage du raisonnement, ou reduite à raisonner faux de ce qu'elle comprenoit.

Le Prince Charles, Premier de ce nom entre les Rois d'Espagne, & Cinquiéme entre les Empereurs, tenoit sa Cour en Flandre. L'accident de sa mere luy avoit acquis la Couronne avant le tems. Cependant comme il n'étoit pas encore en sa dix-septiéme année, qu'il n'avoit point été nourri en Espagne,

dont

dont il ne connoissoit pas encore les interêts ni les maximes, & que ses premieres inclinations étoient préoccupées en faveur des Ministres Flamans: toutes ces circonstances donnoient lieu à de tristes reflexions, qui faisoient apprehender sa venuë à ceux mêmes qui la jugeoient necessaire au bien de l'Etat.

L'Infant Dom Ferdinand frere de Charles, & moins âgé que luy, marquoit en cette grande jeunesse un esprit meur & sage; mais il témoignoit du chagrin de ce que le Roi Ferdinand son ayeul ne l'avoit pas nommé sur son dernier testament pour gouverner ses Roïaumes, quoy qu'il luy eust donné autrefois cet emploi, par la disposition qu'il fit à Burgos. Ainsi bien qu'il s'efforçât de se contenir dans les termes de son devoir, neanmoins par les reflexions qu'il faisoit, & qu'il entendoit faire à ceux qui approchoient de sa personne, il sçavoit fort bien remarquer, que s'il n'eût jamais été choisi pour une pareille charge, cela pouvoit s'attribuer au defaut de son âge; mais que de s'en voir exclus aprés l'avoir possedée, c'étoit une défiance qui offensoit directement sa personne & sa dignité. En sorte qu'il ne pouvoit cacher le peu de satisfaction qu'il avoit du gouvernement établi: ce qui étoit tres-dangereux dans la conjoncture des affaires, parce que tous les esprits étant en mouvement, ce Prince aimé du peuple, tant par l'honnêteté de ses manieres, qu'à cause qu'il étoit né en Castille & qu'il y avoit été élevé, pouvoit se flatter d'en être suivi; & si les factions que l'on apprehendoit avoient une fois éclaté, un mouvement si naturel auroit pû en causer beaucoup d'autres tres-violens.

Ces embarras furent augmentez par un autre qui n'étoit pas moins chagrinant pour le Cardinal Ximenez. C'est que le Doyen de Louvain Adrien Florent, qui depuis fut Pape sixiéme de ce nom, avoit été envoyé de Flandres, pour tenir en apparence le rang & la qualité d'Ambassadeur auprés du Roi Ferdinand; mais ce Roi étant mort, il fit paraître les pouvoirs qu'il avoit de prendre possession de ses Roïaumes au nom du Prince Charles, & de gouverner en son absence: ce qui fit naître une contestation débatuë de part & d'autre avec beaucoup de chaleur; sçavoir si ces pouvoirs avoient plus de vertu & d'autorité, que ceux dont le Cardinal étoit revêtu. Sur quoy les Politiques de ce temps là éxercerent leurs speculations avec trop de liberté & peu de respect, parce que leurs raisonnemens prenoient toû-

jours quelque teinture des differentes passions qui les formoient. Ceux qui aimoient la nouveauté pretendoient que le Cardinal n'étoit qu'un Gouverneur nommé par un autre Gouverneur, puis que le Roi Ferdinand n'avoit plus que ce titre depuis la mort de la Reine Isabelle. Les raisons de l'autre parti n'avoient pas moins d'insolence, puis qu'elles alloient à donner l'exclusion à tous les deux Ministres. On soûtenoit que le même defaut se rencontroit en la nomination du Doyen; parce qu'encore que le Prince Charles eût l'avantage d'être le legitime successeur du Roïaume d'Espagne, il ne pouvoit du vivant de sa mere pretendre d'autre qualité que celle de Gouverneur, de la même maniere que son ayeul en avoit usé. Ainsi ils déclaroient ces deux Princes incapables de communiquer à leurs Magistrats l'autorité souveraine, parce qu'étant inseparable de la personne du Roi, elle ne reside point en celle d'un Gouverneur.

Comme les Ministres reconnurent que ces disputes en s'échauffant donnoient de rudes atteintes à leur dignité & à leur autorité, ils concerterent ensemble pour unir leurs pouvoirs; & cette resolution étoit la plus sage qu'ils pouvoient prendre, s'ils eussent pû de la même maniere accorder leurs genies: mais la dureté du Cardinal heurtoit à tout moment la douceur d'Adrien. Le premier ne pouvoit souffrir de compagnon dans ses desseins; & l'autre soûtenoit les siens avec peu de fermeté, & sans aucune connoissance des Loix & des Coûtumes de la Nation. Cette division entre les Gouverneurs en fit naître une autre entre les Sujets; en sorte que leur obeïssance étant partagée comme l'autorité se trouvoit desunie, cette diversité de mouvemens dans l'Etat produisoit le même inconvenient que feroient deux gouvernails en un navire, qui par leur differente agitation formeroient une tempête au milieu même du calme.

On reconnut bien-tôt par les effets, combien cet état étoit perilleux, lors que les mauvaises humeurs dont la Republique abondoit vinrent à s'irriter. Le Cardinal qui n'avoit pas besoin d'un grand effort de persuasion pour attirer son collegue dans ses sentimens, ordonna que les Villes du Roïaume prissent les armes, & qu'en chacune on fist un rôlle de ceux qui pouvoient les porter, pour leur en apprendre le manîment, & la prati-

que de l'obeïſſance qu'ils devoient à leur Chef. Pour cet effet il donna des appointemens aux Capitaines, & pluſieurs éxemptions aux Soldats. Les uns diſoient que cet établiſſement ne regardoit que ſa propre ſeureté ; d'autres croyoient qu'il preparoit ces forces pour reprimer l'inſolence des Grands : cependant l'experience montra bien-tôt que ce mouvement étoit à contre-temps ; parce que les Grands qui poſſedoient des Seigneuries hereditaires, ſe trouverent offenſez de ce que l'on mettoit les armes entre les mains du peuple, ce qui étoit capable d'allumer un feu tres-difficile à éteindre en une ſi fâcheuſe ſaiſon. Ils crûrent alors decouvrir la ſource d'un bruit qui avoit couru, que les Gouverneurs armez de ces forces de reſerve vouloient diſcuter l'origine de leurs Fiefs, & le fondement des droits qu'ils éxigeoient de leurs vaſſaux. Les peuples mêmes parurent agitez de differentes paſſions : quelques Villes enrôllerent des Soldats, firent des revûës, & dreſſerent des lieux publics pour les éxercices militaires ; mais en d'autres ces remedes qu'on preparoit contre la guerre furent conſiderez comme des gages de la liberté, qui pouvoient donner quelque atteinte à la tranquillité publique ; & en toutes également, cette nouveauté étoit d'une dangereuſe conſequence, parce que les Villes qui demeurerent dans leur devoir, ne laiſſerent pas de reconnoître les forces dont elles pouvoient appuyer leur deſobeïſſance ; & celles qui furent rebelles ſe trouverent en main de quoy ſoûtenir leur revolte, & corrompre ou forcer la fidelité des autres, en jettant le trouble dans tout le Royaume.

---

## CHAPITRE IV.

### *Etat où ſe trouvoient les Roïaumes éloignez de l'Eſpagne, & les Iſles de l'Amerique qui avoient déja reçû le nom d'Indes Occidentales.*

LEs autres Domaines de la Couronne d'Eſpagne ne ſouffrirent pas moins que la Caſtille en cette conjoncture : en ſorte qu'il n'y eut, pour ainſi dire, aucune pierre qui ne fût ébranlée, & dont on ne pût craindre avec raiſon la ruine de tout l'édifice.

L'Andalousie se trouvoit affligée par la guerre civile que Dom Pedro Giron fils du Comte d'Urena avoit excitée, pour s'emparer des Etats du Duc de Medina-Sidonia. Comme ce Comte en pretendoit la succession du chef de sa femme Dona Mencia de Gusman, il avoit choisi la voie des armes pour expliquer ses droits, voulant autoriser ses violences sous le nom de justice.

La Navarre étoit comme partagée entre deux grandes Maisons, dont les noms se sont rendus si celebres aux dépens de leur Patrie. Ces Maisons étoient celle de Beaumont & celle de Gramont, dont les querelles s'étoient rallumées avec beaucoup d'ardeur. Ceux de Beaumont partisans d'Espagne, employoient les noms specieux de droit & de raison, pour venger leurs injures particulieres contre leurs ennemis; & ceux de Gramont, qui aprés la mort de Jean d'Albret & de la Reine Catherine, s'étoient déclarez pour le * Prince de Bearn son fils, s'appuyoient sur la protection de la France, dont ils menaçoient les autres. L'un & l'autre parti étoit difficile à reduire, parce qu'ils couvroient leur haine des apparences de fidelité; & le nom du Roi, dont ils faisoient tous deux un mechant usage, ne leur servoit que d'un pretexte pour exercer leur vengeance & pour nourrir la division.

* Henri d'Albret.

En même-temps l'Arragon vid naître une contestation d'une tres dangereuse consequence, sur le gouvernement de ce Roïaume, dont l'Archevêque de Saragosse Dom Alfonse d'Arragon se trouvoit chargé par le testament du feu Roi Ferdinand son pere La souveraine Magistrature du Roïaume, qu'ils appellent *El Iusticia*, étoit alors entre les mains de Dom Juan de Lanuza, qui s'opposoit avec un peu trop d'opiniâtreté aux pretentions de l'Archevêque, sous un pretexte veritable ou mandié, disant qu'il ne convenoit pas au repos de l'Etat, que l'autorité absoluë demeurât entre les mains d'une personne à qui sa naissance pouvoit inspirer des desseins trop relevez. Ce principe fut le fondement de plusieurs autres disputes qui s'agitoient entre les Gentishommes, & que l'on pouvoit considerer comme des rafinemens trop subtils sur la fidelité que l'on doit aux Princes. Cependant comme ces discutions passoient de la Noblesse aux esprits grossiers du peuple, ils donnoient atteinte aux devoirs de l'obeïssance & de la sujétion.

Le feu des troubles s'allumoit en Catalogne, & dans le Roïaume de Valence, par la brutalité naturelle des bandits, qui n'étant pas satisfaits de se voir maîtres absolus à la campagne, s'emparoient déja des Bourgs, & se rendoient redoutables aux Villes mêmes: ce qu'ils faisoient avec tant d'insolence & de confiance, que l'ordre de la Justice étant renversé, les Magistrats étoient obligez à se cacher, & laissoient regner par tout la cruauté. Ainsi les plus grands crimes passoient pour des actions de valeur, & acqueroient de la reputation à la malheureuse posterité des coupables.

Les premieres proclamations du regne de la Reine Jeanne, & du Prince Charles, furent reçûës à Naples avec beaucoup d'applaudissement. Cependant au milieu de la joie publique, on vid naître un bruit dont la source ne fut pas connuë, quoy qu'il fût aisé d'en remarquer la malignité.

On insinuoit que le feu Roi Ferdinand avoit nommé pour heritier du Roïaume de Naples le Duc de Calabre, qui étoit alors prisonnier dans le Château de Xativa. Ce bruit méprisé d'abord, traîna durant quelques jours parmi le peuple, comme un simple murmure; mais enfin, s'étant revêtu de l'apparence d'un secret fort mysterieux, il s'accrut tout d'un coup, & passa en une espece de sedition déclarée, qui mit la Noblesse en alarme, & causa beaucoup de peine à tous ceux qui tenoient le parti de la raison & de la verité.

En Sicile le peuple prit les armes contre le Vice-Roi Dom Hugue de Moncade, avec tant de fureur, qu'il obligea ce Vice-Roi d'abandonner le gouvernement de ce Roïaume entre les mains de la populace, dont les extravagances allerent bien plus loin que celles des Napolitains; parce qu'elles étoient soûtenuës par quelques Seigneurs, qui sous pretexte du bien public, titre ordinaire de toutes les seditions, faisoient servir la sotise du peuple d'instrument à leur vengeance, dans la pensée de s'élever par là au plus haut degré, d'où l'ambition précipite souvent ceux qu'elle possede.

L'éloignement des Indes ne fut point capable de les garantir de la malignité de cette influence generale, qui dominoit alors sur toutes les parties de cette Monarchie. Tout ce qui avoit été conquis en ce nouveau monde se reduisoit aux Isles de Saint Domingue, de Cuba, de Saint Jean de Port-ric, & de

la Jamaïque, outre une petite partie de la Terre ferme qui avoit été peuplée dans la Province de Darien, & à l'entrée du Golfe d'Uraba. C'eſt dans ces bornes qu'étoit renfermé tout ce qui ſe comprenoit ſous le nom d'Indes Occidentales, qui leur fut impoſé par les premiers Conquerans, ſeulement à cauſe que l'éloignement & la richeſſe de ce païs leur paroiſſoit avoir beaucoup de rapport avec les Indes d'Orient, qui ont tiré leur nom du fleuve Indus. Le reſte de cet Empire d'Occident ne conſiſtoit pas tant en des realitez, qu'en de hautes eſperances fondées ſur les diverſes découvertes faites par quelques Capitaines Eſpagnols, avec des ſuccez differens, & plus de peril que de profit. Cependant en ce peu de païs poſſedé par les Eſpagnols, la valeur des premiers Conquerans ne ſubſiſtoit plus même dans la memoire ; & l'avarice poſſedoit tellement l'eſprit & le cœur de leurs ſucceſſeurs, qu'ils ne ſongeoient qu'à s'enrichir, aprés avoir renoncé au ſoin de leur conſcience, & à celuy de leur reputation, ſans leſquels l'homme demeurant abandonné à la brutalité de ſa concupiſcence naturelle, devient plus farouche & plus cruel que les bêtes qui luy font la guerre. Ainſi on ne rapportoit de ce nouveau monde, que des larmes & des plaintes ſur les maux que l'on y enduroit. L'interêt des particuliers avoit pris la place de celuy du public, & du zele que l'on doit avoir pour la Religion : & ce deſordre achevoit de détruire les pauvres Indiens, accablez ſous le poids de l'or qui leur coûtoit tant de fatigues, pour ſatisfaire une paſſion dont ils n'étoient pas poſſedez ; étant obligez à chercher à travers mille perils un métail qu'ils mépriſoient, & à maudire l'ingrate fertilité de leur patrie, qui leur attiroit une ſi cruelle ſervitude.

Le Roi Dom Ferdinand informé de ces dereglemens, s'étoit appliqué à y apporter du remede ; & ſes ſoins regardoient particulierement les Indiens, qu'il deſiroit proteger & attirer à la Foi : ce qui a été toûjours la premiere vûë de nos Rois. Pour cet effet il donna pluſieurs ordres, & publia des Loix ; mais tous les moyens dont il ſe ſervoit perdoient leur force en s'éloignant, de la même maniere qu'une fléche tombe au pied du but lors qu'il eſt hors de la portée du bras qui la décoche. Mais encore que la mort du Roi eût empêché de recueillir le fruit de ſes bonnes intentions, le Cardinal Ximenez demeura con-

ſtamment dans la reſolution de ſuivre les deſſeins de ſon Maître, afin de reduire une fois cet Etat dans les termes de la raiſon & de l'équité. Pour cet effet il ſe ſervit de quatre Religieux de l'Ordre de ſaint Jerôme, ſages & vertueux, qu'il envoya dans l'Amerique avec le titre de Viſiteurs, accompagnez d'un Miniſtre de ſon choix, revêtu de la qualité de Juge de la reſidence: en ſorte que ces deux Juriſdictions bien unies entr'elles, avoient une autorité redoublée qui s'étendoit ſur tout. Mais à peine furent ils arrivez aux Indes, qu'ils s'apperçûrent que la difference qu'il y a entre la pratique & la ſpeculation, deſarmoit toute la rigueur de leurs inſtructions: & ils ne firent preſque autre choſe que reconnoître de plus prés les maux de cette forme de gouvernement, qui s'empirerent par le peu de vertu du remede que l'on y appliquoit.

## CHAPITRE V.

*Les malheurs de l'Eſpagne ceſſent à la vûë du Roi Charles V. Premiere expedition pour la conquête de la Nouvelle Eſpagne.*

LEs affaires de la Monarchie Eſpagnole étoient en cet état lors que Charles V. en prit la poſſeſſion actuelle, par l'entrée qu'il fit en Eſpagne au mois de Septembre de l'année 1516. Sa venuë fit ceſſer d'abord tous les mouvemens; & le calme revint inſenſiblement, comme ſi l'orage eût été diſſipé par la preſence du Prince: ſoit par une ſecrette vertu que Dieu accorde aux têtes couronnées; ſoit que les ſoins de la Providence concourent également à ſoûtenir la majeſté des Rois, & le devoir de leurs Sujets. La Caſtille fut la premiere à reſſentir les effets de ce bonheur, qui ſe communiqua bien-tôt à tous les autres Roïaumes, & paſſa aux Etats du dehors de l'Eſpagne, comme la chaleur naturelle ſe répand du cœur en toutes les parties du corps, au grand ſoulagement des membres. Ces influences pacifiques penetrerent bien-tôt juſques dans l'Amerique, où le ſeul nom du Roi fit autant d'effet, que ſa preſence en avoit fait ailleurs. On ne s'y propoſa plus que des conquêtes: les Sol-

dats sentirent renaître leur vigueur & leur courage ; & on commença de travailler aux desseins, qui ouvrirent le chemin à la conquête de la Nouvelle Espagne, dont le Ciel destinoit l'Empire à nôtre auguste Monarque dans ces commencemens de son regne.

Le Capitaine Diego Velasquez gouvernoit alors l'Isle de Cuba. Il y étoit passé en qualité de Lieutenant sous Dom Diego Colom second Amiral des Indes ; & il y avoit eu tant de bonheur, que l'on regardoit la conquête de cette Isle comme l'ouvrage de sa valeur, & les Colonies qui s'y étoient établies comme l'effet de ses soins. Cette Isle etant la plus Occidentale de toutes celles qui avoient été découvertes , & la plus proche du Continent de l'Amerique , les terres de ce Continent y étoient mieux connuës ; neanmoins on y doutoit encore si elles étoient ou Isles ou Terre ferme : mais on parloit de leurs richesses avec autant de certitude, que si on en avoit éte assûré par le témoignage des yeux ; soit que cette assûrance fût fondée sur ce que l'experience en avoit découvert dans les conquêtes qui s'étoient faites ; soit à cause du peu de chemin que les prosperitez dont on se flatte ont à faire, pour passer de l'imagination à la persuasion.

La connoissance & la reputation de ce païs s'accrurent beaucoup en ce temps-là , par le rapport des Soldats qui avoient accompagné François Fernandez de Cordouë à la découverte d'Iucatan, qui est une Peninsule qui touche aux frontieres de la Nouvelle Espagne : car encore que cette expedition n'eût pas été fort heureuse, & que l'on n'eût pas achevé la conquête de ce païs, à cause de la mort de ce Capitaine, & de plusieurs de ses Soldats tuez en combattant genereusement contre les Indiens ; on en tira neanmoins l'avantage d'avoir une connoissance plus sûre & plus nette de cette contrée ; outre que les Soldats, quoyque blessez pour la plus grande partie, ne montroient point un courage abattu : au contraire, à travers les éxagerations de ce qu'ils avoient souffert en cette entreprise, on remarquoit en eux une ardeur pour y retourner, qui animoit encore tous les autres Espagnols ; quoy qu'à la verité les discours & l'éxemple de ces Soldats fissent moins cet effet, que les bijoux qu'ils avoient apportez de leur découverte. Ces bijoux étoient d'un or fort bas, & il y en avoit peu ; mais les applaudissemens

plaudiſſemens qu'ils reçûrent en augmentoient infiniment le titre ; chacun ſe promettant alors de grandes richeſſes de cette conquête : & ces ouvrages de l'imagination s'élevoient d'autant plus haut, qu'ils étoient fondez ſur le rapport des yeux.

Quelques Ecrivains ne demeurent point d'accord, que le premier or que l'on ait vû de la Terre-ferme ſoit venu d'Iucatan. Ils ſe fondent ſur deux raiſons ; la premiere, que cette Province ne produit point d'or : la ſeconde eſt, la facilité que l'on trouve à contredire une perſonne qui ne ſe défend pas. Pour moi j'ai ſuivi des Relations qui rapportoient de bonne-foi ce que leurs Auteurs ont vû, ſans m'amuſer à diſcuter, comme ſi c'étoit un fait de grande importance, ſi cet or venoit d'Iucatan ou de quelque autre Province ; ſçachant qu'il y a bien de la difference entre produire de l'or, & en avoir chez ſoy. J'ajoûte que la circonſtance qui marque que les Indiens de ce païs-là n'avoient de l'or que dans leurs Temples, ſelon ces mêmes Relations, eſt une preuve qu'il leur étoit rare & precieux, puis qu'ils l'employoient ſeulement au culte de leurs Dieux, comme le plus riche temoignage qu'ils puſſent donner de leur veneration.

Diego Velaſquez voyant tous les eſprits prévenus de l'imagination des grands avantages que la conquête d'Iucatan promettoit à ceux qui la pouſſeroient à bout, il forma le deſſein de s'élever juſqu'à la qualité de Gouverneur en chef : car encore que la dépendance où il étoit ſous l'Amiral Dom Diego Colom, ne roulât plus que ſur un ſimple titre, dont cet Amiral ne faiſoit aucun uſage, neanmoins Velaſquez s'en trouvoit encore incommodé ; parce qu'un rang ſubalterne ne ſoûtenoit pas aſſez à ſon avis les hautes eſperances qu'il avoit conçûës, & rendoit ſon bonheur imparfait. Dans cette vûë il reſolut de pourſuivre la conquête de la Province d'Iucatan ; & l'ardeur avec laquelle les Soldats accouroient de tous côtez pour s'enrôller, ayant encore élevé ſes eſperances, il fit publier qu'il vouloit entreprendre cette expedition. Il mit bien-tôt ſur pied les troupes neceſſaires pour cette entrepriſe ; & il les fit embarquer en trois petits vaiſſeaux & un brigantin bien équipez, & bien pourvûs de vivres & de munitions.

Velaſquez nomma pour General Jean Grijalva, qui étoit ſon parent ; & pour Capitaines Pierre d'Alvarado, François Mon-

texo, & Alphonse d'Avila, Cavaliers dont la qualité étoit connuë, & qui étoient encore plus estimez dans ces Isles, par leur procedé civil & obligeant, qui est le principal caractere de la Noblesse, quoyque tous les Nobles ne luy conservent pas ce rang qui luy est dû. Cependant, quoyqu'on eût assemblé sans peine jusqu'à deux cens cinquante Soldats en comptant les Matelots & les Pilotes, & que tous les retardemens parussent insupportables à des gens qui fondoient sur ce voyage toute l'esperance de leur fortune, ils ne pûrent se mettre en mer que
1518. le huitiéme jour d'Avril de l'année 1518.

Leur dessein étoit de tenir la même route que celle qui avoit été suivie à l'autre voyage; mais étant emportez par les courants, ils déchûrent de quelques degrez, & allerent aborder à l'Isle de Cozumel, qui fut leur premiere découverte. Les Espagnols firent quelques provisions, sans aucune opposition de la part des Indiens; aprés quoy ils se rembarquerent: & ayant regagné l'avantage qu'ils avoient perdu, ils se trouverent en peu de jours à la vûë d'Iucatan. Ainsi aprés avoir doublé la pointe de Cotoché, qui est la partie de cette Province la plus avancée vers le Levant, ils tournerent vers le Ponant, & cinglerent au long de cette côte qu'ils laissoient à main gauche, jusqu'à la rade de Potonchan, ou Champoton. Comme c'étoit le lieu où François Hermandez de Cordouë avoit été défait, le desir de venger sa mort, plus que celuy de prendre des vivres, obligea les Espagnols à mettre pied à terre. Ils battirent les Indiens: & ce combat ayant repandu la terreur de leurs armes par toute la Province, ils se rembarquerent, fort resolus de pousser plus avant cette découverte.

Ils reprirent donc la route du Ponant, sans s'éloigner de la terre qu'autant qu'il étoit necessaire pour éviter le peril d'un naufrage. Cette côte leur paroissoit tres belle, & d'une grande étenduë. Ils y découvroient de tems en tems des édifices bâtis de pierre: cette maniere de bâtir extraordinaire dans les Indes, leur causoit de la surprise; en sorte que l'empressement qu'il y avoit à qui en découvriroit le premier, pour les montrer aux autres, joint à l'admiration, faisoit paroître ces bâtimens comme de grandes Villes, où ils croyoient voir des tours, & tous les autres ornemens que leur imagination fabriquoit, & ils les faisoient remarquer à leurs compagnons. Sur quoy on peut dire

que les objets, qui ſuivant la regle ordinaire diminuënt par l'éloignement, en étoient augmentez en cette rencontre. Quelqu'un des Soldats ayant dit alors, qu'il trouvoit ce païs fort ſemblable à l'Eſpagne, cette idée plut ſi fort à tous ceux qui l'écoutoient, & demeura ſi bien imprimée dans leur eſprit, que l'on ne trouve point d'autre raiſon de ce nom de *Nouvelle Eſpagne*, qui eſt demeuré à ce Roïaume-là. Il le doit ainſi à un diſcours échapé au hazard, & relevé temerairement; ſans que l'on puiſſe concevoir quelle force ou quel agrément a pû luy donner le pouvoir de faire une telle impreſſion ſur la memoire des hommes.

---

## CHAPITRE VI.

### *Jean de Grijalva entre dans la riviere de Tabaſco : Ce qui luy arriva en ce lieu.*

NOs vaiſſeaux ſuivirent la côte juſqu'à l'endroit où la riviere de Tabaſco deſcend dans la mer par deux embouchures. C'eſt une des rivieres navigables qui entre dans le Golfe de Mexique; & depuis cette découverte, elle a pris le nom de Grijalva, pour laiſſer le ſien à la Province qu'elle arroſe, & qui eſt une des premieres de la Nouvelle Eſpagne, entre celles d'Iucatan & de Guazacoalco. Ce païs paroiſſoit couvert d'arbres tres hauts, & ſi peuplé au long des deux bras du fleuve, que Jean Grijalva reſolut, avec l'approbation generale de tous ſes gens, d'entrer dans cette riviere pour reconnoître le païs, où il eſperoit faire quelque progrez conſiderable. On jetta la ſonde, & l'on trouva qu'il n'y avoit de fond que pour porter les deux plus petits bâtimens. Ainſi le General y fit embarquer tout ce qu'il avoit de gens de guerre, laiſſant à l'ancre les deux autres vaiſſeaux, avec une partie des Matelots. Les Soldats commençoient avec beaucoup de peine, à ſurmonter la force du courant de l'eau, lors qu'ils apperçûrent un nombre conſiderable de canots pleins d'Indiens armez, outre ceux qui étoient à terre en diverſes troupes, qui par leur mouvement ſembloient dénoncer la guerre, & vouloir défendre

l'entrée de la riviere, par des cris & par ces postures que la crainte fait faire à ceux qui souhaiteroient éloigner le peril à force de menaces. Mais les nôtres, dont le courage se proposoit des entreprises bien plus difficiles, s'avancerent en bon ordre jusqu'à la portée du trait. Le General défendit de tirer, ni de faire aucun mouvement qui ne fût pacifique. L'étonnement des Indiens sembloit leur avoir ordonné la même chose: ils admiroient la fabrique des vaisseaux, les habits, & les visages des Espagnols, si differens des leurs; & la surprise que cette vûë leur causoit les rendoit immobiles, comme si l'attention de leurs yeux eût suspendu la fonction de tous leurs autres membres. Grijalva prit adroitement ce temps pour mettre pied à terre, suivi de la plus grande partie de ses gens: ce qu'il fit avec beaucoup de diligence, & sans aucun danger. Il forma d'abord un bataillon, & donna ordre que l'on fist comprendre aux Indiens qu'il venoit sans aucun dessein de leur faire du mal. Ce soin fût commis à deux jeunes Indiens qui avoient été pris en la premiere expedition, & qui avoient reçû au Baptême les noms de Julien & de Melchior. Ils entendoient la langue des peuples de Tabasco, qui approchoit de celle qui leur étoit naturelle; & ils avoient appris la nôtre, en sorte qu'ils se faisoient entendre avec quelque difficulté : mais dans un lieu où sans cela on auroit été reduit à s'expliquer par signes, cette maniere de s'énoncer tenoit lieu d'une grande éloquence.

Leur envoi rassûra les Indiens, & environ trente d'entre-eux prirent la hardiesse de s'avancer avec quelque précaution; car ils vinrent en quatre canots, faits chacun du tronc d'un seul arbre, creusé de maniere qu'il y en avoit qui pouvoient contenir quinze ou vingt hommes, telle est la grosseur de ces arbres, & la fertilité de la terre qui les produit. On se salüa de part & d'autre; & Grijalva aprés les avoir apprivoisez par quelques presens, leur fit un petit discours, dans lequel il leur fit entendre, par le moyen d'un Truchement, *que luy & tous les Soldats qu'ils voyoient étoient Sujets d'un Monarque tres puissant, qui commandoit à tous ces païs d'où ils voyoient naître le Soleil: qu'il venoit leur offrir de la part de ce Prince, la paix & toute sorte de bonheur, s'ils prenoient la resolution de se soûmettre à son obeïssance.* Ce discours fut écouté des Indiens avec une attention

mêlée de quelques marques de chagrin ; mais un de ces barbares ayant imposé silence à tous les autres, répondit avec beaucoup de discretion & de fermeté : *que cette paix qu'on leur offroit accompagnée de propositions d'hommage & de sujetion, ne luy paroissoit pas d'une bonne espece ; & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'être surpris, d'entendre qu'on leur parlât de reconnoître un nouveau Seigneur, sans sçavoir s'ils étoient contens de celuy qu'ils avoient : que pour ce qui regardoit la paix ou la guerre, puis qu'il ne s'agissoit maintenant que de ces deux points, ils en parleroient avec leurs anciens ; & qu'ils rapporteroient la réponse.*

Ils se retirerent aprés cette conclusion, dont les Espagnols demeurerent surpris : mais un moment aprés ils passerent à d'autres reflexions. Quelque plaisir qu'ils eussent d'avoir rencontré des Indiens qui pouvoient raisonner & discourir, ils comprenoient bien que ces peuples en seroient plus difficiles à vaincre ; & que s'ils sçavoient bien parler, ils sçauroient encore mieux combattre : au moins avoient-ils à craindre plus de valeur de ces esprits plus éclairez, puis qu'il est constant que la tête agit encore davantage à la guerre, que les mains. Mais ces considerations, que les Capitaines & les Soldats faisoient chacun à sa maniere, n'etoient proposées que comme des reflexions d'une prudence dont le cœur ne se sentoit pas. Ils sçûrent bien-tôt à quoy ils devoient s'en tenir : les mêmes Indiens revinrent avec toutes les marques de gens qui demandent la paix. Ils dirent que leurs Caciques la recevoient, sans neanmoins y être poussez par la crainte de la guerre, ni par celle d'être vaincus avec la même facilité que ceux d'Iucatan, dont ils avoient appris la défaite : mais parce que les nôtres ayant remis à leur choix la paix & la guerre, ils se croyoient obligez de prendre le meilleur. Ils apportoient un regale de quantité de fruits & d'autres vivres du païs, pour gages de l'amitié qu'ils venoient lier : & quelque-temps aprés, leur principal Cacique parut, accompagné de peu de gens sans armes, pour montrer la confiance qu'il avoit sur la bonne-foi de ses hôtes, & sur celle dont il leur donnoit des marques sinceres. Grijalva le reçut avec des témoignages de joie & de civilité, ausquelles l'Indien répondit par des soûmissions à sa maniere, qui ne laissoient pas de conserver quelque gravité veritable ou affectée. Aprés les premiers complimens, il fit approcher ses domestiques char-

gez d'un autre present, qui consistoit en plusieurs pieces dont le prix n'égaloit pas le travail. Il y avoit des garnitures de plumes de diverses couleurs, des robes de coton extrémement fin, & quelques figures d'animaux dont ils se paroient, couvertes d'un or foible & leger. Ces figures étoient de bois, & ils appliquoient l'or en petites lames. Le Cacique, sans attendre le remercîment de Grijalva, luy fit comprendre par le moyen des Truchemens, *que son but étoit la paix, & celuy de ce regale de donner congé à leurs hôtes, afin que cette paix pût subsister.* Le General répondit, *qu'il estimoit fort ses presens & sa liberalité, & que les Espagnols auoient resolu de passer plus avant, sans s'arrêter en ce lieu là, ni luy donner aucun sujet de plainte.* Grijalva en avoit déja formé le dessein, tant par l'inclination qu'il sentoit de répondre de bonne grace à la sincerité & aux honnêtez de ces peuples, que pour le besoin qu'il avoit de laisser derriere soy une retraite & des amis, dans les accidens qui pouvoient arriver. Il prit ainsi congé du Cacique, & retourna à ses vaisseaux aprés avoir fait des presens de quelques bagatelles qu'on fait en Espagne; & qui étant de peu de valeur, ne laissoient pas d'avoir auprés des Indiens la grace & le prix de la nouveauté: ce qui surprendroit moins les Espagnols maintenant, que ces peuples sont accoûtumez d'achetter au prix des diamans, le verre qu'on leur apporte des païs étrangers.

Antoine de Herrera & les Auteurs qui le suivent, ou qui ont écrit aprés luy, ont dit que ce Cacique presenta au General des armes complettes d'or fin, dont il l'arma luy-même avec tant d'adresse, qu'elles paroissoient faites exprés pour luy: & cette particularité est trop remarquable pour avoir été oubliée par les Auteurs plus anciens que Herrera. Il pouvoit l'avoir prise de François Lopez de Gomara, qu'il refute neanmoins en d'autres circonstances. Cependant Bernard Diaz del Castillo, qui se trouva present à cette entrevûë, & Gonzale Fernandez d'Oviedo qui écrivoit en ce temps là dans l'Isle de Saint Domingue, ne parlent point de ces armes, quoy qu'ils ayent décrit en détail tout ce qui s'apporta de Tabasco. Je laisse à la discretion du Lecteur, de juger de la foi que l'on doit avoir pour ces Auteurs; croyant qu'il m'est permis de rapporter ce fait, sans condamner ceux qui peuvent en douter.

## CHAPITRE VII.

*Grijalva continuë sa navigation, & entre dans une riviere qu'il nomme* Rio de Banderas, *où il apprend les premieres nouvelles de Motezuma Empereur de Mexique.*

GRijalva & ses compagnons poursuivirent leur voyage toûjours sur la même route ; & ils virent en plusieurs endroits des païs bien peuplez, sans qu'il leur arrivât rien de considerable, jusqu'à une riviere qu'ils nommerent *de Banderas*, ou des Bannieres, à cause que sur ses bords, & par toute la côte, ils virent plusieurs Indiens qui avoient une espece de banderolle blanche attachée au bout de leurs demi-piques. La maniere dont ils les agitoient, accompagnée de signes, de cris, & d'autres actions que les Espagnols pouvoient distinguer, faisoit comprendre qu'ils étoient là comme amis ; & tout cela sembloit inviter nos gens à descendre, plûtôt qu'à se retirer.

Le General ordonna donc à François de Montexo de s'avancer avec quelques Soldats en deux chaloupes, pour reconnoître l'embouchûre de la riviere, & le dessein des Indiens. Ce Capitaine ayant trouvé un endroit où la descente étoit aisée, & voyant d'ailleurs que le procedé des Indiens ne donnoit lieu à aucun soupçon, fit avertir le General qu'il pouvoit s'approcher en toute sûreté. Tous les Soldats mirent pied à terre, & furent reçûs des Indiens avec des cris de joie qui marquoient leur admiration. Sur quoy trois d'entre-eux se détacherent de la troupe : leurs ornemens faisoient assez connoître qu'ils étoient des plus considerables. Ils s'avancerent ; & aprés s'être arrêtez autant de tems qu'il en falloit pour remarquer qui étoit le Commandant, par les marques de respect que les autres luy rendoient, ils allerent droit à Grijalva, qu'ils salüerent fort civilement. Il les reçut de la même maniere : mais comme nos Truchemens n'entendoient point la langue de ces Peuples, ces complimens se reduisirent à des signes de joie de part & d'autre,

& à quelques paroles qui ne faisoient que du bruit, sans qu'on en pût comprendre la signification. Cependant les Indiens presenterent aux nôtres une maniere de festin de plusieurs sortes de viandes, qu'ils avoient préparé sur des nattes de palmes, à l'ombre de quelques arbres. L'appareil de ce repas, quoyque rustique & mal ordonné, ne déplut point aux Soldats affamez : & aprés ce rafraîchissement, les trois Indiens manderent à leurs gens d'apporter quelques lingots d'or qu'ils avoient caché jusqu'à ce moment. La maniere dont ils les montroient sans les laisser aller, faisoit comprendre que leur dessein n'étoit pas d'en faire un present, mais d'en achetter les marchandises qui étoient sur les vaisseaux, dont ils avoient eu des nouvelles. On étala aussi-tôt plusieurs ouvrages de verre, des peignes, des coûteaux, & d'autres instrumens de fer & de léton, qui pouvoient passer en ce païs-là pour des bijoux de grand prix ; puis que l'ardeur que les Indiens montroient de les avoir, les faisoit monter effectivement bien au-delà de leur juste valeur. On troqua donc ces bagatelles contre differentes parties d'un or, qui veritablement étoit d'un titre fort bas, mais en si grande abondance, qu'en six jours que les Espagnols s'arréterent en ce lieu là, le commerce auquel nos gens donnoient le nom de rachat, monta à la valeur de quinze mille marcs d'or.

Je n'ai pû sçavoir la raison qui a fait nommer rachat cette sorte de trafic, ni pourquoy on appelle rachetté, cet or qui à parler proprement, passe dans une plus grande servitude ; étant certain qu'il est, pour ainsi dire, plus libre aux lieux où il est le moins estimé. Neanmoins, comme j'ai trouvé ce terme en usage en toutes nos Histoires, & même avant elles dans les Relations des Indes Orientales, j'ai crû que je pouvois m'en servir ; puis que lors qu'il s'agit d'expliquer les choses par les paroles, on ne doit pas avoir tant d'égard à la raison, qu'à l'usage, qui suivant le sentiment d'Horace, est le maître & le souverain legitime des langues, & qui donne & ôte comme il luy plaît, ce rapport qui se forme dans l'oreille, entre les mots & les choses dont ils sont les signes.

Grijalva voyant donc que les rachats avoient cessé, & que ses vaisseaux étoient en danger, à cause que cet ancrage étoit traversé du vent de Nord, il prit congé de ces Indiens, qu'il laissa tres-satisfaits, & resolut de poursuivre sa découverte.

Avant

Avant que de partir, il apprit à force de questions & de signes, que ces trois Indiens qui commandoient aux autres étoient sujets d'un Monarque qu'ils appelloient Motezuma : que l'Empire de ce Prince s'étendoit sur plusieurs Provinces tres-riches en or, & en toute sorte de commoditez : qu'ils étoient venus par son ordre en cet équipage pacifique, pour reconnoître le dessein des Espagnols, dont il sembloit que les approches donnoient du chagrin. D'autres Auteurs ajoûtent plusieurs choses à cette relation ; mais il n'est pas vrai-semblable que ces connoissances pûssent aller plus loin qu'on l'a dit : & c'étoit même en apprendre beaucoup dans une conversation où les mains seules s'expliquoient aux yeux, faisant en cette occasion l'office de la langue & des oreilles.

Ils suivirent leur navigation sans perdre la terre de vûë : & voyant deux ou trois petites Isles au dessous du vent, ils descendirent en celle qui depuis ce tems-là fut appellée l'Isle des Sacrifices ; parce qu'un parti d'Espagnols s'étant avancé pour reconnoître quelques édifices, qui paroissoient bien au-dessus de plusieurs autres, ils y rencontrerent des Idoles de differentes figures, & toutes horribles. Elles étoient posées sur des Autels, où l'on montoit par des degrez, proche desquels il y avoit six ou sept corps humains immolez depuis peu, & mis en quartiers aprés leur avoir arraché les entrailles. Ce terrible spectacle surprit nos gens, & leur inspira de l'horreur ; leur esprit se trouvant partagé entre la compassion & la colere, qui les poussoit à venger de telles abominations.

Ils ne s'arrêterent pas long-tems en cette Isle, parce qu'il y avoit peu de commerce à faire avec ses habitans, que la crainte avoit écartez. Ainsi ils passerent à une autre qui n'étoit pas éloignée de la Terre-ferme, & dans une situation qui formoit entre elle & le Continent une rade fort étenduë & fort sûre pour mettre les vaisseaux à l'abri des vents. Ils l'appellerent l'Isle de Saint Jean, tant en consideration du jour auquel ils l'avoient abordée, qui étoit celuy de Saint Jean-Baptiste, qu'en l'honneur de leur General qui portoit le même nom ; mêlant ainsi la devotion avec un peu de flaterie. Un Indien donna occasion au surnom qui luy fut ajoûté, parce qu'en montrant de la main la Terre-ferme, dont il sembloit vouloir apprendre le nom, il repeta plusieurs fois ce mot, *Culua*. En sorte que pour distin-

guer cette Isle de la Ville de Saint Jean de Port-ric, ils la nommerent Saint Jean d'Ulua. Elle est petite & presque toute de sable; & son terrein est si peu élevé au dessus de l'eau, qu'il en est quelquefois couvert. Cependant, malgré ces incommoditez, elle a eu l'avantage de former le port le plus frequenté & le plus celebre de toute la Nouvelle Espagne, du côté qui regarde la mer du Nord. Ils demeurerent quelques jours en cet endroit, parce que les Indiens de la Terre-ferme accouroient de tous côtez avec de l'or, dont ils croyoient tromper nos gens en le troquant contre du verre.

Grijalva considerant alors que son instruction étoit limitée au seul pouvoir de découvrir & de trafiquer, sans faire aucun établissement, ce qui luy étoit défendu expressément; se résolut de donner avis à Diego Velasquez des grandes découvertes qu'il avoit faites, afin qu'il luy envoyât de nouveaux ordres pour fonder une Colonie, si c'étoit son dessein, & pour en tirer des secours d'hommes & de munitions. Il dépêcha pour ce sujet le Capitaine Pierre d'Alvarado sur l'un des quatre navires, qu'il chargea de tout l'or, & des autres curiositez qu'ils avoient trafiquées avec les Indiens. Grijalva vouloit donner du credit à sa découverte par la montre de ces richesses, croyant qu'elles feroient goûter la proposition d'un établissement, pour lequel il avoient beaucoup d'inclination; quoyque François Lopez de Gomara nous veuille persuader le contraire, & prenne ce sujet pour accuser ce General de bassesse d'esprit & de peu de courage.

## CHAPITRE VIII.

*Grijalva continuë à découvrir jusqu'à la Province de Panuco. Ses avantures dans la riviere nommée* Rio de Canoas. *Et la resolution qu'il prit de retourner à l'Isle de Cuba.*

AU même-tems qu'Alvarado partit pour Cuba, les vaisseaux qui restoient quitterent l'Isle de Saint Jean d'Ulua, pour continuer leur voyage, en cinglant toûjours à la vûë de la





Riviere de Panuco autrement Rio de Canoas

terre. Ils ſuivirent la côte, qui retournoit vers le Nord. Ils avoient alors en vûë les deux montagnes de *Tuſpa* & de *Tuſta*, qui s'étendent fort loin entre la mer & la Province de *Tlaſcala*; aprés quoy ils entrerent dans la riviere de *Panuco*, qui eſt la derniere Province de la Nouvelle Eſpagne du côté qui regarde le Golfe de Mexique. Enfin les vaiſſeaux allerent moüiller à l'entrée de cette riviere appellée *Rio de Canoas*, ou des Canots, parce qu'au moment qu'ils s'occupoient à la reconnoître, ils furent attaquez par ſeize canots remplis d'Indiens armez, qui à la faveur du courant de la riviere, vinrent inſulter le navire qu'Alfonſe d'Avila commandoit. L'attaque commença par une grêle de fleches; & puis ayant coupé un des cables du navire, ils l'aborderent avec une reſolution, qui toute barbare qu'elle étoit, auroit pû paſſer pour une action d'extréme vigueur, ſi elle avoit été favoriſée de la fortune. Mais les autres vaiſſeaux étant venus au ſecours, les Soldats ſauterent dans les chaloupes, & chargerent les Indiens ſi bruſquement, qu'ils renverſerent quelques canots, & tuerent pluſieurs hommes, ſans qu'on pût preſque diſtinguer le moment de l'attaque de celuy de la victoire: en ſorte qu'il ne reſta des ennemis, que ceux qui eurent aſſez de prudence pour connoître le peril, & aſſez de diligence pour l'éviter par la fuite.

On ne jugea point à propos de ſuivre cette victoire, à cauſe du peu d'avantage qu'il y avoit à eſperer. Ce fut ce qui obligea à lever les ancres, & à ſuivre la côte juſqu'à un Cap ou pointe de terre qui ſe pouſſoit fort avant dans la mer. Il ſembloit que cet obſtacle la mît en fureur, & qu'elle voulût éprouver ſa force contre la fermeté des rochers. Malgré tout ce que les Pilotes mirent en uſage pour doubler ce Cap, les vaiſſeaux furent toûjours repouſſez par le reflus des vagues, non ſans un extréme peril d'en être renverſez, ou d'aller ſe briſer contre la côte. Cet accident obligea les Pilotes à faire des proteſtations, qui furent autoriſées par un applaudiſſement general. Cette longue navigation, avoit répandu dans tous les eſprits un chagrin qui les rendoit plus attentifs à la conſideration du danger. Le General qui n'avoit pas moins de prudence que de courage, aſſembla tous ſes Capitaines & les Pilotes, pour conſulter ſur le parti qu'on devoit prendre en cette rencontre. On peſa dans ce Conſeil les difficultez qu'il y avoit d'aller plus

avant, & l'incertitude du retour. On voyoit qu'un des navires étoit en mauvais état, & qu'il avoit besoin d'être radoubé : que les vivres commençoient à se corrompre ; & que les Soldats étoient rebutez par tant de fatigues. D'ailleurs, le dessein d'un établissement étoit combatu par les ordres de Diego Velasquez ; outre qu'il y avoit peu d'apparence de l'entreprendre sans secours. Ainsi il fut conclu tout d'une voix, de retourner à Cuba, afin de prendre les mesures justes & necessaires pour achever cette entreprise, qui avoit déja manqué par deux fois. Les navires reprirent la même route qu'ils avoient déja faite ; & on reconnut en passant d'autres endroits de la côte, sans s'y arrêter beaucoup, mais avec assez de profit sur le commerce. Enfin ils arriverent au port de Saint Jacques de Cuba
1518. le quinziéme du mois de Novembre 1518.

Alvarado y étoit arrivé quelques jours avant eux, & il fut parfaitement bien reçû du Gouverneur Velasquez. Il publia avec une extréme joie la découverte de ces grands & riches Païs, dont les quinze mille marcs d'or étoient une preuve éclatante, sans qu'il fût besoin d'appuyer la relation d'Alvarado par des éxagerations.

Le Gouverneur regardoit ces richesses avec un plaisir qui luy faisoit quelquefois douter du rapport de ses yeux. Il fit repeter plusieurs fois à Alvarado les circonstances de cette découverte, qui avoient toûjours pour luy la grace de la nouveauté. Mais son plaisir fut bien-tôt mêlé de quelque chagrin contre Grijalva, sur ce qu'il n'avoit point fait d'établissement en un Païs où il avoit été si bien reçû. Alvarado tâchoit de l'excuser ; mais comme il avoit été un de ceux qui proposerent de s'établir à la riviere des Bannieres, ses raisons se sentoient de la foiblesse ordinaire à ceux qui veulent soûtenir quelque chose contre leur inclination. Velasquez accusoit Grijalva de lâcheté, & se repentoit de l'avoir choisi pour General en cette expedition. Il se proposoit d'en commettre le soin à quelque homme plus ferme & plus vigoureux, sans faire de reflexion sur le dégoût que ce choix pouvoit donner à un parent à qui il devoit le bonheur qui élevoit si haut ses esperances. Mais le premier effort de la fortune dans l'esprit des ambitieux, est d'attaquer la raison, & d'y effacer la reconnoissance des services qu'on a reçûs. Velasquez n'avoit plus d'autres pensées que celles

d'arriver bien-tôt, & à quelque prix que ce fût, à toute la felicité qu'il se promettoit de cette découverte. Son imagination ne formoit plus que de grands desseins ; & ses esperances alloient à un point où il n'avoit osé porter ses desirs.

Il ne perdit pas un moment à chercher les moyens d'achever cette conquête, à qui le nom de Nouvelle Espagne donnoit une haute reputation. Il communiqua son dessein aux Religieux de saint Jerôme qui étoient à Saint Domingue, d'une maniere qui sembloit ne rechercher que leur approbation. Il envoya aussi un homme à la Cour d'Espagne, avec une ample relation, & tout ce qui étoit necessaire pour faire valoir cette entreprise. Il y avoit joint un memoire où ses services n'étoient ni oubliez ni affoiblis, demandant quelques graces pour récompense, & le titre d'Adelantado dans les conquêtes qu'il meditoit.

Velasquez avoit déja acheté quelques vaisseaux, & dressé l'appareil d'une nouvelle flotte, lorsque Grijalva vint moüiller au port. Il trouva dans l'esprit du Gouverneur autant de chagrin contre sa personne, qu'il en avoit esperé de reconnoissance. Il s'en vit blâmer aigrement & en public ; & sa modestie ne luy permettoit pas de faire valoir ses excuses. Il representa neanmoins à Velasquez l'instruction qu'il luy avoit donnée par écrit, où il luy défendoit de s'arrêter à faire aucun établissement ; mais les hautes pensées du Gouverneur avoient tellement gâté sa raison, qu'en demeurant d'accord des ordres qu'il avoit donnez, il traitoit de crime le respect qu'on avoit eu pour eux.



## CHAPITRE IX.

*Difficultez qui se rencontrent au choix d'un Commandant pour la nouvelle flotte. Qui étoit Hernan Cortez, dont le merite obtient enfin la preference pour cet emploi.*

VElasquez sçachant combien il importe d'éxecuter promtement ce que l'on a resolu, & que les occasions s'échapent lorsqu'on laisse passer le moment favorable, fit promtement radouber les vaisseaux qui avoient servi au voyage de Grijalva, dont avec ceux qu'il avoit achetez il composa une flotte de dix navires, depuis quatre-vingt jusqu'à cent tonneaux. Il usa de la même diligence à les armer & à les équiper; mais il balançoit encore sur le choix de celuy qu'il devoit nommer pour conduire cette expedition. Il cherchoit un homme brave, ferme, & resolu, qui sçût se démêler dans toute sorte d'occasions, & prendre son parti à propos; qui n'eût aucune attention à son interêt ni à sa propre gloire, mais seulement à celle de son Commandant: & c'étoit, selon son idée, chercher en un même sujet la grandeur du courage avec la bassesse de l'esprit. Ainsi comme ces deux extrémitez subsistent rarement ensemble, Velasquez fut quelques jours à se determiner. La voix publique décidoit en faveur de Grijalva, & pour l'ordinaire elle rend justice au vrai merite. Ses bonnes qualitez & ses services parloient en sa faveur, outre une connoissance exacte de la route qu'il faloit tenir, & des manieres du Païs.

Ses concurrens étoient Antoine & Bernardin Velasquez, proches parens du Gouverneur, Baltasar Bermudez, Vasco Porcallo, & d'autres Cavaliers, tous d'un merite à pretendre à des emplois plus relevez: mais aucun d'eux ne vouloit reconnoître que le sien en particulier, sans rendre justice à celuy des autres; & c'est ce qui arrive presque toûjours, quand on differe à remplir les emplois; ce qui ne sert qu'à attirer les pretendans, & à multiplier les plaintes des malheureux.

Velasquez ne sçavoit encore à quoy se resoudre; il estimoit

leur merite, mais il craignoit qu'un tel emploi ne leur fit naître des pensées d'independance. En cette incertitude il prit conseil d'Amador de Lariz Tresorier du Roi, & d'André de Duero qui étoit son Secretaire. Ces deux hommes, qui avoient l'entiere confiance du Gouverneur & qui le connoissoient à fonds, luy proposerent Hernan Cortez qui étoit leur intime ami. Ils parloient de son merite en des termes fort reservez, afin que le conseil ne parût point interessé, & de faire comprendre au Gouverneur que l'amitié n'y avoit que la moindre part. La proposition fut bien reçûë; & ils se contenterent de cette bonne disposition de Velasquez, laissant faire le reste au tems & à la reflexion, esperant avec ce secours le persuader entierement dans une autre conversation.

Avant que de passer plus avant, il sera bon de dire qui étoit Hernan Cortez, & par quels détours son heureuse destinée le conduisit à la gloire d'être par sa valeur & par sa prudence, le Conquerant de la Nouvelle Espagne. J'appelle destinée ce qui n'est, à parler Chrétiennement, que cette disposition souveraine & impenetrable de la cause premiere, qui laissant agir les causes secondes subordonnées à sa providence, comme des moyens convenables à la nature, produit, avec la liberté du choix que Dieu a donné aux hommes, tout ce qui arrive par sa permission, ou suivant ses ordres. Cortez nâquit à Medellin Ville de l'Estremadure, de Martin Cortez de Monroy, & de Catherine Pizarre Altamirano; & ces deux noms illustres marquent assez la noblesse de son extraction. Il s'appliqua aux Lettres humaines en sa premiere jeunesse, & fit son cours à Salamanque durant l'espace de deux années, qui suffirent pour luy faire connoître qu'il forçoit son inclination naturelle, & que la vivacité de son esprit ne s'accordoit pas avec cette diligence sedentaire que l'étude demande. Il revint chez son pere, resolu de suivre la profession des armes; & ses parens l'envoyerent en Italie, où le nom du grand Capitaine Gonsalve de Cordouë, suffisoit pour donner de la reputation à ceux qui servoient sous luy. Mais étant sur le point de s'embarquer, Cortez fut attaqué d'une longue & dangereuse maladie, qui luy fit changer de dessein, mais non pas de profession. Il resolut donc de passer aux Indes, où la guerre qui se faisoit encore dans les Isles, attiroit les gens, plûtôt pour faire connoître leur valeur, que

pour satisfaire leur avarice. Ses parens ayant approuvé sa resolution, il y passa en l'année 1504. avec des lettres de recommandation pour Dom Nicolas d'Obando Grand Commandeur de l'Ordre d'Alcantara, qui étoit son parent, & qui commandoit alors en l'Isle de Saint Domingue. Du moment qu'il fut connu dans cette Isle, il gagna l'estime & l'amitié de tout le monde, & se rendit si agreable au Commandeur, qu'il luy donna une place dans sa maison, & luy offrit toute sa protection & ses soins pour luy établir une fortune considerable. Ces avantages, quelque grands qu'ils fussent, ne furent point capables d'arrêter le mouvement de son inclination. Le repos dont on joüissoit en cette Isle entierement soûmise, luy paroissoit un état violent ; en sorte qu'il demanda congé pour aller servir en l'Isle de Cuba, où la guerre duroit encore. Il fit ce voyage avec l'agrément de son parent ; & d'abord qu'il fut arrivé il chercha les occasions de signaler sa valeur, & son éxactitude à obeïr, qui sont les premieres qualitez d'un homme de guerre. Ainsi distingué par son courage & par sa prudence, il acquit bien tôt la qualité de brave Soldat, & celle de bon Capitaine.

Cortez étoit bien fait de sa personne, d'une phisionomie agreable ; & ce bel exterieur étoit soûtenu par d'autres qualitez qui le rendoient encore plus aimable. Il parloit toûjours bien des absens : sa conversation étoit sage & enjoüée, & sa generosité si grande, que ses compagnons n'avoient pas moins de part que luy en tout ce qu'il possedoit, sans souffrir qu'ils publiassent ses bienfaits comme des obligations. Il épousa dans cette Isle Catherine Suarez Pacheco Demoiselle d'une illustre extraction, & d'une haute vertu. La recherche de cette fille luy fit plusieurs affaires, où Diego Velasquez se trouva mêlé, & le fit mettre en prison, jusqu'à ce que l'accord étant fait, tant avec le Gouverneur, qu'avec les parens de la Demoiselle, Velasquez luy servit de parrain ; & ils lierent une amitié si forte, qu'elle alloit jusqu'à la familiarité. Le Gouverneur luy donna un Département d'Indiens, & la Charge de Juge Roïal en la ville de Saint Jacques. Cet emploi, qui ne s'accordoit qu'à des personnes distinguées, donnoit rang entre les Conquerans les plus qualifiez.

Tel étoit l'état de sa fortune, lorsque Amador de Lariz & André

André de Duero le proposerent pour la conquête de la Nouvelle Espagne. Ils le firent avec tant d'adresse, que quand ils revinrent trouver Velasquez armez de nouvelles raisons pour le convaincre, ils le trouverent entierement déclaré en faveur de leur ami, & si fort prévenu que Cortez étoit le seul à qui il pût confier le soin de cette expedition, qu'ils reconnurent qu'ils n'avoient plus rien à faire, que d'applaudir à son choix; & qu'il leur auroit obligation d'une chose qu'ils souhaitoient encore plus que luy. Ils convinrent avec luy, qu'il étoit important de déclarer promtement ce choix, pour se délivrer de l'importunité des pretendans; & Duero n'oublia pas d'apporter une diligence extraordinaire à dresser le Brevet de la Commission, ce qui dépendoit de son emploi. Il étoit conçû en ces termes: *Que Diego Velasquez, en qualité de Gouverneur de l'Isle de Cuba, & de Promoteur des découvertes d'Iucatan & de la Nouvelle Espagne, nommoit Hernan Cortez pour Capitaine General de la Flotte, & des Païs découverts, ou que l'on découvriroit à l'avenir.* L'amitié que le Secretaire Duero portoit à Cortez, l'obligea d'y ajoûter toutes les clauses les plus honnorables & les plus avantageuses qu'il pût s'imaginer pour étendre ses pouvoirs, sous pretexte de garder les formalitez ordinaires en de pareils actes.

## CHAPITRE X.

### *Les ennemis de Cortez tâchent de le broüiller avec Diego Velasquez: ils n'y reüssissent pas; & Cortez sort du Port de Saint Jacques avec sa Flotte.*

Cortez reçut cette nouvelle Charge avec toutes les démonstrations d'une parfaite reconnoissance envers le Gouverneur; & le ressentiment qu'il avoit de la confiance que Velasquez luy témoignoit, n'etoit pas moins vif, que celuy qu'il eut depuis, lorsqu'il vint à luy marquer de la defiance. Cette nouvelle fut bien tôt publiee, & reçüë avec autant de joie par ceux qui souhaitoient voir finir ces irresolutions, qu'elle causa de chagrin aux autres qui briguoient cet emploi. Les deux

parens de Velasquez furent les plus hardis à déclarer leur mécontentement. Ils firent de grands efforts pour jetter des soupçons dans l'esprit du Gouuerneur. Ils luy disoient : *Que c'étoit fort hazarder, d'accorder tant de confiance à un homme qu'il avoit si peu obligé. Que s'il jettoit ses yeux sur la conduite de Cortez, il y trouveroit peu de sûreté, parce qu'il accordoit rarement ses paroles avec les effets. Que ses manieres agreables & flateuses, & sa liberalité, n'étoient que des artifices qui devoient le rendre suspect à ceux qui ne s'attachent pas aux simples apparences de la vertu. Qu'il témoignoit trop d'empressement à gagner le cœur des Soldats ; & que des amis de cette sorte, lorsqu'ils sont en grand nombre, on en fait aisement des partisans. Qu'il se souvînt des dégoûts que la prison luy avoit causez. Qu'on ne faisoit jamais de veritables confidens des gens à qui on avoit donné de pareils sujets de plainte ; parce que les blessûres de l'esprit, ainsi que celles du corps, laissent des impressions qui reveillent le souvenir de l'offense, lorsque l'on se voit en pouvoir de s'en venger.* Ils ajoûtoient d'autres raisons plus specieuses que substancielles, au préjudice de la bonne-foi ; parce qu'ils déguisoient du nom de zele, ce qui n'étoit qu'une pure jalousie.

On dit que Velasquez allant un jour à la promenade avec Cortez, les deux parens du Gouverneur, & quelques-uns de ses amis, un fou qui le divertissoit ordinairement par ses plaisanteries, luy dit assez brusquement : *Seigneur Diego, vous avez fort bien fait ; mais il nous faudra bien-tôt une autre flotte pour courir aprés Cortez.* Quelques Auteurs ont traité de prédiction cette boufonnerie, sur le fondement que les fous atrapent souvent la verité, & sur l'impression que cette prophetie (puisqu'il leur plaît de luy donner ce nom) fit sur l'esprit du Gouverneur. Nous laissons aux Philosophes à décider, si la connoissance de l'avenir peut être un effet des égaremens de l'imagination ; & si un jugement dont les organes sont démontez, peut s'élever à cet excez de penetration. Pour moi, je crois que c'est faire tort à l'esprit de l'homme, que de faire tant d'honneur aux noires vapeurs d'une bile dereglée : que les envieux de Cortez avoient inspiré ce discours au boufon ; & que leur malice étoit bien dépourvûë de raison, puisqu'elle recherchoit le secours de la folie.

Cependant Velasquez soûtint avec vigueur l'honneur de son jugement, dans le choix qu'il avoit fait ; & Cortez ne son-




Isle de Cuba Port S.t Jacques.

gea plus qu'à hâter son départ. Il arbora son étendart, qui portoit le signe de la Croix, avec ces mots en Latin : *Suivons la Croix, nous vaincrons en vertu de ce signe.* Il parut avec un habit fort galant ; & cet équipage, qui convenoit à son air noble & guerrier, s'accordoit encore mieux avec son inclination. Il emploïa avec profusion tout son bien, & ce qu'il emprunta de ses amis pour acheter des vivres, des armes & des munitions, afin que la flotte fût plûtôt en état de partir ; cherchant par même moïen à attirer des Soldats à sa suite. Il pouvoit épargner cette dépense. La reputation de cette entreprise, & celle du General, faisoient plus de bruit que tous les tambours: de sorte qu'en peu de jours on enrôlla trois cens Soldats, entre lesquels étoient Diego d'Ordas principal confident du Gouverneur, François de Morla, Bernard Diaz del Castillo qui a écrit cette Histoire, & d'autres Gentilshommes dont les noms se verront en d'autres endroits.

Le tems du départ étant arrivé, on donna les ordres pour assembler les Soldats, qui s'embarquerent en plein jour, tout le peuple étant accouru à ce spectacle. La nuit, Hernan Cortez accompagné de ses amis, alla prendre congé du Gouverneur, qui l'embrassa & luy fit plusieurs autres caresses ; & le matin étant venu, Velasquez le conduisit au port, & le vid monter sur son vaisseau. Le détail de ces circonstances pouvoit être retranché, & paroîtroit ennuïeux, s'il n'étoit necessaire pour sauver la reputation de Cortez, que des Auteurs accusent d'avoir donné fort mal-à-propos des marques d'une extréme ingratitude, en faisant revolter la flotte qu'il commandoit avant que de sortir du port. Herrera le rapporte ainsi, & il est suivi par tous ceux qui ont copié son histoire. Ils disent, contre toute sorte d'apparence, que Cortez, à la faveur de la nuit, avoit été chercher les Soldats dans leurs maisons, & que leur aïant donné un rendez-vous au port, il s'étoit embarqué secrettement avec eux : Que Velasquez en aïant eu avis au matin, avoit suivi la flotte pour sçavoir les motifs de cette action ; & que Cortez s'approchant de luy dans une chaloupe bien armée, luy avoit déclaré avec mépris, qu'il ne reconnoissoit plus ses ordres. Mais j'ai suivi Bernard Diaz, qui rapporte ce qu'il a vû, & qui paroît bien plus veritable. En effet, le bon sens peut-il souffrir qu'on croïe qu'un hom-

me aussi habile que Cortez l'étoit, quand même il auroit déja formé le dessein de se rendre absolu, eût rompu indiscretement avec Velasquez, avant que de se voir hors de sa jurisdiction: car il devoit toucher avec sa flotte en plusieurs autres endroits de cette Isle, pour prendre des hommes & des vivres qui luy manquoient? D'ailleurs, quand on pourroit se persuader qu'un homme aussi adroit & aussi penetrant, eût été capable de faire cette faute, est-il vrai-semblable que dans une Ville où il y avoit alors tres-peu d'habitans, Cortez eût pû durant la nuit aller par les maisons ramasser trois cens hommes, entre lesquels étoit Ordaz creature du Gouverneur, & d'autres Cavaliers de ses amis; & qu'il les eût fait embarquer, sans qu'aucun d'eux se fût avisé d'avertir Velasquez de ce procedé extraordinaire? Le bruit de ce mouvement n'auroit-il pas éveillé ceux qui avoient tant d'interêt d'observer sa conduite? ou si cela n'étoit pas arrivé, n'auroit-on pas sujet d'admirer le merveilleux effet du silence des premiers, & de la negligence des autres? Ce n'est pas que je veuille nier que Cortez ne se soit écarté de l'obeïssance qu'il devoit à Velasquez; mais cela n'arriva que dans la suite, & par des motifs qui seront expliquez.

---

## CHAPITRE XI.

*Cortez passe à la Ville de la Trinité avec sa Flotte, qu'il fortifie d'un nombre considerable de Soldats. Velasquez entre en défiance, par les artifices des ennemis de Cortez. On fait de grandes diligences pour l'empêcher de partir.*

1518. LA Flotte sortit du Port de Saint Jacques de Cuba le dix-huit de Novembre 1518. & rasant la côte de l'Isle du côté du Nord en tirant vers l'Orient, elle arriva en peu de jours à la Ville de la Trinité, où Cortez avoit quelques amis, qui le reçûrent avec bien du plaisir. D'abord il fit publier son dessein; & plusieurs Cavaliers des principaux de la Ville s'offrirent à le suivre. Les plus considerez étoient Jean d'Escalante, Pierre Sanchez Farfan, & Gonzale Mexia. Peu de tems aprés, Pierre

d'Alvarado, & Alfonſe d'Avila vinrent le joindre ; & ce renfort luy fut tres-agreable, tant parce qu'ils avoient commandé en qualité de Capitaines dans l'expedition de Grijalva, qu'à cauſe qu'Alvarado amenoit avec ſoy ſes quatre freres Gonzale, George, Gomez, & Jean d'Alvarado. De ce lieu la flotte alla reconnoître la Ville du Saint Eſprit, peu éloignée de la Trinité. Cortez y augmenta ſa ſuite des perſonnes d'Alfonſe Hernandez Portocarrero, Gonzale de Sandoval, Rodrigue Rangel, Jean Velaſquez de Leon parent du Gouverneur, & de pluſieurs Gentilshommes dont les noms paroîtront plus à propos, quand on rapportera leurs exploits. Ce renfort de Nobleſſe, & celuy de cent Soldats que l'on tira de ces deux Villes, augmenterent conſiderablement les forces & la reputation de cette armée, outre les munitions, les armes, les vivres, & quelques chevaux que Cortez y acheta de ſes deniers, dont il faiſoit encore part à tous ceux qui en avoient beſoin pour faire leur équipage. Ainſi il gagnoit l'eſprit & le cœur de tout le monde par ſa generoſité, & par les eſperances que ſa conduite leur donnoit, lorſqu'ils le voïoient commander en General, ſans oublier, dans les occaſions, de leur marquer qu'il ſe conſideroit encore comme leur compagnon.

Cependant la flotte étoit à peine ſortie du port de Saint Jacques, que les envieux de Cortez firent de nouveaux efforts pour reveiller les ſoupçons du Gouverneur, ſuivant la conduite des lâches, qui n'ont de la hardieſſe que pour dechirer les abſens. Velaſquez écoutoit leur diſcours ; & quoyqu'il en parût offenſé, ils reconnurent neanmoins dans ſon eſprit un penchant à la jalouſie, dont ils eſperoient ſe ſervir pour ruiner toute la confiance qu'il avoit en Cortez. Dans ce deſſein, ils dreſſerent une intrigue avec le ſecours d'un vieillard appellé Jean Millan, qui malgré une profonde ignorance, ſe piquoit d'être un ſçavant Aſtrologue : autre ſorte de fou, atteint d'une autre eſpece de folie. Cet homme pouſſé par les ennemis de Cortez, aprés avoir pris de grandes précautions pour s'aſſûrer du ſecret, fit au Gouverneur un diſcours en termes miſterieux ſur cette expedition, *qui devoit*, diſoit-il, *avoir un ſuccez heureux & malheureux*, aſſûrant que les aſtres s'expliquoient ainſi. Quoyque Velaſquez eût aſſez d'entendement pour reconnoître la vanité de ces pronoſtics, cependant comme ils donnoient dans ſon

foible, qui étoit le soupçon, le mépris qu'il avoit pour l'Astrologue n'empêcha pas qu'il ne reçût les impressions que les autres pretendoient luy donner.

Sur de si foibles fondemens, Velasquez prit la resolution de rompre avec Cortez, en luy ôtant le commandement de la flotte. Il dépêcha aussi-tôt deux Couriers à la Ville de la Trinité, avec des lettres pour tous ses confidens, & un ordre fort exprés à François Verdugo son cousin, & Juge Roïal de cette Ville, tendant à déposseder juridiquement Hernan Cortez de la Charge de Capitaine General; supposant que son emploi étoit déja revoqué, & qu'il y avoit nommé une autre personne. Cortez fut averti fort à propos de ce contre-tems; mais son courage n'en fut point abatu, par la difficulté du remede qu'il devoit y apporter. Il se fit voir à ses amis & aux Soldats, pour reconnoître l'interêt qu'ils prenoient à l'injure faite à leur Capitaine, & pour sçavoir, par le jugement que les autres feroient de son bon droit, s'il pouvoit y fonder quelque assûrance. Il les trouva tous non seulement dans ses interêts, mais encore resolus à s'opposer au tort qu'on vouloit luy faire, quand ils devroient se porter aux dernieres extrémitez. Il est vrai que Diego d'Ordaz & Jean Velasquez, comme creatures du Gouverneur, témoignerent moins de chaleur que les autres; mais ils furent aisément reduits à convenir d'une chose qu'ils ne pouvoient empêcher. Cortez aïant ces assûrances, alla trouver le Juge, qui n'ignoroit pas les sujets qu'il avoit de se plaindre. Il representa à Verdugo, *le peril qu'il couroit en se déclarant protecteur de l'injustice que Velasquez luy faisoit. Qu'elle offensoit tous les Cavaliers qui l'accompagnoient en ce voyage; outre ce qu'il y avoit à craindre de la fureur des Soldats, dont il n'avoit gagné l'affection que pour être plus en état de servir le Gouverneur, & qui ne reconnoissoient encore ses ordres que par les soins qu'il se donnoit pour les retenir dans l'obeïssance.* Ce discours fut fait avec une sincerité, qui sans s'écarter des termes de la modestie, ne faisoit paroître aucune foiblesse d'esprit & de courage. Verdugo assez persuadé qu'on faisoit une injure à Cortez, & sentant par grandeur d'ame, beaucoup de repugnance à devenir l'instrument d'une pareille violence, luy offrit non seulement de suspendre l'execution des ordres de Velasquez, mais encore de luy écrire, afin de l'obliger à changer de resolution, qui ne pouvoit s'exe-

cuter sans causer un mouvement tres-dangereux, en mutinant tous les Soldats de l'armée. Ordaz & les autres Officiers confidens du Gouverneur, offrirent à Cortez de luy rendre le même office, & écrivirent sur le champ. Cortez y joignit ses lettres, dans lesquelles il faisoit des plaintes tendres & cordiales de la défiance que Velasquez luy témoignoit, sans appuïer sur le chagrin qu'elle luy donnoit, dont neanmoins il conservoit le ressentiment: mais comme il n'étoit pas encore tems de le faire éclater, il ne vouloit point paroître offensé, pour n'être point obligé d'entrer en des éclaircissemens qu'il vouloit éviter.

## CHAPITRE XII.

*Cortez passe de la Trinité à la Havane, où il fait sa derniere recruë; & souffre une seconde persecution de la part de Velasquez.*

APrés qu'on eût pris ces mesures, qui paroissoient capables de remettre l'esprit du Gouverneur, Cortez voulant continuer son voïage, envoïa par terre Pierre d'Alvarado avec une partie des Soldats, pour conduire les chevaux, & faire encore quelques levées sur la route. Ainsi la flotte partit pour aller au port de la Havane, où la côte Occidentale commence à se tourner au Nord. Les vaisseaux sortirent du port de la Trinité avec un vent favorable; mais au lieu de suivre la route où Cortez étoit, ils s'en écarterent durant la nuit, & ne s'apperçûrent de l'erreur des Pilotes, & de leur mauvaise manœuvre, qu'à la pointe du jour. Cependant comme ils se voïoient fort avancez, ils continüerent la navigation jusqu'à la Havane, où les Soldats prirent terre. Pierre de Barba Gouverneur de la Ville sous les ordres de Velasquez, les reçut avec joie, & leur donna des marques de sa liberalité: mais rien ne les consoloit de l'absence de leur General. Ils témoignoient tous du regret de ne l'avoir pas attendu, & de n'être pas retournez pour le chercher: Enfin ils ne songeoient qu'à faire en sorte que leurs excuses fussent bien reçûës de Cortez quand il

seroit arrivé. Ces sentimens se tournerent en inquietudes, quand ils virent que ce retardement alloit si loin, qu'on avoit lieu de croire qu'il luy étoit arrivé quelque disgrace. Les opinions étoient differentes. Les uns crioient qu'on armât promtement deux ou trois chaloupes, pour aller chercher le General dans toutes les Isles qui étoient sur la route qu'on avoit tenuë. Les autres proposoient qu'on élût un Commandant en son absence. Cette proposition étoit faite dans un fâcheux contre-temps. Cependant, comme personne n'étoit encore en droit de commander, tout le monde formoit des resolutions, & on n'en éxecutoit aucune. Celuy qui appuïoit le plus l'opinion d'élire un Commandant, étoit Diego d'Ordaz; parce qu'aïant la confidence du Gouverneur, il avoit assez de merite pour être choisi. Il esperoit que se trouvant en place, ce luy seroit un droit acquis pour être Commandant en chef: mais enfin, l'arrivée de Cortez avec son vaisseau finit toutes ces contestations, qui durerent sept jours.

La raison de son retardement fut, que la flotte passant de nuit sur de certains bancs qui se rencontrent entre le Port de la Trinité & le Cap de Saint Antoine, assez prés de l'Isle *Pinos*, son navire, plus grand & plus chargé qu'aucun des autres vaisseaux, toucha sur ces bancs; en sorte qu'il fut en danger de se renverser. Cet accident fort perilleux, servit à faire connoître la vigueur & l'activité de Cortez. La vûë du danger ne l'étonna point: il courut d'abord au remede, & donna ses ordres avec tant de presence d'esprit, que sans apporter de la confusion par un trop grand empressement, il ne laissa pas de faire travailler avec une extréme diligence. Son premier soin fut de faire mettre à la mer l'esquif, où on embarqua tout ce qui chargeoit trop le navire, pour le porter sur une petite Isle de sable qui étoit en vûë du naufrage. Ainsi le navire étant alegé, on le mit à flot; & lorsqu'il fut hors des bancs, l'esquif alla reprendre la charge, & on continua la route. Cette manœuvre consuma sept jours entiers: & cet accident, dont Cortez se tira si heureusement, augmenta beaucoup l'estime qu'on avoit pour luy.

Barba luy offrit son logis; & l'on a vû peu de troupes marquer plus de veritable joie pour le retour d'un General. Le nombre des Soldats croissoit tous les jours; plusieurs des habi-

tans de la Havane s'enrôllerent ; & entre les Gentilshommes on remarqua François de Montexo, qui fut depuis Adelantado d'Iucatan, Diego de Soto del Toro, Garci Caro, Jean Sedeño, & d'autres personnes de qualité & fort riches, qui donnerent une grande reputation à cette entreprise, & acheverent de fournir la flotte de ce qui luy manquoit. On emploïa quelques jours à ces apprêts : mais comme Cortez sçavoit ménager jusqu'au tems de son loisir, il prit celuy-ci pour faire mettre à terre toute l'artillerie, qu'il fit nettoïer, & éprouver les pieces, commandant aux Canonniers d'en reconnoître éxactement la portée. Et comme il y avoit en ce païs-là une grande abondance de coton, il en fit faire des armes défensives. C'étoit comme des couvertures de coton piquées, taillées en forme de casaques, & qui s'appelloient *Escaupiles*. Cette armûre inventée par la necessité, & faute de fer, fut depuis fort approuvée, lorsqu'on connut par experience, qu'un peu de coton piqué mollement entre deux toiles, étoit de meilleure défense que le fer, contre les fleches & les dards des Indiens ; parce qu'elles perdoient leur force, par la seule raison qu'elles ne trouvoient, pour ainsi dire, qu'une molle resistance ; outre qu'en demeurant attachées aux casaques, elles perdoient encore leur activité, sans aller blesser les autres, comme elles font en glissant sur les armes.

Cependant Cortez faisoit tous les jours faire à ses Soldats l'éxercice, tant de l'arquebuse, que de l'arbalête & de la pique. Il leur faisoit encore pratiquer toutes les differentes évolutions, en leur enseignant à former un bataillon, à défiler en ordre, à charger l'ennemi, faire une retraite, & se saisir d'un poste. Il les instruisoit luy-même, en donnant ses ordres, & faisant le premier tous ces mouvemens, à l'exemple des plus fameux Capitaines de l'antiquité, qui donnoient de feintes batailles, & de faux assauts, afin d'apprendre aux nouveaux Soldats le métier de la guerre dans les veritables occasions : Et cette discipline que les Romains pratiquoient avec tant de soin durant la paix, leur étoit si recommandable, qu'ils donnerent à leurs armées le nom d'*Exercites*, à cause de cet éxercice qu'ils enseignoient aux Soldats.

Il emploïoit la même diligence à faire les provisions dont on avoit besoin ; & chacun voïoit avec plaisir approcher le

terme du départ, lorſque Gaſpar de Garnica domeſtique de Diego Velaſquez, arriva à la Havane. Il portoit de nouveaux ordres à Pierre de Barba, à qui le Gouverneur commandoit abſolument, qu'il ôtât à Cortez le commandement de la flotte; & qu'il l'envoïât priſonnier à Saint Jacques, avec une eſcorte ſûre. Il luy marquoit combien il étoit offenſé du procedé de Verdugo, qui avoit laiſſé échaper à la Trinité, l'occaſion de dépoſſeder Cortez: & ſon chagrin, qu'il exprimoit en des termes tres-forts, faiſoit voir à Barba ce qu'il avoit à craindre, en n'obeïſſant pas avec plus de fermeté. Le Gouverneur mandoit encore à Diego d'Ordaz, & à Jean Velaſquez de Leon, d'aſſiſter Barba pour l'éxecution de ce qu'il luy commandoit. Cortez fut bien-tôt averti de pluſieurs endroits, de ce qui ſe paſſoit, & par Garnica même. On l'exhortoit à prendre ſes meſures, puiſque celuy-là même qui luy avoit fait la grace de luy confier le ſoin de cette entrepriſe, l'en vouloit priver d'une maniere ſi préjudiciable à ſon honneur, & l'affranchiſſoit de la honte de paſſer pour ingrat, en ruinant par ſa violence les droits de l'obligation, qui l'engageoit à la reconnoiſſance.

---

## CHAPITRE XIII.

*Cortez prend la reſolution neceſſaire pour s'empécher de tomber entre les mains de Velaſquez. Les juſtes motifs de cette reſolution: & ce qui ſe paſſe juſqu'au tems de ſon départ.*

QUoyque Hernan Cortez fût un Cavalier d'un courage invincible, il ne laiſſa pas d'être ébranlé par cette nouvelle atteinte, d'autant plus ſenſible, qu'elle étoit moins attenduë: car il s'étoit perſuadé que Velaſquez auroit été ſatisfait, de ce que tous ſes amis luy avoient écrit ſur le premier ordre envoyé à la Ville de la Trinité. Mais en voïant arriver un nouveau, armé de tout ce qui pouvoit marquer une opiniâtreté ſans retour dans l'eſprit du Gouverneur, il commença à

raiſonner avec un peu plus d'attention & moins de ſang froid, ſur le parti qu'il devoit prendre. D'un côté il ſe voïoit élevé & loüé par tous ceux qui le ſuivoient ; & de l'autre, abatu, & condamné comme un criminel à une injuſte priſon. Il reconnoiſſoit que Velaſquez avoit fait quelques avances de ſon argent pour équiper la flotte ; mais que ſes amis & luy avoient fait la plus grande partie de la dépenſe, & attiré preſque tous les Soldats par leur credit. Il rappelloit dans ſon imagination toutes les circonſtances de l'injure qu'on luy faiſoit ; & s'arrêtant ſur les mépris qu'il avoit ſoufferts juſqu'alors, il s'en vouloit du mal, & blâmoit ſa patience. Ce n'etoit pas ſans ſujet, car cette vertu ſe laiſſe mener juſqu'à de certaines bornes qui luy ſont marquées par la raiſon ; mais quand on la pouſſe plus loin, elle devient baſſeſſe & inſenſibilité. Cortez étoit encore affligé de voir ruiner cette entrepriſe, s'il en abandonnoit la conduite. Mais ce qui le perçoit juſqu'au vif, étoit de voir que cette affaire alloit mettre en compromis ſon honneur, dont la conſervation auprés de ceux qui en connoiſſent le prix, touche encore de plus prés que celle de la vie.

Ce fut ſur ces reflexions, & en cette conjoncture, que l'eſprit de Cortez juſtement irrité, prit la premiere reſolution de rompre avec Diego Velaſquez. Cela montre bien que Herrera ne luy a pas rendu juſtice, lorſqu'il a marqué cette premiere rupture dans la Ville de Saint Jacques, & de la part de Cortez, qui venoit de recevoir une grace ſinguliere, & toute recente. Mais on s'en tient à ce qui eſt écrit par Bernard Diaz del Caſtillo, qui n'eſt pas pas trop favorable à Cortez ; puis que Gonzale Fernandez d'Oviedo aſſûre, que celuy-ci ſe maintint dans l'obeïſſance à l'égard du Gouverneur, juſqu'à ce qu'étant avancé dans la nouvelle Eſpagne, il eut des raiſons pour ſe déclarer indépendant, en envoïant rendre compte à l'Empereur, des premiers ſuccez de cette conquête. Le ſoin que je prens d'effacer cette premiere tache dont on a voulu noircir Cortez, ne doit point paroître une digreſſion hors du ſujet. Aucun interêt ne m'oblige à flatter ceux dont j'entreprens la défenſe, ni à blâmer la conduite des autres : cependant, quand la verité me marque le chemin que je dois prendre, pour juſtifier les premieres démarches d'un homme qui a ſçû ſe donner tant d'éclat par ſes actions, j'ai crû que je devois la ſuivre, & me faire

un plaisir de rencontrer la certitude en ce qui sert à établir sa réputation.

Ce n'est pas que je ne sois convaincu que le devoir d'un Historien est de marquer les actions par leur veritable caractere, sans déguiser, ou passer sous silence celles qui meritent d'être blâmées; puisque les éxemples qui servent à imprimer de l'horreur pour le vice, ne sont pas moins utiles, que ceux qui nous portent à imiter la vertu. Mais je crois que c'est une marque d'un esprit mal tourné, de prendre plaisir à chercher le mauvais sens dans les sentimens des hommes, & de debiter ses malignes conjectures comme des veritez. Ce défaut se reconnoît en plusieurs Ecrivains, qui ont pris Tacite pour leur modele. Ils ont l'ambition de l'imiter; mais comme ses agrémens sont au dessus de leurs forces, ils croïent entrer dans son esprit, lorsqu'ils découvrent leur malice par de fausses interpretations, où l'art a beaucoup moins de part, que leur inclination corrompuë.

Pour revenir à nôtre Histoire, je dirai que Cortez voïant qu'il n'étoit plus tems de dissimuler les sujets de plaintes qu'il avoit, & que les ménagemens n'étoient plus d'aucun usage, puisqu'ils nuisent ordinairement aux resolutions fermes & vigoureuses; il resolut de prendre son parti, & de se servir des forces qu'il avoit en main, selon qu'il étoit necessaire dans la conjoncture où il se trouvoit. Dans ce dessein, il prit des mesures pour éloigner Diego d'Ordaz, avant que Barba se déterminât à publier les ordres qu'il avoit reçûs du Gouverneur. Cortez n'ignoroit pas les efforts que d'Ordaz avoit fait pour faire nommer un Commandant en son absence, & cela luy rendoit sa fidelité fort suspecte. Ainsi il luy ordonna de s'embarquer pour aller prendre des munitions qu'on avoit laissées à Guanicanico, qui est un port situé de l'autre côté du Cap Saint Antoine, & d'attendre en ce lieu le reste de la flotte. Il pressa l'éxecution de cet ordre avec son activité ordinaire, sans neanmoins marquer trop de chaleur; & fut ainsi débarassé d'un homme qui pouvoit luy être fort incommode. De là il alla voir Jean Velasquez de Leon, qu'il mit aisement dans ses interêts, parce que celuy-ci n'étoit pas satisfait du Gouverneur, & qu'il avoit l'esprit plus docile, & moins artificieux que Ordaz.

Aprés avoir pris ces précautions, il se montra à ses Soldats, à qui il déclara la nouvelle persecution dont il étoit menacé. Ils vinrent tous s'offrir à luy, également résolus de l'assister, quoyque differens dans la maniere d'expliquer leur zele. Les Gentilshommes le marquoient, comme étant une suite naturelle de leur reconnoissance pour les obligations qu'ils luy avoient: mais les Soldats parurent si échauffez, que l'émotion qui paroissoit en leur discours, & par leurs cris, donna de l'inquiétude à Cortez, quoyqu'elle se fist en sa faveur: & leurs mouvemens & leurs menaces justifierent assez, que la raison perd beaucoup de ses avantages, quand elle passe entre les mains de la multitude.

Pierre de Barba connoissant qu'il ne faloit point differer d'appaiser ce mouvement, avant qu'il fût en sa derniere force, chercha Hernan Cortez; & paroissant en public avec luy, calma toutes choses en un moment, en disant tout haut, *Qu'il n'avoit aucun dessein d'executer l'ordre du Gouverneur; & qu'il n'auroit jamais de part à une si grande injustice.* Ainsi les menaces se tournerent en applaudissemens: & Barba voulant témoigner la sincerité de ses intentions, dépêcha publiquement Garnica avec une lettre pour le Gouverneur, où il luy mandoit: *Qu'il n'étoit pas tems de songer à arrêter Cortez, suivi d'un trop grand nombre de Soldats, qui ne souffriroient point qu'on le maltraitât, & qui n'étoient point disposez à luy donner cette marque de leur obeïssance.* Il exageroit fort adroitement l'émotion que son ordre avoit causée entre les gens de guerre, & le peril où elle avoit jetté la Ville & tout son peuple. Il concluoit par un avis qu'il donnoit à Velasquez, de retenir Cortez par la voie de la confiance, en ajoûtant de nouvelles graces à celles qu'il luy avoit faites: & qu'à toutes risques, il valoit mieux esperer de sa reconnoissance, ce qu'il ne pouvoit obtenir de la persuasion ni de la force.

Cortez aïant fait cette diligence, ne songea plus qu'à presser son départ, qui étoit necessaire pour appaiser entierement les esprits des Soldats, qui n'étant pas entierement revenus de leur chagrin, témoignoient de nouvelles inquietudes, sur le bruit qui couroit que Velasquez venoit en personne pour faire un affront à leur General. En effet, les Auteurs disent qu'il avoit pris cette resolution; surquoy il hazardoit beaucoup, &

auroit fort mal reüssi : car l'autorité est un argument bien foible, pour disputer contre ceux qui ont de leur côté la raison & la force.

---

## CHAPITRE XIV.

*Cortez nomme les Officiers de sa flotte. Il part de la Havane, & arrive à l'Isle de Cozumel, où il fait la revûë de ses troupes, & anime ses Soldats.*

UN brigantin de mediocre grandeur s'étant joint à la flotte qui étoit de dix vaisseaux, Cortez partagea tous ses gens en onze Compagnies, une dans chaque vaisseau. Il nomma pour Capitaines Jean Velasquez de Leon, Alfonse Hernandez Portocarrero, François de Montexo, Christophle d'Olid, Jean d'Escalante, François de Morla, Pierre d'Alvarado, François Saucedo, & Diego d'Ordas; car le connoissant homme de merite, il ne l'avoit pas éloigné pour luy faire injustice, & il vouloit luy donner un emploi dont il luy fût obligé. Cortez se reserva le commandement de l'Amiral, & donna celuy du brigantin à Gines de Nortes. Le soin de l'artillerie fut commis à François d'Orozco brave Soldat, qui s'étoit signalé dans les guerres d'Italie ; & la Charge de Pilote major fut donnée à Antoine d'Alaminos, qui avoit une grande experience sur ces mers, pour avoir eu le même emploi dans les deux voïages de François Fernandez de Cordouë, & de Jean de Grijalva. Aprés cela, Cortez dressa des instructions pour ses Officiers; prevenant, par un détail fort long, mais fort éxact, toutes les difficultez qui pouvoient naître dans les differentes occasions. Le jour de l'embarquement étant arrivé, on chanta avec beaucoup de solemnité la Messe du S. Esprit, que tous les Soldats entendirent fort devotement, en offrant à Dieu le commencement d'une entreprise dont ils attendoient le progrez & la fin de son divin secours. Toute la flotte ne faisant plus qu'un seul corps de troupes reglées, Cortez, pour le premier acte de la Charge de General, donna le mot à l'armée, qui fut, *Saint Pierre*, afin de marquer qu'il choisissoit ce saint

Apôtre pour être le Patron de cette expedition, ainsi qu'il l'avoit déja pris pour celuy de toutes ses actions dés sa plus tendre jeunesse. Aprés quoy il donna ordre à Pierre d'Alvarado de prendre le devant par le côté du Nord, pour aller chercher d'Ordaz à Guanicanico; & aprés leur jonction, d'attendre la flotte au Cap Saint Antoine. Les autres vaisseaux devoient suivre l'Amiral; & en cas que le vent ou quelque autre accident les separât, prendre la route de l'Isle de Cozumel, découverte par Grijalva, & peu éloignée de la terre qu'ils cherchoient. Cortez remettoit en ce lieu à prendre ses resolutions, & les mesures necessaires pour achever l'entreprise.

Ils partirent enfin du port de la Havane, le dixiéme du mois de Fevrier de l'année 1519. Le vent fut d'abord favorable: mais suivant son inconstance ordinaire, il soûleva au coucher du Soleil, une furieuse tempête, qui les mit en grand desordre. La nuit étant venuë, les vaisseaux furent obligez de se separer, de crainte de se briser en se heurtant: & ils s'abandonnerent au gré du vent qui les forçoit. Le navire ou François de Morla commandoit fut le plus maltraité, un coup de mer aïant rompu son gouvernail; en sorte qu'il fut en grand danger de perir. Il tira plusieurs coups, pour avertir du peril où il se trouvoit; ce qui mit en grande inquietude les autres Capitaines, à qui l'attention qu'ils avoient au danger qui les menaçoit, ne faisoit pas oublier celuy de leur compagnon. Chacun fit ses efforts pour s'en tenir le plus prés qu'il pouvoit; tantôt en soûtenant la furie du vent & des vagues; & tantôt en cedant à leur violence. Enfin, la tempête cessa avec l'obscurité: & lorsque la lumiere pût faire distinguer les objets, Cortez courut le premier au vaisseau qui étoit en danger, & tous les autres en firent de même; en sorte qu'avec ce secours on raccommoda le gouvernail, & on remit le navire en état de poursuivre la route. 1519.

En même tems, Alvarado, que Cortez avoit envoïé joindre Diego d'Ordaz, étant chargé par la même tempête, se trouva au jour bien plus enfoncé dans le Golfe qu'il ne pensoit; car la peur de briser contre la côte l'avoit obligé à se jetter en pleine mer, ce qui étoit le parti le moins dangereux. Son Pilote connut sur sa boussole, & sur sa carte, qu'ils étoient beau-

coup déchûs de la route qui leur étoit prescrite, & si éloignez du Cap Saint Antoine, que ce seroit une entreprise fort difficile de vouloir y retourner. Il proposa donc, qu'il étoit plus à propos de passer en droiture à l'Isle de Cozumel. Alvarado laissa cela à son choix : il luy representa neanmoins l'ordre de Cortez ; mais d'une maniere foible, & qui paroissoit l'en dispenser. Ainsi ils continuerent leur navigation, & arriverent en cette Isle deux jours avant l'armée. Ils mirent pied à terre, à dessein de se loger dans un Bourg que le Capitaine & quelques Soldats avoient remarqué au voïage de Grijalva : mais ils le trouverent sans habitans, parce que les Indiens aïant reconnu que les Espagnols prenoient terre, s'étoient retirez plus avant dans le païs, avec le peu de hardes qu'ils avoient.

Alvarado étoit jeune & plein de feu, tres-brave Soldat, & capable d'entreprendre tout sous les ordres d'autrui ; mais aïant encore trop peu d'experience pour en donner de son chef. Il crut qu'en attendant l'armée, il seroit honteux à un Commandant d'être sans action : & sur ce principe, il marcha avec sa troupe pour reconnoître le païs. Ils trouverent un autre Village, éloigné d'une lieuë de celuy où ils étoient logez. Les Indiens l'avoient abandonné ; mais ils y avoient laissé quelques vivres, & des poules, que les Soldats confisquerent à leur profit, comme des dépoüilles de l'ennemi. Ils trouverent encore des joïaux autour d'une Idole, dans une espece de Temple, & quelques instrumens de sacrifices qui étoient d'or mêlé de cuivre ; & tout cela parut de bonne prise. Cependant cette expedition entreprise temerairement, ne leur apporta aucun profit, & ne servit qu'à effaroucher les Indiens, & à faire un obstacle au dessein que l'on avoit de gagner leur amitié. Alvarado s'apperçut, quoyqu'un peu trop tard, que ce mouvement n'étoit pas dans les regles ; & il se retira à son premier poste, aprés avoir pris deux Indiens & une Indienne, qui n'avoient pû se sauver à propos.

Le lendemain, Cortez arriva avec toute la flotte, aïant envoïé ordre à Diego d'Ordaz de le venir joindre, jugeant, comme il étoit vrai, que la tempête auroit empêché Alvarado d'executer son commandement. Quoyque ce General eût de la joie de le voir arrivé sans aucun accident, il ne la témoi-
gna

gna pas : au contraire, il fit mettre le Pilote en prison, & fit une severe reprimande au Capitaine, de ce qu'il n'avoit pas suivi ses ordres, & de ce qu'il avoit eu la hardiesse d'entrer dans l'Isle, & de permettre à ses Soldats d'en saccager quelques habitations. Il luy fit cette leçon en public, & d'un ton de voix ferme & absolu; voulant qu'elle servît d'instruction pour tous les autres. Aprés quoy, il fit venir les trois Indiens prisonniers; & par le moïen de Melchior qui luy servoit de Truchement, son compagnon étant mort, il leur fit comprendre qu'il ressentoit un extréme déplaisir du tort que les Soldats leur avoient fait. Il commanda qu'on rendît l'or & toutes les hardes qu'ils voulurent choisir; & il les mit en liberté, aprés leur avoir fait present de quelques bagatelles pour leurs Caciques; afin qu'à la vûë de ces témoignages d'amitié, les Indiens perdissent la crainte qu'ils pouvoient avoir conçûë.

L'armée campa sur le bord de la mer, & s'y reposa durant trois jours, sans faire aucune démarche, pour ne point augmenter la fraïeur des Indiens. Aprés quoy Cortez aïant fait des bataillons de chaque compagnie, fit une revûë generale. Il s'y trouva cinq cens huit Soldats, dix-sept chevaux, & cent neuf tant Maîtres de vaisseau, que Pilotes, & Matelots. Il avoit outre cela, deux Chapelains ou Aumôniers, qui étoient le Licentié Jean Diaz, & le Pere Barthelemi d'Olmedo Religieux de Nôtre-Dame de la Merci, qui accompagnerent le General jusqu'à la fin de la conquête.

Aprés cette revûë, Cortez étant retourné à son logis, accompagné de tous les Capitaines, & des Soldats les plus considerables, s'assit au milieu d'eux, & leur parla en ces termes: *Mes amis & mes compagnons, quand je considere le bonheur qui nous a reünis tous dans cette Isle, & que je fais reflexion sur les traverses & les persecutions dont nous sommes échapez, & sur les difficultez qui se sont opposées à nôtre entreprise; je reconnois avec respect la main de Dieu qui nous a assistez, & j'apprens par cette disposition de sa divine Providence, qu'elle nous promet un heureux succez d'un dessein dont elle a daigné favoriser le commencement. C'est le zele que nous avons pour luy, & pour le service de nôtre Roi, ce qui part d'un même principe, c'est ce zele qui nous pousse à entreprendre la conquête de ces païs inconnus; & Dieu combatra*

*pour sa cause, en combatant pour nous. Mon dessein n'est pas de vous déguiser les difficultez qui se presentent. Nous avons à soûtenir des combats sanglans & furieux, des fatigues incroïables dans les factions, les attaques d'un nombre infini d'ennemis, où vous aurez besoin d'emploïer toute vôtre valeur. Outre que la necessité de toutes choses, les injures du tems, & la difficulté des chemins exerceront vôtre constance, que l'on peut nommer une seconde valeur, & qui n'est pas un moindre effort du courage; puisque vous sçavez que la patience acheve souvent à la guerre, ce que les armes n'ont pû faire. C'est par cette voie qu'Hercule a merité le nom d'Invincible, & c'est ce qui a fait donner le nom de Travaux à ses exploits. Vous vous êtes accoûtumez à pâtir & à combatre dans ces Isles que vous avez soûmises; mais nôtre entreprise est bien d'une autre importance, & nous y devons apporter bien plus de fermeté, puisque la resolution se mesure sur la grandeur des obstacles. Il est vrai que nous sommes en petit nombre; mais l'union faisant la force des armées, semble encore les multiplier: & c'est ce que nous devons attendre de la conformité de nos sentimens. Il faut, mes amis, que nous n'aïons tous qu'un même avis, quand il s'agira de prendre des resolutions; une même main, quand il faudra les executer: que nos interêts soient communs, & nôtre gloire égale en tout ce que nous acquererons. La valeur de chacun de nous en particulier, doit établir la sûreté de tous en general. Ie suis vôtre Chef, & je serai le premier à hazarder ma vie pour le dernier des Soldats: vous aurez à suivre mon exemple encore plûtôt que mes ordres. Ie puis vous assûrer, que dans cette confiance je me sens assez de courage pour conquerir le monde entier; & mon cœur se flatte de cette esperance, par un de ces mouvemens extraordinaires qui supassent tous les presages. Ie finis, car il est tems de faire succeder les effets aux paroles. Que ma confiance ne vous paroisse pas un excez de temerité; elle est fondée sur ceux qui m'environnent maintenant: & tout ce que je n'ose attendre de mes propres forces, je l'espere de vous.*

Durant que Cortez leur inspiroit ainsi par son discours cette ardeur qu'il ressentoit en luy-même, on l'avertit que quelques Indiens se montroient assez prés du camp; & encore qu'ils fussent separez & desarmez, le General commanda que les Soldats prissent les armes, & qu'ils se missent en ordre de bataille derriere les lignes, jusqu'à ce qu'on

eût reconnu si les Indiens s'approchoient, & quel étoit leur dessein.

## CHAPITRE XV.

*Les Habitans de Cozumel reçoivent la paix que Cortez leur offre. Il fait amitié avec le Cacique. On abat les Idoles par l'ordre de Cortez, qui donne ses premiers soins à l'introduction de la doctrine de l'Evangile parmi ces Barbares, & à retirer quelques Espagnols qui étoient prisonniers à Iucatan.*

LEs Indiens étoient en petites troupes, & paroissoient consulter entre-eux; comme des gens qui observoient les mouvemens des Espagnols, dont la tranquillité leur donnoit de l'assûrance. Les plus hardis s'approchoient peu à peu; & comme on ne leur faisoit point de mal, ils étoient suivis des autres : ainsi quelques uns vinrent insensiblement jusques dans le camp, où ils furent reçûs par le General, & par tous les autres si agreablement, qu'ils appellerent leurs compagnons. Dés le même jour il en vint un grand nombre; & ils se mêlerent parmi les Soldats avec tant de familiarité, de douceur & de confiance, qu'on avoit peine à remarquer en eux la moindre marque de surprise: & on connut bien-tôt qu'ils étoient accoûtumez à voir des étrangers. Il y avoit en cette Isle une Idole fort reverée de tous les Indiens, & dont la reputation attiroit les peuples de plusieurs Provinces de la Terre-ferme, qui venoient en grandes troupes à son Temple, avec beaucoup de respect. Ainsi les Insulaires de Cozumel avoient un commerce perpetuel avec des nations differentes en langage & en habillemens: & c'est ce qui leur fit paroître moins étrange l'arrivée des Espagnols, au moins ce qui les empêcha d'en témoigner leur étonnement.

La nuit étant venuë, ils se retirerent en leurs maisons. Le jour suivant, leur principal Cacique vint salüer le General. Il avoit plusieurs Indiens à sa suite, mais sans ordre & sans pro-

preté ; & venoit luy-même faire son ambassade & son present. Cortez le reçut avec joie & fort civilement. Il luy fit entendre par son Interprete, *Qu'il luy sçavoit bon gré de sa visite ; & qu'il luy offroit son amitié, & celle de tous ses Soldats.* Le Cacique répondit, *Qu'il recevoit ces offres ; & qu'il étoit homme à en bien user.* On entendit un des Indiens de la suite du Cacique, qui repeta plusieurs fois en son jargon le nom de *Castille* : & Cortez, à qui tous les divertissemens n'ôtoient jamais l'attention, remarqua cette parole, & commanda à l'Interprete de s'éclaircir de ce qu'elle signifioit. Cette remarque, qui parut alors faite par hazard, fut, ainsi que nous le verrons, d'une tres-grande importance, pour faciliter la conquête de la Nouvelle Espagne.

L'Indien disoit, que les Epagnols ressembloient fort à certains prisonniers qui étoient dans la Province d'Iucatan, nez en un païs qui se nommoit Castille. Du moment que Cortez eût appris cette nouvelle, il se resolut de delivrer ces prisonniers, & de les attacher à son service. Il s'en informa plus particulierement, & sçût qu'ils étoient au pouvoir de quelques Indiens de grande autorité, dont la residence étoit deux journées avant dans la Terre-ferme d'Iucatan. Cortez communiqua son dessein au Cacique, pour sçavoir si ces Indiens étoient guerriers, & de quel nombre de Soldats il auroit besoin pour retirer les prisonniers. Le Cacique luy repartit sur le champ en habile homme, *Que le plus seur seroit de les racheter par quelques presens, parce que que si on y alloit par la voie des armes, on les exposeroit à être massacrez par leurs maîtres : & quelque châtiment qu'il en fist, il les perdroit toûjours sans ressource.* Le General embrassa son avis, avec admiration, de voir un sens si droit & si politique en un Indien, à qui le peu de participation qu'il avoit du rang de Prince, devoit avoir enseigné quelques principes de ce qu'on appelle raison d'Etat.

Il ordonna aussi-tôt à Ordaz, de passer avec son vaisseau & sa compagnie à la côte d'Iucatan, par le trajet le plus proche de l'Isle de Cozumel, qui étoit environ de quatre lieuës. Il devoit mettre à terre des Indiens que le Cacique avoit choisis, qui portoient des lettres aux prisonniers, & quelques pieces de peu de valeur pour le prix de leur rançon. Ordaz avoit ordre de les attendre durant huit jours, qui étoient le

terme dans lequel ils avoient promis de rapporter la réponse.

Cependant Cortez marchoit avec toute son armée, pour reconnoître cette Isle. Il avoit ordonné qu'aucun Soldat ne quittât les rangs, de peur qu'ils ne fissent quelques outrages aux Insulaires, s'ils se débandoient. Il leur disoit, *Que cette nation étoit pauvre & sans défense : Que la bonne-foi qu'elle avoit témoignée meritoit bien d'etre recompensée par un bon traitement ; & que leur misere ne donnoit point de tentation à l'avarice. Qu'ils ne devoient point tirer de ce petit coin de terre, d'autres richesses qu'une bonne reputation. Ne pensez pas*, ajoutoit-il, *que celle que vous acquerrez ici se renferme dans les bornes étroites d'une miserable Isle : le concours des pelerins qui s'y rendent en foule, comme vous le sçavez, portera vôtre nom en d'autres Païs, où l'impression qu'on aura de nôtre douceur & de nôtre équité, nous sera fort utile pour faciliter nos desseins. Ainsi nous en aurons moins à combatre, aux lieux où il y aura plus à gagner.* C'est par de semblables discours qu'il retenoit ses Soldats dans le devoir sans les mutiner. Le Cacique l'accompagna par tout, suivi de plusieurs Indiens, qui accouroient en diverses troupes, à dessein de troquer des vivres & d'autres provisions, contre du verre & d'autres choses pareilles, dont ils étoient si charmez, qu'ils ne croïoient jamais les païer trop cher.

Le Temple de l'Idole si reverée des Indiens n'étoit pas éloigné de la côte. Il étoit de figure quarrée, bâti de pierre, & d'une architecture qui n'étoit point méprisable. L'Idole avoit la figure d'homme ; mais d'un air si terrible & si affreux, qu'il étoit aisé d'y reconnoître les traits de son original. Toutes les Idoles adorées par ces miserables peuples, avoient le même air de visage : car bien qu'elles fussent differentes pour la matiere & la fabrique, & même pour la representation, elles étoient toutes conformes dans leur laideur abominable ; soit que ces Barbares ne connussent point d'autres modeles ; ou que le Demon leur apparoissant tel qu'il est, laissât cette idée dans leur imagination. Ainsi le plus grand effort de l'habileté de l'ouvrier consistoit dans l'expression de la plus hideuse figure.

On dit que cette Idole se nommoit Cozumel, & qu'elle avoit donné à l'Isle le nom qu'elle conserve encore aujourd'hui ; mal à propos, si c'est celuy que le Demon s'étoit imposé : &

cette erreur s'est glissée par inadvertance, & contre la raison, en toutes les Cartes. Quand les Espagnols arriverent à ce Temple, ils y trouverent un grand concours d'Indiens, & au milieu d'eux un Sacrificateur, dont l'équipage étoit different de celuy des autres, par un certain ornement, ou espece de couverture qui cachoit à peine la nudité. Il sembloit qu'il prêchât, ou qu'il voulût leur persuader quelque chose par des tons de voix, ou des gestes fort ridicules: car il se donnoit des airs de Predicateur, avec toute la gravité & l'autorité que peut avoir un homme qui laisse paroître tout ce que la nature même ordonne de cacher. Cortez l'interrompit; & se tournant vers le Cacique, il luy dît: *Que pour maintenir l'amitié qui étoit entre-eux, il faloit qu'il renonçât au culte de ses Idoles, afin de persuader la même chose à ses sujets par son exemple.* Aprés quoy il le tira à part avec son Interprete; & il luy fit connoître son erreur & la verité de nôtre Religion, par des argumens sensibles, & accommodez à la portée de son entendement, mais si convainquans, que l'Indien en fut comme étourdi, & n'osa jamais se hazarder d'y répondre, aïant assez de jugement pour connoître son ignorance. Il demanda seulement la permission de communiquer cette affaire à ses Sacrificateurs, ausquels il laissoit une autorité souveraine de décider en matiere de Religion. Cette conference aboutit à faire venir en presence du General, ce venerable Predicateur accompagné d'autres personnes de sa profession, qui crioient tous fort haut; & ces cris déchifrez par l'Interprete, étoient des protestations de la part du Ciel, contre ceux qui seroient assez temeraires pour troubler le culte qu'on rendoit à leurs Dieux; dénonçant qu'on verroit le châtiment suivre immediatement cet attentat. Leurs menaces ne firent qu'irriter Cortez; & les Soldats accoûtumez à interpreter les mouvemens qui paroissoient sur son visage, comprirent aussi-tôt son intention, & se jetterent sur l'Idole avec tant d'ardeur, qu'elle fut mise en pieces en un moment, aussi bien qu'une grande quantité de petites statuës placées autour d'elle en differentes niches. Ce fracas mit les Indiens en une horrible consternation: mais quand ils virent que le Ciel étoit fort tranquille, & que la vengeance promise tardoit beaucoup, le respect qu'ils avoient pour cette Idole se tourna en mépris. Ils se fâchoient de voir leurs Dieux

ſi pacifiques ; & cette paſſion fut le premier effort que la verité fit dans leurs cœurs. Les autres Temples ou Chapelles paſſerent par le même deſtin : & le plus conſiderable étant nettoïé de tout ce débris de l'Idolatrie, on y éleva un Autel, ſur lequel on mit une Image de la ſainte Vierge : Et vis-à-vis de l'entrée du Temple, Cortez fit dreſſer une grande Croix, qui fut taillée par les Charpentiers de la flotte, avec autant de zele que de diligence. Le lendemain on dît la Meſſe ſur cet Autel ; & le Cacique y aſſiſta accompagné de ſes Indiens, mêlez avec les Eſpagnols. Ces Barbares y parurent tous dant un ſilence qu'on eût pris pour devotion : & peut-être étoit-ce un effet naturel du reſpect qui eſt imprimé par la majeſté de nos ſaintes Ceremonies, ou un effet ſurnaturel du Myſtere adorable contenu dans ce Sacrifice.

Cortez occupoit ainſi ſes Soldats, durant le terme des huit jours qu'il avoit donnez à Ordaz, pour attendre les Eſpagnols qui étoient eſclaves à Iucatan. Ordaz les attendit tout ce tems-là, & revint enfin, ſans avoir eu aucunes nouvelles ni des priſonniers, ni des Indiens qu'on avoit envoïez pour les chercher. Cortez en eut bien du déplaiſir ; mais craignant que ces Barbares ne l'euſſent trompé par un faux rapport, afin de s'attribuer les preſens qu'on envoïoit pour la rançon, & pour leſquels ils avoient tant de paſſion, il ne voulut pas retarder ſon voïage, ni témoigner ſa défiance au Cacique. Au contraire, il prit congé de luy fort civilement, marquant beaucoup de ſatisfaction ; & ſur tout, luy recommandant la Croix, & cette ſainte Image qu'il luy confioit ; *eſperant*, diſoit-il, *de ſon amitié, qu'il luy feroit rendre le reſpect qui luy étoit dû, juſqu'à ce qu'étant mieux inſtruit de la verité, ſon eſprit en reçût les lumieres.*



## CHAPITRE XVI.

*Cortez se remet en mer avec sa flotte, & est obligé par un accident de relâcher à la même Isle. Jerôme d'Aguilar, qui étoit prisonnier à Iucatan, arrive durant ce sejour, & rend compte au General des avantures de sa captivité.*

Cortez se remit en mer dans le dessein de suivre la route que Jean Grijalva avoit tracée, & de découvrir ces terres où son obeïssance trop éxacte l'avoit empêché de s'établir. La flotte avoit le vent en poupe; & tout le monde sentoit de la joie de cette heureuse navigation, lorsqu'un accident considerable vint troubler ce plaisir. Le vaisseau de Jean d'Escalante tira un coup de canon : & tous les autres Capitaines aïant jetté les yeux sur ce navire, remarquerent qu'il avoit beaucoup de peine à suivre; & un moment aprés, qu'il retournoit vers l'Isle d'où ils étoient partis. Cortez comprit d'abord la raison de ce mouvement : & sans s'amuser à deliberer, il manda à toute la flotte de suivre son vaisseau. La diligence qu'Escalante fit à regagner l'Isle, étoit tres-necessaire pour sauver le navire, qui avoit une voie d'eau si difficile à étancher, qu'il couloit à fond sans ressource, s'il eût arrivé un moment plus tard à l'Isle, quoyque toute la flotte eût fait force de voiles pour venir à son secours.

On mit pied à terre; & le Cacique accourut sur la côte, un peu embarassé de ce promt retour : mais d'abord qu'il en eût sçû la raison, luy & ses Indiens s'emploïerent avec beaucoup d'ardeur à décharger le vaisseau, & à le reparer : les canots des Indiens, qu'ils manioient avec une adresse admirable, étant d'un tres-grand service en cette occasion. Durant qu'on preparoit tout ce qui étoit necessaire, le General, accompagné du Cacique & de quelques Soldats, alla visiter le Temple. Il trouva la Croix & l'Image de la sainte Vierge au même état qu'il les avoit laissez; remarquant outre cela, avec beaucoup de joie, des témoignages de la veneration de ces

ces peuples dans la propreté de ce Temple, les parfums qu'ils y avoient brûlez, outre les fleurs & les ornemens dont ils avoient paré l'Autel. Il remercia le Cacique du soin qu'il en avoit pris ; & l'Indien s'en fit honneur auprés de tous les Espagnols, dont il recevoit les complimens, pour avoir souffert durant deux ou trois heures au plus, que la Croix & l'Autel demeurassent sur pied, comme si c'eût été un effet de sa bonne conduite.

Cet accident qui obligea Cortez à retarder son voïage, merite une consideration particuliere : car on void des évenemens qui étant dans l'ordre des choses possibles & dépendantes de la fortune, ont neanmoins un caractere qui les met au dessus de ce qu'on appelle hazard, ou cas fortuit. Ceux qui virent interrompre le cours de la navigation, & un navire prêt à couler bas, pouvoient regarder cet embarras comme une disgrace qui n'avoit rien d'extraordinaire : mais quand on considerera que le même tems qui étoit necessaire pour racommoder ce navire, ne l'étoit pas moins pour donner lieu à la venuë d'un des prisonniers qui étoient à Iucatan ; que cet homme sçavoit assez les differentes langues de ces peuples, pour supleer au besoin que l'on avoit d'un Truchement ; & enfin qu'il fut un des principaux instrumens de cette conquête ; lors donc qu'on entrera dans ces reflexions, on n'accordera point à la fortune toute la gloire de ce succez : & on y reconnoîtra avec respect les dispositions de la Providence. On emploïa quatre jours à donner un radoub au vaisseau ; & au dernier jour, comme l'armée étoit prête à s'embarquer, on découvrit de fort loin un canot qui traversoit le Golfe d'Iucatan, & revenoit droit à l'Isle. On reconnut bien-tôt aprés, qu'il portoit des Indiens armez : & tout le monde fut surpris de voir la diligence qu'ils faisoient pour gagner l'Isle, & le peu de crainte qu'ils témoignoient de nôtre flotte. Le General fut averti de cette nouveauté ; & il donna quelques Soldats à André de Tapia, avec ordre de se mettre en embuscade sur la rade où ce canot devoit aborder, & de reconnoître le dessein de ces Indiens. Tapia prit un poste à couvert ; d'où aïant vû que ces hommes descendoient à terre, armez d'arcs & de fleches, il les laissa éloigner du bord de la mer ; & leur aïant coupé le chemin du retour, il courut sur eux. Les Indiens prenoient

déja la fuite, si un d'entre-eux ne les eût retenus. Il les rassûra ; & s'avançant vers nos gens, il cria en Castillan, qu'il étoit Chrêtien. Tapia le reçut entre ses bras, ravi de cette heureuse avanture, & le conduisit au General, suivi de ces Indiens, que l'on reconnut être les mêmes Envoïez qu'Ordaz avoit laissez à la côte d'Iucatan. Le Chrêtien étoit presque nûd, n'aïant d'habits que ce qui servoit à rendre sa nudité moins indecente. Une de ses épaules étoit chargée d'un arc & d'un carquois ; & l'autre d'une mante en maniere de cape, au bord de laquelle il avoit attaché des Heures de la sainte Vierge, qu'il tira d'abord, en les montrant à tous les Espagnols, & attribuant à cette devotion qu'il avoit toûjours conservée, le bonheur de se revoir entre des Chrêtiens. Chacun s'empressoit à luy en faire des complimens, qu'il rendoit avec tant d'émotion, qu'il ne pouvoit encore se défaire des termes qu'il avoit appris parmi les Indiens, & former une periode entiere, sans en mêler quelqu'un qu'on n'entendoit pas. Cortez luy fit de grandes caresses ; & le couvrant luy-même du capot qu'il portoit, il s'informa en gros qui il étoit, ordonnant aprés cela qu'on luy donnât un habit, & qu'on le regalât. Il publioit à tous les Soldats cet effet de sa bonne fortune, qui devoit se communiquer à leur entreprise, pour avoir tiré un Chrêtien de ce miserable esclavage, n'aïant encore en vûë d'autre motif que celuy de la charité.

Cet homme se nommoit Jerôme d'Aguilar, natif d'Ecija, où il avoit reçû quelques Ordres sacrez ; & selon ce qu'il rapporta depuis de ses avantures, il avoit demeuré prés de huit ans en cette captivité. Il avoit fait naufrage sur des bancs que les gens de mer appellent de *los Alacranes*, dans une caravelle qui passoit de la côte de Darien à l'Isle Saint Domingue : & comme il s'étoit jetté dans l'esquif avec vingt de ses Compagnons, la mer les poussa sur les côtes d'Iucatan, où ils furent pris, & menez en un païs des Indiens *Caribes*, c'est-à-dire mangeurs de chair humaine. Leur Cacique fit d'abord mettre à part ceux qui étoient les mieux nourris, pour les sacrifier à ses Idoles, & faire un celebre festin des miserables restes de ce sacrifice. Un de ceux qui furent reservez pour une autre occasion, à cause de leur maigreur, fut ce Jerôme d'Aguilar. Il fut lié rudement, & neanmoins bien nourri, par un motif qui n'é-

toit pas moins barbare, puiſqu'ils ne l'engraiſſoient que pour ſervir de mets à un autre repas; brutalité ſurprenante, que la nature abhorre, & que l'on ne ſçauroit rapporter qu'avec autant d'horreur. Cependant Aguilar ſe tira le mieux qu'il pût d'une cage de bois, où ils l'apâtoient, non pas tant pour ſauver ſa vie, que pour chercher un autre genre de mort. Il marcha durant quelques jours, s'écartant des habitations, & ſans autre aliment que des herbes & des racines. Enfin il tomba entre les mains de quelques Indiens, qui le preſenterent à un autre Cacique, ennemi du premier. Il le trouva moins inhumain; ſoit qu'il voulût affecter de paroître plus honnête que ſon ennemi, ou qu'il eût en effet de l'averſion pour ſes coûtumes barbares. Aguilar ſervit ce dernier Cacique l'eſpace de pluſieurs années. Les premieres furent fort rudes, car on l'obligeoit à des travaux au-deſſus de ſes forces. On le traita mieux dans la ſuite, ſon maître étant apparamment gagné par le ſoin qu'il prenoit de luy obeïr, & plus encore par ſa modeſtie, que le Cacique éprouva en de certaines occaſions qui firent éclater ſa chaſteté, mais dont le recit choqueroit la bienſeance: car il n'y a point d'eſprit ſi barbare, qui ne laiſſe paroître quelque inclination pour la vertu. Ainſi ce Cacique luy donna de l'emploi auprés de ſa perſonne; & Aguilar acquit en peu de jours ſon eſtime & ſa confiance.

Le Cacique en mourant le recommanda à ſon fils, qui luy conſerva ſon emploi; & même Aguilar trouva des occaſions plus favorables d'augmenter ſon credit & ſa faveur. Quelques Caciques voiſins déclarerent la guerre à celuy-ci, qui remporta ſur eux pluſieurs victoires, dûës à la valeur & à la conduite de l'Eſpagnol. Il devint donc le favori de ſon maître, & ſe vid ſi reſpecté & ſi autoriſé, que lorſqu'il reçut la lettre de Cortez, il luy fut aiſé de traiter de ſa liberté, qu'il demanda comme une récompenſe de ſes ſervices, & qu'il obtint par le moïen des preſens qu'il fit comme de ſon chef, quoyqu'on les eût envoïez pour ſa rançon.

C'eſt ce qu'il dît de ſes avantures, ajoûtant que de tous les Eſpagnols qui avoient été pris avec luy, il ne reſtoit qu'un Matelot appellé Gonzale Guerrero, natif de Palos de Moguer: Qu'il luy avoit communiqué la lettre de Hernan Cortez, & fait tous ſes efforts pour l'amener avec ſoi, mais inutilement;

parce que ce malheureux étoit marié à une Indienne fort riche, dont il avoit trois ou quatre enfans : Qu'au moins c'étoit ſous ce pretexte d'amour & de tendreſſe, qu'il avoit voulu cacher ſon aveuglement, qui ne luy permettoit pas de quitter un état qui luy paroiſſoit ſi heureux ; bien qu'en effet il fût tres-déplorable, puiſqu'il en preferoit les obligations à ſon honneur, & à ſa Religion. Je n'ai point trouvé en toutes les Relations des conquêtes de nôtre nation en l'Amerique, qu'aucun autre Eſpagnol ait commis un crime ſemblable ; & celuy-ci n'étoit pas digne que ſon nom paſsât à la poſterité : mais je n'aurois pû l'effacer dans les écrits des autres ; & je ne dois point oublier ces exemples, qui nous inſtruiſent de la foibleſſe de la nature humaine, puiſqu'ils ſervent à faire connoître juſqu'à quel point de miſere elle peut aller, lorſque Dieu l'abandonne.

---

## CHAPITRE XVII.

*Cortez ſuit ſa route, & vient à la riviere de Grijalva, où les Indiens s'opoſent à ſa deſcente. Il combat contre eux, & fait debarquer ſes gens.*

LEs Eſpagnols partirent pour la ſeconde fois de cette Iſle, le quatriéme jour de Mars de l'année mil cinq cens dix-neuf ; & ſans qu'il leur arrivât rien de conſiderable, ils doublerent la pointe de Cotoché, qui, ainſi qu'on l'a dit, eſt la partie la plus Orientale de la Province d'Iucatan. Ils ſuivirent la côte juſqu'à la rade de Champoton, où le General mit en déliberation, ſi l'on mettroit pied à terre. Il le ſouhaitoit, afin de châtier ces Indiens de la reſiſtance qu'ils avoient faite à Jean de Grijalva, & avant luy à François Fernandez de Cordouë. Les Soldats qui s'étoient trouvez en l'une & en l'autre occaſion, pouſſez d'un eſprit de vengeance, appuïoient ſon ſentiment avec chaleur : mais le Pilote major & tous les autres de ſa profeſſion, s'oppoſerent à cette reſolution, par un raiſonnement qui ne ſouffroit point de replique. C'eſt que le vent qui étoit tres-bon pour continuer le voïage, étoit entierement

contraire pour aller à terre. Ainsi la flotte passa outre, & alla moüiller à la riviere de Grijalva. On n'eût pas besoin de deliberer en ce lieu-là : le bon accueil que ces peuples avoient fait aux Espagnols, & l'or qu'ils en avoient tiré, étoient des charmes violens pour attirer tous les Soldats à terre. Cortez eut de la complaisance pour l'ardeur de ses gens ; trouvant d'ailleurs qu'il etoit à propos de se conserver l'amitié de ces peuples. Cependant il n'avoit pas dessein de faire un long sejour en ce païs-là : & toutes ses vûës n'alloient qu'à entrer au plûtôt sur les terres qui dépendoient de l'Empire de Motezuma, dont Grijalva avoit eu la premiere connoissance en ce lieu ; car la maxime du General étoit, qu'en ces expeditions il faloit aller droit à la tête, plûtôt qu'aux autres membres, afin d'entamer le plus difficile avec ses forces entieres.

Comme il connoissoit cette riviere, par le rapport qu'on luy en avoit fait, il n'eût pas de peine à faire son ordre pour l'entrée. Il laissa les plus grands navires à l'ancre, & fit embarquer tous les Soldats bien armez sur ceux que la riviere pouvoit porter, & sur les chaloupes. Ils commençoient à forcer le courant de l'eau, dans le même ordre que Grijalva avoit tenu autrefois, lorsqu'ils apperçûrent un nombre infini d'Indiens qui occupoient avec leurs canots les deux bords de la riviere, sous la défense de plusieurs autres Indiens qui étoient à terre, en differentes troupes. Cortez s'approchoit toûjours en un ordre forr serré, aïant défendu de tirer un seul coup, ni de marquer par aucun autre mouvement, qu'on les voulût attaquer. Il imitoit encore en cette conduite Jean de Grijalva, ne cherchant qu'à bien reüssir, sans s'arrêter à la fausse gloire de passer pour original, & sçachant ce que hazardent ceux qui prétendent se fraïer de nouveaux chemins, & qui ne visent qu'à se distinguer de leurs predecesseurs. Les Indiens poussoient des cris horribles, à dessein d'épouvanter nos gens : & lorsqu'on en pût entendre quelques paroles, Jerôme d'Aguilar fit connoître qu'il entendoit la langue de cette nation, qui étoit la même, à peu prés, que celle d'Iucatan ; & Cortez rendit graces à Dieu, de ce qu'il luy avoit donné un si habile Truchement par des voïes si extraordinaires. Aguilar dît qu'entre ces cris, il entendoit plusieurs menaces ; & que sans doute ces Indiens n'étoient pas pacifiques. Sur quoy Cortez

faiſant arrêter le reſte de ſa flotte, fit avancer ſeulement un eſquif qui portoit Aguilar, pour demander la paix, & les remettre à la raiſon. Il n'alla pas bien loin ; & revint dire au General, que les Indiens étoient en grand nombre : qu'ils étoient réſolus de défendre l'entrée de la riviere ; & ſi obſtinez, qu'ils avoient refuſé fort inſolemment de l'écouter. Cortez n'avoit pas deſſein de commencer ſes conquêtes par ce païs là, & il ne vouloit point ſe faire des embarras qui pûſſent retarder ſon voïage ; mais voïant qu'il étoit engagé, il crut qu'il luy ſeroit honteux de reculer, & qu'il ſeroit d'une dangereuſe conſequence de laiſſer impunie l'inſolence de ces Barbares.

On approchoit de la nuit, dont l'obſcurité paroît encore plus affreuſe aux Soldats en un païs inconnu. C'eſt pourquoy Cortez ſe tint dans ſon poſte, afin d'attendre le jour ; & donnant ce tems qui retardoit ſon entrepriſe à ce qui pouvoit en aſſûrer le ſuccez, il fit venir toute l'artillerie de ſes gros vaiſſeaux, & commanda que les Soldats priſſent leurs eſcaupiles, ou caſaques piquées, qui reſiſtoient aux coups de fleches. Il donna pluſieurs autres ordres qu'il jugea neceſſaires, ſans augmenter ni diminuer l'idée du peril. C'eſt ainſi que Cortez mit tous ſes ſoins à faire reüſſir cette premiere action de ſes troupes ; ſçachant combien il importe de bien débuter, principalement à la guerre, où les premiers ſuccez, lorſqu'ils ſont heureux, donnent de la réputation aux armées, & augmentent la valeur des Soldats : la premiere occaſion aïant l'avantage d'être comme un préjugé de celles qui la ſuivent, auſquelles il ſemble qu'elle communique quelques heureuſes influences, par une vertu ſecrette.

Auſſi-tôt que le jour parut, les vaiſſeaux ſe rangerent ſur une ligne courbe en forme de demi-lune, dont la figure alloit en diminuant juſqu'aux chaloupes, qui étoient aux deux pointes. La largeur de la riviere en cet endroit, laiſſoit aſſez d'eſpace pour s'avancer en cet ordre ; ce qu'on fit avec une lenteur qui ſembloit convier les Indiens à faire la paix. Cependant on découvrit bien-tôt leurs canots en la même diſpoſition qu'ils étoient le jour précedent, & d'où ils faiſoient les mêmes menaces. Le General ordonna que perſonne ne bougeât, juſqu'à ce qu'ils vinſſent à la charge ; diſant aux Soldats,

*Qu'en cette occasion il faloit emploïer le bouclier avant que de se servir de l'épée ; parce que la justice seroit du côté de ceux qui se tiendroient simplement sur la défensive* : Et afin d'obtenir encore quelque chose par la raison, il fit avancer Aguilar une seconde fois, pour offrir la paix aux Indiens, & les asûrer que cette flotte étoit de leurs amis, qui ne demandoient à traiter avec eux, que pour leur avantage, sous la foi de l'alliance qu'ils avoient contractée avec Jean de Grijalva : Qu'en les repoussant ils faussoient leurs sermens, & donnoient aux Espagnols une occasion de s'ouvrir le chemin par les armes : Qu'ainsi le mal qu'ils en recevroient leur seroit imputé.

La réponse qu'ils firent à cette ambassade fut le signal de l'attaque. Ils s'avancerent à la faveur du courant, jusqu'à la portée des fleches, dont ils tirerent tout à coup une si grande quantité, des canots & des bords du fleuve, que les Espagnols furent assez embarassez à se couvrir : mais aïant attendu, suivant leurs ordres, la premiere décharge, ils chargerent à leur tour, avec tant de promtitude & de vigueur, que les canots leur laisserent bien-tôt le passage libre, la plus grande partie des Indiens épouvantez de la mort de leurs compagnons, s'étant jettée dans l'eau. Nos vaisseaux s'avancerent ainsi sans obstacle jusqu'aux bords de la riviere, à main gauche, où les Soldats descendirent ; mais sur un terrein marécageux, & couvert de buissons : en sorte qu'ils se virent obligez à rendre un second combat ; car les Indiens qui s'étoient jettez dans les bois, & ceux qui étoient échapez du combat naval, se reünirent, & revinrent furieusement à la charge. Les fleches, les dards, & les pierres qu'ils lançoient de tous côtez, augmentoient l'embarras, qui n'étoit déja que trop grand en un terrein si incommode. Cependant Cortez formoit un bataillon, sans cesser de combatre : car les premiers rangs faisant tête aux ennemis, couvroient ceux qui descendoient des vaisseaux, & leur donnoient la liberté de se ranger pour les soûtenir.

Le bataillon étant formé à la vûë des ennemis, dont le nombre croissoit à tous momens, le General détacha le Capitaine Alfonse d'Avila avec cent Soldats, pour aller à travers le bois attaquer la Ville de Tabasco, capitale de la Province qui avoit le même nom, & qu'on sçavoit n'être pas

éloignée, par ce qui avoit été reconnu aux voïages precedens. Aprés quoy Cortez marcha fort serré contre cette multitude effroïable d'Indiens, qu'il poussa avec autant de hardiesse que de peine, les Soldats combatant dans l'eau jusqu'aux genoux. On rapporte du General, qu'exposant sa personne comme le moindre Soldat, il laissa un de ses souliers dans la fange, & combatit long tems en cet état, sans s'appercevoir qu'il luy manquoit un soulier, ni en ressentir l'incommodité, par un genereux transport qui luy ôtoit l'attention pour sa personne, afin de l'appliquer toute entiere à son devoir.

Aprés que les Espagnols eurent passé le marais, les Indiens commencerent à mollir, & disparurent un moment aprés, entre ces buissons. Leur fuite venoit en partie, de ce qu'ils avoient perdu l'avantage du terrein, & en partie aussi de la crainte de perdre leur Ville, aïant decouvert la marche du Capitaine d'Avila, ainsi qu'on le reconnut depuis, par le grand nombre de ceux qui accoururent pour la défendre.

Elle étoit fortifiée d'une espece de muraille, dont ils se servoient presque dans toutes les Indes. Ce mur étoit composé de gros troncs d'arbres enfoncez en terre en façon de palissades, & joints de telle maniere, qu'il y avoit des ouvertures pour tirer leurs fleches. L'enceinte étoit de figure ronde, sans redans, ni aucune autre défense; & l'extremité des deux lignes qui formoient le cercle, étoit pratiquée en sorte, que l'une de ces lignes avançoit sur l'autre. Elles laissoient pour l'entrée un chemin étroit à plusieurs retours, où ils élevoient deux ou trois guerites, ou petits châteaux de bois, qui servoient à loger leurs sentinelles; cette fortification suffisant contre l'effort des armes de ce nouveau Monde, où par une heureuse ignorance on ne connoissoit point encore ce qu'on appelle art de la guerre, ni ces machines & ces remparts dont la malice ou la necessité ont enseigné l'usage aux hommes.

## CHAPITRE XVIII.

*Les Espagnols forcent la Ville de Tabasco. Ils vont au nombre de deux cens reconnoître le Païs, & sont poussez par les Indiens, qu'ils soûtiennent avec beaucoup de valeur, & font leur retraite sans perte.*

CORtez arriva à la Ville plûtôt qu'Alfonse d'Avila, parce que ce Capitaine avoit été retardé par d'autres marais, & des lacs qu'il avoit trouvez en son chemin. Le General fit rejoindre sa troupe au bataillon ; & sans donner aux ennemis le tems de se reconnoître, ni aux siens celuy d'éxaminer le peril, il poussa tête baissée droit à la palissade. Il fit seulement distribuer quelques haches, ou autres instrumens propres à couper les pieux, & dît en peu de mots: *Mes amis, la Ville que vous voïez doit être cette nuit notre logement. Ceux que vous venez de vaincre à la campagne s'y sont retirez : & cette méchante muraille qui les couvre, leur ôte un peu de crainte, mais elle ne les défend de rien. Suivons notre victoire, avant que ces Barbares oublient leur coûtume du fuir devant nous, ou que nôtre retardement leur laisse prendre quelque assûrance.*

Tous les Soldats marcherent en même-tems avec une égale resolution ; & écartant la grêle des fleches avec leurs boucliers, & leurs épées mêmes, ils parvinrent bien-tôt au pied de la palissade. Les ouvertures leur servirent d'embrasures ou de canonieres pour tirer ; en sorte qu'aïant éloigné les Indiens à coups d'arquebuse & d'arbalête, ceux qui ne tiroient point eurent moïen de mettre à bas une grande partie de cette sauvage fortification, Ils entrerent sans resistance, parce que les Indiens s'étoient retirez au fond de la Ville : mais on reconnut qu'ils avoient coupé les ruës par d'autres palissades de même matiere. En ces lieux ils firent tête pour quelques momens, mais sans beaucoup d'effet, parce qu'ils étoient embarrassez par leur grand nombre ; & ceux qui se retiroient en fuïant d'un retranchement à l'autre, mettoient en desordre les autres qui vouloient combâtre.

Il y avoit au centre de la ville une grande place, où les Indiens firent encore un furieux effort : mais nos gens l'aïant soûtenu fort vaillamment, les ennemis lâcherent le pied, & s'enfuirent dans les bois en desordre, & par grosses troupes. Cortez ne voulut pas qu'on les suivît, afin de donner aux Soldats le tems de se reposer, & aux Indiens celuy de songer à la paix, dont la fraïeur pourroit leur inspirer le desir.

Tabasco demeura ainsi aux Espagnols. Cette Ville étoit grande & fort peuplée, avec toutes les marques d'une Ville de guerre : car ils en avoient fait sortir leurs familles & leurs meubles, & y avoient fait provision d'une grande quantité de vivres. Ainsi l'avidité des Soldats trouva peu dequoy se satisfaire, mais il y en avoit de reste pour la necessité. Il y en eût quatorze ou quinze de blessez, & entre les autres nôtre Historien Bernard Diaz. Je l'ai suivi en cela même qu'il rapporte de ses exploits ; car on ne peut luy refuser la gloire d'avoir été un brave Soldat : & le stile de son Histoire fait voir, qu'il s'expliquoit mieux avec l'épée, qu'avec la plume. Il mourut un nombre considerable d'Indiens : mais on ne pût sçavoir au vrai ce qu'il y eut de blessez, parce qu'ils avoient beaucoup de soin de les retirer ; leur plus grand point d'honneur à la guerre, étant de ne point donner à leur ennemi des sujets de joie, en voïant la perte qu'il leur avoit causée.

L'armée passa la nuit en trois Temples qui étoient sur la même place où l'on avoit donné le dernier combat. Cortez fit luy-même la ronde, & posa ses sentinelles avec autant de soin & d'éxactitude, que s'il avoit eu en tête un corps d'armée puissant, & composé de vieilles troupes ; sçachant qu'on ne peut avoir trop de précaution à la guerre, où les plus grandes pertes naissent d'un excez de securité, la défiance n'étant pas moins necessaire à un Capitaine, que la valeur.

Le retour de la lumiere fit voir par toute la campagne, autant que la vûë pouvoit s'étendre, un profond silence, & nulles marques de l'ennemi. On envoïa reconnoître les bois voisins du quartier, où l'on trouva la même solitude. Cependant Cortez ne voulut point sortir de ses retranchemens : cette grande tranquillité luy donnoit des soupçons, qui s'augmenterent quand il eût appris que Melchior son Truchement, qui étoit venu de Cuba, s'étoit enfui cette même nuit, aprés avoir

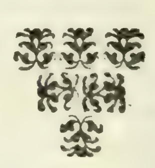
laiſſé ſes habits de Chrêtien pendus à un arbre. Les avis que ce deſerteur alloit donner aux Indiens, pouvoient avoir de tres-fâcheuſes ſuites : & en effet, on verifia depuis, que c'étoit luy qui les avoit pouſſez à continuer la guerre, en les inſtruiſant du petit nombre de nos gens, qui, diſoit-il, n'étoient point immortels comme les Indiens ſe l'imaginoient ; ni leurs armes, qui leur faiſoient tant de peur, n'étoient point des foudres. C'étoit neanmoins cette apprehenſion qui leur faiſoit ſouhaiter la paix. Mais ce perfide ne fût pas long-tems à joüir de ſon crime : les mêmes Barbares qu'il avoit obligez à prendre les armes ſe voïant encore batus, ſe vengerent de ſon conſeil, en le ſacrifiant à leurs Idoles.

Cortez ne pouvant rien apprendre de certain par des conjectures, ſe reſolut d'envoïer deux partis, chacun de cent hommes, commandez par Pierre d'Alvarado, & par François de Lugo. Ils avoient ordre de ſuivre deux chemins que l'on découvroit du quartier ; de reconnoître le païs ; & s'ils rencontroient les ennemis, de ſe retirer ſans s'engager à un combat au-deſſus de leurs forces. Ils partirent auſſi-tôt : & aprés une heure de marche, de Lugo donna dans une embuſcade d'un grand nombre d'Indiens, qui l'envelopperent de tous côtez, & l'attaquerent ſi brutalement, que tout ce qu'il pût faire, fut de mettre ſa petite troupe en un bataillon quarré, faiſant tête par tout. Ainſi tous combatoient à la fois : tout étoit avant-garde. Cependant le nombre des ennemis croiſſant à tous momens, redoubloit la fatigue & le danger, lorſque Dieu permit qu'Alvarado, qui s'étoit jetté dans un chemin qui l'écartoit toûjours de ſon compagnon, rencontrât un marais, qui l'obligeant à un détour, il revint en un lieu où le bruit des coups d'arquebuſe l'avertit du combat. Alvarado courut droit à ce bruit, & découvrit les troupes des ennemis, dans le tems que les nôtres étoient dans la derniere laſſitude. Il s'approcha autant qu'il put à couvert d'un taillis, & dépêcha un Indien de Cuba, pour donner avis au General de cette rencontre ; aprés quoy il fondit ſur la troupe qui étoit la plus proche, avec ſon bataillon fort ſerré. Cette attaque fut ſi determinée, que les Indiens luy quitterent la place, en fuïant de tous côtez, ſans donner aux Eſpagnols le tems de les joindre.

Ce secours aïant fait reprendre haleine aux Soldats de Lugo, les deux Capitaines unirent leurs troupes, & doublerent les rangs, pour charger un bataillon d'ennemis qui leur empêchoit le retour au camp, afin d'executer l'ordre qu'ils avoient de se retirer.

Ils trouverent un peu de resistance; neanmoins ils s'ouvrirent un passage l'épée à la main, étant toûjours attaquez, & quelquefois envelopez par les Indiens. Pendant que les uns combatoient, les autres reprenoient haleine : & du moment qu'ils avançoient pour gagner du terrein, ils étoient chargez par le gros des ennemis, qu'ils ne pouvoient joindre quand ils tournoient la tête contre-eux, parce que les Indiens se retiroient avec la même vitesse qu'ils faisoient leurs attaques: & les mouvemens que cette foule de Barbares faisoit d'un côté & d'autre, paroissoient comme les flots d'une mer agitée par les vents.

Les Espagnols avoient fait ainsi trois quarts de lieuë dans un continuel éxercice du corps & de l'esprit, lorsque l'on découvrit le General qui venoit à leur secours avec toute l'armée, sur l'avis qu'il avoit reçû d'Alvarado. A cette vûë les Indiens firent alte, & donnerent aux deux Compagnies le loisir de respirer un peu. Ils demeurerent quelque-tems en vûë, faisant connoître par leurs menaces, qu'ils ne craignoient pas; neanmoins ils se separerent en plusieurs troupes, & abandonnerent aux nôtres le champ de bataille. Cortez se retira au camp, sans s'engager davantage, à cause qu'il faloit necessairement penser les blessez, qui se trouverent au nombre d'onze dans les deux compagnies. Il en mourut deux; & c'étoit beaucoup en une occasion de cette nature : & l'on considera comme une grande perte ce que cette journée avoit coûté.



## CHAPITRE XIX.

*Les Espagnols combatent contre une puissante armée d'Indiens de Tabasco & de leurs alliez. On décrit leur maniere de combatre, & la victoire de Cortez.*

ON fit en cette rencontre quelques prisonniers, que Cortez mit entre les mains de Jerôme d'Aguilar, pour les éxaminer separément, & sçavoir sur quoy ces Indiens fondoient leur obstination, & desquelles forces ils pretendoient la soûtenir. Quoyque le rapport de ces prisonniers ne s'accordât pas en quelques circonstances; neanmoins ils convenoient, que tous les Caciques de cette contrée étoient assemblez pour secourir celuy de Tabasco: Que le jour suivant ils devoient venir avec une armée tres-forte, afin d'exterminer tout d'un coup les Espagnols: & que les troupes qui avoient attaqué les deux compagnies, n'étoient qu'un petit détachement de cette effroïable armée. Ces avis inquieterent un peu le General: cependant il jugea qu'il devoit les communiquer aux Officiers, & agir par leur conseil, puisqu'ils avoient part à l'éxecution. Il leur exposa *le peril où ils étoient, le peu de monde qu'ils avoient, & les grands preparatifs que les Indiens avoient faits pour les accabler*; sans leur cacher aucune circonstance du rapport des prisonniers. Il leur fit considerer d'autre part, *la gloire de leurs premiers exploits, en opposant à leur vigueur & à leur courage, la foiblesse & la lâcheté des Indiens, & la facilité qu'ils avoient trouvée à les batre, tant dans la Ville de Tabasco, qu'au débarquement.* Sur tout il appuïa ces considerations; *de la honte & du peril qui suivroient la resolution de tourner le dos pour les menaces de ces Barbares, dont le bruit se répandroit bientôt, à la confusion des Espagnols, par tous ces Païs dont ils entreprenoient la conquête. Que cette perte de leur reputation les mettoit, à son avis, hors d'esperance de reüssir en cette entreprise: qu'ainsi il faloit l'abandonner, ou se resoudre à ne quitter point ce Païs, qu'ils ne l'eussent ou pacifié, ou soûmis. Cependant, qu'il ne proposoit cette resolution que comme son avis particulier,*

*n'aïant dessein de faire que ce qu'ils jugeroient le plus avantageux.*

Ils étoient tous bien informez que cette déference de leur General n'étoit point une mauvaise affectation ; car il prenoit plaisir à recevoir conseil, & à rendre à la verité la soûmission qui luy est dûë, lors même qu'un autre la découvre. C'est le caractere d'une ame grande & noble ; car il faut moins d'élevation d'esprit pour produire la raison, que pour la reconnoître dans les autres. Ainsi tout le monde dît son avis avec liberté ; & ils convinrent qu'on ne devoit pas abandonner ce Païs, avant que d'avoir soûmis & châtié les Indiens. Aprés cette resolution, Cortez prit toutes les mesures propres à faire reüssir son entreprise : il fit porter les blessez dans les vaisseaux, d'où on tira les chevaux & l'artillerie. Enfin, il ordonna que tout le monde se tînt prêt à marcher le lendemain à la pointe du jour, qui étoit celuy de l'Annonciatiō ; jour dont la memoire dure encore en ce Païs, à cause du succez de la bataille qui s'y donna.

Aussi-tôt que le jour parut, les Espagnols assisterent devotement à la Messe : aprés quoy le General donnant le commandement de l'Infanterie à Diego d'Ordaz, monta à cheval avec tous les autres Capitaines, & commença sa marche en suivant l'artillerie, qui n'avançoit pas beaucoup, à cause que le terrein étoit mol & gras. Ils arriverent en cet ordre à l'endroit, où, selon le rapport des prisonniers, les ennemis devoient s'assembler. Cependant ils n'y trouverent personne dont ils pussent tirer quelque connoissance, jusqu'à ce qu'étant proche d'un lieu appellé *Cinthla*, environ à une lieuë de leur camp, ils découvrirent de loin une armée d'Indiens si nombreuse & si étenduë, que de quelque côté qu'on jettât la vûë, on ne voïoit que des ennemis.

Il est à propos de décrire en quel ordre ils marchoient, & quelle est leur maniere de combatre, afin de donner une idée generale des autres actions qui se passerent en cette conquête, puisque toutes les nations de la Nouvelle Espagne ont la même maniere de faire la guerre. Leurs armes les plus ordinaires sont l'arc & la fleche. La corde de leurs arcs est faite de nerfs de quelques animaux, ou de poil de cerf filé. Les fleches, faute de fer, sont armées d'os pointus, ou d'arêtes de poisson. Ils

avoient outre cela, une eſpece de dard qu'ils lançoient dans l'occaſion; & quelquefois auſſi ils s'en ſervoient comme d'une demi-pique. Quelques-uns avoient encore des épées ou des ſabres fort larges, dont ils eſcrimoient à deux mains, à peu prés comme nos eſpadons: mais ces épées ſont de bois; & ils enchaſſent & collent des pierres à fuzil aux deux côtez, pour en faire le trenchant. Les plus robuſtes avoient encore des maſſuës fort peſantes, armées au bout de pointes de cailloux. Enfin il y avoit des Indiens qui tiroient des pierres avec la fronde, avec autant de force que d'adreſſe. Leurs armes défenſives, qui n'étoient en uſage que pour les Caciques & les Capitaines, étoient des jupons de coton mal taillez, & des boucliers ou rondaches de bois, ou d'écailles de tortuë, garnies du premier métail qu'ils pouvoient trouver: l'or même étoit emploïé en quelques-unes, par tout où nous mettons du fer. Les autres Indiens combatoient tous nuds, aïant le viſage & le corps peints de diverſes couleurs, dont ils ſe ſervoient par galanterie, ou afin de paroître plus affreux à leurs ennemis; croïant que cette laideur les rendoit plus redoutables: Et c'eſt ſur cette coûtume de certains peuples ſemblables aux Indiens, que Tacite a dit, que dans les combats on doit commencer à vaincre les yeux. La plus grande partie de ces Indiens avoit autour de la tête, une eſpece de couronne de diverſes plumes élevées; croïant que cet ornement les faiſoit paroître plus grands, & donnoit plus de relief à leurs troupes. Ils ne manquoient pas d'inſtrumens propres à les rallier, & à les animer dans les occaſions. Ces inſtrumens étoient des flûtes faites de roſeaux, des coquilles de mer, & une eſpece de tambours faits d'un tronc d'arbre creuſé, & ratiſſé juſqu'à ce qu'ils puſſent en tirer quelque ſon avec la baguette; ce qui formoit une muſique proportionnée au déreglement de leur eſprit, & de leurs oreilles.

Ils formoient leurs bataillons d'une troupe de Soldats en confuſion, & ſans garder aucun ordre de rangs, ni de files: & ils laiſſoient quelques troupes de reſerve, afin de ſoûtenir ceux qui étoient rompus. Leur premiere attaque ſe faiſoit avec beaucoup de ferocité. Ce qui paroiſſoit le plus terrible, étoit le bruit de leurs cris & de leurs menaces, dont ils étonnoient leurs ennemis. Quelques Auteurs ont attribué cette maniere

à la brutalité des Indiens, sans prendre garde qu'elle étoit anciennement en usage parmi plusieurs nations, & que les Romains même ne l'ont pas méprisée : car Cesar, dans ses Commentaires, appouve les cris de ses Soldats, & blâme le silence de ceux de Pompée. Et Caton le Censeur disoit, qu'il avoit remporté plus de victoires par les cris, que par les coups; l'un & l'autre croïant que ces cris procedoient d'un cœur ferme & assûré. Je ne prétens pas neanmoins justifier cette coûtume : je dis seulement, qu'elle n'étoit pas si barbare, qu'elle n'eût quelques éxemples. Leurs armées étoient composées des naturels du Païs, assistez des troupes auxiliaires qui venoient des Provinces voisines, au secours de leurs confederez, conduites par leurs Caciques, ou par quelque Indien le plus autorisé. Elles étoient partagées en diverses compagnies; mais leurs Capitaines ne servoient que de guides, sans donner aucuns ordres, que ces Barbares ne prenoient que de leurs passions. Ainsi c'étoit la fureur qui leur commandoit aux occasions, & souvent aussi la crainte : & dans leurs batailles, ainsi qu'il arrive toûjours lorsqu'un grand corps de troupe combat sans ordre, ils fuïoient tous ensemble, avec autant de lâcheté qu'ils avoient témoigné de furie en attaquant.

Telle étoit la milice des Indiens; & ce fut en cet ordre & cet appareil, que les Espagnols virent approcher peu à peu cette nombreuse armée, qui paroissoit inonder toute la campagne. Cortez connut bien le peril où il étoit engagé; cependant il ne perdit point l'esperance de s'en tirer avec honneur. Il anima ses Soldats d'un air gai, & prit son poste à l'abri d'une petite éminence qui l'empêchoit d'être envelopé par derriere, & d'où l'artillerie découvroit à plaisir les ennemis. Pour luy, il monta à cheval, suivi de quinze autres, & se jetta assez avant dans un taillis, à dessein de charger les Indiens en flanc, quand il en seroit tems. Les ennemis étant à la portée des fleches, firent leur premiere décharge; aprés quoy ils fondirent sur le bataillon des Espagnols avec tant de furie, & en si grand nombre, que les arquebuses & les arbalêtes ne pouvant les arrêter, on en vint aux coups de main. Cependant l'artillerie faisoit un horrible fracas dans leurs bataillons. Comme ils étoient fort serrez, elle en abatoit des pelotons entiers à chaque coup: mais ils étoient si obstinez, que du moment que la bale avoit fait

fait ſon effet, ils ſe rejoignoient, pour cacher, à leur maniere, le dommage qu'elle avoit cauſé; criant avec un bruit horrible, & jettant en l'air des poignées de terre, afin que les ennemis n'apperçuſſent point ceux qui tomboient, & qu'on n'entendît point leurs plaintes.

Ordaz couroit de tous côtez, s'acquittant fort bien des devoirs d'un ſage Capitaine, ſans oublier ceux d'un brave Soldat: mais le nombre des ennemis étoit ſi effroïable, que les Eſpagnols n'avoient pas peu de peine à ſoûtenir leurs efforts. Déja il paroiſſoit que la partie n'étoit pas égale, lorſque Cortez ſortit hors du bois, & donna à toute bride dans les bataillons les plus épais. Il n'avoit pû venir plûtôt au ſecours des ſiens, à cauſe de quelques foſſez qu'il avoit rencontrez. L'effort des chevaux & des Cavaliers ouvrit bien-tôt le paſſage. Les Indiens ſe voïant renverſez, & bleſſez dangereuſement, ne ſongerent plus qu'à fuir, jettant les armes, qu'ils ne conſideroient plus que comme un embarras qui les rendoit moins legers.

Ordaz reconnut l'arrivée du ſecours, en voïant mollir la furie de l'avant-garde qui l'avoit attaqué, & qui commençoit à reculer à cauſe du deſordre des dernieres troupes. Il s'avança avec ſon bataillon, & chargea ceux qui le preſſoient, avec tant de vigueur, qu'il les pouſſa en combatant toûjours, juſqu'au lieu d'où Cortez & les autres Capitaines avoient déja chaſſé les ennemis. Ils ſe joignirent enſemble pour faire un dernier effort: & il fut neceſſaire de doubler le pas; car les Indiens ſe retiroient fort vîte, faiſant neanmoins toûjours tête, & lançant leurs dards. Cette forme de combat dura quelque-tems; & ils continuerent à faire la retraite en ordre, juſqu'à ce qu'étant pouſſez en un lieu plus étroit, & chargez bruſquement, ils ſe mirent en deſordre, & prirent ouvertement la fuite.

Cortez commanda qu'on fiſt alte, ſe contentant de ſa victoire, ſans répandre encore le ſang de ces miſerables. Il ordonna ſeulement qu'on fiſt quelques priſonniers, aïant deſſein de s'en ſervir à faire un traité de paix; car il n'avoit point d'autre but en cette expedition, qu'il ne regardoit que comme un moïen pour parvenir au capital de ſon entrepriſe. Il demeura plus de huit cens Indiens morts ſur la place, & le nom-

bre de leurs bleſſez fut beaucoup plus grand. Les nôtres ne perdirent que deux Soldats; mais il y en eut ſoixante & dix de bleſſez.

Les Auteurs qui ont parlé de cette bataille, rapportent que l'armée des ennemis étoit de quarante mille hommes: & ces gens, quoyque Barbares, & nuds, ſuivant les reflexions de quelques Auteurs étrangers, avoient neanmoins des mains & des armes; & quand ils n'auroient pas eu cette valeur pure qui eſt propre aux hommes civiliſez, ils ne manquoient pas de ferocité, qui eſt le partage des bêtes.

Ainſi, quoyque l'envie en ait publié, cette action de Tabaſco eſt vraîment digne de la memoire qui s'en eſt conſervée, en bâtiſſant une Egliſe ſous le nom de Nôtre-Dame de la Victoire; ce qui marque encore le jour auquel on avoit combatu: & ce même nom fut donné pour le même ſujet à la premiere Ville que les Eſpagnols fonderent en cette Province. Cet heureux ſuccez ſe doit attribuer principalement à la vigueur des Soldats, qui ſupleérent par leur fermeté & par leur courage, à l'inégalité de leur nombre, comparé à celuy des Indiens. Il eſt vrai qu'ils avoient l'avantage d'être poſtez & conduits avec beaucoup d'ordre, contre des ennemis ſans aucune diſcipline militaire. Cortez ouvrit le chemin à la victoire, en rompant avec les chevaux ce grand corps d'Indiens; action dans laquelle il ne témoigna pas moins de conduite que de valeur, puiſqu'on ne peut nier qu'un General n'acquiert pas moins de gloire à former un grand deſſein, qu'à l'éxecuter. Il faut avoüer que les chevaux même eurent part à l'action, les Indiens aïant conçû une fraïeur horrible de voir ces animaux qu'ils ne connoiſſoient pas, & qui dans la premiere ſurpriſe furent pris par eux pour des monſtres compoſez d'un homme & d'une bête; de la même maniere que l'antiquité ſe figura des Centaures, ſur quoy elle étoit beaucoup moins excuſable.

On a écrit que l'Apôtre ſaint Jacques combatit ce jour-là en faveur des Eſpagnols, monté ſur un cheval blanc: & on ajoûte que Cortez, pouſſé par la devotion particuliere qu'il avoit, attribuoit ce ſecours à un autre Apôtre, c'eſt à dire à ſaint Pierre. Cependant Bernard Diaz rejette ce miracle, en aſſûrant que ni luy, ni aucun autre de ſes compagnons ne

l'avoient remarqué, & qu'il ne s'en étoit rien dit alors. C'est l'excez d'un zele pieux, d'attribuer au Ciel ces évenemens qui succedent contre l'apparence, & contre ce qu'on en esperoit : & j'avouë que je n'ai pas beaucoup de penchant à donner dans ces excez. Je laisse volontiers aux causes naturelles ce qui peut leur appartenir dans les évenemens extraordinaires ; neanmoins il est certain que ceux qui liront l'Histoire des Indes, y trouveront plusieurs veritez qui leur paroîtront des éxagerations, & plusieurs actions qui ne peuvent attirer la creance, que sous le titre de miracle.

---

## CHAPITRE XX.

*On fait la paix avec le Cacique de Tabasco : Et les Espagnols, aprés avoir celebré en cette Province la Fête du Dimanche des Rameaux, se rembarquent, & continüent leur voïage.*

LE lendemain, Cortez fit amener en sa presence tous les prisonniers, entre lesquels il y avoit deux ou trois Capitaines. Ils marquoient sur leur visage une extréme fraïeur, croïant que le vainqueur les traiteroit avec les mêmes cruautez que celles dont ils usoient contre leurs captifs. Cependant le General les reçut avec beaucoup de douceur : & aprés les avoir rassûrez par ses discours & par des caresses, il les mit en liberté. Il leur fit même quelques presens peu considerables, en leur disant, *Que comme il sçavoit vaincre, il sçavoit encore pardonner.* Ce témoignage d'humanité fit un si bon effet, que peu d'heures aprés quelques Indiens vinrent au camp, chargez de mayz, de poules, & d'autres provisions, afin de faciliter par ce regale les ouvertures de la paix, qu'ils venoient proposer de la part du Cacique de Tabasco, qui étoit superieur aux autres. Ceux qui portoient cette parole étoient du dernier ordre du peuple, & mal propres ; ce qui fut remarqué par Aguilar : l'ordre de ce païs étant de ne donner de semblables commissions qu'à des Indiens du premier rang, qui venoient avec toutes leurs parures. Ainsi, encore

que Cortez ſouhaitât la paix, il ne voulut pas recevoir la propoſition, qu'elle ne fût dans les formes. Il ordonna donc, qu'on renvoïât les Indiens ſans qu'ils l'euſſent vû: & le Truchement les avertit de dire à leur Cacique, *Que s'il ſouhaitoit la paix, & l'amitié du General, il faloit qu'il l'envoïât demander par des hommes plus raiſonnables & plus qualifiez.* Cortez ſçavoit bien qu'on ne doit pas ſe diſpenſer de ces formalitez exterieures qui ſoûtiennent l'autorité, ni ſouffrir que des perſonnes qui viennent en état de ſupplians, fiſſent des fautes d'inadvertance contre le reſpect auquel ils ſont obligez; parce qu'en cette ſorte d'affaires, les manieres ſont preſque auſſi conſiderables que le fonds.

Le Cacique reconnut ſa faute; & pour la reparer il envoïa le lendemain trente Indiens plus qualifiez, parez de plumes & de colliers, & de ces autres choſes à quoy toute leur magnificence ſe reduit. Ils étoient accompagnez d'autres Indiens, qui portoient un regale ſemblable au premier, mais bien plus abondant.

Le General leur donna audience, environné de tous ſes Capitaines, affectant un air grave & ſevere; parce qu'il crut que ſa douceur & ſon agrément naturel n'étoient pas à propos en cette action. Ils ſe preſenterent avec de grandes ſoûmiſſions; & aprés avoir fait la ceremonie qui leur étoit ordinaire lorſqu'ils vouloient témoigner la derniere veneration, ils expoſerent le ſujet de leur ambaſſade. Cette ceremonie étoit d'encenſer avec de petits braſiers où ils faiſoient brûler du copalanime, & d'autres parfums. Leur diſcours commença par des excuſes frivoles de la guerre qu'ils avoient faite, & ils le conclurent en demandant la paix. Le General leur repreſenta gravement les juſtes ſujets qu'il avoit d'être offenſé de leur procedé, afin que la vûë de leurs fautes donnât un plus grand luſtre au pardon qu'il en accordoit, avec la paix que ces Ambaſſadeurs reçûrent. Ainſi ils ſe retirerent tres-ſatisfaits, & même enrichis à bon marché, par des preſens de peu de valeur, & qu'ils eſtimoient beaucoup.

Peu de tems aprés, le Cacique ſuivi de tous ſes Capitaines & de ſes alliez, vint ſalüer le General, faiſant porter un preſent de mantes de coton, de plumes de diverſes couleurs, & d'autres bijoux d'un or bas, & dont le travail ſurpaſſoit de

beaucoup la matiere. Il commença par offrir son present, comme s'il eût voulu s'en faire un merite, afin d'être mieux reçû. Cortez le caressa fort ; & toute la visite se passa en complimens, & en des protestations reciproques d'une sincere amitié, qu'ils se firent par le moïen de l'Interprete. Les Capitaines Espagnols firent le même traitement aux Indiens qui accompagnoient le Cacique : on ne voïoit que des marques de paix, & des démonstrations de joie & de franchise, qui s'expliquoient par des gestes, au défaut de la langue.

Le Cacique prit congé du General, aprés avoir marqué un jour pour une autre entre-vûë : & afin de signaler sa confiance & sa bonne-foi, il commanda à ses sujets de retourner incessamment à Tabasco avec toutes leurs familles, pour rendre service aux Espagnols.

Le jour suivant il revint au camp, suivi des mêmes Indiens, outre vingt Indiennes fort parées à la maniere du païs. Il dît au General, qu'il luy en faisoit un present, afin qu'elles eussent soin durant son voïage, d'apprêter à manger pour luy & pour ses compagnons : Qu'elles étoient des plus habiles à assaisonner delicatement tous les divers mets dont leur table étoit couverte, & particulierement à faire le pain de mayz, ce qui étoit un emploi destiné de tout tems aux femmes.

Elles faisoient moûdre ce grain entre deux pierres semblables à celles dont l'usage du chocolat nous a donné la connoissance : & lorsqu'il étoit reduit en farine, elles en faisoient de la pâte, sans avoir besoin de levûre ou de levain. Elles étendoient cette pâte sur des especes de tourtieres d'argille ou terre cuite, dont elles se servoient pour le mettre au feu, & luy donner la cuisson. C'est ce qui tenoit lieu de pain dans toute cette partie du nouveau Monde, où le mayz croissoit en abondance, par la providence de Dieu, qui reparoit par ce moïen le défaut du froment, dont ils n'avoient aucune connoissance. Ce pain de mayz est un aliment agreable au goût, & qui ne charge point l'estomac. Il y avoit entre ces femmes une Indienne d'une condition relevée, fort bien faite, & d'une beauté qui pouvoit passer pour rare. Elle fut baptisée quelque tems aprés, sous le nom de Marine : & nous verrons dans la suite ce qu'elle contribua à la conquête de la Nouvelle Espagne.

Cortez tira à part le Cacique & les principaux Indiens de sa suite, & il leur fit un discours, par le moïen de son Truchement. Il leur apprit, *Qu'il étoit Sujet & Ministre d'un Monarque tres puissant : Que son dessein étoit de leur procurer toute sorte de bonheur, en leur proposant d'obeïr à ce grand Prince, de reconnoître la veritable Religion, & de renoncer aux erreurs de leur Idolatrie.* Il appuïa ces deux propositions de toute son eloquence naturelle, & de son autorité : en sorte que si les Indiens ne furent pas entierement persuadez, au moins sentirent-ils du penchant à se rendre à la raison. Ils repondirent : *Qu'ils s'estimeroient fort heureux d'obeïr à un Monarque dont le pouvoir & la grandeur se faisoient connoître par des Sujets d'une valeur si extraordinaire.* Ils s'expliquerent avec plus de retenuë sur le sujet de la Religion.

La défaite de leur armée par un si petit nombre d'Espagnols, leur étoit un motif tres-pressant, de douter si nos gens n'étoient point assistez par quelque Dieu superieur à ceux qu'ils adoroient. Cependant ils ne pouvoient se resoudre à le confesser : & quoyqu'ils sentissent ce doute, ils ne se mirent pas beaucoup en peine de rechercher la verité.

Les Pilotes pressoient le départ de la flotte, disant que le retardement la mettoit en danger de se perdre, suivant leurs observations. Ainsi quoyque le General eût du chagrin de quitter cette nation, sans la voir mieux instruite des veritez de nôtre Religion, il se vit obligé d'avancer son voïage. Comme on étoit proche du Dimanche des Rameaux, il marqua ce jour-là pour l'embarquement, disposant avant cela toutes choses, afin de celebrer cette Fête suivant l'usage de l'Eglise : car il donnoit toûjours ses premiers soins aux devoirs de la Religion. On éleva donc au milieu du camp un Autel couvert de ramée en forme de Chapelle : & ce Temple rustique, mais fort propre, eut le bonheur d'être la seconde Eglise de la Nouvelle Espagne. Cependant on embarquoit les vivres & les munitions necessaires pour le voïage. Les Indiens étoient d'un grand secours ; & le Cacique accompagnoit toûjours le General avec ses Capitaines, marquant toûjours la même veneration pour luy, par une obeïssance tres-soûmise. Frere Barthelemi d'Olmedo, & le Licentié Jean Diaz prirent plusieurs fois cette occasion, pour essaïer de leur faire goûter les ouvertures que

le General leur avoit faites par ſon diſcours. Ils ſe ſervoient adroitement de ces deſirs qu'ils marquoient, d'aller à la verité. Ils trouvoient en eux une docilité de gens convaincus, & beaucoup d'inclination à recevoir un autre Dieu, mais ſans vouloir laiſſer aucun de ceux qu'ils reconnoiſſoient. Ils écoutoient avec plaiſir; il paroiſſoit même qu'ils ſouhaitoient ſe rendre capables de comprendre ce qu'on leur diſoit : cependant, à peine leur volonté avoit-elle donné entrée à la raiſon, que leur entendement la rejettoit. Tout ce que les deux Prêtres pûrent obtenir, fut de les laiſſer en d'aſſez bonnes diſpoſitions, & de reconnoître que cet ouvrage demandoit plus de tems, pour preparer ces eſprits rudes à reconnoître leur aveuglement.

Le Dimanche au matin, une foule incroïable d'Indiens accourut de tous côtez, pour voir la Fête des Chrêtiens. La benediction des Rameaux étant faite avec les ſolemnitez accoûtumées, on les diſtribua entre les Soldats; & l'on commença la Proceſſion, où ils aſſiſterent tous, avec autant de modeſtie que de devotion; ſpectacle digne de paroître aux yeux d'un peuple Chrêtien, quoyqu'on puiſſe dire que la vûë de ces Infideles en relevoit l'éclat, ainſi que la lumiere tire ſon luſtre de l'oppoſition des ombres. Cependant il ne laiſſa pas d'édifier en quelque maniere ces Indiens : car Aguilar les entendit s'écrier pluſieurs fois : *Ce Dieu à qui des hommes ſi braves rendent tant de reſpect, doit être un grand Dieu.* La verité faiſoit quelque impreſſion dans leurs eſprits; mais leurs conſequences étoient mal tirées.

Aprés la Meſſe, le General prit congé du Cacique & de ſes Capitaines, renouvellant la paix & l'amitié par des offres obligeantes; aprés quoy il alla s'embarquer : laiſſant ces Peuples plus obeïſſans, que ſujets à l'égard du Roy; & à l'égard de la Religion, en cette diſpoſition qui conſiſte à deſirer les remedes, ou plûtôt à ne reſſentir point de repugnance pour ceux que l'on propoſe.



## CHAPITRE XXI.

*La flotte arrive à Saint Jean d'Ulua. Les Soldats descendent à terre ; & Cortez reçoit une Ambassade de la part des Officiers de Motezuma. Qui étoit Dona Marina.*

LEs Espagnols mirent à la voile le jour suivant, qui étoit le Lundy aprés le Dimanche des Rameaux. Leur route étoit au Couchant, suivant toûjours la côte. Ils reconnurent, sans s'arrêter, la Province de Guazacoalco, la riviere des Bannieres, ou *Rio de Banderas*, l'Isle des Sacrifices, & les autres lieux que Grijalva avoit découverts, & abandonnez en même-tems. Les Soldats qui avoient suivi ce Capitaine, se faisoient un plaisir de pouvoir apprendre aux autres les diverses avantures de cette expedition : & le General les écoutoit luy-même avec d'autant plus d'attention, qu'il s'instruisoit encore par le recit du malheureux succez que cette entreprise avoit eu, de ce qu'il devoit suivre ou éviter dans la sienne ; par cette regle de la prudence, qui nous apprend à tourner à nôtre avantage les fautes mêmes des autres. Enfin, ils aborderent à Saint Jean d'Ulua le Jeudy Saint à midi. A peine avoient-ils jetté l'ancre, entre l'Isle & la Terre-ferme du côté du Nord, que l'on vid venir de la côte voisine deux de ces gros canots que les Indiens appellent Piraguas. Ils en portoient quelques-uns, qui s'avançoient vers la flotte sans marquer aucune défiance. Ce procedé, avec certains signes qu'ils firent en s'approchant, fit connoître qu'ils venoient comme amis, & qu'ils demandoient audience.

Lorsqu'ils furent assez prés du vaisseau du General pour s'en faire entendre, ils commencerent un discours en une langue inconnuë à Jerôme d'Aguilar. Cortez se trouva fort embarassé, de voir que son Truchement luy manquoit, lorsqu'il luy étoit le plus necessaire. Ce défaut luy parut un obstacle considerable à ses desseins ; mais Dieu, qui fait éclater les effets de sa Providence sous ce que les hommes aveuglez attribüent

mal

mal à propos au hazard, ne luy refuſa point ſon ſecours en cette neceſſité. Cette Indienne, que nous appellerons deſormais *Donna Marina*, n'étoit pas éloignée de Cortez & d'Aguilar; & elle reconnut l'embaras où ils étoient, par la ſurpriſe qui paroiſſoit ſur leurs viſages. Elle dît à Aguilar en la langue d'Iucatan, que ces Indiens parloient celle de Mexique, & qu'ils demandoient audience au General. Cortez aïant appris cela d'Aguilar, commanda qu'on les fît monter ſur ſon vaiſſeau; & revenant de ſa ſurpriſe, il rendit graces à Dieu, reconnoiſſant qu'il étoit redevable à ſa bonté infinie, du bonheur de rencontrer, contre ſon eſperance, un ſujet ſi propre à ſe faire entendre dans un païs où il avoit ſouhaité d'arriver avec tant de paſſion.

Donna Marina étoit fille du Cacique de Guazacoalco, Province ſujette à l'Empereur de Mexique, & voiſine de celle de Tabaſco. Certains incidens rapportez diverſement par les Auteurs, l'avoient fait enlever dés ſes premieres années, à Xicalango, place forte ſur la frontiere d'Iucatan, où il y avoit alors une garniſon de Mexicains. Elle y étoit élevée dans un état qui ne convenoit pas à ſa naiſſance, lorſque par une nouvelle injure de la fortune, elle devint, par vente ou par conquête, eſclave du Cacique de Tabaſco, qui en fit un preſent à Cortez. On parloit à Guazacoalco, & à Xicalango la langue generale de Mexique, & à Tabaſco celle d'Iucatan, qu'Aguilar ſçavoit. Donna Marina parloit l'une & l'autre de ces langues: ainſi elle expliquoit aux Indiens en celle de Mexique, ce qu'Aguilar luy faiſoit entendre en celle d'Iucatan, Cortez étant obligé d'attendre que ſes paroles euſſent fait ce tour, juſqu'à ce que Donna Marina eût appris le Caſtillan, ce qu'elle fit en peu de jours. Elle avoit l'eſprit vif, la memoire heureuſe, & d'autres bonnes qualitez qui marquoient une illuſtre naiſſance. Herrera dit qu'elle étoit née à Xaliſco, l'amenant ainſi de fort loin à Tabaſco, puiſque Xaliſco eſt ſur la mer du Sud au fond de la nouvelle Galice. Il pouvoit avoir pris cette viſion dans Gomara: ſurquoy je ne comprens pas pourquoy en cela, & en d'autres circonſtances plus eſſentielles, il s'écarte de la Relation de Bernard Diaz del Caſtillo; car Herrera avoit en main le manuſcrit de cet Auteur, qu'il ſuit & qu'il cite en pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire. Ce fut en cette occaſion que Donna Marina

commença d'entrer dans la confidence du General; à quoy elle appliqua toute l'adresse de son esprit, en luy servant de Truchement avec une fidelité tres-rare. Il est vrai que Cortez l'y engagea par des manieres que la pureté ne permet pas, aïant eu d'elle un fils nommé Dom Martin Cortez, qui ne laissa pas d'obtenir l'habit de Chevalier de saint Jacques, en consideration de la noblesse de sa mere. Les Politiques ont beau chercher des pretextes pour déguiser le vice de Cortez, en disant que c'étoit pour s'assûrer d'autant plus de la fidelité d'une personne dont il dépendoit necessairement. Bien loin de recevoir ces excuses, on reconnoît en cette action l'emportement d'une passion dereglée; quoyqu'on soit accoûtumé dans le monde à voir donner le titre specieux de raison d'Etat, à ce qui n'est en effet qu'une foiblesse de raison.

Les Indiens étant en presence du General, luy dirent : *Que Pilpatoé & Teutilé, le premier, Gouverneur de cette Province, & l'autre Capitaine General pour le grand Empereur Motezuma, les avoient envoïez au Commandant de la flotte, pour sçavoir à quel dessein il étoit venu moüiller l'ancre en ce rivage, & afin de luy offrir leur secours, en tout ce qui luy seroit necessaire pour continuer son voïage.* Cortez caressa fort ces Envoïez : il leur fit un present de bijoux. On les regala par son ordre, de confitures & de vin d'Espagne; & aprés avoir ainsi disposé leur esprit en sa faveur, il leur répondit: *Qu'il venoit comme ami, traiter d'affaires tres-importantes à leur Prince & à tout son Empire : Qu'il verroit sur ce sujet le Gouverneur & le General; & qu'il esperoit de leur honnêteté, un accueil aussi favorable que celuy qu'on avoit fait l'année precedente à quelques personnes de sa nation.* Ainsi, aprés avoir tiré de ces Indiens quelque connoissance generale de la puissance de Motezuma, de ses richesses, & de la maniere dont il gouvernoit son Etat, Cortez les renvoïa satisfaits & pleins de confiance.

Le jour suivant, qui étoit celuy du Vendredi Saint au matin, tous les Soldats descendirent sur le rivage le plus proche de la flotte. Le General donna ordre que l'on tirât promtement hors des vaisseaux, les chevaux & l'artillerie, & que les Soldats, par brigades, allassent faire des facines pour se retrancher, sans oublier de mettre de bons corps de garde sur les avenuës. Il fit dresser des barraques en nombre suffisant, pour defendre

les Soldats des ardeurs du Soleil, qui étoient insuportables. On mit l'artillerie en un poste qui commandoit sur toute la campagne; & chacun fut bien-tôt logé, parce que plusieurs Indiens envoïez par Teutilé, vinrent aider aux Espagnols, & leur apporterent beaucoup de vivres, par l'ordre exprés du General. Ces Indiens furent d'un grand secours à nos gens, avec leurs haches & leurs autres instrumens garnis de pierres à fuzil. Ils en coupoient des arbres propres à faire des palissades; & aprés les avoir enfoncez fort avant dans la terre, ils entrelaçoient des branches & des feüilles de palmier, & élevoient ainsi en peu de tems les murailles & le toit même d'un logis, avec une adresse & une diligence surprenantes: car ils étoient grands maîtres en cet art, n'aïant point, en plusieurs endroits, d'autre architecture pour leurs bâtimens, dont ils regloient la structure & la capacité sur leurs besoins; peut-être moins barbares en cela, que ceux qui élevent de vastes Palais, où neanmoins leur vanité se trouve encore trop à l'étroit. Les Indiens apporterent aussi des mantes de coton, dont ils couvrirent les barraques des Officiers, afin qu'elles fussent encore moins penetrables aux ardeurs du Soleil. Cortez choisit celle qui étoit la mieux bâtie & la plus grande, pour y faire élever un Autel fort paré, sur lequel il mit une Image de la tres-sainte Vierge; & il fit planter une grande Croix devant la porte de cette Chapelle. C'est ainsi qu'il se préparoit à celebrer la Fête de Pâques; & ses soins pour le Service Divin, ne le cedoient en rien à ceux des Ecclesiastiques. Bernard Diaz assûre, que le jour même du débarquement on dît la Messe sur cet Autel: mais je ne crois pas que le Pere Barthelemi & le Licentié Diaz fussent si mal instruits de l'Office de l'Eglise, qu'ils ignorassent qu'on ne dit point de Messe le jour du Vendredi Saint. Cet Auteur avance quelquefois les choses fort temerairement, parce qu'il se fie trop à sa memoire: mais cela ne surprend pas tant, que de voir que cet article ait été copié mot à mot par Herrera; & c'est en tous les deux une méprise, que je ne rapporte pas tant à dessein de censurer, que pour m'en faire une leçon sur ce qu'on doit apprehender des libertez que l'on se donne dans la chaleur de la composition.

Cortez apprit cependant par ces Indiens, que Teutilé étoit en cette Province, en qualité de General d'une armée tres-

forte, afin d'achever de soûmettre par les armes à l'Empire de Motezuma quelques places conquises depuis peu dans ce Gouvernement, dont Pilpatoé avoit la conduite pour ce qui regardoit le civil. Les offices qu'ils firent d'envoïer des vivres, & des hommes pour travailler, n'étoient point volontaires, ainsi qu'on en pût juger par la suite; mais de gens étonnez, & pour ainsi dire étourdis par les nouvelles qui s'étoient répanduës de l'action de Tabasco. Ces deux Mexicains consideroient prudemment, qu'ils se trouvoient avec des forces bien moindres que celles des Caciques qui s'étoient assemblez contre nous : c'est pourquoy ils eurent recours aux presens & aux honnêtetez, afin de se créer quelque obligation, sur des gens qu'ils ne pouvoient chasser par la force ; & c'est ainsi que la crainte sçait prendre ses précautions, & qu'elle inspire la liberalité à ceux qui n'ont pas la hardiesse de déclarer leur haine.

*Fin du premier Livre.*

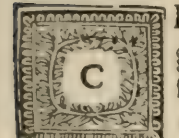


# HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

## *LIVRE SECOND.*

### CHAPITRE PREMIER.

*Teutilé General des troupes de Motezuma, & Pilpatoé Gouverneur de la Province, viennent visiter Cortez de la part de Motezuma. Ce qui se passe entr'eux, & avec les Peintres qui tirent le portrait des Espagnols, & dessinent leur armée.*



CETTE nuit & le jour suivant se passerent dans une grande tranquillité, qui n'empêcha pas qu'on ne se tînt fort sur ses gardes. Les Indiens venoient toûjours au camp ; les uns pour travailler, les autres pour troquer des vivres contre des merceries, sans qu'il arrivât rien de nouveau, jusqu'au jour de Pâques,

que Teutilé & Pilpatoé arriverent, ſuivis d'un grand cortege, pour ſalüer le General. Il les reçut au milieu de tous ſes Capitaines, & des autres Officiers qui étoient autour de luy dans un grand reſpect, parce qu'aïant à traiter avec les Miniſtres d'un Prince bien au-deſſus des ſimples Caciques, il étoit de la bienſeance de marquer plus d'autorité. Aprés les premiers complimens, dont les Indiens furent prodigues, & Cortez plus reſervé, il les conduiſit à cette barraque qui ſervoit de Chapelle, parce qu'il étoit tems de celebrer le Service Divin. Aguilar & Marine dirent aux Mexicains, *Qu'avant que de traiter du ſujet de ſon voïage, le General vouloit s'acquitter des devoirs de ſa Religion, & recommander à ſon Dieu, Seigneur de tous leurs Dieux, le bon ſuccez de ſa propoſition.*

La Meſſe fut dite avec toute la ſolemnité que le tems & le lieu pûrent permettre. Le Pere Olmedo officia, aſſiſté du Licentié Diaz, & de Jerôme d'Aguilar. Quelques Soldats inſtruits dans le chant de l'Egliſe tinrent le chœur; & les Indiens aſſiſterent à toutes ces ceremonies avec une attention, qui n'étant qu'un effet de la nouveauté, avoit neanmoins l'air de devotion. On revint de l'Egliſe au logis du General, qui traita ſuperbement les deux Officiers de Motezuma, croïant qu'il faloit donner quelque choſe à l'oſtentation.

Aprés le repas, Cortez prenant un air grave & fier, dît aux Mexicains par l'organe de ſes Truchemens: *Qu'il venoit de la part de Dom Charles d'Aûtriche Monarque de l'Orient, traiter avec l'Empereur Motezuma de matieres de grande importance, non ſeulement à la perſonne de l'Empereur & à ſon Etat, mais encore à tous ſes Sujets en particulier: Que cette affaire ne pouvoit être propoſée qu'en preſence de l'Empereur même: Qu'ainſi il faloit neceſſairement qu'il le vîd; & qu'il eſperoit en être reçû avec toute la civilité & la conſideration qui étoient dûës à la grandeur du Prince qui l'envoïoit.* La propoſition de Cortez donna à ces deux Officiers un chagrin qui parut juſque ſur leur viſage: mais avant que d'y répondre, Teutilé commanda qu'on apportât un regale qu'il avoit preparé; & auſſi tôt on vîd entrer trente Indiens, ou environ, chargez de vivres, de robes de coton tresfin, de plumes de differentes couleurs, & d'une grande caiſſe ou corbeille pleine de divers bijoux d'or, travaillez avec la derniere delicateſſe. Teutilé preſenta ces choſes au General

de fort bonne grace: & voïant que Cortez les recevoit agreablement, & qu'il les estimoit, il se tourna vers luy, & luy dît par la même voie des Interpretes: *Qu'il le prioit d'agréer ces témoignages de l'affection de deux esclaves de Motezuma, qui avoient ordre de regaler ainsi les étrangers qui abordoient sur les terres de son Empire, pourvû qu'ils fussent dans la resolution de continüer leur voïage, le plûtôt qu'ils le pourroient faire: Que le dessein de voir l'Empereur souffroit trop de difficultez; & qu'ils ne croïoient pas luy rsndre un mediocre service, de luy ôter cette pensée avant qu'il en eût éprouvé tous les inconveniens.*

Cortez, d'un air encore plus fier, repliqua: *Que les Rois ne refusoient jamais audience aux Ambassadeurs des autres Souverains; & que leurs Ministres ne devoient point se charger du succez d'un refus si dangereux, sans en avoir des ordres bien précis. Que leur devoir en cette occasion, étoit d'avertir Motezuma de son arrivée: Qu'il leur accordoit du tems pour faire cette diligence, pourvû qu'ils assûrassent en même-tems leur Empereur, que le General des étrangers avoit resolu fortement de le voir, & de ne point sortir de son Païs avant cela, ne devant pas endurer qu'on fît cet affront à la personne du Roi qu'il representoit.* Les deux Indiens furent si étonnez de la maniere dont Cortez leur expliqua ses intentions, qu'ils n'oserent luy contredire. Ils le prierent seulement, avec beaucoup de soûmission, de ne faire aucun mouvement avant qu'ils eussent reçû la réponse de Motezuma, offrant cependant de l'assister des choses dont il auroit besoin.

Ces Officiers de Motezuma avoient amené avec eux des Peintres Mexicains, qui travailloient durant cet entretien, avec une diligence admirable, à representer les vaisseaux, les Soldats, les chevaux, l'artillerie, & generalement tout ce qui étoit dans le camp. Pour cet effet ils avoient apporté des toiles de coton préparées & imprimées, où ils traçoient des figures, des païsages, & d'autres sujets, d'un dessein & d'un coloris qui pouvoient meriter quelque approbation des connoisseurs.

Bernard Diaz s'est diverti à éxagerer l'habileté de ces Peintres, lorsqu'il dit qu'ils tirerent les portraits au naturel de tous les Capitaines Espagnols. Cela s'appelle outrer la verité; car quand les Indiens auroient possedé à fonds l'art de la Peinture,

ils n'eurent pas assez de tems pour prendre toute la diversité des traits, qui est neanmoins necessaire à donner une parfaite ressemblance.

Les peintures se faisoient par l'ordre de Teutilé, qui vouloit donner à Motezuma une connoissance entiere de tout ce qui regardoit les Espagnols. Les Peintres y ajoûtoient en certains endroits quelques caracteres, à dessein, comme il sembloit, d'expliquer ce qui pouvoit manquer aux figures. C'étoit leur maniere d'écrire; car ils n'avoient point encore l'usage des lettres, ni cet art qui par des signes ou des élemens que les autres nations ont inventez, peint la voix, & rend visibles les sons.

Ils ne laissoient pas neanmoins de se faire entendre avec le pinceau, en representant les objets materiels par leurs propres images, & le reste par des nombres, ou par d'autres signes, avec une disposition si juste, que le nombre, le caractere & la figure s'entr'aidoient reciproquement à exprimer la pensée, & formoient un raisonnement entier. On peut juger du genie de ces Peuples, par la subtilité de cette invention, semblable aux hieroglyfes des Egyptiens: mais avec cette difference, que ces derniers Peuples ne s'en servoient que par ostentation, & pour faire parade de leur esprit; au lieu que les Mexicains en faisoient un usage ordinaire, & qu'ils pratiquoient cette maniere d'écrire avec tant d'habileté, qu'ils avoient des livres entiers de ce stile, où ils conservoient la memoire de leurs antiquitez, & donnoient à la posterité les annales de leurs Rois.

On avertit Cortez du travail de ces Peintres. Il sortit pour les voir, & fut surpris de la facilité avec laquelle ils éxecutoient leurs desseins. On luy dît qu'ils exprimoient sur ces toiles, non seulement les figures, mais encore la conversation qu'il avoit euë avec Teutilé; afin que Motezuma fût instruit de tout, & sçût en même tems le dessein & les forces de l'armée Espagnole. Sur quoy Cortez, qui vouloit soûtenir la fierté qu'il avoit témoignée, & qui avoit l'esprit vif & present, comprit d'abord, que ces images sans action & sans mouvement, donneroient une idée qui ne seroit pas avantageuse à ses desseins. Il resolut d'animer la representation, en faisant faire l'éxercice à ses Soldats, pour faire paroître leur adresse & leur valeur, & donner en même-tems une grande vivacité à la peinture.

Il

Il ordonna donc de prendre les armes ; & aïant formé un bataillon, & mis toute ſon artillerie en baterie, il dît aux Mexicains, *Qu'il vouloit leur faire les mêmes honneurs que l'on faiſoit en ſon Païs aux perſonnes de diſtinction.* Aprés quoy étant monté à cheval avec tous les Capitaines, il commença par des courſes de bagues ; & puis aïant partagé ſa troupe en deux eſcadrons, ils firent entre-eux une eſpece de combat, en caracolant, & faiſant tous les differens mouvemens de la cavalerie. Les Indiens ſurpris, & comme enlevez hors d'eux-mêmes, regarderent d'abord avec fraïeur la fierté de ces animaux, qui leur paroiſſoient ſi terribles : & voïant en même-tems leur docilité & ces effets de leur obeïſſance, qu'ils ne comprenoient pas, ils conclurent, que des hommes qui les rendoient ſi ſoûmis à leurs volontez, avoient quelque choſe de ſurnaturel. Mais quand Cortez aïant donné le ſignal, les Arquebuſiers firent deux ou trois décharges, ſuivies du tonnerre de l'artillerie ; la peur fit une ſi forte impreſſion ſur leurs eſprits, que quelques-uns de ces Indiens ſe jetterent par terre : les autres s'enfuirent, ſans ſçavoir où ils alloient ; & les plus aſſûrez cacherent autant qu'ils pûrent leur fraïeur, ſous le maſque de l'admiration.

Cortez les raſſûra bien-tôt. Il s'approcha d'eux d'un air galant & agreable, & leur dit en riant, *Que c'étoit ainſi que les Eſpagnols faiſoient des fêtes militaires, pour honorer leurs amis.* Cependant il ne viſoit qu'à leur faire comprendre, à quel point ſes armes étoient redoutables dans une veritable action, puiſqu'un divertiſſement, qui n'en étoit que l'image, cauſoit tant de fraïeur. On vid alors les Peintres Mexicains inventer de nouvelles figures & de nouveaux caracteres, pour donner de nouvelles expreſſions de ce qu'ils venoient de voir. Les uns deſſinoient les Soldats armez, & rangez en bataille : les autres peignoient les chevaux dans le mouvement du combat. Ils figuroient un coup de canon par du feu & de la fumée ; & même le bruit, par quelque choſe qui repreſentoit un éclair, ſans oublier aucune de ces terribles circonſtances qui pouvoient exciter les ſoins, ou ſatisfaire la curioſité de leur Empereur.

Aprés l'éxercice, Cortez ramena à ſon logis les deux Officiers Mexicains, qu'il regala d'un preſent de ces bijoux qui ſe

font en Castille, pendant qu'on en préparoit un bien plus considerable pour être offert de sa part à Motezuma. Ce present consistoit en diverses pieces curieuses de verre ou de crystal, une chemise de toile de Hollande, un bonnet de velours cramoisi, enrichi d'une medaille d'or qui representoit saint George, & une chaize de tapisserie, d'un ouvrage dont les Indiens firent tant d'estime, qu'elle fut mise entre les meubles les plus precieux de l'Empereur. Par ce témoignage de liberalité, quoyque peu considerable, & neanmoins magnifique aux yeux des Mexicains, Cortez voulut adoucir en quelque maniere le chagrin que sa resolution leur donnoit : & il les renvoïa aussi satisfaits de son honnêteté, que surpris & embarassez du dessein qu'il témoignoit.

---

## CHAPITRE II.

*La réponse de Motezuma arrive, avec un tres-riche present; mais il refuse la permission que Cortez luy demandoit d'aller à Mexique.*

LEs Mexicains s'arrêterent assez prés du camp des Espagnols; & sur ce qui arriva depuis, on jugea que c'étoit pour déliberer de la maniere dont ils devoient se conduire en cette rencontre: car aprés la conference, Pilpatoé s'arrêta en ce lieu, sans doute afin d'observer de plus prés les démarches des Espagnols. Le champ fut partagé en un instant. Aussitôt on vid élever un grand nombre de barraques; & en peu d'heures cette campagne deserte devint un gros bourg fort peuplé. Pilpatoé prit des mesures afin de prévenir la jalousie que cette nouveauté pouvoit causer à Cortez, en luy mandant, qu'il ne prenoit ce poste que pour être plus en état de luy fournir des regales pour sa personne, & des provisions pour son armée. Quoyqu'on eût penetré facilement l'artifice de cet Indien, on luy laissa tout le plaisir de croire qu'il nous l'avoit fort bien caché, puisqu'on en tiroit tout le profit; car ils nous apportoient des vivres en abondance: & la crainte qu'ils avoient que leur défiance & leurs soupçons ne fussent décou-

verts, redoubloit encore les ſoins qu'ils prenoient de ne laiſſer manquer d'aucune choſe.

Teutilé alla juſqu'à ſon camp ; d'où il envoïa en diligence à Motezuma, les avis de tout ce qui ſe paſſoit en cet endroit-là, avec les tableaux faits par ſon ordre, & le preſent de Cortez.

Les Rois de Mexique tenoient pour cet effet un grand nombre de couriers diſpoſez ſur tous les grands chemins de leur Empire. On choiſiſſoit pour cet emploi les plus legers entre les Indiens ; & on les éxerçoit avec beaucoup de ſoin dés leur premiere jeuneſſe. Il y avoit des prix tirez du treſor public, pour celuy qui arriveroit le plûtôt à un lieu déſigné. Le Pere Joſeph d'Acoſta, qui a obſervé & rapporté tres-éxactement les coûtumes des Mexicains, dit que la principale école où on dreſſoit ces couriers, étoit le premier Temple de la Ville de Mexique, où étoit une Idole au haut d'un eſcalier de ſix-vingt degrez de pierre ; & que celuy qui arrivoit le premier aux pieds de l'Idole, emportoit le prix. Cet éxercice pouvoit être enſeigné ailleurs que dans un Temple : neanmoins c'étoit le plus doux & le plus raiſonnable qui fût pratiqué au lieu qui ſervoit à cette carriere ; je veux dire ſur ces degrez, qu'ils ſoüilloient fort ſouvent du ſang des victimes humaines. Ces couriers ſe relaïoient de diſtance en diſtance, à peu prés comme nos chevaux de poſte : mais ils alloient encore plus vîte ; car en ſe ſuccedant les uns aux autres ſans aucun retardement, avant qu'ils fuſſent hors d'haleine, la vîteſſe de la courſe duroit ſans interruption juſqu'à la fin de la carriere.

L'Hiſtoire generale rapporte, que Teutilé porta luy-même ſes dépêches, & qu'il revint au bout de ſept jours. Ce ſeroit une belle diligence pour un General : mais cela choque un peu la bien-ſeance ; outre qu'il y a ſoixante lieuës de Mexique à Saint Jean d'Ulua par le chemin le plus court. On n'a pas moins de peine à croire, que cette réponſe fut apportée par un Ambaſſadeur exprés, que Bernard Diaz nomme Quintalbor, & que le Recteur de Villahermoſa qui a publié cette Hiſtoire de Diaz, fait accompagner par cent Nobles Mexicains : mais cela n'eſt pas important. Au fond, tous les Auteurs conviennent que la réponſe vint en ſept jours, & que Teutilé l'apporta au camp des Eſpagnols. Il la faiſoit preceder par un preſent

de Motezuma, porté ſur les épaules de cent Indiens; & avant que de prendre audience, il fit étendre contre terre des nattes qu'ils appellent *Petates* en leur langue, faites de feüilles de palmier; ſur quoy on étala par ſon ordre, comme ſur un buffet, toutes les differentes pieces qui compoſoient ce preſent.

Ces pieces étoient des mantes de coton, ſi fines & ſi bien travaillées, que leur difference avec la ſoie ne ſe reconnoiſſoit qu'en les maniant; pluſieurs garnitures de plumes, & d'autres curioſitez de même matiere, dont les diverſes couleurs produites par la nature, & recherchées avec beaucoup de choix ſur des oiſeaux que ce païs nourrit, étoient alliées enſemble avec tant d'adreſſe & de ſcience, qu'en ménageant tous les differens jours, & mêlant les clairs & les bruns, ces Indiens oſoient en former des tableaux, & repreſenter les objets au naturel, ſans avoir beſoin du pinceau ni des couleurs artificielles. Aprés cela on produiſit diverſes ſortes d'armes, comme des arcs, des fleches & des rondaches, tout cela d'un bois precieux & rare, & ſuivi de deux grandes plaques rondes d'un travail ſingulier. La premiere, repreſentant le Soleil en boſſe, étoit d'or: & l'autre d'argent, repreſentoit la Lune. Aprés quoy on vid paroître quantité de joïaux d'or, & quelques-uns enrichis de pierreries. Ces pieces étoient des colliers, des bagues, & des pendans d'oreilles à leur maniere: mais il y en avoit encore d'un plus grand poids, & toutes d'or, travaillées en figures d'oiſeaux & d'autres animaux, ſi délicatement, que le merite de l'ouvrage ſurpaſſoit de beaucoup le prix du métail.

Aprés que Teutilé eût expoſé ces richeſſes aux yeux de tous les Eſpagnols, il ſe tourna vers leur General, & luy dît: *Que le grand Empereur Motezuma luy envoïoit ces curioſitez, pour luy témoigner ſa reconnoiſſance du preſent qu'il luy avoit envoïé, & l'eſtime qu'il faiſoit de l'amitié de ſon Roi: mais qu'il ne jugeoit pas à propos d'accorder la permiſſion qu'il demandoit d'aller à ſa Cour, parce que l'état de ſes affaires ne le permettoit pas.* Teutilé fit tout ce qu'il pût pour donner des pretextes honnêtes à ce refus; diſant, que les chemins étoient tres-difficiles; qu'on rencontroit ſur la route des Nations barbares & indomtables, qui ne manqueroient pas de prendre les armes, afin de s'op-

poser au passage des Espagnols; alleguant encore d'autres raisons tirées de si loin, qu'il étoit aisé de comprendre qu'il y avoit du mystere, & quelque motif bien pressant, qui empêchoit Motezuma de se laisser voir aux Espagnols.

Cortez reçut le present avec des marques d'un profond respect; aprés quoy il répondit au General Mexicain : *Qu'il n'avoit pas dessein de déplaire à Motezuma en negligeant ses commandemens; mais qu'il luy étoit impossible de retourner en arriere, sans blesser l'honneur de son Roi : & qu'il devoit poursuivre l'execution des ordres qu'il luy avoit donnez, avec tout l'empressement qu'il étoit obligé d'avoir, pour la gloire d'une Couronne reverée par les plus grands Princes du Monde.* Il s'étendit un peu sur cet article avec tant de vivacité & de resolution, que les Mexicains n'oserent luy repliquer. Ils offrirent seulement de redoubler leurs instances auprés de l'Empereur : & le General, en leur donnant congé, les chargea d'un autre present de même valeur que le premier qu'il avoit fait. Il les assûra qu'il attendroit encore en ce lieu la réponse de leur Maître; mais qu'il auroit beaucoup de chagrin si elle tardoit à venir, & s'il se voïoit obligé à la solliciter de plus prés.

Tous les Espagnols admirerent également la richesse du present de Motezuma; mais les jugemens qu'ils en firent furent bien differens, & cette contrarieté s'augmentoit tous les jours dans la chaleur de la dispute. Les uns concevoient de hautes esperances d'une fortune avantageuse, & d'un heureux succez, fondé sur de si beaux commencemens. Les autres mesuroient la puissance de Motezuma sur la valeur de son present; d'où ils passoient aux raisonnemens sur la difficulté de cette entreprise, condamnant de temerité le dessein de la pousser plus avant, avec si peu de forces. On opposoit à ces raisons, la valeur & la fermeté du General, qui les assûroit du succez. Enfin, chacun parloit suivant le mouvement de ses passions, avec des exagerations ordinaires aux gens de guerre, entre lesquels on connoît mieux qu'ailleurs, ce que peut la vigueur de l'esprit, lorsqu'elle est soûtenuë par celle du cœur. Cortez les laissa discourir, sans déclarer son sentiment, jusqu'à ce que le tems eût calmé ces premiers mouvemens : aprés quoy, afin d'occuper les Soldats, ce qui est la meilleure voie pour faire cesser leurs raisonnemens, il commanda deux vaisseaux

pour aller reconnoître la côte, & chercher un port ou un ancrage plus sûr : car la rade où ils se trouvoient étoit batuë du vent du Nord. Ils avoient encore ordre de choisir un lieu plus fertile que celuy où ils étoient postez, afin d'y transporter le camp, en attendant la réponse de Motezuma. Il disoit que les Soldats souffroient trop sur ces sables brûlans, où la reverberation du Soleil rendoit la chaleur insupportable, & où leur repos étoit troublé durant la nuit, par une infinité de mosquites, ou cousins, qui les persecutoient horriblement. Cortez nomma pour Commandant de ces deux vaisseaux François de Montexo ; & il choisit luy-même les Soldats qui devoient l'accompagner, mêlant adroitement entre les autres, ceux qui avoient paru les plus grands raisonneurs sur les difficultez de cette expedition. Il ordonna à Montexo, d'aller le plus loin qu'il se pourroit, sur la route qu'il avoit déja tenuë avec Jean de Grijalva : qu'il marquât les lieux peuplez qu'il découvriroit au long de cette côte, sans les reconnoître de prés ; & qu'il revint au bout de dix jours. Ainsi le General pourvût à ce qui étoit necessaire : il donna de l'occupation aux esprits inquiets, & entretint les autres dans l'esperance de se voir bien-tôt soulagez. Cependant il n'étoit pas luy-même sans inquietude, lorsqu'il consideroit la grandeur de cette entreprise, & la foiblesse des moïens qu'il se trouvoit entre les mains pour la pousser à bout, sans neanmoins que rien pût ébranler la resolution qu'il avoit prise d'aller jusqu'au fond, malgré tous les perils qui se presentoient ; sçachant d'ailleurs si bien se posseder, que les differens mouvemens qui agitoient son esprit, ne troubloient point cet air tranquille & gracieux qui paroissoit sur son visage.



## CHAPITRE III.

*La propoſition de Cortez eſt tres-mal reçûë à Mexique. Qui étoit Motezuma, la grandeur de ſon Empire, & l'etat où il ſe trouvoit lorſque les Eſpagnols arriverent en ce Païs-là.*

LA ſeconde nouvelle de la reſolution de Cortez, alarma terriblement la Cour de Mexique. Motezuma dans les premiers tranſports de ſa colere, ſe propoſoit d'exterminer ces Etrangers qui avoient l'inſolence de s'oppoſer à ſes volontez : mais aprés avoir éxaminé de ſang froid un deſſein ſi violent, ce Prince tomba dans un accablement horrible ; & la triſteſſe & l'irreſolution ſuccederent à ſa colere. Il aſſembla tous ſes Miniſtres & ſes parens, & tint avec eux des conſeils dont on cachoit les déliberations avec beaucoup de myſtere. On fit des ſacrifices publics dans tous les Temples ; & le peuple, à ſon ordinaire, prit l'effroi de cette deſolation dans l'eſprit du Roi, & de ceux qui avoient part au gouvernement. De là il paſſa à des murmures, & enfin à des diſcours trop libres ſur la ruine dont l'Empire étoit menacé par des preſages qui l'annonçoient, ſuivant leurs anciennes traditions. Mais il eſt tems de faire voir quel étoit Motezuma ; en quel état ſon Empire ſe trouvoit alors ; & encore le ſujet de ce trouble que la venuë des Eſpagnols jetta dans ſon eſprit, & dans celuy de ſes Peuples.

L'Empire de Mexique étoit alors au plus haut point de ſa grandeur, puiſque toutes les Provinces qui avoient été découvertes juſqu'à ce tems-là dans l'Amerique Septentrionale, étoient gouvernées par ſes Miniſtres, ou par des Caciques qui luy païoient tribut. Sa grandeur, du Levant au Couchant, étoit de plus de cinq cens lieuës ; & ſa largeur, du Midi au Septentrion, s'étendoit juſqu'à deux cens lieuës en quelques endroits. Le Païs fort peuplé par tout, riche, & abondant en toute ſorte de commoditez. Ses bornes étoient du côté du Septentrion, la mer Atlantique, que l'on appelle maintenant mer du Nord,

qui lave ce long espace de côte qui s'étend depuis Panuco jusqu'à Iucatan. L'Ocean que l'on nomme Asiatique, ou Golfe d'Anian, bornoit cet Empire du côté du Couchant, depuis le Cap Mindorin jusqu'aux extremitez de la Nouvelle Galice. Le côté du Sud, ou Midi, occupoit cette vaste côte qui court au long de la mer du Sud, depuis Acapulco jusqu'à Guatimala, & revient auprés de Nicaragua, vers cet Istme ou détroit de terre qui divise l'Amerique en deux parties, attachées ensemble par cet Istme. Celuy du Nord, ou Septentrion, s'étendoit jusqu'à Panuco, comprenant cette Province entiere: mais ses limites étoient resserrées considerablement en quelques endroits, par les montagnes dont les Chichimeques & les Otomies s'étoient emparez. Ces Peuples farouches & barbares, sans avoir entre eux aucune forme de Gouvernement, habitoient, ou dans quelques trous sous terre, ou dans les cavernes des rochers; vivant de ce que la chasse leur fournissoit, & des fruits que leurs arbres produisoient sans culture. Cependant ils se servoient de leurs fleches avec tant d'adresse & de force, & ils sçavoient si bien se prévaloir de l'avantage qu'ils tiroient de la situation & des défilez de leurs montagnes, qu'ils avoient soûtenu & repoussé plus d'une fois toutes les forces des Empereurs de Mexique: mais ils n'aspiroient à vaincre, que pour ne devenir pas sujets, & pour conserver leur liberté entre les bêtes sauvages.

L'Empire de Mexique avoit commencé, ainsi que plusieurs autres, sur des fondemens peu considerables, & étoit neanmoins parvenu à cette grandeur en l'espace de cent trente années; parce que les Mexicains, adonnez aux armes, & portez à faire la guerre par leur inclination, avoient assujeti par force les autres Nations qui peuploient cette partie du nouveau Monde. Le premier de leurs Capitaines fut un homme tres-habile & tres-brave, qui en fit de bons Soldats, en leur inspirant la connoissance & l'amour de cette gloire qui s'aquiert par les armes. Depuis ils élûrent un Roi, donnant l'autorité souveraine à celuy qui étoit estimé le plus vaillant; parce qu'ils ne connoissoient point d'autre vertu que la valeur; ou s'ils en connoissoient quelqu'autre, ils ne luy accordoient que le second rang. Ils observerent toûjours inviolablement cette coûtume, de prendre le plus brave pour leur Roi, sans avoir égard au droit de

succession

ſucceſſion acquis par la naiſſance : neanmoins, lorſque le merite étoit égal, ils adjugeoient la preference à celuy qui étoit du ſang Roïal. C'eſt ainſi que la guerre, qui faiſoit leurs Rois, élevoit auſſi peu à peu & augmentoit leur Empire. D'abord l'emploi de leurs armes fut ſoûtenu par la juſtice d'une legitime défenſe, contre les attaques de leurs voiſins, qui vouloient les opprimer ; & le Ciel les favoriſa par des ſuccez avantageux : mais à meſure que leur puiſſance s'accrut, ils renoncerent à la juſtice, & s'érigerent en Tyrans.

Nous verrons les progrez & les conquêtes de cette Nation, quand nous parlerons de la ſuite de leurs Rois, & que celle de nôtre Hiſtoire en ſera moins interrompuë. Motezuma, ſelon les peintures de leurs Annales, fut l'onziéme entre ces Rois, & le ſecond de ce nom : & même avant qu'il fût élû, ſes grandes qualitez luy avoient acquis l'eſtime & la veneration de tous les Mexicains.

Il étoit du ſang Roïal, & dés ſa plus tendre jeuneſſe il avoit fait la guerre, où par de grandes actions il s'étoit élevé juſqu'aux premiers emplois, avec l'approbation generale. Comme ſa vanité trouvoit ſon compte en cette haute reputation, il revint à la Cour ; où ſe voïant applaudi, & conſideré comme le plus grand Capitaine de l'Etat, il crut qu'on ne pouvoit luy refuſer le Sceptre à la premiere élection : & il commença de ſe regarder comme un homme digne de la Couronne, parce qu'il avoit oſé y porter ſes penſées & ſes deſſeins.

Dés ce moment il emploïa tout ce qu'il avoit d'adreſſe à ſe faire des amis, qu'il conſideroit alors comme le plus grand bonheur de la vie ; ſuivant en cela les maximes de la plus fine politique, qui toute ſcience qu'elle eſt, ne dédaigne pas quelquefois de ſe mêler entre les Barbares, ou plûtôt qui en fait elle-même, lorſque ce qu'ils appellent raiſon d'Etat prend le deſſus ſur la droite raiſon. Il affectoit en toute ſorte de rencontres, de marquer une grande obeïſſance, & beaucoup de veneration pour ſon Roi. Sa conduite étoit ſage & modeſte ; toutes ſes actions & ſes paroles étoient compoſées ; ſes manieres graves ; & ſon procedé toûjours égal : en ſorte que les Indiens diſoient, que le nom de Motezuma luy convenoit fort bien, parce qu'en leur langue il ſignifie *Le Prince ſevere* ; mais il

sçavoit fort bien temperer cette severité, en gagnant les cœurs par ses liberalitez.

Cette conduite luy attiroit une grande consideration, qui étoit encore beaucoup relevée par le zele qu'il témoignoit pour sa Religion, le plus sûr & le plus puissant des moïens dont on se sert pour se rendre le maître des esprits, qui ne s'attachent qu'aux apparences. Pour cet effet Motezuma choisit le Temple le plus frequenté, où il fit construire un appartement en maniere de tribune, exposé à la vûë de tout le peuple, lorsqu'il emploïoit plusieurs heures à recevoir les applaudissemens qu'on donnoit à sa fausse pieté, & à consacrer entre ses Dieux l'idole de son ambition.

Des manieres si concertées luy attirerent l'estime & la veneration de tout le monde; en sorte qu'aprés la mort du Roi, il fut choisi tout d'une voix par les Electeurs, & le peuple confirma leur choix par des démonstrations d'une excessive joie. Toutes les grimaces de l'hipocrisie ne luy manquerent pas, pour colorer une feinte resistance: il se fit chercher longtems, en mourant de peur qu'on ne le trouvât pas; & il ne donna son consentement à l'élection, qu'aprés toute la repugnance qui pouvoit le faire valoir. Mais à peine se vît-il sur le Trône, que l'artifice cessant tout à coup, il sortit d'un état qui faisoit tant de violence à son naturel; & il laissa paroître tous les vices qui s'étoient revêtus jusqu'alors des apparences de la vertu.

La premiere action où son orgueil se déclara, fut en renvoïant tous les Officiers qui composoient la maison du Roi, & qui étoient tirez des familles populaires, ou d'une mediocre condition. Motezuma ne voulut plus que des Nobles pour entrer dans toutes les Charges de son Palais, même pour les plus vils emplois, sous le pretexte de la bien-seance. Il ne se laissoit voir par ses Sujets que tres rarement, & par ses Ministres & ses Domestiques, qu'autant qu'il étoit necessaire de se communiquer; faisant entrer ainsi le chagrin de la solitude dans la composition de la Majesté. Il inventa de nouvelles reverences, & des ceremonies inusitées, pour ceux qui approchoient de sa personne, en poussant insolemment le respect jusqu'aux bornes de l'adoration: & se figurant que la vie & la liberté de ses Sujets dépendoient souverainement de son ca-

price, il éxerça contre quelques-uns des cruautez horribles, afin que personne ne pût douter de son pouvoir.

Il crea de nouveaux impôts, sans que la necessité des affaires de l'Etat l'y obligeât. Ces impôts se levoient par tête, sur cette prodigieuse multitude de peuple, & avec tant de rigueur, qu'on forçoit jusqu'aux pauvres mendians à reconnoître leur dépendance, par le miserable tribut de quelques haillons, ou d'autres choses de cette nature, qu'ils venoient jetter à ses pieds, & que l'on portoit à son tresor.

Ces violences avoient jetté une grande fraïeur dans l'esprit de tous les Sujets de Motezuma : mais comme la crainte & la haine ne se separent gueres, quelques Provinces se revolterent ; & Motezuma voulut aller en personne châtier leur rebellion : car la jalousie qu'il avoit de son autorité, ne luy permettoit pas de mettre quelqu'autre que soi à la tête des armées ; & l'on ne peut douter qu'il n'eût tous les talens necessaires pour les commander. Les seules Provinces de Mechoacan, de Tlascala, & de Tepeaca se maintinrent dans la revolte : & Motezuma disoit qu'il avoit differé de les soûmettre, parce qu'il avoit besoin d'ennemis pour se fournir d'esclaves, dont il faisoit les miserables victimes de ses cruels sacrifices ; l'inhumanité de ce Prince paroissant jusque dans sa tolerance, & lors même qu'il épargnoit les châtimens.

Il y avoit quatorze années qu'il regnoit suivant ces maximes, lorsque Hernan Cortez aborda sur les côtes de son Empire. La derniere de ces années fut toute remplie de presages, & de prodiges affreux, que le Ciel envoïa ou permit, pour amollir la ferocité de ces Barbares, & pour rendre moins difficile aux Espagnols ce grand ouvrage, auquel la Providence les conduisoit par des voies si cachées, & avec des moïens si disproportionnez à la grandeur de l'entreprise.



## CHAPITRE IV.

*On rapporte les divers prodiges, & autres signes qui parurent à Mexique avant l'arrivée de Cortez, & qui firent connoître aux Indiens que la ruine de cet Empire étoit proche.*

APrés avoir donné cette connoissance de la personne & de l'Empire de Motezuma, il faut encore apprendre les raisons de la resistance opiniâtre que ce Prince & ses Ministres témoignerent à rejetter les propositions de Cortez; cette premiere difficulté qui traversa son entreprise étant un des premiers efforts que le Demon fit pour s'y opposer. Lorsque Jean de Grijalva aborda les côtes de Mexique, & que l'on reçut dans la Ville capitale la premiere connoissance de cette nouveauté, tant de differens prodiges parurent en même-tems par tout l'Empire, que Motezuma en prevoïant la ruine prochaine & comme assûrée, tomba dans un terrible abatement, qui se communiqua bien-tôt à tous ses Sujets.

Une effroïable comette parut durant plusieurs nuits, comme une piramide de feu, commençant à minuit, & s'avançant jusqu'au plus haut du Ciel, où la venuë du Soleil la faisoit disparoître. Elle fut suivie d'une autre comette, ou nuée claire, en figure d'un serpent de feu à trois têtes, qui se levant en plein jour du lieu où le Soleil se couche, couroit avec une extréme rapidité jusqu'à l'autre horison, où elle disparoissoit, aprés avoir marqué la trace de son chemin dans toute cette étenduë, par une infinité d'étincelles, qui s'évanoüissoient en l'air.

Le grand Lac de Mexique rompit ses digues, & inonda les terres qui sont sur ses bords, avec une impetuosité que l'on n'avoit point encore remarquée. Quelques maisons furent emportées par ce torrent, d'où l'on voïoit sortir comme des boüillons à plusieurs reprises, sans qu'il fût arrivé aucune tempête de vent, ou d'autre mauvais tems, à quoy l'on pût attri-

buer un mouvement ſi extraordinaire. Un Temple de la Ville s'embraſa, ſans qu'on pût découvrir la cauſe de cet incendie, ni trouver des moïens pour en appaiſer la fureur, qui conſuma juſqu'aux pierres, & le reduiſit tout entier en cendres. On entendit dans l'air, en differens endroits, des voix plaintives qui annonçoient la fin de cette Monarchie : & toutes les réponſes des Idoles repetoient ce funeſte pronoſtic, le Demon prononçant par leurs organes ce que la ſcience qu'il a des cauſes naturelles, qui étoient alors en grand mouvement, luy peut découvrir par conjecture dans l'avenir ; ou peut-être ce qu'il avoit appris par l'Auteur-même de la Nature, qui luy donne quelquefois pour ſupplice, d'être l'inſtrument de la verité. On apporta à Motezuma pluſieurs monſtres de differentes eſpeces, & tous horribles à voir, qu'il regarda comme de malheureux preſages : En effet, ſi ces ſignes ont été nommez monſtres par les anciens, à cauſe qu'ils montrent ou déſignent quelque choſe, on ne doit pas s'étonner qu'ils paſſaſſent pour preſages entre des Barbares, dont l'ignorance n'étoit pas moindre que la ſuperſtition.

Deux prodiges fort remarquables entre les autres, rapportez par les Hiſtoriens de Mexique, acheverent d'accabler l'eſprit de Motezuma ; & l'on ne doit pas les oublier, puiſque le Pere Joſeph d'Acoſta, Jean Botero, & d'autres Auteurs graves & judicieux, ne les ont pas jugez indignes d'être remarquez. Quelques Pêcheurs rencontrerent au bord du Lac de Mexique, un oiſeau d'une grandeur extraordinaire & d'une figure monſtrueuſe. Ils s'en ſaiſirent, & crûrent qu'ils devoient le preſenter à l'Empereur, à cauſe de la rareté du fait. L'oiſeau étoit hideux à voir, & il avoit ſur la tête comme une lame luiſante en façon de miroir, où la reverberation des raïons du Soleil produiſoit une lumiere triſte & affreuſe. Motezuma attacha d'abord ſes yeux ſur cette lame ; & en s'approchant pour l'éxaminer de plus prés, il apperçut au dedans la repreſentation d'une nuit, & des étoiles qui brilloient en quelques endroits, d'eſpace en eſpace, à travers l'obſcurité ; le tout ſi naturellement, qu'il ſe retourna vers le Soleil, comme s'il eût douté qu'il fût jour en ce moment. Mais quand il revint au miroir, il y trouva d'autres objets bien plus effroïables, au lieu de la nuit. Il vit des gens inconnus & armez, qui venoient du côté de l'Orient,

& qui faisoienr un horrible carnage de ses Sujets. Il fit appeller ses Prêtres & ses Devins, pour les consulter sur ce prodige; & l'oiseau demeura immobile, jusqu'à ce que plusieurs d'entre eux eussent fait la même experience, & puis il s'échapa en un moment d'entre leurs mains, leur laissant un nouveau sujet de fraïeur, par une fuite si promte & si brusque.

Peu de jours aprés, un Laboureur, homme simple & grossier, vint au Palais, & demanda d'être introduit à l'audience de l'Empereur, avec tant d'instance & d'empressement, qu'il parut qu'il y avoit du mystere. On tint conseil sur ce sujet; & on conclut qu'il faloit l'écouter. Aprés qu'il eût fait ses reverences, cet homme, sans paroître ni étonné, ni embarassé, fit un discours en son langage rustique, mais avec une liberté & une éloquence qui parurent être l'effet d'un transport surnaturel, comme si quelqu'autre eût parlé par sa bouche: *Seigneur*, dît-il au Roi, *j'étois hier au soir occupé à cultiver mon heritage, lorsque je vis fondre sur moi, avec impetuosité, un aigle d'une grosseur extraordinaire. Il me prit entre ses serres; & m'enlevant durant un assez long espace, il me mit enfin à l'entrée d'une grotte, où un homme étoit en habit Roïal, dormant entre des fleurs & d'autres parfums, & tenant en sa main une pastille allumée. Ie pris la hardiesse de m'approcher; & je vis, ou vôtre figure, ou vôtre propre personne; sur quoy je n'oserois rien asûrer, sinon qu'il me paroît encore que j'étois alors d'un sens rassis, & fort libre. La crainte & le respect me poussoient à me retirer promtement, lorsque je fus arreté par le commandement d'une voix, qui me parlant avec beaucoup d'autorité, ne me causa pas moins de fraïeur, en m'ordonnant de prendre la pastille de vôtre main, & de l'appliquer en un endroit de vôtre cuisse qui étoit à découvert. Ie me défendis autant que je le pûs, de commetre une action qui me paroissoit si insolente; mais la même voix d'un ton effroïable, me força d'obeïr. Moy-même, Seigneur, sans pouvoir resister à cet ordre, la fraïeur me rendant hardi, j'appliquai la pastille brûlante à vôtre cuisse; & vous souffrîtes la brûlure sans vous éveiller, ni faire aucun mouvement. I'aurois crû que vous étiez mort, si au milieu de la tranquillité de vôtre sommeil, qui vous ôtoit le sentiment, le mouvement de la respiration ne m'eût asûré de vôtre vie. Alors la voix qui paroissoit se former dans le vent, me dît: C'est ainsi que ton Roi s'endort, en*

*s'abandonnant aux délices & aux vanitez, lorsque le courroux des Dieux gronde sur sa tete, & que tant d'ennemis viennent d'un autre Monde, pou détruire son Empire & sa Religion. Dis-luy qu'il s'éveille, pour apporter, s'il se peut, du remede aux malheurs qui le menacent. A peine la voix eût-elle fini ce discours, qui a fait une si forte impression dans mon esprit, que l'aigle me reprit dans ses serres, & me rapporta dans mon champ, sans me faire aucun mal. C'est l'avertissement que je vous donne, suivant l'ordre des Dieux: Reveillez-vous, Seigneur; vôtre orgueil & vôtre cruauté les irritent. Reveillez vous, encore une fois, & regardez combien vôtre assoupissement est dangereux; puisque ce feu, que vôtre conscience y applique en maniere de cautere, n'a pas la force de vous en faire revenir. Cependant, vous ne pouvez plus ignorer, que les cris de vos Peuples ne soient parvenus jusqu'au Ciel, avant que d'arriver à vos oreilles.*

Aprés ces paroles, ou d'autres semblables prononcées par ce Païsan, ou par l'esprit qui l'inspiroit, il tourna le dos, & sortit si brusquement, qu'aucun des Officiers de Motezuma n'eut la hardiesse de l'arrêter. Le Prince, neanmoins, suivant le premier mouvement de sa ferocité naturelle, alloit ordonner qu'on taillât en pieces cet insolent, s'il n'en eût été empêché par le mouvement d'une douleur extraordinaire qu'il sentit à sa cuisse. Il y fit regarder; & tous ceux qui étoient presens apperçûrent les marques d'une brûlure recente, dont la vûë effraïa Motezuma, & luy fit faire plusieurs reflexions, sans quitter le dessein de châtier le Païsan, en le faisant servir de victime pour appaiser la colere de ses Dieux: D'où l'on void ces avertissemens qui venoient du Demon, marquez du vice de leur origine; puisqu'ils portoient plûtôt à la colere & à l'obstination, qu'à la correction, & à la connoissance de sa faute.

Deux évenemens si extraordinaires peuvent avoir été éxagerez par la credulité de ces Barbares, qui les ont rapportez aux Espagnols. La foi, en ces occasions, a toûjours son recours à la verité, qui ne nous défend pas de croire que le Demon ne mît toute sorte d'artifices en usage, pour irriter Motezuma contre les Espagnols, & pour susciter des obstacles à la predication de l'Evangile: car supposant que Dieu luy donne le pouvoir de se servir de toute l'étenduë de sa

connoissance, il est certain qu'il a pû feindre ou former ces fantômes, ou apparences de monstres ; soit en leur donnant des corps visibles, d'un air épaissi & mêlé avec les autres élemens ; soit en corrompant les sens, & en trompant l'imagination : ce qui luy est plus ordinaire, & dont nous avons dans la sainte Ecriture des éxemples, qui autorisent ce qui se trouve de même nature dans les Histoires prophanes.

Ces signes, ou plûtôt ces prodiges qui parurent, tant dans la Ville de Mexique, qu'en plusieurs autres lieux de cet Empire, avoient tellement abatu l'esprit de Motezuma, & si fort étonné les plus sages de son Conseil, quand la seconde nouvelle de la résolution de Cortez arriva, qu'ils crûrent voir fondre en ce moment surs leurs têtes tous les malheurs dont ils étoient menacez. Ils tinrent plusieurs assemblées extraordinaires, où les avis furent differens : les uns vouloient que l'on traitât comme ennemis, ces Etrangers qui entroient armez sur les terres de l'Empire, en un tems où tant de prodiges éclatoient de tous côtez ; parce qu'en les recevant, & en leur témoignant de la confiance, c'étoit s'opposer à la volonté des Dieux, qui n'avoient envoïé ces avertissemens avant de les fraper, qu'afin de leur marquer ce qu'ils devoient faire pour éviter le châtiment. Les autres, plus prudens ou plus timides, voulant prévenir les malheurs qui pouvoient naître de la guerre, éxageroient la valeur de ces Etrangers, la violence de leurs armes, & la fierté de leurs chevaux. Ils representoient le furieux carnage qu'ils avoient fait à Tabasco, dont l'Empereur avoit eu des avis bien assûrez : & quoyqu'ils n'accordassent point une foi entiere à ce que les vaincus publioient, que les Espagnols étoient immortels, neanmoins ils n'osoient encore les considerer comme des hommes ordinaires. Ils trouvoient même en eux quelque ressemblance avec leurs Dieux, fondée sur ces foudres qui partoient de leurs mains, pour aller terrasser leurs ennemis ; outre l'empire qu'ils avoient sur ces bêtes si feroces, qui entendoient leurs commandemens, & qui combatoient en leur faveur.

Aprés avoir écouté ces differentes opinions, Motezuma prenant le milieu entre l'une & l'autre, conclut qu'il faloit refuser absolument à Cortez la permission de venir à la Cour,

& luy mander qu'il eût à se retirer au plûtôt de dessus les terres de l'Empire : & pour l'obliger à obeïr de meilleure grace, il resolut de luy envoïer un present de même valeur que le premier ; ajoûtant que si les voies douces ne reüssissoient pas, on auroit recours aux violentes, en levant une armée si forte, & de si bons Soldats, qu'on n'eût pas sujet d'apprehender la même disgrace que celle qui étoit arrivée au Cacique de Tabasco. Qu'il ne faloit pas que la vûë du petit nombre de ces Etrangers fît naître du mépris pour eux, ou une vaine confiance ; puisque leur valeur extraordinaire & leurs armes épouvantables, étoient des avantages tres-considerables : sur tout aprés leur arrivée en ce Païs, en un tems funeste & malheureux, par l'apparition de ces divers prodiges, qui devoient redoubler l'attention que l'on faisoit sur les forces de ces Etrangers, redoutables jusqu'à ce point, que les Dieux emploïoient leurs soins à en prevenir les effets, en les annonçant.

---

## CHAPITRE V.

*François de Montexo revient, aprés avoir reconnu la Ville de Quiabislan. Les Ambassadeurs de Motezuma arrivent, & s'en retournent avec peu de satisfaction. Les Soldats Espagnols se mutinent, & Cortez les appaise par son adresse.*

DUrant que la Cour de Motezuma étoit occupée à ces tristes reflexions, Hernan Cortez s'emploïoit à acquerir tous les jours des connoissances plus particulieres de ce Païs-là, à gagner l'affection des Indiens qui venoient à son camp, & à élever le cœur de ses Soldats, par l'esperance de cette haute fortune que le sien luy promettoit. François de Montexo revint alors de son voïage, aprés avoir suivi la côte durant quelques lieuës, & découvert un Bourg d'Indiens, situé en un endroit où la terre étoit fertile & cultivée, & où la mer formoit une espece d'ance ou de Port, que les Pilotes

jugerent être propre pour mettre les vaisseaux en sûreté, à l'abri de quelques rochers fort élevez qui rompoient la force du vent. Ce lieu étoit éloigné de Saint Jean d'Ulua d'environ douze lieuës; & Cortez le regardoit déja comme un poste où son armée seroit campée plus commodement: mais avant qu'il eût pris la resolution d'y aller, il reçut la réponse de Motezuma.

Teutilé arriva, suivi de deux Officiers generaux de l'armée qu'il commandoit. Ils portoient des brasiers, où ils faisoient brûler un baume aromatique appelé copal. Aprés que leurs ceremonies se furent exhalées, pour ainsi dire, en fumée, Teutilé fit produire le present, un peu moindre que celuy qui fut fait à la premiere ambassade, mais composé de pieces de même espece & valeur, excepté quatre pierres vertes, en façon d'émeraudes, qu'ils appelloient *Chalcuites*. Le Mexicain appuïant sur cet article du present, dît à Cortez, avec beaucoup de gravité: *Que Motezuma envoïoit ces pieces expressément pour le Roi des Espagnols, & qu'elles étoient d'un prix inestimable.* Mais on devoit faire peu de cas de ces éxagerations, en un païs où le verre passoit pour quelque chose de fort rare.

La harangue des Ambassadeurs fut courte & desagreable; & la conclusion de renvoïer leurs hôtes, sans replique. Il étoit déja tard: & comme Cortez alloit leur répondre, on sonna l'*Ave Maria*, à la barraque qui servoit d'Eglise. Aussi-tôt le General se mit à genoux, & tous les autres Espagnols firent la même chose à son imitation. Leur silence, & cette marque de devotion surprirent Teutilé; & il pria Marine de luy apprendre ce que c'étoit que cette ceremonie. Cortez comprit ce qu'il demandoit, & crut qu'en satisfaisant à la curiosité de l'Indien, il seroit fort à propos de luy dire quelque chose de nôtre Religion. Le Pere Barthelemi d'Olmedo embrassa cette occasion avec beaucop de joie; & tâchant de s'accommoder à la foiblesse des yeux de ces Infideles, il leur découvrit quelques lumieres des mysteres de nôtre Foi. Il emploïa son éloquence à leur faire concevoir: *Qu'il n'y avoit qu'un Dieu, qui étoit le principe & la fin de toutes choses: & qu'en adorant leurs Idoles, ils rendoient ce culte au Demon mortel ennemi du genre humain.* Il appuïa sa proposition de quelques-unes

de ces raisons que l'on comprend aisément, & que les Indiens écouterent avec cette espece d'attention, qui marque que la force de la verité se fait sentir à l'esprit. Ce fut sur ce principe que Cortez répondit à Teutilé: *Qu'un des sujets de son ambassade, & le principal motif qui obligeoit son Roi d'offrir son amitié à Motezuma, étoit l'obligation que les Princes Chrétiens ont de s'opposer aux erreurs de l'Idolatrie. Qu'un de ses plus ardens desirs étoit de luy faire recevoir ces instructions, qui conduisent à la connoissance de la verité, & de luy aider à sortir hors de la servitude du Demon, invisible tyran de son Empire, qui éxerçoit une tyrannie réelle sur l'Empereur même, dont il faisoit son esclave, quoy qu'à l'exterieur il fût un si puissant Monarque. Que comme il venoit d'un Païs si éloigné pour des affaires de telle importance, de la part d'un Roi plus puissant encore que Motezuma, il ne pouvoit se defendre de faire de nouveaux efforts, & de poursuivre fortement les instances qu'il avoit faites, jusqu'à ce qu'il eût obtenu une audience favorable, puisqu'il n'apportoit que la paix, ainsi qu'il étoit aisé de le juger par ceux qui l'accompagnoient, dont le petit nombre ne pouvoit donner aucun ombrage, ni faire croire qu'il eût d'autres desseins.*

Teutilé eût peine à attendre la fin de ce discours : il se leva brusquement ; & marquant sur son visage de l'impatience mêlée de chagrin & de colere, il dît : *Que jusqu'alors le grand Motezuma avoit mis la douceur en usage, en le traitant comme son hôte : mais que s'il s'opiniâtroit à faire toûjours la même réponse, ce seroit sa faute s'il se trouvoit traité comme un ennemi.* Alors, sans attendre d'autre replique, ni prendre congé, il sortit à grands pas, suivi de Pilpatoé, & des autres Indiens de son Cortege. Un procedé si cavalier embarassa un peu Cortez, mais il revint en un moment : & en s'adressant à ses Officiers il leur dît en riant : *Nous verrons comment ils soûtiendront la gageure. En tout cas, nous sçavons la maniere dont ils se batent ; & les menaces ne sont souvent que des marques d'une prudente crainte.* Et pendant qu'on serroit les diverses pieces du present, il railloit encore, en disant : *Que des Barbares n'achetoient pas à si juste prix la retraite d'une armée Espagnole ; & que ces richesses offertes à contre-tems, étoient des gages de foiblesse, bien plus que de liberalité.* C'est ainsi qu'il sçavoit saisir jusqu'aux moindres occasions d'animer les Soldats : & cette même nuit

il doubla par tout ses corps-de-garde, quoyqu'il ne fût pas vrai-semblable que les Mexicains eussent une armée toute prête pour attaquer son camp ; mais il regardoit comme possible tout ce qui pouvoit arriver. Et en effet, jamais un Capitaine n'eut trop de ces soins que la vigilance inspire ; & souvent les heures qu'on croit qu'il donne au repos dans son Cabinet, sont celles qui paroissent le mieux emploïées quand il en sort.

Le retour du Soleil découvrit une nouveauté considerable, qui fit naître quelque alteration dans nôtre camp. Les Indiens qui peuploient les barraques construites auprés des Espagnols sous l'ordre de Pilpatoé, s'étoient retirez plus avant dans les terres ; & il ne paroissoit pas un seul homme en toute cette campagne. Ceux des Villages ou des Bourgs voisins qui apportoient des vivres tous les jours, cesserent aussi tout d'un coup d'en apporter : & ces commencemens d'une necessité que la crainte fit sentir plûtôt que l'effet, furent neanmoins suffisans pour dégoûter quelques Soldats, qui commencerent à regarder comme une temerité mal concertée, le dessein de peupler un Païs si sterile. Ces murmures haussérent le ton à quelques partisans de Diego Velasquez : ils ne se cachoient plus pour dire dans les conversations ; *Que Cortez joüoit à les perdre ; & que son ambition prenoit un vol que ses forces ne pouvoient soûtenir. Qu'on ne pouvoit sauver du blâme de temerité, le dessein de se maintenir avec si peu de monde, sur les terres d'un si puissant Monarque. Qu'il faloit que tout le monde s'unît, pour crier que le retour étoit necessaire en l'Isle de Cuba, afin de fortifier la flotte & l'armée, & donner un fondement plus assuré à cette entreprise.*

Cortez bien averti de ces bruits, emploïa tous ses amis & ses confidens pour penetrer les sentimens des Soldats en general ; & il trouva que le plus grand nombre & les plus braves étoient de son parti. Sur cette confiance, il permit aux malcontens de venir le trouver, pour luy representer leurs raisons. Diego d'Ordaz porta la parole pour tous les autres ; & d'un air assez déconcerté & chagrin, il dît au General : *Que les Soldats étoient desesperez, & en termes de franchir les bornes de l'obeïssance & de la discipline ; parce qu'ils avoient entendu dire, qu'on parloit de suivre cette entreprise où ils se voïoient*

*engagez: & qu'il faloit avoüer que leur chagrin n'étoit pas tout-à-fait déraisonnable; puisque ni le nombre des Soldats, ni l'appareil des vaisseaux, ni le fond des vivres & de munitions, n'avoient aucune proportion avec le dessein de conquerir un Empire si puissant, & d'une si vaste étenduë. Que personne n'étoit assez ennemi de soi-même, pour vouloir se sacrifier au caprice d'autrui: & qu'il étoit necessaire que l'on songeât à se retirer à Cuba, afin que Diego Velasquez pourvût la flotte d'un renfort considerable, & reprît le dessein de cette conquête, avec plus d'ordre & de forces.*

Cortez écouta la harangue, sans paroître choqué, ni de la dureté de cette proposition, ni de celle du stile dont on luy parloit; & répondit à Ordaz d'un sang froid admirable: *Qu'il luy étoit obligé de son avis, parce qu'il n'avoit point encore apris le dégoût de ses Soldats: qu'au contraire il croïoit qu'ils devoient être contens, & pleins de confiance, puisqu'en cette expedition ils n'avoient point encore eu de sujet de se plaindre de la fortune; si ce n'étoit qu'ils fussent fatiguez de l'excez de ses caresses. Qu'un voïage sans traverses, favorisé de la mer & des vents; des succez tels que leurs desirs même ne pouvoient s'en figurer de plus heureux; l'assistance du Ciel, qui s'étoit declaré pour eux à Cozumel; une grande victoire à Tabasco; le bon accueil & les regales qu'on leur avoit faits en ce Païs là, n'étoient pas des principes dont on dût attendre une conclusion si desagreable: attendu même que l'éloignement fait paroître les obstacles plus grands qu'ils ne sont, & que ces monstres de l'imagination se dissipent souvent, quand on y porte la main. Neanmoins, que si les Soldats avoient si peu de confiance & de courage, comme on luy disoit, ce seroit une grande folie de compter sur leur secours, dans une entreprise de cette nature. Qu'il faloit donc prendre ses mesures pour retourner à l'Isle de Cuba, ainsi qu'ils luy proposoient: mais qu'il vouloit bien leur avoüer, qu'il se trouvoit forcé à cette resolution par le conseil de ses amis, bien plus que par l'inclination des Soldats & du menu Peuple.* Il ajoûta encore d'autres paroles, par lesquelles il desarma la malice de cette faction de mutinez, sans leur laisser aucun sujet de la faire éclater, jusqu'à ce qu'il prit son tems pour les desabuser: & cet art de dissimuler, dont on permet quelquefois le bon usage à la prudence, fit voir qu'il sçavoit se relâcher quand il étoit necessaire, pour re-

venir avec de plus grandes forces à l'execution de ses desseins.

---

## CHAPITRE VI.

*On publie le retour en l'Isle de Cuba. Les Soldats que Cortez avoit mis dans ses interêts font des protestations contre ce retour. Le Cacique de Zempoala recherche l'amitié des Espagnols ; & on fonde la Ville de Vera Cruz.*

QUelques heures aprés qu'Ordaz & ceux de sa cabale eurent presenté leur requête à Cortez, il fit publier par le camp, que tout le monde se tînt prêt à s'embarquer le lendemain au matin, pour retourner à Cuba : & il donna pour cet effet des ordres aux Capitaines, de remonter avec leurs compagnies sur les mêmes vaisseaux qu'ils avoient déja commandez. Cette resolution ne fut pas plûtôt divulguée parmi les Soldats, que ceux qui étoient prevenus & gagnez en faveur du General, s'émûrent en criant : *Que Cortez les avoit trompez, en leur faisant croire qu'ils alloient s'établir en ce Païs-là, & le peupler. Qu'ils ne vouloient ni le quitter, ni retourner à Cuba : ajoûtant, que s'il avoit dessein de se retirer, il pouvoit l'executer, avec ceux qui avoient pris leurs mesures pour le suivre. Que pour eux, ils ne manqueroient point de Commandant ; & qu'il se trouveroit encore quelque brave Cavalier qui voudroit bien en prendre la charge.* Le bruit de ces discours s'augmenta jusqu'à ce point, que plusieurs de ceux que la faction contraire avoit entraînez dans ses sentimens, revinrent au parti du General. Ces gens crierent plus haut que les autres ; & les amis de Cortez, qui avoient soûlevé ce premier mouvement, se trouverent embarassez à appaiser le dernier. Ils approuverent leur résolution, & offrirent d'en parler à Cortez, afin de l'obliger à suspendre celle qu'il avoit prise pour le retour. En effet, ils partirent aussi-tôt pour aller le chercher, afin de ne laisser point refroidir cette

nouvelle ardeur. Ils y allerent, accompagnez de la plus grande partie des Soldats ; & lorſqu'ils furent en ſa preſence, ils luy dirent : *Que toute l'armée étoit prête à ſe ſoûlever, à cauſe d'une nouveauté ſi ſurprenante.* Ils ſe plaignirent ( ou feignirent qu'on ſe plaignoit ) *Qu'une reſolution de cette conſequence eût été priſe ſans demander l'avis des Capitaines.* Ils appuïoient *ſur la honte & l'injure que le nom des Eſpagnols ſouffriroit, en abandonnant une entrepriſe, au ſeul bruit des difficultez qui pouvoient s'y rencontrer, & en tournant le dos ſans tirer l'épée.* Ils repreſentoient à Cortez ce qui étoit arrivé à Grijalva : *Que le chagrin de Velaſquez avoit été fondé ſur ce que Grijalva n'avoit pas fait d'établiſſement dans le Païs qu'il avoit découvert : Que c'étoit le ſujet que Velaſquez avoit pris, pour traiter ce Commandant de lâche, & pour luy ôter la conduite de la flotte.* Enfin, ils n'oublierent rien de tout ce qu'il leur avoit luy-même dicté ; & il les écouta comme des gens qui le ſurprenoient, en luy apprenant un incident tout nouveau. Cependant Cortez fit toutes les façons qui étoient neceſſaires. Il ſe fit beaucoup prier d'accorder une choſe qu'il ſoûhaitoit paſſionnément : à la fin, témoignant qu'il ſe rendoit, il dît : *Qu'il avoit été mal informé, parce que quelques perſonnes engagées bien avant dans l'intrigue d'une certaine faction.* ( Il ne nomma perſonne, afin de paroître diſcret. ) *Ces gens luy avoient aſſûré que les Soldats étoient deſolez, & crioient qu'il faloit abſolument abandonner ce Païs, & retourner à Cuba. Que comme il avoit donné dans cette reſolution contre ſon goût, & par pure complaiſance pour les Soldats, il demeureroit en ce Païs avec une ſatisfaction d'autant plus grande, qu'il les voïoit en des ſentimens qui s'accordoient parfaitement avec le ſervice du Roi, & l'obligation que de veritables Eſpagnols ſe font, d'aimer l'honneur plus que la vie : Mais qu'ils devoient comprendre qu'il ne vouloit que des Soldats de bon gré ; & que la guerre n'étoit point un emploi de forçats. Qu'ainſi, quiconque trouveroit bon de ſe retirer à Cuba, le pouvoit faire ſans aucun obſtacle ; & que dés ce moment il donneroit ordre qu'il y eût une embarcation ſeure, & des vivres préparez pour tous ceux qui ne ſe ſentiroient pas diſpoſez à ſuivre volontairement ſa fortune.* Cette reſolution fut reçuë avec de grands applaudiſſemens. Le nom de Cortez retentît par tout ; & on vît des chapeaux voler en l'air de tous côtez, qui eſt une maniere dont les

Soldats expliquent leur joie. Les uns la produisoient comme ils la sentoient : les autres en montroient, pour ne se pas marquer par une mauvaise distinction ; & personne n'osa contredire la proposition d'un établissement. Ceux mêmes qui avoient appuïé les plaintes des mécontens, n'eurent plus la hardiesse de se déclarer. Ils firent des excuses à Cortez, qui reçut leurs raisons sans les approfondir, reservant à s'en plaindre en une meilleure occasion.

Il arriva en ce même-tems, que Bernard Diaz étant en sentinelle sur les avenuës du camp, avec un autre Soldat, ils vîrent cinq Indiens qui descendoient d'une colline du côté du rivage de la mer, & qui s'avançoient vers le camp. Comme ils parurent à ces deux Soldats en trop petit nombre pour donner l'alarme, ils les laisserent approcher. Les Indiens s'arrêterent à quelque distance, & firent les signaux ordinaires pour marquer qu'ils venoient comme amis, & comme Ambassadeurs vers le General de l'armée. Diaz les prit sous sa conduite, laissant son compagnon au même poste, à dessein d'observer si ces Indiens n'étoient point suivis de quelques troupes. Cortez les reçut agreablement, & donna ordre qu'on les regalât, avant que de leur donner audience. Il remarqua qu'ils paroissoient être d'une Nation differente des Mexicains, à l'air & aux habits, quoyqu'ils eussent comme ces derniers les oreilles & la levre percées, où ils faisoient passer de gros anneaux & des pendans, qui pour être d'or, ne laissoient pas de les enlaidir. Leur accent étoit encore different ; en sorte que Marine & Aguilar étant arrivez, on reconnut qu'ils parloient une autre langue que celle de Mexique : & ce fut un grand bonheur, qu'un d'entre ces Indiens entendît & parlât cette derniere , avec quelque difficulté. Ce fut par son organe qu'on apprit, qu'ils étoient envoïez par le Seigneur de Zempoala, Province qui n'étoit pas fort éloignée, pour visiter de sa part le Chef de ces braves hommes, dont ils avoient sçû les exploits si admirables dans la Province de Tabasco. Que leur Cacique étant Prince guerrier, & aimant les hommes de cœur, luy demandoit son amitié ; insistant fort sur cette estime que son Maître faisoit des Soldats valeureux, comme s'il eût apprehendé que l'on n'eût attribué à la peur, des avances qui n'étoient que l'effet d'une inclination genereuse.

Cortez reçut avec des démonſtrations d'eſtime & de joie, les offres d'amitié & de bonne correſpondance qu'ils luy faiſoient de la part de leur Cacique. Il regardoit comme une grace ſinguliere du Ciel, l'arrivée de ces Ambaſſadeurs, en un tems où il y avoit ſujet de ſe défier des Mexicains : & elle luy parut d'autant plus ſignalée, qu'il apprit que la Province de Zempoala étoit ſur le chemin qu'il faloit prendre pour aller en ce lieu que François de Montexo avoit découvert au long de la côte, & où il avoit deſſein de porter ſon camp, & de s'établir. Il fit quelques queſtions à ces Indiens, pour s'informer plus particulierement du deſſein & des forces de leur Cacique ; & entr'autres choſes, il leur demanda : *Pourquoy étant ſi voiſins, ils avoient tardé ſi long-tems à luy envoïer cette Ambaſſade?* A quoy ils répondirent : *Que ceux de Zempoala ne communiquoient pas volontiers avec les Mexicains, dont ils ne ſouffroient les cruautez qu'avec horreur.*

Cette nouvelle plut fort à Cortez ; & en pouſſant plus avant la recherche, il apprit que Motezuma étoit un Prince violent, & extrémement haï, à cauſe de ſon orgueil inſuportable, & de ſa tyrannie, qui tenoit ſes peuples ſoûmis par la crainte, bien plus que par le devoir : & qu'en cette partie de ſon Empire, il y avoit quelques Provinces qui ne cherchoient qu'à ſecoüer le joug. Dés ce moment, cet Empereur parut moins formidable au General : tous les artifices, & les voies par leſquelles il pourroit accroître ſes forces par le nombre des alliez, ſe preſenterent confuſément à ſon imagination, & l'animerent extrémement. Le premier moïen qui s'offrit, fut de ſe mettre du côté de ces Peuples affligez ; jugeant qu'il ne ſeroit ni difficile, ni déraiſonnable, de former un parti contre un Tyran, entre des revoltez contre ſes injuſtices. C'eſt ce qu'il ſe propoſoit alors, & qu'il éxecuta enſuite ; confirmant par cet éxemple cette importante verité : Que les plus grandes forces des Monarques ſont fondées ſur l'amour de leurs Sujets. Cortez dépêcha donc promtement ces Indiens, à qui il fit des preſens, pour marques de ſon amitié, en leur promettant qu'il iroit bien-tôt luy-même rendre viſite à leur Maître, afin d'etablir entre eux une confiance reciproque, & combatre à ſon côté, autant de fois qu'il auroit beſoin de ſon aſſiſtance.

Le General avoit dessein de passer par cette Province, pour aller reconnoître celle de Quiabislan, où il vouloit fonder son premier établissement, suivant le rapport qu'on luy avoit fait de la fertilité de ce Païs là. Mais il avoit encore un autre but, où il conduisoit insensiblement les esprits : sur quoy il étoit important d'avancer la resolution qu'il avoit prise, de donner une forme au Gouvernement de la Colonie, sur le lieu même où ils étoient campez. Il communiqua cette pensée aux Capitaines qui étoient attachez à ses interêts : & aïant reglé avec eux tout ce qui pouvoit adoucir cette proposition, on assembla les Espagnols, afin de nommer les Officiers qui devoient leur rendre la justice. La Conference fut courte ; & ceux qui sçavoient le secret du General, emporterent les voix. On nomma pour Alcaldes, ou Chefs du Conseil Souverain, Alonse Hernandez Portocarrero, & François de Montexo; pour * Conseillers Alonse d'Avila, Pierre & Alonse d'Alvarado, & Gonzale de Sandoval. Jean d'Escalante fut Alguazil Major, ou Lieutenant Criminel : & on fit Procureur General François Alvarez Chico. On nomma aussi un Greffier, pour tenir les Registres du Conseil, & d'autres petits Officiers. Sur quoy, aprés qu'ils eurent tous fait le serment ordinaire, de garder la raison & la justice, suivant qu'ils y étoient obligez, par le service qu'ils devoient à Dieu & au Roi, ils prirent possession de leurs Charges avec les solemnitez accoûtumées; & ils commencerent à les éxercer, en donnant à la nouvelle Colonie le nom de la *Villa Ricca de Vera-Cruz*, qu'elle a toûjours conservé, au lieu où on fonda la Ville. Ils l'appellerent Ville Riche, à cause de l'or qu'ils avoient vû en ce Païs-là : & le nom de la Vraie-Croix luy fut donné, parce qu'ils étoient descendus en terre le jour du Vendredi Saint, auquel on adore la Croix.

* Regidores.

Cortez assista à ces fonctions comme un particulier, entre les autres Habitans ou Bourgeois de la Colonie: & quoyqu'il luy fût difficile de separer de sa personne cette espece de superiorité qui consiste en la veneration que le merite attire, il vouloit autoriser les nouveaux Officiers, par le respect qu'il leur rendoit; afin de donner à tout le Peuple un éxemple de l'obeïssance qu'on leur devoit. Sa déference étoit encore fondée sur une raison de Politique. Il avoit besoin de l'autorité

de ce Conseil, & de la dépendance des Sujets; afin que le bras de la Justice, & la voix du Peuple pûssent remplir les vuides de la Jurisdiction militaire, qui residoit en sa personne, en vertu de la délegation de Diego Velasquez. Mais comme ce Gouverneur l'avoit revoquée, il trouvoit son pouvoir appuïé sur de trop foibles fondemens, pour en user comme il le souhaitoit dans une entreprise de cette consequence. Ce defaut donnoit lieu à plusieurs reflexions, parce qu'il étoit obligé de dissimuler souvent avec ceux qui étoient sous son commandement; & il avoit un double embarras, de songer à ce qu'il devoit commander, & aux moïens de se faire obeïr.

## CHAPITRE VII.

*Cortez, dans la premiere assemblée qui se tient à Vera-Cruz, renonce à la Charge de Capitaine General que Diego Velasquez luy avoit donnée. La Ville & les Habitans font une nouvelle élection de sa personne pour commander l'armée.*

AU matin du jour suivant, on assembla le Conseil, sous pretexte de traiter des moïens de conserver & d'augmenter la nouvelle Colonie. Quelques momens aprés, Cortez demanda la permission d'y entrer, disant qu'il vouloit proposer une affaire qui regardoit le bien public. Les Juges se leverent tous pour le recevoir: & luy, aprés avoir fait une profonde reverence à ces Seigneurs, qui representoient le Corps de Ville, alla prendre sa place aprés le premier Conseiller, & fit un discours à peu prés en ces termes:

*SEIGNEURS, ce Conseil, que Dieu par sa bonté nous a permis d'établir, represente la personne de nôtre Roi, à qui nous devons découvrir nos cœurs & nos pensées, & dire sans déguisement la verité, qui est de tous les hommages celuy que les gens qui aiment l'honneur & la vertu luy rendent le plus volontiers. Je parois donc devant vous, comme si j'étois en sa presence, sans*

*avoir d'autre vûë que celle de son service ; sur quoy vous me souffrirez l'ambition que j'ai de ne le ceder à personne. Vous êtes assemblez pour deliberer des moïens d'établir cette nouvelle Colonie, trop heureuse de dépendre de vôtre conduite ; & j'ai crû que je ne vous importunerois pas, en vous proposant ce que j'ai medité sur ce sujet, afin que vous ne vous arrêtiez pas à des suppositions mal fondées, dont le défaut vous obligeroit à prendre de nouvelles conclusions. Cette Ville, qui commence aujourd'hui à s'élever sous vôtre Gouvernement, est fondée en un Païs peu connu & fort peuplé, où nous avons trouvé des marques de resistance qui suffisent pour nous persuader que nous sommes engagez en une entreprise perilleuse, où nous aurons également besoin de la tête, & des mains ; & où souvent il faudra que la force acheve ce que la prudence aura commencé. Il n'est pas tems d'emploïer la seule politique & les conseils desarmez : Vôtre premier soin doit être de conserver l'armée, qui nous sert de rempart ; & mon premier devoir est de vous avertir, qu'elle n'a pas tout ce qui luy est necessaire pour établir nôtre sûreté, & soûtenir nos esperances. Vous sçavez que je l'ai commandée, sans autre titre que la nomination de Velasquez, qui n'a pas été plûtôt expediée en ma faveur, qu'il l'a revoquee. Ie n'éxamine point ici, l'injustice de ses soupçons & de sa défiance ; il ne s'agit pas de cela : Mais on ne peut nier que la Iurisdiction militaire dont nous avons tant de besoin, ne subsiste plus en ma personne, que contre la volonté de celuy qui pouvoit en disposer ; ainsi elle n'est plus fondée que sur un titre forcé, qui porte avec soi la foiblesse du principe dont il vient. Les Soldats n'ignorent pas ce défaut. Ie n'ai point le cœur assez bas, pour éxercer en commandant, une autorité sans vigueur & pleine de scrupules ; & l'entreprise que nous avons faite, ne doit point s'entamer avec une armée qui ne se maintient dans l'obeïssance que par habitude, plûtôt que par raison. C'est à vous, Seigneurs, qu'il appartient d'apporter le remede necessaire à cet inconvenient. Vôtre assemblée, qui represente la personne du Roi, peut en son nom, pourvoir au commandement de ses troupes, en choisissant un sujet qui n'ait point contre soi ces défauts de pouvoir. Il y en a plusieurs en cette armée dignes d'un si bel emploi ; & il sera plus legitime, en quelque personne que ce soit, qui tiendra son autorité par une autre voie, ou qui la recevra de vôtre main. Pour moi, dés ce moment je me dépoüille de tout le droit qui a pû m'en investir, & je renonce*

*entre vos mains, au titre qui me l'a acquise, afin de vous laisser toute la liberté du choix que vous devez faire, & de vous asseurer que toute mon ambition se borne au bon succez de cette entreprise, & que sans me faire aucune violence, cette main qui a porté le bâton de General, sçaura fort bien se servir de la pique, ou de la lance; puisque si on apprend à commander en obeïssant à la guerre, il y a aussi des occasions où le commandement est l'école de l'obeïssance.* Il finit en jettant sur la table les Provisions qu'il avoit de Diego Velasquez; & aprés avoir baisé le bâton de General, qu'il mit entre les mains d'un des Chefs du Conseil, il se retira à sa barraque.

L'incertitude de l'évenement ne devoit pas luy causer beaucoup d'inquietude en cette action; car il avoit pris ses mesures d'une maniere qui laissoit peu de prise au hazard: neanmoins, il faut avoüer qu'il y a quelque chose de noble & de fier en cette adresse dont il se servit, pour rejetter une autorité qui n'avoit plus ni force ni bien-seance. Le choix d'un General ne balança pas long-tems dans le Conseil: quelques uns y étoient entrez fort bien préparez sur ce sujet; & les autres n'avoient rien à opposer. Toutes les voix allerent donc à recevoir la démission de Cortez; mais à condition de l'obliger à reprendre le Commandement general de l'armée: Que le Conseil souverain de la Ville luy en donneroit les Patentes au nom du Roi, jusqu'à ce que sa Majesté eût declaré sa volonté; & qu'on feroit part au Peuple de cette élection, pour voir comment il la recevroit; ou plûtôt, parce qu'on ne doutoit pas que ce ne fût avec agrément. Le Peuple assemblé par la voix du Crieur public, apprit la renonciation de Cortez au titre de General, & l'arrêté du Conseil sur ce sujet. Ce dernier article fut reçû avec tout l'applaudissement que l'on avoit ou esperé, ou pratiqué. Quoyqu'il en soit, la joie éclata par de grandes acclamations: les uns felicitoient les Seigneurs du Conseil de leur bon choix: les autres demandoient Cortez pour General, comme si on le leur eût refusé; & s'il y en eût quelques-uns qui ne prissent point de part à la joie publique, leurs cris ne laissoient pas d'en donner des marques, quoyque feintes, ou du moins ils cherchoient quelque pretexte à leur silence. Aprés cette diligence, les Chefs du Conseil & les Conseillers, accompagnez de

la plus grande partie des Soldats, qui representoient le Peuple, allerent à la barraque d'Hernan Cortez, où ils luy signifierent : *Que la Ville de Vera-Cruz, au nom du Roi Dom Charles, l'avoit élû & nommé pour Gouverneur & General de l'armée qui étoit en la Nouvelle Espagne, en pleine assemblée de son Conseil, avec la connoissance & l'approbation de tous ses Habitans ; & en tant que besoin seroit, elle le requeroit, & luy ordonnoit de se charger de cet emploi, puisque cela importoit au bien public de la Ville, & au service de sa Majesté.*

Cortez reçut cette nouvelle Charge avec beaucoup de civilité, & même de respect. Il l'appella toûjours nouvelle ; afin de marquer par le nom même, la difference qu'il faisoit de celle-ci à l'autre, à laquelle il avoit renoncé. Dés ce moment il commença à donner les ordres, avec un certain caractere de grandeur & de confiance, qui fit bien-tôt impression sur l'esprit des Soldats, pour les porter à l'obeïssance.

Les partisans de Velasquez témoignerent peu de prudence en cette occasion : ils ne prirent aucunes mesures pour couvrir leurs passions, & ils ne sçûrent pas ceder au torrent qu'ils ne pouvoient retenir. Ils tâchoient de ruiner l'autorité du Conseil, & en même-tems le credit du General, en blâmant son ambition, & parlant avec mépris de ces miserables abusez, qui n'en penetroient pas le fond. Comme le murmure a un venin caché, & je ne sçai quel droit d'autorité sur l'esprit de ceux qui l'écoutent, celuy-ci faisoit un progrez fort dangereux dans les conversations, où il ne manquoit pas de gens qui le recevoient, & le poussoient en avant. Cortez fit ce qu'il put afin d'arrêter ce mal dés sa naissance, apprehendant qu'il n'entraînât les esprits qui étoient en mouvement, ou qu'il n'y mît ceux qui étoient aisez à ébranler. Il avoit éprouvé que sa patience n'étoit d'aucun usage en ces occasions, & que les voies de la douceur produisoient un effet tout contraire, & rendoient le mal plus dangereux : ainsi il se resolut à suivre celles de la rigueur, qui sont toûjours les plus puissantes contre les insolens. Il fit donc arrêter & mettre aux fers dans les vaisseaux, où ils furent conduits, Diego d'Ordaz, Pedro Escudero, & Jean Velasquez de Leon. Ce châtiment porta la terreur dans l'esprit de tous les Soldats ; & Cortez trouva bon de l'augmenter, en disant avec une fermeté intre-

pide: *Qu'il les avoit fait prendre comme seditieux & perturbateurs du repos public ; & qu'il leur feroit faire leur procez, jusqu'à ce que leur tête eût répondu de leur opiniâtreté.* Il se maintint durant quelques jours dans cette severité feinte, ou veritable, sans les pousser en Justice ; parce qu'il souhaitoit de les corriger, plûtôt que de les punir. D'abord on leur retrancha toute sorte de communication, qu'on leur permit au bout de quelques jours, par la permission du General, qui ne passoit neanmoins que pour une simple tolerance. Il se servit adroitement de cette voie pour leur détacher quelques-uns de ses confidens, qui les ramenerent insensiblement à la raison : en sorte que les chagrins étant dissipez de toutes parts, ils devinrent les plus fideles amis de Cortez, & des plus ardens à combatre auprés de sa personne, en toutes les occasions qui se presenterent.

---

## CHAPITRE VIII.

*L'armée marche pour aller à Quiabislan, & passe par Zempoala, où le Cacique reçoit les Espagnols avec beaucoup d'honneur. On a de nouvelles connoissances de la tyrannie de Motezuma.*

Aussi-tôt que le General eût fait arrêter ces prisonniers, il commanda Pierre d'Alvarado avec cent hommes, pour aller reconnoître le païs, & chercher des vivres, parce qu'on commençoit à sentir le besoin qu'on avoit de ceux que les Indiens apportoient à l'armée. Ce Capitaine avoit ordre de ne faire aucune hostilité, & de n'en venir point aux armes, à moins que de s'y voir forcé par la necessité de se défendre. Il eut le bonheur d'éxecuter ces ordres sans beaucoup de peine, parce qu'il n'alla pas loin sans trouver quelques Villages ou Hameaux, dont les Habitans avoient laissé l'entrée libre, en se retirant dans les bois. Les maisons abandonnees de leurs maîtres étoient fort bien garnies de maiz, de poules, & d'autres provisions : & les Soldats, sans faire tort aux édifices ni aux meubles, prirent seulement les vivres dont ils avoient be-

soin, commes choses acquises par le droit de la necessité ; & ils revinrent au camp, chargez & contens.

Cortez, sans perdre de tems, donna ses ordres pour faire marcher l'armée, suivant le dessein qu'on avoit pris. Les vaisseaux mirent à la voile, pour aller à Quiabislan ; & l'armée suivit par terre le chemin de Zempoala. Elle avoit à droite la côte de la mer ; & l'on fit quelques détachemens pour reconnoître la campagne, afin de prévenir tous les accidens qui pouvoient arriver en un Païs, où la confiance étoit une negligence condamnable.

Ils se trouverent en peu d'heures sur les bords de la riviere de Zempoala, proche de laquelle on bâtit depuis la Ville de Vera-Cruz. Comme cette riviere étoit profonde, il falut rassembler quelques canots ou bateaux de pêcheurs, que l'on trouva sur la rive, où l'armée passa, en laissant nager les chevaux. Cette premiere difficulté étant surmontée, les Espagnols arriverent à un Bourg, qu'ils reconnurent dans la suite être de la Province de Zempoala. Ils prirent à mauvaise augure de voir que les maisons étoient vuides, non seulement d'Habitans, mais encore de vivres & de meubles ; ce qui marquoit une retraite premeditée, & faite avec ordre. Ils avoient seulement laissé dans leurs Temples quelques Idoles, avec des instrumens, ou coûteaux de bois garnis de pierres à fuzil ; & en quelques endroits, de miserables restes de la peau des victimes humaines qu'ils avoient sacrifiées, & qui causoient en même-tems de la pitié & de l'horreur.

Ce fut en ce lieu que l'on vid pour la premiere fois, non sans admiration, les livres des Mexicains, dont nous avons déja parlé. Il y en avoit trois ou quatre dans ces Temples, qui contenoient sans doute les ceremonies de leur Religion. Ces livres étoient de toile, enduite d'une espece de gomme, ou de vernis. Leur figure étoit comme celle des anciens titres, composez de plusieurs peaux de parchemins fort larges, & collez ensemble. Ils plioient cette toile, en sorte que chaque double faisoit une feüille, & tous ensemble composoient le volume. Ils paroissoient, autant qu'on en pût juger à la vûë, écrits de tous côtez, ou plûtôt grifonnez de cette espece d'images & de chiffres, dont les Peintres de

Teutilé avoient donné une connoiſſance bien plus parfaite.

L'armée logea dans les maiſons les mieux bâties. On paſſa la nuit avec quelque incommodité, aïant les armes prêtes, & ſur toutes les avenuës de bonnes ſentinelles, qui pûſſent aſſûrer le repos des autres par leur vigilance. Le lendemain on reprit le même ordre de marche par le chemin le plus fraïé, qui deſcendoit vers le Couchant, en s'écartant un peu de la côte de la mer. On ne trouva en toute la matinée, perſonne dont on pût prendre langue, & rien qu'une ſolitude ſuſpecte, dont le ſilence donnoit beaucoup à penſer. Enfin, à l'entrée d'une tres belle prairie, on découvrit douze Indiens qui venoient chercher le General, chargez d'un regale de poules, & de pain de mayz, que le Cacique de Zempoala luy envoïoit, avec de tres-humbles prieres de ne laiſſer pas de venir dans ſon Bourg, où il avoit fait préparer des logemens pour toute l'armée, & où il eſperoit le traiter avec plus d'abondance & d'honneur. On apprit de ces Indiens, que le lieu de la reſidence du Cacique étoit éloigné de celuy où ils étoient, d'un Soleil, c'eſt à dire en leur langue, d'une journée de marche : car ils ne connoiſſoient point la diviſion de l'eſpace en lieuës ; & ils meſuroient les diſtances par le mouvement du Soleil, en comptant le tems, & non les pas du chemin. Cortez témoigna qu'il eſtimoit extrémement le regale du Cacique ; & il luy renvoïa ſix Indiens, retenant les autres pour luy ſervir de guides, & pour tirer d'eux quelques lumieres de ce qu'il deſiroit ſçavoir ; ne ſe fiant pas encore à ces démonſtratiöns d'honnêteté, qui paroiſſoient d'autant moins aſſûrées, qu'elles étoient imprevûës.

L'armée paſſa la nuit dans un Village de peu de maiſons, dont les Habitans parurent fort empreſſez à bien traiter les Eſpagnols. Leur confiance & leur tranquillité firent juger que cette Nation ſouhaitoit la paix : & les conjectures ne ſe trouverent pas fauſſes, quoyque l'eſperance ſe flatte quelquefois en de pareilles occaſions. L'armée partit le matin, marchant vers Zempoala, ſous la conduite de ſes guides, qu'on ne ſuivoit pourtant qu'avec toutes les précautions neceſſaires. Sur le ſoir, à la vûë du Bourg, vingt Indiens équipez fort galamment à leur maniere, ſortirent pour recevoir le Gene-

ral ; & aprés avoir fait toutes leurs ceremonies, ils luy dirent : *Que leur Cacique n'avoit pû venir avec eux, parce qu'il étoit incommodé : Qu'il les avoit envoïez pour luy en faire ses complimens ; & qu'il l'attendoit, avec beaucoup d'impatience de connoître des hôtes, dont la valeur faisoit tant de bruit, & de les recevoir dans son amitié, comme ils étoient déja dans son inclination.*

Le Bourg étoit grand & peuplé, en une tres-belle situation, entre deux ruisseaux qui arrosoient une campagne tres-fertile. Ces ruisseaux venoient d'une montagne peu éloignée, d'une descente aisée & couverte d'arbres. Les maisons étoient de pierre, couvertes & crêpies d'une maniere de chaux blanche, luisante & polie, dont l'éclat faisoit un spectacle fort brillant aux yeux : en sorte qu'un des Soldats détachez revint avec précipitation au gros, criant : *Que les murailles étoient d'argent.* Cette vision réjoüit beaucoup toute l'armée ; & tel donna dedans de tout son cœur, qui fut aprés cela le premier à se railler de la bévûë de cet homme.

Toutes les ruës & les places publiques étoient remplies d'Indiens, accourus pour voir l'entrée, en tres-grand nombre, sans aucunes armes qui pûssent donner du soupçon, & sans faire d'autre bruit que celuy qui naît ordinairement d'une grande multitude de peuple assemblé. Le Cacique sortit à la porte de son Palais. Son incommodité étoit une grosseur prodigieuse, qui ne l'embarrassoit pas moins qu'elle le défiguroit. Il s'approcha avec peine, appuïé sur les bras de quelques Indiens des plus nobles, du secours desquels il paroissoit tirer tout son mouvement. Sa parure étoit, une mante de coton sur ce gros corps tout nud : la mante enrichie de plusieurs joïaux & pierres fines qui pendoient en plusieurs endroits, ainsi que de ses oreilles & de ses levres. Prince d'une tres-curieuse figure, dont le poids s'accordoit fort bien avec la gravité. Cortez eut besoin de toute la sienne pour empêcher les Espagnols d'éclater de rire : & comme il avoit aussi à travailler sur soi, il ajoûta une severité forcée, en donnant cet ordre. Mais à peine eût-on entendu le raisonnement du Cacique, lorsqu'il embrassa le General, & qu'il salüa les autres Capitaines, qu'on reconnut son bon esprit, & qu'il gagna par les oreilles ce que les yeux luy refusoient. Son dis-

cours étoit juste & concerté. Il trencha ses complimens en peu de paroles, qui marquoient beaucoup d'honnêteté & de discretion ; & conclut en disant au General : *Qu'il se retirât en son quartier pour prendre du repos, & faire les logemens de son armée : Qu'il iroit luy rendre visite, afin de conferer ensemble plus commodément de leurs interêts communs.*

Ces logemens étoient preparez sous des portiques ou vestibules de plusieurs maisons, qui occupoient un assez grand espace, où tous les Espagnols trouverent moïen de se loger sans embarras, & où on leur fournit abondamment les choses dont ils avoient besoin. Le Cacique envoïa annoncer sa visite par un present de bijoux d'or, & d'autres curiositez, qui valoient bien deux mille marcs d'or. Il suivit de prés son present, accompagné d'un superbe cortege, sur une espece de lit de repos que ses principaux Officiers portoient sur leurs épaules ; & sans doute les plus robustes étoient alors les plus dignes de cette marque d'honneur. Cortez accompagné de tous ses Capitaines, alla le recevoir hors la porte de son logis ; & luy donnant par tout le pas & la main, il le conduisit en son appartement, où il ne retint que ses Truchemens, parce qu'il vouloit luy parler en secret. Aprés le discours accoûtumé sur les motifs de son arrivée en ce Païs, la grandeur de son Roi, & les erreurs de l'Idolatrie, il ajoûta : *Qu'un des principaux emplois de la valeur des Soldats qu'il conduisoit, étoit de détruire l'injustice, de châtier la violence, & de se ranger du parti de la justice & de la raison.* Il toucha cet article de propos déliberé, parce qu'il pretendoit mettre le Cacique sur la plainte contre Motezuma, & voir ce qu'il pouvoit attendre de son mécontentement, suivant ce qu'il en avoit appris. D'abord le changement qui parut sur le visage de l'Indien, fit connoître au General, qu'il avoit mis le doigt dans la plaie : mais avant que de répondre, il fit paroître par ses soûpirs, qu'il avoit de la peine à déclarer ses maux. Enfin la douleur l'emporta ; & en déplorant sa misere il dît : *Que tous les Caciques de cette contrée se trouvoient dans un esclavage honteux & miserable, gemissant sous le poids des cruautez & de la tyrannie de Motezuma, sans avoir ni assez de force pour s'en tirer, ni*

*assez de raison pour imaginer le remede qu'il y faloit apporter. Qu'il se faisoit adorer & servir par ses vassaux, comme un de leurs Dieux ; & qu'il vouloit qu'on reverât ses injustices & ses violences, comme des arrêts du Ciel. Qu'il n'osoit pourtant pas luy proposer une entreprise aussi dangereuse qu'étoit celle de secourir ces pauvres affligez ; parce que Motezuma avoit trop de forces, & que Cortez avoit trop peu de sujet de leur être obligé, pour se declarer ennemi d'un Prince si puissant : & que ce seroit ignorer les loix de l'honnêteté, que de pretendre acquerir son amitié, en luy vendant à un si haut prix le petit service qu'il luy avoit rendu.*

Cortez entreprit de le consoler, en luy disant : *Qu'il craignoit peu les forces de Motezuma, parce que les siennes étoient favorisées du secours du Ciel, & avoient un avantage naturel sur les Tyrans : mais que comme il étoit obligé d'aller à Quiabislan, ceux qui se sentoient opprimez par quelque violence, le trouveroient en cet endroit, en cas qu'ils eussent la raison de leur côté, & qu'ils voulussent l'appuïer du secours de ses armes. Qu'il pourroit cependant communiquer cette proposition à ses amis & à ses confederez, en les asseurant que Motezuma cesseroit de les insulter, ou ne le pourroit faire, lorsque luy & ses Soldats auroient entrepris de le proteger.* Ils se separerent sur cette assûrance ; & Cortez donna aussi tôt les ordres pour suivre sa marche, aïant gagné le cœur, & l'esprit du Cacique, & sentant en luy-même une extréme joie de voir cet heureux acheminement à ses desseins, qui sortant alors, pour ainsi dire, des espaces imaginaires, commençoient à paroître possibles.



## CHAPITRE IX.

*Les Espagnols vont de Zempoala à Quiabislan. Ce qui se passe à leur entrée dans cette Ville, où l'on est encore informé du mécontentement de ces Peuples. Cortez fait arrêter six Officiers de Motezuma.*

LEs Espagnols étoient sous les armes, prêts à partir, lorsque quatre cens Indiens, se presenterent pour porter leurs valises & leur bagage, & pour aider à conduire l'artillerie. Ce secours fut d'un grand soulagement aux Soldats; & ils le regardoient comme une grace particuliere du Cacique, jusqu'à ce que l'on apprit de Marine, que c'étoit un usage reglé, que les Seigneurs assistassent les armées de leurs alliez de cette espece de sommiers, qu'ils appelloient *Tamenes*, qui étoient accoûtumez à marcher cinq ou six lieuës avec leur charge. Le Païs que l'on découvrit en marchant, étoit fort agreable & riant, couvert en quelques endroits d'arbres, dont l'extréme hauteur faisoit un spectacle admirable; & en d'autres, de toutes sortes de grains, semez & cultivez avec soin. Cette vûë rejoüït les Espagnols, qui s'estimoient trop heureux de voïager en un si beau païs. Au coucher du Soleil ils trouverent un Hameau abandonné, où ils se logerent, afin d'éviter l'inconvenient d'entrer de nuit dans Quiabislan, où ils arriverent le lendemain à dix heures du matin.

On découvroit de loin les maisons de ce Bourg, assez étendu, sur une hauteur de rochers qui sembloient luy servir de murailles, dans une situation tres-forte par sa nature, dont toutes les avenuës étoient étroites, & en pente fort roide: & quoyqu'elles ne fussent défenduës de personne, on ne laissa pas d'y monter avec assez de peine. Le Cacique & les Habitans s'étoient retirez, pour s'éclaircir de loin de l'intention de nos gens; & l'armée s'empara de tous les postes, sans trouver personne dont on pût tirer quelque connoissance, jusqu'à ce qu'une compagnie arrivant à la place, où

les Temples étoient bâtis, il en sortit quatorze ou quinze Indiens, en équipage de grands Seigneurs à leur maniere. Ces gens, aprés un long prelude de revèrences & de parfums, s'approcherent, affectant de paroître en même-tems civils & assûrez, & de déguiser leur crainte en respect; mouvemens aisez à confondre, par leur ressemblance. Cortez les rassûra entierement, par ses caresses. Il leur fit present de quelques bagatelles de verre peint de bleu ou de verd, dont ceux qui en connoissoient la juste valeur, ne laissoient pas alors d'en estimer beaucoup l'usage. Aprés que ce regale leur eût ôté toute la fraïeur qu'ils dissimuloient, ils dirent: *Que leur Cacique s'étoit retiré par un dessein premedité, de crainte d'attirer la guerre en défendant l'entrée de sa Ville, ou de hazarder sa personne, en la confiant à une Nation qu'il ne connoissoit pas; & qui venoit le trouver les armes à la main. Qu'il n'avoit pû retenir ses Sujets épouvantez par cet éxemple, & moins obligez que luy d'attendre le peril. Que pour eux, qui étoient bien au dessus du vulgaire, & qui devoient avoir plus de cœur, ils avoient offert de s'y exposer. Mais qu'au moment que le Cacique & ses Sujets apprendroient la douceur & l'honnêteté de leurs hôtes, qu'ils honoroient déja beaucoup, ils reviendroient dans leurs maisons, & se feroient un honneur & un plaisir, de servir de si braves gens, & de leur obeïr en tout.* Le General leur donna toute sorte d'assûrance: & d'abord qu'ils furent partis, il commanda à tous les Soldats de laisser passer librement les Indiens, dont la confiance parut bientôt, en ce que quelques familles revinrent dés la même nuit; & peu de tems aprés, la Ville fut repeuplée de tous ses habitans.

Le Cacique arriva le dernier. Il amenoit celuy de Zempoala pour être son protecteur; & ils étoient tous deux portez par leurs Courtisans, sur une espece de lit de repos. Zempoala fit des excuses fort adroites pour son voisin; aprés quoy ils tomberent d'eux mêmes sur les plaintes contre Motezuma, representant vivement, & quelquefois avec des larmes, *les tyrannies & les cruautez de ce Prince, l'oppression de ses Peuples, & le desespoir de sa Noblesse.* A quoy Zempoala ajoûta cette conclusion: *Ce monstre est si superbe & si fier, qu'aprés nous avoir appauvris & épuisez par ses impôts, s'enrichissant de nôtre misere, il veut encore entreprendre sur l'honneur de ses Vassaux, en nous*

*ôtant par force nos filles & nos femmes, afin de soüiller de nôtre sang les Autels de ses Dieux, aprés avoir sacrifié ces infortunées victimes, à d'autres usages plus cruels & moins honnêtes.*

Cortez tâcha de les consoler, & de les disposer à faire une étroite alliance avec luy. Comme il s'informoit de leurs forces, & du nombre de ceux qui prendroient les armes pour maintenir la liberté, il vid entrer deux ou trois Indiens fort effraïez, qui parlerent à l'oreille aux Caciques; ce qui les jetta dans un trouble si violent, qu'ils se leverent aussi-tôt, pâles & éperdus, & ils sortirent sans prendre congé, ni achever leur discours. La cause de leur émotion parut bien-tôt, lorsqu'on vid passer par le quartier même des Espagnols, six Ministres de Motezuma, de cette espece de Commissaires ou Intendans qu'il envoïoit par tout son Roïaume pour recueillir les tributs. Ils étoient richement parez de plumes, & de joïaux d'or en pendans, sur des mantes de coton tres-propres & tres-fines, suivis d'un grand cortege de serviteurs, dont quelques-uns tenoient au-dessus d'eux des parasols de plumes, qu'ils remuoient suivant qu'il étoit necessaire, pour donner à leurs Maîtres, par ce mouvement officieux, l'air & l'ombre en même-tems. Cortez, accompagné de ses Capitaines, sortit pour les voir, à la porte de son logis; & ces Indiens passerent sans luy faire aucune civilité, d'un air mêlé de colere & de mépris. Cette fierté émût la bile des Soldats; & ils l'auroient châtiée sur le champ, si le General ne les avoit retenus, se contentant alors d'envoïer Marine, avec une escorte suffisante, afin qu'elle s'informât des intentions de ces Ministres.

On apprit par cette voie, que les Mexicains avoient établi le Siege de leur Audience en une des maisons de la Ville, où ils avoient fait citer les Caciques. Qu'ils leur avoient fait en public des reprimandes tres-aigres de leur insolence, pour avoir reçû dans leurs Villes une Nation étrangere, ennemie de leur Roi. Qu'afin d'expier cette faute énorme, il leur commandoit de fournir, outre le tribut ordinaire, vingt Indiens propres à être sacrifiez aux Dieux.

Sur cet avis, Cortez envoïa querir les deux Caciques par

quelques Soldats, qui avoient ordre de les amener sans bruit. Lorsqu'ils furent arrivez, il leur fit croire qu'il avoit penetré le fond de leurs pensées, afin d'autoriser par ce mystere, la proposition qu'il vouloit leur faire, en ces termes: *Qu'il sçavoit déja la violence de ces Intendans, qui prétendoient leur imposer un nouveau tribut sur le sang humain, sans qu'ils eussent commis aucun crime, mais seulement reçû & logé son armée. Qu'il n'étoit plus tems d'endurer de semblables abominations: & que pour luy, il ne souffriroit pas qu'on executât devant ses yeux, des commandemens qui donnoient tant d'horreur. Au contraire, qu'il leur ordonnoit absolument, d'assembler leurs troupes, & d'aller prendre ces infames Ministres. Qu'il prenoit sur son compte, & sur la valeur de ses Soldats, la défense d'une action qu'ils entreprenoient par son ordre.*

Les Caciques furent embarrassez. Ils refusoient de prendre part à cette execution, aïant le cœur & l'esprit abatus par l'habitude des souffrances, prêts à baiser les verges dont on les foüetoit. Neanmoins, Cortez redoubla son commandement, avec tant d'autorité, qu'ils n'oserent desobeïr; & ils allerent se saisir des Ministres de Motezuma, avec extréme joie de tous les Indiens, qui applaudissoient à cette action. On leur donna une espece d'entraves ou de fers, dont ils se servoient dans leurs prisons, & qui étoient fort incommodes: car ils serroient la gorge du prisonnier, & l'obligeoient à soûlever à tous momens les épaules, contre la pesanteur du fardeau, afin de se donner la liberté de respirer. Les Caciques vinrent étaler à Cortez leur zele & leur vigueur en cette action, d'une maniere qui avoit quelque chose de fort plaisant. Ils protestoient de leur faire souffrir ce jour-là même, le supplice qui étoit ordonné contre les traîtres; & voïant qu'on ne vouloit pas le leur permettre, ils demanderent au moins, qu'ils pûssent les sacrifier à leurs Dieux, comme s'ils leur eussent fait une grande grace.

Cortez s'assûra des prisonniers, par un bon corps-de-garde de Soldats Espagnols, & revint à son logis. Il fit de longues reflexions sur les moïens qu'il devoit choisir, pour se tirer de l'embarras dans lequel il étoit entré, en promettant aux deux Caciques de les proteger contre le peril qui les menaçoit, pour avoir obeï à ses ordres: car il ne vouloit pas

rompre abſolument avec Motezuma, ni perdre entierement ſa confiance; mais ſeulement luy donner de la crainte & de la jalouſie. Ce n'étoit pas une bonne voie pour arriver à ce but, que d'appuïer de ſes armes la delicateſſe de quelques Vaſſaux mécontens de leur Prince, ſans être provoqué par un nouvel outrage, & de fermer toutes les ouvertures au raccommodement ſans aucun pretexte. D'ailleurs, il regardoit comme un point de la derniere importance, la neceſſité de maintenir un parti formé contre l'Empereur, afin d'en être aſſiſté en cas de beſoin. Il jugea enfin, que le parti le plus ſûr étoit de ſe ménager avec Motezuma, en ſe faiſant un merite auprés de luy; & de ſuſpendre les effets de cette rebellion, en luy faiſant connoître, qu'au moins il luy rendroit le bon office, de n'appuïer point les revoltez, & de ne point profiter de leur deſobeïſſance, juſqu'à ce qu'il s'y vît forcé. La concluſion de ſes reflexions, qui luy déroberent quelques heures de ſommeil, fut donc, d'ordonner ſur le minuit, qu'on luy amenât deux des Miniſtres priſonniers, ſans les maltraiter. Il les reçut fort bien; & comme il ne vouloit pas qu'ils pûſſent luy attribüer le mauvais traitement qu'on leur avoit fait, il leur dît: *Qu'il avoit deſſein de les mettre en liberté: & pour leur témoigner qu'ils la recevoient uniquement de ſa main, qu'ils pouvoient aſſeurer leur Prince, qu'il travailleroit au plûtôt qu'il luy ſeroit poſſible, à luy envoïer leurs compagnons qui étoient entre les mains des Caciques; & qu'il feroit tout ce qui ſeroit le plus avantageux à ſon ſervice, afin de les obliger à reconnoître leur faute, & les réduire à ſon obeïſſance: parce qu'il ſouhaitoit la paix, & qu'il vouloit meriter par ſon reſpect & par ſes actions, toute la civilité qui luy étoit dûë, comme Ambaſſadeur & Miniſtre d'un tres-grand Prince.* Les Mexicains n'oſoient ſe mettre en chemin, de crainte que les Caciques ne les fiſſent tüer, ou remettre en priſon; & Cortez fut obligé de leur donner une eſcorte de Soldats, qui les conduiſirent à la rade, où étoient ſes vaiſſeaux, avec ordre au Commandant, de les faire mener dans un eſquif hors des limites de la Province de Zempoala.

Les Caciques vinrent au point du jour voir le General, fort alarmez & affligez, de ce que deux de leurs priſonniers s'étoient echapez. A cette nouvelle, Cortez témoigna de la ſurpriſe & du chagrin. Il blâma la négligence des Indiens, &

prit cette occasion pour commander en presence des Caciques, que les autres Ministres de Motezuma fussent menez à la flotte. Il dît qu'il se chargeoit de les garder ; & ordonna aux Capitaines des vaisseaux, de les bien traiter, & de les divertir autant qu'ils pourroient. C'est ainsi qu'il se conserva la confiance des Caciques, sans perdre celle de Motezuma, dont le pouvoir si reveré & si redoutable entre les Indiens, luy paroissoit tres-considerable. Il voulut donc, afin de prendre des mesures sur tout, soûtenir le parti des revoltez, sans s'y engager trop avant, & aussi sans perdre de vûë les occasions qui pouvoient l'obliger à s'y jetter ; sçachant fort bien ajuster les desseins qu'il se proposoit, avec le secret qui leur étoit necessaire, & qu'un habile General doit aller au devant de tous les accidens, & leur ôter par la prevoïance, la force qu'ils peuvent tirer de la surprise & de la nouveauté.

---

## CHAPITRE X.

*Les Caciques de la montagne viennent assûrer Cortez de leur obeïssance, & luy offrir leurs troupes. On fortifie la Ville de Vera-Cruz, où l'on reçoit une nouvelle Ambassade de la part de Motezuma.*

LE bruit de la douceur des Espagnols, & du bon traitement qu'ils faisoient à leurs alliez, se répandit bien tôt par toute cette contrée. Les Caciques de Zempoala & de Quiabislan donnerent des avis certains à leurs confederez, du bonheur dont ils joüissoient ; publiant qu'ils se trouvoient affranchis de toute sorte de tributs, & en possession d'une entiere liberté, sous la protection d'une Nation invincible, qui penetroit jusqu'aux plus secrettes pensées des hommes, & dont l'espece paroissoit fort élevée au-dessus d'eux. Ces discours coururent par tout, & furent encore augmentez par la renommée, dont le langage sert toûjours de commentaire à la verité, qu'elle mêle souvent avec l'exageration. Déja on

disoit publiquement dans toutes les Bourgades de ces Indiens, que leurs Dieux étoient arrivez à Quiabislan, d'où ils lançoient des foudres contre Motezuma : & cette imagination se conserva long-tems entre ces Peuples, dont la veneration, fondée sur ce faux principe, contribua beaucoup à la facilité de cette conquête. Cependant ils ne s'éloignoient pas entierement de la verité, en regardant comme envoïez du Ciel, des hommes qui, par un decret admirable de sa Providence, venoient pour être les instrumens de leur salut éternel : Et il y a beaucoup d'apparence que leur imagination, toute rude & toute grossiere qu'elle étoit sur ce sujet, fut neanmoins éclairée alors de quelque lumiere que le Ciel leur envoïa, en faveur de leur bonne-foi.

Cette opinion qu'on avoit des Espagnols fit un si grand bruit, & le nom de liberté est si doux à ceux qui se croient opprimez, qu'en peu de jours on vid à Quiabislan plus de trente Caciques. Ils commandoient aux Peuples qui habitent les montagnes à la vûë de Quiabislan. Ces Indiens, appellez *Totonagues*, avoient plusieurs Bourgades fort peuplées. Leur langage & leurs coûtumes étoient bien differentes de celles des autres Peuples de cet Empire. Ceux-ci étoient extrémement robustes, endurcis à la fatigue, & propres à faire de bons Soldats. Les Caciques venoient offrir leurs troupes & leur obeïssance, & firent le serment de fidelité & d'hommage au Seigneur des Espagnols, en la forme qu'on le leur proposa, dont on dressa un Acte autentique reçû par le Greffier du Conseil. Herrera soûtient que le nombre des Soldats qu'ils offrirent alloit au-delà de cent mille ; mais Bernard Diaz n'en dit rien, & on n'eut point d'occasion d'assembler ni de compter leurs forces. On ne doute point que le nombre n'en fût grand, ce Païs étant extrémement peuplé d'hommes aisez à soûlever contre Motezuma ; sur tout, ceux des montagnes, portez naturellement à la guerre, & qui n'étoient assujetis à son Empire que depuis peu de tems.

Aprés cette espece de confederation, les Caciques se retirerent en leurs Provinces, prêts à suivre les ordres de Cortez. Alors ce General se résolut de donner une assiette fixe à la Ville de Vera-Cruz, qui jusqu'à ce tems-là avoit été, pour ainsi dire, errante avec l'armée qui la composoit, quoy-

qu'elle en fût diſtinguée par les fonctions qu'elle faiſoit à part. L'aſſiette de la Ville fut choiſie en une plaine, entre la mer & Quiabiſlan, à demi-lieuë de ce Bourg. La qualité de la terre ſembloit convier à faire ce choix, par ſa fertilité, l'abondance de ſes eaux, & la beauté des arbres qu'elle portoit, propres à fournir commodément le bois neceſſaire aux bâtimens. On creuſa les fondemens de l'enceinte, en commençant par l'Egliſe. Les Officiers de la Ville ſe partagerent, aſſiſtez de tout ce qu'il y avoit de Charpentiers & de Maſſons, qui avoient neanmoins place de Soldats ; & avec le ſecours des Indiens de Zempoala & de Quiabiſlan, qui travailloient avec autant d'adreſſe & d'ardeur que les Eſpagnols, on éleva les maiſons de baſſe architecture, qui avoit plus d'égard au couvert qu'à la commodité. L'enceinte de la muraille fut bientôt achevée, & faite de mortier ; rempart ſuffiſant contre les armes des Indiens, & qui ſoûtient fort bien en ce Païs-là, le nom de fortification, qu'on luy donna. Tous les Commandans travaillerent à l'ouvrage, de la main, & des épaules même. Le General ne s'en éxemta pas, croïant que le ſuccez de cette fondation rouloit ſur ſon compte, & n'étant point ſatisfait de quelques legeres marques de diligence, que pluſieurs Commandans croïent ſuffire pour donner l'éxemple.

Cependant on recevoit à Mexique les premiers avis de l'entrée des Eſpagnols à Zempoala. On aſſûroit qu'ils avoient été accucillis favorablement par le Cacique, dont on tenoit la fidelité fort ſuſpecte, & les Peuples peu obeïſſans. Cette nouvelle émût Motezuma juſqu'à ce point, qu'il propoſa d'aſſembler ſes forces, & de marcher en perſonne, pour châtier cette inſolence des Zempoales, ſoûmettre toutes les autres Nations des montagnes, & prendre vifs les Eſpagnols, que ſon imagination deſtinoit déja à ſervir de rares victimes au ſacrifice ſolemnel dont il vouloit remercier ſes Dieux.

On commençoit à préparer ce qui étoit neceſſaire pour cette expedition, lorſqu'on vid arriver à la Cour les deux Intendans que Cortez avoit renvoïez de Quiabiſlan, qui firent leur rapport des avantures de leur priſon ; publiant qu'ils étoient redevables de leur liberté au General des Etrangers, qui les avoit fait eſcorter juſqu'en un endroit, d'où ils pûſſent ſe rendre en

ſûreté à la Cour, afin de témoigner l'inclination qu'il avoit à la paix, & à rendre ſervice à l'Empereur : celebrant d'ailleurs, la douceur & l'honnêteté de leur liberateur, par de ſi grands éloges, qu'il étoit aiſé de juger qu'ils avoient conçû autant de reſpect pour Cortez, que de crainte pour les Caciques qui les avoient pris.

Cette nouvelle fit prendre d'autres meſures. La colere de Motezuma s'appaiſa ; on ceſſa les préparatifs de la guerre, & on en revint à la voie de la negociation, tentant par une nouvelle Ambaſſade & un nouveau preſent, de détourner Cortez de ſa reſolution. Le Prince prit ce temperament d'autant plus aiſément, que ſon orgueil & ſa colere n'effaçoient point le ſouvenir des marques du courroux du Ciel, ni des réponſes de ſes Idoles, qu'il regardoit comme des préſages funeſtes à ſon entrepriſe, ou du moins qui l'obligeoient à differer la rupture ; gouvernant ſa crainte de maniere, qu'elle parût aux hommes un effet de ſa prudence, & aux Dieux un témoignage de ſon reſpect.

Les Ambaſſadeurs de Mexique arriverent au camp des Eſpagnols, juſtement comme on achevoit de fortifier la nouvelle Ville de Vera-Cruz. Ils amenoient avec eux, deux enfans couſins de Motezuma, gouvernez par quatre anciens Caciques, qui les aſſiſtoient de leur conſeil, & les honoroient par leur reſpect. Leur cortege étoit magnifique ; & ils apportoient un regale de diverſes pieces d'or, de plumes, de coton, qui valoit bien deux mille piſtoles. Le diſcours des Ambaſſadeurs fut : *Que le grand Empereur Motezuma aïant appris la deſobeïſſance de ces Caciques, & leur inſolence, pouſsée juſqu'à prendre & maltraiter ſes Miniſtres, avoit mis ſur pied une armée formidable, pour venir en perſonne châtier ces criminels : mais qu'il avoit ſuſpendu l'effet de cette reſolution, pour ne ſe voir pas obligé de rompre avec les Eſpagnols, dont il ſouhaitoit l'amitié, & dont il avoit ſujet d'eſtimer le Commandant, & de luy témoigner ſa reconnoiſſance des ſoins qu'il avoit pris, de luy renvoïer ſes deux Serviteurs, en les tirant d'une ſi rude priſon. Que l'offre qu'il luy avoit faite, d'en uſer avec la même generoſité à l'égard des autres, avoit été reçûë de ſa part avec une extréme confiance. Neanmoins, qu'il ne pouvoit s'empêcher de ſe plaindre amiablement, de ce qu'un homme ſi brave & ſi raiſonnable pouvoit s'accorder à vivre entre*

*des revoltez, dont l'insolence croissoit à l'ombre de ses armes. Qu'appuïer la hardiesse des traîtres, étoit à peu prés la même chose qu'approuver la trahison. C'est pourquoy l'Empereur luy demandoit qu'il s'éloignât du Païs, afin qu'il y pût faire tomber le châtiment que des rebelles meritent. Que l'amitié qu'il luy portoit l'obligeoit encore à luy donner un avis: Qu'il ne songeât pas à venir à sa Cour, à cause de la grandeur des obstacles & des perils qui traversoient cette entreprise.* Ils s'étendirent sur cette derniere consideration, avec une abondance de raisons qui avoient toûjours l'air mysterieux; & l'on voïoit bien que c'étoit là le principal article de leur instruction.

Cortez fit de grands honneurs à ces Ambassadeurs, & témoigna qu'il estimoit beaucoup la richesse du present. Avant que de faire réponse, il commanda qu'on amenât les quatre Intendans prisonniers, qu'il avoit eu la précaution de faire venir. Ils le remercierent du bon traitement qu'on leur avoit fait sur les vaisseaux: & le General les remit entre les mains des Ambassadeurs, afin de les disposer par cette action, à luy donner une audience favorable. Aprés quoy il leur dît: *Que par la liberté qu'il donnoit aux Ministres de Motezuma, la faute des Caciques de Zempoala & de Quiabislan devoit être expiée, & luy fort heureux de trouver cette occasion de signaler son zele pour l'Empereur, & luy donner ce premier témoignage de son obeïssance. Qu'il avoüoit de bonne-foy, que la prise des Intendans avoit été une action trop hardie, quoyqu'elle se pût excuser par la violence de ces Ministres, qui non contens des tributs ordinaires dûs à sa Couronne, demandoient de leur propre autorité vingt Indiens, destinez à mourir miserablement dans leurs sacrifices. Qu'une si cruelle proposition étoit un abus qui ne pouvoit être toleré par les Espagnols, enfans d'une autre Religion, plus amie de la pieté & de la nature. Qu'il se sentoit extrémement obligé à ces Caciques, qui luy avoient accordé de fort bonne grace une retraite sur leurs terres, lorsque Teutilé & Pilpatoé, qui gouvernoient ces Provinces, l'avoient abandonné si incivilement, en pechant contre les devoirs de l'hospitalité & le droit des gens, sans ordre de leur Prince, qui n'approuveroit pas leur procede. Qu'il luy en donnoit seulement avis, parce que n'aïant en vûë que la paix, il ne cherchoit point à aigrir les choses par ses plaintes. Que le Païs & les Montagnes des Totonagues ne feroient aucun mouvement contraire*

*au ſervice de Motezuma ; & que luy-même ne le permettroit pas, parce que ces Caciques étoient ſes amis, & ne mépriſeroient point ſes ordres. C'eſt pourquoy il ſe trouvoit obligé d'interceder pour eux, afin que l'Empereur leur pardonnât ce qu'ils avoient fait contre ſes Miniſtres : n'ayant d'ailleurs point de tort, d'avoir reçû & logé ſon armée. Qu'il n'avoit rien à répondre au reſte de leur harangue : mais lorſqu'il auroit le bonheur de ſe trouver aux pieds de l'Empereur, on connoîtroit les motifs & l'importance de ſon Ambaſſade. Que les obſtacles & les perils qu'ils luy repreſentoient, n'auroient pas le pouvoir de le detourner de ce deſſein ; parce que les Eſpagnols, bien loin de connoître la peur, ſentoient redoubler leur courage & leur ardeur à la vûë des dangers, aïant appris dés leur enfance à les affronter, & à chercher la gloire au milieu de ceux qui ſont les plus redoutables*

C'eſt ainſi que Cortez répondit aux Envoïez de Mexique, en des termes qui découvroient aſſez ſa fermeté, & l'adreſſe qu'il avoit, de ſoûtenir & d'accroître toûjours l'eſtime & la réputation. Il renvoïa les Ambaſſadeurs, fort riches de toutes ces bagatelles que l'on fait en Caſtille ; avec un preſent plus magnifique, mais de même eſpece, pour leur Prince.

On remarqua aiſément le chagrin qu'ils avoient, de n'avoir pû obtenir que l'armée ſe retirât de deſſus les terres de l'Empire, ce qui étoit l'unique but de leur negociation. Cependant leur envoi donna une tres-haute eſtime à Cortez & aux Eſpagnols, entre ces Peuples. Ils crûrent que ce General devoit être quelqu'un de leurs Dieux, & même des plus puiſſans, puiſque Motezuma, dont l'orgueil dédaignoit de plier le genoüil dans les Temples même, le recherchoit avec tant de ſoûmiſſion, & ſollicitoit ſon amitié par des preſens, qui dans leur imagination n'étoient gueres moins que des ſacrifices. Il reſulta de cette idée, qu'ils perdirent une grande partie de la crainte qu'ils avoient de leur Prince, & qu'ils ſe donnerent aux Eſpagnols avec plus de ſoûmiſſion ; & juſqu'à cette haute extravagance, tout fut neceſſaire, pour rendre poſſible un ouvrage ſi admirable, entrepris ſur de ſi foibles fondemens : Dieu permettant ces choſes, afin que ce deſſein ne parût pas n'at-

tendre son succez que d'un miracle, ou qu'il ne vînt à se décrier par la temerité.

## CHAPITRE XI.

*Les Zempoales trompent Cortez, en luy faisant prendre les armes contre les Habitans de Zimpazingo, qui étoient leurs ennemis. Cortez les oblige à faire la paix, & soûmet cette Province.*

QUelque-tems aprés le Cacique de Zempoala vint à Vera-Cruz, accompagné de quelques Indiens des plus considerables, qu'il amenoit comme pour être témoins de la proposition qu'il vouloit faire. Il dît à Cortez : *Que l'occasion se presentoit de proteger & de défendre le Païs qui luy appartenoit, parce que des troupes de l'armée de Mexique s'étoient emparées de Zimpazingo, place forte éloignée de deux soleils, d'où ils faisoient des courses sur ses Sujets, pour ruiner les moissons, & faire d'autres hostilitez, par où ils sembloient vouloir commencer à se venger.* Le General se trouvoit engagé à soûtenir les Zempoales, afin de conserver son credit & son honneur. Il crut donc, qu'il luy seroit honteux de laisser impunie cette hardiesse des Mexicains ; & qu'en cas que ce fût un détachement de leur armée, il seroit bon de leur imprimer de la terreur, qui feroit perdre le courage aux autres Soldats de leur Nation. Sur quoy il resolut de marcher en personne à cette faction, où il s'embarqua un peu legerement, parce qu'il ne connoissoit pas encore & les déguisemens, & les menteries de ces Peuples, qui ont un penchant naturel & invincible à ce vice. Cortez s'arrêta donc au vrai-semblable, sans chercher à penetrer le vrai ; & il offrit au Cacique, de marcher avec son armée, pour châtier ces ennemis qui troubloient le repos de ses alliez. Il ordonna qu'on luy tînt prêt des porte-faix Indiens, afin de porter le bagage, & conduire l'artillerie : Ainsi aprés avoir reglé l'ordre de sa marche, le General prit la route de Zimpazingo, suivi de quatre cens Soldats Espagnols. Le reste fut laissé

laiſſé pour défendre la Ville de Vera-Cruz.

En paſſant à Zempoala, les Eſpagnols trouverent deux mille Indiens de guerre, que le Cacique avoit mis ſur pied pour ſervir ſous le General en cette expedition. Cette troupe étoit partagée en quatre eſcadrons ou compagnies, avec leurs Chefs, leurs enſeignes, & leurs armes, ſuivant leur diſcipline militaire. Cortez luy ſçut fort bon gré de ſa prévoïance & de ſon ſecours : & quoyqu'il eût fait comprendre au Cacique qu'il n'avoit pas beſoin de ſes Soldats, pour une entrepriſe de ſi peu de conſequence, il les laiſſa venir à tout hazard ; faiſant valoir cette permiſſion, comme s'il ne l'eût accordée que pour leur faire partager l'honneur de la victoire.

L'armée paſſa la nuit en des maiſons à trois lieuës de Zimpazingo ; & le lendemain, à trois heures aprés midi, on découvrit la Ville, ſur le haut d'une colline détachée de ces montagnes, entre des rochers qui cachoient une partie des bâtimens, & qui menaçoient de loin d'un accez tres difficile. Les Eſpagnols commencerent neanmoins à ſurmonter la fierté de ces rochers, avec beaucoup de fatigue, parce qu'ils craignoient de tomber en quelque embuſcade ; ce qui les obligeoit à doubler les rangs, ou à défiler, ſuivant que le terrein le permettoit, pendant que les Zempoales, ou plus legers, ou moins embaraſſez dans ces ſentiers, s'avancerent avec une impetuoſité qui auroit pû paſſer pour valeur, quoyqu'elle ne fût en effet qu'un deſir de ſe venger, & de voler. Les troupes de l'avant-garde étoient déja dans la Ville, lorſque Cortez leur manda qu'ils fiſſent alte, afin d'attendre ſes gens.

Il s'avança ſans reſiſtance juſqu'aux portes, où il déliberoit d'attaquer la place en même-tems par pluſieurs endroits, lorſqu'il en ſortit huit Sacrificateurs fort âgez, qui dirent qu'ils cherchoient le General de cette armée. On les mena en ſa preſence, où ils firent de profondes ſoûmiſſions : on n'entendoit ſortir de leur bouche que des ſons pitoïables, qui ſans avoir beſoin d'Interpretes, ne marquoient que des proteſtations d'obeïſſance. Leur habit, ou leur ornement, étoit une mante noire, dont le bord traînoit à terre, repliée en-haut à l'entour du col, en ſorte qu'il en ſortoit par derriere une piece en forme de capuchon, dont ils ſe couvroient la tête. Les cheveux qui leur deſcendoient juſques ſur les épaules, étoient

horriblement mêlez, & endurcis par le ſang des hommes qu'ils immoloient dans leurs ſacrifices, & dont par une étrange & abominable ſuperſtition, ils conſervoient les taches ſur leur viſage & leurs mains, qu'il ne leur étoit pas permis de laver ; vrais Miniſtres de ces ſales & impures Divinitez, dont l'ordure ſe découvroit par cette affreuſe difformité.

Ils commencerent leur harangue, en demandant à Cortez, *Par quelle reſiſtance, ou par quel crime les pauvres Habitans de cette innocente Ville avoient merité le châtiment & l'indignation de ces braves gens, ſi fameux par toutes ces Provinces, par la reputation de leur clemence & de leur douceur.* Le General répondit : *Qu'il n'avoit pas deſſein de faire tort aux Habitans de cette Ville ; mais qu'il pretendoit châtier les Mexicains qui s'en étoient emparez, & qui en faiſoient des ſorties pour ravager les terres de ſes amis.* Les Indiens repliquerent : *Que les troupes de Mexique qui étoient en garniſon à Zimpazingo, s'étoient retirées par une eſpece de fuite, lorſqu'on publia la nouvelle de la priſe des Miniſtres de Motezuma à Quiabiſlan. Que s'il avoit été pouſsé à leur faire la guerre par la perſuaſion des Indiens qui l'accompagnoient, il devoit ſçavoir que les Zempoales étoient leurs ennemis : Qu'ils l'avoient ſurpris, en feignant ces irruptions des Mexicains, afin de le rendre l'inſtrument de leur vengeance, par la ruine de Zimpazingo.*

Le diſcours de ces Sacrificateurs avoit un air de verité, que le trouble & les méchantes excuſes de ceux qui commandoient les Zempoales découvrirent aiſément ; & Cortez reſſentit leur impoſture, comme un affront fait à ſes armes. Il ne ſe chagrinoit pas moins de ſa ſimplicité, que de la malice des Indiens : cependant ſa raiſon ſe portant à ce qui étoit le plus neceſſaire en cette occaſion, il commanda d'abord à Criſtophle d'Olid & à Pierre d'Alvarado, d'aller avec leurs compagnies ramaſſer tous les Indiens qui s'étoient avancez dans la Ville, & qui étant gorgez de pillage, avoient preſque tous fait quelque butin conſiderable, en or ou en meubles, & enchaîné pluſieurs priſonniers. Les deux Capitaines amenerent tous ces pillards à l'armée, chargez honteuſement de ce qu'ils avoient dérobé. Les miſerables qu'ils avoient dépoüillez les ſuivoient, chacun reclamant ſon bien par de hauts cris ; en ſorte que le General, pour les ſatisfaire & les conſoler, fit détacher ſur le

champ tous les prisonniers, & donner le butin aux Sacrificateurs, afin qu'ils prissent le soin de le rendre à ceux à qui il appartenoit. Aprés quoy il fit venir les Chefs des Zempoales, qu'il reprit publiquement de leur insolence, en des termes rudes & fâcheux ; en leur declarant, *Qu'ils avoient merité la mort, pour l'avoir obligé par un crime punissable, à conduire son armée afin d'exercer leur vengeance.* Sur quoy les Capitaines Espagnols, qui étoient avertis, vinrent tous luy demander la grace de ces coupables ; ce qu'il leur accorda pour cette fois, aprés avoir fait assez de resistance, afin d'encherir la faveur singuliere qu'ils tenoient de sa bonté : quoyqu'en effet il n'osât pas les châtier alors par la rigueur, comme ils le meritoient ; jugeant qu'on retient bien plus sûrement les nouveaux amis par les voies de la douceur, que par celles de la justice.

Cette action augmenta beaucoup l'estime & le credit de Cortez entre les Peuples de l'un & de l'autre Cacique. Il commanda aux Zempoales de s'éloigner de Zimpazingo, où il entra avec les Espagnols, au bruit des acclamations de tous les Habitans, qui publioient qu'ils devoient la vie & la liberté au General des Etrangers. Le Cacique, suivi de plusieurs autres de cette contrée, le visita dans son quartier, avec un grand appareil : & ils luy jurerent tous une amitié inviolable ; offrant de luy obeïr, & de reconnoître pour leur Prince le Roi d'Espagne, dont le nom, aimé & reveré entre les Indiens, leur donnoit une extréme passion de devenir ses Sujets : & l'horreur qu'ils avoient alors pour la tyrannie de Motezuma, fut un puissant motif pour leur inspirer ces sentimens.

Avant que de partir, Cortez voulut accommoder les differens que ces Indiens avoient avec ceux de Zempoala. La jalousie des Caciques sur les bornes de leurs Provinces, & sur la jurisdiction, avoit fait naître ces differens, qui avoient passé jusques dans le cœur de leurs Sujets, & les entretenoit dans une haine qui donnoit lieu à des hostilitez reciproques. Cortez dressa une espece de traité de paix, qu'il proposa au Cacique de Zimpazingo : & prenant sur soi l'agrément de celuy de Zempoala, il termina toutes leurs querelles, & les rendit amis. Aprés quoy il reprit la route de Vera-Cruz, aïant for-

tifié ſon parti par l'alliance de ces nouveaux Caciques, & appaiſé entre ſes alliez, une diviſion qui pouvoit être préjudiciable au ſervice qu'il en attendoit. Ainſi il ne laiſſa pas de tirer un grand avantage de cette entrepriſe, qu'il n'avoit pas concertée d'abord avec la prudence: & c'eſt le fruit que cette vertu ſçait recueillir de l'erreur même où elle tombe quelquefois, & qui ſert au moins à luy faire connoître ſa foibleſſe; puiſqu'il arrive ſouvent que toutes les meſures qu'elle ajuſte avec tant de ſoin, demeurent dans la premiere region des êtres. C'eſt ainſi que l'Eſpagnol s'explique, & ce qu'on appelle en François, la ſimple ſpeculation.

---

## CHAPITRE XII.

*Les Eſpagnols retournent à Zempoala, où ils viennent à bout d'abatre les Idoles, aprés quelque reſiſtance de la part des Indiens: Et le principal Temple de la Ville eſt changé en une Egliſe de la tres-ſainte Vierge.*

LE Cacique de Zempoala attendoit le General à quelques maiſons qui n'étoient pas éloignées de ſon Bourg; & ces maiſons étoient fournies, par l'ordre du Cacique, de toutes ſortes de vivres & de rafraîchiſſemens pour l'armée. Il avoit cependant beaucoup d'inquietude & de honte, de ce que la fourbe avoit éclaté à ſa confuſion. D'abord il voulut s'excuſer; mais Cortez ne le permit pas, & luy dît: *Que tout ſon chagrin ſur ce ſujet étoit diſſipé, & qu'il ne ſouhaitoit que l'amendement, l'unique ſatisfaction qui ſoit dûë aux pechez pardonnez.* De là ils allerent au Bourg, où le Cacique avoit préparé un autre preſent, de huit filles parées fort galamment, entre leſquelles étoit ſa couſine, qu'il deſtinoit au General, afin qu'il luy fît l'honneur de l'épouſer. Les autres étoient pour les Capitaines, à qui le General devoit les diſtribüer comme il luy eût plû; *afin*, diſoit l'Indien, *que les liens de l'amitié qu'ils avoient contractée entre eux, fuſſent encore plus étroite-*

*ment serrez par ceux du sang.* Cortez luy témoigna, *Que les marques de son affection & de sa bonne volonté leur étoient tres-agreables; mais qu'il n'étoit pas permis aux Espagnols d'épouser des femmes qui n'étoient pas de leur Religion: Qu'ainsi il differoit de les recevoir, jusqu'à ce qu'elles fussent Chrêtiennes.* Il prit encore cette occasion pour le presser d'abandonner le culte des Idoles, parce qu'un homme ne pouvoit être parfaitement son ami, lorsqu'il luy étoit contraire sur un point si essentiel. Comme le General avoit trouvé beaucoup de raison en cet Indien, il avoit entamé ce discours, avec quelque confiance de le convaincre & de le reduire: mais le Cacique étoit si mal disposé à recevoir la lumiere de l'Evangile, & à sentir la force de la verité, qu'il osa bien prendre la défense de ses fausses Divinitez, sur la vaine présomption qu'il tiroit de la force prétenduë de son raisonnement, qui chagrina bien tôt Cortez; en sorte que se laissant emporter au zele de la Religion, il luy tourna le dos avec quelque sorte de mépris.

Une de leurs plus grandes fêtes arriva justement en ce tems-là; & les Zempoales s'assemblerent dans le plus celebre de leurs Temples, le plus secretement qu'ils pûrent, à cause des Espagnols. En ce lieu ils firent un sacrifice d'hommes, qu'ils immolerent par les mains de leurs Prêtres, qui faisoient cette horrible fonction avec les ceremonies que l'on rapportera en un autre endroit. On vendoit ces miserables victimes par pieces, que les Indiens achetoient & recherchoient comme une viande sacrée: le ragoût n'étoit pas moins bestial & moins abominable que la devotion. Quelques Espagnols, qui vîrent par hazard cette éxecrable boucherie, en eurent tant d'horreur, qu'ils en donnerent avis à leur General. Sa colere éclata d'abord, par l'émotion qui parut sur son visage. Les raisons qu'il croïoit avoir de conserver ses alliez, cederent à la consideration d'un devoir plus juste & plus pressant: & comme la colere est une passion toûjours impetueuse, quand même elle est conduite par la raison, il ne put retenir les menaces qui luy échaperent dans le premier emportement. Cependant il fit prendre les armes à tous les Espagnols; & aïant commandé qu'on amenât le Cacique & les principaux Indiens qui l'accompagnoient, il marcha avec eux & toute

sa troupe en ordre de combat, vers cet abominable lieu, qu'ils appelloient leur Temple.

Les Ministres des sacrifices parurent à la porte; & comme ils avoient des soupçons de ce qui leur devoit arriver, ils pousserent des cris effroïables, à dessein d'appeller le Peuple au secours de leurs Dieux. Au même-tems on vid quelques troupes d'Indiens armez, que ces Sacrificateurs avoient apostez à tout évenement, ainsi qu'on l'apprit depuis : car ils sçavoient que les Espagnols avoient penetré le mystere de leur sacrifice, ce qui leur donnoit de la crainte. Le nombre des Indiens, qui s'étoient saisis de toutes les avenuës, s'augmentoit considerablement; mais le General, qui n'avoit jamais l'esprit plus present qu'en ces occasions, fit crier par Marine: *Qu'à la premiere fleche qui seroit tirée, il feroit égorger le Cacique & tous ses Courtisans, qu'il tenoit en son pouvoir; & puis qu'il lâcheroit la main à ses Soldats, pour châtier cette insolence par le fer & par le feu.* Cette menace fit trembler tous les Indiens; & le Cacique tremblant encore plus que les autres, cria de toute sa force : *Qu'on mît bas les armes & qu'on se retirât.* Cet ordre fut executé avec tant d'empressement, qu'il fut aisé de connoître que les Indiens étoient trop heureux, de faire passer pour obeïssance ce qui n'étoit qu'une veritable crainte.

Cortez demeura avec ce Cacique & les Indiens de sa suite, qui par son ordre amenerent les Sacrificateurs. Il leur fit un discours contre l'Idolatrie, avec une éloquence au-dessus de la militaire. D'abord il leur ôta la crainte dont il les voïoit saisis, en les rassûrant par des termes qui ne marquoient que de la douceur & de l'humanité, voulant les persuader par la raison, sans emploïer la violence. Il leur témoigna, *Combien les erreurs où il les voïoit plongez, luy donnoient de compassion. Il se plaignit, de ce qu'étant ses amis, ils refusoient de suivre son conseil en une affaire de cette importance. Il leur fit connoître qu'il ne cherchoit en cela que leur bien & leur avantage* : Et aprés leur avoir touché le cœur par les caresses, il passa aux raisons qui pouvoient convaincre l'entendement. Il leur rendit sensibles les abus énormes de leur fausse Religion : & aprés avoir exposé la verité presque en forme visible, il leur dît enfin : *Qu'il avoit*

*resolu de ruiner tous ces simulacres du Demon ; & que s'ils vouloient éxecuter par leurs propres mains un si saint ouvrage, il leur en seroit éternellement obligé.* Il voulut alors leur persuader de monter les degrez du Temple pour aller abatre les Idoles ; mais ils ne répondirent à cette proposition, que par des cris & par des larmes : jusques-là, que s'étant tous jettez à terre, ils protesterent : *Qu'ils se laisseroient plûtôt hacher en mille pieces, que de mettre la main sur leurs Dieux.* Cortez ne voulut pas insister davantage sur un point qui leur faisoit tant de peine : il commanda des Soldats pour en faire l'éxecution ; & ils y travaillerent de si bon courage, qu'en un moment on vid sauter en pieces, du haut en bas des degrez, la principale Idole & toute sa suite, accompagnée des autels mêmes, & de tous les detestables instrumens de ce culte impie. Les Indiens vîrent ce débris avec beaucoup d'émotion & d'étonnement. Ils se regardoient, comme s'ils eussent attendu à tous momens le châtiment que le Ciel devoit faire de cette action : mais comme ils vîrent le Ciel fort tranquille, ils tomberent bientôt dans les mêmes pensées des Indiens de Cozumel ; car voïant leurs Divinitez en pieces, sans qu'elles eussent ni la force ni le pouvoir de se venger, ils cesserent de les redouter, & mépriserent leur foiblesse ; comme le monde reconnoît par la ruine de ses Puissances, combien il étoit abusé lorsqu'il en faisoit les objets de son adoration.

Cette experience rendit les Zempoales plus dociles, & plus soûmis aux ordres du General : parce que s'ils avoient jusqu'alors consideré les Espagnols comme des hommes d'une espece fort au-dessus de la leur, ils se trouvoient maintenant obligez d'avoüer qu'ils étoient encore au-dessus de leurs Dieux. Cortez sçachant ce qu'il avoit acquis d'autorité sur leurs esprits par cette éxecution, leur commanda de nettoïer le Temple ; ce qu'ils firent avec tant de joie & de zele, qu'ils jetterent au feu toutes les pieces de leurs Idoles, afin de faire voir qu'ils en étoient entierement desabusez. Le Cacique ordonna à ses Architectes de laver les murailles du Temple, afin d'en effacer toutes ces funestes taches du sang des hommes sacrifiez, qui en faisoient le plus bel ornement. On leur donna ensuite

une couche de ce gez ſi blanc & ſi brillant, dont ils ſe ſervoient pour embellir leurs maiſons ; & on y bâtît un Autel, où l'Image de la tres-ſainte Vierge fut placée, parée d'une grande quantité de fleurs, & de quelques lumieres. Le jour ſuivant on y celebra le ſaint Sacrifice de la Meſſe, avec toute la ſolemnité que le tems & le lieu pûrent permettre. Pluſieurs Indiens aſſiſterent à nos ceremonies ; mais avec plus d'admiration que d'attention, encore que quelques-uns ſe miſſent à genoux, voulant imiter autant qu'ils pouvoient la devotion des Eſpagnols.

On ne put les inſtruire à fond des principes de nôtre Religion, parce qu'il faloit plus de tems pour combatre leur ignorance & leur groſſiereté, & que Cortez vouloit auſſi commencer par la Cour de Motezuma, à ſoûmettre cet Empire à la Foi. Cependant on les laiſſa dans des ſentimens de mépris pour leurs Idoles, & de reſpect pour l'Image de la tres-ſainte Vierge ; offrant de la prendre pour leur Patrone, afin d'obtenir par ſon interceſſion l'aſſiſtance du Dieu des Chrêtiens, dont ils reconnoiſſoient déja le pouvoir par les effets, ou par quelques raïons de cette lumiere naturelle qui ſuffit pour connoître le mieux, & pour ſentir la force de ces ſecours dont Dieu aſſiſte toutes les creatures raiſonnables.

On ne doit pas oublier ici la pieuſe reſolution d'un Soldat Eſpagnol, qui ſe voïant fort âgé, voulut demeurer ſeul entre ces Indiens mal reduits, afin d'avoir ſoin de la ſainte Image, couronnant la fin de ſa vie par ce ſaint emploi. Il ſe nommoit Jean de Torres ; Cordouë étoit ſa Patrie : & l'action de ce Soldat, où la valeur avoit encore ſa part, merite de paſſer avec ſon nom à la poſterité.



CHAP.



*Vaisseaux de Cortez desa*



Van Berq p.ng. — M. Fouard Sculp.

Vaisseaux de Cortez desagrées et échouez par ses ordres.

## CHAPITRE XIII.

*L'armée retourne à Vera-Cruz. On dépêche des Envoïez à l'Empereur Charles V. pour l'informer de tout ce qu'on avoit fait. Cortez appaiſe une autre ſedition, par le châtiment de quelques mutins ; & prend la reſolution de faire échoüer ſes vaiſſeaux contre la côte.*

LEs Eſpagnols partirent de Zempoala, qui fut appellé quelque-tems aprés la nouvelle Seville ; & comme ils arrivoient à Vera-Cruz, un petit vaiſſeau vint moüiller à la rade, où la flotte étoit ſur les ancres. Il venoit de l'Iſle de Cuba, ſous le commandement du Capitaine François de Saucedo, né à Medina de Rioſeco. Loüis Marin, qui fut depuis Capitaine pendant la conquête de Mexique, accompagnoit Saucedo ; & ils amenoient dix Soldats, un cheval & une jument, ce qui paſſa pour un ſecours conſiderable en cette conjoncture. Aucun de nos Auteurs n'a rapporté le ſujet de leur voïage : & il eſt vrai-ſemblable qu'ils étoient partis de Cuba dans le deſſein de chercher Cortez, & de s'attacher à ſa fortune ; ce qu'on juge ſur la facilité dont ils ſe joignirent à ſon armée. On apprit par cette voie, que le Gouverneur Diego Velaſquez continuoit à menacer Cortez, avec une chaleur d'autant plus violente, qu'il étoit nouvellement enflé par le titre d'Adelantado de cette Iſle, aïant reçû des Lettres qui luy donnoient un plein pouvoir de découvrir & de peupler. Il avoit obtenu ces avantages par l'intrigue d'un de ſes Chapelains qu'il avoit envoïé à la Cour, faire valoir ſes ſervices & ſes pretentions : & ſa nouvelle dignité le rendoit fier & inexorable, étant perſuadé que l'accroiſſement de ſon autorité étoit un titre de la juſtice de ſes plaintes.

Cortez apprit cette nouvelle avec aſſez d'indifference, au moins à l'exterieur ; n'aïant d'ailleurs l'eſprit occupé que de la grandeur & de l'importance du deſſein qu'il ſe propo-

soit : neanmoins il jugea qu'il étoit à propos de se hâter de rendre compte au Roi de ce qu'il avoit fait pour y parvenir. Il prit sur ce sujet des mesures avec les Officiers de Vera-Cruz, afin d'écrire à sa Majesté au nom de la Ville, & rendre à ses pieds les hommages de ce nouvel établissement. Ils luy faisoient un détail fort éxact, des succez de cette entreprise, & des Provinces qui étoient déja soûmises à son obeïssance ; de la richesse, de la fertilité & de l'abondance de ce nouveau Monde, & de ce qu'on y avoit avancé en faveur de la Religion. Ils ajoûterent un projet de l'ordre qu'ils s'étoient proposé de suivre, pour reconnoître le fond de l'Empire de Motezuma. Le General pria instamment les Officiers du Conseil Souverain, d'appuïer principalement sur la valeur & la constance des Soldats Espagnols qui l'accompagnoient, sans oublier l'injustice & la violence du procedé de Velasquez ; laissant d'ailleurs le champ libre à chacun, de parler de sa personne suivant ce qu'ils en pensoient. Ce n'étoit pas tant un effet de sa modestie, que de la confiance qu'il avoit en son merite, plus qu'en ses paroles mêmes; outre qu'il sçavoit bien que ses loüanges ne perdroient rien du prix qui leur étoit dû, en passant par leurs mains : quoyqu'on ne choque point la bien-seance en parlant de ses propres actions, lorsqu'on ne sort point des termes de la verité ; sur tout en la profession des armes, où l'on pratique des vertus plus sinceres, & qui se trouvent assez bien récompensées, lorsqu'on ne leur dérobe pas la gloire de leur nom.

La lettre fut dressée dans toutes les formes ; & la conclusion étoit une tres-humble supplication de la Ville & de l'armée, à sa Majesté, de nommer Hernan Cortez Capitaine General de cette expedition, sans aucune dépendance de Diego Velasquez ; & d'autoriser par ses Lettres, le titre que la Ville & l'armée luy en avoient accordé, sous le bon plaisir de sa Majesté. Cortez écrivit à part des lettres, qui contenoient à peu prés les mêmes choses, hors qu'il s'expliquoit plus fortement sur l'esperance qu'il avoit de réduire cet Empire à l'obeïssance de sa Majesté, & sur les moïens qu'il se proposoit, de combatre la puissance de Motezuma par ses Sujets mêmes, revoltez contre sa tyrannie.

On choisit pour porter ces dépêches à la Cour, les Capi-

taines Alonſe Hernandez Portocarrero, & François de Montexo. Il fut reſolu au Conſeil, qu'ils porteroient tout l'or & les joïaux rares ou precieux qu'ils avoient entre leurs mains, tant des preſens de Motezuma, que des dons ou rançons des autres Caciques. Tous les Officiers, & les Soldats mêmes, cederent de bon cœur chacun ſa part, afin d'augmenter le regale : & quelques Indiens s'offrirent volontairement à faire le voïage, pour être preſentez au Roi, comme des premices de ces nouveaux Sujets qu'on luy acqueroit. Le General envoïa un preſent à part pour ſon pere, par un ſoin tres digne de ſe trouver entre ceux qui occupoient alors ſon eſprit. On équipa en diligence le meilleur vaiſſeau de l'armée, dont on donna la conduite à Antoine d'Alaminos Pilote major. Le jour de l'embarquement fut marqué au ſeiziéme de Juillet 1519. & ils mîrent à la voile, aprés avoir invoqué l'aſſiſtance divine dans leur voïage, par une Meſſe ſolemnelle du ſaint Eſprit. Ils avoient un ordre précis de prendre leur route droit en Eſpagne, par le canal de Bahama, ſans toucher en aucune maniere à l'Iſle de Cuba, où les bizarreries de Velaſquez étoient pour eux un écueil redoutable.

Au même-tems qu'on preparoit ce qui étoit neceſſaire pour ce voïage, quelques Soldats & quelques Matelots, gens qui ne connoiſſent gueres les loix de la reconnoiſſance, firent une nouvelle brigue, pour s'enfuir par mer, & aller avertir Velaſquez, des lettres & du preſent que l'on envoïoit au Roi, au nom de Cortez. Leur intention étoit de prevenir le départ des Envoïez, afin que Velaſquez eût le tems de croiſer ſur leur paſſage, & de prendre le vaiſſeau qui les portoit. Pour cet effet ils avoient gagné les Matelots d'un autre navire, & fait proviſion de vivres & de munitions : mais il arriva que la nuit même qu'ils devoient éxecuter leur deſſein, un des conjurez s'en repentit. Cet homme ſe nommoit Bernardin de Coria. Comme il alloit avec les autres pour s'embarquer, l'horreur du crime le frapa ſi vivement, qu'il ſe déroba d'eux, & vint en donner avis au General. D'abord il courut au remede, & diſpoſa toutes choſes avec tant de diligence & de ſecret, que tous les complices furent ſaiſis dans le vaiſſeau même, ſans qu'ils pûſſent deſavoüer leur crime. Il parut à Cortez digne d'une puniſſion éxemplaire, puiſqu'il ne trou-

voit plus de ſûreté en ſa clemence. Le procez dura peu ; & on jugea à mort deux Soldats, qui furent éxecutez comme principaux auteurs de cette conſpiration. Deux autres furent condamnez au foüet ; & on pardonna à tout le reſte, comme à des gens qui avoient été ſurpris & trompez : ce fut le pretexte dont Cortez ſe ſervit, afin de n'être pas obligé de ſe défaire de tous les coupables. Neanmoins il fit encore couper un pied au principal Matelot du navire deſtiné à la fuite des conjurez : ſuplice extraordinaire, qui parut conforme à la neceſſité où il ſe trouvoit, de faire en ſorte que le tems ne pût effacer le ſouvenir du crime, qui avoit merité une ſi rude punition ; la memoire en ces occaſions, aïant beſoin du ſecours des yeux, parce qu'elle retient à regret les eſpeces qui bleſſent l'imagination.

Bernard Diaz del Caſtillo, ſuivi par Herrera, dit qu'un Eccleſiaſtique nommé Jean Diaz ſe trouva embarraſſé en cette conjuration ; & que le reſpect de ſon caractere luy ſauva la peine qu'il meritoit. Le même reſpect pouvoit l'éxemter de cette notte injurieuſe ; d'autant qu'il eſt certain que dans la lettre que Cortez écrivit à l'Empereur, datée du trentiéme Octobre 1520. & dont nous devons la connoiſſance à Jean-Baptiſte Ramuſio, ce General ne dit pas un mot du Prêtre Diaz, quoyqu'il nomme tous les complices de cette mutinerie : Ainſi, ou le crime qu'on luy impute n'eſt pas veritable, ou la même raiſon qui obligeoit Cortez à le cacher, nous doit engager à ne le pas croire.

Le jour que la ſentence fut éxecutée contre les coupables, Cortez acompagné de quelques-uns de ſes amis, alla à Zempoala, aïant l'eſprit fort agité par les differentes reflexions qu'il faiſoit ſur l'état preſent de ſes affaires. La hardieſſe de ces mutins luy donnoit de terribles inquietudes : il la conſideroit comme un retour des émotions qu'il croïoit avoir diſſipées, & comme l'étincelle d'un feu mal éteint. Il ſe voïoit preſſé d'avancer vers Mexique avec ſon armée ; ce qui pouvoit le jetter dans la neceſſité de meſurer ſes forces avec celles de Motezuma : entrepriſe trop forte pour être tentée avec des troupes pleines de ſoupçons & de diviſion. Il ſongeoit à ſubſiſter encore quelques jours avec ces Caciques, qui luy étoient affectionnez ; à faire quelques expeditions de peu d'importance, pour

donner de l'occupation à ſon armée ; & à jetter plus avant dans le Païs de nouvelles Colonies, qui puſſent ſe donner la main avec celle de Vera-Cruz : cependant il trouvoit par tout de grandes difficultez. Enfin ces differentes agitations determinerent ſon eſprit à une action, qui fit particulierement éclater la grandeur de ſon ame, & la vigueur de ſon courage. Il prit la reſolution de ſe défaire de ſa flotte, en mettant ſes vaiſſeaux en pieces ; afin de s'aſſûrer par cette voie de tous ſes Soldats, & de les obliger à vaincre, ou à mourir avec luy : outre l'avantage qui luy en revenoit, d'augmenter ſes troupes de plus de cent hommes, qui faiſoient les fonctions de Pilotes & de Matelots. Il communiqua ce deſſein à ſes confidens ; & par leur moïen, & celuy de quelques preſens qu'il répandit à propos, il diſpoſa les choſes en ſorte, que les Matelots mêmes publierent tous d'une voix, que les vaiſſeaux couloient à fond ſans remede, étant entr'ouverts par le ſejour qu'ils avoient fait dans ce port, & par la mauvaiſe qualité de l'eau. Leur rapport fut ſuivi d'un ordre que le General donna, & qui parut l'effet d'un ſoin tres-neceſſaire, de mettre promtement à terre les voiles, les cordages, les planches, & tous les ferremens qui pouvoient encore ſervir : aprés quoy il leur commanda de faire échoüer ſur la côte tous les gros vaiſſeaux, ſans reſerver que les eſquifs, pour l'uſage de la pêche. La conduite & l'éxecution d'un deſſein ſi hardi, a été miſe avec juſtice au rang des plus grands exploits de cette conquête ; & on aura peine à en trouver une de cette force, dans toute la vaſte étenduë de l'Hiſtoire ancienne & moderne.

Juſtin rapporte qu'Agatocles, Roi ou Tyran de Sicile, aïant débarqué ſes troupes ſur les côtes d'Afrique, fit brûler les vaiſſeaux qui les avoient portez, afin d'ôter à ſes Soldats la reſſource qu'ils croïoient trouver dans une retraite. Polyene a celebré la memoire de Timarque Capitaine des Etoliens, par un trait d'une pareille reſolution : & Fabius Maximus nous a laiſſé encore un pareil éxemple, entre les autres ſtatagêmes qui l'ont fait paſſer pour le plus habile Capitaine de ſon ſiecle, au moins ſi nous devons ajoûter plus de foi au rapport de Frontin, qu'au ſilence de Plutarque, qui ne dit rien de cette action. Quoyque l'éxemple en ces occaſions n'ôte rien à la

gloire de l'exploit, si nous considerons Cortez suivi d'une poignée de gens, en comparaison des nombreuses armées que les autres conduisoient; en un Païs beaucoup plus éloigné & moins connu, sans esperance de secours; entre des Nations barbares, redoutables par la ferocité de leurs mœurs & de leurs coûtumes, & aïant en tête un Tyran si fier & si puissant, nous trouverons que son action fut soûtenuë d'une resolution encore plus ferme & plus heroïque: & en laissant à ces grands Capitaines la gloire d'être les originaux, parce qu'ils l'ont precedé, nous accorderons à Cortez celle de les avoir surpassez en marchant sur leurs traces.

On a peine à souffrir que Bernard Diaz, avec sa maniere ordinaire, où l'on doute s'il n'entre point autant de malice que de sincerité, se produise comme un des principaux Conseillers de cette grande action, usurpant sur Cortez la gloire de l'avoir imaginée. *Nous autres*, dit-il, *qui étions de ses amis, luy conseillâmes de ne laisser aucun vaïsseau dans le port, mais de les faire échoüer sur la côte.* Cet Auteur n'avoit pas bien concerté sa plume avec sa vanité, puisqu'il ajoûte aprés quelques lignes: *Il avoit déja pris la resolution de faire échoüer les navires; mais il vouloit qu'elle parût venir de nous.* Ainsi Diaz ne peut s'applaudir que d'un conseil, qui arriva aprés une resolution formée. La maniere dont Herrera notte cette execution, est encore moins supportable, puisqu'il assûre, *Que les Soldats demanderent qu'on se defît de la flotte; & qu'ils y furent animez & poussez par la finesse de Cortez:* (il se sert de ce terme) *afin de n'être pas tout seul obligé à païer les navires, & que toute l'armée entrât en cette obligation.* Il n'y a gueres d'apparence que Cortez se trouvât alors en état ni en lieu de craindre, que Velasquez luy fît un procez sur ce sujet; & cette pensée n'a aucune liaison avec les hauts desseins dont son esprit étoit entierement rempli. Si Herrera a pris cette imagination de Bernard Diaz, qui peut l'avoir forgée dans la crainte de païer sa part des navires brisez, il pouvoit la mépriser, comme une suite de ses murmures, qui ordinairement ont une tache d'interêt. Que si c'est une conjecture de cet Historien, qui a crû signaler son habileté à penetrer le fond des actions qu'il rapporte, il devoit considerer qu'il les dépoüille de toute leur autorité, par la bassesse des motifs

qu'il leur attribuë ; & qu'il peche contre les regles de la proportion, en faisant produire de grands effets par de petites causes.

---

## CHAPITRE XIV.

*Cortez étant prêt à partir, est averti qu'il paroissoit des navires à la côte. Il va à Vera-Cruz, & fait prendre sept Soldats de la flotte de François de Garay. On se met en marche ; & l'armée, aprés avoir beaucoup souffert en passant les montagnes, entre dans la Province de Zocothlan.*

LE débris de la flotte affligea quelques Soldats, qui se rendirent neanmoins à la raison, tant par l'éxemple des mutins que l'on avoit châtiez, que par les discours de ceux qui avoient des sentimens plus justes. On ne parla donc plus que du voïage de Mexique ; & Cortez assembla son armée à Zempoala. Elle étoit composée de cinq cens fantassins, de quinze Cavaliers, & de six pieces d'artillerie. Il laissa cent cinquante hommes & deux chevaux en garnison à Vera-Crux, & pour Gouverneur Jean d'Escalante, brave Soldat, vigilant, & des plus atachez à ses interêts. Il ordonna fort précisément aux Caciques ses alliez, d'obeïr en son absence au Gouverneur, & de le respecter comme une personne à qui il laissoit toute son autorité : d'avoir soin de fournir des vivres, & des hommes pour travailler au bâtiment de l'Eglise, & aux fortifications de la Ville, dont il prenoit un soin extréme ; non pas tant par la crainte de quelque mouvement de la part des Indiens du voisinage, que sur le soupçon de quelque insulte de celle de Diego Velasquez.

Le Cacique de Zempoala tenoit deux cens Tamenes prêts à porter le bagage, & quelques troupes pour joindre à l'armée. Le General en choisit seulement quatre cens hommes, entre lesquels il y avoit quarante ou cinquante Nobles Indiens, des plus considerez en ce Païs là : & quoyqu'il les traitât dés ce

moment comme des Soldats, il les conduisoit en effet comme des ôtâges, qui luy répondoient de la sûreté de l'Eglise qu'il laissoit à Zempoala, des Espagnols qui demeuroient à Vera-Cruz, & d'un jeune Page qu'il avoit laissé auprés du Cacique, afin de luy faire apprendre la langue de Mexique, & servir de Truchement en cas de besoin. En quoy on peut remarquer comment sa prévoïance s'étendoit sur tout ce qui étoit possible, quoyque fort éloigné.

Tout étoit disposé pour commencer la marche, lorsqu'il arriva un Courier dépêché par Escalante, qui donnoit avis au General, qu'il y avoit des vaisseaux à la côte, qui ne vouloient point se déclarer, quoyqu'on leur eût fait des signaux de paix, & toutes les diligences ordinaires en ces occasions. Un incident de cette consequence n'étoit pas à negliger: aussi Cortez partit à l'heure-même, avec quelques-uns de ses Officiers, pour aller à Vera-Cruz, laissant la conduite de l'armée à Pierre d'Alvarado, & à Gonzale de Sandoval. Lorsqu'il arriva à la Ville, un de ces vaisseaux paroissoit à l'ancre, à une distance considerable de la terre; & peu de tems aprés, on découvrit sur la côte de la mer quatre Espagnols, qui s'approcherent sans aucun soupçon, faisant connoître qu'ils cherchoient Hernan Cortez.

Un de ces hommes étoit l'Ecrivain du vaisseau; & les autres venoient pour être témoins d'une signification qu'ils pretendoient faire à Cortez, au nom de leur Capitaine. Ils l'avoient par écrit; & elle contenoit: *Que François de Garay Gouverneur de l'Isle de la Iamaïque, aïant ordre du Roi de découvrir & de peupler, avoit équipé trois navires, montez par deux cens soixante Espagnols, sous le Capitaine Alonso de Pineda, & pris possession de ce Païs du côté de Panuco: & que comme il étoit prêt d'établir une Colonie auprés de Naothlan, à douze ou quatorze lieuës du côté du Ponent, ils le luy intimoient, & luy demanderent qu'il n'étendît point ses Colonies de ce côté-là.*

Le General répondit à cet Ecrivain: *Qu'il ne sçavoit ce que c'étoit, que requêtes & significations; & que cette matiere ne devoit point se traiter par des procedures. Que son Capitaine vînt le trouver, & qu'ils ajusteroient ensemble toutes leurs pretentions, puisqu'ils étoient tous Sujets d'un même Prince; & qu'ils devoient*

*s'assister reciproquement, lorsqu'il y alloit de son service.* Il leur dît de s'en retourner avec cette reponse : mais comme ils n'en vouloient rien faire, & qu'au contraire l'Ecrivain s'emportoit avec peu de respect, disant : *Qu'il répondît en forme à sa signification* ; le General le fit arrêter, & se cacha avec ses gens, derriere quelques dunes, ou petites montagnes de sable, dont toute cette côte est couverte. Il y passa toute la nuit, & une partie du jour suivant, sans que le vaisseau fît aucune manœuvre, ne paroissant avoir d'autre dessein, que celuy d'attendre le retour de ses envoïez : ce qui obligea Cortez à tenter par quelque stratagême, s'il ne pourroit point attirer à terre ceux qui étoient sur ce navire. Pour cet effet il commanda qu'on dépoüillât les prisonniers, & que quatre Soldats revêtus de leurs habits, s'avançassent au bord de la mer, à dessein d'appeller les gens du vaisseau, en faisant signe de leurs capes. L'effet de ce stratagême fut, que quatorze ou quinze hommes armez d'arquebuses & d'arbalêtes, vinrent dans un esquif : mais comme les Soldats travestis se retiroient, de peur d'être connus, & qu'ils se cachoient le visage en répondant à la voix de ceux qui les appelloient, ces hommes n'oserent pas débarquer ; & on ne pût en prendre que trois, qui étant plus hardis ou moins sages que les autres, avoient descendu à terre. Les autres se retirerent au navire, que cet accident obligea à lever les ancres, & à suivre sa route. Cortez avoit apprehendé d'abord, que ces vaisseaux ne fussent envoïez par Velasquez, ce qui l'auroit contraint de retarder son voïage : mais il ne s'embarrassa pas des prétentions de Garay, qui pouvoient s'ajuster plus aisément, avec le tems. Ainsi il revint à Zempoala, avec beaucoup moins d'inquietude, & quelque profit, puisqu'il amenoit sept Soldats à son armée ; un Espagnol étant d'un si grand prix en cette conjoncture, que ces sept furent reçûs avec une extréme joie, & considerez comme une grande recruë.

Tout le monde se mit en état de partir ; & le General fit son ordre pour la marche. Il donna l'avant-garde aux Espagnols ; & les Indiens eurent l'arriere-garde, sous le commandement de Mamegi, Theuche, & Tamelli Caciques de la Montagne. Les plus robustes entre les Tamenes furent chargez de la conduite de l'artillerie : les autres portoient le ba-

gage. Le General détacha des coureurs, ou bateurs d'estrade, pour reconnoître devant soi; & l'armée marcha suivant cet ordre, le seiziéme Août de l'année 1519. Elle fut reçûë avec joie à Jalapa, Socochima, & Techucla, où elle prit ses premiers logemens, & dont les Peuples étoient dans nôtre alliance. On jettoit parmi ces Indiens pacifiques quelques sémences de nôtre Religion; non pas tant pour les instruire de la verité, que pour leur donner des soupçons des erreurs dont ils étoient abusez. Le General les voïant si dociles & si bien disposez, étoit d'avis qu'on plantât une Croix en chaque Bourg qui se trouveroit sur le passage de l'armée, afin de les accoûtumer au moins à reverer ce signe de nôtre salut; mais le Pere Olmedo & le Licentié Diaz s'y opposerent, en luy remontrant, *Que ce seroit une temerité, de confier la Croix à des Barbares mal instruits, qui pourroient la traiter avec indignité, ou peut-être la mettre au rang de leurs Idoles, s'ils avoient pour elle une veneration superstitieuse, sans sçavoir le mystere qu'elle representoit.* La proposition de Cortez étoit une marque de pieté; & c'en fut une de bon sens, de se rendre à la raison sans aucune resistance.

On passa de ces Bourgs dans les chemins tres-rudes de la montagne, qui fut une des premieres fatigues de ce voïage. Les Soldats y souffrirent beaucoup, étant obligez à traverser durant trois jours des montagnes desertes, par des sentiers étroits, & bordez de precipices. Il falut passer l'artillerie avec des machines, & à force de bras: mais ce qui fatiguoit le plus, étoit un tems desesperé, par un froid cuisant, & des pluies continuelles. Les pauvres Soldats, sans pouvoir élever une seule barraque, passoient les nuits couverts seulement de leurs armes, marchant toûjours pour s'échauffer, & obligez à chercher du soulagement dans le travail. Pour comble de misere les vivres manquoient, & leur courage s'abatoit avec leurs forces. Lorsqu'on arriva au haut de la montagne, ils trouverent un Temple, & quantité de bois: mais ils ne s'y arrêterent pas, parce qu'ils découvrirent des habitations de l'autre côté, où les Soldats coururent avec empressement, comme au remede de leurs maux. Ils y trouverent en effet assez de commodi-

tez, pour leur faire oublier ce qu'ils avoient enduré de misere.

La Province de Zocothlan commençoit de cet endroit: elle étoit fort peuplée & d'une grande étenduë, & le Cacique demeuroit dans la Ville, qui donnoit son nom à tout ce Païs, assise dans une vallée qui bornoit la montagne de ce côté-là. Cortez l'informa de son arrivée & de ses desseins, par deux Indiens qu'il luy envoïa, & qui revinrent aussi-tôt avec une réponse favorable. Peu de tems aprés on découvrit la Ville, d'une vûë magnifique, & qui occupoit une grande étenduë de plaine. Ses tours & ses maisons brilloient de loin par leur blancheur éclatante: & parce qu'un Soldat Portugais la compara à Castilblanco en Portugal, ce nom luy demeura pour quelque-tems. Le Cacique, fort bien accompagné, vint au devant du General, & luy fit beaucoup de civilitez, mais qui parurent forcées, & où l'artifice avoit plus de part que la volonté. L'accueil qu'il fit à l'armée fut desagreable; le logement incommode, les vivres fort mediocres: & on reconnut à tout, le peu de goût qu'ils prenoient à leurs nouveaux hôtes. Neanmoins Cortez dissimula le sujet qu'il avoit de se plaindre, & retint le ressentiment de ses Soldats, de peur d'alarmer ces Indiens pacifiques, & de ruiner la confiance qu'il vouloit leur donner; puisqu'il n'avoit dessein que de passer plus avant, en conservant la reputation de son armée, qu'il ne vouloit pas augmenter par des exploits si peu considerables.



## CHAPITRE XV.

*Le Cacique de Zocothlan rend une seconde visite à Cortez, & éxagere la grandeur & la puissance de Motezuma. On prend la resolution d'aller à Tlascala; & on est instruit à Xacazingo, des Peuples de cette Province, & de la forme de leur Gouvernement.*

LE jour suivant, le Cacique accompagné d'un grand cortege de ses parens & de ses domestiques, fit une seconde visite à Cortez. Cet Indien, appellé Olinleth, étoit homme d'un tres-bon sens, Seigneur d'une Province fort peuplée, & tenant le premier rang entre tous les autres Caciques qui étoient ses voisins, & qui avoient pour luy une grande veneration. Le General le reçut avec tout l'éclat dont il soûtenoit ordinairement ces actions de ceremonie; & la visite eut quelque chose de singulier. Aprés cette sorte de complimens que la civilité demande, sans faire tort à la gravité, le General croïant trouver en ce Cacique, comme en tous les autres, un esprit aigri & disposé à la plainte, luy demanda s'il étoit sujet du Roi de Mexique: à quoy l'Indien repartit brusquement : *Y a-t'il quelqu'un sur la terre qui ne soit vassal ou esclave de Motezuma?* La brusquerie de cette réponse, faite en maniere d'interrogation, pouvoit émouvoir Cortez; mais il sçut si bien se posseder, qu'il repliqua en soûriant : *Qu'on connoissoit fort peu le monde à Zocothlan; puisque luy & ses compagnons étoient Sujets d'un Empereur si puissant, qu'il avoit plusieurs Princes pour vassaux, plus grands que Motezuma.* Le Cacique ne parut point déconcerté par cette proposition : & sans entrer en dispute sur la comparaison, il crut qu'il suffisoit de faire connoître la grandeur de son Prince, sans attendre qu'on luy fît des questions sur ce sujet. Il dît donc d'un ton grave : *Que Motezuma étoit le plus puissant Prince dont on eût la connoissance dans le Monde qu'ils habitoient. Que l'on ne pouvoit ni conserver, ni retenir dans sa memoire le nombre des*

*Provinces soûmises à son Empire. Qu'il tenoit sa Cour dans une Ville inaccessible, fondée dans l'eau, entourée de lacs, & dont les entrées n'étoient ouvertes que par des digues ou chaussées, coupées en plusieurs endroits par des ponts-levis, sur des ouvertures par où les eaux de ces lacs se communiquoient.* Il exagera *les immenses richesses de son Prince, la force de ses armes, & sur tout le malheur de ceux qui ne luy obeïssoient pas; puisqu'ils ne servoient qu'à augmenter le nombre des victimes destinées à ses sacrifices: étant certain que plus de vingt mille hommes de ses ennemis, ou de ses rebelles, étoient immolez tous les ans sur les Autels de ses Dieux.* Il n'ajoûtoit rien à la verité, que la maniere passionnée dont il la produisoit. L'on reconnoissoit au ton de sa voix même, les influences de Motezuma; & que cet étalage de grandeur & de puissance visoit plus à donner de l'épouvente, que de l'admiration.

Cortez n'eût pas de peine à penetrer le fond de la pensée de l'Indien: il crut qu'un peu de vivacité étoit necessaire pour renverser tout l'appareil de ce pompeux raisonnement. Il répondit donc au Cacique: *Qu'il étoit déja informé de l'Empire & des grandeurs de Motezuma; & que si cet Empereur n'eût été qu'un Prince mediocre, luy qui parloit, ne seroit pas venu d'un Païs si éloigné, luy offrir l'amitié d'un autre Prince encore plus grand que luy. Que son Ambassade étoit pacifique; & que les armes qui étoient entre les mains de ceux qui l'accompagnoient, ne servoient qu'à donner plus d'autorité à sa legation, & non pas à faire aucune violence: Mais qu'il vouloit bien que Motezuma & tous les Caciques de son Empire, sçussent qu'il desiroit la paix sans craindre de guerre; parce que le moindre de ses Soldats seroit capable de défaire une armée de leur Empereur. Qu'il ne tireroit jamais l'épée, si on ne l'attaquoit: mais du moment qu'elle sera dehors du fourreau, je mettrai,* dit il, *à feu & à sang tout ce qui se presentera devant moi. La nature produira des monstres en ma faveur, & le Ciel lancera ses foudres; puisque je viens pour soûtenir sa cause, en corrigeant vos vices, & les erreurs de vôtre Religion, & ces mêmes sacrifices de sang humain, que vous rapportez comme une des grandeurs de vôtre Roi.* Il se leva en ce moment, pour rompre la visite; & se tournant vers ses Soldats: *Mes amis*, dit-il, *voila ce que nous cherchons; de grands perils, & de grandes richesses: Celles-ci établissent la fortune, & les autres la reputation.*

Ce petit discours rabatit l'orgueil des Indiens, & releva le courage des Espagnols; puisqu'il ne disoit aux uns & aux autres, que ses veritables sentimens, sans aucune façon : car du moment qu'il eut entrepris cette conquête, Dieu remplit son cœur d'une fermeté si grande, que sans mépriser, ou ne pas connoître les plus dangereuses occasions, il y entroit avec la même confiance, que s'il eût été le maître des évenemens.

Les Espagnols demeurerent cinq jours à Zocothlan; & l'on vid bien que le Cacique avoit pour eux une autre consideration : les vivres arrivoient en plus grande abondance, & les regales ne manquoient point à ses hôtes. La réponse de Cortez luy tenoit au cœur, & l'avoit jetté sur des reflexions chagrines & inquietes, qu'il tiroit de son propre fond, & qu'il communiqua depuis au Pere Olmedo. Il consideroit que ceux qui osoient s'attaquer au grand Motezuma, ne paroissoient pas des hommes bien raisonnables : mais il jugeoit d'ailleurs, qu'ils devoient être plus que des hommes, pour parler de ses Dieux avec tant de mépris. Il joignit à cette consideration, la difference de leurs visages; la nouvelle façon de leurs armes & de leurs vêtemens; & l'obeïssance que les chevaux leur rendoient. Il luy sembloit encore, que les Espagnols avoient une certaine superiorité de raison, en ce qu'ils proposoient contre l'inhumanité de leurs sacrifices, l'injustice de leurs loix, & cette brutale licence qu'ils donnoient à la sensualité; si dereglée entre ces Barbares, qu'ils la poussoient jusqu'aux derniers outrages, contre la nature même. Sa raison tiroit de tous ces principes, des consequences qui le portoient à croire qu'ils étoient conduits par quelque Divinité : car il n'y a point d'esprit si borné, qu'il ne connoisse la laideur du vice; soit que la volonté l'embrasse, ou que la coûtume le déguise. Neanmoins la crainte de la puissance de Motezuma possedoit ce Cacique jusqu'à ce point, qu'encore qu'il reconnût & qu'il avoüât le pouvoir que ces considerations avoient sur son esprit, il n'osoit encore se donner aucune liberté. Il se contenta donc de fournir les choses necessaires à la subsistance des troupes : & comme il craignoit de faire connoître sa richesse, il parut fort reservé à faire des presens; & sa plus grande liberalité fut, de quatre filles es-

claves qu'il donna au General, pour faire du pain, & de vingt Indiens Nobles, qu'il offrit pour servir de guides à l'armée.

On disputa sur le chemin que l'on devoit choisir pour la marche. Le Cacique proposoit la Province de Cholula, abondante & peuplée, dont les Habitans, plus portez au trafic qu'à la guerre, livreroient un passage sûr & commode aux Espagnols. Il conseilloit au General, avec beaucoup d'ardeur, d'éviter de prendre la route de Tlascala, disant : *Que ces Peuples avoient des inclinations si farouches & si sanguinaires, qu'ils faisoient consister tout leur bonheur, à se défaire des ennemis.* Neanmoins les Indiens qui commandoient les troupes de Zempoala, dirent en secret à Cortez : *Qu'il se défiât de ce conseil, parce que Cholula étoit une Ville fort peuplée, de gens traîtres & de peu de foi ; & que les armées de Motezuma logeoient ordinairement en cette Ville, & dans les Bourgs qui en dépendoient. Qu'il y avoit de l'apparence que le Cacique vouloit les engager en quelque peril, & que son intention n'étoit pas droite ; puisqu'en ore que la Province de Tlascala fût grande & remplie de Peuples guerriers, ils étoient alliez & amis des Totonagues & des Zempoales, qui servoient dans ses troupes, & toujours en guerre contre Motezuma. Que ces deux raisons devoient luy persuader que le passage seroit plus asseuré par cette Province : & que les Espagnols ne paroîtroient point étrangers à ces Peuples, étant en la compagnie de leurs alliez.* Le General approuva leur raisonnement ; & trouvant qu'il étoit plus juste de se fier à des Indiens qui étoient ses amis, qu'à un Cacique si attaché à Motezuma, il ordonna qu'on prît le chemin de Tlascala. On découvrit en peu de tems les frontieres de cette Province, qui bornoit celle de Zocothlan ; & on n'eût aucune rencontre considerable aux premiers logemens. Il courut ensuite quelque bruit de guerre ; & l'on apprit enfin, que toute la Province étoit en armes, & qu'on faisoit un mistere de la cause de ce mouvement : ce qui obligea Cortez à faire alte en un lieu mediocrement peuplé, appellé *Xacazingo*, afin de s'informer à loisir des motifs de cet armement.

Tlascala étoit alors une Province extrémement peuplée, & de plus de cinquante lieuës de circuit. Son terrein inégal s'éleve presque par tout en plusieurs collines, qui semblent naître de cette chaîne de montagnes qu'on appelle maintenant la grande

Cordeliere. Les Bourgs, dont les maiſons etoient plus ſolides que belles, occupoient le haut de ces collines, où ces Peuples s'étoient logez, tant afin de tirer avantage de la nature de cette ſituation contre leurs ennemis, qu'afin de laiſſer les plaines libres pour la culture. Au commencement ils avoient été gouvernez par des Rois, juſqu'à ce qu'une guerre civile leur fit perdre l'inclination qu'ils avoient à l'obeïſſance, & ſecoüer le joug. Mais comme tous les Peuples incapables de ſe gouverner par eux-mêmes, ſont ennemis de la ſoûmiſſion, juſqu'à ce qu'ils aïent éprouvé les inconveniens de la liberté ; ceux-ci reduiſirent enfin leur Etat à une forme de Republique, & choiſirent ainſi pluſieurs Princes, pour ſe défaire d'un ſeul. Ils partagerent donc leurs Bourgades en une eſpece de Cantons. Chacun nommoit quelque perſonne des plus conſiderables, qui alloient reſider à Tlaſcala : & de tous ces Deputez on formoit le corps d'un Senat, dont ils ſuivoient les déciſions. Exemple remarquable du Gouvernement Ariſtocratique entre des Barbares, qui doit rabatre quelque choſe de la fierté des maximes de nôtre Politique. En cet état ils s'étoient maintenus contre la puiſſance des Empereurs de Mexique : & ils ſe trouvoient alors au plus haut point de leur gloire ; parce que les tyrannies de Motezuma avoient augmenté le nombre de leurs alliez, & jetté dans leur parti les Otomies, Peuple barbare entre les Barbares mêmes : mais extrémement recherché pour la guerre, où ils confondoient la valeur & la ferocité.

Cortez pleinement informé de ces circonſtances, & ne voulant rien negliger, reſolut d'envoïer quelqu'un vers cette Republique, afin de faciliter le paſſage à ſon armée. Il donna cette commiſſion à quatre Indiens Zempoales, des plus habiles & des plus Nobles ; & il les inſtruiſit preſque mot à mot, par l'organe de Marine & d'Aguilar, du diſcours qu'ils devoient faire dans le Senat : en ſorte qu'ils l'apprirent par cœur. Il les choiſit entre ceux qui luy avoient propoſé la marche par Tlaſcala ; afin qu'ils euſſent toûjours leur conſeil en vûë, & qu'ils s'intereſſaſſent dans le ſuccez de la negociation.

CHAP.

## CHAPITRE XVI.

*Les Envoïez de Cortez vont à Tlascala. La maniere dont on y recevoit les Ambassadeurs ; & ce qui se passe dans le Senat sur le sujet de la paix qu'on leur offre de la part des Espagnols.*

LEs Indiens Envoïez de Cortez partirent aussi-tôt, revêtus de toutes les marques de leur dignité. Ces marques étoient une mante ou cape de coton, bordée d'une frange tressée avec des nœuds. Ils portoient à la main droite une fleche fort large, les plumes en haut ; & au bras gauche une grande coquille en maniere de bouclier. On jugeoit du sujet de l'Ambassade, par les plumes de la fleche. Les rouges annonçoient la guerre, les blanches marquoient la paix ; comme les Romains distinguoient par differens simboles, leurs Feciales & leurs Herauts, qui portoient le caducée. Les Ambassadeurs Indiens étoient connus & respectez sur les passages, à la vûë des marques que l'on a dit : mais ils ne pouvoient s'écarter des chemins Roïaux de la Province par où ils passoient, à peine de perdre leur droit de jurisdiction & de franchise ; privileges sacrez entre ces Peuples, qui observoient religieusement cette espece de foi publique que la necessité a inventée, & dont le droit des gens a fait une de ses loix.

Les Zempoales entrerent dans Tlascala avec cet équipage, qui marquoit leur caractere. Du moment qu'il fut reconnu, on les conduisit à la *Calpisca*, lieu destiné pour le logement des Ambassadeurs. Le lendemain le Senat s'assembla dans une grande salle, où ils tenoient le Conseil : les Senateurs étoient assis suivant le rang de leur ancienneté, sur des tabourets assez bas, faits d'un bois extraordinaire, & d'une seule piece. Ils les nommoient *Yopales*. D'abord que les Ambassadeurs parurent, tous les Senateurs se leverent à demi de leurs sieges, & les reçûrent en affectant une certaine moderation dans leurs civilitez. Les Zempoales tenoient leurs fleches éle-

vées, & avoient la tête couverte de leurs capes, ce qui marque une grande soûmission, selon leurs ceremonies. Aprés avoir fait la reverence au Senat, ils s'avancerent gravement jusqu'au milieu de la salle, où ils se jetterent à genoux, attendant sans lever les yeux, qu'on leur donnât la permission de parler. Alors le plus ancien des Senateurs leur aïant ordonné d'expliquer le sujet de leur Ambassade, ils s'assirent sur leurs jambes; & celuy qui portoit la parole, comme le plus éloquent, fit ce discours.

*Noble Republique, braves & puissans Tlascalteques; le Seigneur de Zempoala, & les Caciques de la Montagne, vos amis & vos alliez, vous salüent: & aprés vous avoir souhaité une recolte abondante & la mort de vos ennemis, ils vous font sçavoir, qu'ils ont vû arriver en leur Païs, du côté de l'Orient, des hommes invincibles qui semblent être des Dieux; qui ont passé la mer sur de grands Palais, & qui portent dans leurs mains le tonnerre & la foudre, armes dont le Ciel s'est reservé l'usage. Ils sont les Ministres d'un Dieu superieur aux nôtres, qui ne peut souffrir ni la tyrannie, ni les sacrifices du sang des hommes. Leur Capitaine est Ambassadeur d'un Prince tres-puissant, qui étant poussé par le devoir de sa Religion, desire remedier aux abus qui regnent en nôtre Païs, & aux violences de Motezuma. Cet homme, aprés avoir delivré nos Provinces de l'oppression qui les accabloit, se trouve obligé à suivre le chemin de Mexique par les terres de vôtre Rupublique, & souhaite de sçavoir en quoy ce Tyran vous a offensez; afin de prendre la défense de vôtre droit comme du sien propre, & de la mettre entre les autres sujets qui justifient ses pretentions. La connoissance que nous avons de ses bons desseins, & l'experience que nous avons faite de sa bonté, nous ont obligez à le prevenir, pour vous demander, & vous exhorter de la part de nos Caciques & de toute leur ligue, que vous receviez ces Etrangers comme les bienfaicteurs & les alliez de vos alliez: Et de la part de leur Capitaine, nous vous declarons qu'il vient avec un esprit pacifique, qui ne demande que la liberté du passage sur vos terres, aprés que vous serez persuadez qu'il ne desire que vôtre avantage, & que ses armes sont les instrumens de la justice & de la raison; qu'elles soûtiennent la cause du Ciel; que ceux qui les portent recherchent la paix & la douceur naturellement & par inclination, & n'usent de rigueur que contre ceux qui les offensent par leurs crimes, ou qui les provoquent.* Alors les

quatre Zempoales se leverent sur leurs genoux ; & aprés avoir fait une profonde inclination, ils se rassirent comme ils l'étoient durant la harangue.

Les Senateurs confererent entr'eux durant quelques momens : aprés quoy un de l'assemblée dît aux Ambassadeurs, au nom du Senat : *Qu'il recevoit avec toute sorte de gratitude la proposition des Zempoales & des Totonaques, dont on estimoit l'alliance : mais que pour faire une reponse juste au Capitaine de ces Etrangers, cela demandoit une plus mûre deliberation.* Sur quoy les Ambassadeurs se retirerent à leur logis ; & on ferma les portes de la salle, afin d'examiner à loisir les inconveniens & les avantages de la proposition que les Ambassadeurs avoient faite de la part des Espagnols. Tous les Senateurs tomberent d'accord de l'importance de cette affaire, qui demandoit toute leur attention : ensuite les avis furent partagez ; & ce partage fit naître de grandes contestations. Les uns soûtenoient que l'on devoit accorder le passage aux Etrangers : les autres vouloient qu'on leur fît la guerre ; *afin*, disoient-ils, *de s'en défaire une bonne fois.* Il y eut encore un troisiéme avis, qui étoit de leur defendre le passage sur leurs terres, en leur faisant sçavoir qu'on ne s'y opposeroit pas hors des limites de la Province. Cette diversité d'opinions dura quelque tems ; chacun crioit, sans rien conclure, jusqu'à ce que Magiscatzin, le plus ancien & le plus venerable du Senat, prit la parole : & aïant obtenu audience, la tradition rapporte qu'il s'expliqua en ces termes :

*Nobles & vaillans Tlascalteques, vous sçavez bien qu'aux premiers siecles de nôtre établissement, nos Sacrificateurs connurent par revelation, qui passe encore maintenant pour un des points de nôtre Religion, qu'une Nation invincible viendroit quelque jour, des regions orientales du Monde que nous habitons. Que cette Nation auroit un empire si absolu sur les élemens, qu'elle fonderoit des Villes mouvantes sur les eaux, & qu'elle se serviroit du feu & de l'air pour soûmettre la terre : & quoyque les personnes de bon sens n'aient jamais crû qu'ils dûssent être des Dieux, ainsi que le vulgaire ignorant se le persuade, neanmoins la même tradition nous apprend, que ces hommes paroîtroient descendus du Ciel ; & qu'ils seroient si vaillans, qu'un seul en vaudroit mille des nôtres ; & si genereux, qu'ils n'auroient point d'autre vûë que celle de nous faire*

*vivre selon la justice & la raison. Ie ne puis vous dissimuler que mon esprit n'ait été agité, par la conformité que je trouve en ces caracteres, avec ce qu'on nous debite sur le sujet des Etrangers qui sont maintenant à nos portes. Ils viennent des Païs Orientaux; leurs armes sont de feu, & leurs embarcations sont des villes sur la mer. Pour ce qui est de leur valeur, la renommée vous a appris ce qui s'est passé à Tabasco; & leur generosité vous est connuë, par les obligations dont nos confederez publient qu'ils leur sont redevables. D'ailleurs, si nous tournons les yeux vers ces cometes & ces signes que le Ciel envoïe coup sur coup sur nos tètes, ne semble-t'il pas qu'ils nous parlent interieurement, & qu'ils viennent comme les avant-coureurs de cette grande nouveauté? Que si c'est-là cette Nation predite par nos Propheties, quelqu'un se trouvera t'il assez insolent & assez temeraire, pour vouloir éprouver ses forces contre le Ciel, & pour traiter d'ennemis, des hommes dont les armes sont appuïées de ses decrets? Pour moi, je redouterois au moins la colere des Dieux, qui châtient rigoureusement ceux qui se revoltent contre eux, & qui ne semblent envoïer leur foudre que pour nous apprendre l'obeïssance; puisque la voix effroïable du tonnerre parle à tout le monde, mais qu'il ne fait du fracas que là où il trouve de la resistance. Ie consens neanmoins qu'on appelle effets du hazard, des signes si évidens, & que les Etrangers soient des hommes comme nous; quel mal nous ont-ils fait, pour nous exciter à la vengeance? Sur quelle injure pouvons-nous fonder cette violence? Tlascala, qui maintient sa liberté par les victoires, qu'elle doit à la justice & à la raison qui accompagnent ses armes, entreprendra de gaïeté de cœur, une guerre capable de ruiner cette haute estime qu'on a de son Gouvernement & de sa valeur? Ces gens apportent la paix; ils ne demandent que le passage sur les terres de nôtre Republique; ils ne pretendent point le tenter sans nôtre permission: où est leur crime? en quoy nous ont-ils offensé? Ils recourent à nôtre protection, par la confiance qu'ils ont en celle de nos alliez: perdrons-nous nos amis, pour en offenser d'autres qui souhaitent nôtre amitié? Qu'est ce que nos autres alliez diront de cette action, si cinq cens hommes nous obligent à prendre les armes? & pouvons-nos gagner autant de gloire à les vaincre, que nous perdrons de reputation pour les avoir apprehendez? Mon avis est, qu'on les reçoive avec toute sorte d'honnêteté, & qu'on leur accorde la permission qu'ils demandent de passer sur nos terres: puisque s'ils*

*ſont des hommes, ils ont la raiſon pour eux ; & s'ils ſont quelque choſe de plus, ils ont la volonté des Dieux, plus puiſſante que la raiſon.*

L'avis de Magiſcatzin fut reçû avec applaudiſſement. Il alloit emporter toutes les voix, lorſqu'un des Senateurs demanda permiſſion de parler. C'étoit un jeune homme de beaucoup d'eſprit & de cœur, appellé Xicotencal. Son merite, & pluſieurs bonnes actions à la guerre, l'avoient élevé à la Charge de Capitaine General. Lorſqu'on fut diſpoſé à l'écouter : *Ce n'eſt pas*, dit-il, *en toutes les affaires indifferemment, qu'on peut fonder une reſolution ſur l'avis d'une tête à cheveux gris, où l'on void beaucoup de reflexions & peu d'entrepriſe, & qui conſeillera toûjours la patience, preferablement à la hardieſſe. Je revere autant qu'aucucun autre, l'autorité & les ſentimens de Magiſcatzin : mais il ne vous paroîtra pas extraordinaire, qu'un homme de mon âge & de ma profeſſion ait d'autres vûës, moins rafinées, & peut-être plus certaines. Quand on parle de faire la guerre, on ſe trompe ſouvent ſur ce qu'on appelle prudence ; puiſque tout ce qui reſſemble à la crainte n'eſt point une vertu, mais une paſſion. Il eſt vrai qu'on attend parmi nous ces reformateurs Orientaux ; l'eſperance de leur arrivée dure encore dans les predictions de nos Prophetes : mais ceux qui ſouhaiteroient d'être détrompez ſur ce ſujet, trouvent qu'elle tarde beaucoup. Cependant je n'ai pas deſſein de tourner en ridicule un bruit à qui la tolerance de pluſieurs ſiecles a acquis de la veneration : mais vous trouverez bon que je vous demande, quelle ſeureté nous avons, pour croire que ces Etrangers ſoient ceux qu'on nous a promis ? Comptez vous pour la même choſe, de venir du côté de l'Orient, & de deſcendre de ces regions du Ciel d'où nous voïons naître le Soleil ? Les armes de feu, & les embarcations que vous appellez des Palais ſur la mer, peuvent-elles pas être des ouvrages de l'induſtrie des hommes, que l'on admire parce qu'on n'a rien vû de pareil ? Ou peut-être n'eſt ce rien qu'une illuſion, de ces preſtiges qui impoſent à la vûë, ſemblables à ceux que nous appellons ſcience en nos Enchanteurs. Ce que ces Etrangers ont fait à Tabaſco eſt une action de valeur, qui leur a fait battre une armée beaucoup plus forte qu'eux ; mais cela paſſe-t'il pour ſurnaturel à Tlaſcala, où l'on fait tous les jours de plus grands exploits, avec les ſeules forces de la Republique ? Quant à la generoſité dont ils ont uſé avec les Zempoales, elle peut être un*

*artifice pour gagner à peu de frais l'affection des Peuples : au moins je la croirois une douceur suspecte, de la nature de celles qui flatent le goût pour faire avaler le poison ; puisqu'elle n'a point de rapport avec ce que nous avons appris d'ailleurs, de leur avarice, de leur orgueil & de leur ambition. Ces hommes (si peut-être ils ne sont point des monstres que la mer a vomi sur nos bords) ces hommes, dis-je, vivent suivant les mouvemens de leur caprice, affamez d'or & d'argent, & abandonnez à tous les plaisirs de la terre. Ils attentent des nouveautez dangereuses à la justice & à la Religion : ils détruisent nos Temples, & mettent en pieces nos Autels : ils blasphèment contre nos Dieux, & on les croit des hommes descendus du Ciel ; on doute si nous devons nous opposer à leurs violences ? on entend parler de paix sans se scandaliser ? Si les Zempoales & les Totonaques les ont reçûs en leur alliance, ils l'ont fait sans nous consulter, & c'est une faute d'attention dont ceux qui pretendent se prevaloir doivent être châtiez. Pour ce qui est de ces impressions & de ces signes funestes en l'air, que Magiscatzin a si fort éxagerez, ils doivent nous persuader de les traiter comme nos ennemis, d'autant plus, que ces signes annoncent toûjours des malheurs & des afflictions. Le Ciel ne fait point de prodiges pour nous avertir de ce que nous pouvons esperer, mais seulement de ce que nous devons craindre : car le bonheur qu'il nous envoie n'est point accompagné d'horreur, & il n'allume point des cometes pour endormir nos soins, & nourrir nôtre negligence. Mon avis est donc, d'assembler nos troupes, & d'exterminer une bonne fois ces Etrangers, puisqu'ils tombent entre nos mains, portant le caractere que les étoiles nous ont marqué, de Tyrans de nôtre Patrie & de nos Dieux : & qu'aïant égard à leur chatiment, autant qu'à la reputation de nos armes, nous fissions connoître que ce n'est pas la même chose, d'être immortels à Tabascos, & invincibles à Tlascala.*

Ces raisons firent plus d'impression sur l'esprit des Senateurs, que celles de Magiscatzin ; parce qu'elles avoient plus de rapport à l'inclination de ces gens, nez entre les armes, & qui ne respiroient que la guerre. Neanmoins, lorsqu'on remit l'affaire en deliberation, on resolut, par forme de temperament, que Xicotencal assembleroit les troupes de la Republique, & marcheroit afin de s'eprouver contre les Espagnols : supposant que s'il les défaisoit, c'étoit autant de cre-

dit gagné pour la Nation ; qu'au contraire, s'il étoit batu, la Republique auroit toûjours une voie ouverte pour traiter de la paix, en rejettant la faute de cette insulte sur les Otomies, & faisant croire que c'étoit un desordre & un contretems de la ferocité de cette Nation. Pour cet effet ils firent retenir les Zempoales, sans qu'il parût neanmoins qu'ils fussent en prison, aïant égard à conserver leurs alliez ; parce qu'ils ne laissoient pas de connoître le peril de cette entreprise, qu'ils faisoient assez brusquement : braves en ce qu'ils en remettoient le succez sur leur valeur ; & sages en ce qu'ils ne perdoient point de vûë les accidens de la fortune, qui pouvoit leur être contraire.

---

## CHAPITRE XVII.

*Les Espagnols prennent la resolution de s'approcher de Tlascala, à cause de la détention de leurs Envoïez. Ils combatent contre un gros de cinq mille Indiens, qui leur avoient dressé une embuscade ; aprés quoy ils sont attaquez par toutes les troupes de la Republique.*

LEs Espagnols demeurent huit jours à Xacozingo, attendant leurs Envoïez, dont le retardement faisoit déja soupçonner quelque chose de fâcheux ; en sorte que Cortez, par le conseil de ses Capitaines & des Chefs des Indiens, qu'il consultoit aussi, afin de les entretenir dans la confiance, resolut de continuer sa marche, & de se camper plus prés de Tlascala, afin d'observer les démarches de ces Indiens. Il consideroit que s'ils vouloient la guerre, comme il le jugeoit par plusieurs indices, confirmez par la détention de ses Ambassadeurs, il étoit à propos de leur ôter le tems de faire de plus grands préparatifs, & de les attaquer dans leur Ville même, avant qu'ils eussent l'avantage d'assembler toutes leurs forces, & de luy presenter la bataille à la campagne. Il fit aussi-tôt marcher l'armée en bon ordre, sans oublier aucune

des précautions que l'on doit prendre en un Païs ennemi. Sa marche étoit entre deux montagnes, ſeparées par une valée fort agreable. Il n'avoit pas encore fait deux lieuës, lorſqu'il ſe vid arrêté par une muraille fort haute, qui prenant d'une montagne à l'autre, barroit entierement le chemin. Cet ouvrage étoit également fort & magnifique, & marquoit le pouvoir & la grandeur de ſon entrepreneur. Elle étoit de pierre taillée en dehors, & liée avec de la terre-glaiſe, forte comme un ciment. Son épaiſſeur étoit de trente pieds, ſa hauteur d'une toiſe & demie, finiſſant en parapet, ainſi qu'il ſe pratique en nôtre maniere de fortifier les Places. L'entrée étoit oblique & fort étroite, la muraille faiſant en cet endroit deux avances, qui entroient l'une ſur l'autre l'eſpace de dix pas. On apprit des Indiens de Zocothlan, que cette eſpece de fortification marquoit la ſeparation des bornes de la Province de Tlaſcala, dont les Gouverneurs l'avoient élevée autrefois, à deſſein de ſe garentir des invaſions de leurs ennemis. Ce fut un grand bonheur, qu'ils ne s'aviſerent point de la défendre contre les Eſpagnols ; ſoit qu'ils n'euſſent pas eu le tems de ſortir, pour aller combatre à ce rempart ; ſoit qu'ils euſſent reſolu de les attendre en pleine campagne, afin d'emploïer toutes leurs troupes, & d'ôter au plus petit nombre l'avantage de combatre dans un lieu étroit.

L'armée paſſa de l'autre côté, ſans deſordre & ſans empêchement ; & aprés qu'elle eut reformé ſes bataillons, on continua de s'avancer peu à peu, juſqu'à ce qu'on trouva un terrein plus étendu, où les gens détachez découvrirent de loin vingt ou trente Indiens, dont les pennaches, qui faiſoient entre eux la plus grande parure des Soldats, firent connoître qu'il y avoit des gens de guerre en campagne. On en avertit le General, qui commanda qu'on eſſaïât de les faire approcher, par des ſignes de paix, ſans marquer d'empreſſement à les ſuivre ; parce que le païs où l'armée ſe trouvoit étoit inégal, & qu'on y voïoit des hauteurs, & certains rideaux propres à cacher une embuſcade. Il ſuivit ces gens détachez avec huit Cavaliers, donnant ordre aux Capitaines de faire avancer l'Infanterie, ſans la preſſer ; puiſqu'on ne trouve jamais d'avantage à mettre le Soldat hors d'haleine par une trop grande diligence, & à entrer en une occaſion avec des troupes fatiguées.

Les

Les Indiens attendirent dans leur poste les six Cavaliers, qui composoient le detachement à la tête de l'armée; & lorsqu'ils furent assez proche, ils tournerent le dos, sans s'arrêter ni à leurs cris, ni aux signes qu'ils faisoient pour leur persuader qu'on ne demandoit que la paix. En ce moment on découvrit une autre troupe plus éloignée, où les premiers se jetterent, & tous ensemble firent tête aux Cavaliers, & se mirent en défense. Les quatorze Cavaliers se joignirent, & chargerent cette troupe, plus pour découvrir ce qui étoit derriere eux, que pour aucune raison qu'on eût de craindre un si petit nombre d'Indiens. Cependant ils soutinrent vigoureusement le choc des chevaux, & se servirent si bien de leurs armes, que sans prendre garde à ceux qui tomboient, percez ou écrasez, ils blesserent deux Cavaliers & cinq chevaux. Un gros de cinq mille hommes qui étoit en embuscade, se découvrit alors, & vint au secours des Indiens. Comme l'Infanterie des Espagnols arrivoit de l'autre côté, elle se mit en bataille pour soûtenir l'effort des ennemis, qui venoient à la charge avec une grande furie: mais à la premiere décharge de l'artillerie, qui fit un grand carnage dans leur gros, ils tournerent le dos; & les Espagnols profitant de leur desordre, les suivirent en bon ordre, & avec tant de vigueur, qu'ils abandonnerent le champ de bataille, laissant soixante Indiens tuez sur la place, & quelques prisonniers. Le General ne voulut pas suivre la victoire, parce que le jour baissoit, & qu'il avoit dessein de les épouventer, plûtôt que de les détruire. On se saisit de quelques maisons qui étoient proche du champ de bataille, où les Soldats trouverent des rafraîchissemens, & où ils passerent la nuit avec beaucoup de joie, sans oublier les soins necessaires en ces occasions, où l'on fait veiller quelques Soldats, pour assûrer le repos des autres.

Le jour suivant, on se remit en marche au même ordre, & on découvrit les ennemis, qui s'avançoient avec plus de precipitation que d'ordre, en un gros plus fort que celuy qui avoit été batu. Leurs troupes s'approcherent de nôtre armée avec beaucoup de fierté & de grands cris; & sans mesurer la distance necessaire à la portée de leurs fleches, ils firent une décharge inutile, & en même-tems ils se mirent sur la retraite, combatant toûjours de loin; particulierement les frondeurs,

qui paroiſſoient d'autant plus courageux, qu'ils étoient les plus éloignez. Cortez connut d'abord, que cette retraite tenoit plus du ſtratagême, que de la crainte; & s'attendant à un plus rude combat, il les ſuivit avec toutes ſes troupes unies, juſqu'à ce qu'aïant paſſé une hauteur qui étoit en ſon chemin, il vid dans la plaine une armée, dont le nombre, à ce qu'on publie, paſſoit celuy de quarante mille hommes, Ces troupes étoient compoſées de diverſes Nations, diſtinguées par les couleurs de leurs deviſes & de leurs plumes. Les Nobles de Tlaſcala étoient à la tête, ſuivis de tous leurs alliez. Xicotencal avoit le commandement general, étant, comme on l'a dit, le Chef des armées de la Republique. Ceux qui obeïſſoient à ſes ordres, envoïoient des troupes auxiliaires, commandées par leurs Caciques, ou par les plus vaillans d'entr'eux.

Il y avoit de l'apparence que les Eſpagnols ſeroient étonnez, de ſe voir en tête une armée qui ſurpaſſoit de ſi loin leurs forces : mais l'experience qu'ils avoient faite à Tabaſco ſervit beaucoup à les animer en cette occaſion. Cortez, qui reconnut ſur leurs viſages une ardeur qui les pouſſoit à combatre, ne s'arrêta pas à les haranguer. Ils deſcendirent l'éminence, d'un air ferme & gai; & comme le terrein étoit rude & inégal, où il étoit difficile de manier les chevaux; on eut d'abord beaucoup de peine à repouſſer les ennemis. On fit tirer de haut en bas une volée de toutes les pieces d'artillerie, pour faire retirer les troupes qu'ils avoient détachées à deſſein de diſputer la deſcente aux Eſpagnols : mais du moment que les Cavaliers trouverent un terrein favorable, & qu'une partie de l'Infanterie ſe fut avancée dans la plaine, ils gagnerent aſſez de champ pour placer leur artillerie. Le gros des ennemis étoit éloigné un peu plus que de la portée du mouſquet : ils ne combatoient encore que par des cris & par des menaces; & lorſque nôtre armée fit un mouvement pour les charger, ils ſe retirerent tout à coup, par une eſpece de fuite, qui n'étoit en effet qu'un autre ſtratagême de Xicotencal, qui cherchoit à faire avancer les Eſpagnols, afin de parvenir au deſſein qu'il avoit de les enveloper, & de les attaquer de tous côtez. On le reconnut bien-tôt; car à peine nôtre

armée eut-elle abandonné la hauteur qu'elle avoit à dos, & qui la couvroit de ce côté-là, qu'une partie de celle des ennemis s'ouvrit en deux aîles, qui s'étendant par la campagne, occuperent tout le terrein, & formerent comme un grand cercle autour des Eſpagnols. L'autre partie des Indiens accourut auſſi-tôt, avec une diligence incroïable, doubler les rangs de la premiere enceinte, qu'ils reſſerroient toûjours, étant eux-mêmes ſi preſſez & ſi animez, qu'on fut obligé, afin de faire tête par tout, de donner quatre faces au bataillon, & de ſonger à ſe défendre avant que d'attaquer, ſuppléant par l'union & par le bon ordre, à l'inégalité du nombre.

L'air frapé du ſon d'une infinité de cris, qui faiſoient un bruit effroïable, parut en un moment obſcurci par la quantité des fleches que les Indiens tiroient ſur les Eſpagnols. Les dards & les pierres tomboient ſur eux comme la grêle; mais les ennemis remarquant que tous leurs traits faiſoient peu d'effet, en vinrent bien-tôt aux mains, avec leurs maſſuës & leurs épées, quoyqu'on en fît un grand carnage, qui ne diminuoit rien de leur obſtination. Cortez à la tête des Cavaliers, couroit aux endroits où le peril étoit le plus preſſant, rompant à coups de lance, & diſſipant ceux qui s'approchoient le plus prés. Les Arquebuſiers ne faiſoient pas moins de mal aux Indiens, qu'ils leur cauſoient de fraïeur; & l'artillerie, qui ne perdoit pas un ſeul coup, abatoit par ſon bruit ceux que les bales avoient épargnez. Comme le plus grand point d'honneur entre les Indiens, étoit de dérober aux ennemis la connoiſſance du nombre de leurs bleſſez, & de retirer les morts, ce ſoin occupoit tant de gens, que leurs troupes en diminuoient conſiderablement: en ſorte qu'ils éclairciſſoient leurs rangs, & qu'ils commençoient à ſe retirer, & à témoigner moins de hardieſſe. Sur quoy Cortez ne voulant pas leur donner le loiſir de ſe reconnoître & de ſe rallier, afin de ſerrer encore ſa petite troupe, ſe reſolut de les charger avec cette partie du bataillon qui étoit le moins fatiguée, à deſſein de s'ouvrir le paſſage juſqu'à un poſte, où il pût oppoſer aux ennemis toutes ſes troupes de front. Il communiqua ſon deſſein aux Capitaines; & aïant mis ſes

Cavaliers ſur les aîles du bataillon, il le fit marcher à grands pas contre les Indiens, en invoquant ſaint Pierre à haute voix. Les ennemis ſoûtinrent vigoureuſement le premier effort, en ſe ſervant de leurs armes avec beaucoup d'adreſſe : mais la furie des chevaux, qui leur paroiſſoit quelque choſe de ſurnaturel, les jetta dans une ſi grande fraïeur & un ſi grand deſordre, qu'en fuïant de tous côtez, ils ſe heurtoient & ſe bleſſoient les uns les autres, en ſe faiſant eux-mêmes tout le mal qu'ils vouloient éviter.

Pierre de Moron, monté ſur une cavale tres-vite, mais un peu forte en bouche, s'engagea ſi avant en la mêlée, que pluſieurs Nobles Tlaſcalteques, qui s'étoient ralliez enſemble pour ce ſujet, l'attaquerent en le voïant ſeparé des autres Cavaliers ; & aprés luy avoir ſaiſi ſa lance & le bras de la bride, ils donnerent tant de coups à la cavale, qu'elle tomba morte ſous luy. Auſſi-tôt ils couperent la tête à cet animal : quelques Auteurs ajoûtent que ce fut d'u ſeul coup d'épée ; mais ces éxagerations ne rendent point l'action plus conſiderable. Moron reçut quelques legeres bleſſûres, & fut fait priſonnier: neanmoins il fut ſecouru par les autres Cavaliers, qui le mirent en liberté, aprés avoir tué les Indiens qui l'emmenoient. Cet accident nuiſit beaucoup au deſſein du General, parce qu'il donna aux ennemis le tems de reprendre leurs rangs, dont ils vinrent ſerrer une autre fois les Eſpagnols, qui étant extrémement fatiguez du premier combat, qui avoit duré plus d'une heure, commencerent à douter du ſuccez de celuy-ci. Cependant la neceſſité redoublant leur courage, ils ſe diſpoſoient à une nouvelle charge, lorſque les cris des ennemis ceſſerent tout à coup ; & un ſubit & profond ſilence tombant ſur cette multitude de gens armez, on n'entendit plus que le bruit de leurs petites timbales & de leurs cors, qui ſonnoient la retraite à leur maniere. On connut en effet qu'ils la faiſoient, par le mouvement de leurs troupes vers le chemin de Tlaſcala, juſqu'à ce qu'une colline les déroba à la vûë des Eſpagnols, à qui ils abandonnerent le champ de bataille.

Une avanture ſi extraordinaire leur donna le moïen de reſpirer. D'abord elle leur parut une eſpece de miracle, parce

qu'ils ne pouvoient l'attribüer à une cause naturelle : neanmoins on apprit depuis, par quelques prisonniers, que Xicotencal avoit commandé la retraite, à cause qu'il avoit perdu en cette occasion la plus grande partie de ses meilleurs Officiers, & qu'il ne se trouvoit plus en état de faire agir ce grand nombre de troupes, privées de leurs Commandans. Plusieurs Nobles Indiens perirent aussi dans ce combat, qui leur coûta beaucoup de sang : Neanmoins, malgré cette perte, & leur retraite precipitée, & quoyque les Espagnols fussent demeurez les maîtres du champ de bataille, les Tlascalteques firent une entrée triomphante en leurs logemens. Ils croïoient que de n'être pas vaincus, c'étoit avoir remporté la victoire ; mais la tête de la cavale faisoit le principal sujet de leur joie, & tout l'appareil du triomphe. Xicotencal la portoit devant soi, sur la pointe d'une lance. Il l'envoïa bien-tôt aprés à Tlascala, où il fit present au Senat, de cette redoutable dépoüille, qui fut regardée avec beaucoup d'étonnement, & depuis sacrifiée solemnellement dans un de leurs Temples : victime fort convenable à ces Autels, & plus pure que les Dieux mêmes qu'ils pretendoient honorer par ce sacrifice.

Dix ou douze de nos Soldats furent blessez, & quelques Zempoales, dont le service fut d'un grand secours, l'éxemple des Espagnols n'excitant pas moins leur valeur naturelle, que le depit de voir qu'on avoit rompu & méprisé leur alliance. On découvroit à quelque distance du lieu où on avoit combatu, un petit Bourg sur une hauteur qui commandoit sur toute cette plaine. Cortez voïant que ses troupes, extrémement fatiguées, avoient besoin de repos, se resolut d'occuper ce poste, ce qu'il fit sans difficulté ; parce que les Habitans s'en étoient retirez aussi-tôt qu'ils eurent vû la retraite de leurs troupes. Ils y avoient laissé toute sorte de rafraîchissemens, qui servirent à renouveller les provisions de l'armée, & à réparer les forces des Soldats. Ils n'y trouverent point assez de couvert pour toutes les troupes ; mais les Zempoales remedierent à cette incommodité, par les barraques qu'ils construisirent en fort peu de tems, où on ajoûta tout ce que l'art pouvoit fournir de nouvelles fortifications à la nature de lieu, déja fort par sa situation, en faisant des remparts de terre &

de fâcines : & tous les Soldats s'occuperent le reste du jour à cet ouvrage, avec tant d'ardeur & de joie, qu'ils sembloient se délasser par cette preuve de leur diligence. Ce n'est pas qu'ils ne connussent bien le peril où ils étoient engagez ; & ils voïoient assez que la guerre n'étoit pas encore terminée : mais ils attendoient du secours du Ciel, tout ce qu'ils n'osoient se promettre de leurs propres forces ; & comme ils sentoient par les effets, qu'il s'étoit declaré en leur faveur, tout ce qu'ils croïoient avant cela avoir besoin d'un miracle pour reüssir, commençoit à leur paroître possible.

## CHAPITRE XVIII.

*L'armée de Tlascala se rassemble, & donne une seconde bataille, où elle est défaite par la valeur des Espagnols, & par un nouvel accident qui la met en desordre.*

On parloit fort diversement à Tlascala du succez de cette bataille. On pleuroit en public la mort de tant de Capitaines & de tant de Caciques ; & ce sentiment de douleur en avoit fait naître d'autres bien differens entre-eux. Les uns demandoient la paix, en disant que les Espagnols étoient immortels : les autres les chargeoient d'injures & de menaces, en se consolant sur la mort de la cavale, qui étoit l'unique avantage qu'ils eussent emporté. Magiscatzin se glorifioit d'avoir prévû cet accident : il repetoit à ses amis ce qu'il avoit remontré au Senat, & parloit sur ce sujet comme un homme, qui repaissoit sa vanité du mauvais succez d'un avis contraire au sien. Xicotencal envoïoit demander de nouvelles recruës pour fortifier ses troupes, en diminuant la perte qu'il avoit faite, & ne s'en servant que pour exciter le Peuple à la venger. Un des Caciques confederez arriva fort à propos, avec dix mille Indiens de guerre qui étoient ses Sujets ; & ce secours parut être un effet de la providence des Dieux. Le

courage s'augmenta avec les forces : en sorte que le Senat resolut que l'on feroit de nouvelles levées, & que l'on continûroit la guerre.

Le jour qui suivit la bataille fut emploïé seulement par Cortez, à fortifier son quartier par de nouveaux ouvrages, qui pussent soûtenir l'avantage qu'il tiroit de sa situation. Il auroit bien voulu remettre sur pied le traité de paix : mais il ne trouvoit point de voie pour reprendre cette negociation ; parce que les quatre Zempoales qu'il avoit envoïez à Tlascala, & qui étoient revenus à l'armée par des chemins détournez, y avoient rapporté une extréme fraïeur, qui épouventoit tous les autres. Ils avoient rompu, fort heureusement pour eux, une étroite prison, où on les avoit jettez le jour même que Xicotencal se mit en campagne. Ils y étoient destinez à appaiser par leur sang les Dieux de la guerre : & sur le rapport qu'ils faisoient de cette cruauté, il n'étoit ni honnête, ni aisé, d'obliger les autres à s'exposer au même peril.

Le repos même des ennemis donnoit de l'inquietude à nôtre General. Aucun de leurs partis ne paroissoit ; & Xicotencal avoit fait sa retraite d'une maniere qui témoignoit que la question n'étoit pas encore décidée. Cortez, suivant les regles de la guerre, devoit conserver son poste, afin d'y trouver une retraite en cas qu'il en eût besoin : neanmoins cette resolution n'étoit pas sans inconveniens. Ce soin de fortifier le quartier auroit été attribüé par les Indiens, à un défaut de courage ; & cette reflexion étoit tres-importante, en une guerre où l'on ne combatoit pas moins par la réputation, que par la force des armes.

Pour satisfaire à tout en même tems, le General resolut de sortir le lendemain au matin, à dessein de prendre langue, de reconnoître le païs, & de tenir l'ennemi en respect. Il fit luy-même cette faction, à la tête de ses Cavaliers, suivi de deux cens Fantassins, moitié Espagnols, & moitié Indiens Zempoales.

Il faut demeurer d'accord que ce mouvement n'étoit pas sans un extréme peril, devant un ennemi tres-puissant, & dans un païs où il étoit difficile d'éviter les embuscades. Cortez pouvoit s'exposer moins, puisqu'il hazardoit en même-tems le suc-

cez de l'entrepriſe, & la vie de ceux qui ſe ſacrifioient pour luy: & ſelon nôtre ſentiment, cette action, quelque hardie qu'elle ſoit, n'eſt pas un bon modele pour ceux qui commandent des armées. Le ſalut du Public eſt attaché à leur conſervation; & tout l'emploi de leur valeur doit être, d'en inſpirer dans le cœur de leurs Soldats. On pourroit l'excuſer par pluſieurs éxemples de Capitaines tres-fameux, que l'on voïoit affronter les premiers dangers à la tête de leurs armées, éxecutant avec l'épée ce que leur bouche ordonnoit: mais quelque excuſe qu'on apporte en leur faveur, ils ſont toûjours plus obligez à la fortune. Ainſi nous laiſſerons Cortez chargé de ce reproche, qui ne le deshonore point, & qui eſt en effet le meilleur défaut d'un Capitaine.

Il s'avança avec ſa troupe juſqu'à des Villages qui étoient ſur le chemin de Tlaſcala, où les Soldats trouverent beaucoup de proviſions de bouche, & où ils firent quelques priſonniers, dont il apprit que Xicotencal étoit campé à deux lieuës de là, aſſez prés de la Ville, & qu'il aſſembloit de nouvelles troupes contre les Eſpagnols. Cette connoiſſance obligea le General à retourner en ſon quartier, laiſſant ces Villages détruits par les Zempoales, qui étant extrémement irritez du procedé des Tlaſcalteques, mirent le feu par tout. Cortez n'approuvoit point cet excez de vengeance, mais il les en reprit aſſez foiblement; parce qu'il n'etoit pas fâché que les ennemis ſçuſſent qu'il ne craignoit point la guerre dont ils le menaçoient, puiſqu'il les y provoquoit par de nouvelles hoſtilitez.

Le General fit mettre en liberté tous les priſonniers qu'on avoit faits à cette ſortie; & il les careſſa d'une maniere obligeante, & propre à leur faire perdre la crainte qu'ils avoient des Eſpagnols, & à leur donner de bonnes impreſſions de ſa douceur. Il choiſit entre ces priſonniers ceux qui luy parurent les plus habiles; & il en chargea deux ou trois de porter une lettre à Xicotencal, qui contenoit: *Que le General des Eſpagnols étoit affligé de la perte que le Peuple de Tlaſcala avoit faite dans ces derniers combats; mais que ce mal ne devoit s'imputer qu'à ceux qui en avoient été la cauſe, en recevant à main armée, des gens qui venoient leur propoſer la paix: Qu'il la demandoit*

*doit encore, oubliant tous les outrages qu'on luy avoit faits. Que s'il ne recevoit cette grace à l'heure même, & s'il ne quittoit les armes, il l'obligeroit à détruire la Ville de Tlascala, pour en faire un exemple qui feroit trembler tous les Peuples voisins, en entendant prononcer le nom de cette malheureuse Ville.* Les Indiens partirent avec cette lettre, fort satisfaits, & fort bien instruits. Ils promirent de revenir bien-tôt avec la réponse : & en effet, ils ne tarderent pas long-tems à s'acquiter de leur parole, en retournant dans un état pitoïable, pleins de sang & couverts de blessûres, par la cruauté de Xicotencal, qui avoit crû devoir punir ainsi la hardiesse qu'ils avoient euë, de luy faire une proposition de cette nature. Il n'avoit pas voulu les faire mourir, afin qu'ils parussent en ce miserable état devant les yeux de Cortez, & que cette circonstance expliquât encore mieux sa resolution, qu'ils exposerent en ces termes : *Que demain au lever du Soleil, ils se verroient en pleine campagne. Que son dessein étoit de le prendre en vie, avec tous ceux qui le suivoient, & de les porter sur les Autels de ses Dieux, pour leur faire un sacrifice agreable de leur sang, & de leurs cœurs. Qu'il l'en avertissoit de bonne heure, afin qu'il eût le tems de s'y preparer.* C'est ainsi que cet Indien faisoit connoître qu'il n'étoit pas accoûtumé à diminuer la gloire de ses victoires, en surprenant ses ennemis.

Cortez fut plus irrité qu'étonné, de l'insolence de ce Barbare, sans neanmoins negliger son avis, ni mépriser son conseil. Il sortit donc à la pointe du jour, avec toute son armée, laissant seulement quelques Soldats dans le Fort, pour le défendre. Il s'avança environ demi-lieuë, jusqu'à un poste avantageux pour recevoir l'ennemi, où il forma ses bataillons suivant la nature du terrein, & ce que l'experience luy avoit appris de la maniere de combatre contre ces Barbares. L'artillerie fut placée sur les aîles, en une juste distance pour faire une grande execution. En cet ordre, Cortez aïant détaché quelques Cavaliers pour batre la campagne, demeura à la tête des autres, afin de porter du secours où il seroit necessaire, & attendit le succez de cette journée, avec une intrepidité qui paroissoit sur son visage. Il n'eut pas besoin de son éloquence pour animer ses Soldats, parce qu'il les voïoit marcher avec joie & confiance, l'habitude de vaincre faisant

naître dans leurs cœurs un ardent desir d'en venir aux mains.

Les bateurs d'estrade revinrent bien tôt donner avis que l'ennemi s'avançoit, avec une puissante armée; & un moment aprés on découvrit son avant-garde. La campagne étoit comme inondée d'Indiens armez, autant que la vûë pouvoit s'étendre, & même au delà des bornes de l'horison. Leur armée passoit le nombre de cinquante mille hommes, ainsi qu'ils l'avoüerent depuis; & c'etoit là le dernier effort de la Republique & de tous ses alliez, à dessein de prendre les Espagnols en vie, & de les conduire chargez de fers sur les Autels, pour en faire des sacrifices, & ensuite de celebres repas. On voïoit au milieu de leurs troupes un aigle d'or élevé fort haut, & qui n'avoit point encore paru dans les autres combats. C'étoit l'enseigne des Tlascalteques, qu'ils ne portoient que dans les occasions de la derniere importance. Ils s'avançoient avec une diligence incroïable, lorsqu'étant à la portée du canon, on leur en fit une décharge, qui modera beaucoup leur ardeur. Ils s'arrêterent quelque-tems, suspendus entre la colere & la crainte: enfin la colere prenant le dessus, ils se rallierent, & marcherent jusqu'à ce qu'ils pussent faire agir leurs frondes & leurs arcs, où ils se virent arrêtez une seconde fois, par la fraïeur des coups d'arquebuses, & par l'adresse des Arbalêtriers.

Le combat dura long-tems de cette maniere, fort sanglante pour les Indiens, mais peu dommageable aux Espagnols, favorisez par la difference des armes, & par le bon ordre & l'union dont ils combatoient. Les Indiens s'apperçûrent enfin, que cette façon de combatre leur coûtoit beaucoup de sang, & ruinoit insensiblement leurs troupes: ils jetterent donc tout d'un coup sur les Espagnols un gros fort serré, & poussé, comme il sembloit, par ceux qui venoient derriere; & cette épaisse multitude tomba sur nos gens & sur leurs alliez, avec tant d'impetuosité & de fureur, qu'elle rompit les rangs, & mit leurs bataillons en desordre. On eut besoin en cette extrémité, de toute la valeur des Soldats, de toute la presence d'esprit & diligence des Capitaines, de la furie des chevaux, & de l'ignorance des Indiens dans l'art militaire, afin de pouvoir reformer les bataillons; comme on le fit enfin, avec

beaucoup de peine, & un furieux carnage des ennemis qui s'étoient mêlez dans nos rangs.

Un accident ſemblable à celuy qui étoit arrivé à l'autre bataille, fit voir pour la ſeconde fois, que la providence Divine n'abandonnoit pas ſa propre cauſe. On vid une grandé confuſion parmi les troupes ennemies : elles faiſoient divers mouvemens oppoſez les uns aux autres, en ſe partageant, & ſe preſentant leurs armes. Tout cela aboutit à une retraite en deſordre, qui ſe tourna en une fuite pour ceux qui combatoient à l'avant-garde. Cortez les fit charger & pourſuivre, ſans neanmoins s'engager trop avant ; parce qu'il ne vouloit pas s'expoſer à être envelopé, & à combatre trop loin de ſon Fort.

On apprit que la cauſe d'une ſi étrange revolution, étoit que Xicotencal, homme fier & emporté, qui uſurpoit d'autant plus d'autorité, qu'on luy témoignoit de ſoûmiſſion, avoit fait des réprimandes outrageantes à un des principaux Caciques qui ſervoit ſous ſon commandement, avec dix mille hommes de guerre. Cet inſolent General avoit traité le Cacique de poltron & de lâche, parce qu'il étoit demeuré un peu en arriere lorſque les autres Indiens avoient chargé les Eſpagnols. L'Indien offenſé de ces injures, s'en reſſentit avec tant de vigueur, qu'il fut prêt d'en venir aux mains avec Xicotencal, qu'il avoit défié au combat ſingulier. Tous les Soldats qu'il commandoit prirent part au reſſentiment de l'affront fait à leur Cacique, & ſe mirent en état de le venger : & les autres Caciques amis de l'offenſé, ſe ſoûleverent en même-tems. Ils reſolurent bruſquement, de retirer leurs troupes d'une armée où on faiſoit ſi peu de cas de leur zele & de leur valeur : & ils executerent ce deſſein avec tant de precipitation & de chaleur, qu'ils mirent les autres troupes en deſordre ; en ſorte que Xicotencal connoiſſant ſa foibleſſe, ne ſongea qu'à ſauver ce qui luy reſtoit de gens de guerre, & abandonna aux Eſpagnols la victoire & le champ de bataille.

On n'a pas deſſein de faire un miracle d'un évenement ſi extraordinaire, & ſi favorable aux Eſpagnols : au contraire, on avoue de bonne-foi, que la deſobeïſſance de ces Caciques fut un incident, qui peut arriver fort naturellement en une armée commandée par un General ſuperbe, emporté, & peu abſolu ſur des Peuples qui ne font pas leurs propres interêts de ceux

d'une Republique, dont ils ne sont qu'alliez. Neanmoins lorsqu'on fait reflexion sur la maniere dont ces puissantes troupes de Barbares furent rompuës & défaites par deux fois, ce qui paroissoit alors impossible à toutes les forces humaines, on reconnoîtra dans ces accidens le bras du Seigneur, dont la sagesse éternelle sçait appliquer à ses fins, ce que les hommes appellent les effets du hazard, en se servant de ce qu'elle permet, pour éxecuter ce qui est ordonné par les decrets de sa divine Providence.

Les Indiens perdirent en cette occasion un grand nombre de Soldats; & celuy des blessez fut encore plus grand, ainsi qu'ils l'avoüerent depuis. Les nôtres n'eurent qu'un homme tué sur le champ, & environ vingt blessez, si legerement, que la nuit-même ils monterent la garde, & firent les autres factions. Cependant, quoyque cette victoire fut grande, & encore plus complette & plus admirable que la précedente, puisque les ennemis avoient plus de troupes, & qu'ils s'étoient retirez en fuïant, la nouveauté de cet insulte par lequel les Espagnols s'étoient vû rompus & mis en desordre, fit une telle impression sur les esprits des Soldats, qu'ils retournerent au quartier tristes & abatus, en un mot, comme des troupes vaincuës. Plusieurs disoient, avec peu de respect: *Qu'ils ne pretendoient point courir à une perte évidente, pour satisfaire la vanité de Cortez. Qu'il devoit se resoudre à reprendre le chemin de Vera-Cruz, puisqu'il étoit impossible d'aller plus avant; autrement qu'ils éxecuteroient eux mêmes ce dessein, en le laissant sans autre compagnie, que celle de son ambition & de sa temerité.* Le General entendit ce murmure, & se retira à sa barraque, sans chercher à ramener les esprits chagrins & mutinez, jusqu'à ce qu'ils fussent revenus de la fraïeur qui les troubloit, & qu'ils eussent reconnu l'absurdité de leurs propositions: car les remedes précipitez sont moins propres à guerir les maux de cette nature, qu'à les irriter; parce que la peur est une passion qui agit sur l'esprit des hommes, avec une violence qui fait ses premiers efforts contre la raison.



## CHAPITRE XIX.

*Cortez appaise une nouvelle mutinerie de ses Soldats. Les Habitans de Tlascala prennent les Espagnols pour des Enchanteurs. Ils consultent leurs Devins ; & par leur conseil, ils attaquent durant la nuit le quartier des Espagnols.*

LEs chagrins inquiets des mécontens devenoient contagieux, & n'étoient plus retenus, ni par l'autorité des Capitaines, ni par les remontrances des gens bien intentionnez & affectionnez au General : en sorte qu'il jugea que sa presence étoit necessaire, pour les reduire aux termes de la raison. Pour cet effet il commanda que tous les Espagnols s'assemblassent en la place d'armes, sous pretexte de déliberer sur l'état present de leurs affaires : & aïant donné ordre adroitement, que les plus mutins fussent placez le plus prés de sa personne, afin que cette espece de faveur leur donnât plus d'attention pour ce qu'il diroit ; *Il n'est pas besoin*, dît-il, *de s'étendre beaucoup sur ce que nous avons à faire maintenant, aprés avoir gagné en peu de tems deux batailles, où vôtre valeur n'a pas moins paru, que la foiblesse de nos ennemis. Il est vrai que les travaux de la guerre ne sont pas toûjours terminez par la victoire. La maniere d'en profiter a aussi ses difficultez ; & on doit au moins se précautionner contre les perils qui accompagnent souvent les bons succez, comme une espece de tribut imposé à la felicité des hommes. J'avouë neanmoins, mes amis, que ce n'est pas là le motif de mon inquietude : un besoin plus fort & plus pressant me rend vôtre conseil necessaire. On m'a dit que l'envie de retourner en arriere, revient dans l'esprit de quelques-uns de nos Soldats ; qu'ils s'animent les uns les autres, à faire cette proposition. Je veux croire qu'elle est fondée sur quelque apparence de raison ; mais il n'est pas honnête qu'une affaire de cette importance se traite sourdement, en maniere de caballe. Il faut que chacun dise librement ce qu'il pense sur ce sujet ; afin que son zele pour le bien public soit*

*autorisé, lorsqu'il n'empruntera point la figure & les apparences d'un crime. Mais afin que chacun raisonne plus nettement sur ce qui convient à tout le monde, il faut avant toutes choses, considerer l'état auquel nous sommes, & prendre pour une bonne fois, une resolution qui ne souffre plus de contradictions. Cette expedition a été approuvée, pour ne pas dire applaudie, par vous autres, d'un consentement universel. Nous avons entrepris d'aller jusqu'à la Cour de Motezuma : nous nous sommes en quelque maniere sacrifiez à ce dessein, en faveur de nôtre Religion & de nôtre Roi ; aprés quoy il y va de nôtre honneur & de nos esperances. Les Indiens de Tlascala, qui ont voulu s'y opposer avec tout le pouvoir de leur Republique & de leurs alliez, ont été vaincus & dissipez ; & selon toutes les regles de la prudence humaine, il n'est pas possible qu'ils demeurent encore long tems sans nous demander la paix, ou sans nous accorder le passage libre sur leurs terres. Si nous obtenons cet avantage, à quel point doit il élever nôtre reputation ? & quelle place pouvons-nous pretendre dans l'estime de ces Barbares, qui nous en donnent déja une entre leurs Dieux ? Motezuma, qui nous attend avec tant de crainte, comme il est aisé de le reconnoître par l'artifice de ces Ambassades qu'il nous a envoïées plusieurs fois, nous regardera avec bien plus de respect, aprés la défaite des Tlascalteques, qui sont les braves de son Empire, dont ils ont secoüé le joug par la force de leurs armes. Il y a beaucoup d'apparence qu'il nous offrira des partis avantageux, dans la crainte que nous ne nous joignions à ces Peuples revoltez contre luy : & il se peut faire aisément que les traverses que nous avons endurées de leur part, seront l'istrument dont Dieu veut se servir pour avancer nôtre entreprise, en éprouvant nôtre constance ; puisqu'il n'est point obligé à faire des miracles en nôtre faveur, sans que nous y contribuions nôtre cœur & nos mains. Que si nous tournons maintenant le dos, outre que nous serons les premiers à qui les victoires auront fait perdre le courage, nous perdrons tout à la fois nos travaux, & le fruit qui les devoit suivre. Aprés cela, que pouvons-nous esperer, ou que ne devons nous pas craindre ? Ces mêmes Peuples que nous avons vaincus, & qui sont encore tremblans & fugitifs, s'animeront par nôtre relâchement ; & étant les maîtres des-défilez d'un Païs difficicile, ils nous suivront, & nous déferont pendant nôtre marche. Les Indiens amis qui servent auprés de nous, avec beaucoup de courage & de satisfaction, se separeront de nos trou-*

*pes, & tâcheront de s'échaper ; afin d'aller en leurs Païs, publier nôtre honte : Et les Zempoales & les Totonaques, qui sont nos alliez, & l'unique ressource de notre retraite, vont conspirer contre nous, aprés qu'ils auront perdu cette haute opinion qu'ils avoient de nos forces. Je reviens donc à dire, qu'il faut considerer tout avec beaucoup d'attention, en mesurant les esperances que nous abandonnons, avec les perils ausquels nous nous exposons. Proposez & deliberez ce qui sera le plus expedient : je laisse toute sorte de liberté à vos sentimens ; & j'ai touché ces inconveniens, plûtôt pour disculper le mien, que pour le défendre.* Le General eut à peine achevé son discours, qu'un des mutins connoissant la raison, éleva sa voix, & dît à ses partisans : *Mes amis, notre General demande ce qu'il faut faire ; mais il nous l'enseigne en le demandant. Il est maintenant impossible de nous retirer sans nous perdre.*

Tous les autres témoignerent qu'ils étoient convaincus de cette verité, & confesserent leur faute. Le reste de l'armée applaudit à leur retour ; & on resolut par la voie d'acclamation, que l'on poursuivroit l'entreprise. C'est ainsi que l'on vid cesser pour un tems l'inquietude de ces Soldats, qui souhaitoient de se voir en repos dans l'Isle de Cuba ; & un desir si mal fondé fut une des plus grandes difficultez qui travaillerent l'esprit, & exercerent la constance de Cortez, en toute cette expedition.

La seconde déroute des Indiens affligea extraordinairement le Peuple de Tlascala. Cette nouveauté y causoit également de l'admiration & de la honte. Le Peuple crioit, que l'on fît la paix ; & les Senateurs ne trouvoient plus de moïens pour continuer la guerre. Les uns proposoient de se retirer aux montagnes avec leurs familles : les autres disoient, que les Espagnols étoient des Divinitez, qu'il faloit appaiser par une promte obeïssance, & même par l'adoration. Les Senateurs s'assemblerent, afin de chercher quelque remede à tant de malheurs : mais en raisonnant sur ce sujet, ils se trouverent si étourdis, qu'ils avoüerent tous, que les forces de ces Etrangers paroissoient au-dessus de la nature. Neanmoins ils ne pouvoient se persuader qu'ils fussent des Dieux, jugeant qu'il étoit contre le bon sens, de s'accommoder en cela à la credulité du Peuple : mais ils retomberent dans la pensée, que

les exploits surprenans qu'ils faisoient, étoient l'effet de quelques enchantemens. Sur quoy ils conclurent, d'avoir recours à la même science, afin de les vaincre, & de desarmer un charme par un autre. Pour ce sujet ils firent appeller leurs Magiciens & leurs Sorciers, dont le Demon avoit introduit l'abus & les impostures en ce Païs-là, où ils étoient fort respectez. Le Senat leur communiqua sa deliberation, qu'ils approuverent, en l'appuïant par des reflexions misterieuses; déclarant qu'ils étoient déja informez de l'embarras qu'on venoit de leur expliquer, & qu'ils avoient prévû & étudié cette matiere. Ils ajoûterent, que par le moïen de leurs figures magiques, & l'art de la devination, ils avoient déja decouvert & penetré le secret de ce mistere, qui consistoit en ce que les Espagnols étoient fils du Soleil, produits par l'activité de ses influences sur la terre des regions Orientales. Qu'ainsi leur plus grand enchantement étoit la presence de leur pere, dont la puissante ardeur leur communiquoit une espece de force au-dessus de la nature humaine, qui les faisoit approcher de celle des immortels: mais que l'influence cessoit lorsque le Soleil déclinoit vers le Couchant; qu'ils devenoient alors foibles & fletris comme les herbes des prairies, & rentroient dans les termes de la mortalité, comme les autres hommes: Que par ces raisons il faloit les attaquer durant la nuit, & les exterminer avant que le retour du Soleil les rendît invincibles. Les Senateurs donnerent plusieurs éloges au grand sçavoir des Magiciens, avec une extréme joie de ce qu'ils avoient trouvé le nœud de la difficulté, & fraïé le chemin pour obtenir la victoire. Cette maniere de combatre durant la nuit, étoit tout-à-fait opposée à l'usage de ces Peuples: neanmoins comme les accidens extraordinaires ont peu d'égards pour la coûtume, cette importante resolution fut communiquée à Xicotencal, à qui on ordonna d'attaquer le camp des Espagnols aprés le Soleil couché, & de les exterminer avant qu'il se levât. Le General Indien commença à préparer toutes choses pour cette action, ajoûtant foi à l'imposture des Magiciens, d'autant plus qu'elle alloit à sa décharge, & qu'il sçavoit qu'elle étoit autorisée par l'avis du Senat.

Cependant les Espagnols eurent diverses rencontres de peu de consequence. Quelques troupes des ennemis parurent auprés du

du camp : mais elles ſe mirent en fuite avant que de combatre, & on les pouſſa avec aſſez de perte pour les Indiens. On fit des ſorties, à deſſein de faire contribuer les Villages voiſins, dont les Habitans reçûrent un traitement favorable, qui gagna aux Eſpagnols le cœur de ces Peuples, & une grande abondance de vivres. Le General donnoit ainſi tous ſes ſoins à empêcher que l'oiſiveté d'un campement ne fît relâcher quelque choſe de la vigilance des Officiers, & de la diſcipline militaire. Il poſoit pluſieurs ſentinelles au loin, & faiſoit faire la garde à toute rigueur : les chevaux étoient ſellez toutes les nuits, avec la bride à l'arçon ; & le Soldat qui quittoit ſes armes, étoit condamné à dormir armé, ou à ne dormir point. Ces regles d'éxactitude, qui ne paroiſſent ſuperfluës qu'aux negligens, furent alors fort neceſſaires à Cortez : car la nuit deſtinée à l'aſſaut étant arrivée, les ſentinelles découvrirent un gros d'ennemis qui marchoit vers le camp, au petit pas, obſervant un grand ſilence, contre la coûtume de cette Nation. Ils en avertirent ſans faire aucun bruit: & comme cet incident tomba en un tems où nos Soldats étoient ſur leurs gardes dans toutes les formes accoûtumées, on garnit promtement le rempart, & on prepara à loiſir tout ce qui étoit neceſſaire pour la défenſe.

Xicotencal étoit luy-même tellement enïvré de la créance qu'il donnoit au diſcours des Magiciens, qu'il penſoit trouver les Eſpagnols languiſſans & ſans aucune force, & les tailler en pieces, avant que le Soleil en eût la moindre connoiſſance: neanmoins il n'oublia pas de ſe faire ſuivre de dix mille Indiens armez, pour aider à tuer les Etrangers, en cas qu'ils ne fuſſent pas encore entierement fletris par l'abſence de leur pere. Nos Soldats les laiſſerent approcher des remparts, ſans faire aucun bruit ; & le General Indien ordonna trois attaques en divers endroits du quartier. Cet ordre fut éxecuté par les Indiens avec beaucoup de diligence & de hardieſſe ; mais ils trouverent par tout une reſiſtance à quoy ils ne s'attendoient pas. On les reçut ſi vigoureuſement, que pluſieurs y perdirent la vie ; & le reſte prit d'autant plus d'épouvente, qu'ils avoient eu de confiance d'attaquer des murailles qu'ils croïoient trouver ſans défenſe. Xicotencal reconnut un peu trop tard l'impoſture de ſes Sorciers, & la difficulté de cette entrepriſe : mais il ne conſulta là-deſſus, que ſa colere & ſon courage. Il ordonna donc

qu'on revînt de tous côtez à l'aſſaut, en pouſſant tout le gros de ſon armée contre les remparts. On ne peut nier que ces Indiens ne témoignaſſent une valeur extraordinaire en ce combat, qui ſe faiſoit contre l'uſage ordinaire, durant la nuit, contre une place forte par l'art & par la nature. Ils s'aidoient des épaules de leurs compagnons pour monter ſur le rempart où ils recevoient ſans s'étonner les bleſſûres, qu'ils rendoient plus profondes, en ſe pouſſant dans les armes des Eſpagnols : ainſi les premiers tomboient, ſans que ceux qui les ſuivoient paruſſent rebutez par leur diſgrace. Le combat dura long-tems de cette maniere, où le deſordre des ennemis ne nous étoit pas moins favorable, que la difference des armes, juſqu'à ce que Xicotencal voïant qu'il luy étoit impoſſible de venir à bout de ſon deſſein, fit ſonner la retraite. Alors Cortez, qui avoit l'œil à tout, connoiſſant la foibleſſe des Indiens, qui ſe retiroient par troupes ſans aucun ordre, ſortit avec une partie de ſes gens de pied & tous ſes Cavaliers, qui ſe tenoient prêts, aïant garni de ſonnettes le poitrail de leurs chevaux, afin que la nouveauté de ce bruit donnât encore plus de terreur aux Indiens. Cette charge imprévûë jetta parmi eux une ſi terrible fraïeur, qu'ils ne ſongerent qu'à fuir de tous côtez, ſans faire aucune reſiſtance. La campagne fut couverte de morts, & de bleſſez qui ne pûrent ſuivre les autres : & il n'y eut de nôtre côté, qu'un Zempoale tué, & deux ou trois Eſpagnols bleſſez ; ce qui parut un miracle à tous ceux qui virent l'effroïable quantité de fleches, de dards & de pierres qui étoient tombées dans l'enceinte du camp. Les Soldats celebrerent une victoire qui leur avoit ſi peu coûté, par des démonſtrations ſingulieres de joie & de ſatisfaction ; quoyqu'ils ne ſçûſſent pas encore de quelle importance il leur étoit, d'avoir donné une épreuve de leur valeur durant la nuit, ni l'obligation qu'ils avoient aux Magiciens de Tlaſcala, dont la ſotiſe leur ſervit beaucoup en cette rencontre, puiſqu'elle éleva la réputation des Eſpagnols juſqu'au dernier point de gloire, & leur fit obtenir la paix, qui eſt le meilleur fruit de la guerre.

## CHAPITRE XX.

*Le Senat ordonne à ſon General de faire ceſſer les hoſtilitez. Il n'obeït point, & prend la reſolution d'inſulter le quartier des Eſpagnols. On découvre & on châtie ſes eſpions : & l'on commence à parler d'un traité de paix.*

APrés que les Tlaſcalteques eurent vû diſparoître ces grandes eſperances, qui n'étoient fondées que ſur le ſuccez d'une attaque qu'ils s'imaginoient devoir être favoriſée du ſecours de la nuit, le Peuple commença à crier qu'il faloit faire la paix : & les Nobles, qui n'étoient pas moins étonnez que le vulgaire, ſe trouvoient alors dans les mêmes ſentimens, quoyqu'ils fiſſent moins de bruit. Les Senateurs voïoient tous leurs raiſonnemens vains, & tous leurs expediens malheureux ; ce qui leur cauſoit un chagrin, dont le premier effet fut de punir leur ſote credulité ſur ces Sorciers, qui en avoient abuſé. Ce n'étoit pas pour eux une nouveauté, d'être trompez par ces impoſteurs ; mais cette fourbe étoit d'une trop grande conſequence, pour ne pas exciter la colere de ceux qui en avoient été ſurpris. Ils en ſacrifierent donc deux ou trois des plus anciens ſur les Autels de leurs Dieux ; ce qui ſervit de réprimande aux autres, qui apprirent ainſi aux dépens de leurs ſuperieurs, qu'il faloit mentir en preſence du Senat avec plus de précaution, & moins d'effronterie.

Aprés cette éxecution les Senateurs s'aſſemblerent, à deſſein d'éxaminer ſerieuſement une affaire de cette conſequence; & tous conclurent à la paix. Ils donnerent alors aux lumieres de Magiſcatzin, l'avantage d'avoir connu la verité : & les plus incredules avoüerent, que ces Etrangers étoient ſans difficulté, les hommes celeſtes prédits par leurs propheties. On ordonna donc, qu'on envoïeroit à Xicotencal un ordre exprés de faire ceſſer toute ſorte d'hoſtilité, & de ſe tenir ſeulement ſur ſes gardes : en luy déclarant que le Senat vouloit faire un traité de paix,

qui avoit été resolu dans l'assemblée ; & qu'on alloit nommer des Ambassadeurs, afin de la proposer, & de l'arrêter aux meilleures conditions qu'ils pourroient obtenir en faveur de la Republique.

Xicotencal étoit si obstiné contre les Espagnols, & si aveuglé par l'estime qu'il faisoit de la force de ses armes, qu'il refusa d'obeïr à cet ordre, & répondit insolemment : *Que luy & ses Soldats étoient le veritable Senat ; & qu'ils auroient soin de soûtenir la gloire de leur nation, puisqu'elle étoit abandonnée par les Peres de la Patrie.* Il se preparoit à donner un second assaut durant la nuit au camp des Espagnols : ce n'étoit pas qu'il fît encore aucun fondement sur les impostures des Sorciers ; mais il croïoit qu'il luy étoit commode de tenir nos gens enfermez, afin de les prendre tous en vie plus aisément. Comme il vouloit marcher à cette action avec plus de troupes & de connoissance, & qu'il sçavoit que l'ardeur du gain attiroit de tous côtez au camp des Espagnols, les Païsans des Villages voisins, pour y porter des vivres, il fit choisir quarante Soldats Indiens, des plus hardis & des plus attachez à ses interêts : il fit déguiser ces Soldats en Païsans, & il les envoïa au camp, chargez de fruits, de poules & de mayz ; afin qu'ils pussent entrer dans la Place, en observer les défauts & les fortifications, & remarquer par quel endroit on pourroit l'attaquer avec plus de facilité. Quelques Auteurs disent que ces Indiens s'introduisirent en qualité d'Ambassadeurs de Xicotencal, qui feignit de rechercher un accommodement ; ce qui rendroit plus excusable l'inadvertance des Espagnols en cette occasion. Quoyqu'il en soit, les Indiens travestis entrerent dans le camp, & trafiquerent familierement avec nos Soldats, une bonne partie de la matinée, sans qu'on fît aucune attention sur ce qui les arrêtoit en ce lieu-là, jusqu'à ce qu'un Zempoale reconnut qu'ils observoient curieusement la hauteur de la muraille, dont ils s'approchoient avec une affectation qui marquoit quelque dessein. Il en donna aussi-tôt avis au General : & comme les soupçons de cette nature ne sont jamais legers, puisqu'il n'y a point d'ombre qui n'ait un corps, il ordonna qu'on s'en saisit ; ce qui fut executé au même tems. On éxamina separément ces Indiens, qui avoüerent la verité sans beaucoup de resistance ; quelques-uns pressez par la douleur des tourmens ; & les autres par la seule crainte. Ils convenoient

tous, que cette même nuit les ennemis devoient donner un second assaut au camp des Espagnols ; & que Xicotencal s'y trouveroit en personne avec vingt mille hommes : qu'il avoit donné rendez-vous aux espions, à une lieuë du quartier ; afin de disposer ses attaques sur le rapport qu'ils luy feroient, des défauts de la muraille, & des endroits les plus foibles.

Cette entreprise fit d'autant plus de peine à Cortez, qu'il se trouvoit alors peu de santé, & qu'il coûte beaucoup moins à souffrir un mal, qu'à le cacher. Il ne gardoit jamais le lit dans ses maladies ; & il ne songeoit à se guerir que lorsqu'il n'avoit plus d'autre chose à faire. Les Auteurs rapportent sur ce sujet, que durant cette guerre de Tlascala, les ennemis l'attaquerent une fois, lorsqu'il venoit de prendre une medecine ; & qu'il monta à cheval, & se trouva en toutes les occasions les plus dangereuses de cette bataille, sans se souvenir du remede qu'il avoit pris, & qui ne fit son operation que le jour suivant, lorsque le repos du sujet luy rendit toute sa vertu, qui étoit comme suspenduë. On n'auroit pas touché cette circonstance, si Frere Prudence de Sandoval, dans son Histoire de l'Empereur, ne l'avoit debitée comme un miracle, que Dieu, dit cet Auteur, fit en faveur de Cortez. Les Philosophes ne sont pas de cette opinion ; & c'est à eux qu'il appartient de prouver par des raisons, comment en ces rencontres la faculté naturelle peut oublier ses autres fonctions, étant alors uniquement occupée à suivre les mouvemens de l'imagination, remplie d'autres objets qui l'émeuvent bien plus puissamment : ou comment les esprits se recueillant à la tête & au cœur, emportent avec eux toute la chaleur necessaire pour donner de l'activité au remede. L'on void d'ailleurs, que le recit sincere du moindre incident peut être permis à un Historien, lorsqu'il sert, comme ici, à faire connoître combien ce General étoit appliqué dans le combat, aux fonctions de son emploi, qui veritablement demande un homme tout entier, quelque grandeur d'ame qu'il ait : & ces considerations ne sont pas indignes de l'Histoire lorsqu'elles proposent des exemples qui animent à les imiter.

Lorsque le General eut penetré les desseins de Xicotencal, par l'aveu de ses espions, il donna ordre à tout ce qui étoit necessaire pour la défense de son camp : aprés quoy il mit en

déliberation, quel châtiment il devoit imposer à ces miserables, qui meritoient la mort suivant les loix de la guerre. Neanmoins il jugea que leur supplice ignoré des ennemis, étoit une juste punition, mais qu'il n'imprimoit aucune terreur : & comme il étoit alors bien plus utile de se rendre redoutable, que de se satisfaire, il ordonna que l'on coupât les mains à ceux qui avoient été les plus obstinez à celer la verité, au nombre de quatorze ou quinze : les autres eurent seulement les poûces coupez. C'est ainsi que Cortez renvoïa ces espions à Xicotencal, avec ordre de luy dire de sa part : *Qu'on s'ennuïoit de l'attendre : & que le General des Etrangers leur avoit laissé la vie, afin que les observations qu'ils avoient faites sur les fortifications, ne fussent pas perduës pour luy.* Ce spectacle sanglant causa tant d'horreur dans l'armee des Indiens, qui marchoient déja pour l'attaque, qu'ils demeurerent également frapez de la nouveauté & de la rigueur du châtiment : sur tout Xicotencal fut extrémement surpris, de voir ses desseins éventez ; & ce fut là le premier coup qui l'atteignit au vif, & qui ébranla sa resolution. Il se mit en tête que les Etrangers n'auroient pû connoître ses espions, sans avoir quelque chose de divin. Cette vision commença à le chagriner, & à le faire balancer sur le parti qu'il avoit à prendre. Déja il penchoit du côté de la retraite, lorsqu'elle devint une necessité pour luy par un autre incident, qui le força, contre sa volonté, de faire ce que son obstination refusoit d'accorder à la raison. Divers Ministres envoïez de la part du Senat, arriverent en même-tems ; & ces gens, autorisez par leur caractere, luy ordonnerent de quitter le bâton de General, parce que sa desobeïssance & l'insolence de sa réponse avoient oblige l'assemblée à révoquer la nomination en vertu de laquelle il commandoit les troupes de la Republique. Ils défendirent encore aux Capitaines de luy obeïr, sous peine d'être déclarez traîtres à la Patrie. Comme ces ordres arriverent au moment que les esprits étoient effraïez par l'horrible spectacle de leurs compagnons estropiez, & Xicotencal étonné de voir son secret penetré, personne n'osa repliquer ; & tout le monde se soûmit aux decrets du Senat : en sorte que tout l'appareil de la guerre se dissipa en un moment. Les Caciques prirent le chemin de leurs Provinces, & les Tlascalteques celuy de leur Ville, sans attendre d'autre commandement ; & Xi-

cotencal, qui n'étoit plus si fier, se trouva trop h u eux, qu'on luy ôtât les armes des mains, & se retira à Tlascala, accompagné seulement de ses parens & de ses amis, qui le presenerent au Senat, cachant son dépit sous cette démonstration d'obeïssance.

Les Espagnols passèrent cette nuit sous les armes, avec beaucoup d'inquietude; & le jour suivant ils se reposérent, sans negliger leur sûreté: parce qu'ils n'étoient pas encore bien informez de tous ces mouvemens, quoyque les Indiens qui apportoient des vivres les assûrassent que l'armée des Tlascalteques étoit rompuë, & qu'ils demandoient la paix. Cette incertitude dura jusqu'au lendemain, que les sentinelles découvrirent au point du jour, sur le chemin de Tlascala, une troupe d'Indiens qui venoient au camp, & qui paroissoient chargez de quelques fardeaux. Cortez ordonna aux sentinelles de se retirer au Fort, afin de laisser aux Indiens la liberté de s'approcher. Leur troupe étoit conduite par quatre personnages venerables, fort parez à leur maniere, & dont l'habit & les plumes blanches marquoient qu'ils venoient demander la paix. Ils étoient suivis par leurs serviteurs, aprés lesquels vingt ou trente Tamenes marchoient, chargez de toutes sortes de vivres. Ils s'arrêtoient de tems en tems, comme des gens qui ont de la crainte; & ils faisoient de grandes inclinations de corps vers le camp des Espagnols, tâchant de se remettre de leur fraïeur durant ces ceremonies. Ils se baissoient jusqu'à mettre leurs mains à terre, qu'ils portoient à leurs levres en se relevant, ce qui étoit la reverence dont ils usoient seulement en presence de leurs Princes. Lorsqu'ils furent contre la muraille, ils rendirent leurs derniers hommages, en encensant le Fort. En ce moment Marine parut sur la muraille, & leur demanda en leur langue, *de quelle part ils venoient, & pour quelles affaires*? Ils répondirent: *Qu'ils étoient envoïez par le Senat & par la Republique de Tlascala, afin de traiter de la paix*; Sur quoy on les laissa entrer.

Cortez les reçut avec tout l'aparat & la severité qu'il jugea necessaire à leur imprimer du respect & de la crainte: & les Indiens, aprés avoir reïteré leurs reverences & leurs encensemens, exposerent le sujet de leur Ambassade, qui se reduisit à diverses excuses de ce qui s'étoit passé; & quoyqu'elles fussent frivoles, elles servirent neanmoins à faire connoître leur

repentir. Ils dirent : *Que les Otomies & les Chontales, Peuples Barbares qui leur étoient alliez, s'étoient assemblez, & avoient fait la guerre contre la volonté du Senat, dont l'autorité n'avoit pas été assez puissante pour reprimer les premiers mouvemens de la ferocité de ces brutaux. Qu'on leur avoit enfin fait mettre bas les armes; & que la Republique souhaitoit ardemment la paix: Qu'ils ne la demandoient pas seulement au nom du Senat; mais encore en celuy de la Noblesse & du Peuple. Que le General pouvoit dés ce moment entrer dans leur Ville, avec tous ses Soldats, qui y demeureroient autant qu'il leur plairoit; avec cette asseurance, qu'ils y seroient traitez & reverez comme les enfans du Soleil, & les freres de leurs Dieux.* Ils conclurent ainsi leur discours, dont tout l'artifice ne put déguiser le tort qu'ils avoient sur le sujet de la guerre passée, & qui ne laissa pas de témoigner la sincerité de leur proposition à l'égard de la paix.

Le General conservant toûjours un air grave & severe, & dissimulant la satisfaction qu'il recevoit de leur soûmission, répondit: *Qu'ils devoient être persuadez de ce qu'il leur ordonnoit de rapporter de sa part au Senat, qui étoit, que la grace qu'on leur faisoit n'étoit pas une petite marque de sa bonté, qui vouloit bien les recevoir & leur donner audience, lorsqu'ils avoient sujet de redouter sa colere en qualité de criminels, & de recevoir ses loix en qualité de vaincus. Que la paix qu'ils proposoient étoit conforme à son inclination : mais qu'ils la recherchoient aprés une guerre trop injuste & trop insolente, pour l'obtenir si aisement, & pour ne la pas acheter. Qu'on verroit comment ils persevereroient à la desirer, & comment ils agiroient pour la meriter. Qu'il tâcheroit cependant de retenir la juste colere de ses Capitaines; en dissimulant les raisons qu'ils avoient de prendre les armes, & retardant le châtiment sans baisser le bras, afin qu'une promte satisfaction de leur faute les pût faire profiter du tems qu'il y a entre la menace & le coup.*

Cortez leur fit cette réponse, afin de prendre le tems de se guerir, & d'éxaminer la sincerité de la proposition qu'ils luy faisoient pour ce sujet. Il jugea à propos de renvoïer ces Ambassadeurs en doute du succez de leur negociation; craignant encore que les Senateurs de Tlascala ne se rendissent plus fiers & plus roides, s'ils le trouvoient facile & relâché sur le sujet de l'accommodement : puisqu'aux affaires de cette nature, ce qui paroît être un détour, est souvent une voie

voie abregée, & les difficultez adroites font plus que les empressemens.

---

## CHAPITRE XXI.

*De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma viennent au quartier, pour essaier de rompre le traité avec les Tlascalteques. Le Senat demeure dans la resolution de rechercher la paix; & Xicotencal se charge luy-même de la negociation.*

LA réputation des Espagnols s'accrut extrémement par ces victoires : & Motezuma informé éxactement de tout ce qui se passoit à Tlascala, par les avis de ses Ministres, & par la diligence de ses Couriers, entra en de plus vives apprehensions du peril qui le menaçoit, quand il vid soûmise & vaincuë par un petit nombre d'hommes, cette belliqueuse Nation qui avoit resisté tant de fois à toutes ses forces. Il écoutoit avec admiration le recit des exploits de ces Etrangers; & il craignoit qu'aprés avoir reduit les Tlascalteques à leur obeïr, ils n'emploïassent les armes de ces rebelles à de plus grandes entreprises, contre les interêts de son Etat. Ce qui merite en cet endroit de grandes reflexions, est qu'au milieu de tant d'inquietudes & de soupçons, ce Prince ne se souvint point de ses forces, & qu'il n'assembla point d'armée pour sa défense, & la sûreté de sa personne. Au contraire, sans faire aucuns efforts, ni oser declarer la guerre, comme s'il eût été retenu par quelque genie superieur à son esprit, il s'attachoit entierement aux artifices de la politique, ne balançant que sur le choix des moïens les plus doux. Toute son application en cette conjoncture, alloit à rompre l'union qui se formoit entre les Espagnols & les Tlascalteques : & cela n'étoit pas mal imaginé; car lorsque la resolution manque, la prudence en est plus fine & plus éveillée. Pour cet effet il resolut d'envoïer une nouvelle Ambassade, & un regale à Cortez, sous pretexte de se réjoüir de l'heureux succez de ses armes, & de le prier de luy aider à châ-

tier l'insolence des Tlascalteques revoltez. Cependant le motif le plus essentiel de cette Ambassade étoit, de faire de nouvelles instances au General des Espagnols, afin qu'il abandonnât le dessein de venir à la Cour de Motezuma, en pressant extrémement sur les raisons qui obligeoient l'Empereur à ne point accorder cette permission. Ils avoient outre cela une instruction secrette, de reconnoître en quel état la guerre de Tlascala se trouvoit: & en cas qu'on traitât de la paix, & que les Espagnols y eussent de l'inclination, d'essaïer de faire naître tant d'obstacles à la conclusion du traité, qu'ils la pussent empêcher; sans neanmoins faire proître les ombrages que l'Empereur en prenoit, & sans abandonner la negociation, jusqu'à ce qu'ils luy en eussent rendu compte, & qu'ils eussent reçû de nouveaux ordres sur ce sujet.

Cinq Mexicains des plus considerables entre les Nobles, étoient les Chefs de cette Ambassade; & aprés avoir passé avec quelques précautions sur les terres de Tlascala, ils arriverent au camp des Espagnols, un peu aprés que les Ministres de la Republique en furent partis. Cortez les reçut avec beaucoup de joie & de civilité, parce que le silence de Motezuma commençoit à luy donner de l'inquietude. Il leur donna une audience favorable, & témoigna qu'il étoit fort obligé à l'Empereur, de son present, dont la valeur alloit à deux mille marcs, en plusieurs pieces d'orfevrerie d'un or fort leger, & en d'autres curiositez, de plumes, & de mantes de coton: neanmoins il ne leur fit point encore de réponse, parce qu'il vouloit qu'avant que de partir ils y vissent avec quelle soûmission les Tlascalteques luy demandoient la paix. Aussi les Ambassadeurs ne se presserent point de solliciter leur dépêche, parce qu'ils avoient ordre de demeurer: mais ils ne furent pas long-tems sans découvrir tout le secret de leur instruction, en publiant ce qu'ils devoient taire, par les questions qu'ils faisoient à contre-tems, si indiscretement, qu'on reconnut facilement toutes les fraïeurs de Motezuma, & de quelle importance étoit la paix avec les Tlascalteques, pour amener cet Empereur à la raison.

Cependant la Republique de Tlascala, qui desiroit persuader les Espagnols de sa bonne-foi, envoïa un ordre à tous les Bourgs & Villages circonvoisins, de porter au camp toute

ſorte de vivres, ſans en prendre aucun païement, même ſous pretexte d'échange. L'ordre fut éxecuté ponctuellement; & l'abondance parut dans le quartier, ſans que les Païſans oſaſſent recevoir la moindre récompenſe. Deux jours aprés on découvrit ſur le chemin de la Ville, une troupe conſiderable d'Indiens qui s'approchoient, avec toutes les marques de paix. Le General, qui en fut averti, ordonna qu'on leur laiſsât l'entrée libre; & pour les recevoir, il ſe fit accompagner par les Ambaſſadeurs de Mexique, en leur faiſant entendre qu'il confioit à leur diſcretion, une choſe qu'il apprehendoit qu'ils ignoraſſent. Le Chef des Tlaſcalteques envoïez, étoit Xicotencal même, qui avoit brigué cette commiſſion; ſoit pour ſatisfaire le Senat, en amendant ſa felonnie par cette action; ſoit qu'étant convaincu que la paix étoit neceſſaire, comme il étoit ambitieux, & qu'il aimoit la gloire, il ne voulut pas que la Republique fût redevable à quelque autre de cet avantage. Il étoit accompagné de cinquante Cavaliers de ſa faction, ou de ſes parens, tous extrémement parez à leur maniere. Sa taille étoit au-deſſus de la mediocre, aſſez dégagée, mais forte & robuſte. Sa parure étoit une mante blanche, qu'il portoit d'une maniere bizarre & cavaliere, avec quantité de plumes, & quelques pierres rares aux endroits accoûtumez. Les traits de ſon viſage étoient mal proportionnez; cependant ils ne laiſſoient pas d'imprimer du reſpect: & un certain air libre & guerrier en rendoit la laideur majeſtueuſe. C'eſt ainſi qu'il parut en preſence du General; où aprés avoir fait les reverences ordinaires, il s'aſſit, & commença ſon diſcours, en avoüant *qu'il étoit le ſeul coupable de toutes les hoſtilitez qui s'étoient commiſes; parce qu'il s'étoit imaginé que les Eſpagnols étoient du parti de Motezuma, dont le nom même luy donnoit de l'horreur: Mais qu'à preſent il ſe faiſoit un grand plaiſir, de venir ſe rendre entre les mains de ſon vainqueur, comme aïant été le premier témoin de ſes merveilleux exploits. Qu'il ſouhaitoit avec paſſion, meriter par cette ſoûmiſſion & par cette reconnoiſſance, le pardon de ſa Republique, au nom & par l'autorité de laquelle il ſe preſentoit, non pour propoſer, mais pour demander humblement la paix, & pour la recevoir en la maniere qu'il plairoit aux Eſpagnols de l'accor-*

*der. Qu'il la demandoit une, deux, & trois fois, au nom du Senat, de la Noblesse, & du Peuple de Tlascala ; suppliant instamment le General, qu'il luy plût honorer leur Ville de sa presence : Qu'il y trouveroit des logemens preparez pour son armée, & toute la veneration & tout le service qu'il pouvoit se promettre d'un Peuple, qui étant naturellement fier & vaillant, ne croïoit pas se faire tort, de le prier, & de luy obeïr. Qu'il demandoit seulement, non comme une condition de la paix, mais comme une grace que le General leur accorderoit par pitié, qu'on traitât humainement les Habitans, & que la licence des Soldats épargnât leurs Dieux & leurs femmes.*

Le discours & la liberté de Xicotencal agréerent tellement à Cortez, qu'il ne put s'empêcher de le témoigner à ceux qui assistoient à l'audience. L'estime qu'il avoit naturellement pour les braves hommes, luy donnoit ces sentimens ; & il voulut que Marine le dît ainsi au General Indien, afin qu'il ne crût pas que l'accueil qu'on luy faisoit fût rendu à sa proposition. Aprés cela, Cortez reprenant un air severe, luy remontra avec un peu de vehemence, *le peu de raison que la Republique avoit eu de luy faire une guerre si injuste ; & luy en particulier, de soûtenir cette injustice avec tant d'obstination.* Il s'étendit sur ce sujet, par plusieurs raisons fortes & pressantes : & aprés avoir exageré la grandeur du crime, pour faire valoir celle du pardon, il conclut en disant : *Qu'il accordoit la paix qu'ils luy demandoient ; & que son armée ne feroit aucune violence, ni aucune extorsion sur son passage.* Il ajoûta : *Que lors que l'occasion se presenteroit d'aller à Tlascala, il leur en donneroit avis, afin qu'ils pussent preparer ce qui seroit necessaire pour son entrée, & pour son logement.*

Xicotencal fut extrémement affligé de ce retardement, qu'il regardoit comme un pretexte pour s'assûrer de leur sincerité dans le traité : & en jettant les yeux sur ceux qui assistoient à l'audience ; *Vous avez raison*, dît-il, *ô grands Teules*, ( c'est ainsi qu'ils nommoient leurs Dieux) *de punir nôtre franchise par vôtre défiance. Neanmoins, s'il ne suffit pas pour être crû, que toute la Republique de Tlascala vous parle par ma bouche, moy qui suis le General de ses troupes, & ces Cavaliers qui me suivent,*

*qui sont les plus Nobles & les plus grands Capitaines de sa Nation, resteront ici en ôtage pour vôtre seureté ; & nous demeurerons entre vos mains prisonniers, même enfermez, autant de tems que vous serez dans nôtre Ville.* Cette offre ne laissa pas d'augmenter la confiance du General ; mais comme il ne vouloit pas ceder en generosité, il répondit : *Que cette asseurance n'étoit pas necessaire pour luy persuader qu'ils souhaitoient un accord, dont ils avoient tant de besoin : & que les Espagnols n'avoient que faire d'ôtages pour entrer dans sa Ville, & pour s'y maintenir en seureté, comme ils l'avoient fait au milieu de ses troupes en armes. Cependant, que l'on pouvoit s'asseurer constamment de la paix sur sa parole ; & qu'il iroit à la Ville, le plûtôt qu'il luy seroit possible.* Cortez finit ainsi l'audience, & conduisit Xicotencal jusqu'à la porte de son logis, où il l'embrassa ; & en luy tendant la main, il luy dit : *Qu'il ne tarderoit à luy payer sa visite, qu'autant de tems qu'il en faloit pour dépêcher des Ambassadeurs que Motezuma luy avoit envoïez.* Ce discours lâché comme par hazard & sans dessein, ne laissa pas d'échaufer beaucoup la negociation de la paix.

Le General demeura avec les Ambassadeurs Mexicains, qui debuterent par de grandes railleries sur le traité de paix, & sur ceux qui le proposoient. De là ils passerent à blâmer avec trop de presomption la facilité des Espagnols à se laisser persuader. Enfin, s'adressant à Cortez, ils luy dirent, par maniere d'instruction : *Qu'ils admiroient qu'un homme si habile ne connût pas encore les Tlascalteques, gens barbares, qui se maintenoient par leurs ruses, bien plus que par leurs forces. Qu'il prît bien garde à ce qu'il feroit ; parce qu'ils ne songeoient qu'à profiter de sa confiance, afin de le perdre, luy & tous ses Soldats.* Mais quand ils virent Cortez ferme à maintenir la parole qu'il avoit donnée, déclarer qu'il ne pouvoit refuser la paix à des gens qui la demandoient, ni manquer à ce devoir qui étoit le but de ses armes, ils s'arrêterent quelque-tems à rêver profondément : aprés quoy leurs persuasions se convertirent en prieres, à ce qu'il plût au General differer encore six jours son entrée dans Tlascala, afin que deux des principaux d'entre-eux eussent le tems d'aller instruire l'Empereur de ce qui se passoit, pendant que les autres attendroient ses ordres.

Cortez leur accorda cette grace ; parce qu'il jugeoit à propos d'avoir des égards pour Motezuma, & de voir ce que cette diligence pourroit produire, n'étant pas impossible qu'elle ne levât les difficultez qu'il faisoit, de se laisser voir. Ainsi il mettoit à profit les differentes dispositions des Tlascalteques & des Mexicains ; & il encherissoit la paix, en la faisant desirer aux uns, & craindre aux autres.

*Fin du second Livre.*



# HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

## LIVRE TROISIÉME.

### CHAPITRE PREMIER.

*Le voïage des Envoïez de Cortez à la Cour d'Espagne. Les contradictons & les embarras qui retarderent l'expedition de cette affaire.*

IL est maintenant à propos de parler du voïage des Capitaines Alonse Hernandez Portocarrero, & François de Montexo, qui étoient partis de Vera-Cruz, chargez du present & des dépêches que Cortez envoïoit au Roi, comme le premier hommage & le premier tribut de la Nouvelle Espagne. Leur

voïage fut heureux, quoyqu'ils en eussent hazardé le succez, pour n'avoir pas suivi au pied de la lettre les ordres qu'ils avoient, dont les interpretations ruinent souvent le cours d'une affaire, parce qu'elles se rencontrent fort rarement avec l'intention du superieur

Montexo avoit une Habitation en l'Isle de Cuba, prés de la Havane; & quand le vaisseau se trouva à la vûë du Cap Saint Antoine, il proposa à son compagnon & au Pilote Alaminos, qu'il leur seroit avantageux de toucher en cet endroit, afin d'y faire provision de quelques rafraîchissemens; puisque ce lieu étant fort éloigné de la Ville de Saint Jacques, où Velasquez residoit, il n'étoit pas fort important de se relâcher un peu des ordres que le General leur avoit donnez, d'éviter avec soin tous les lieux de la jurisdiction de ce Gouverneur. Montexo vint à bout de son dessein, dont le but étoit de visiter sous ce pretexte son Habitation: & il risqua ainsi, non seulement le vaisseau, mais encore le present, & toute la negociation dont il avoit la conduite. Velasquez, que la jalousie qu'il avoit du bonheur de Cortez tenoit fort éveillé, avoit répandu des espions en toutes les Habitations qui étoient sur la côte, afin d'être averti de ce qui se passeroit de nouveau. Il craignoit que Cortez n'envoïât quelque navire à l'Isle de Saint Domingue, à dessein de rendre compte de sa découverte, & de demander du secours aux Religieux de saint Jerôme, qui gouvernoient cette Isle: c'est ce que Velasquez vouloit prévenir & empêcher. Il apprit par le moïen de ses espions, la descente de Montexo en son Habitation; & aussi-tôt il dépêcha deux vaisseaux qu'il avoit tout prêts, bien armez & fort bons voiliers, avec ordre de se saisir à toutes risques, du navire de Cortez. Ce mouvement se fit avec tant de diligence, qu'on eut besoin de toute la science & de toute la bonne fortune du Pilote Alaminos, pour échaper d'un danger qui mit en grand hazard la conquête de la Nouvelle Espagne.

En cet endroit Bernard Diaz noircit avec peu de raison, la réputation de Montexo, dont la qualité & la valeur meritoient un meilleur traitement. Diaz le blâme d'avoir mal reconnu l'obligation qu'il devoit à la confiance de Cortez. Il dit: *Que Montexo n'alla voir son Habitation, qu'à dessein de retarder le voïage, & de donner à Velasquez le tems de se saisir du navire:*

*navire : Qu'il luy écrivit une lettre, dont un Matelot fut chargé ; & que cet homme la porta, nageant entre deux eaux.* Ces circonstances & quelques autres, sont rapportées par cet Auteur avec si peu de fondement, qu'il les detruit luy-même, en faisant un detail exprés de la vigueur & de l'activité avec laquelle Montexo, lorsqu'il fut à la Cour, s'opposa aux Agens & aux Partisans de Velasquez. Diaz ajoûte : *Que les Envoïez de Cortez ne trouverent point l'Empereur en Espagne* : & il avance encore d'autres particularitez, qui font conoître avec quelle facilité il prêtoit l'oreille à toute sorte de recits, & avec quel discernement on doit lire ses memoires, surtout ce qu'il n'a pas vû. Le vaisseau de Cortez couroit risque, s'il n'eût pris sa route par le Canal de Bahama, Alaminos aïant été le premier Pilote qui ait osé se commettre à la rapidité de ses courans. Il eut alors besoin de toute la violence dont les eaux semblent se precipiter en cet endroit, entre les Isles Lucayes & la Floride, afin de se jetter promtement en pleine mer, & rendre inutiles toutes les précautions de Velasquez.

Ils eurent un tems à souhait, & arriverent à Seville au mois d'Octobre de cette même année 1519. La conjoncture ne fut pas si favorable à leurs pretentions. Benoist Martin Chapelain de Velasquez se trouva alors en cette Ville, étant venu, ainsi qu'on l'a dit, solliciter les affaires de ce Gouverneur. Il luy avoit envoïé les provisions de la Charge d'Adelantado, & attendoit à Seville un embarquement pour retourner à Cuba. L'arrivée de ce vaisseau le surprit : & comme il étoit déja connu & introduit auprés des Ministres, il se servit de ces avantages, afin de faire valoir ses plaintes contre Cortez & contre ses Envoïez, auprés des Juges de la *Contratation des Indes* ; c'est le nom qu'on avoit déja donné à ce Tribunal. Martin leur representoit : *Que le navire étoit à son Maître Velasquez : & que toute la charge luy en appartenoit, comme provenant d'un Païs dont la conquête luy étoit attribuée en vertu de ses Commissions. Que l'entrée dans les Provinces de la Terre ferme, s'étoit faite furtivement & sans autorité, par Cortez & par ceux qui l'accompagnoient, qui s'étoient soûlevez avec la flotte que Velasquez avoit équipée à ses dépens, à dessein de faire cette conquête. Que les Capitaines Portocarrero & Montexo meritoient d'être punis severement : Qu'au*

*moins on devoit ſaiſir leur vaiſſeau & toute ſa charge, juſqu'à ce qu'ils euſſent produit les titres legitimes ſur leſquels ils pretendoient fonder leur Commiſſion.* Velaſquez avoit à Seville pluſieurs protecteurs, parce qu'il faiſoit beaucoup de preſens; & cela tient lieu de bonnes raiſons, ſur tout aux affaires équivoques, dont le droit ſemble être ſoûmis aux interpretations de la volonté. On reçut la requête du Chapelain, & on ſaiſit le navire & ſes effets; permettant neanmoins, comme une grace, aux Envoïez de Cortez, d'en appeller au Roi.

Les deux Capitaines & le Pilote prirent, avec cette permiſſion, le chemin de Barcelonne, où ils croïoient trouver ſa Majeſté. Ils arriverent au moment que le Roi venoit de partir pour aller à la Coruna, où il avoit convoqué les Etats de Caſtille, & fait preparer ſa flotte, à deſſein d'aller en Flandre, preſſé par les cris de l'Allemagne, qui l'appelloit à la Couronne de l'Empire. Ils ne voulurent point ſuivre la Cour, afin de ne traiter pas en courant une affaire d'un ſi grand poids, qui étant mêlée avec les fatigues & les inquietudes d'un voïage, perdroit l'agrément de la nouveauté, & le merite de l'attention. Les Envoïez prevoïant ſagement ces inconveniens, allerent à Medelin, ſalüer Martin Cortez, afin d'eſſaïer s'ils pourroient obtenir de luy la grace de les preſenter au Roi, & d'autoriſer par la preſence de ce venerable vieillard, les prieres & les demandes de ſon fils. Il les reçut avec toute la tendreſſe que l'on peut ſe figurer de la part d'un pere affligé, qui aprés avoir pleuré la perte d'un fils qu'il croïoit mort, trouve de ſi juſtes ſujets d'admirer ſes actions, & d'être ſatisfait de ſa fortune.

Il n'eut pas de peine à ſe reſoudre d'accompagner les Envoïez: & aprés s'être informé de l'endroit où ils pourroient trouver l'Empereur (c'eſt ainſi que nous le nommerons dans la ſuite de l'Hiſtoire) ils apprirent que ce Prince devoit faire quelque ſejour à Tordeſillas, où il étoit allé prendre congé de la Reine Jeanne ſa mere, & dépêcher quelques autres affaires ſur le ſujet de ſon voïage. Martin Cortez & ſes compagnons l'attendirent en ce lieu, où ils eurent leur premiere audience, qu'un heureux incident rendit tres-favorable. Les Officiers de la Contratation n'avoient oſé comprendre en leur ſaiſie le pre-

ſent deſtiné à l'Empereur, à qui ils l'envoïerent préciſément en ce tems-là, avec les Indiens du Païs nouvellement conquis. Cette conjoncture fit écouter avec plus de plaiſir les nouveautez que les Envoïez debitoient, ce qu'elles avoient de plus étonnant à l'oreille étant alors appuïé par le témoignage des yeux : car ces bijoux d'or precieux par leur matiere & par leur façon, ces rares manufactures de plume & de coton, & ces animaux raiſonnables, d'une fiſionomie ſi extraordinaire, qu'ils ſembloient établir une ſeconde eſpece d'hommes, tout cela paroiſſoit aux Courtiſans comme autant de temoins, qui donnoient de l'autorité à la relation des Envoïez, ſans qu'ils ceſſaſſent de la trouver admirable.

L'Empereur les entendit avec beaucoup de bonté ; & le premier mouvement de ſon ame Roïale, fut de rendre graces à Dieu, de ce qu'on découvroit ſous ſon Regne de nouvelles Regions, où on pouvoit faire connoître ſon nom, & prêcher ſon Evangile. Il eut diverſes conferences avec les deux Capitaines & le Pilote : il s'informa avec ſoin de tout ce qui regardoit ce nouveau Monde ; du Domaine & des forces de Motezuma ; de la qualité & des talens de Cortez. Il fit même des queſtions au Pilote, ſur la navigation ; & ordonna que les Indiens fuſſent ramenez à Seville, afin qu'ils puſſent conſerver leur ſanté dans un air plus doux & plus chaud. Enfin il auroit décidé en faveur des Envoïez, ſelon qu'on en peut juger par l'ardeur qu'il avoit d'avancer cette entrepriſe, s'il n'eût été alors embarraſſé par des affaires tres-importantes, qui le touchoient de plus prés.

On voïoit tous les jours arriver de nouvelles lettres de la part des Villes de Caſtille, avec des propoſitions peu reſpectueuſes. Cette Province ſe plaignoit de ce qu'on attiroit ſes Etats en celle de Galice. Le Roïaume en general témoignoit être jaloux, de ſe voir moins conſideré que l'Empire : l'obeïſſance étoit mêlée de proteſtations ; & cet eſprit de licence qu'on voïoit regner dans les Communautez, s'emparoit inſenſiblement de tous les cœurs. Ils aimoient le Roi, & ils perdoient le reſpect qui luy étoit dû : ſon abſence les affligeoit : la crainte de ne le voir plus leur faiſoit

verser des larmes; & cet amour naturel aux Sujets, se tournoit en une passion violente, qui étant mal gouvernée, sembloit menacer l'autorité du Prince. L'Empereur fatigué de ces plaintes continuelles, voulut s'en delivrer en hâtant son départ, comme il fit. Il croïoit revenir bien-tôt; & qu'il ne luy seroit pas difficile aprés son retour, d'appaiser les mauvaises humeurs qu'il laissoit en mouvement. Il en vint à bout. Neanmoins, sans éxaminer les motifs importans qui l'obligerent à ce voïage, on ne peut s'empêcher d'avoüer qu'il hazardoit beaucoup; & pour dire la verité, ce n'est pas un bon moïen de guerir les maux, qu'un excez de cette confiance qui attend la derniere extrémité, supposant qu'on ne manquera pas de remedes.

Ces embarras firent renvoïer la requête de Cortez au Cardinal Adrien, & au Conseil des Prelats & des Ministres, qui devoient l'assister de leurs avis durant l'absence de l'Empereur. Ils avoient ordre, aprés avoir consulté le Conseil des Indes, de chercher quelque expedient afin de sauver les pretentions de Diego Velasquez; & cependant, de procurer avec chaleur la découverte & la conquête de cette terre, qui commençoit à se faire connoître sous le nom de Nouvelle Espagne.

Le President du Conseil des Indes, formé depuis peu de jours, étoit Jean Rodriguez de Fonseca Evêque de Burgos. Il étoit assisté de Hernan de Vega Seigneur de Grajal, de Dom François Zapata, de Dom Antoine de Padilla, tous deux du Conseil Roïal, & de Pierre Martir d'Angleria Protonotaire d'Arragon. Le President avoit une grande connoissance des affaires des Indes, qu'il manioit depuis longtems: & tous les Conseillers cedoient à son autorité, & à son experience. Il favorisoit Velasquez, & ne s'en cachoit pas; soit qu'il fût prévenu par les raisons du Chapelain, ou par l'estime qu'il faisoit de la personne du Gouverneur. Bernard Diaz a crû qu'il y entroit de la passion, & en rapporte les motifs avec peu de respect, & trop de paroles: mais comme cet Auteur ne dit que ce qu'il avoit appris d'ailleurs, il y en a moins, ou peut-être rien du tout. Ce qu'on ne peut nier est, que la cause de Cortez perdit beaucoup de son merite entre les mains de Fonseca, qui diffama son

expedition, en la traitant de crime, dont les consequences étoient dangereuses. Il remontroit, *Que Velasquez, en vertu du titre que l'Empereur luy avoit accordé, étoit le Maître de l'entreprise ; & selon les regles de la justice, qu'il l'étoit encore des moïens que l'on avoit emploïez pour y parvenir.* Il appuïoit fort sur *le peu de confiance que l'on devoit attendre d'un homme revolté contre son Superieur, & ce qu'on pouvoit craindre de ces semences de rebellion, en des Provinces si éloignées.* Il protestoit de tous les malheurs qui en arriveroient : enfin il chargea si fort ses remontrances, qu'il ébranla le Cardinal, & les Ministres du Conseil. Ils conoissoient assez qu'on affectoit de donner trop de poids aux raisons de Velasquez : neanmoins ils n'osoient décider sur une matiere de cette consequence, contre le sentiment d'un Ministre si qualifié. D'ailleurs, ils ne jugeoient pas à propos de desoler Cortez, confirmé dans la possession, & à qui on étoit redevable d'une découverte plus grande, sans comparaison, & plus importante que toutes les autres. Ainsi ces irresolutions retarderent la décision de l'affaire, jusqu'au retour de l'Empereur, & à l'arrivée des seconds Envoïez de Cortez. Tout ce que Martin Cortez & ses compagnons purent obtenir, fut qu'on leur délivrât quelque chose pour leur dépense sur les effets qui étoient saisis à Seville. Avec ce mediocre secours, ils furent deux ans à la Cour, suivant les Tribunaux comme des prétendans disgraciez ; l'interêt public étant devenu particulier en cette occasion, au lieu qu'en toutes les autres l'interêt du particulier tâche à passer pour celuy du public.



## CHAPITRE II.

*Motezuma fait de grands efforts pour rompre le traité de paix. Des Envoïez de la Republique de Tlascala viennent continuer leurs instances pour l'obtenir. Cortez marche avec son armée, & fait son entrée dans la Ville.*

HErnan Cortez ne fut informé de ces obstacles, que long-tems aprés. Nous l'avons laissé dans son camp auprés de Tlascala, où il demeura six jours, afin de tenir sa parole aux Ambassadeurs de Mexique : cependant il connoissoit, par de nouvelles experiences, l'ardeur que les Tlascalteques avoient de faire la paix, & la jalousie qu'ils avoient conçûë des offices & des soins de Motezuma. Ses Ministres revinrent au jour nommé, & furent reçûs avec les civilitez accoûtumées. Leur nombre étoit augmenté de six Cavaliers de la maison de l'Empereur, suivs d'un magnifique cortege, & qui apportoient un present de même qualité, & un peu moindre en valeur, que le precedent. Un d'entre-eux porta la parole ; & enflant son discours de plusieurs exagerations, il representa : *Que l'Empereur souverain de Mexique* ( à ce nom ils firent tous une profonde reverence ) *desiroit avec passion, être ami & allié du grand Prince à qui les Espagnols obeissoient, & dont la Majesté paroissoit avec tant d'éclat en la valeur de ses Sujets. Que cette passion portoit leur Empereur à païer tous les ans un tribut à ce Prince, & à partager avec luy les richesses immenses dont son Païs abondoit ; parce qu'il le reveroit comme le fils du Soleil, ou au moins, comme le Seigneur de ces heureuses Regions d'où on void naître la lumiere : Mais que ce traité devoit être precedé par deux conditions. La premiere, que Cortez & ses Soldats s'abstinssent de faire aucune alliance avec les Peuples de Tlascala ; puisqu'il n'étoit pas raisonnable, qu'aprés être si obligez à la liberalité de l'Empereur, ils conservassent quelque liaison avec ses ennemis. La seconde, qu'ils achevassent de se persuader que le des-*

*ſein qu'ils avoient d'aller à Mexique, n'étoit ni poſſible, ni raiſonnable, puiſque ſelon les loix de l'Empire, le Souverain ne pouvoit ſe laiſſer voir à des Etrangers, & que ſes Sujets ne le ſouffriroient pas. Qu'ils devoient bien conſiderer les perils qui ſuivroient l'une ou l'autre de ces actions, où l'imprudence avoit beaucoup de part: car les Tlaſcalteques avoient tant de penchant à la trahiſon & au brigandage, qu'ils ne ſongeroient qu'à leur donner une fauſſe confiance, afin de ſe venger d'eux plus facilement, & de s'emparer des treſors dont Motezuma les avoit enrichis; & les Mexicains étoient ſi jaloux de l'autorité de leurs loix, & d'ailleurs ſi farouches, que l'Empereur, avec tout ſon credit, ne pourroit retenir leurs emportemens, ni les Eſpagnols ſe plaindre avec juſtice, de ce qu'ils en ſouffriroient; puiſqu'ils avoient été avertis tant de fois, du danger auquel ils s'expoſoient.*

Tel fut, à peu prés, Le diſcours de ce Mexicain; & toutes les Ambaſſades & diligences de Motezuma, alloient à cet unique but, d'empêcher que les Eſpagnols ne s'approchaſſent de Mexique. Il regardoit ces Etrangers avec toute l'horreur que les funeſtes preſages luy en avoit fait concevoir; & en feignant d'obeïr à ſes Dieux, il ſe faiſoit une religion de ſa crainte. Cortez ne fit point encore de réponſes aux propoſitions qu'on luy faiſoit de ſa part: il dît ſeulement aux Ambaſſadeurs; *Qu'il étoit à propos de les laiſſer repoſer, aprés les fatigues de leur voiage; & qu'il les dépécheroit en peu de tems.* Il vouloit qu'ils fuſſent témoins de la paix qu'il feroit avec les Tlaſcalteques; & il conſideroit encore, de quelle importance luy étoit leur ſejour, dans la crainte que Motezuma ſçachant ſa reſolution, ne ſongeât à s'y oppoſer par la voie des armes; car on étoit bien informé qu'il n'avoit encore rien de prêt pour la guerre, & perſonne n'ignoroit la facilité qu'il avoit d'aſſembler en peu de tems une puiſſante armée.

Le retardement de Cortez inquietoit terriblement le Senat de Tlaſcala, qui en attribüoit la cauſe à ces Ambaſſades: en ſorte que les Senateurs reſolurent, que pour donner un témoignage indubitable de leur affection, ils iroient en Corps au camp des Eſpagnols, afin de les amener dans leur Ville, ou au moins, de n'y retourner pas eux-mêmes, ſans avoir convaincu le General de la ſincerité de leur procedé, & déconcerté toutes les negociations de Motezuma.

Ils partirent avec une nombreuse & superbe suite, parez de plumes, & d'autres ornemens, dont la couleur annonçoit la paix. Les Senateurs étoient portez en une maniere de litiere, sur les épaules des Ministres inferieurs. Magiscatzin, qui avoit toûjours opiné en faveur des Espagnols, étoit à la tête, avec le pere de Xicotencal, venerable vieillard, que le grand âge avoit privé de l'usage de ses yeux, sans luy ôter celuy de son esprit, qui faisoit encore rechercher ses avis par tous les Senateurs. Ils mirent pied à terre, à quelque pas de la maison de Cortez, qui les attendoit; & l'aveugle s'avançant le premier, pria ceux qui le conduisoient de l'approcher du Capitaine des Orientaux : c'est ainsi qu'il nommoit Cortez. Il l'embrassa avec une extréme joie; aprés quoy il luy passa la main sur le visage, & sur differentes parties du corps, comme s'il eût cherché à le connoître par le sens du toucher, qu'il faisoit suppléer en cette occasion, à celuy de la vûë. Le General fit asseoir tous les Senateurs : & l'aveugle pressé par les prieres de Magiscatzin, prit la parole, à peu prés en ces termes :

*Genereux Capitaine, soit que tu sois, ou non, de la race des Immortels, tu as maintenant en ton pouvoir le Senat de Tlascala, qui vient te rendre ce dernier témoignage de son obeïssance. Nous ne venons point excuser la faute de nôtre Nation; mais seulement nous en charger, avec quelque confiance d'appaiser ta colere par nôtre sincerité. C'est nous qui avions resolu de te faire la guerre; mais c'est nous aussi qui avons conclu de te demander la paix. L'effet de la premiere resolution n'a été que trop promt, l'autre tarde trop à paroître; mais les plus meures deliberations ont cette qualité. On n'efface qu'avec peine ce qui s'imprime avec difficulté; & je puis asseurer que ce retardement nous a donné une plus parfaite connoissance de ta valeur, & qu'il a exalté nôtre constance. Nous n'ignorons pas que Motezuma s'efforce de te détourner de nôtre alliance : écoute le comme nôtre ennemi, si tu ne le considere pas comme un Tyran, tel qu'il doit déja te le paroître, puisqu'il te recherche à dessein de te persuader une injustice. Nous ne demandons pas que tu nous assistes contre luy, nos seules forces nous suffisent contre tout ce qui ne sera pas toy : mais nous verrons avec déplaisir, que tu prennes quelque asseurance sur ses promesses, parce que nous connoissons bien ses artifices & ses intrigues; & maintenant, malgré mon aveuglement, il s'offre à moy de certaines lumieres, qui me découvrent de loin le peril où tu t'engages*

*Il se peut faire que Tlascala obtiendra dans le Monde une illustre reputation, pour avoir entrepris ta défense: mais laissons au tems à te détromper; il ne faut point être Prophete pour juger ce qui peut resulter de la tyrannie de Motezuma, & de nôtre fidelité. Tu nous as offert la paix, si Motezuma ne te retient. Pourquoy te retient il? Pourquoy te refuses-tu à nos prieres? Pourquoy ne veux-tu pas honorer nôtre Ville de ta presence? Nous venons, resolus de gagner une fois ta volonté & ta confiance, ou de mettre entre tes mains nôtre liberté: choisis de ces deux partis, celuy qui te sera le plus agreable; car pour nous, il n'y a point de milieu entre la necessité d'être tes amis, ou tes esclaves.*

C'est ainsi que ce sage aveugle conclut son discours, faisant voir que le Senat Tlascalteque avoit aussi son Appius, tel que celuy qui parla si fortement dans le Senat de Rome, contre le Roi d'Epire. Aprés quoy on ne peut nier que ces gens n'eussent un raisonnement au-dessus du commun, comme on le remarque en la forme de leur Gouvernenent, ainsi qu'en leurs actions, & en leurs discours. Neanmoins, quelques Ecrivains peu affectionnez à nôtre Nation, ont parlé des Indiens comme des bêtes dépourvûës de raison, croïant diminüer ainsi la gloire de nos conquêtes. Il est vrai qu'ils admiroient avec beaucoup de simplicité, des hommes qui leur paroissoient d'une autre espece, si differens d'eux en couleur & en vêtemens. Ils regardoient les barbes comme des accidens monstrueux, à cause qu'ils n'en avoient point. Ils donnoient de l'or pour du verre: & enfin, ils prenoient nos armes pour des foudres, & nos chevaux pour des bêtes farouches. Mais tout cela venoit des impressions de la nouveauté, qui ne font point de tort à l'entendement; parce qu'encore que l'admiration suppose l'ignorance, elle ne suppose point l'incapacité, & même on ne sçauroit proprement appeller ignorance, un défaut de connoissance. Dieu les avoit faits raisonnables; & quoyqu'il eût permis leur aveuglement sur les choses de la Religion, il n'avoit pas laissé de leur accorder toute la capacité & les avantages naturels, qui sont necessaires à la conservation de l'espece, & dûs à la perfection de ses ouvrages. Mais il est tems de retourner à nôtre Narration, de peur de faire honneur à une calomnie grossiere, en s'amusant trop à la refuter.

Cortez ne put tenir contre ces soûmissions du Senat: & d'ail-

leurs il n'avoit plus de pretexte, puiſque le terme qu'il avoit accordé aux Mexicains étoit paſſé. Ainſi il fit une réponſe favorable aux Senateurs ; & il les regala de quelques preſens, afin de les perſuader plus aiſément de ſa gratitude & de ſa confiance. Il falut leur parler d'autorité, pour les obliger à s'en retourner : & il obtint enfin cela d'eux, aprés leur avoir donné ſa parole qu'il iroit loger dans leur Ville, ſans autre retardement que celuy qui étoit neceſſaire à faire venir des Indiens propres à conduire l'artillerie, & à porter le bagage. Ils ſe contenterent de la parole du General, aprés qu'ils la luy eurent fait repeter, par un mouvement de tendreſſe & d'affection, bien plus que de défiance. Ils partirent fort ſatisfaits, prenant ſur eux la charge d'aſſembler & d'envoïer des Indiens pour l'artillerie & le bagage. En effet, le jour ſuivant commençoit à peine à paroître, qu'on vid à la porte du camp cinq cens Tamenes, ſi adroits & ſi forts, qu'ils diſputoient entre-eux à qui en porteroit le plus, l'honneur ſe reglant au poids de la charge.

Auſſi tôt on diſpoſa toutes choſes pour la marche : on forma les bataillons ; & aprés avoir placé l'artillerie & les bagages, l'armée prit le chemin de Tlaſcala, avec l'ordre & les précautions qu'elle obſervoit ; étant certain que la meilleure partie de ſes conquêtes étoit dûë à l'éxactitude de la diſcipline, dont elle ne ſe relâcha jamais. La campagne des deux côtez du chemin, étoit couverte d'une multitude innombrable d'Indiens, accourus de tous les Villages, à un ſpectacle ſi extraordinaire. Leurs cris & leurs batemens de mains étoient ſi éclatans, qu'ils auroient pû paſſer pour des menaces pareilles à celles dont ils uſoient en combatant, ſi Marine n'eût averti les Eſpagnols, que ces Peuples déclaroient ainſi leur joie dans leurs plus grandes fêtes ; & qu'ils celebroient alors à leur mode, le bonheur qu'ils avoient obtenu, & beniſſoient & loüoient leurs nouveaux amis. Cette connoiſſance fit ſupporter l'importunité de leurs applaudiſſemens, dont on leur laiſſa tout le plaiſir.

Les Senateurs vinrent au-devant de l'armée, bien loin hors de la Ville, avec tout l'appareil & toute la pompe dont ils honoroient ces actions. Ils étoient eſcortez de tous les Nobles, qui ſe faiſoient honneur en ces occaſions, d'aſſiſter les Miniſtres de leur Republique. Ils firent toutes les reverences

accoûtumées en arrivant, & marcherent aussi tôt à la tête de l'armée, sans s'arrêter ; donnant à connoître par l'empressement de leurs civilitez, qu'ils ne desiroient rien tant que de hâter la marche, sans retarder ceux qu'ils accompagnoient.

A l'entrée de la Ville, les acclamations en faveur des vainqueurs redoublerent avec plus de bruit ; parce que la musique mal concertée de leurs flûtes, de leurs timbales & de leurs cors, se mêla aux voix de la Populace. Le concours étoit si grand, que les Ministres du Senat eurent une peine furieuse à percer la foule, afin de laisser un passage libre dans les ruës. Les femmes jettoient toute sorte de fleurs sur les Espagnols ; & les plus hardies, ou les moins discretes, s'approchoient jusqu'à leur en mettre entre les mains. Les Sacrificateurs revêtus de leurs robes de ceremonies, attendoient nos gens au passage, avec leurs brasiers de copal ; & sans sçavoir où ils adressoient leurs encensemens, ils témoignerent leur joie & leurs applaudissemens par la fumée de ces brasiers. La sincerité de ce Peuple paroissoit sur tous les visages également, quoyqu'en diverses manieres. Les uns témoignoient de l'admiration mêlée de joie ; & les autres poussoient des cris, temperez par le respect & la veneration. Le logement de l'armée, fourni de tout ce qui étoit necessaire, commode, & même delicieux, étoit preparé dans la meilleure maison de la Ville, où il y avoit trois ou quatre grands portiques fort spacieux, avec tant d'appartemens, que Cortez trouva lieu d'y loger sans embarras toute l'armée, sans l'affoiblir en la separant. Le General avoit amené les Ambassadeurs de Motezuma, malgré leur resistance : & il les fit loger auprés de soi, parce qu'ils étoient assûrez sous sa protection, & qu'ils ne laissoient pas de craindre toûjours quelque violence. Ainsi la derniere reduction de Tlascala, & le jour de cette entrée, arriverent le 23. de Septembre 1519. jour auquel les Espagnols obtinrent une paix glorieuse, accompagnée de toutes les circonstances d'un triomphe, si durable & d'une telle consequence pour la conquête de la Nouvelle Espagne, que cette Province joüit encore de plusieurs Privileges & droits d'Exemtion, qu'elle a meritez en récompense de sa fermeté, & qui sont des monumens honorables de son ancienne fidelité.

## CHAPITRE III.

*Description de la Ville de Tlascala. Les Senateurs se plaignent de ce que les Espagnols marchent avec leurs armes : ils attribüent ce procedé au peu de confiance qu'on avoit en eux. Cortez les satisfait, & tâche de leur faire quitter le culte des Idoles.*

TLascala étoit alors une Ville fort peuplée, bâtie sur quatre éminences, peu éloignées les unes des autres, qui s'étendoient du Levant au Couchant. Elles n'étoient pas d'égale grandeur ; & les fortifications naturelles de leurs rochers y avoient attiré plusieurs Habitans. Ainsi ces quatre éminences, qui contenoient toutes les maisons de la Ville, formoient comme quatre citadelles, ou quartiers separez, qui avoient communication ensemble par differentes ruës bordées de murs fort épais, qui servoient de murailles à la Ville. Ces quartiers étoient gouvernez à titre de Fief, par quatre Caciques qui descendoient des premiers fondateurs, & dépendoient neanmoins du Senat, où ils assistoient ordinairement, & dont ils recevoient les ordres en ce qui regardoit l'Etat en general, comme le Senat recevoit les appellations de leurs Sujets en dernier ressort. Les maisons n'avoient qu'un mediocre exhaussement, parce qu'elles n'avoient point de second étage. Elles étoient bâties de pierre & de brique ; & au lieu de couvertures de tuiles, elles avoient des terrasses, avec des coridors. Les ruës étoient étroites, & tortuës selon les differens contours de la montagne. Enfin leur architecture n'étoit pas moins bizarre que la situation de la Ville, où on avoit eu plus d'égard à la sûreté, qu'à la commodité.

La Province entiere avoit cinquante lieuës de tour ; sçavoir dix de longueur de l'Orient à l'Occident, sur quatre de largeur du Nord au Sud, d'un païs inégal & montueux, & neanmoins tres fertile & bien cultivé par tout où les rochers permettoient de joüir des avantages du terrain. Il étoit borné de tous côtez

par des Provinces de l'Empire de Motezuma, hors celuy du Nord, où ſes limites étoient reſſerrées, plûtôt que bornées, par la grande Cordeliere, dont les montagnes preſque inacceſſibles luy donnoient communication avec les Otomies, les Totonaques, & les autres Nations barbares qui leur étoient alliées. On y trouvoît quantité de Bourgs & de Villages fort peuplez : & cette Nation avoit dés ſa jeuneſſe deux inclinations dominantes, la ſuperſtition & l'éxercice des armes, à quoy ils s'appliquoient, & s'y rendoient tres-habiles par émulation ; ſoit que le climat leur donnât les ſentimens communs à tous les Montagnards, ou que la neceſſité les rendît vaillans. Le Païs abondoit en maiz ; & le grain répondoit ſi heureuſement au travail des Païſans, qu'il avoit donné le nom à la Province de Tlaſcala, qui en leur langue ſignifie Terre de pain. On admiroit la diverſité & l'excellent goût de ſes fruits, & l'abondance du gibier & de la venaiſon que cette Province nourriſſoit. Enfin une de ſes plus grandes richeſſes eſt encore maintenant la Cochenille, dont les Peuples ne connoiſſoient pas l'uſage juſqu'à ce qu'ils l'euſſent appris des Eſpagnols. Je crois qu'elle a tiré ſon nom de cette graine appellée par les Latins *Coccus*, & qui a donné parmi nous ſon nom à l'Ecarlate. Cependant en ce Païs-là c'eſt un inſecte, comme un petit ver qui naît & ſe mûrit, pour ainſi dire, ſur les feüilles d'un arbre ſauvage & épineux, qu'ils appelloient alors *Tuna ſauvage*, & qu'ils preferent maintenant à ceux qui portent les fruits les plus delicats ; puiſqu'ils doivent leur plus grand commerce & leur richeſſe à la precieuſe teinture de ces petits vers, qui ne cede en rien à celle que les anciens tiroient du ſang de leur *Murex*, ou Pourpre, ſi celebre entre les precieuſes couleurs, ſur les manteaux de leurs Rois.

Tous ces avantages de la nature étoient balancez par de grandes incommoditez. Le voiſinage des montagnes rendoit la Province ſujette à des tempêtes furieuſes, à des houragans terribles, & à des innondations frequentes de la riviere appellée *Zahual*, qui ſans ſe contenter de ruiner les moiſſons, & d'arracher les arbres, alloit chercher les maiſons juſqu'au plus haut des collines. On dit que *Zahual* en leur langue ſignifie Riviere galeuſe, parce qu'elle donnoit cette maladie à ceux qui beuvoient de ſes eaux, ou qui s'y baignoient ; ce qui étoit

le second effet de la malignité de ce torrent. Le défaut de sel n'étoit pas une des moindres incommoditez de ces Peuples, puisqu'elle laissoit sans assaisonnement toutes les viandes excellentes dont cette Province abondoit. Ce n'est pas qu'ils n'en pussent tirer aisément des Païs sujets à l'Empire de Motezuma, en échange de leurs grains ; mais le dégoût en leur manger leur paroissoit un moindre inconvenient, que celuy d'entrer en commerce avec leurs ennemis.

Cette politique étoit pardonnable à un Peuple qui n'aimoit que la guerre : neanmoins ces remarques, & d'autres encore que les Espagnols faisoient sur la conduite de cette Nation, ne leur causoient pas moins d'inquietude que de surprise. Leur General dissimuloit ses soupçons : cependant il faisoit continüer éxactement la garde en son logement ; & quand il alloit à la Ville avec les Indiens, il se faisoit accompagner d'une partie de ses Soldats, qui n'oublioient jamais les armes à feu. Les Espagnols ne sortoient point aussi qu'en grosse troupe, & avec les mêmes précautions. Ils avoient bien dessein d'établir une confiance reciproque ; mais d'une maniere qui ne tint rien de la negligence. Cependant les Indiens, qui desiroient leur amitié sans artifice & sans affectation, se faisoient un point d'honneur affligeant pour eux, de ce que les Espagnols ne quittoient point les armes, & de ce qu'ils n'étoient pas assez convaincus de leur fidelité. Ce point fut agité dans le Senat, qui députa Magiscatzin à Cortez, afin de luy representer : *Que ces manieres qui sentoient la guerre, n'avoient pas bonne grace, en un lieu où tout étoit soûmis & obeïssant, & où on ne cherchoit qu'à luy plaire. Que ces gardes qu'on faisoit dans son quartier, marquoient qu'on ne s'y croïoit pas en seureté ; & que les Soldats qui marchoient par la Ville avec leurs foudres sur l'epaule, quoyqu'ils ne fissent point de mal, offensoient plus par cette défiance, qu'ils n'auroient fait par des outrages. Il conclut qu'on devoit regarder les armes comme une charge inutile, lorsqu'elle étoit peu necessaire, & même choquante entre des amis de bonne-foi, & desarmez. Enfin il supplia tres-humblement Cortez, de la part du Senat & de toute la Ville, qu'il fit cesser ces démonstrations & cet appareil, qui conservoient en apparence quelques marques d'une guerre mal éteinte, ou qui pour le moins étoient des signes d'une amitié pleine d'ombrages.*

Cortez repliqua : *Qu'il connoissoit la sincerité dont le Peuple de*

*Tlaſcala répondoit à ſes bonnes intentions ; & qu'il n'avoit aucun ſoupçon qu'ils vouluſſent contrevenir à une paix qu'ils avoient ſouhaitée ſi ardemment. Que l'éxactitude des gardes qu'on faiſoit en ſon quartier, étoit conforme à l'uſage de ſon Païs, où les Soldats vivoient toûjours comme s'ils étoient à la guerre, dont ils pratiquoient tous les éxercices au milieu de la paix, afin de s'accoûtumer aux fatigues. Qu'ils apprenoient ainſi l'obeïſſance, & ſe faiſoient une habitude de la vigilance. Que les armes faiſoient partie de leurs ornemens & de leur parure ; & qu'ils les portoient comme des marques honorables qui diſtinguoient leur profeſſion. C'eſt pourquoy il demandoit aux Senateurs qu'ils s'aſſeuraſſent de ſon amitié, & qu'ils ne s'offenſaſſent point de ces démonſtrations propres aux gens de guerre, & compatibles avec la paix entre les Peuples de ſa Nation.* Par ces raiſons Cortez trouva moïen de ſatisfaire ſes amis, ſans negliger ſa ſûreté : & Magiſcatzin qui avoit l'ame guerriere, & qui étant jeune avoit commandé les armées de la Republique, ſe plut ſi fort à ce ſtile de guerre, & en trouva la fatigue ſi noble, qu'au lieu de continuer ſes plaintes, il reſolut d'introduire ces éxercices & cette vigilance parmi les troupes de ſa Republique ; avoüant qu'ils ſervoient à diſtinguer les Soldats, & à les rendre habiles en même-tems.

Cet éclairciſſement fit ceſſer les inquietudes des Habitans de Tlaſcala, qui s'attachoient tous à ſervir les Eſpagnols avec beaucoup d'affection. Tous les jours ils donnoient de nouvelles preuves de leur bonne volonté, par des regales de toutes ſortes de fruits & de venaiſon, & même de mantes, & d'autres curioſitez de peu de prix, les plus riches preſens qu'on pût faire en ce Païs-là, où l'âpreté de ſes montagnes ne laiſſoit aucune ouverture au commerce des autres Provinces, qui produiſoient l'or & l'argent. La plus belle ſale du logis des Eſpagnols fut deſtinée à ſervir de Chapelle. Ils y éleverent un Autel de pluſieurs degrez : on le para de quelques Images, avec le plus de bien-ſeance qu'il fut poſſible ; & tous les jours on y celebroit le ſaint Sacrifice de la Meſſe, en preſence des principaux Indiens, qui y aſſiſtoient avec beaucoup d'admiration & de reſpect : & s'ils n'étoient pas devots, au moins prenoient-ils un ſoin extréme de ne point troubler la devotion des autres. Ils obſervoient curieuſement juſqu'aux moindres ceremonies, qui avec la ſurpriſe de la nouveauté, augmentoient encore

l'estime qu'ils faisoient des Espagnols : car ils sçavoient fort bien distinguer avec veneration, les actions qui ont le caractere de la vertu, quoyqu'ils n'en sçussent ni le nom, ni l'usage ; mais seulement parce qu'elle a des charmes pour les Barbares mêmes.

Un jour Magiscatzin demanda à Cortez : *S'il étoit mortel? car*, disoit-il, *vos actions & celles de vos Soldats paroissent surnaturelles, & ont ce caractere de bonté & de grandeur que nous attribuons à nos Dieux. Mais nous ne comprenons pas ces ceremonies dont il semble que vous rendiez hommage à une autre Divinité superieure. L'appareil est d'un sacrifice ; cependant nous n'y voïons point les victimes ni les offrandes dont on appaise les Dieux : & d'ailleurs nous sçavons qu'il ne peut y avoir de sacrifice, à moins que quelqu'un ne meure pour le salut de tous les autres.*

Cortez prit cette occasion de luy donner quelques lumieres de la verité, en satisfaisant à ses questions. Il avoüa ingenûment : *Que luy & tous ses Soldats étoient mortels par leur naissance.* Comme le General avoit dessein de leur découvrir les veritez infaillibles de nôtre Religion, il ne voulut pas alors tirer aucun avantage des erreurs qui les abusoient : neanmoins il ajoûta ; *Qu'étant nez sous un meilleur climat, ils avoient beaucoup plus d'esprit, de vigueur & de forces, que les autres hommes.* Ainsi, sans s'attribüer à faux titre la qualité d'immortel, il conservoit celle d'invincible. Enfin il dît à Magiscatzin : *Que non seulement ils reconnoissoient un Superieur au Ciel, où ils adoroient le souverain Seigneur de tout l'Univers : mais qu'ils étoient encore Sujets & Vassaux du plus grand Prince de la Terre, à qui le Peuple de Tlascala obeïssoit maintenant ; puisqu'étant les freres des Espagnols, ils ne pouvoient pas s'empècher de reconnoître le Prince dont ils étoient les Sujets.* De ce discours il passa à un autre plus essentiel : & quoyqu'il parlât avec beaucoup de chaleur contre l'Idolatrie, son bon esprit luy fournissant des raisons capables de combatre & de ruiner la multiplicité des Dieux qu'ils adoroient, & l'erreur abominable de leurs sacrifices, neanmoins quand il vint à parler des mysteres de nôtre Religion, ils luy parurent dignes d'être traitez avec plus de science & d'instruction ; & comme il sçavoit & parler & se taire à propos, il en laissa l'explication au Pere Olmedo. Ce Religieux essaïa d'amener par degrez ces Infideles à la connoissance

connoiſſance de la verité, en leur dévelopant, avec autant de prudence que de doctrine, les principaux articles de nôtre creance, en ſorte qu'il pût échaufer leur volonté, ſans fatiguer leur entendement; parce que des lumieres trop vives éblouïſſent d'abord ceux qui ſortent de l'obſcurité. Neanmoins Magiſcatzin, & ceux qui l'accompagnoient, donnerent alors peu d'eſperance d'abandonner leurs erreurs. Ils diſoient que le Dieu que les Eſpagnols adoroient étoit tres-grand, & peut-être au deſſus de leurs Dieux: mais que chacun étoit le maître en ſon Païs. Que chez eux, ils avoient beſoin d'un Dieu contre les foudres & les tempêtes; d'un autre contre les deluges qui ravageoient leurs moiſſons; d'un qui les aſſiſtât à la guerre; & ainſi dans les autres neceſſitez: parce qu'il n'étoit pas poſſible qu'un ſeul fournît à toutes ces choſes. Ils écouterent plus favorablement la propoſition de ſe ſoûmettre à un Seigneur temporel, puiſqu'ils s'offrirent à devenir ſes Vaſſaux. Ils demandoient s'il ne les protegeroit pas contre Motezuma, ce qui étoit l'unique motif de leur obeïſſance: & en même-tems ils prioient le General avec humilité & empreſſement, que la converſation ſur le changement de Religion ne ſe répandît pas hors de ſon quartier; *parce que ſi leurs Dieux venoient à l'apprendre, ils appelleroient les tempêtes, & lâcheroient la bonde aux deluges des eaux, qui les détruiroient entierement.* C'eſt ainſi que le Demon tenoit ces miſerables plongez dans l'erreur, par le moïen de la crainte. Tout ce qu'on en put obtenir fut, qu'ils feroient ceſſer les ſacrifices du ſang des hommes; parce qu'on les convainquit qu'ils étoient contraires à la loi de Nature. Ainſi on delivra les miſerables captifs deſtinez à ſervir de victimes, aux jours de leurs plus grandes Fêtes: & on rompit differentes priſons, ou pour mieux dire, diverſes cages, où ils les tenoient enfermez, & où ils les engraiſſoient, non pas tant à deſſein de les preſenter de meilleure grace au ſacrifice, que de les rendre plus friands dans le plat.

Cortez n'étoit point ſatisfait de cette complaiſance, & déja il propoſoit à ſes Soldats d'aller mettre en pieces les Idoles, s'appuïant ſur le ſuccez qu'une pareille action avoit eu à Zempoala; comme ſi c'eût été la même choſe, de l'entreprendre en un lieu incomparablement plus peuplé. Son zele le trompoit en cela; & ſon courage ne le deſabuſoit pas, ſi le Pere

Olmedo ne l'eût ramené à la raison, en luy remontrant avec une fermeté religieuse : *Qu'il n'étoit pas sans scrupule de la violence qu'on avoit faite aux Indiens de Zempoala, parce qu'elle ne s'accordoit pas avec les maximes de l'Evangile ; & qu'une action de cette nature étoit, à proprement parler, abatre les Autels, & laisser les Idoles dans le cœur.* Il ajoûta : *Que l'entreprise de convertir ces Infideles, demandoit plus de tems & de douceur. Que ce n'étoit pas la bonne voie de leur faire connoître leurs erreurs, que de décrier la verité en les tourmentant. Qu'avant que d'introduire le culte du vrai Dieu, il faloit bannir le Demon ; & que cette guerre devoit se faire d'une autre maniere, & avec d'autres armes.* Le General se rendit à ces raisons, & à l'autorité du Pere, en moderant l'impetuosité de son zele : & depuis ce tems-là, il ne chercha qu'à gagner par la douceur la volonté des Indiens, en leur rendant la Religion aimable par les effets ; afin que la comparaison qu'ils en feroient avec leurs coûtumes, les leur fît paroître plus abominables, & qu'ils connussent par cette vûë la laideur & la difformité de ces monstres qu'ils appelloient leurs Dieux.

## CHAPITRE IV.

*Cortez dépêche les Ambassadeurs de Motezuma. Diego d'Ordaz va reconnoître le Volcan de Popocatepec ; & on prend la resolution d'aller à Cholula.*

APrés que le General eut emploïé trois ou quatre jours à ces occupations, il voulut renvoïer les Ambassadeurs de Mexique, qu'il avoit retenus, afin qu'ils fussent témoins de la soûmission de ces Peuples qu'ils croïoient indomtables. La réponse qu'il leur fit fut courte & adroite : *Qu'ils pouvoient rapporter à Motezuma, ce qui s'étoit passé en leur presence ; les instances & les empressemens des Tlascalteques à demander la paix, qu'ils avoient meritée par leurs soûmissions ; l'affection & la bonne correspondance avec laquelle ils la maintenoient. Qu'ils étoient maintenant en sa disposition ; & qu'il étoit si absolu sur leurs esprits, qu'il esperoit les reduire à l'obeïssance de leur Prince, puisque c'étoit*

*un des motifs de son Ambassade, entre quelques autres d'une plus grande importance, qui l'obligeoient à continuer son voïage, & à solliciter de plus prés la bonté de l'Empereur, afin de meriter ensuite son agrément & ses faveurs.* Cortez les renvoïa à l'heure même, avec cette réponse, & l'escorte qui leur étoit necessaire : & ils partirent fort persuadez & tres-mal satisfaits de la resolution qu'il leur avoit témoignée. Pour luy, il se trouvoit engagé à demeurer quelques jours à Tlascala, parce que les principaux Bourgs de la Province, & les Nations alliées, vinrent luy rendre obeïssance, dont il faisoit faire des actes publics en bonne forme, autorisez par le nom du Roi Charles, déja connu & reveré entre ces Peuples, avec un caractere de sincerité en leur soûmission, qui paroissoit dans le respect qu'ils luy portoient.

Un accident qui arriva en ce même-tems, surprit les Espagnols, & épouventa les Indiens. On découvre du haut de l'éminence où la Ville de Tlascala étoit alors située, le Volcan de *Popocatepec*, au sommet d'une montagne qui en est éloignée de huit lieuës, & qui s'éleve considerablement au-dessus de toutes les autres. Il en sortit alors des tourbillons de fumée, avec tant de rapidité & de force, qu'ils montoient droit en l'air durant un long espace, sans ceder à l'impetuosité des vents, jusqu'à ce qu'aïant perdu leur force à une certaine distance, ils se laissoient separer & répandre en divers endroits, où ils formoient des nuées plus ou moins obscures, suivant la quantité de cendres qu'elles entraînoient avec elles. Ces tourbillons étoient mêlez de tems en tems, de flâmes ou de globes de feu, qui sembloient se diviser en une infinité d'étincelles ; & c'étoit ou des pierres enflâmées que le Volcan lançoit en haut, ou des pieces de quelque matiere combustible, qui duroient autant que le feu y trouvoit d'aliment.

Les Indiens ne s'épouventoient pas de voir la fumée, cela ne leur étoit pas nouveau ; mais la vûë des flâmes, qui paroissoient plus rarement, les affligeoit, & leur donnoit d'extrémes fraïeurs, comme si elles eussent été des presages de quelques malheurs qui leur devoient arriver : car ils s'étoient imaginé que les étincelles, lorsqu'elles se répandoient par l'air & qu'elles ne retomboient pas dans le Volcan, étoient les ames des

Tyrans, qui sortoient à dessein de châtier les Habitans de la Terre; & que les Dieux dans leur colere se servoient de ces Tyrans, comme d'instrumens proportionnez aux supplices dont ils vouloient punir les Peuples.

Magiscatzin & quelques principaux Ministres de la Republique, qui étoient ordinairement auprés de nôtre General, l'entretenoient de ces rêveries : & luy, faisant attention sur cette grossiere idée qu'ils avoient de l'immortalité des ames, & de la récompense ou des châtimens qu'elles attendoient, tâchoit de les amener familierement à la connoissance de ces erreurs, dont ils défiguroient la verité, lorsque Diego d'Ordaz vint luy demander la permission d'aller reconnoître de plus prés ce Volcan; s'offrant de pousser jusqu'au haut de la montagne, & de découvrir ce secret de la nature. La proposition fit trembler les Indiens : ils essaïerent charitablement de détourner Ordaz d'un dessein dont ils luy peignirent tous les perils. Ils disoient que les plus déterminez de leur Ville se hazardoient bien quelques-fois à aller visiter quelques Hermites de leurs Dieux, qui s'étoient retirez sur cette montagne, environ à la moitié de sa hauteur : mais qu'au-delà, on n'avoit jamais vû de traces d'aucune creature raisonnable. Que la montagne même sembloit en défendre l'accez, par des tremblemens & des mugissemens effroïables, qu'on ne pouvoit soûtenir. Ces difficultez ne servirent qu'à animer Ordaz : & quoy que Cortez crût qu'il entroit un peu de vanité en ce dessein, neanmoins il luy accorda la permission de le tenter, afin que ces Indiens vissent que les choses qu'ils croïoient impossibles, ne l'étoient pas à la valeur des Espagnols; tant il étoit jaloux de l'honneur & de la gloire de sa Nation.

Ce Capitaine partit donc, accompagné de deux Soldats de sa Compagnie, & de quelques Nobles Indiens qui s'offrirent de le conduire jusques aux Hermitages, en se plaignant beaucoup de ce qu'il les choisissoit pour être les témoins de sa mort. Le pied de la montagne est un païs charmant, couvert de tous côtez, des plus beaux arbres du monde, qui formoient un ombrage delicieux à ceux qui montent cette côte; comme si ce plaisir trompeur n'étoit fait que pour détourner l'esprit de la vûë des perils où on s'engage. Au-delà de ce beau couvert, on ne void plus qu'un terrein sterile, tant à cause de la

neige, qui dure toute l'annee en ces lieux, où le Soleil & le feu femblent l'épargner, qu'à caufe des cendres que l'oppofition de la fumée fait paroître de loin auffi blanches que la neige. Les Indiens s'arrêterent aux Hermitages, d'où Ordaz, avec fes Soldats, monta courageufement à travers des roches, s'aidant des mains autant que des pieds, jufqu'au haut de la montagne. Ils n'étoient pas fort éloignez de l'ouverture du Volcan, lorfqu'ils fentirent que la terre trembloit fous leurs pieds par des fecouffes violentes ; & ils entendirent des mugiffemens effroïables, fuivis un moment aprés d'un tourbillon, qui avec des bruits encore plus épouventables, pouffa en l'air des flâmes envelopées d'une affreufe fumée, & d'une grande quantité de cendres. Quoyque ce tourbillon montant avec rapidité n'eût pas échaufé l'air autour de la montagne, il s'étendit lorfqu'il fut parvenu à fa hauteur, & répandit fur les trois Efpagnols, une pluie de cendres fi épaiffe & fi chaude, qu'ils furent obligez de fe mettre à couvert fous un rocher, où les deux Soldats penferent étouffer. Neanmoins Ordaz voïant que le tremblement étoit ceffé, que le bruit s'appaifoit, & que la fumée n'étoit plus fi épaiffe, il les anima par fes difcours, & s'approcha d'un courage intrepide, jufqu'à la bouche du Volcan. Il remarqua au fond de cette ouverture, une grande maffe de feu, qui luy parut s'élever en boüillons, comme une matiere liquide & fort luifante. Il confidera l'étenduë de cette horrible bouche, qui occupoit prefque tout le fommet de la montagne, & pouvoit avoir prés d'un quart de lieuës de circonference : & aprés avoir fait ces obfervations, ils revint trouver les Indiens, qui le reçûrent avec beaucoup d'étonnement, & de loüanges outrées fur fa hardieffe, qui releva encore la gloire des Efpagnols. Cette action d'Ordaz ne paffoit alors que pour une curiofité bizarre & temeraire ; mais le tems en fit connoître la confequence, & combien toutes chofes pouvoient contribüer à l'avancement de cette conquête : car lorfque Cortez fit fa feconde entrée à force d'armes dans la Ville de Mexique, comme l'armée manquoit de poudre, le General fe reffouvint de ces boüillons de matiere liquide & enflâmée qu'Ordaz avoit vûs au fond du Volcan ; & les gens qu'il y envoïa en tirerent autant de fouffre tres-fin, qu'il en étoit neceffaire à fournir de la munition à

tous les Soldats. Ainsi la temerité d'Ordaz devint glorieuse & utile; & ses remarques furent d'un si grand secours en cette expedition, que l'Empereur reconnut son service, par plusieurs graces qu'il fit à ce Capitaine : & afin de signaler son action par un titre d'honneur, il luy donna un Volcan pour armes.

Les Espagnols demeurerent à Tlascala pendant vingt jours, dont le General emploïa une partie du tems à recevoir les visites des Nations de leur alliance, & l'autre à la satisfaction de ces Peuples, qui se trouvoient si bien des Espagnols, qu'ils retarderent autant qu'ils pûrent le jour de leur départ, par des fêtes publiques, & des réjoüissances mêlées de danses à leur maniere, & de tous les éxercices qui pouvoient faire paroître leur agilité. Enfin Cortez aïant marqué le jour qu'il devoit partir, on disputa sur le chemin qu'il faloit tenir. Cortez avoit de l'inclination pour celuy de Cholula, grande Ville & fort peuplée, ainsi qu'on l'a dit, & où les vieilles troupes de Motezuma avoient ordinairement leurs quartiers.

Les Tlascalteques n'approuvoient pas ce dessein, & conseilloient au General d'aller par Guajozingo, païs abondant & sûr; parce que les Peuples de Cholula, outre qu'ils étoient fins & traîtres, rendoient une obeïssance d'esclaves à Motezuma, qui n'avoit point de Sujets plus soûmis & plus fideles. Les Indiens ajoûtoient : *Que toutes les Provinces voisines de cette Ville, la regardoient comme une terre sacrée ; parce qu'elle enfermoit dans l'enceinte de ses murailles plus de quatre cens Temples de Dieux, si bizarres qu'ils assommoient le monde à force de prodiges. Que par ces raisons il étoit tres dangereux de passer sur leurs terres, sans avoir avant cela quelques marques de leur approbation.* Les Zempoales, que le commerce des Espagnols avoit rendu moins superstitieux, méprisoient bien ces prodiges; mais ils se conformoient au sentiment des Tlascalteques, par les mêmes raisons qu'ils avoient données à Zocothlan, pour empêcher aux Espagnols d'aller à Cholula.

Avant qu'on eut pris aucune resolution sur ce sujet, de nouveaux Ambassadeurs de la part de Motezuma arriverent avec un present, & des assûrances que leur Empereur consentoit que les Espagnols vinssent à sa Cour ; & qu'il leur accordoit la grace de recevoir favorablement les propositions dont

ils étoient chargez. Entre les autres discours qu'ils firent à Cortez sur son voïage, ils témoignerent qu'on luy avoit preparé un logement à Cholula, ce qui le mit dans la necessité de passer par cette Ville. Ce n'est pas qu'il prît beaucoup d'assûrance sur un changement si promt & si imprévû de la part de Motezuma, ni que cette facilité ne luy parût hors de saison & artificieuse, aprés une si grande repugnance: mais Cortez prenoit toûjours un soin extréme de cacher ses soupçons aux Mexicains, dont la crainte étoit le fondement de sa sûreté.

Lorsque les Senateurs de Tlascala apprirent ce que Motezuma proposoit aux Espagnols, ils ne douterent plus qu'il ne leur eût preparé quelques embûches à Cholula; & ils redoublerent leurs instances, afin de rompre ce voïage. Le peril de leurs amis les touchoit veritablement; & Magiscatzin, qui étoit le plus affectionné, & qui avoit un attachement tendre & respectueux à la personne du General, le pressa fort de prendre une autre route. Sur quoy Cortez voulant luy donner la satisfaction d'apprendre qu'il luy sçavoit bon gré de ses soins, & qu'il faisoit fond sur son conseil, assembla ses Capitaines, & leur proposa la difficulté. On pesa les raisons de part & d'autre; & on conclut qu'on ne pouvoit plus refuser honnêtement le logement que les Mexicains leur offroient, sans que cela parût un soupçon pris par avance, & mal à propos: & quand il seroit bien fondé, qu'il ne faloit pas s'embarquer à de plus hautes entreprises, en laissant derriere eux des traîtres les armes à la main; au contraire, qu'ils devoient aller à Cholula, afin de découvrir les desseins de Motezuma, & donner une nouvelle reputation à l'armée, par le châtiment de sa perfidie. Magiscatzin ceda luy-même à ces raisons, soûmettant avec docilité ses lumieres à celles des Espagnols, neanmoins sans bannir les soupçons qui luy avoient inspiré son premier sentiment. Il demanda permission d'assembler les troupes de la Republique, & de marcher au secours de ses amis en un peril si évident, disant qu'il n'étoit pas juste que pour être invincibles ils ôtassent aux Tlascalteques la gloire d'être reconnus fideles. Quoyque Cortez connût le risque, & que cette offre ne luy deplût pas, il differa neanmoins de la recevoir, parce qu'il trouvoit de l'inconvenient à épuiser de si bonne heure les

ſecours qu'il pouvoit attendre de cette Nation. Il répondit donc à Magiſcatzin, aprés luy avoir témoigné beaucoup de reconnoiſſance de ſa bonne volonté : *Que cette aſſiſtance n'étoit pas encore neceſſaire*; ce qu'il dît foiblement, comme un homme qui ſouhaite qu'on luy accorde quelque choſe, & qui ſemble craindre qu'on ne l'entende : maniere de refus qui n'eſt pas éloignée de la priere.

---

## CHAPITRE V.

*On découvre de nouveaux indices de la trahiſon des Habitans de Cholula. L'armée marche vers cette Ville, ſuivie de quelques Compagnies de Tlaſcalteques.*

MOtezuma ne pouvoit ſe réſoudre à prendre les armes contre les Eſpagnols : cependant il eſt certain qu'il cherchoit à les exterminer, en ſe ſervant de la ruſe avant que d'en venir à la force. Les réponſes de ſes Oracles le jettoient en de nouvelles fraïeurs ; & le Demon embarraſſé du voiſinage des Chrêtiens, le preſſoit avec d'horribles menaces de les éloigner. Cet ennemi des hommes agitoit quelque-fois les Sacrificateurs & les Devins de Motezuma, juſqu'à la fureur ; afin qu'ils l'irritaſſent luy-même, & qu'ils le miſſent en furie. D'autres-fois il luy paroiſſoit ſous la figure de ſes Idoles, & il luy parloit, afin de ſouffler de plus prés dans ſon cœur l'eſprit de ſa colere. Cependant il luy laiſſoit toûjours un penchant à la fourberie & à la trahiſon, ſans luy permettre de jetter les yeux ſur ce nombre prodigieux de Soldats qui n'attendoient que ſes ordres ; ſoit qu'il ne fût pas permis au Demon d'aller juſqu'à la force ouverte ; ſoit que comme il n'eſt pas de ſon caractere de donner un bon conſeil, il retirât Motezuma des voies nobles & genereuſes, afin d'abatre ſon courage par les mêmes motifs dont il ſe ſervoit à allumer ſa paſſion. D'un côté il luy ôtoit la hardieſſe de ſe laiſſer voir à cette prodigieuſe Nation : de l'autre, il luy en repreſentoit le

petit

petit nombre si méprisable, qu'il paroissoit honteux d'emploïer ouvertement toutes les forces de l'Empire contre elle. En sorte que l'Empereur se faisoit un point d'honneur de la ruse & de l'artifice, & ne songeoit alors qu'à tirer les Espagnols de Tlascala, oú il ne pouvoit leur dresser de pieges, & à les envoïer à Cholula, où il en avoit de tous préparez.

Cependant Cortez prit garde que l'on n'envoïoit point le visiter de la part des Gouverneurs de Cholula; & il le fit remarquer aux Ambassadeurs de Mexique, appuïant sur l'imprudence des Caciques qui avoient la charge de luy preparer un logement, puisqu'ils ne pouvoient ignorer que tous les Peuples du voisinage ne l'eussent visité par leurs Deputez, quoyqu'ils y fussent moins obligez. Les Mexicains voulurent excuser les Caciques de Cholula, en convenant neanmoins de leur faute; & il parut qu'ils avoient donné avis de la reparer. On vid venir peu de tems aprés, de la part de cette Ville, quatre Indiens mal propres, & en trop petit nombre pour oser se dire Ambassadeurs, suivant l'usage de ces Peuples. Les Tlascalteques ne manquerent pas de faire ces observations, & d'en tirer de nouveaux indices de la mauvaise intention du Peuple de Cholula. Ainsi Cortez ne voulut pas recevoir ces Envoïez; & il leur manda de s'en retourner à l'heure-même, disant en presence des Mexicains: *Que les Caciques de Cholula sçavoient bien mal les loix de l'honnêteté, puisqu'ils vouloient reparer une faute d'attention par une incivilité.*

Le jour du depart arriva; & comme les Espagnols avoient pris la matinée pour former leur bataillon & celuy des Zempoales, à la campagne, ils y trouverent une armée de Tlascalteques prête à marcher par l'ordre du Senat, sur les remontrances de Magiscatzin. Les Chefs dirent à nôtre General: *Qu'ils avoient ordre de la Republique de servir sous luy, & de suivre ses étendarts en cette expedition, non seulement jusqu'à Cholula, mais encore jusqu'à Mexique, où ils voïoient le plus grand danger de son entreprise.* Leurs troupes étoient rangées en bataille à leur maniere: & quoyqu'ils eussent serré les rangs, neanmoins elles occupoient un grand terrein; parce qu'ils avoient convoqué toutes les Nations de leur alliance, & fait un effort extraordinaire, afin de secourir leurs amis, suppo-

ſant qu'il ſe trouveroit peut-être occaſion d'affronter les armées de Motezuma. Les bandes étoient diſtinguées par la couleur de leurs pennaches, & par la difference de leurs enſeignes, aigles, lions, & autres animaux feroces, qu'ils portoient élevez en l'air, & qui pretendant à la gloire des hieroglyphes & des deviſes, vouloient ſignifier quelque choſe, & repreſenter aux Soldats la gloire militaire de leurs ancêtres.

Quelques Auteurs de nôtre Nation ont avancé que le nombre de ces troupes alloit à cent mille hommes armez : d'autres ſe ſont bornez à quelque choſe de plus vrai-ſemblable. Quoy-qu'il en ſoit, un moindre nombre ne retranche rien de la grandeur de l'action des Tlaſcalteques, digne d'être eſtimée par elle-même, & par ſes manieres. Cortez leur en témoigna ſa reconnoiſſance par une infinité de careſſes : aprés quoy il fut obligé de prendre un air d'autorité, pour leur faire comprendre qu'il n'avoit pas beſoin d'une ſi nombreuſe eſcorte, puiſqu'il ne faiſoit ce voïage qu'à deſſein d'établir une bonne paix. A la fin il en vint à bout ; & il les renvoïa fort ſatisfaits, de ce qu'il voulut bien permettre que quelques troupes le ſuiviſſent avec leurs Commandans, & que le gros ſe reſervât, prêt à marcher à ſon ſecours dans la neceſſité. Bernard Diaz a écrit que Cortez ne retint que deux mille Tlaſcalteques. Herrera en met trois mille ; mais Cortez luy-même avouë dans ſa Relation, qu'il en emmena ſix mille : & ce General n'avoit pas ſi peu de ſoin de ſa gloire, qu'il voulût diminüer celle de ſa reſolution, en ſuppoſant qu'elle auroit été ſoûtenuë par un grand nombre de troupes.

On ne doit pas oublier en cet endroit un incident qui luy appartient, & qui merite de grandes reflexions. Lorſque les Eſpagnols ſortirent de Tlaſcala, Cortez laiſſa en cette Ville une Croix de bois, qu'il avoit fait planter ſur un lieu élevé & fort découvert : cela s'étoit éxecuté d'un commun conſentement, le jour qu'il fit ſon entrée. Il ne pût ſouffrir en ſortant qu'on l'abatît, quelque cenſure qu'il eût eſſuïée ſur ſes tranſports de zele. Il recommanda aux Caciques de la garder avec reſpect : mais il étoit beſoin, ſans doute, d'une plus forte recommandation, afin de maintenir entre ces Infideles la veneration qui luy étoit dûë. A peine les Eſpagnols étoient-

ils hors de la Ville, qu'une nuée miraculeuse descendant du Ciel, vint prendre à la vûë de tous les Indiens, la défense de la Croix. Cette nuée étoit d'une blancheur éclatante & agreable; & elle baissa insensiblement par la region de l'air, jusqu'à ce qu'aïant pris la figure d'une colomne, elle s'arrêta perpendiculairement sur la Croix, où par une disposition admirable de la Providence, elle dura, plus ou moins visible, l'espace de quatre ans, que la conversion de cette Province fut retardée par divers accidens. Il sortoit de cette nuée une lumiere douce, qui imprimoit du respect, & qui n'étoit point affoiblie par l'obscurité de la nuit. Ce prodige effraïa d'abord les Indiens, sans qu'ils en penetrassent le mistere; & depuis qu'ils y eurent fait plus d'attention, ils perdirent leur crainte, sans diminüer leur admiration. Ils disoient: *Que ce signe venerable renfermoit en soi quelque Divinité; & que ce n'étoit pas sans raison que les Espagnols leurs bons amis, la reveroient.* Surquoy ils les imitoient, en se mettant à genoux lorsqu'ils passoient devant la Croix. Ils avoient recours à elle dans leurs necessitez, sans se souvenir de leurs Idoles, dont les Temples étoient beaucoup moins frequentez: & cette devotion, si l'on peut nommer ainsi un sentiment qui leur venoit d'une cause inconnuë, fit une si forte impression dans l'esprit des Nobles & du Peuple, que les Sacrificateurs & les Magiciens, poussez d'un zele furieux pour leurs superstitions, tâcherent à diverses fois d'arracher la Croix, & de la mettre en pieces: mais ils en revinrent toujours dans une horrible consternation, dont ils n'oserent parler, de peur de se décrier dans l'esprit du Peuple. Ce miracle est rapporté par des Auteurs dignes de foi: & c'est ainsi que le Ciel disposoit l'esprit de ces Infideles à recevoir la doctrine de l'Evangile avec moins de resistance; comme le prudent Laboureur, qui avant que de jetter la semence en terre, en facilite la production par le moïen de la culture.

La marche n'eut aucune nouveauté, puisque ce n'en étoit plus une de voir le concours inombrable des Indiens qui bordoient les chemins de tous côtez, ni ces cris qui passoient pour des acclamations. Ils marcherent quatre lieuës des cinq qu'il y avoit alors de Cholula à l'ancienne Ville de Tlascala: & on jugea à propos de faire halte sur le bord d'une agreable

riviere, afin de n'entrer pas de nuit en un lieu si peuplé. Peu de tems aprés qu'on eût assis le camp, & donné les ordres necessaires à la sûreté des troupes, on vid arriver de nouveaux Ambassadeurs de cette Ville, plus qualifiez & plus propres que les premiers. Ils apportoient un regale de toute sorte de vivres; & ils firent leur compliment avec un grand appareil de reverences, qui se reduisit *à excuser la negligence de leurs Caciques, sous pretexte qu'ils ne pouvoient entrer dans Tlascala, parce que les Peuples en étoient leurs ennemis; à offrir un logement qu'on avoit preparé dans leur Ville, & à éxagerer la joie que leurs Citoïens ressentoient de l'honneur dont ils alloient joüir, en recevant des hôtes si fameux par leurs grandes actions, & si aimables par leur bonté.* Tout cela fut dit d'une maniere fort sincere en apparence, ou qui sçavoit fort bien couvrir l'artifice. Cortez reçût les excuses & le regale agreablement, prenant soin qu'il ne parût point d'affectation en sa confiance: & le jour suivant au lever du Soleil, il continua sa marche avec autant d'ordre, & un peu plus de défiance, qui l'obligeoit à le faire observer: car on n'envoïoit personne de la Ville pour recevoir l'armée; & cette remarque ne laissoit pas de faire du bruit entre plusieurs autres indices. Enfin les Espagnols approchoient de la Ville les armes à la main, prêts à combatre, lorsqu'ils virent paroître les Caciques & les Sacrificateurs, accompagnez d'un grand nombre d'Indiens desarmez.

Cortez ordonna qu'on fît alte afin de les recevoir; & ils s'acquiterent des devoirs ordinaires avec tant de soûmission & de démonstrations de joie, qu'ils ne laisserent alors aucune prise aux soupçons, dont on observoit leurs actions & leurs mouvemens. Neanmoins lorsqu'ils reconnurent les troupes des Tlascalteques qui avoient l'arriere garde, ils changerent de visage; & il s'éleva une rumeur desagreable entre les plus considerables de cette troupe. Cela réveilla la précaution des Espagnols; & Marine eut ordre d'apprendre la cause de ce bruit. Ils luy dirent: *Que les Habitans de Tlascala ne pouvoient pas entrer en armes dans leur Ville, puisqu'ils etoient leurs ennemis, & rebelles à leur Empereur. Ils prierent qu'on les obligeât à s'arrêter, ou qu'on les renvoïât en leur Ville, comme un obstacle à la paix qui se devoit publier*: ce qu'ils disoient de sens rassis & sans emportement; marquant neanmoins, avec beaucop de

fermeté, qu'il ne leur étoit pas possible de les souffrir, quoyque cette resolution n'allât pas encore au-delà des termes d'une tres humble priere.

Cette demande embarrassa un peu le General : il trouvoit quelque sorte de justice, mais d'ailleurs peu de sûreté à l'accorder. Cependant il chercha les voies d'appaiser ceux de Cholula, en leur faisant esperer qu'on trouveroit quelque temperament propre à terminer ce different. Il communiqua l'affaire à ses Capitaines, qui jugerent qu'il étoit à-propos de proposer aux Tlascalteques de camper hors de la Ville, jusqu'à ce qu'on eût penetré les desseins de ces Caciques, ou qu'on continuât le voïage. Pierre d'Alvarado & Christophle d'Olid furent chargez de leur faire la proposition, qui paroissoit un peu dure. Ils s'en acquiterent d'une maniere où la persuasion étoit mêlée avec l'autorité, faisant voir la necessité d'éxecuter cet ordre, qu'ils appuïoient de plusieurs raisons. Ils trouverent les Tlascalteques si dociles & si obeïssans, qu'ils previnrent leurs instances, en disant : *Qu'ils n'étoient pas venus à dessein de contester, mais d'obeïr ; & qu'ils alloient dés ce moment établir leur logement hors de Cholula, en un endroit d'où ils pussent accourir promtement au secours de leurs amis, puisque les Espagnols vouloient bien risquer leur vie, en la commettant à la foi de ces traîtres.* On proposa ce parti aux Caciques, qui le reçûrent avec joie. L'une & l'autre Nation y trouvoit non seulement sa satisfaction, mais encore dequoy flater sa vanité ; ce qui venoit de l'opposition de leurs sentimens. Les premiers s'imaginoient avoir obtenu un grand avantage sur leurs ennemis, qu'ils incommodoient en les obligeant à camper : & les autres se persuadoient que la difficulté qu'on faisoit de les recevoir dans la Ville, étoit une preuve qu'on les craignoit. C'est ainsi que l'imagination des hommes rend équivoques les couleurs, & l'essence même des choses, que l'on estime ordinairement selon qu'on les conçoit, & que l'on conçoit de la maniere qu'on les souhaite.



## CHAPITRE VI.

*Les Eſpagnols ſont leur entrée à Cholula, où l'on tâche de les ſurprendre par un accueil agreable à l'exterieur. On découvre la trahiſon que les Habitans avoient formée ; & on diſpoſe toutes choſes pour les châtier.*

L'Entrée des Eſpagnols en la Ville de Cholula fut accompagnée de toutes les circonſtances de celle de Tlaſcala : un effroïable concours de Peuple, dont on perçoit la foule avec peine ; des acclamations étourdiſſantes, des fleurs qu'on répandoit ſur eux, & des bouquets qui leur furent preſentez par les femmes ; tout cela mêlé dans une infinité de reverences de la part des Caciques, de parfums de celle des Sacrificateurs, & du tonnerre, plûtôt que muſique, de leurs inſtrumens, dont toutes les ruës retentiſſoient. Enfin on voïoit par tout des démonſtrations de joie ſi bien exprimées, que ceux mêmes qui avoient lieu de s'en défier, les crûrent veritables. La Ville parut ſi jolie aux yeux des Eſpagnols, qu'ils la comparoient à Valladolid. Elle étoit ſituée dans une plaine découverte de tous côtez à perte de vûë, & tres-agreable. On dit qu'elle pouvoit contenir alors vingt mille Habitans, ſans compter ceux de ſes Fauxbourgs, qui étoient en plus grand nombre. Il y avoit un grand abord d'Etrangers, qui y venoient ou comme à un Sanctuaire de leurs Dieux, ou comme en un lieu celebre pour le Negoce. Les ruës étoient larges & bien percées, & les maiſons plus grandes & d'une meilleure architecture que celles de Tlaſcala : ſur tout leur ſomptuoſité ſe remarquoit aux tours, qui faiſoient connoître la multitude de leurs Temples. Le Peuple étoit plus ſage que guerrier, la pluſpart gens de Commerce, ou Officiers ; beaucoup de monde, & peu de diſtinction.

Le logement qu'ils avoient preparé étoit compoſé de deux ou trois grandes maiſons qui ſe touchoient, où les Eſpagnols

& les Zempoales se fortifierent, suivant que l'occasion le leur conseilloit, & qu'ils y étoient disposez par l'habitude. Les Tlascalteques prirent un poste peu éloigné de la Ville : & aprés l'avoir fermé de quelques fossez, ils poserent leurs corps-de-gardes & leurs sentinelles, suivant l'usage de la guerre, dont l'éxemple de leurs amis les avoit instruits. Les trois ou quatre premiers jours il y eut de tous côtez grande tranquillité, & bon commerce.

Les Caciques étoient ponctuels à faire leur cour au General, & cherchoient à se familiariser avec les Capitaines; les vivres venoient en abondance, & même en profusion; toutes les apparences étoient agreables, & sembloient demander de la confiance : en sorte que les bruits qui s'étoient répandus commençoient à passer pour faux, & pris avec trop de legereté; tant nôtre esprit est disposé à se décharger de toute application chagrinante. Cependant on ne fut pas long-tems à decouvrir la verité; & les Indiens n'eurent pas l'adresse de cacher leurs artifices jusqu'à ce qu'ils eussent reüssi : car encore qu'ils fussent dissimulez par nature & par habitude, ils n'étoient ni assez habiles, ni assez fins pour ne pas laisser entrevoir leur dissimulation & leur malice.

L'abondance des vivres diminuoit peu à peu : les visites & les caresses des Caciques cesserent tout d'un coup; & les Ambassadeurs de Motezuma avoient des conferences secretes avec les Sacrificateurs. On voïoit des airs de mépris & de raillerie sur les visages des Habitans; & tous ces indices marquoient quelque nouveauté, & reveilloient les soupçons mal endormis. Cortez songeoit aux moïens de penetrer la verité des desseins de ces Indiens, lorsqu'elle se découvrit d'elle-même, par un coup de la Providence, qui prevint toutes les diligences des hommes, & dont les Espagnols ressentirent les effets si souvent en cette conquête.

Une vieille Indienne des plus nobles & des mieux alliées de Cholula avoit lié une étroite amitié avec Marine, qu'elle visitoit quelquefois, attirée par la douceur & par l'agrément qu'elle trouvoit en cette personne. L'Indienne vint un jour voir Marine plûtôt qu'elle n'avoit accoûtumé, avec un air inquiet & effaré. Elle la tira à part; & en luy recommandant beaucoup le secret, par le ton même de sa voix, elle plaignit

*le miserable esclavage où elle étoit reduite, & la pressa de quitter ces vilains Etrangers, & de se retirer en son logis, qu'elle luy offrit comme un azile.* Marine, qui étoit fort éclairée, ajusta d'abord ce preambule avec les autres indices; & feignant qu'elle étoit retenuë par force entre cette Nation qu'elle haïssoit, prit des mesures pour la fuite, & accepta l'offre de l'azile, avec tant de marques de sa reconnoissance, que la vieille Indienne prit une entiere confiance, & luy découvrit tout son cœur. Elle dît : *Qu'à tout évenement elle devoit se retirer à l'heure-même, parce qu'on approchoit du moment signalé par les Indiens pour exterminer les Espagnols; & qu'elle auroit un grand regret, de voir perir avec eux une personne de son merite. Que Motezuma avoit envoïé vingt mille hommes de guerre, qui n'étoient pas éloignez, afin de donner plus de chaleur à cette action. Que de ce gros il étoit déja entré à la file six mille Soldats choisis. Qu'on avoit distribué une grande quantité d'armes entre les Habitans, fait provision de pierres sur les terrasses, & tiré à travers les ruës plusieurs tranchées, au fond desquelles ils avoient planté des pieux fort aigus, & recouvert la tranchée de la même terre sur des appuis legers & fragiles, afin de faire tomber & estropier les chevaux. Que Motezuma vouloit faire perir tous les Espagnols; neanmoins qu'il avoit mandé qu'on luy en envoïât quelques-uns en vie, afin de satisfaire à sa curiosité, & à son devoir envers les Dieux: & qu'il avoit fait present à la Ville d'un tambour de guerre d'or, dont le creux étoit travaillé avec un artifice singulier, à dessein de les animer par cette faveur militaire.* Marine luy dit : *Qu'elle avoit bien de la joie de ce qu'ils avoient conduit si prudemment cette entreprise.* Sur quoy elle laissa encore tomber quelques questions, disant: *Qu'il seroit bon de faire certaines choses qu'elle vouloit apprendre;* & elle tira ainsi une entiere connoissance de la conjuration. Elle feignit alors de vouloir s'enfuir avec la vieille, ne luy demandant qu'un moment pour faire un petit paquet de ses pierreries & de quelques hardes, afin de pouvoir la quitter sans l'effaroucher. Cependant elle courut avertir Cortez, qui envoïa prendre l'Indienne: & la miserable, effraïée ou convaincuë, confessa tout aux premieres menaces.

Deux Soldats Tlascalteques déguisez en Païsans vinrent presque en même-tems, & dirent à Cortez de la part de leurs Commandans, qu'il n'oubliât pas sa vigilance ordinaire; parce qu'ils

qu'ils avoient vû de leur camp que les Habitans de Cholula faisoient passer leurs meubles & leurs femmes aux Villes voisines ; ce qui marquoit assûrément qu'ils meditoient quelque trahison. On apprit d'ailleurs, que dans un Temple le plus celebre de la Ville, on avoit fait un sacrifice de dix enfans de l'un & de l'autre sexe ; ceremonie dont ils usoient lorsqu'ils vouloient entreprendre quelque action de guerre. Deux ou trois Zempoales arriverent en ce moment : ils avoient découvert par hazard, en se promenant par la Ville, les tranchées qu'on avoit creusées ; & remarqué de plus, des fossez & des palissades que les Indiens avoient faites, afin de conduire les chevaux droit au precipice.

On n'avoit pas besoin de plus fortes preuves pour s'assûrer des mauvais desseins de ce Peuple ; neanmoins Cortez voulut encore en tirer des lumieres plus claires, & mettre tout le droit de son côté, par une conviction manifeste de quelques témoins irreprochables de leur Nation même, à qui il pretendoit faire avoüer toute cette menée. Pour cet effet il envoïa querir le premier Sacrificateur, dont les autres dépendoient ; & en même tems il s'en fit amener deux ou trois autres de la même profession. Ces gens avoient beaucoup d'autorité auprés des Caciques, & encore plus dans l'esprit du Peuple. Il les examina separément, sans témoigner qu'il se doutât du fait ; mais seulement en leur faisant des reproches de cette perfidie, dont il leur marquoit tout le projet en détail, sans déclarer la maniere dont il l'avoit appris ; afin d'augmenter leur surprise, & de leur donner une plus haute idée de sa science. Aussi ces gens, persuadez qu'ils parloient à quelque Divinité, qui penetroit jusqu'au fond de leurs pensées, n'oserent desavoüer la trahison, & déclarerent jusqu'aux moindres circonstances de la conspiration, dont ils accusoient Motezuma, qui l'avoit dressée, & qui les y avoit engagez par ses ordres. Le General les fit mettre en prison, de peur qu'ils n'excitassent quelque tumulte dans la Ville. Il fit aussi observer les Ambassadeurs Mexicains, sans leur permettre de sortir, ni d'avoir aucun commerce avec les Habitans : & aprés avoir assemblé ses Capitaines, il leur fit part de tout ce qu'il avoit appris sur ce sujet ; remontrant de quelle consequence il étoit, de ne laisser pas cet attentat impuni. Il leur proposa les moïens de châtier

les traîtres, & appuïa son dessein de si fortes raisons, qu'ils entrerent tous dans son sentiment, en remettant la disposition de toutes choses à sa prudence.

Aprés ces diligences, Cortez manda les Caciques qui gouvernoient la Cité, & publia qu'il étoit resolu de partir le jour suivant : ce n'est pas qu'il eût rien de preparé pour son voïage, ni qu'il luy fût possible de le faire ; mais il vouloit leur retrancher le tems de faire de plus grands apprêts. Il demanda aux Caciques des vivres pour la subsistance de ses troupes durant la marche, des Indiens propres à porter le bagage, & deux mille hommes de guerre qui pussent l'accompagner, ainsi que les Tlascalteques & les Zempoales en avoient usé. Les Gouverneurs firent quelque chicanne malicieuse sur la demande des vivres & des Indiens de charge ; mais ils accorderent avec joie les deux mille hommes de guerre : sur quoy le General & eux avoient des intentions fort opposées. Cortez les demandoit afin de desunir leurs forces, & d'avoir sous sa main une partie des traîtres qu'il vouloit punir : & les Caciques les offroient à dessein d'introduire ces ennemis couverts parmi les Espagnols, & de s'en servir quand l'occasion s'en presenteroit. Ces stratagêmes étoient tous deux fondez sur les raisons de la guerre, si l'on peut appeller raison cette espece de tromperie, autorisée par le droit des armes, & anoblie par l'éxemple.

Tout cela fut communiqué aux Chefs des Tlascalteques, qui eurent ordre de se tenir alerte, & de s'approcher de la Ville au point du jour, comme pour suivre la marche de l'armée ; & du moment qu'ils entendroient la premiere décharge, d'entrer dans Cholula à vive force, & de venir se joindre aux Espagnols. Les Zempoales tinrent leurs armes prêtes ; & on leur déclara les motifs de cet ordre : aprés quoy, le General aïant posé ses corps de gardes & ses sentinelles, suivant que l'occasion presente le demandoit, il fit venir en sa presence les Ambassadeurs de Motezuma. Alors, comme s'il leur eût revelé confidemment un secret qu'ils sçavoient déja, il dit : *Qu'il avoit découvert & verifié une grande conjuration que les Caciques & les Habitans de Cholula avoient formée contre sa personne.* Il leur expliqua le détail de tout ce qu'ils avoient preparé pour venir à bout de ce dessein criminel, contre les loix de l'hospi-

talité, l'établissement de la paix, & la parole de leur Prince. Il ajoûta : *Qu'il avoit non-seulement découvert cette trahison par sa penetration & par sa vigilance, mais qu'il en avoit tiré l'aveu des principaux Conjurez, qui pretendoient s'en disculper par une lâcheté encore plus énorme ; puisqu'ils avoient l'insolence de dire qu'ils agissoient par les ordres & sur l'asseurance du secours de Motezuma, afin d'exterminer les Espagnols par cette infame voie : mais qu'il n'étoit ni vrai-semblable, ni croïable, qu'un si grand Prince eût fait un si horrible projet. Que cette raison le poussoit à les châtier de l'injure qu'ils faisoient à l'Empereur, avec toute la rigueur de ses armes : & qu'il leur communiquoit son dessein, afin qu'ils en comprissent la justice, & qu'ils sçûssent que le crime en luy-méme ne l'offençoit pas tant que cette circonstance, de voir des perfides autoriser une trahison par le nom de leur Prince.*

Les Ambassadeurs feignirent, autant qu'ils le pûrent, qu'ils ne sçavoient rien de la conjuration, & tâcherent de sauver au moins l'honneur de leur Prince, en suivant le chemin que Cortez leur avoit ouvert exprés, afin d'affoiblir le sujet qu'il avoit de se plaindre : car il ne vouloit pas encore rompre avec Motezuma, ni se faire d'un Prince tres-puissant, mais reduit à dissimuler, un ennemi redoutable & déclaré. Ce fut par cette consideration que Cortez se resolut de déconcerter les desseins de cet Empereur, sans témoigner qu'il en fût éclairci ; se contentant de punir le crime en la personne de ceux qui en étoient les instrumens, & d'éviter le coup, sans s'en prendre au bras qui l'avoit porté. Il regardoit comme une entreprise peu difficile la défaite de ces troupes ramassées contre luy : les siennes étoient accoûtumées à faire de plus grands exploits avec beaucoup moins de forces ; & il étoit si éloigné de douter du succez, qu'il se croïoit fort heureux ( c'est ce qu'il disoit à ses amis) qu'il s'offrît une si belle occasion d'augmenter la reputation de ses armes dans l'esprit des Mexicains. La verité est qu'il ne fut point fâché de se voir si souvent embarrassé dans les pieges que Motezuma luy tendoit : il jugeoit sagement qu'un homme qui n'osoit l'attaquer ouvertement, ne prendroit pas le parti le plus rigoureux ; & que toutes ces ruses ne marquoient que beaucoup de foiblesse de courage.

## CHAPITRE VII.

*On punit les traîtres de Cholula ; aprés quoy Cortez rétablit la tranquillité dans la Ville, qui se soûmet entierement, & reconcilie ces Peuples avec ceux de Tlascala.*

LEs Indiens de charge arriverent au point du jour, en petit nombre, avec quelque peu de vivres ; ce qui témoignoit d'autant plus leur mauvais dessein. Les gens de guerre vinrent aprés à la file : le pretexte étoit d'accompagner les Espagnols durant leur voïage ; mais ils avoient ordre de charger l'arriere-garde à un certain signal, quand l'occasion s'en presenteroit. Les Caciques ne parurent pas menagers sur cet article ; au contraire, ils donnerent une autre preuve de leur mauvaise intention, en envoïant plus de troupes qu'on ne leur en avoit demandé. Le General les fit poster separément, en divers lieux de son logement, où ils étoient comme gardez ; en leur faisant acroire que c'étoit la metode que les Espagnols observoient, quand ils vouloient former leur ordre de bataille : en effet il disposoit ses Soldats, bien instruits de ce qu'ils avoient à faire. Pour luy, il monta à cheval, avec ceux qui devoient le suivre : aprés quoy il fit appeller les Caciques, afin de les informer de sa resolution. Quelques-uns d'eux se presenterent, les autres s'excuserent ; & Marine dît aux premiers, par l'ordre de Cortez : *Que leur trahison étoit découverte, & qu'on en avoit resolu le châtiment, dont la rigueur leur feroit connoître qu'il leur auroit été bien plus avantageux de conserver la paix, qu'ils rompoient avec tant de perfidie.* A peine eut-elle commencé ses protestations sur le mal qui leur alloit arriver, que ces Caciques se retirerent à leurs troupes en fuïant, & donnerent le signal du combat par des injures & des menaces, qui s'entendirent de loin. Alors Cortez commanda que son Infanterie attaquât les Indiens de Cholula, qu'il tenoit renfermez en plusieurs endroits de son quartier : & quoyqu'on les trouvât les

armes à la main, à dessein d'executer leur trahison, & qu'ils fissent de grands efforts afin de se reünir, ils furent neanmoins taillez en pieces; en sorte qu'il ne s'en sauva que ceux qui pûrent se cacher, ou sauter pardessus les murailles, en se servant de leurs lances, & de la legereté qui leur est naturelle.

Aprés qu'on eut ainsi assûré le quartier par le carnage de ces ennemis couverts, on donna le signal aux Tlascalteques; & les Espagnols s'avancerent par la principale ruë, aprés avoir laissé une garde suffisante au quartier. On détacha à la tête quelques Zempoales, afin qu'ils découvrissent les tranchées, & que les Cavaliers pussent éviter le danger. Cependant les Habitans de Cholula ne se negligeoient pas. Du moment qu'ils virent la guerre ouverte, ils firent venir le reste des troupes de Mexique : & aprés s'être joints à eux, dans une grande place où il y avoit trois ou quatre Temples, ils en garnirent les portiques & les tours d'une partie de leurs Soldats, & partagerent le reste en plusieurs bataillons, à dessein de charger les Espagnols, dont les premiers rangs commençoient à paroître dans la place & à se mêler avec les ennemis, lorsque le bataillon des Tlascalteques vint tomber sur leur arriere-garde. Cette attaque imprevûë les jetta dans une si grande fraïeur, & une telle desolation, qu'ils ne sçûrent prendre aucun parti, ni de se sauver, ni de se défendre. Les Espagnols ne trouvoient plus que de l'embarras, & point de resistance en ces miserables, qui fuïoient un peril pour se jetter en un autre, sans sçavoir quel étoit le plus grand. Ils n'alloient en avant que pour tâcher de s'échaper; & le plus souvent, au lieu des mains, dont ils avoient oublié l'usage, ils presentoient l'estomach aux coups. Il en demeura plusieurs en cette espece de combat; neanmoins le plus grand nombre se sauva dans les Temples, dont on voïoit les degrez & les terrasses chargées, plûtôt que défenduës d'une multitude d'Indiens armez. Les Mexicains en avoient entrepris la defense: mais ils se trouverent si pressez par la foule des Habitans qui s'y jetterent en desordre, qu'ils ne pouvoient se tourner; & à peine eurent-ils la liberté de tirer quelques fleches.

Le General s'approcha en bon ordre du plus grand de ces Temples, & commanda à ses Truchemens de publier à haute voix: *Qu'il feroit bon quartier à tous ceux qui descendroient pour*

*se rendre.* Il fit repeter cela par trois fois : & comme il vid que ses soins étoient inutiles, il ordonna qu'on mît le feu aux tours de ce Temple ; & les Auteurs assûrent que cet ordre fut éxecuté à toute rigueur, & que plusieurs Indiens furent miserablement consumez par le feu, ou écrasez sous les ruines. Cependant il ne paroît pas qu'on pût aisément porter le feu à ces bâtimens, qui étoient fort élevez, avant que d'avoir gagné les degrez du Temple ; à moins que Cortez ne se fût servi de ces fleches enflâmées dont les Indiens s'aidoient à lancer leurs feux artificiels. Ce qu'il y a de certain, est qu'on n'en put déloger les ennemis, jusqu'à ce qu'on eût abregé cet assaut par le moïen de l'artillerie, qui se fit faire place : & l'on observa, comme une chose surprenante, que de tous ceux qui furent taillez en pieces dans ce Temple, il n'y en eut qu'un seul qui vint se rendre volontairement entre les mains des Espagnols ; ce qui est une marque terrible de l'obstination de ces miserables.

On attaqua les autres Temples de la même maniere : aprés quoy les Soldats victorieux se répandirent par la Ville, qui fut entierement desolée ; & la guerre cessa, faute d'ennemis. Les Tlascalteques s'emporterent à de grands excez en ce pillage ; & on eut beaucoup de peine à les retenir. Ils firent plusieurs prisonniers, & se chargerent de meubles & de marchandises precieuses. Ils se jetterent particulierement sur les magazins du sel, dont ils envoïerent à l'heure-même plusieurs sommes à leur Ville, l'ardeur du pillage n'étant pas assez forte pour leur faire oublier les besoins de leur Patrie. Il demeura dans les ruës de Cholula plus de six mille hommes tuez, tant des Mexicains que des Habitans, sans qu'il nous en coûtât un seul homme ; tant le General sçut bien conduire cette action, qui merite le nom de châtiment, plûtôt que celuy de victoire.

Cortez revint enfin à son quartier, avec les Espagnols & les Zempoales, & on en marqua un aux Tlascalteques dans la Ville même : aprés quoy il donna ordre qu'on mît en liberté tous les prisonniers, de quelque Nation qu'ils fussent. Ils étoient tous des plus considerables, qu'on avoit reservez comme un butin de grand prix. Cortez les fit amener en sa presence, aïant déja commandé qu'on fît venir les Sacrificateurs

qu'il avoit fait arrêter, l'Indienne qui avoit découvert la conspiration, & les Ambassadeurs de Motezuma. Il leur dît en peu de mots: *Qu'il étoit sensiblement touché de ce que les Habitans de cette Ville l'avoient poussé à les châtier avec tant de rigueur:* & aprés avoir éxageré leur crime, & rassûré leurs esprits en témoignant que sa justice étoit satisfaite & sa colere appaisée, il envoïa publier un pardon general de tout ce qui s'étoit passé, sans aucune exception; & il demanda aux Caciques, comme une grace, qu'ils prissent soin de repeupler la Ville, en rappellant ceux qui étoient en fuite, & en rassûrant ceux que la peur avoit fait cacher.

Ils ne pouvoient encore se persuader qu'il fût bien vrai qu'ils étoient libres, tant ils avoient l'esprit occupé de ces cruautez dont ils usoient envers leurs prisonniers. Enfin ils rendirent graces au vainqueur, en baisant plusieurs fois la terre; & ils s'offrirent à éxecuter tous ses commandemens, avec une tres-humble soûmission. Les Ambassadeurs firent ce qu'ils pûrent pour cacher leur confusion, en felicitant le General sur l'heureux succez de cette journée. Il leur rendit leurs complimens, en leur laissant toute la joie de se croire bien masquez; afin de les tenir en confiance, & de se conserver par ce beau dehors, le secret d'engager Motezuma à châtier luy-même ses propres artifices. La Ville fut repeuplée en peu de tems: la liberté renduë si promtement aux Caciques & aux Sacrificateurs, & les éloges que ces gens donnerent à la clemence des Espagnols, aprés une si cruelle injure, rassûrerent suffisamment les esprits de ce pauvre Peuple, qui s'étoit dispersé par tous les Bourgs du voisinage. Les Habitans revinrent en leurs maisons avec leurs familles, on ouvrit les boutiques, on exposa les marchandises; & un effroïable tumulte se changea tout d'un coup en une pleine tranquillité: Surquoy on ne connut pas tant la facilité naturelle dont ces Indiens passoient d'une extrémité à l'autre, que la haute opinion qu'ils avoient conçuë des Espagnols; puisque les mêmes raisons qui contribüoient à justifier le châtiment de leur faute, firent impression dans leurs esprits, pour leur persuader qu'on l'avoit oubliée.

Le lendemain du combat, Xicotencal arriva à la tête de vingt mille hommes, que la Republique de Tlascala envoïoit

au secours des Espagnols, sur le premier avis qu'on avoit reçû de la conjuration. Comme ils en apprehendoient le succez, le Senat avoit d'abord mis ses troupes sur pied : & c'est ainsi que ce Peuple embrassoit toutes les occasions de donner des preuves de son affection. Ils firent alte hors de la Ville, où Cortez alla les voir, aprés leur avoir envoïé des rafraîchissemens. Il caressa fort tous les Chefs, en leur témoignant qu'il étoit bien obligé à leur zele & à leurs soins : aprés quoy il leur fit comprendre qu'ils devoient se retirer, en disant à Xicotencal & à ses Capitaines, *Que leur secours ne luy étoit plus necessaire pour la reduction de Cholula ; & que comme il avoit dessein de prendre le chemin de Mexique, il n'étoit pas à propos de réveiller la jalousie de Motezuma, ni de l'obliger à luy dénoncer la guerre, en introduisant dans ses Provinces une si grosse armée de Tlascalteques, qui étoient ses ennemis déclarez.* Ils n'avoient rien à dire contre ces raisons ; au contraire, ils avoüerent ingenûment qu'ils en étoient convaincus : ainsi ils offrirent seulement au General de tenir leurs troupes prêtes à marcher à son secours, du moment qu'il s'en presenteroit quelque occasion.

Avant que de renvoïer les Tlascalteques, Cortez voulut établir une amitié reciproque entr'eux & les Habitans de Cholula. Il en fit la proposition ; & aprés avoir écarté toutes les difficultez, comme son autorité étoit fort respectée de tous les deux partis, il en vint à bout en peu de jours. On fit un acte autentique d'alliance & d'union entre les deux Villes & les Peuples de leur Domaine, en presence des Magistrats, & avec toutes les solemnitez & les ceremonies qu'ils pratiquoient en de pareilles rencontres. Ce traité fut un coup d'une tres-adroite politique, par laquelle Cortez ouvroit un chemin libre aux Tlascalteques ; afin qu'ils pussent luy conduire avec plus de facilité les secours dont il auroit besoin, & aussi afin qu'il ne trouvât point cet obstacle à sa retraite, s'il arrivoit que le succez de son voïage ne répondît pas à ses esperances.

C'est ainsi que Cortez punit les Habitans de Cholula ; & voila cette action qui fait tant de bruit dans les Livres des Auteurs Etrangers, & qu'un des nôtres n'a pas traité avec moins de rigueur, obtenant par là le miserable avantage de se voir

cité

cité contre ceux de ſa propre Nation. Ils mettent ce châtiment entre les cruautez atroces dont on accuſe les Eſpagnols en ce nouveau Monde ; & ils l'éxagerent comme il leur plaît, à deſſein de critiquer & de condamner nos conquêtes. Ils pretendent attribuer à l'avarice & à la ſoif de l'or, toute la gloire des exploits de nôtre Nation en ce Païs-là, ſans prendre garde que nos armes ont ouvert le chemin à la Religion, avec le ſecours du bras du Seigneur, qui les a favoriſez ſi ſouvent de ſon aſſiſtance. Enfin ils plaignent extrémement les pauvres Indiens, qu'ils repreſentent comme des miſerables, incapables de ſe défendre, & ſans aucune malice ; afin que ce qu'ils ont ſouffert touche davantage, par une maligne compaſſion qui naît de la haine & de l'envie. Le recit ſincere de l'action de Cholula ſuffit pour la défendre : on y connoît aſſez la malice de ces Barbares, comment ils ſçavoient mettre en œuvre la force & la ruſe, & la juſtice du châtiment dont on punit leur trahiſon. On peut juger par ce recit, avec combien de paſſion on a chargé les autres actions qu'on repreſente ſi horribles, & ſur leſquelles on appuie avec tant d'affectation. Ce n'eſt pas qu'on ne demeure d'accord qu'en quelques endroits de ce nouveau Monde, il ne ſe ſoit paſſé des choſes au préjudice de la raiſon & de la pieté, & qui meritent d'être condamnées : mais en quelle entrepriſe, quelque juſte & quelque ſainte qu'elle ait été, n'a t'on pas été obligé de faire grace à de certains excez ? De quelle armée a-t'on pû bannir entierement ces abus & ces deſordres, que le monde appelle licences militaires ? Et en quoy ces incidens ſubalternes peuvent-ils obſcurcir la gloire de la conquête en general ? Ceux qui en ſont les plus jaloux, doivent convenir que c'eſt ſur ce fondement, & par le moïen de nos armes, qu'on eſt parvenu à la converſion de ces Infideles, & qu'on a, pour ainſi dire, reſtitué à ſon Createur cette grande partie du Monde. Maintenant ſi l'on veut conclure ſur les crimes de quelqu'un des Conquerans, que la conquête n'a été ni agreable à Dieu, ni ordonnée par les decrets de ſa Providence ; c'eſt confondre indiſcretement la ſubſtance avec les accidens : puiſqu'en l'ouvrage même de nôtre Redemption, on preſuppoſe comme neceſſaire au ſalut de tout le Monde, la malice de ces pecheurs que Dieu toleroit, & qui par le plus grand de tous les crimes ont tra-

vaillé à la composition du plus admirable de tous les remedes. Les fins que Dieu se propose sont remarquables à de certaines dispositions qui portent le caractere de sa Providence ; mais la proportion ou l'ajustement des moïens qui conduisent à ces fins, est un point reservé à la Sagesse éternelle, & si fort élevé au-dessus de la portée de la prudence humaine, qu'on ne doit écouter qu'avec mépris ces Juges passionnez, dont les subtilitez pretendent passer pour force d'esprit, quoyqu'elles ne soient en effet que des attentats de l'ignorance.

---

## CHAPITRE VIII.

*Les Espagnols sortent de Cholula. Ils trouvent un nouvel obstacle sur la Montagne de Chalco : & Motezuma pretend les arrêter par les enchantemens de ses Magiciens.*

ON approchoit du jour marqué pour le voïage : & quelques Zempoales qui servoient dans l'armée demanderent congé de se retirer en leur Païs ; soit que le dessein de penetrer jusqu'à la Cour de Motezuma leur eût fait peur ; soit que l'amour de la Patrie l'emportât sur la gloire du service. Cortez leur accorda ce congé sans repugnance : il leur témoigna même beaucoup de reconnoissance de leurs services, & prit cette occasion d'envoïer quelques curiositez au Cacique de Zempoala, en luy recommandant expressément les Espagnols établis dans sa Province, sous la confiance qu'ils avoient en son amitié & en son alliance.

Le General écrivit par la même voie à Jean d'Escalante. Il luy ordonnoit particulierement d'envoïer au plûtôt à l'armée, certaine quantité de farine necessaire à faire les Hosties, & de vin pour dire la Messe, dont la provision diminuoit, & dont le défaut feroit une grande desolation à ses troupes, & à luy-même. Cortez faisoit encore un détail des progrez de son voïage, afin d'animer Escalante à s'appliquer d'autant plus à la garde de la Forteresse de Vera Cruz, par de nouvelles

fortifications, tant pour sa propre sûreté, que contre les soupçons que l'on avoit de Diego Velasquez, dont l'inquietude & la defiance ne laissoient pas de faire du bruit, entre les autres soins du General.

De nouveaux Ambassadeurs de Motezuma arriverent en ce même tems. Ce Prince avoit été informé de tout ce qui s'étoit passé à Cholula ; surquoy il vouloit lever toute sorte d'ombrage aux Espagnols. Ses Ambassadeurs rendirent graces à Cortez, *de ce qu'il avoit puni cette sedition.* Ils exagererent vainement la colere & le ressentiment de leur Prince, qui poussoit l'artifice jusqu'à donner le nom de traîtres à des gens qui ne l'avoient merité qu'en luy obeïssant. Tout cela étoit doré par un riche present, qu'ils étalerent avec beaucoup d'ostentation. Ce qui arriva depuis fit bien voir que cette Ambassade avoit encore un autre but, & qu'elle visoit à donner au General une nouvelle assûrance ; afin qu'il observât moins de précautions en sa marche, & qu'il se laissât conduire à une autre embuscade, qu'ils avoient dressée en son chemin.

On partit enfin au bout de quatorze jours, emploïez aux divers mouvemens que nous avons rapportez. L'armée passa la premiere nuit dans un Village de la Jurisdiction de Quajozingo, où ceux qui gouvernoient ce lieu & les autres voisins accoururent, avec une assez grande provision de vivres, & quelques presens de peu de valeur, mais capables de témoigner l'affection avec laquelle ils attendoient les Espagnols. Cortez trouva entre ces Peuples les mêmes plaintes qu'il avoit entendûës aux Provinces plus éloignées, contre Motezuma : & il ne fut pas fâché de voir ces humeurs se répandre si prés du cœur ; jugeant qu'un Prince ne pouvoit être fort redoutable, lorsque par tant d'actions tyranniques il avoit perdu l'amour de ses Peuples, qui est le plus ferme appui de la Couronne.

Le lendemain, l'armée continua sa marche par un chemin tres-rude, sur des montagnes qui s'attachoient de hauteur en hauteur à celle du Volcan. Le General marchoit en grand respect, parce qu'un des Caciques de Quajozingo luy avoit dit en le quittant : *Qu'il ne se fiât pas aux Mexicains : qu'ils luy avoient dressé une forte embuscade à la descente des montagnes ; &*

*qu'ils avoient bouché, avec des pierres & des arbres coupez, le grand chemin par où on descend à la Province de Chalco. Que d'ailleurs, ils avoient ouvert & applani au commencement de la descente, un autre chemin impratiquable, dont ils avoient augmenté les precipices que la nature y avoit formez, en les escarpant encore à la main; à dessein de conduire insensiblement l'armée en ces défilez, & de la charger inopinément, en un endroit où les chevaux ne pussent se retourner, ni les Soldats asseoir le pied pour combatre.* On parvint avec beaucoup de fatigue au haut de la montagne, parce qu'il tomboit de la neige, avec un vent furieux. En cet endroit on trouva deux chemins peu éloignez l'un de l'autre. Cortez n'eut pas de peine à les reconnoître, aux marques qu'on luy en avoit données: l'un étoit embarrassé, & l'autre aisé à la vûë, & raccommodé de nouveau. Quoyqu'il se sentît émouvoir, en reconnoissant la verité de cette nouvelle trahison, il sçut si bien se posseder, que sans faire aucun bruit, ni marquer d'alteration, il demanda aux Ambassadeurs de Mexique, qui marchoient auprés de sa personne: *Pourquoy ces chemins se trouvoient ainsi accommodez?* Ils luy répondirent: *Qu'ils avoient fait applanir le plus aisé, & boucher l'autre, parce qu'il étoit trop difficile.* Cortez reprit le discours avec la même tranquillité: *Vous connoissez mal*, leur dit-il, *les gens qui m'accompagnent: ce chemin que vous avez embarrassé est celuy qu'ils vont suivre, par la seule raison qu'il est difficile; car lorsqu'on nous donne le choix, à nous autres Espagnols, nôtre inclination se porte toûjours au moins aisé.* Alors, sans s'arrêter, il commanda aux Indiens alliez de prendre les devants, & de débarrasser le chemin, en rangeant des deux côtez ces obstacles, dont on n'avoit sçû cacher l'artifice, & qui couvroient le chemin. Cet ordre fut promtement executé, au grand étonnement des Ambassadeurs, qui sans faire reflexion à la maniere dont le stratagême de leur Prince avoit pû être découvert, regarderent le choix que Cortez sembloit avoir fait par hazard, comme une espece de devination, trouvant des sujets d'admiration & de crainte en la bizarrerie de sa resolution. Pour luy, il fit un excellent usage de l'avis qu'on luy avoit donné: il s'écarta du peril, sans engager sa reputation, ni le soin qu'il prenoit de ne point effaroucher Motezuma, aïant trouvé le secret de ruiner tous les desseins de cet Empereur, en faisant semblant de les ignorer.

Les Indiens qui compoſoient l'embuſcade ſe crûrent découverts, au moment qu'ils reconnûrent de leur poſte, que les Eſpagnols s'en écartoient, & ſuivoient le grand chemin. Ainſi ils ne ſongerent qu'à ſe retirer, avec autant de fraïeur, que s'ils euſſent été pouſſez par une armée victorieuſe. La nôtre deſcendit dans la plaine, ſans aucun obſtacle : & la même nuit, elle ſe logea en des maiſons au pied de la montagne, où les Marchands de Mexique ſe retiroient lorſqu'ils alloient aux Foires de Cholula. On établit le quartier, avec toutes les précautions que l'on crut neceſſaires, en un Païs où l'on avoit tant de ſujets de défiance.

Cependant Motezuma, deſolé par le mauvais ſuccez de ſes artifices, demeuroit en ſes reſolutions, ſans oſer mettre ſes forces en uſage. Ce défaut de courage ſe tourna en devotion. Il s'attacha encore plus étroitement à ſes Dieux : il ne bougeoit de leurs Temples : il redoubloit les ſacrifices, juſqu'à ſoüiller tous ſes Autels du ſang humain ; plus cruel, à meſure qu'il étoit plus affligé. Mais il ne trouvoit rien qui n'augmentât ſon trouble & ſa deſolation ; parce que les réponſes de ſes Idoles étoient toutes contraires les unes aux autres, & que les Eſprits immondes qui parloient par leurs organes, ne s'accordoient point. Les uns luy conſeilloient d'ouvrir les portes aux Eſpagnols, diſant qu'il parviendroit par cette voie, au deſſein qu'il avoit de les ſacrifier tous enſemble, ſans qu'aucun luy échapât. Les autres vouloient qu'il les repouſſât, & qu'il cherchât les moïens de les exterminer, ſans permettre qu'ils le viſſent. Le dernier avis étoit plus conforme à ſon inclination : il ſe ſentoit offenſé de la hardieſſe que ces Etrangers avoient, de vouloir paroître à ſa Cour, contre ſa volonté. Il regardoit cette inſolence comme un outrage qu'ils faiſoient à ſon autorité : c'eſt ſous ce beau nom qu'il croïoit déguiſer ſon orgueil. Mais quand il apprit que les Eſpagnols étoient en la Province de Chalco, & que ſon dernier ſtratagême n'étoit tourné qu'à ſa confuſion, on vid augmenter ſon chagrin & ſon impatience. Il paroiſſoit hors du bon ſens ; il ne prenoit aucun parti : & ceux de ſon Conſeil le laiſſoient dans l'incertitude où ſes Oracles l'avoient jetté. C'eſt ce qui l'obligea d'aſſembler tous ſes Magiciens & tous ſes Devins, dont la profeſſion étoit fort reſpectée en ce Païs-là, & dont pluſieurs

avoient un commerce effectif avec les Demons ; le défaut de ſcience faiſant paſſer pour ſages ceux qui étoient le plus miſerablement trompez. Motezuma leur dit : *Que leur ſcience luy étoit neceſſaire à retenir ces Etrangers, dont la conduite luy donnoit de ſi juſtes ſoupçons.* Il leur ordonna d'aller au-devant des Eſpagnols, afin de les mettre en fuite, ou de les endormir par la force de leurs charmes, puiſqu'ils avoient accoûtumé de produire des effets plus ſurprenans, en des occaſions de moindre importance. Il leur promit de grandes récompenſes, s'ils venoient à bout de ce deſſein : les menaçant d'ailleurs qu'il y alloit de leur vie, s'ils oſoient revenir en ſa preſence ſans y avoir reüſſi.

Son ordre fut éxecuté avec tant de zele, que pluſieurs troupes de ces Sorciers ſe joignirent en peu de tems, & allerent au-devant des Eſpagnols, armez de toute la confiance qu'ils avoient en leurs conjurations, & de ce pouvoir ſouverain qu'ils croïoient avoir ſur toute la nature. Le Pere Joſeph d'Acoſta, & d'autres Auteurs dignes de foi, rapportent que lorſqu'ils furent arrivez au chemin de Chalco, par où nôtre armée s'avançoit vers Mexique, & que ces Magiciens commencerent à faire leurs invocations & à tracer leurs cercles, le Demon leur apparut ſous la figure d'une de leurs Idoles, qu'ils appelloient *Telcatlepuca*, Dieu mal-faiſant & redoutable, & qui ſelon leur fole tradition, avoit entre ſes mains les peſtes, les famines, & les autres fleaux du Ciel. Ce Demon paroiſſoit être au deſeſpoir, & dans une fureur horrible, qu'ils remarquoient à travers l'affreuſe fierté du viſage de l'Idole qu'il repreſentoit.

Il avoit ſur ſes ornemens une corde qui luy ſerroit l'eſtomac à pluſieurs retours, afin de marquer plus poſitivement ſon affliction, & leur faire comprendre qu'il étoit arrêté par une main inviſible. Tous les Sorciers ſe proſternerent, à deſſein de l'adorer : & luy, ſans ſe laiſſer flechir à leurs humiliations, empruntant la même voix de l'Idole dont il imitoit la figure, leur parla de cette maniere : *Le tems eſt venu, miſerables Mexicains, où vos conjurations vont perdre toute leur force. Maintenant tous vos pactes ſont rompus. Rapportez à Motezuma, que le Ciel a reſolu ſa ruine, à cauſe de ſes cruautez & de ſes tyrannies : & afin que vous luy repreſentiez avec plus de vivacité la deſolation de ſon Empire, jettez les yeux ſur cette miſerable Ville, déja aban-*

*donnée de vos Dieux.* A ces mots le Demon disparut ; & ses infames Ministres virent en ce moment la Ville de Mexique toute en feu, dont les flâmes horribles à voir, s'évanoüirent insensiblement en l'air, sans faire aucune impression sur les édifices.

Ils revinrent faire part à l'Empereur de cette effroïable avanture, sur laquelle ils fondoient leur décharge, quoyqu'ils craignissent sa rigueur. Neanmoins les menaces de ce Dieu terrible & funeste, l'étourdirent si fort, qu'il demeura quelque-tems sans parler, comme un homme qui réveille ses esprits dissipez, ou qui les rappelle de peur de tomber en foiblesse : & dés ce momènt, s'étant dépoüillé de sa ferocité naturelle, il dit, en se tournant vers les Magiciens & les autres qui étoient presens : *Que pouvons nous faire davantage, puisque nos Dieux nous abandonnent? Que les Etrangers viennent, que le Ciel même tombe sur nous, il ne faut pas nous cacher ; & il n'est pas glorieux que le malheur nous attrape en fuïant comme des lâches.* Il ajoûta peu de tems aprés : *J'ay seulement une extréme compassion des vieillards, des enfans & des femmes, à qui les mains manquent dans la necessité de se défendre.* Cette derniere consideration l'attendrit en sorte, qu'il eut de la peine à retenir ses larmes. On ne peut disconvenir que sa premiere resolution ne partît d'une ame élevée, puisqu'il se presentoit à découvert au malheur, qu'il regardoit déja comme inévitable. Cette grandeur d'ame pouvoit bien aussi avoüer le mouvement de cette tendresse, excitée par la vûë de ses Sujets opprimez : & ces sentimens sont en effet dignes d'un grand Prince, dont l'humanité n'est quelque-fois pas moins heroïque que la constance.

Dés ce moment, on commença à traiter de la maniere dont on devoit recevoir les Espagnols, de la solemnité & de l'appareil de leur reception : surquoy chacun prenoit occasion de discourir de leurs exploits, des prodiges dont le Ciel avoit annoncé leur venuë, & des marques qu'ils avoient d'être ces hommes de l'Orient qui avoient été promis à leurs ancêtres. Ces gens y ajoûtoient le trouble & la desertion de leurs Dieux, qui selon leur pensée, se confessoient vaincus, & cedoient l'Empire de ce Païs là, comme des Divinitez d'une Hierarchie inferieure. Ainsi tout fut necessaire à mettre dans les termes de

la possibilité, cette grande & difficile entreprise, de penetrer à travers une resistance si opiniâtre, & avec si peu de monde, jusqu'à la Cour d'un Prince tres-puissant, absolu en ses resolutions, respecté jusqu'à l'adoration, & qui n'avoit encore éprouvé que de l'obeïssance ou de la crainte, de la part de ses Sujets.

## CHAPITRE IX.

*Le Seigneur de Tezeuco, neveu de Motezuma, vient visiter Cortez de la part de cet Empereur. On continuë la marche; & on fait alte à Quitlavaca, au dedans du lac de Mexique.*

De ces maisons où l'armée se logea de l'autre côté de la montagne, elle passa le jour suivant à un petit Village de la Province de Chalco, assis sur le grand chemin, environ à deux lieuës du dernier campement. Le principal Cacique de Chalco, & les autres du voisinage, vinrent salüer le General en ce lieu. Ils apportoient des presens, avec quelques vivres: & Cortez les reçut fort obligeamment, en reconnoissant leurs presens par d'autres qu'il leur fit. Il connut d'abord à leurs discours, que les Ambassadeurs de Mexique leur étoient suspects: la conversation languissoit, ils paroissoient embarrassez; & ils répondoient si mal à propos, qu'ils faisoient comprendre ce qu'ils n'osoient dire, en cela même qu'ils disoient. Cortez les tira à part: & par le moïen des Truchemens, il les obligea bien tôt à répandre en sa presence tout le venin qu'ils avoient sur le cœur.

Ils se plaignirent amérement des cruautez de Motezuma: ils representerent la rigueur insuportable des tributs dont il les accabloit, disant qu'il les étendoit jusques sur les personnes, & qu'il faisoit travailler sans aucun salaire, à ses jardins, & aux autres ouvrages de sa vanité. Ils ajoûterent en pleurant: *Qu'il regardoit leurs femmes mêmes, comme une contribution dûë à ses infames voluptez, & à celles de ses Ministres; puisqu'ils les choisissoient*

*ſoient & les enlevoient ſuivant leur caprice, ſans que la fille fût en ſeureté entre les bras de ſa mere, ni la femme dans la couche de ſon mari.* Ils faiſoient ces plaintes au General, comme à celuy qui pouvoit apporter du remede à leurs maux, & qu'ils conſideroient comme une Divinité deſcenduë du Ciel, avec un plein pouvoir ſur les Tyrans. Il témoigna beaucoup de compaſſion de leur miſere, & les entretint dans l'eſperance d'y remedier, en les laiſſant pour quelque-tems dans cette fole viſion de Divinité, ou au moins, en ne s'oppoſant que foiblement à leur erreur : car il auroit bien voulu ſe contenir dans les bornes de la modeſtie en ces menagemens que ſa politique ſe permettoit ; mais il ne pouvoit ſe reſoudre à diminuer ſa reputation, qu'il croïoit avoir raiſon de conſerver, & qui étoit fondée en partie ſur l'imagination de ces Peuples.

On continua la marche le jour ſuivant ; & l'armée fit quatre lieuës à travers un Païs tres-agreable, dont l'air étoit doux & temperé, & où la beauté des arbres & la propreté des jardins étaloient à l'envi les ſoins de la nature & de l'art. Elle alla loger à *Amameca* Bourg aſſez peuplé, ſitué ſur le bord du grand lac de Mexique, moitié en terre-ferme, & moitié en l'eau, au pied d'une colline ſterile & pleine de rochers. Il ſe fit en ce lieu un grand concours de Mexicains, qui vinrent avec leurs armes & leurs parures de guerre : & bien qu'on crût d'abord que la ſeule curioſité les y attiroit, leur nombre s'accrut tellement en peu de tems, qu'ils commencerent à chagriner les Eſpagnols ; & on ne manquoit pas d'indices qui pouvoient réveiller les ſoupçons.

Cortez ſe ſervit de quelques actions d'éclat, afin de les écarter, & de leur donner de la crainte. Il fit tirer pluſieurs coups d'arquebuſe, & on fit une décharge en l'air, de quelques pieces d'artillerie : on publia la ferocité des chevaux, & on les mit en action, durant que les Truchemens diſoient aux Mexicains effraïez, *Que ce bruit marquoit quelque choſe de ſiniſtre.* Ainſi le General trouva moïen de les faire ſortir de ſon camp, avant que la nuit fût venuë. On ne pût verifier s'ils étoient venus à deſſein de faire quelque inſulte ; & il ne paroiſſoit pas vrai-ſemblable qu'on eût fait quelque nouveau projet, puiſque Motezuma s'étoit reduit à ſe laiſſer voir, quoyque les ſentinelles euſſent depuis tué quelques Indiens qui

s'approchoient trop prés du camp, qu'ils paroiſſoient vouloir reconnoître. Il ſe peut faire que quelque Capitaine des Mexicains eût amené ces troupes, à deſſein d'attaquer les Eſpagnols par ſurpriſe, croïant que ſon action ne ſeroit pas deſagreable à l'Empereur, qu'il ne voïoit reſolu à la paix que contre ſon naturel, & au préjudice de ſa Majeſté. Neanmoins cela n'eſt fondé que ſur des preſomptions ; puiſque le lendemain on ne vid ſur le chemin que l'armée devoit ſuivre, que quelques troupes de Peuple ſans armes, qui ſe plaçoient des deux côtez, pour voir paſſer les Etrangers.

L'armée étoit prête à marcher, lorſque quatre Nobles Mexicains vinrent donner avis au General, que le Prince Cacumatzin, neveu de Motezuma, & Seigneur de Tezeuco, venoit le viſiter de la part de ſon oncle. Ce Prince les ſuivoit de prés, accompagné de pluſieurs Nobles ſuperbement couverts à leur maniere, & qui avoient toutes les marques de la paix. Quelques Indiens choiſis entre ſes Domeſtiques, le portoient ſur leurs épaules, en une eſpece de chaiſe couverte de plumes, dont les couleurs étoient diverſifiées avec deſſein & proportion. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans ou environ, d'agreable repreſentation : & d'abord qu'il eut mis pied à terre, quelques-uns de ſes Serviteurs coururent pour balaïer devant luy, le terrein ſur lequel il devoit marcher, & écarter avec beaucoup de façons, le Peuple qui étoit des deux côtez du chemin ; ceremonie ridicule, qui ne laiſſoit pas d'avoir un air d'autorité. Cortez alla le recevoir juſqu'à la porte de ſon logement, avec toute la pompe dont il ſçavoit ſe faire honneur en ces occaſions. Le General en l'abordant fit une profonde reverence : à quoy le Prince répondit, en touchant la terre & enſuite ſes levres, de la main droite. Il prit ſa place, d'un air libre & cavalier ; & il parla de ſens raſſis, comme un homme qui ne ſe laiſſoit point ſurprendre à l'admiration d'un ſpectacle extraordinaire. La ſubſtance de ſon diſcours fut en termes choiſis & bien placez : *Qu'il venoit témoigner au General & à tous les Chefs de ſon armée, le plaiſir qu'ils ſentoient de les voir.* Il appuïa *ſur la reconnoiſſance que Motezuma avoit, de la peine qu'ils avoient priſe, & ſur le deſir où il ſe trouvoit, d'établir une bonne correſpondance & une ferme amitié, avec le grand Prince de l'Orient qui les envoïoit, & dont il devoit reconnoître la gran-*

*deur, par des raisons qu'il leur diroit luy-même.* Aprés cela, comme s'il eût parlé de son chef, il toucha, de la même maniere que les autres Ambassadeurs, les difficultez qui s'opposoient à leur entrée dans la Ville de Mexique. Il feignit *que la disette avoit été fort grande cette année-là, dans tout le Païs;* & exposa, comme un article dont l'Empereur auroit du chagrin, *que les Espagnols seroient mal regalez, en un lieu où les Habitans mêmes manquoient des choses necessaires à leur subsistance.* Cortez, sans s'ecarter de la maniere misterieuse dont il avoit toûjours entretenu le respect & la crainte dans l'esprit de ces Peuples, répondit: *Que son Roi étant un Monarque qui ne reconnoissoit rien d'égal à soy en ces Païs d'où le Soleil naissoit, avoit aussi des raisons importantes d'offrir son amitié à Motezuma, & de luy communiquer des choses qui regardoient essentiellement sa personne & sa dignité. Que ces propositions ne seroient point indignes de la reconnoissance de l'Empereur. Pour luy, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'estimer infiniment la bonté que ce Prince avoit, de recevoir son Ambassade, sans que la sterilité du Païs luy fît aucune peine; parce que les Espagnols n'avoient pas besoin de beaucoup d'alimens afin de conserver leurs forces, puisqu'ils étoient accoûtumez à souffrir, & à mépriser les incommoditez & les fatigues, qui auroient pû incommoder des hommes d'une espece inferieure à la leur.* Cacumatzin n'eut rien à repliquer à ces raisons: il reçut avec beaucoup de joie & de reconnoissance, le present que Cortez luy fit, de quelques bijoux de verre fort bien travaillez: & il accompagna l'armée jusqu'à Tezeuco Ville capitale de son Domaine, d'où il alla porter la réponse qu'on avoit faite à son Ambassadeur.

Tezeuco étoit alors une des plus grandes Villes de l'Empire de Mexique: quelques Auteurs rapportent qu'elle pouvoit être deux fois plus grande que Seville; & les autres, qu'elle le disputoit pour la grandeur avec Mexique même, & qu'elle se vantoit, avec quelque fondement, d'avoir sur cette Ville l'avantage de l'antiquité. Les maisons s'étendoient au long des bords du grand lac, en une fort agreable situation, à l'endroit où la principale chaussée, par où on alloit à Mexique, prenoit son commencement. On continua la marche sur cette chaussée, sans sejourner à Tezeuco, parce que le General avoit resolu de passer trois lieuës plus avant, jusqu'à Iztacpalapa,

d'où il pretendoit, le jour suivant, faire son entrée de bonne heure dans la Ville de Mexique. La chaussée pouvoit avoir en cet endroit vingt pieds de large : elle étoit construite de pierres liées avec la chaux ; & on y avoit fait quelques ouvrages sur la surface, & des deux côtez. On trouvoit à la moitié du chemin de Tezeuco à Iztacpalapa, un Bourg d'environ deux mille maisons, appellé Quitlavaca, que les Espagnols nommerent alors Venuzuela, parce qu'il étoit bâti dans l'eau du grand lac. Le Cacique, fort propre & bien accompagné, sortit au-devant du General, & le pria d'honorer la Ville de son sejour pour cette nuit ; ce qu'il fit avec tant de marques d'affection, & des instances si pressantes, qu'il falut se rendre à ses prieres, de crainte de le desobliger. Cortez trouva même qu'il étoit à propos d'en user ainsi, afin de prendre des connoissances plus particulieres, parce que comme il voïoit alors le peril de plus prés, il avoit quelque crainte que les Mexicains ne rompissent la chaussée, ou qu'ils ne levassent les ponts ; ce qui auroit été d'un tres-grand embarras à ses troupes.

On avoit de ce lieu la vûë de la plus grande partie du lac, où l'on découvroit divers Bourgs, & plusieurs chaussées qui le croisoient, embellies de tours ornées de leurs chapiteaux, & qui paroissoient nager dans les eaux, outre les arbres & les jardins hors de leur élement, & une infinité d'Indiens qui s'approchoient dans leurs canots, pour voir les Espagnols. Le nombre de ceux qui occupoient à même dessein les terrasses des maisons les plus éloignées, étoit encore plus grand : & la vûë de ce spectacle, aussi magnifique que surprenant, devoit paroître encore plus admirable qu'elle ne l'est à l'imagination.

L'armée trouva un logement commode en ce lieu, dont les Habitans regalerent leurs hôtes, avec toute sorte d'honnêteté & de bonne volonté. On reconnoissoit à leur politesse le voisinage de la Cour de Motezuma. Le Cacique n'eut pas la force de cacher les sujets de chagrin qu'il avoit contre cet Empereur, ni l'envie qu'il marquoit de secoüer le joug insupportable de sa tyrannie. Il animoit les Soldats à cette entreprise, qu'il leur representoit fort aisée, en disant aux Interpretes, afin que tous les Espagnols l'entendissent :

*Que la chaussée qui alloit jusqu'à Mexique, étoit plus large & mieux entretenuë que celle qu'ils avoient passée : Qu'il n'y avoit rien à apprehender ni sur le chemin, ni dans les Bourgs qui le bordoient. Que la Ville d'Iztacpalapa, par où ils devoient passer, étoit paisible & que ses Habitans avoient ordre de recevoir & de bien traiter les Espagnols. Que le Seigneur de cette Ville étoit parent de Motezuma ; mais qu'ils ne devoient rien craindre de la part des amis de cet Empereur, parce qu'il avoit l'esprit abatu, & même éperdu, par la vûë des prodiges que le Ciel luy avoit envoïez, par les réponses de ses Oracles, & par le recit des merveilleux exploits de leur armée. Qu'ainsi ils le trouveroient entierement porté à la paix, & plus disposé à souffrir, qu'à provoquer.* Ce Cacique disoit la verité, quoyqu'un peu alterée par la passion & par la flaterie : & le General, quoyqu'il remarquât ces défauts dans les discours de l'Indien, ne laissoit pas de les publier & de les encherir, afin d'animer les Soldats. On ne peut nier que cela ne vint fort à propos, pour empêcher que les esprits de ceux qui ne se font pas un point d'honneur de leur devoir, ne s'effraïassent point à la vûë de tant d'objets si differens & si admirables, par lesquels on pouvoit juger de la grandeur de cette Cour, & du pouvoir formidable de son Prince. Cependant les raisons du Cacique, & les reflexions qu'ils faisoient sur l'accablement de l'esprit de Motezuma, eurent tant de pouvoir en cette occasion, que tous les Soldats se firent un sujet de joie, de ce qui devoit causer leur étonnement, & se servirent de l'admiration à élever les esperances de leur fortune.



## CHAPITRE X.

*L'armée passe jusqu'à Iztacpalapa, où on dispose toutes choses pour faire l'entrée dans Mexique. On décrit la pompe avec laquelle Motezuma sortit pour recevoir les Espagnols.*

LE lendemain, un peu aprés le lever du Soleil, le General mit l'armée en bataille sur la même chaussée, suivant la capacité du terrein, où huit Cavaliers pouvoient marcher de front. Elle étoit alors composée de quatre cens cinquante Espagnols, sans compter les Officiers, & de six mille Indiens, Tlascalteques, Zempoales, ou d'autres Nations alliées. On continua la marche sans aucune nouvelle avanture jusqu'à Iztacpalapa, où on devoit faire alte. Cette Ville paroissoit au-dessus des autres, par la hauteur de ses tours & l'exhaussement de ses bâtimens, qui alloient bien au nombre de six mille, à deux ou trois étages, dont une partie étoit bâtie dans le lac, & l'autre sur le bord de la chaussee, en une situation commode & agreable. Le Seigneur de ce lieu vint avec un grand cortege recevoir l'armée; & il étoit assisté dans cette fonction, par les Princes de Magiscatzingo; & de Cuyoacan, Villes sur le même lac. Chacun de ces Princes apportoit son present à part, composé de divers fruits, de gibier, & autres rafraîchissemens en quantité, avec des joïaux d'or jusqu'à la valeur de deux mille marcs. Ils se presenterent ensemble, & se firent connoître, en disant chacun son nom & sa dignité, remettant à la difference des presens à expliquer ce qui manquoit à leur raisonnement.

L'entrée des Espagnols en cette Ville fut celebrée par ces applaudissemens, qui consistoient au mouvement confus & aux cris du Peuple, dont la joie inquiete rassûroit les esprits les plus soupçonneux. Le logement de l'armée étoit preparé dans le Palais même du Cacique, où tous les Espagnols trouverent du couvert: les autres Nations occuperent les cours

& les portiques, & passérent assez commodement une nuit, où on n'avoit aucun sujet de defiance. Ce Palais étoit grand & bien bâti, partagé en plusieurs appartemens hauts & bas, entre lesquels il y avoit plusieurs sales, dont le plafond étoit de cedre, & ne manquoit pas d'ornemens: quelques-uns même avoient des tapisseries de coton de diverses couleurs, où l'on remarquoit du dessein & des proportions. Il y avoit à Iztacpalapa diverses fontaines d'eau douce, & bonne à boire, que l'on y avoit conduite des montagnes voisines par plusieurs canaux, qui arrosoient plusieurs jardins cultivez avec beaucoup d'industrie. Celuy que le Cacique avoit fait dresser pour son divertissement, surpassoit de bien loin tous les autres, par sa grandeur & par sa beauté. Il voulut y mener dés le soir même, Cortez & tous ses Officiers, avec quelques Soldats; afin qu'en leur rendant ce témoignage de sa bienveillance & de sa civilité, il satisfît en même-tems à la vanité & à l'ostentation. Il y avoit dans ce jardin plusieurs arbres fruitiers, qui formoient des allées fort larges, avec d'autres arbres plantez dans les intervales, & une espece de parterre à fleurs, divisé en plusieurs quarrez par des palissades de roseaux fort bien entrelassez, & couverts d'herbes odoriferantes: & au dedans de ces quarrez, on voïoit une varieté admirable de fleurs, disposées avec ordre, & fort proprement entretenuës. Au milieu un étang d'eau douce faisoit un quarré de pierre & de brique, avec des degrez de tous côtez jusqu'au fond de l'eau. Chaque côté étoit de quatre cens pas; & c'étoit en ce lieu que le Cacique faisoit nourrir le poisson le plus delicat, & où on voïoit plusieurs oiseaux de riviere, dont quelques uns sont connus en nôtre Europe, & les autres étoient d'une figure & d'un plumage extraordinaire: ouvrage digne d'un grand Prince, & qui n'étant qu'une entreprise d'un Sujet de Motezuma, faisoit juger des richesses & de la magnificence du Souverain.

La nuit se passa fort tranquilement: les Habitans rendoient toute sorte de bons offices aux Espagnols, avec beaucoup de franchise & de zele; on remarqua seulement qu'ils parloient en cette Ville, des actions de Motezuma, d'un stile tout different de ses autres Sujets. Ils se loüoient tous de son Gouvernement, & ils publioient sa grandeur; soit que l'honneur

que le Cacique avoit de luy appartenir, leur eût imprimé cette idée; soit que le voisinage du Tyran eût éteint toute la liberté. De ce lieu pour aller jusqu'à Mexique, il n'y avoit plus que deux lieuës de chaussée: & l'armée partit au matin, parce que le General vouloit faire son entrée, & rendre ses devoirs à Motezuma de bonne heure, afin qu'il eût du jour de reste, à reconnoître & à fortifier son quartier. On continua la marche en l'ordre accoûtumé: & en laissant à côté la Ville de Magiscalzingo, fondée dans l'eau, & celle de Cuyoacan sur le bord de la chaussée, sans compter d'autres gros Bourgs qu'on découvroit sur le lac; on vint enfin à la vûë de la grande Ville de Mexique, qui s'élevoit considerablement au-dessus de toutes les autres, & qui même par la hauteur de ses bâtimens, faisoit remarquer l'Empire qu'elle avoit sur elles. Plus de quatre mille Nobles, ou Ministres de la Ville, vinrent recevoir l'armée à la moitié du chemin: & leurs complimens arrêterent long-tems l'armée, quoyqu'ils ne fissent que la reverence; aprés quoy ils passoient à la file au-devant des troupes. Un boulevard de pierre faisoit face de ce côté-là, & couvroit la Ville. Il avoit deux petits Châteaux ou Forts, un de chaque côté; & il occupoit toute la largeur de la chaussée. Ses portes étoient ouvertes sur un autre bout de chaussée terminée par un pont-levis, qui défendoit l'entrée de la Cité par une seconde fortification. D'abord que les Nobles qui accompagnoient l'armée eurent passé de l'autre côté du pont, ils se rangerent à droite & à gauche, afin de luy laisser l'entrée libre; & on découvrit alors une grande ruë fort large, dont les maisons étoient bâties d'une même symetrie, & chargées d'une infinité de Peuple aux balcons, & sur les terrasses. Il n'y avoit personne dans la ruë: & ils dirent à Cortez qu'on l'avoit ainsi dégagée exprés; parce que Motezuma vouloit venir luy-même le recevoir, afin de luy donner un témoignage singulier de sa bienveillance.

Peu de tems aprés on découvrit la premiere troupe du cortege de l'Empereur, composée de deux cens Nobles de sa Maison, tous vêtus de livrées, avec de grands pennaches d'une même figure & d'une même couleur. Ils venoient en deux files, les pieds nuds & les yeux baissez, avec un silence

& une

& une modeltie remarquables, enfin toutes les apparences de quelque procession. Au moment qu'ils furent à la tête des troupes, ils se rangerent contre les murailles, & laisserent paroître de loin une autre troupe plus grande, plus richement parée, & qui paroissoit d'une plus grande dignité. Motezuma étoit au milieu, porté sur les épaules de ses Favoris, en une litiere d'or bruni, qui brilloit avec une proportion bien menagée, entre plusieurs ouvrages de plumes, dont la distribution fort adroite sembloit disputer l'avantage avec la richesse de l'or. Quatre Mexicains des plus élevez en dignité marchoient autour de la litiere, & soûtenoient une espece de daix de plumes vertes, tissuës de maniere, qu'elles formoient comme une toile, avec quelques ornemens d'argenterie. Trois des principaux Magistrats le precedoient, avec des verges d'or en main, qu'ils levoient en haut de tems en tems, avertissant par ce signal que l'Empereur approchoit, afin que tout le monde se jettât à terre, & que personne ne fût assez hardi pour le regarder; ce qui étoit un crime puni comme le sacrilege. Cortez descendit de cheval avant que l'Empereur s'approchât; & en même tems Motezuma mit pied à terre. Quelques Indiens y étendirent aussi-tôt des tapis, de peur qu'il ne la touchât de ses pieds, dont ils ne croïoient pas qu'elle fût digne de recevoir les vestiges.

Il s'aprocha lentement & avec beaucoup de gravité, aïant les deux mains appuïées sur les bras des Seigneurs d'Iztacalapa & de Tezeuco, ses neveux. Il fit ainsi quelques pas, en s'approchant de Cortez. Cet Empereur pouvoit alors avoir quarante ans: sa taille de moïenne hauteur, paroissoit plus degagée que robuste. Il avoit le nez aquilin, & le teint moins bazané que les Indiens ne l'ont naturellement: ses cheveux descendoient jusqu'au-dessous de l'oreille, ses yeux étoient fort vifs, & toute sa personne avoit un air de Majesté, quoyqu'un peu composé. Sa parure étoit un manteau de coton tres-fin, attaché également sur les épaules; en sorte qu'il luy couvroit la plus grande partie du corps, & que la frange en trainoit jusqu'à terre. Divers joïaux d'or, de perles, & de pierres precieuses, luy tenoient lieu de fardeau, plus que d'ornement. Sa Couronne étoit une Mitre d'or leger, qui finissoit en pointe par devant; & l'autre partie moins pointuë, se replioit vers le

derriere de la tête. Enfin, ses souliers d'or massif, avec des courroies à boucles de même, qui luy serroient le pied, & remontoient jusqu'à la moitié de la jambe, representoient fort bien la chaussûre militaire des anciens Romains.

Cortez s'avança à grands pas, autant que la bien-seance le put permettre, & fit une profonde reverence, que Motezuma luy rendit, en mettant la main prés de terre, & la portant ensuite à ses levres. Cette civilité inoüie jusqu'alors en la personne de leurs Princes, parut encore aux Mexicains plus étonnante en celle de Motezuma, qui salüoit à peine ses Dieux d'un signe de tête, & qui affectoit un orgueil extréme, qu'il ne sçavoit peut être pas distinguer d'avec la Majesté. Cette action, & celle de sortir pour recevoir luy-même l'armée, épuiserent toutes les reflexions des Indiens, qui en tirerent enfin des conclusions tres-avantageuses à la gloire des Espagnols; parce qu'ils ne pouvoient se persuader que l'Empereur eut fait ces démarches sans consideration, luy dont ils reveroient tous les Decrets avec une aveugle soûmission. Cortez avoit mis sur ses armes une chaîne d'émail, composée de plusieurs pierres fausses, mais tres-belles & bien mises en œuvre, qui representoient des diamans & des émeraudes. Il l'avoit toûjours reservée, à dessein d'en faire le present de sa premiere audience: & comme il se trouvoit alors proche de la personne de Motezuma, il la luy mit au col; quoyque les deux Princes qui le soûtenoient eussent retenu assez incivilement le General, en luy faisant connoître qu'il n'étoit pas permis de s'approcher si prés de la personne du Prince. Mais Motezuma les blâma de cette action, & fut si satisfait du present, qu'il le regardoit avec admiration, & qu'il l'estimoit entre ses Domestiques, comme une piece d'un prix inestimable: aussi voulant s'acquitter sur le champ, de cette obligation, par quelque action de liberalité éclatante, il prit le tems que tous les Officiers des Espagnols luy faisoient la reverence, pour envoïer querir un colier qu'on croïoit être la plus riche piece de son tresor. C'étoit des coquilles fines d'un tres-beau cramoisi, fort estimées en ce Païs-là: elles étoient disposées en sorte, que quatre écrevisses d'or, parfaitement bien representées, pendoient des quatre côtez de chaque coquille. L'Empereur voulut luy-même la mettre au col de Cortez; fa-

veur qui fit encore un grand bruit entre les Mexicains. Le difcours de Cortez fut court & foûmis, conformément au fujet; & la réponfe de Motezuma fut auffi en peu de paroles, où fa difcretion parut conferver toute la bien-féance. Il commanda à un des deux Princes fur qui il s'appuïoit, de demeurer, afin de conduire & d'accompagner Cortez jufqu'à fon logement; & l'autre Prince le foûtint toûjours, jufqu'à fa litiere, où il monta, & fe retira à fon Palais avec la même pompe & la même gravité.

L'entrée des Efpagnols dans la Ville de Mexique, fe fit le huitiéme jour de Novembre, confacré à la memoire des quatre faints Martyrs Couronnez, l'an 1519. Leur logement etoit preparé dans une des maifons que *Axayaca*, pere de Motezuma, avoit bâties : elle difputoit de la grandeur avec le principal Palais des Empereurs, & avoit toutes les apparences d'une Fortereffe, des murs forts & épais, flanquez d'efpace en efpace, de tours qui fervoient d'appui & de défenfe. Toute l'armée y trouva dequoy fe loger; & le premier foin du General fut de la reconnoître luy-même éxactement par tout, afin de pofer fes corps-de-garde, de pofter fon artillerie, & de fermer bien fon quartier. Quelques fales deftinées aux Officiers, étoient tenduës de tapifferies de coton de diverfes couleurs, le coton compofant toutes leurs toiles, avec plus ou moins de delicateffe. Les chaifes étoient de bois tout d'une piece, & les lits environnez de courtines fufpenduës en forme de pavillon; des nattes de palmes étenduës, & une autre roulée, faifoient le fond & le chevet du lit. Les Princes les plus magnifiques n'en connoiffoient point de plus delicat; & cette Nation ne faifoit pas grand cas de fa commodité, affez fatisfaite d'avoir quelques fecours contre la neceffité : & l'on ne fçait point trop, fi l'on ne devoit pas feliciter ces Barbares, de cette ignorance des fuperfluitez.



## CHAPITRE XI.

*Motezuma vient le ſoir du même jour viſiter Cortez en ſon logement. Le diſcours qu'il fit avant que de donner audience au General ; & la réponſe de Cortez.*

IL étoit un peu plus de midi, lorſque les Eſpagnols entrerent au quartier qu'on leur avoit preparé, où ils trouverent un repas magnifique, deſtiné au General & à ſes principaux Officiers, avec une grande abondance de viandes moins delicates, pour les Soldats ; outre pluſieurs Indiens qui ſervoient à manger & à boire, d'une promtitude & d'un ſilence à ſurprendre. Sur le ſoir, Motezuma ſuivi du même cortege, vint viſiter Cortez, qui en aïant été averti, alla recevoir ce Prince dans la premiere cour, avec tout le reſpect qu'une ſemblable faveur pouvoit demander. Le General l'accompagna juſqu'à la porte de ſon appartement, où il luy fit une profonde reverence ; & l'Empereur paſſa, & alla prendre ſa place, d'un air dégagé & majeſtueux. Il commanda auſſi-tôt, qu'on approchât un ſiege pour Cortez : il fit ſigne aux Nobles de ſa ſuite, de ſe ranger contre les murailles. Le General ordonna la même choſe à ſes Officiers : & lorſque les Truchemens furent arrivez, il voulut commencer ſon diſcours ; mais Motezuma le retint, en faiſant connoître qu'il vouloit parler avant que de luy donner audience : & les Auteurs rapportent qu'il s'expliqua en cette ſubſtance.

*Illuſtre Capitaine, & Genereux Etrangers, avant que je puiſſe écouter l'Ambaſſade du grand Prince qui vous a envoïez, il eſt à propos que vous & moy reciproquement, nous promettions de mépriſer & d'oublier ce que la renommée à divulgué touchant nos perſonnes & nôtre conduite, en prevenant nos eſprits par ces vaines rumeurs, qui vont devant la verité, & qui la défigurent par des traits de blâme ou de flaterie. On vous aura dit de moi, en quelques endroits, que je ſuis un des Dieux immortels, en élevant ma perſonne & mon pouvoir juſqu'au Ciel. D'autres vous auront fait entendre, que la for-*

*tune s'est épuisée à m'enrichir ; que les murailles & les tuiles de mes Palais sont d'or, & que la terre s'affaisse sous le poids de mes tresors : enfin, quelques uns auront voulu vous persuader que je suis un Tyran cruel & superbe, qui abhorre la justice, & qui ne connoît pas l'humanité. Les uns & les autres vous ont trompé également, par leurs éxagerations : & afin que vous ne vous imaginiez pas que je suis un Dieu, & que vous connoissiez l'illusion de ceux qui se sont forgé cette vision, cette partie de mon corps*, dît-il en decouvrant son bras, *fera paroître à vos yeux desabusez, que vous parlez à un homme mortel, de la même espece que les autres hommes, mais plus noble & plus puissant qu'eux. Ie ne nierai pas que mes richesses ne soient grandes ; mais l'imagination de mes Sujets y ajoûte beaucoup. Cette maison où vous logez est un de mes Palais ; regardez ces murailles, elles sont faites de pierre & de chaux, matiere vile, qui ne doit son prix qu'a son emploi : & par l'un & par l'autre de ces éxemples, jugez si l'on ne vous a pas trompé de la même maniere, lorsqu'on vous a éxageré mes tyrannies. Au moins, suspendez vôtre jugement, jusqu'à ce que vous vous soyez éclairci de mes raisons ; & ne comptez point sur le langage de mes Sujets rebelles, jusqu'à ce que vous aiez examiné, si ce qu'ils appellent misere, n'est point un châtiment, & s'ils ont droit de l'accuser sans cesser de le meriter. C'est ainsi que l'on nous a informez de ce qui regarde vos personnes & vos actions. Quelques uns nous ont asseuré que vous étiez des Dieux, que les bêtes farouches vous obeissoient, que vous teniez les foudres entre vos mains, & que vous commandiez aux élemens. D'autres nous vouloient faire croire que vous étiez méchans, emportez, superbes ; que vous vous laissiez gourmander aux vices, & que vous aviez une soif insatiable, de l'or que nôtre Terre produit. Cependant, je reconnois déja que vous êtes des hommes de la même composition & de la même pâte que nous, quoyqu'il y ait quelque difference, qui naît des diverses influences, que la qualité du Païs inspire aux mortels. Ces bêtes qui vous obeissent, sont à mon avis de grands cerfs que vous avez apprivoisez, & instruits de cette science imparfaite, qui peut être comprise par l'instinct des animaux. Ie conçois aussi fort bien que ces armes qui ressemblent à la foudre, sont des tuyaux d'un métail que nous ne connoissons pas, dont l'effet, pareil à celuy de nos sarbacanes, vient d'un air pressé qui cherche à sortir, & qui pousse impetueusement tout ce qui s'oppose à son passage. Le feu que ces tuyaux jettent avec un bruit*

*plus terrible, est tout au plus un secret surnaturel de la même science, que celle dont nos Sages font profession. Dans tout le reste de ce qu'on a rapporté de vôtre procedé, je trouve encore, suivant ce que mes Ambassadeurs ont remarqué sur vos inclinations, que vous avez de la bonté & de la religion, que vos chagrins sont fondez en raison, que vous souffrez les fatigues avec joie, & qu'entre vos autres vertus, on void de la liberalité, qui ne s'accorde gueres avec l'avarice. En sorte qu'autant les uns que les autres, nous devons effacer les impressions qu'on avoit voulu nous donner, & sçavoir bon gré à nos yeux, de ce qu'ils ont desabusé nôtre imagination. Cela étant ainsi établi, j'ai souhaité que vous sçussiez, avant que de me parler, que l'on n'ignore pas entre nous autres, & que nous n'avons pas besoin de vôtre persuasion, pour croire que le grand Prince à qui vous obeïssez, descend de nôtre ancien Quezalcoal, Seigneur des sept Cavernes des Navatlaques, & Roi legitime de ces sept Nations, qui ont fondé l'Empire de Mexique. Nous avons appris par une de ses Propheties, que nous reverons comme une verité infaillible, conformément à la tradition des siecles, conservée dans nos Annales ; qu'il étoit sorti de ce Païs-ci, pour aller conquerir de nouvelles Terres du côté de l'Orient; & qu'il avoit laissé des promesses certaines, que dans la suite des tems, ses descendans viendroient moderer nos Loix, & reformer nôtre Gouvernement, sur les regles de la raison. Ainsi, comme les caracteres que vous portez ont du rapport à cette Prophetie, & que le Prince de l'Orient qui vous envoïe, fait éclater, par vos exploits même, la grandeur d'un si illustre Aïeul, nous avons déja resolu de consacrer à son service, tout ce que nous avons de pouvoir ; & j'ai trouvé qu'il étoit à propos de vous en avertir, afin que vos propositions ne soient point embarrassées par ce scrupule, & que vous attribuïez les excez de ma douceur à cette illustre origine.*

Motezuma finit ainsi le discours dont il voulut prevenir l'esprit des Espagnols, & qu'il fit avec beaucoup d'ardeur & de majesté ; ce qui donna assez de matiere à Cortez, pour luy répondre, sans s'écarter de ces illusions, qu'il trouvoit établies dans l'esprit de tous les Indiens en general. Il s'expliqua à peu prés en ces termes, selon les Memoires qu'on nous a donnez.

*Seigneur, aprés vous avoir remercié humblement, de cet excez de*

*bonté qui vous fait écouter si favorablement nôtre Ambassade, & de cette haute & souveraine connoissance que vous emploïez en nôtre faveur, en méprisant, d'une maniere si avantageuse pour nous, les faux préjugez de l'opinion; je puis vous dire aussi, qu'à nôtre égard, nous avons traité celle que l'on doit avoir de vous, avec tout le respect & toute la veneration qui est dûë à vôtre Grandeur. On nous a dit beaucoup de choses de vôtre personne, dans les terres de vôtre Empire. Les uns la mettoient entre les Divinitez; d'autres en noircissoient jusques aux moindres actions: mais ces discours s'enflent ordinairement, par des outrages qu'ils font à la verité, puisque comme la voix des hommes est l'organe de la renommée, elle prend souvent la teinture de leurs passions; & celles-ci, ou ne conçoivent jamais les choses comme elles sont, ou ne les rapportent jamais comme elles les conçoivent. Les Espagnols, Seigneur, ont une vûë penetrante, qui sçait distinguer les differentes couleurs que l'on donne au discours, & par la même lumiere les faux semblans du cœur. Nous n'avons ajoûté foi ni à vos Sujets rebelles, ni à vos flateurs: & nous paroissons devant vous, convaincus que vous êtes un grand Prince, aimant la justice & la raison, sans que nous aïons besoin du rapport de nos sens, pour connoître que vous êtes mortel. Nous autres sommes aussi de la même condition, quoyque plus vaillans, sans comparaison, que vos Sujets, & d'un entendement bien élevé au-dessus du leur; parce que nous sommes nez sous un climat dont les influences ont beaucoup de vertu. Les animaux qui nous obeïssent, ne sont point aussi comme vos cerfs: ils ont bien plus de noblesse & de fierté; & tous brutes qu'ils sont, ils ont de l'inclination à la guerre, & sçavent aspirer à la gloire de leur maître, par une espece d'ambition. Le feu qui sort de nos armes, est un effet naturel de l'industrie des hommes, sans que dans sa production il entre rien de cette connoissance dont vos Magiciens font profession; science abominable parmi nous, & digne d'un plus grand mepris, que l'ignorance même. J'ai crû devoir établir ces principes, afin de satisfaire aux avis que vous nous avez donnez: aprés quoy je dirai, Seigneur, avec toute la soûmission qui est dûë à vôtre Majesté, que je viens la visiter en qualité d'Ambassadeur du plus grand & du plus puissant Monarque que le Soleil éclaire, aux lieux où il prend sa naissance. J'ay ordre de vous exposer en son nom, qu'il souhaite être vôtre ami & vôtre allié, sans s'appuïer sur ces anciens droits dont vous avez parlé, & sans autre fin que*

*d'ouvrir le commerce entre vos deux Monarchies, & d'obtenir par cette voie le plaisir de vous desabuser de vos erreurs : & quoyque selon la tradition de vos Histoires mémes, il pût pretendre une reconnoissance plus positive dans les Terres de vôtre Domaine, il ne veut neanmoins user de son autorité, que pour gagner vôtre creance, sur des choses entierement à vôtre avantage ; & afin de vous faire entendre que vous, Seigneur, & vous autres, Nobles Mexicains qui m'écoutez, vivez en un abus terrible, par la Religion que vous professez, en adorant des bois insensibles, qui sont les ouvrages de vos mains & de vôtre caprice ; puisqu'il n'y a veritablement qu'un seul Dieu, qui n'a ni principe, ni fin, & qui est le principe éternel de toutes choses. C'est luy dont la puissance infinie a creé de rien cet ouvrage admirable des Cieux, qui a fait le Soleil qui nous éclaire, la Terre qui nous fournit des alimens, & le premier Homme de qui nous descendons, avec une égale obligation, de reconnoître & d'adorer nôtre premiere Cause. C'est cette même obligation qui est imprimée dans vos ames, dont encore que vous reconnoissiez l'immortalité, vous la prostituez & la détruisez, en rendant un culte d'adoration aux Demons, esprits immondes que Dieu a créez, & qui en punition de leur ingratitude & de leur rebellion contre luy, ont été precipitez dans ce feu sous-terrein, dont vous avez quelque representation imparfaite, en l'horreur de vos Volcans. La malice & l'envie, qui les rendent ennemis du genre humain, les obligent continuellement à solliciter vôtre perte, en se faisant adorer, sous la figure de ces Idoles abominables. C'est leur voix que vous entendez quelque fois, dans les réponses de vos Oracles ; & ils forment ces illusions, que les erreurs de l'imagination introduisent en vôtre entendement. Mais, Seigneur, je connois que ce n'est pas ici le lieu de traiter des mysteres d'une si haute Doctrine : Ce même Monarque en qui vous reconnoissez une si ancienne superiorité, vous exhorte seulement à nous écouter sur ce point, sans aucune preoccupation ; afin que vous puissiez goûter le repos que votre esprit trouvera en la verité, & que vous appreniez combien de fois vous avez resisté à la raison naturelle, qui vous donnoit des lumieres capables de vous faire connoître votre aveuglement. C'est la premiere chose que le Roi mon Maître souhaite de votre Majesté : C'est le principal article de ma proposition, & le plus puissant moien d'établir, avec une parfaite amitié, l'alliance des deux Couronnes, sur les fondemens inébranlables de la Religion, qui sans*

*laisser*

*laisser aucune diversité dans les sentimens, unira les esprits par les liens d'une même volonté.*

C'est ainsi que Cortez trouva moïen de maintenir dans l'esprit de Motezuma, la reputation de ses forces, sans s'éloigner de la verité, & qu'il se servit adroitement de l'origine qu'ils donnoient eux-mêmes à son Roi, au moins sans contredire ce qu'ils imaginoient, afin de donner plus d'autorité à son Ambassade. Cependant Motezuma ne parut pas fort docile sur le point de la Religion. Ce Prince obstiné dans les erreurs de l'Idolatrie, par une miserable superstition, se leva de son siege, & dît à Cortez: *Je reçois avec beaucoup de reconnoissance, l'alliance & l'amitié que vous me proposez de la part du grand Prince descendant de Quezalcoal. Mais je crois que tous les Dieux sont bons: le votre peut être tel que vous le dites, sans faire tort aux miens. Ne songez maintenant qu'à vous reposer, puisque vous êtes chez vous, où vous serez servi avec tout le soin qui est dû à votre valeur, & au grand Prince qui vous a envoïé.* Alors il commanda que l'on fit entrer quelques Indiens qu'il avoit amenez; & avant que de partir, il presenta luy-même à Cortez, diverses pieces d'orfevrerie, avec quantité de robes de coton, & d'autres ouvrages de plume fort bien travaillez; present considerable, & pour la valeur, & pour la maniere dont il étoit offert. Motezuma distribua encore quelques joïaux de prix aux Espagnols qui assisterent à l'audience; ce qu'il fit en grand Prince, genereusement, & sans témoigner qu'on luy en étoit obligé: regardant neanmoins Cortez & ses Capitaines, avec une espece de satisfaction qui marquoit ses inquietudes passées, de la même maniere qu'on connoît jusqu'où alloit la crainte, par la joie qu'on témoigne de l'avoir perduë.



## CHAPITRE XII.

*Cortez va voir Motezuma dans son Palais, dont on décrit la grandeur & la magnificence. On rapporte ce qui se passa en leur conversation, & en d'autres qu'ils eurent sur le sujet de la Religion.*

LE jour suivant, Cortez demanda audience, & l'obtint avec tant de facilité, que les Officiers qui devoient l'accompagner à cette visite, arriverent avec la réponse. Ces Officiers étoient emploïez particulierement à la conduite des Ambassadeurs, & comme les Maîtres des Ceremonies & des bien-seances de la Nation. Le General s'habilla fort galamment, sans neanmoins oublier ses armes, qui passoient pour une parure militaire. Il étoit suivi des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velasquez de Leon, & Diego d'Ordaz, avec six ou sept Soldats, gens de confiance. Bernard Diaz del Castillo fut de ce nombre; & déja il commençoit à remarquer toutes choses, à dessein de composer son Histoire.

Les ruës étoient remplies d'un nombre presque infini de Peuple, qui s'empressoit à voir passer les Espagnols, sans embarrasser le chemin: & leurs reverences & leurs soûmissions furent accompagnées d'acclamations, entre lesquelles on entendit souvent repeter le mot de *Teules*, qui en leur langue signifie Dieux. Cette parole, dont on sçavoit déja la valeur, n'étoit pas desagreable à des gens qui fondoient leur plus grande assûrance sur le respect qu'on avoit pour leurs personnes.

Ils découvrirent de fort loin le Palais de Motezuma, dont la magnificence témoignoit assez celle des Princes qui l'avoient bâti. On y entroit par trente portes, qui répondoient sur autant de ruës differentes; & la principale face, qui regardoit sur une place fort spacieuse, dont elle occupoit tout un côté, étoit bâtie de pierres de jaspe noir, rouge & blanc,

fort polies, & placées avec une proportion qui n'étoit pas à méprifer. On remarquoit fur la principale porte un grand écuffon chargé des armes de Motezuma : c'etoit un griffon, dont la moitié du corps repreſentoit un aigle, & l'autre un lion. Il avoit les aîles étenduës, comme pour voler ; & il tenoit entre fes griffes, un tygre qui fembloit fe debatre avec fureur. Quelques Auteurs foûtiennent que ce griffon n'étoit autre chofe qu'un aigle, par la raifon qu'on n'a jamais vû de griffons en ce Païs-là : comme s'il n'y avoit pas lieu de douter qu'il y en eût en tout le refte du Monde, puifque les Naturaliftes ne les mettent qu'au rang des oifeaux fabuleux. Mais il eft aifé de répondre, que l'imagination a pû inventer en ce lieu là, comme ailleurs, cette efpece de monftres, fuivant ce que les Poëtes appellent Licence, & les Peintres Caprice.

En approchant de la porte, les Officiers qui accompagnoient le General, s'avancerent jufqu'à un de fes côtez, où faifant en arriere quelques démarches mifterieufes, ils formerent comme un demi-cercle, afin de ne paffer fous la porte que deux à deux. C'étoit une ceremonie de refpect ; car ils auroient crû en manquer, s'ils euffent entré en foule dans le Palais de l'Empereur : & leur retraite en arriere marquoit la crainte qu'ils avoient, de fouler aux pieds un lieu fi venerable. Aprés avoir paffé trois veftibules ornez de jafpe, comme la face du Palais, ils arriverent à l'appartement de Motezuma, dont les falons leur parurent également admirables, par leur grandeur & par leurs ornemens. Les planchers étoient couverts de nattes, d'un travail delicat & diverfifié, & les murailles tapiffées de pieces tiffuës de coton, mêlé avec du poil de lapin, fur un fond de plumes. le tout relevé par l'éclat des diverfes couleurs, & par la beauté des figures. Les lambris faits d'un affemblage de bois de cyprés, de cedre, & d'autres bois de fenteur, avoient divers feüillages & feftons de relief ; mais ce qui en étoit le plus remarquable, eft que fans avoir l'ufage des cloux, ni des chevilles, ils formoient de tres-grands plafons, fans autre liaifon, que celle qu'ils tiroient de l'adreffe dont les pieces fe foûtenoient reciproquement.

On voïoit en chaque falon, un grand nombre d'Officiers de divers rangs, qui gardoient les portes, chacun fuivant fa

qualité & ſon emploi. Les premiers Miniſtres de l'Empereur attendoient à celle de l'antichambre, où ils reçûrent Cortez avec beaucoup de civilité : neanmoins ils le firent attendre un peu, afin d'ôter leurs ſandales, & les riches manteaux dont ils étoient parez. Ils en prirent de ſimples, parce qu'entre ces Peuples, la bien-ſeance ne permettoit pas de paroître avec un habit brillant, en preſence du Prince. Les Eſpagnols obſervoient ces façons. Tout leur paroiſſoit nouveau ; & toutes choſes contribuoient à imprimer du reſpect : la grandeur du Palais, les ceremonies de la reception, & juſqu'au profond ſilence de ce grand nombre de Domeſtiques.

Motezuma étoit debout, paré de toutes les marques de ſa Souveraineté. Il s'avança quelques pas au-devant du General, à qui il mit les mains ſur les épaules, lorſqu'il ſe baiſſa pour le ſalüer, & fit ſeulement un air de viſage doux & careſſant aux Eſpagnols qui l'accompagnoient ; & puis il s'aſſit, & fit donner des ſieges à Cortez & à tous ceux de ſa ſuite, ſans leur laiſſer la liberté de les refuſer. La viſite fut longue, & en maniere de converſation. L'Empereur debuta par diverſes queſtions ſur l'Hiſtoire naturelle & politique des Païs Orientaux ; approuvant à propos ce qui luy paroiſſoit juſte, & montrant qu'il ſçavoit appuïer par des raiſonnemens, les ſujets qu'il avoit de douter. Il revint enfin à la dépendance, & à l'obligation que les Mexicains étoient obligez d'avoir pour le deſcendant de leur premier Roi. Il s'applaudit particulierement, de ce que la Prophetie touchant les Etrangers, avoit été accomplie ſous ſon Regne, aprés les promeſſes faites depuis tant de ſiecles à ſes predeceſſeurs ; & cette creance, vaine & mépriſable en ſon origine & en toutes ſes circonſtances, ne laiſſa pas d'être d'une extréme conſequence en cette occaſion, afin d'ouvrir aux Eſpagnols le chemin de s'introduire en ce grand Empire. Ainſi ce qui brille le plus à nos yeux dans la conduite de la vie, eſt ſouvent comme enchaîné à des principes ſi foibles & ſi legers, qu'il paroît ridicule à ceux qui les ſçavent penetrer.

Cortez tourna fort adroitement le diſcours ſur la Religion, lorſqu'entre les autres éclairciſſemens qu'il donnoit à l'Empereur, des Loix & des Coûtumes de ſa Nation, il parla de celles qui obligent tous les Chrêtiens en general ; afin que les

vices & les abominations de ses Idoles, luy parussent plus horribles par cette opposition. Il prit cette occasion de se recrier contre les sacrifices du sang humain, & contre cette brutale coûtume, dont la nature même avoit horreur, de manger les hommes qu'ils sacrifioient: bestialité introduite en cette Cour, avec d'autant plus de fureur, que le nombre des sacrifices étoit plus grand, & par la même raison, celuy de ces infames repas plus condamnable.

Cette audience ne fut pas entierement inutile, puisque Motezuma, touché en quelque maniere par la force de la raison, bannit de dessus sa table les plats de chair humaine; mais il n'osa defendre absolument cette viande à ses Sujets, & il ne se rendit point sur l'article des sacrifices: au contraire, il soûtint que ce n'étoit pas une cruauté, d'offrir à ses Dieux des prisonniers de guerre, qui étoient déja condamnez à la mort, ne trouvant point de raison qui pût luy persuader, que sous le nom de prochains, on comprenoit jusqu'à ses ennemis.

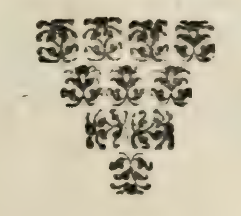
Ce Prince donna fort peu d'esperance de se rendre à la connoissance de la verité, quoyque Cortez & le Pere Olmedo eussent essaïé, en plusieurs conversations, de luy enseigner le chemin qui y conduit. Il avoit assez de lumieres pour reconnoître quelques avantages de la Religion Catholique, & pour ne pretendre pas soûtenir indifferemment tous les abus de la sienne: mais la crainte le retenoit toûjours dans cette fausse idée, que ses Dieux étoient bons en son Païs, comme celuy des Chrêtiens l'étoit aux lieux où il regnoit; & il se faisoit quelques violences pour cacher son chagrin, lorsqu'il se sentoit pressé par la force des argumens qu'on luy proposoit. Ainsi il souffroit beaucoup dans les conferences qu'on avoit avec luy sur ce sujet, parce qu'il vouloit se rendre complaisant aux Espagnols, d'une maniere qui tenoit de la bassesse; & d'autre part, il se sentoit gêné par l'affectation hipocrite de cette fausse pieté qui luy avoit acquis la Couronne, & qu'il croïoit devoir la maintenir C'est ce qui l'obligeoit à craindre de perdre l'estime de ses Sujets, s'ils le voïoient moins appliqué au culte de ses Dieux: miserable politique, & propre aux Tyrans, d'être superbes en leurs commandemens, & lâches dans leurs reflexions.

Cette resistance ne se faisoit pas sans ostentation; en sorte qu'un

des premiers jours, comme ce Prince faisoit voir au General & au Pere, accompagnez de quelques Capitaines, & de plusieurs Soldats Espagnols, la grandeur & la magnificence de sa Cour, il voulut, par un sentiment de vanité, leur montrer le plus grand de ses Temples. Il leur ordonna de s'arrêter un peu à l'entrée ; & il s'avança, afin de consulter avec ses Sacrificateurs, s'il étoit permis de faire paroître en la presence de leurs Dieux, des gens qui ne les adoroient pas. Ils conclurent qu'on pouvoit les admettre, pourvû qu'ils ne fissent point d'insolence : & aussi-tôt, deux ou trois des plus anciens Sacrificateurs sortirent, & apporterent la permission d'entrer, & la priere qu'on leur faisoit. Toutes les portes de ce vaste & superbe édifice s'ouvrirent en même-tems ; & Motezuma prit le soin d'expliquer aux Espagnols, ce qu'il y avoit de misterieux. Il luy montra les lieux destinez au service du Temple, l'usage des vaisseaux & des autres instrumens, & ce que chaque Idole representoit : ce qu'il fit avec tant de respect & de ceremonies, que les Espagnols ne pûrent s'empêcher d'en rire, dont il ne fit pas semblant de s'appercevoir ; mais seulement il se tourna vers eux, comme pour retenir leur emportement par sa vûë. Cortez se laissant transporter au zele qui brilloit dans son cœur, luy dit alors : *Permettez-moi, Seigneur, de planter la Croix de* JESUS-CHRIST, *devant ces images du Diable ; & vous verrez si elles sont dignes d'adoration, ou de mépris.* La fureur des Sacrificateurs prit feu à cette proposition ; & Motezuma en fut interdit & mortifié, n'aïant ni la patience de la souffrir, ni le courage de s'en offenser : sur quoy il prit un parti entre son premier ressentiment, & son zele hipocrite ; & afin de satisfaire & à l'un, & à l'autre : *Vous pouriez*, dît-il aux Espagnols, *accorder à ce lieu l'attention que vous êtes obligez d'avoir pour ma personne.* A ces mots il sortit du Temple, afin qu'ils le suivissent ; & il s'arrêta sous le portique, où il ajoûta, avec moins d'émotion : *Mes amis, vous n'avez maintenant qu'à retourner en votre quartier ; car je veux demeurer ici, afin de demander pardon à mes Dieux, de l'excez de ma patience* : Saillie remarquable, causée par l'embarras où il se trouvoit, & exprimée en des termes qui faisoient connoître sa resolution, & ce qu'il luy coûtoit à demeurer dans les bornes de la moderation.

Aprés cette experience, suivie de quelques autres, Cortez resolut, suivant l'avis du Pere Olmedo & du Licentié Diaz, que l'on ne parleroit plus de Religion, jusqu'à un tems plus propre ; parce que cela ne servoit qu'à irriter & à endurcir l'esprit de Motezuma. Cependant il obtint de cet Empereur, la liberté de rendre à Dieu un culte public ; & Motezuma même envoïa les Intendans de ses bâtimens, afin qu'on bâtît un Temple à ses dépens, ainsi que le General le souhaitoit : tant il avoit de passion qu'on le laissât en repos, sur le sujet de ses erreurs. D'abord on nettoïa un des principaux salons du Palais, qui servoit de logement aux Espagnols : & aprés l'avoir reblanchi par tout, on y éleva un Autel, où l'on mit un tableau de la tres sainte Vierge, sur des gradins magnifiquement ornez. On dressa une grande Croix devant la porte du salon, qui devint ainsi une Chapelle fort propre, où on disoit tous les jours la Messe, on faisoit la priere du Rosaire, & plusieurs autres éxercices de pieté & de devotion. Motezuma y assistoit quelque-fois, accompagné de ses Princes & de ses Ministres, qui loüoient extrémement la douceur de nôtre sacrifice, sans reconnoître l'inhumanité & l'abomination des leurs : aveugles superstitieux, à qui leurs tenebres étoient palpables, & qui se défendoient par la coûtume, contre la raison.

Mais avant que de rapporter ce qui arriva aux Espagnols en cette Ville, il est à propos de faire la description de sa grandeur, de la forme de son Gouvernement & de sa Police, & de donner, enfin, toutes les connoissances necessaires, à l'intelligence & à l'idée de ces évenemens ; puisqu'encore que ces peintures interrompent la narration, elles sont neanmoins necessaires à l'Histoire, pourvû qu'elles ne soient point hors du sujet, & qu'elles soient éxemtes des autres taches, qui sont les vices de la digression.



## CHAPITRE XIII.

*Description de la Ville de Mexique, de son air, de sa situation, du Marché de Tlateluco, & du plus grand de ses Temples, dedié au Dieu de la Guerre.*

LA grande Ville de Mexique avoit été connuë au commencement de sa fondation, sous le nom de *Tenuchtitlan*, ou sous quelque autre approchant de celuy-là; sur quoy les Auteurs se fatiguent assez inutilement. Elle pouvoit alors contenir soixante mille familles, en deux quartiers separez, dont l'un se nommoit *Tlateluco*, qui n'étoit rempli que de menu Peuple, & l'autre *Mexico*, sejour de la Cour & de toute la Noblesse, & dont par cette raison la Ville entiere avoit pris le nom.

Elle étoit située au milieu d'une vaste plaine, couronnée de tous côtez par de tres-hautes montagnes, dont les torrens & les ruisseaux alloient former divers étangs dans la vallée, & au centre deux grands lacs, que la Nation Mexicaine occupoit par plus de cinquante Villes ou Bourgades. Cette petite mer avoit trente lieuës de circonference; & les deux lacs qui la composoient, communiquoient leurs eaux par une digue de pierre qui les separoit, & où on avoit pratiqué des ouvertures, que l'on passoit sur des ponts de bois. Chaque ouverture avoit des deux côtez, un portereau qui se levoit, afin de donner de l'eau au lac inferieur, qui avoit souvent besoin du secours de l'autre. Le plus haut étoit d'une eau douce & claire, où on trouvoit des poissons de fort bon goût: l'autre avoit ses eaux épaisses & salées, semblables à celles de la mer. Ce n'est pas que les torrens dont elles étoient formées, eussent une qualité differente de ceux qui composoient le lac superieur: la salûre ne venoit que de la nature de la terre qui renfermoit ces eaux, & qui étoit grossiere & nitreuse en cet endroit. Ce défaut même tournoit à un tres-grand avantage, à cause du

sel




A. Tezcuco. B. la Chaussée principalle. C. n




A. Tezcuco. B. la Chaussée principalle. C. Quitlavaca. D. Iztacpalapa. E. Mexico. F. Aqueduc. G. Cuyoacan. H. Magiscatzingo. I. Cimameca. K. Suchimilco. L. Deux autres chaussées





Pag. premier
NORT
GOLFE
DE
MEXIQUE
Tropique
du Cancre
OCCIDENT
ORIENT
MER PACIFIQUE
MIDY
Quincia
Lacus Salsus
Tammanpul
R. d. Panuco
Tanapequis
Taneule
St. Barthelemy
R. de Palmas
Tanxipa
R. Ermoso
Salina
Tantacana
Tameco
Tama holen
Tamaolen
St. Lago
Panuco
St. Filippo
Salines
C. Roxo
Tamãtao
I. Lobos
Guaxanato
Tampasca
delos Ilaoos
Aquatatlan
Taxitlan
Taietuco
Xaxiguohulto
R. di Tuspa
R. Casones
St. Miguel
Concesion de Salaia
Puchuca
R. de St. Piedro
Achachica
Villa delolagos
Atacorin
Acasuekutlan
Ilanos
de Almeria
Caceres
Naotlan
Toluia
Xacotitlan
Cacatlan
Almeria
Terre biance
Mexico
Chalco
Tlascala
Villa ricca
Tulasco
Mecoacan
O Tomba
Zulepeque
Xulateco
Guaxocingo
Zempoala
Guermabaca
Cholula
Matatlan
Talista
Tepeaca
I. de Sacrifici os
Xalmano
Xalapa
laveracrus
Tasco
Ostuma
Zocotlar
Tentalco
St. Iuan d'vlua
Quecala
Chianantta
Chiautla
R. de la V. Crus
Cataculuco
Hutatlan
R. delos Yopes
Antequera
Catalutla
Pucla
Cetala R.
Mistla R.
Castla
Tutepeque
Acapulco
Tuculula
Aquatulco
Tecaptepec


Nort
Mitelongo
Tescatepec
Tisquiquiac
Cittatepec
Hueuexoca
Capoilan
Petits Lacs
Xilbango
Teuntep
Compoala
Gueititlan
Teietitlan
Talquaj
Ottomba
Huetihuas
Marais
Laltocan
Tenayuca
Tepeca
Chiconautla
Escapusalco
Thahlistlan
Tepetastac
Ecatepec
Marais
Tacuba
Tezeuco
Cimalp
Mexique
Lac
d'Eau Salée
Chaussée
Quitlavaca
Tacaipatan
Occident
Orient
Marais
Capistlan
Digue de
Ayatusco
Guastepec
Istapalapa
Cuioacam
Eau douce
Histaluca
Oyilabus
Magiscatzingo
Tlacus
Culuacan
Ayoango
Curtaleco
Timanaleo
Amecamaca
Tenago
Midy
Environs du Lac de Mexique

sel que l'on faisoit par tout sur les bords de ce lac, où ils le laissoient purifier au Soleil; & puis ils rafinoient par le feu, l'écume, & les superfluitez que le batement du flot avoit amassées.

C'étoit presque au milieu de ce lac salé, que l'on avoit fondé la Ville de Mexique, dont la hauteur est à dix-neuf degrez treize minutes au Nord de la Ligne Equinoxiale, au-dedans de la Zone Torride, que les anciens Philosophes s'imaginoient être toute en feu, & inhabitable, par un raisonnement qui doit apprendre à nôtre experience, le peu de fondement que l'on doit faire sur la science des hommes, en toutes ces connoissances qui ne s'aident point de la voie des sens pour détromper l'entendement. Elle joüissoit d'une temperature d'air agreable & saine, où le froid & la chaleur se faisoient sentir en leur saison; mais l'un & l'autre à un degré moderé: l'humidité, qui pouvoit le plus attaquer la santé, à cause de la situation du lieu, étoit corrigée par la faveur des vents, & par le benefice du Soleil.

Cette grande Ville avoit des lieux tres-agreables au milieu des eaux, & donnoit la main à la terre, par ses digues ou chaussées principales; fabrique somptueuse, qui ne servoit pas moins à l'ornement, qu'à la necessité. La premiere, du côté du midi, avoit deux lieuës de longueur; & c'est par où les Espagnols firent leur entrée. L'autre, du côté du Septentrion, n'étoit que d'une lieuë: & la troisiéme, un peu moindre, regardoit l'Occident. Les ruës de la Ville, fort larges, paroissoient avoir été tirées au cordeau: les unes étoient d'eau, avec leurs ponts, pour la communication des Habitans: les autres de terre seule, avoient été faites à la main: enfin on en voïoit quelques-unes de terre & d'eau ensemble; la terre des deux côtez, pour le passage des gens de pied; & l'eau au milieu, pour l'usage des canots & des barques de diverse fabrique, qui navigeoient par tout dans la Ville, ou qui servoient au commerce, & dont le nombre paroîtra peut être incroïable, puisque les Mexicains assûrent qu'il alloit à cinquante mille, sans compter les autres moindres embarcations, qu'ils appelloient *Acales*, faites d'un seul tronc d'arbre, & capable de contenir un homme qui ramoit.

Les édifices publics, & les maisons des Nobles, qui com-

posoient la plus grande partie de la Ville, étoient de pierre, & bien bâties ; celles du Peuple basses & inégales : mais les unes & les autres disposées ensorte, qu'elles laissoient differentes places d'un terrein plain & uni, où ils tenoient leurs marchez.

La place de Tlateluco, d'une étenduë admirable, étoit celle où l'on voïoit le plus grand concours de monde, à cause de ses Foires, qui se tenoient à certains jours de l'année, où les Païsans & les Marchands de tout le Roïaume se rendoient, avec ce qu'ils avoient de plus precieux, tant en fruits, ou productions de la terre, qu'en manufactures. Ils accouroient en si grand nombre, qu'encore que Herrera nous figure cette place une des plus grandes du Monde, elle étoit neanmoins remplie de leurs tentes, toutes de rang, & si pressées, qu'à peine les acheteurs pouvoient ils trouver de la place entre deux rangs. Chacun connoissoit son poste ; & ils armoient leurs boutiques de couvertures garnies de gros coton, & à l'épreuve du Soleil & de la pluie. Nos Ecrivains s'attachent à conter l'ordre, la varieté & la richesse de ces Marchez. Il y avoit des rangs d'Orfevres, qui vendoient des joïaux & des chaînes d'un travail singulier, des vases, & diverses figures d'animaux d'or, ou d'argent, faits avec tant d'art, que quelques-uns de ces ouvrages ont épuisé toute l'habileté & toute la speculation de nos meilleurs ouvriers, particulierement de petites marmites, dont les ances étoient mobiles, quoyqu'elles eussent été fonduës d'un même jet avec la marmite ; & d'autres pieces de ce genre, où l'on trouvoit des moulures & du relief, sans qu'il y eût aucune trace ni apparence du marteau, ni du ciseau. On voïoit des rangs de Peintres, qui exposoient des desseins & des païsages d'un tres-bon goût, de cette ordonnance de plumes, qui donnoient le coloris & la vie à la figure : en sorte qu'on a vû des ouvrages de cette espece, où l'on ne sçavoit lequel admirer, de l'art, ou de la patience du Peintre. Toutes les diverses sortes de toiles qui se fabriquoient dans ce vaste Empire, se vendoient à ces Marchez : elles étoient faites de coton & de poil de lapin, filez ensemble par les femmes ennemies de l'oisiveté, & tres-adroites à cette sorte de manufacture. On vendoit ailleurs des buyes, des cuvettes, & d'autres ouvrages d'une figure exquise & d'une poterie tres-fine, differente en couleur, &

Pag. 274.




LA VILLE DE MEXIQVE
Grandeplace de Tlatduc





en odeur même, dont ils composoient, avec une adresse surprenante, toute sorte de vaisselle necessaire au service du ménage, & à l'ornement des chambres; l'usage n'étant point d'avoir de l'or & de l'argent en vaisselle, hors le Palais de l'Empereur, où encore on ne s'en servoit qu'aux jours des plus grandes Fêtes. On y trouvoit encore dans le même ordre, avec abondance, toute sorte de fruits, de viande & de poissons, & enfin tout ce qui pouvoit contribuer au plaisir & aux besoins de la vie. L'achat & la vente se faisoient par échange, chacun donnant ce qu'il avoit de trop, pour ce qui luy manquoit. Le maiz & le cacao servoient seulement de monnoie pour les choses de moindre valeur. Ils ne se regloient point par le poids, qu'ils ne connoissoient pas; mais ils avoient differentes mesures, qui leur servoient à distinguer la quantité, outre l'usage des chifres & des nombres, par lesquels ils déterminoient le prix de chaque chose, suivant la taxe.

Il y avoit une maison où les Juges du Commerce tenoient leur Tribunal, destiné à regler les differens entre les Negocians. D'autres Ministres inferieurs alloient par les Marchez, maintenir par leur autorité, l'égalité dans les traitez: & ils rapportoient au premier Tribunal, les causes où ils trouvoient que la fraude ou l'excez du prix meritoient quelque châtiment. Nos Espagnols admirerent avec justice, la premiere fois, l'abondance, la diversité, l'ordre & la Police de ces Marchez, où cette multitude presque infinie de Peuple trafiquoit si paisiblement. C'étoit veritablement un spectacle merveilleux, qui representoit d'une seule vûë, la grandeur & le Gouvernement de cet Empire.

Les Temples, s'il est permis de leur donner ce nom, s'élevoient magnifiquement au-dessus de tous les autres édifices. Le plus grand, lieu de la residence du Chef de ces infames Sacrificateurs, étoit consacré à l'Idole *Viztzilipuztli*, qui signifioit en leur langue le Dieu de la guerre, & qui passoit pour le Souverain de tous leurs Dieux. On peut juger, par cet attribut de Souveraineté, combien cette Nation estimoit l'art militaire. Les Soldats Espagnols appelloient cette Idole *Huchilobos*, par corrruption de nom & de prononciation; & c'est ainsi que Bernard Diaz l'a nommée, parce qu'il trouvoit la même difficulté à écrire son vrai nom. Nos Auteurs sont fort opposez les

uns aux autres, sur la description de ce superbe bâtiment. Herrera s'est entierement attaché à celle de Gomara: ceux qui l'ont vû depuis, avoient d'autres choses en tête; & les Auteurs modernes en ont formé des desseins suivant leur imagination. Nous suivons le Pere Joseph d'Acosta, & d'autres plus éxacts & mieux informez.

On entroit d'abord dans une grande place quarrée, & fermée d'une muraille de pierre, où plusieurs couleuvres de relief, entrelassées de diverses manieres au dehors de la muraille, imprimoient de l'horreur, principalement à la vûë du frontispice de la premiere porte, qui en étoit chargé, non sans quelque signification misterieuse. Avant que d'arriver à cette porte, on rencontroit une espece de Chapelle, qui n'étoit pas moins affreuse: elle étoit de pierre, élevée de trente degrez, avec une terrasse en haut, où on avoit planté sur un même rang, & d'espace en espace, plusieurs troncs de grands arbres taillez également, qui soûtenoient des perches qui passoient d'un arbre à l'autre. Ils avoient enfilé par les tempes, à chacune de ces perches, quelques cranes des malheureux qui avoient été immolez, dont le nombre, qu'on ne peut rapporter sans horreur, étoit toûjours égal; parce que les Ministres du Temple avoient soin de remplacer celles qui tomboient par l'injure du tems: déplorable trophée, où l'ennemi du genre humain étaloit les marques de sa rage, que ces Barbares conservoient sans aucun remords de la nature, où la cruauté prenoit le masque de la Religion, & où la mort, accompagnée de tout ce qu'elle a de terrible, devenoit familiere aux yeux par l'habitude.

Les quatre côtez de la place avoient chacun une porte qui se répondoient, & étoient ouvertes sur les quatre principaux vents. Chaque porte avoit sur son portail quatre statuës de pierre, qui sembloient par leurs gestes montrer le chemin, comme si elles eussent voulu renvoïer ceux qui n'étoient pas bien disposez: elles tenoient le rang de Dieux Liminaires, ou Portiers, parce qu'on leur donnoit quelques reverences en entrant. Les logemens des Sacrificateurs & des Ministres étoient appliquez à la partie interieure de la muraille de la place, avec quelques boutiques qui en occupoient tout le circuit, sans retrancher que fort peu de chose de sa capacité, si vaste, que huit

à dix mille perſonnes y danſoient commodément, aux jours de leurs Fêtes les plus ſolemnelles.

Au centre de cette place s'élevoit une grande machine de pierre, qui par un tems ſerein, ſe découvroit au-deſſus des plus hautes tours de la Ville. Elle alloit toûjours en diminuant, juſqu'à former une demi-piramide, dont trois des côtez étoient en glacis, & le quatriéme ſoûtenoit un eſcalier: édifice ſomptueux, & qui avoit toutes les proportions de la bonne architecture. Sa hauteur étoit de ſix-vingts degrez, & ſa conſtruction ſi ſolide, qu'elle ſe terminoit en une place de quarante pieds en quarré, dont le plancher étoit couvert fort proprement de divers carreaux de jaſpe de toute ſorte de couleurs. Les piliers ou appuis d'une maniere de baluſtrade qui regnoit autour de cette place, étoient tournez en coquille de limaçon, & revêtus par les deux faces, de pierres noires ſemblables au jeais, appliquées avec ſoin, & jointes par le moïen d'un bitume rouge & blanc; ce qui donnoit beaucoup d'agrément à tout cet édifice.

Aux deux côtez de la baluſtrade, à l'endroit où l'eſcalier finiſſoit, deux ſtatuës de marbre ſoûtenoient, d'une maniere qui exprimoit fort bien leur travail, deux grands chandeliers d'une façon extraordinaire. Plus avant, une pierre verte s'élevoit de cinq pieds de haut, taillée en dos d'âne, où l'on étendoit ſur le dos le miſerable qui devoit ſervir de victime, afin de luy fendre l'eſtomac, & d'en tirer le cœur. Au-deſſus de cette pierre, en face de l'eſcalier, on trouvoit une Chapelle, dont la ſtructure étoit ſolide & bien entenduë, couverte d'un toit de bois rare & precieux, ſous lequel ils avoient placé leur Idole, ſur un Autel fort élevé, entouré de rideaux. Elle étoit de figure humaine, aſſiſe ſur un trône ſoûtenu par un globe d'azur, qu'ils appelloient le Ciel. Il ſortoit des deux côtez de ce globe, quatre bâtons, dont le bout étoit taillé en tête de ſerpent, que les Sacrificateurs portoient ſur leurs épaules, lorſqu'ils produiſoient leur Idole en public. Elle avoit ſur la tête un caſque de plumes de diverſes couleurs, en figure d'oiſeau, avec le bec & la crête d'or bruni. Son viſage étoit affreux & ſevere, & encore plus enlaidi par deux raies bleuës qu'elle avoit, l'une ſur le front, & l'autre ſur le nez. Sa main droite s'appuïoit ſur une couleu-

vre ondoïante, qui luy servoit de bâton : la gauche portoit quatre fleches, qu'ils reveroient comme un present du Ciel, & un bouclier couvert de cinq plumes blanches mises en croix. Tous ces ornemens, ces marques & ces couleuvres, avoient leur signification misterieuse: sur quoy ces miserables debitoient mille rêveries, avec des reflexions dignes de pitié.

Une autre Chapelle á gauche de la premiere, & de la même fabrique & grandeur, enfermoit l'Idole appellée *Tlaloch*, qui ressembloit parfaitement à celle qu'on vient de décrire : aussi tenoient-ils ces Dieux pour freres, & si bons amis, qu'ils partageoient entr'eux le pouvoir souverain sur la guerre ; égaux en force, & uniformes en volonté. C'est par cette raison qu'ils ne leur offroient à tous deux qu'une même victime, que les prieres étoient en commun, & qu'ils les remercioient également des bons succez ; tenant, pour ainsi dire, leur devotion en équilibre.

Le tresor de ces deux Chapelles étoit d'un prix inestimable : les murailles & les Autels étoient couverts de joïaux & de pierres precieuses, sur des plumes de couleurs. Il y avoit huit Temples dans la Ville, aussi riches, & bâtis à peu prés de la même maniere. Les autres moindres alloient à deux mille, où on adoroit autant d'Idoles differentes en nombre, en figure, & en pouvoir. A peine y avoit-il une ruë qui n'eût son Dieu tutelaire : & il n'est point de mal dont la nature se fait païer un tribut par nôtre infirmité, qui n'eût son Autel, où ils couroient pour y trouver le remede. Leur imagination blessée se forgeoit des Dieux de sa propre crainte, sans considerer qu'ils affoiblissoient le pouvoir des uns, par celuy qu'ils attribuoient aux autres : ainsi le Demon augmentoit son Empire à tous momens, par une horrible tyrannie sur des creatures raisonnables, dont il étoit en possession depuis tant de siecles ; sur quoy il faut admirer la profondeur des jugemens incomprehensibles du Tres-haut.




Le grand Temple de Mexique

la longe, & dreſſez pour le plaiſir de la fauconnerie. Les Mexicains étoient tres-ſçavans en cet éxercice, parce qu'ils avoient des oiſeaux d'une race excellente, pareils aux nôtres, & qui ne leur cedoient point en la docilité avec laquelle ils reviennent au leurre, & en la vigueur avec laquelle ils fondent ſur la proie. Entre les oiſeaux qui étoient en cage, il y en avoit d'une grandeur & d'une fierté ſi extraordinaire, qu'ils paroiſſoient des monſtres; ſur tout des aigles de cette eſpece que l'on nomme Roïale, d'une taille ſurprenante, & d'une prodigieuſe voracité: juſques-là, qu'on trouve un Auteur qui avance, qu'un de ces aigles mangeoit un mouton à chaque repas. Il nous doit ſçavoir gré, de ce que nous n'appuïons pas de ſon nom, un diſcours qu'il nous paroît avoir crû avec trop de facilité.

En une ſeconde cour de cette Maiſon, on voïoit toutes les bêtes ſauvages dont on faiſoit preſent à Motezuma, ou qui étoient priſes par ſes Chaſſeurs. On gardoit les feroces, comme les lions, les tygres, les ours, & les autres eſpeces que la Nouvelle Eſpagne produit, en de fortes cages de bois rangées en bon ordre dans un lieu couvert. Mais rien ne ſurprenoit tant, que la vûë du taureau de Mexique, tres-rare composé de pluſieurs & divers animaux; tenant du chameau, la boſſe ſur les épaules; du lion, le flanc ſec & retiré, la queuë touffuë, & le col armé de longs crins, en maniere de jube; & du taureau, les cornes & le pied fendu, outre qu'il imitoit la ferocité de ce dernier, dans la vigueur & la legereté avec laquelle il attaquoit. Cette eſpece d'amphiteatre parut aux Eſpagnols, digne d'un grand Prince; puiſque c'eſt un uſage établi dans le Monde, de toute antiquité, de ſignifier la grandeur des hommes par le ſimbole des animaux qui ont de la fierté.

Quelques uns de nos Ecrivains ont pretendu qu'en un lieu ſecret de ce Palais, on nourriſſoit, de viandes choiſies, une horrible quantité d'animaux venimeux, en differens vaſes & en diverſes cavernes, comme viperes, ſerpens à ſonnette, ſcorpions; enfin ils ont pouſſé la choſe juſques aux crocodiles: mais ils ajoûtent que cet étalage de venimeuſe grandeur ne parut point aux yeux des Eſpagnols, qui en trouverent ſeulement les veſtiges. Cette reſerve donne bien un air de fable à

ble à ce recit : & il y a beaucoup d'apparence qu'il n'étoit fondé que ſur l'opinion des Indiens, qui le croïoient ainſi ; & que c'étoit une de ces horreurs que le vulgaire invente pour charger la fierté des Tyrans, particulierement quand il les ſert avec peine, & qu'il en parle avec crainte.

Au premier étage de cette cour occupée par les animaux, étoit un grand appartement pour les boufons, les bâteleurs & les joüeurs de gobelets, qui ſervoient au divertiſſement du Prince. Ils mettoient en ce rang juſques aux monſtres, comme les nains, les boſſus, & les autres erreurs de la nature. Chaque eſpece avoit ſon quartier ſeparé, & des Maîtres à part, qui leur montroient toute ſorte de tours d'adreſſe & de ſoupleſſe, avec des Officiers qui avoient ſoin de les regaler : ce qui ſe faiſoit avec tant d'ordre, qu'il ſe trouvoit entre les pauvres, quelques peres qui défiguroient leurs enfans, afin de leur procurer les commoditez de la vie dans cette retraite, en leur donnant pour tout merite leur difformité.

La grandeur de Motezuma ne ſe reconnoiſſoit pas moins en deux autres Maiſons, où l'on conſervoit toutes ſortes d'armes : l'une ſervoit comme d'arſenal, où on les fabriquoit ; & l'autre de magazin. Tous les excellens Ouvriers en cet art, vivoient & travailloient en la premiere de ces Maiſons. Ils étoient diſtribuez en differentes boutiques, ſuivant leur emploi : en l'une on planoit les baguettes deſtinées à ſervir de fleches : en l'autre on tailloit les pierres à fuſil, qui devoient en faire la pointe. Ainſi chaque eſpece d'armes offenſives, ou défenſives, avoit ſon Ouvrier & ſes Officiers ſeparez, outre certains Surintendans qui tenoient regiſtre à leur maniere, de la quantité, & du prix de tout ce qui ſe faiſoit. L'autre Maiſon, dont le bâtiment avoit plus d'apparence, ſervoit, comme on a dit, de magazin à ſerrer ces armes lorſqu'elles étoient achevées, & de là on les diſtribuoit aux armées & aux Places frontieres, ſuivant la neceſſité. Les armes deſtinées à la perſonne de l'Empereur, étoient à l'appartement le plus élevé, ſuſpenduës au long des murailles, en tres-bon ordre. On voïoit d'un côté les arcs, les fleches & les carquois, enrichis de pluſieurs ornemens d'or & de pierres precieuſes. Les épées & les maſſuës, d'un bois extraordinaire, étoient de l'autre

côté, armées de pierres à fuzil qui en faiſoient le trenchant: la garniture de la poignée n'étoit pas moins riche que celle des carquois. D'autre part, on avoit rangé les dards & les armes de jet; le tout ſi luiſant & ſi proprement tenu, juſques aux frondes & aux pierres, qu'il y avoit lieu d'admirer cette éxactitude. On voïoit encore differentes façons de cuiraſſes ou de ſalades, faites de lames ou de feüilles d'or; pluſieurs caſaques de coton piqué, qui reſiſtoient aux fleches; de tres jolies inventions de boucliers; & une eſpece de pavois ou de rondaches de peaux impenetrables, qui couvroient tout le corps, & qui juſques à l'occaſion de combatre, ſe portoient roulées ſur l'épaule gauche. Cette grande quantité d'armes ſurprit les Eſpagnols, qui la trouverent un meuble digne d'un Prince, & d'un Prince guerrier, qui faiſoit voir ainſi en même-tems, ſon opulence & ſon inclination.

Toutes ces Maiſons étoient accompagnées de grands jardins, tres-bien cultivez. Motezuma ne ſe plaiſoit pas à y voir des arbres fruitiers, ou des legumes; au contraire, il diſoit que les potagers n'étoient propres qu'aux perſonnes de baſſe condition, & que les Princes ne devoient rechercher que le plaiſir en cette ſorte de dépenſe, ſans s'attacher au profit. Il n'avoit donc dans ſes jardins, que des fleurs d'une tres-agreable diverſité, & d'une odeur charmante, avec des herbes medecinales, diſpoſées en pluſieurs compartimens, & même dans les ſales à manger. Il prenoit un ſoin particulier, de faire tranſplanter dans ſes parterres tous les ſimples rares que la fertilité de la terre produit en abondance en ce Païs-là, où les Medecins n'avoient point d'autre étude, que celle de connoître leurs noms & leurs proprietez. Ils en avoient pour toutes les maladies, qu'ils chaſſoient par les ſucs & les ſirops, ou par l'application de ces herbes dont ils compoſoient tous leurs remedes, avec des effets ſurprenans, confirmez par l'experience, qui ſans s'amuſer à une recherche inutile de la cauſe des maux, ne s'appliquoit qu'à rendre la ſanté aux malades. On prenoit gratuitement aux jardins du Roi, toutes les herbes dont les Medecins faiſoient leurs recettes, & dont les infirmes avoient beſoin: & Motezuma avoit ſoin de s'informer de leur effet, tirant quelque vanité de leur ſuccez, ou étant perſuadé qu'il ſatisfaiſoit au devoir d'un Souverain, en pro-

curant à ſes Sujets le bien de la ſanté.

Par tous ces Jardins, & dans toutes ces Maiſons, on voïoit pluſieurs fontaines d'eau douce, qu'ils tiroient des montagnes voiſines, par differens conduits juſques aux chauſſées, d'où elles alloient par des canaux couverts à la Ville de Mexique. On y avoit dreſſé quelques fontaines pour la commodité publique; & on permettoit, moïennant un tribut conſiderable, que les Indiens vendiſſent par les ruës, l'eau qu'ils pouvoient tirer par leur induſtrie, de quelques reſervoirs particuliers. La commodité des fontaines s'augmenta beaucoup ſous l'Empire de Motezuma, puiſqu'un de ſes plus beaux ouvrages fut ce grand canal, par lequel les eaux vives qu'on avoit découvertes en la montagne de *Chapultepec*, viennent à Mexique. Cette montagne eſt éloignée d'une lieuë de la Ville; & l'Empereur prit luy-même la peine de tracer ce conduit, & un grand reſervoir de pierre, où toutes ces eaux ſe raſſembloient. Il fit niveler leur hauteur, & la pente qu'il faloit donner au courant; aprés quoy on bâtit par ſon ordre, une groſſe muraille de fortes pierres, qui ſoûtenoient deux canaux fort bien conroïez d'une terre-glaiſe excellente. L'eau couloit tour à tour par l'un de ces canaux, durant que l'on nettoïoit l'autre: & Motezuma tira tant de gloire de cet ouvrage, tres-utile à ſes Peuples, qu'il commanda qu'on y mît ſa repreſentation, & celle de ſon pere, taillées en demi-relief ſur deux pierres, avec quelque reſſemblance; tant il avoit d'ambition de ſe rendre recommandable à la poſterité, par ce bien-fait.

Entre tous les ouvrages de cet Empereur, celuy qui ſurprit davantage les Eſpagnols, fut le Palais que les Mexicains appelloient la Maiſon de triſteſſe: c'eſt où il ſe retiroit quand il avoit perdu quelqu'un de ſes parens, & aux autres occaſions d'une calamité publique, ou de quelque mauvais ſuccez, qui demandoit une démonſtration publique d'affliction. L'architecture de ce Palais imprimoit une certaine horreur: les murailles, le toit, & tous les meubles en étoient noirs & lugubres. Les fenêtres en étoient petites, & fermées par une eſpece de jalouſies, qui ne donnoient, ce ſemble, qu'à regret, paſſage à la lumiere, & qui ne la recevoient qu'afin de faire mieux remarquer l'obſcurité. Il demeuroit en cet effroïable ſejour, juſqu'à ce qu'il eût épuiſé ſes regrets & ſes plaintes: &

c'eſt où le Demon luy apparoiſſoit le plus ſouvent ; ſoit que le Prince des Tenebres ſe plaiſe en ces lieux d'horreur ; ſoit à cauſe du rapport qu'ont entr'eux le malin Eſprit, & l'humeur melancolique.

L'Empereur avoit encore hors de la Ville, des Maiſons de campagne ornées de pluſieurs fontaines, qui fourniſſoient abondamment de l'eau pour les bains, & pour les étangs, où il prenoit le plaiſir de la pêche. Ces Maiſons étoient proche des forêts, où il s'éxerçoit à la chaſſe, qu'il aimoit, & qu'il entendoit fort bien ; perſonne n'étant plus adroit que luy, à manier l'arc & la fleche. Son plus grand divertiſſement étoit cette eſpece de chaſſe qu'on appelle batuë : il ſe faiſoit accompagner de tous les Nobles de ſa Cour, dans un parc d'une tres-grande étenduë, entouré par tout d'un foſſé plein d'eau, bordé de forts épais, des montagnes voiſines, qui ſervoient ſouvent de retraite aux tygres & aux lions. Il y avoit à Mexique, & ailleurs, des gens deſtinez pour cette chaſſe, qui faiſoient une grande enceinte, qu'ils retreciſſoient inſenſiblement, afin de pouſſer les bêtes dans le lieu marqué par l'Empereur, à peu prés de la maniere dont nos Chaſſeurs en uſent. Ces Indiens avoient une hardieſſe & une agilité ſurprenante, à pourſuivre & à prendre les animaux les plus farouches : & Motezuma ſe faiſoit un grand plaiſir, de les voir combatre contre ces bêtes, & de les tirer lorſqu'elles venoient à portée ; ce qu'il faiſoit toûjours avec de grands applaudiſſemens de la part de ſes Courtiſans. Il ne deſcendoit point de ſa litiere, ſi ce n'étoit en de certaines rencontres, où il trouvoit quelque hauteur commode, qu'on fortifioit toûjours de quelques paliſſades, avec une bonne proviſion de fleches pour la ſeureté de ſa perſonne. Ce n'eſt pas qu'il manquât de courage, ou qu'il cedât en force & en adreſſe, à aucun de ſes Sujets : mais il regardoit comme indignes de ſa Majeſté, ces perils auſquels on s'expoſe de gaïeté de cœur ; étant perſuadé, par une juſte attention ſur ſa dignité, qu'il n'y a que ceux de guerre qui ſoient dignes d'un Roi.

## CHAPITRE XV.

*On décrit l'éxactitude, la pompe & l'ostentation dont Motezuma se faisoit servir dans son Palais. Les mets qu'on servoit sur sa table. Ses audiences, & les autres particularitez de son œconomie, & de ses plaisirs.*

LA magnificence des bâtimens & des Palais de cet Empereur, étoit soûtenuë par l'appâreil fastueux dont il se faisoit servir, & que l'on voïoit autour de sa personne; afin de maintenir la veneration & la crainte dans l'esprit de ses Sujets. Il avoit inventé exprés de nouvelles ceremonies, qui alloient jusqu'à l'excez; parce qu'il regardoit comme un défaut à corriger, l'humanité dont les Princes ses predecesseurs en avoient usé avec leurs Peuples. Nous avons déja dit qu'il augmenta au commencement de son Regne, le nombre, la qualité & le lustre des Officiers de sa Maison. Il n'y admit que des personnes Nobles, plus ou moins illustres, selon le merite de leurs emplois. Ses Conseillers resisterent beaucoup à ce changement, disant qu'il ne faloit pas desesperer le Peuple par cette exclusion, qui le deshonoroit: neanmoins Motezuma suivit le conseil que sa vanité luy donnoit. Une de ses maximes étoit, qu'un Prince ne doit favoriser que de loin, des gens à qui la misere ôte les sentimens, ou le pouvoir, de reconnoître un bien qu'on leur fait; & que l'honneur de sa confiance n'est point fait pour des gens du vulgaire.

Ce Prince avoit deux sortes de garde: l'une de Soldats, si nombreuse, qu'elle occupoit toutes les cours de son Palais, outre diverses esquadres qui étoient aux principales portes: l'autre de Nobles, introduite sous son Regne. Elle consistoit en deux cens hommes, de qualité connuë & distinguée, qui entroient tous les jours en faction au Palais, à deux fins; l'une de garder la personne de l'Empereur, & l'autre de l'accompagner par tout. Le service de ces Nobles se faisoit tour à

tour par brigades, partagées en ſorte, qu'elle comprenoit toute la Nobleſſe, non-ſeulement de la Ville, mais encore du Roïaume; & quand leur tour étoit venu, ils venoient des Villes les plus éloignées, rendre ce devoir à l'Empereur. Leur poſte étoit dans l'antichambre, où ils mangeoient de ce qu'on deſſervoit de deſſus la table de l'Empereur, qui leur permettoit quelque fois d'entrer dans ſa chambre, où il les faiſoit appeller: ce n'étoit pas tant à deſſein de les favoriſer, que pour ſçavoir s'ils aſſiſtoient en perſonne à la garde, & les tenir en reſpect. Motezuma ſe vantoit d'avoir mis cette garde ſur pied, par une politique aſſez rafinée, diſant à ſes Miniſtres, qu'elle luy ſervoit à éxercer l'obéïſſance des Nobles, en leur apprenant à vivre dans la dépendance, & à connoître les bons Sujets qu'il avoit dans ſon Empire, afin de les emploïer ſuivant leur capacité.

Les Empereurs de Mexique ſe marioient, avec les filles des Rois qui étoient leurs Vaſſaux; & Motezuma avoit deux femmes de cette qualité. Elles avoient également le titre d'Imperatrice, & chacune ſon appartement ſeparé, avec la même magnificence, & le même éclat dans leur Cour. Le nombre de ſes concubines étoit exceſſif & ſcandaleux, puiſqu'on trouve dans les Auteurs, qu'il y avoit en ſon Palais juſqu'à trois mille femmes, tant Maîtreſſes, que ſuivantes: & que de toutes les filles qui naiſſoient dans l'étenduë de ſon Empire avec quelque beauté, il ne s'en trouvoit pas une qui ne paſſât par l'éxamen, de ſes ſales deſirs; parce que les Intendans avoient ſoin de les rechercher par tout, comme un tribut ou un hommage dû à l'Empereur, faiſant une affaire d'Etat de la débauche de leur Prince.

Il ſe dégoûtoit aiſément de cette ſorte de femmes; & il leur procuroit d'abord un établiſſement, afin que d'autres vinſſent occuper leur place. Elles ne manquoient point de mari, même entre les Indiens les plus conſiderables; parce qu'elles ſortoient du Palais fort riches, & même fort honorées, ſuivant l'opinion de ces Peuples: tant on étoit éloigné de mettre l'honnêteté au rang des vertus, en une Religion où tout ce qui peut outrager la raiſon naturelle étoit non ſeulement permis, mais encore ordonné. Cependant Motezuma affectoit de maintenir l'ordre & la modeſtie en la conduite de ces femmes. Il

en avoit plusieurs vieilles qui veilloient éxactement sur les actions des autres, sans leur souffrir la moindre indecence. Ce n'est pas qu'il fît cas de l'honnêteté ; mais c'est qu'il étoit naturellement jaloux : & ce soin qui l'obligeoit à conserver dans sa Maison les loix de la bien-seance, qui sont si loüables & si conformes à la raison, n'étoit en luy qu'un entêtement, ou un point d'honneur peu genereux, puisqu'il rouloit sur la foiblesse d'une passion condamnable.

Ses audiences étoient rares, & difficiles à obtenir ; mais elles duroient long-tems : & il se preparoit à cette action avec beaucoup de faste & d'appareil. Les Grands qui avoient l'entrée dans son appartement, y assistoient, avec six ou sept Conseillers d'Etat auprés de son siege, afin que l'Empereur pût prendre leur avis sur les matieres embarrassées. Il y avoit encore des Secretaires qui marquoient avec ces caracteres qui leur servoient de lettres, les déliberations & les arrêts du Prince, chacun suivant la fonction à laquelle il étoit destiné. Celuy qui prenoit audience entroit nuds pieds, & faisoit trois reverences sans oser lever les yeux. A la premiere il disoit, *Seigneur ;* à la seconde, *Monseigneur ;* & à la troisiéme, *Grand Seigneur.* Il faloit parler de la maniere la plus humble & la plus soûmise, & se retirer aprés sur les mêmes pas, en repetant les reverences, sans tourner le dos, & avec une extréme attention sur ses yeux ; parce qu'il y avoit là certains Ministres, qui châtioient sur le champ les moindres negligences, & que Motezuma étoit tres rigoureux sur l'observation de ces ceremonies, ce qu'on ne doit pas blâmer en un Prince, puisqu'elles embrassent une partie de ces prerogatives qui le distinguent des autres hommes, & que ces delicatesses de la Majesté Souveraine, ne laissent pas d'avoir quelque chose d'essentiel, par rapport au respect qui luy est dû. Il écoutoit avec attention, & répondoit avec severité : on eût dit qu'il mesuroit le ton de sa voix avec l'air de son visage. Si quelqu'un se troubloit en parlant, Motezuma tâchoit de le rassûrer, ou il l'adressoit à un des Ministres qui assistoient à l'audience, afin que cet homme pût luy expliquer son affaire avec plus d'assûrance : & le suppliant en étoit plûtôt dépêché, parce que l'Empereur trouvoit en cette crainte respéctueuse, quelque chose qui flatoit sa vanité. Il faisoit beaucoup valoir la

complaisance, & l'humanité dont il enduroit les impertinences des demandeurs, & la sotise de leurs pretentions. Il est vrai qu'il s'en faisoit un sujet de moderer les saillies de l'autorité Souveraine: mais il n'en venoit pas toûjours à bout; parce que l'état violent cedoit au naturel, & que l'orgueil retenu ne ressemble guere à la bonté.

L'Empereur mangeoit seul, & souvent en public; mais toûjours avec le même appareil. On couvroit ordinairement le buffet, de plus de deux cens plats de diverses viandes apprêtées selon son goût, & quelques-unes entre les autres, si bien assaisonnées, qu'elles ne plûrent pas seulement alors aux Espagnols, mais dont ils tâchent encore d'imiter l'apprêt en Espagne même : tant il est vrai qu'il n'y a point de Païs si barbare, où l'apetit ne se pique d'être ingenieux en ses dereglemens.

Avant que de se mettre à table, Motezuma faisoit la revûë des plats, afin de reconnoître la difference des ragoûts qu'ils contenoient : & aprés avoir ainsi satisfait à la friandise des yeux, il choisissoit les mets qui luy plaisoient le plus. Le reste étoit distribué entre les Nobles de sa garde : & cette profusion, qui se faisoit reglément chaque jour, étoit la moindre partie de la dépense ordinaire de sa table, puisque tous ceux qui avoient leur logement dans le Palais mangeoient à ses dépens, ainsi que les autres, que leur devoir, ou leurs Charges, appelloient auprés de sa personne. La table de l'Empereur étoit grande, mais fort basse; & son siege, un tabouret proportionné à la hauteur de sa table. Les napes étoient de toile de coton tres-blanc & tres-fin, & les serviettes de même étofe, plus longues que larges. La sale où il mangeoit étoit partagée par une barriere, ou un balustre, qui sans empêcher de voir l'Empereur, arrêtoit la foule des Courtisans & de ses Domestiques. Au-dedans du balustre & proche de la table, trois ou quatre des plus anciens Ministres, & des plus en faveur, se tenoient autour de la personne de l'Empereur; & un des premiers Officiers recevoit les plats auprés du balustre. Ils étoient apportez par vingt femmes parées magnifiquement, qui servoient la viande, & donnoient à boire au Prince, avec les mêmes reverences dont on usoit dans leurs Temples. Les plats étoient d'une poterie tres-fine, & ne servoient qu'une seule

ſeule fois, ainſi que les napes & les ſerviettes, qui étoient auſſitôt diſtribuées aux Officiers. Les vaſes, ou coupes, étoient d'or, avec leurs ſoûcoupes de même métail : neanmoins Motezuma beuvoit quelque-fois dans des taſſes de cocos, ou dans des coquilles rares & richement garnies. Ils avoient pluſieurs ſortes de boiſſons ; & l'Empereur deſignoit celles dont il vouloit boire. Quelques-unes étoient relevées par de bonnes odeurs ; les autres ſe faiſoient du ſuc de quelques herbes propres à conſerver la ſanté, ou de quelque autre compoſition d'une qualité moins exquiſe. Il uſoit fort moderément de ces vins, ou pour mieux dire, de ces bieres que les Indiens faiſoient du maiz, dont le grain infuſé quelque-tems, & boüilli enſuite, compoſoit un breuvage qui donnoit à la tête, comme le vin le plus fort. A la fin du repas, Motezuma prenoit ordinairement une eſpece de chocolat à la maniere du Païs, qui conſiſtoit en la ſimple ſubſtance de cacao, batuë avec le *Molinille,* juſqu'à remplir la chocolatiere d'écume, bien plus que de liqueur : apres quoy il fumoit du tabac mêlé avec de l'ambre-gris. Cette habitude vicieuſe paſſoit pour un remede entre les Mexicains, & même il y entroit quelque peu de ſuperſtition ; parce que le ſuc de cette herbe étoit un des ingrediens dont leurs Sacrificateurs ſe ſervoient à s'exciter ces vapeurs furieuſes dont ils avoient beſoin pour troubler leur cerveau & leur raiſon, lorſqu'ils avoient commerce avec le Demon.

Trois ou quatre boufons des plus habiles aſſiſtoient ordinairement à ſes repas, où ils cherchoient à le divertir par les manieres ordinaires à cette ſorte de gens, qui font conſiſter leur bonheur à faire rire les autres, & qui déguiſent en agrément le manque de reſpect. Motezuma diſoit qu'il les ſouffroit auprés de ſa perſonne, parce qu'ils luy apprenoient quelques veritez : mais quiconque les cherche parmi ces gens-là, a peu de goût pour elles, ou il les confond avec les flateries. Neanmoins ce diſcours tient lieu entre ſes bons mots : & ce que nous y trouvons de remarquable, eſt qu'un Prince barbare ſentoit la foibleſſe qu'il y a de s'arrêter à ces miſerables, puiſqu'il cherchoit des couleurs honnêtes, afin de l'excuſer.

Aprés que l'Empereur avoit donné quelque-tems au repos, on faiſoit entrer ſes Muſiciens, ou Joüeurs de flûtes, & de

certaines coquilles, qui malgré la diversité des sons de leurs instrumens, ne laissoient pas de faire une espece de concert. Ils chantoient diverses poësies, dont les vers, quoyque differens en mesures, avoient leur nombre & leur cadence: pour les tons, ils les diversifioient à la discretion de l'oreille, & neanmoins avec quelque modulation. Le sujet ordinaire de ces compositions, étoit les actions des ancêtres de Motezuma, ou les victoires & autres avantages des Rois ses predecesseurs. Ils les chantoient aussi dans les Temples; & les enfans les apprenoient par cœur, afin que les exploits de leur Nation ne fussent point effacez par l'oubli : & ces chansons tenoient lieu d'histoire, pour ceux qui n'avoient pas l'intelligence des peintures & des hieroglyfes de leurs Annales. Les Mexicains avoient aussi leurs chansons de plaisir, dont ils se servoient dans leurs danses, en maniere de dialogue, avec des reprises d'une musique moins bruïante : & ils avoient tant d'inclination à ces divertissemens, & à tous les autres spectacles, où ils reüssissoient fort bien, que presque tous les soirs on voïoit quelque fête publique, en quelqu'un des quartiers de la Ville; tantôt de la Noblesse, & tantôt du Peuple : & elles devinrent plus magnifiques & plus frequentes en cette saison en faveur des Espagnols, & aussi pour faire plaisir à l'Empereur, qui ordonnoit ces réjoüissances, & qui y assistoit, contre les regles de l'austerité qu'il s'étoit prescrite; comme s'il eût voulu, par un motif secret d'ambition, que les exercices de l'oisiveté tinssent leur rang entre les pompes de sa Cour.

Le plus celebre de leurs divertissemens, étoit une espece de bal, qu'ils appelloient *Mitoles*. Il consistoit en un concours effroïable de diverses personnes, dont les uns venoient fort parez, les autres déguisez sous des figures extraordinaires, & les Nobles mêlez avec le Peuple, sans aucune distinction. Ils citoient quelques Rois qui avoient même entrée dans cette danse. On la faisoit au son de deux timbales de bois creusé, inégales en grandeur & en son; l'un bas, & l'autre élevé, avec quelque consonance. Ils entroient deux à deux; & aprés quelques retours & quelques figures, ils formoient un rond, & tous sautoient en même-tems, sans perdre la cadence. Lorsqu'un cercle étoit las, un autre luy succedoit, & faisoit des sauts & des figures differentes, à l'imitation de celles que


Pag. 290



l'antiquité a tant celebrées, ſous divers noms. Enfin tout ſe mêloit en cadence, avec des cris de joie, juſqu'à ce que les ſantez qu'ils ſe portoient l'un à l'autre (car ils ſe faiſoient un honneur de bien boire à cette fête) euſſent introduit la confuſion ordinaire entre les yvrognes ; ce qui faiſoit ceſſer la danſe, ou la convertiſſoit en une réjoüiſſance plus fole, & fort dereglée.

D'autres-fois le Peuple s'aſſembloit dans les places publiques, ou ſur les degrez des Temples, où l'on produiſoit divers ſpectacles ou jeux. C'étoit des défis pour tirer au blanc, ou faire d'autres preuves d'une adreſſe ſurprenante, avec l'arc & la fleche. Ils couroient auſſi, ou luitoient l'un contre l'autre, ſous de certaines conditions ; & le vainqueur recevoit un prix aux dépens du public. Ils avoient des hommes qui danſoient ſur la corde, ſans contrepoids, avec beaucoup d'agilité ; & d'autres qui ſautoient & ſe retournoient pluſieurs fois ſur les épaules de ces premiers. Un de leurs jeux étoit celuy de la pelotte : c'étoit comme une groſſe balle faite d'une eſpece de gomme, qui ſans être ni dure, ni caſſante, bondiſſoit comme un balon. Ils s'aſſembloient un certain nombre, dont ils faiſoient deux partis ; & la balle étoit quelque-fois long-tems en l'air, juſqu'à ce qu'un des deux partis l'eût pouſſée à un certain but, & gagné le jeu. Cette victoire ſe diſputoit avec tant de ſolemnité, que les Prêtres y aſſiſtoient, par une ſuperſtition ridiculle, avec leur Dieu de la Balle ; & aprés l'avoir placé à ſon aiſe, ils conjuroient le tripot, par de certaines ceremonies, afin de corriger les hazards du jeu, ſuivant leur fole imagination, & de rendre la fortune égale entre les joüeurs.

Il ſe paſſoit peu de jours où la Ville n'eût quelque divertiſſement de cette nature ; & Motezuma ſe plaiſoit à tenir l'eſprit du Peuple égaïé par ces regales. Ce n'eſt pas qu'ils conviſſent à ſon caractere, ni qu'il ignorât les deſordres qu'il faut pardonner, ou diſſimuler, en ces mouvemens d'une multitude agitée ; mais il jugeoit d'ailleurs, qu'il étoit neceſſaire de divertir ces eſprits inquiets, dont la fidelité luy étoit toûjours ſuſpecte : miſerable capitulation d'un Tyran avec ſes Sujets, à qui il laiſſe des amorces qui les portent au vice, afin d'étoufer les reflexions qu'ils pourroient faire ſur leur

misere; & maudite servitude de la tyrannie, d'avoir un infame recours à des desordres, pour introduire l'esclavage sous un masque de liberté.

---

## CHAPITRE XVI.

*Les grandes richesses de Motezuma. La maniere dont on gouvernoit ses finances, & dont on rendoit la Justice; & d'autres particularitez du Gouvernement civil & militaire des Mexicains.*

LEs richesses de l'Empereur étoient si grandes, qu'elles ne suffisoient pas seulement à soûtenir la dépense & les délices de sa Cour; mais encore à entretenir sur pied deux ou trois armées en campagne, afin de dompter les rebelles, ou couvrir ses frontieres, outre un fond considerable qu'il mettoit en reserve dans son épargne. Les mines d'or & d'argent apportoient un grand profit à la Couronne. Les salines, & les autres droits établis de toute ancienneté, n'en produisoient pas moins; mais le capital de ses revenus venoit des contributions de ses Sujets, que Motezuma avoit poussées jusqu'à des sommes excessives. Tous les hommes de travail de ce grand Empire païoient le tiers du revenu des terres qu'ils faisoient valoir: les ouvriers en rendoient autant du prix de leurs manufactures: les pauvres apportoient à la Cour, sans aucun salaire, tout ce que les autres devoient contribuer, ou ils reconnoissoient leur dépendance, par quelque autre service personnel.

Il y avoit divers Tribunaux répandus par tout l'Empire, qui avec le secours des Jurisdictions ordinaires, recueilloient les impôts, & les envoïoient à la Cour. Ces Ministres dépendoient du Tribunal de l'Epargne, qui residoit en la Ville capitale: & ils étoient obligez de rendre un compte exact du revenu des Provinces dont ils avoient l'Intendance. Leurs fraudes & leurs negligences étoient également châtiées; & il y alloit de la vie: ce qui faisoit naître les violences dont

ils usoient à éxiger les droits, puisque la misericorde n'étoit pas un moindre crime que le larcin, en la personne du Ministre.

Les plaintes des Peuples étoient grandes, & Motezuma ne les ignoroit pas : mais il mettoit l'oppression de ses Sujets entre les plus fines maximes de la politique, disant qu'il connoissoit leurs méchantes inclinations, & qu'ils avoient besoin de cette charge afin d'établir leur repos, puisqu'il n'en pourroit esperer d'obeïssance, s'il les laissoit enrichir ; tres-habile à inventer des pretextes & des couleurs qui eussent quelque apparence de raison. Les Places voisines de la Ville capitale fournissoient du monde pour travailler aux ouvrages de l'Empereur. Elles envoïoient du bois à son Palais, ou elles contribuoient quelque autre chose aux dépens de leurs Communautez.

Le tribut des Nobles étoit, d'assister à la garde de la personne du Prince, ou de servir dans ses armées, avec un certain nombre de leurs Vassaux. Ils luy faisoient, outre cela, de continuels presens, qu'il recevoit comme des dons, sans oublier de leur faire sentir qu'ils y étoient obligez. Il avoit plusieurs Tresoriers differens, suivant les diverses especes des choses qui entroient en son Empire : & le premier Tribunal délivroit tout ce qui étoit necessaire à la dépense de la Maison de l'Empereur, & à la subsistance des armées. Les mêmes Ministres avoient soin de mettre à part ce qui restoit, afin de le porter au tresor Roïal : ils le reduisoient en especes, qui pussent être conservées long-tems, particulierement en pieces d'or, dont ils connoissoient & estimoient la valeur, sans que l'abondance fît rabatre rien de son prix : au contraire, les grands Seigneurs le recherchoient & le gardoient avec soin ; soit qu'ils fussent charmez par la noblesse & la beauté de ce métail ; soit que sa destinée le porte à être plûtôt la victime de l'avarice des hommes, que le secours de leurs besoins.

La maniere dont les Mexicains se gouvernoient étoit considerable, par le juste rapport que toutes les parties du Gouvernement avoient les unes aux autres. Outre le Conseil des Finances, qui s'appliquoit, ainsi qu'on l'a dit, à la dispensation des revenus de la Couronne & du Domaine de l'Empe-

reur, il y avoit un Conſeil de Juſtice, où on relevoit les appellations de tous les Tribunaux inferieurs ; un Conſeil de Guerre, dont les Officiers avoient ſoin de la levée & de la ſubſiſtance des troupes ; & un Conſeil d'Etat, qui ſe tenoit ordinairement en preſence du Prince, & où l'on déliberoit ſur les affaires de la plus grande importance. Ils avoient encore leurs Juges de Commerce, outre pluſieurs autres Miniſtres, comme des Prevôts de Cour, qui faiſoient la ronde par la Ville, & qui pourſuivoient les malfaicteurs. Ils avoient en main des bâtons qui marquoient leurs Charges, & ils étoient accompagnez de quelques Sergens. Leur Tribunal etoit en un endroit de la Ville, où ils s'aſſembloient pour juger les procez en premiere inſtance. Tous les jugemens étoient ſommaires & ſans écritures : le demandeur & le défendeur paroiſſoient chacun avec ſes raiſons & ſes témoins, & la conteſtation étoit decidée ſur le champ. On l'éxaminoit un peu plus long-tems, s'il y avoit lieu d'appel au Tribunal ſuperieur. Ils n'avoient point de Loix écrites, mais ils ſe gouvernoient ſelon l'uſage établi par leurs ancêtres ; la coûtume leur tenant lieu de Loi, lorſque la volonté du Prince n'alteroit point la coûtume. Tous ces Conſeils étoient composez de perſonnes d'une experience conſommée dans les Charges de la guerre & de la paix : mais il n'y avoit que les Electeurs de l'Empire qui euſſent ſeance au Conſeil d'Etat. Les plus anciens Princes du ſang Roïal montoient ſucceſſivement à cette dignité d'Electeur : & quand il ſe preſentoit quelque matiere de grande conſideration, on appelloit au Conſeil les Rois de Tezeuco & de Tacuba, qui étoient les principaux Electeurs, par une ancienne prerogative, qui leur venoit par droit de ſucceſſion. Les quatre premiers Conſeillers étoient logez & nourris dans le Palais, afin d'être toûjours auprés de la perſonne du Roi, & de luy donner leurs avis ſur les affaires, qu'il ne prenoit le plus ſouvent, que pour autoriſer ſes Decrets dans l'eſprit du Peuple.

Ils apportoient une égale attention, à récompenſer le merite, & à punir les crimes. Les capitaux étoient, l'homicide, le vol, l'adultere, & les moindres irreverences contre la perſonne du Prince, ou contre la Religion. Les autres fautes ſe pardonnoient aiſément, parce que la Religion même

desarmoit la Justice, en permettant les vices. On punissoit aussi de mort, le defaut d'integrité dans les Ministres ; & il n'y avoit point de peché veniel pour ceux qui éxerçoient des Offices publics. Motezuma avoit renouvellé cette coûtume à toute rigueur : il faisoit des diligences secretes & exquises, pour être informé de leur conduite, jusqu'à tenter leur desinteressement par des regales considerables, qui leur étoient presentez de la main de quelques personnes de confiance, dont ils ne se défioient pas. Celuy qui faisoit un faux pas sur ce sujet, étoit puni de mort, sans remission ; severité qui meritoit d'être éxercée par un Prince moins barbare, & dans un Etat mieux poli : aussi doit-on convenir que les Mexicains avoient quelques vertus morales, particulierement celle de conserver une éxacte droiture en l'administration de cette Justice, dont ils avoient quelque notion, & qui suffisoit à reparer les injures, & à maintenir la societé avec les Citoïens ; puisqu'on void qu'entre les abus de leurs coûtumes bestiales, ils ne laissoient pas de conserver quelque lumiere de cette premiere équité que la nature a donnée aux hommes, lorsqu'ils n'avoient point encore de Loi, parce qu'on ne connoissoit point de crimes.

Un des soins de leur Police qu'on ne peut trop estimer, est celuy qu'ils donnoient à l'éducation des enfans, & l'industrie avec laquelle ils formoient leurs inclinations, aprés les avoir éxaminées. Ils avoient des Ecoles publiques, où on enseignoit aux enfans du Peuple ce qu'ils devoient sçavoir ; & d'autres Colleges ou Seminaires bien plus considerez, où on élevoit les enfans des Nobles, depuis leur plus tendre jeunesse, jusqu'à ce qu'ils fussent capables de faire leur fortune, ou de suivre leur inclination. On trouvoit dans ces Colleges, des Maîtres pour les éxercices de l'enfance, d'autres pour ceux de l'adolescence, & d'autres, enfin, pour la jeunesse. Les Maîtres avoient l'autorité & la consideration de Ministres du Prince ; & c'étoit avec justice, puisqu'ils enseignoient les fondemens de ces éxercices qui devoient un jour tourner à l'avantage de la Republique. On commençoit par apprendre aux enfans à déchifrer les caracteres & les figures dont ils composoient leurs Ecrits ; & on exerçoit leur memoire, en luy faisant retenir toutes les chansons historiques, qui contenoient les gran-

des actions de leurs ancêtres, & les loüanges de leurs Dieux. Ils passoient de là, à une autre classe, où on leur enseignoit la modestie, la civilité, & selon quelques Auteurs, jusqu'à une maniere reglée de marcher & d'agir. Les Maîtres de cette classe étoient plus qualifiez que les premiers, parce que leur emploi s'appliquoit aux inclinations d'un âge qui souffre qu'on corrige ses défauts, & qu'on émousse ses passions. En même-tems que leur esprit s'éclairoit dans cette épreuve d'obeïssance, leur corps se fortifioit; & ils passoient à la troisiéme classe, où ils se rendoient adroits aux éxercices les plus violens : c'est où ils éprouvoient leurs forces à lever des fardeaux, & à luiter; où ils se faisoient des défis au saut, ou à la course; & où ils apprenoient à manier les armes, à escrimer de l'épée ou de la massuë, à lancer le dard, & à tirer de l'arc avec force & justesse. On leur faisoit souffrir la faim & la soif. Ils avoient des tems destinez à resister aux injures de l'air & des saisons, jusqu'à ce qu'ils retournassent habiles & endurcis, dans la maison de leurs peres; afin d'être appliquez, suivant la connoissance que leurs Maîtres donnoient de leurs inclinations, aux emplois de la paix, ou de la guerre, ou de la Religion. La Noblesse avoit le choix de l'une de ces trois professions, également considerées, quoyque la guerre l'emportât, parce qu'on y élevoit davantage sa fortune.

Il y avoit aussi d'autres Colleges de Matrones dévoüées au service des Temples, où on élevoit les filles de qualité. On les mettoit dés leur tendre jeunesse, entre les mains de ces Matrones, qui les tenoient sous une étroite clôture, jusqu'à ce qu'elles en sortissent pour être établies, avec l'approbation de leurs parens, & la permission de l'Empereur; étant tres-adroites à tous les ouvrages qui donnent de la reputation aux femmes.

Les enfans des Nobles qu'on reconnoissoit portez d'inclination à la guerre, au sortir des Seminaires, passoient par la rigueur d'un autre éxamen fort remarquable. Leurs peres les envoïoient à l'armée, afin qu'ils apprissent ce qu'ils avoient à souffrir en campagne, & qu'ils connussent à l'épreuve, à quoy ils s'engageoient, avant que de prendre le rang de Soldat. Ils n'avoient point alors d'autre emploi que celuy de Tamene, ou de porte-faix; portant leur bagage sur l'épaule entre les autres,

autres, afin de mortifier leur orgueil, & de les accoûtumer à la fatigue.

Celuy d'entre ces apprentis qui changeoit de couleur à la vûë de l'ennemi, ou qui ne se signaloit pas par quelque action de valeur, n'étoit point reçû dans les troupes : c'est pourquoy ils tiroient des services considerables de ces novices durant le tems de leur épreuve ; parce que chacun cherchoit à se distinguer par quelque exploit, en se jettant tête baissée dans les plus grands perils ; étant persuadez que pour se mettre au rang des braves, il faut établir sa reputation, en sacrifiant quelque chose à la temerité.

Les Mexicains ne connoissoient point de plus grand bonheur, que celuy qui consistoit à acquerir de l'estime dans les occasions de la guerre ; puisque les Princes consideroient cette profession comme le principal appui de leur Couronne, & les Sujets comme une vertu affectée à leur Nation. C'est par la voie des armes que les gens du Peuple s'élevoient au rang des Nobles, & ceux-ci aux plus hautes dignitez de l'Etat. Ainsi ils s'animoient tous à servir ; au moins ceux qui se sentoient de l'ambition & du courage pour se pousser au-dessus des autres, aspiroient tous à acquerir les vertus militaires. Il y avoit un tems déterminé pour le service, par lequel on obtenoit le titre de Soldat, avec des privileges qui le distinguoient. Leurs armées s'assembloient sans peine, parce que les Princes de l'Empire & les Caciques des Provinces étoient obligez de se trouver au rendez-vous, avec les troupes qu'on leur ordonnoit d'amener. On remarque avec admiration, entre les grandeurs de cet Empire, que Motezuma avoit trente Vassaux si puissans, que chacun d'eux étoit capable de mettre en campagne jusques à cent mille hommes en armes. Ils commandoient leurs troupes dans l'occasion, sous l'autorité du Capitaine General, à qui ils obeïssoient, comme à celuy qui representoit la personne de l'Empereur quand il n'étoit pas à l'armée, ce qui arrivoit tres-rarement ; parce que ces Princes croïoient que leur autorité souffroit quelque diminution, lorsqu'ils s'éloignoient du Commandement de leurs armées, regardant comme un monstre en politique, de commettre ses propres forces au bras d'autrui.

Leur maniere de combatre étoit la même que celle que nous

avons décrite au combat de Tabaſco, hors que les troupes Mexicaines gardoient plus d'ordre & de diſcipline; que le ſervice y étoit plus éxact, & les Soldats plus obeïſſans; enfin, qu'il y avoit plus de Nobleſſe, & bien d'autres récompenſes à eſperer. Ils lançoient d'abord leurs dards, & leurs javelots, afin d'en venir aux mains à coups d'épées & de maſſuë; & ſouvent ils ſe jettoient à corps perdu ſur l'ennemi, parce qu'entre ces Peuples c'étoit une plus grande action de valeur, de faire des priſonniers, que de tuer leurs ennemis, le plus brave étant celuy qui amenoit le plus de victimes pour les ſacrifices. Les Charges de la guerre étoient fort eſtimées, & les Officiers fort reſpectez. Motezuma ne manquoit pas de récompenſer liberalement ceux qui ſe diſtinguoient dans les occaſions. Ce Prince avoit tant d'inclination aux armes, & tant d'ardeur à maintenir la reputation de ſes troupes, qu'il avoit inventé des prix d'honneur pour les Nobles qui ſervoient à la guerre : c'étoit comme une eſpece d'Ordres militaires, avec des habits particuliers, & des marques d'honneur & de diſtinction. Il y avoit des Chevaliers de l'Aigle, d'autres du Tigre, & d'autres du Lion, qui portoient la figure de ces animaux, comme un colier de l'Ordre pendu au col, ou peint ſur leurs mantes. Il fonda un Ordre ſuperieur, où on ne recevoit que les Princes, ou les Nobles qui étoient du ſang Roïal: & il s'y enrôla luy-même, afin de donner plus de conſideration à cet habit. Les Chevaliers avoient une partie de leurs cheveux attachez par un ruban rouge, & de gros cordons de même couleur qui ſortoient d'entre les plumes qui ornoient leur tête, & qui pendoient ſur leurs épaules, plus ou moins, ſuivant le merite des exploits du Chevalier, que l'on diſtinguoit par le nombre de ſes cordons; & on l'augmentoit avec de grandes ceremonies, à meſure que le brave ſe ſignaloit par de nouvelles actions : ainſi il y avoit toûjours lieu de ſe faire un nouveau merite dans cette dignité.

On ne peut s'empêcher ici, de loüer en ces Peuples l'ardeur genereuſe avec laquelle ils aſpiroient à ces récompenſes honorables, & en Motezuma l'adreſſe de les avoir inventées; puiſqu'encore que ce ſoit la monnoie la plus aiſée à batre & à debiter, c'eſt neanmoins celle qui tient le premier rang dans les treſors des Princes.

## CHAPITRE XVII.

*Le stile dont les Mexicains se servoient pour mesurer & compter leurs années & les mois : Leurs Fêtes, leurs Mariages, & leurs autres coûtumes dignes d'être remarquées.*

LEs Mexicains avoient une metode tres-considerable en la disposition de leur Calendrier : ils le regloient sur le mouvement du Soleil, dont ils sçavoient prendre la hauteur & la declinaison, qui leur donnoient les differences du tems & des saisons. Leur année, ainsi que la nôtre, étoit de trois cens soixante cinq jours ; mais ils la divisoient en dix-huit mois de vingt jours chacun, ce qui faisoit le nombre de trois cens soixante jours : les cinq qui restoient étoient comme intercalaires ; on les ajoûtoit à la fin de l'année, afin qu'elle égalât le cours du Soleil. Durant ces cinq jours, qu'ils croïoient que leurs ancêtres avoient laissez exprés, comme vuides & hors de compte, ils s'abandonnoient aux plaisirs de l'oisiveté, & ne songeoient qu'à perdre le plus agreablement qu'ils pouvoient ces restes de tems. Les Ouvriers cessoient leur travail, on fermoit les boutiques, on ne plaidoit point aux Tribunaux, & on ne sacrifioit point dans les Temples. Ils se visitoient les uns les autres, & ils se donnoient toute sorte de divertissemens ; afin, disoient-ils, de se dédommager par avance des chagrins & des miseres de l'année où ils alloient entrer. Elle commençoit au premier jour du printems ; & elle ne differoit de nôtre année solaire, que de trois jours, qu'ils ôtoient de nôtre mois de Fevrier.

Ils avoient aussi leurs semaines, de treize jours chacune, avec des noms differens, qu'ils marquoient sur leur Calendrier, par diverses figures. Leurs siecles étoient de quatre semaines d'années, dont la metode & la distribution étoit faite avec beaucoup d'art, & se conservoit soigneusement ; afin d'apprendre à la posterité, ce qui s'étoit passé de plus considerable.

On traçoit un grand cercle, divisé en cinquante-deux degrez, & on donnoit une année à chaque degré. Le Soleil étoit representé au centre du cercle, & il sortoit de ses raïons quatre lignes differentes en couleur, qui partageoient également la circonference du cercle: ainsi on contoit treize degrez entre chaque demi-diametre. Ces divisions servoient comme de signes à leur Zodiaque, sur lequel ils calculoient les revolutions de leurs siecles, & les aspects du Soleil, heureux ou malheureux, selon la couleur de la ligne sous laquelle ils tomboient. Ce cercle étoit inscrit dans un autre bien plus grand, sur lequel ils marquoient avec leurs caracteres, les évenemens les plus considerables de chaque siecle. Ces tables des siecles étoient comme des monumens publics, qui servoient de preuves à l'Histoire: & l'on peut mettre entre les plus belles institutions de leur Gouvernement, celle d'avoir des Historiens qui pussent conserver à la posterité les grandes actions de leurs ancêtres. Cette supputation des siecles avoit encore un motif de superstition, parce qu'ils avoient appris que le Monde couroit risque de perir, lorsque le Soleil achevoit sa revolution au bout de ces quatre semaines de siecles: ainsi quand le dernier jour des cinquante-deux années arrivoit, tout le monde se preparoit à cette effroïable disgrace. Ils se disposoient à la mort, sans être malades: ils cassoient toute leur vaisselle, comme un meuble qui ne devoit plus servir, Ils éteignoient le feu: ils couroient durant toute la nuit, comme des gens qui ont perdu l'esprit; & personne n'osoit se reposer, jusqu'à ce qu'il eût sçû si l'on étoit tout à bon dans la region des tenebres. Ils commençoient à respirer, lorsque le crepuscule paroissoit à leurs yeux, tournez sans relâche du côté de l'Orient; & quand le Soleil se montroit, il étoit salüé au son de tous leurs instrumens, par des hymnes & des chansons qui exprimoient les transports de leur joie. Les Mexicains se felicitoient alors les uns les autres, de ce que la durée du Monde étoit déja assûrée pour un autre siecle: & ils alloient aux Temples, en rendre graces aux Dieux, & prendre de la main des Sacrificateurs, du feu nouveau, qu'ils allumoient devant les Autels, par une violente agitation de deux morceaux de bois sec qu'ils frotoient l'un contre l'autre; aprés quoy chacun faisoit de nouvelles provisions de tout ce qui

étoit neceſſaire à ſa ſubſiſtance : & on celebroit ce jour-là par des réjoüiſſances publiques. On ne voïoit que des danſes par la Ville, & d'autres exercices d'agilité conſacrez au renouvellement du ſiecle, de la même maniere que Rome en uſoit autre-fois dans les Jeux ſeculaires.

Leurs Empereurs ne recevoient la Couronne que ſous des conditions fort ſingulieres. Aprés qu'ils étoient élûs de la maniere que l'on a rapportée, le nouveau Prince ſe trouvoit obligé de ſortir en campagne à la tête des troupes, & d'emporter quelque victoire, ou de conquerir quelque Province ſur les ennemis de l'Empire, ou ſur les rebelles, avant que d'être couronné & de monter ſur le Trône. C'eſt par une obligation ſi conſiderable, que cet Empire s'étoit étendu en ſi peu de tems. Auſſi-tôt que le merite de ſes exploits l'avoit fait paroître digne de regner, il revenoit triomphant en la Ville capitale, où on luy avoit preparé une entrée, avec toute la pompe & l'appareil ordinaires en de ſemblables occaſions. Tous les Nobles, les Miniſtres & les Sacrificateurs l'accompagnoient juſqu'au Temple du Dieu de la Guerre, où il deſcendoit de ſa litiere : & aprés les ſacrifices propres à cette ceremonie, les Princes Electeurs mettoient ſur luy l'habit & le manteau Imperial. Ils luy armoient la main droite, d'une épée d'or garnie de pierres à fuzil, qui étoit la marque de la Juſtice. Il recevoit de la main gauche, un arc & des fleches, qui déſignoient le ſouverain Commandement ſur leurs armées : & alors le Roi de Tezeuco luy mettoit la Couronne ſur la tête ; ce qui étoit la fonction privilegiée du premier Electeur.

Un des principaux Magiſtrats, & des plus éloquens, faiſoit enſuite un long diſcours, par lequel il congratuloit le Prince au nom de tout l'Empire, de ſa nouvelle dignité : il y mêloit quelques inſtructions, dans leſquelles il repreſentoit les ſoins & les obligations que la Couronne impoſe, l'attention qu'il devoit avoir au bien & à l'avantage de ſes Peuples, & ſur tout la loüable conduite de ſes predeceſſeurs, qu'il devoit imiter. Le diſcours étant fini, le Chef des Sacrificateurs s'approchoit avec un profond reſpect ; & l'Empereur faiſoit entre ſes mains un ſerment, dont les circonſtances ſont tres-remarquables. En premier lieu, il juroit de maintenir la Religion de ſes ancê-

tres, d'obſerver les Loix & les Coûtumes de l'Empire, & de traiter ſes Sujets avec douceur & bonté. Il juroit encore, que tant qu'il regneroit, les pluies tomberoient à propos ; que les rivieres ne feroient point de ravages par leurs débordemens ; que les campagnes ne ſeroient point affligées par la ſterilité, ni les hommes par les malignes influences du Soleil. Ce pacte entre un Prince & ſes Sujets, a veritablement quelque choſe de bizarre ; & Juſte-Lipſe a trouvé bon d'en faire des railleries : neanmoins on peut dire que les Sujets pretendoient par ce ſerment, engager leur Prince à regner avec tant de moderation, qu'il n'attirât point de ſon chef la colere du Ciel ; n'ignorant pas que les châtimens & les calamitez publiques tombent ſouvent ſur les Peuples, qui ſouffrent pour les crimes & pour les excez de leurs Rois.

Pour ce qui eſt des autres coûtumes de cette Nation, nous toucherons ſeulement ce qui peut être rapporté dans une Hiſtoire ; laiſſant à part leurs ſuperſtitions, leurs indecences & leurs brutalitez, dont le recit bleſſe la pudeur, encore qu'il n'offenſe pas la verité.

Quoyque la multitude de leurs Dieux fût auſſi grande, & leur aveuglement dans l'Idolatrie auſſi horrible qu'on l'a dit, ils ne laiſſoient pas de reconnoître une Divinité ſuperieure, à qui ils attribuoient la creation du Ciel & de la Terre ; & ce principe de toutes choſes étoit un Dieu ſans nom entre les Mexicains, parce qu'ils n'avoient point de termes pour l'exprimer en leur langue. Ils faiſoient ſeulement comprendre qu'ils le connoiſſoient, en regardant le Ciel avec veneration, & en luy donnant, à leur maniere, l'attribut d'Inéfable, avec cette maniere de doute religieux dont les Atheniens reveroient le Dieu Inconnu. Neanmoins cette notion de la premiere Cauſe, qui paroiſſoit devoir contribuer à les deſabuſer avec plus de facilité, fut alors de tres-peu d'uſage, parce qu'il n'y eut pas moïen de les reduire à croire que cette même Divinité pût gouverner le Monde, ſans avoir beſoin de ſecours, quoyque par leur aveu elle avoit eu aſſez de pouvoir pour le créer. Ils étoient prevenus de cette fole opinion, qu'il n'y avoit point alors de Dieux dans les autres endroits du Ciel, juſqu'à ce que les hommes euſſent commencé à devenir miſerables, à meſure qu'ils ſe multiplioient : car ils regardoient leurs Dieux comme des

genies favorables, & qui ſe produiſoient lorſque les mortels avoient beſoin de leur aſſiſtance, ſans qu'il leur parût une choſe abſurde, que les miſeres & les neceſſitez de la nature humaine donnaſſent l'être & la divinité à ce qu'ils adoroient.

Ils croïoient l'immortalité de l'ame, & ils reconnoiſſoient des récompenſes & des peines dans l'éternité : mais ils expliquoient mal le merite & le peché ; & cette verité étoit encore obſcurcie par d'autres erreurs. Sur cette ſuppoſition, ils enterroient avec les morts beaucoup d'or & d'argent, pour faire les frais du voïage, qu'ils croïoient long & fâcheux : ils faiſoient mourir quelqu'un de leurs Domeſtiques, afin qu'ils leur tinſſent compagnie. C'étoit une marque d'amour exquis, mais ordinaire aux femmes legitimes, de celebrer par leur mort les funerailles de leur mari. Les monumens des Princes devoient être d'une vaſte étenduë, parce qu'on enterroit avec eux une grande partie de leurs richeſſes & de leurs Domeſtiques ; l'un & l'autre à proportion de leur dignité. Il faloit que le nombre de tous les Officiers fût rempli : on les envoïoit ainſi eſcorter le Prince en l'autre monde, avec quelques-uns de leurs flateurs, qui païoient alors aſſez cher, les impoſtures de leur profeſſion. On portoit aux Temples les corps des grands Seigneurs, avec pompe, & un grand cortege : les Prêtres venoient au-devant, avec leurs braſiers de copal, chantant d'un ton melancolique des hymnes funebres, accompagnées du ſon enroüé & lugubre de quelques flûtes. Ils elevoient à diverſes fois le cercueil en haut, durant qu'on ſacrifioit ces miſerables victimes, qui avoient dévoüé juſqu'à leur ame à l'eſclavage : & cette action étoit horriblement mêlée de ridicules abus, & de cruautez atroces & deplorables.

Les mariages des Mexicains avoient quelque forme de contract, & quelques ceremonies de Religion. Aprés qu'on s'étoit accordé ſur les articles, les deux parties ſe rendoient au Temple, où un des Sacrificateurs éxaminoit leur volonté, par des queſtions préciſes & deſtinées à cet uſage. Il prenoit enſuite d'une main le voile de la femme, & la mante du mari ; & il les noüoit enſemble par un coin, afin de ſignifier le lien interieur des volontez. Ils retournoient à leur maiſon avec cette eſpece d'engagement, accompagnez du Sa-

crificateur. Là, par une imitation de ce que les Romains pratiquoient à l'égard des Dieux Lares, ils alloient visiter le foïer, qui selon leur imagination, étoit le mediateur des differens entre les mariez. Ils en faisoient le tour sept fois de suite, precedez par le Sacrificateur: & cette ceremonie étoit suivie de celle de s'asseoir, afin de recevoir également la chaleur du feu; ce qui donnoit la derniere perfection au mariage. On exprimoit dans un acte public les biens que la femme apportoit en dot; & le mari étoit obligé à les restituer, en cas qu'ils vinssent à se separer, ce qui arrivoit tres-souvent. Il suffisoit pour le divorce, que le consentement fût reciproque; & ce procez n'alloit point jusques aux Juges: ceux qui connoissoient les mariez le decidoient sur le champ. La femme retenoit les filles, & le mari les garçons: mais du moment que le mariage étoit ainsi rompu, il étoit défendu de se reünir, sur peine de la vie; & le peril de la rechute étoit l'unique remede que les Loix eussent imaginé contre les divorces, où l'inconstance naturelle de ces Peuples les portoit aisément. Ils se faisoient un point d'honneur de la chasteté de leurs femmes: & malgré le débordement qui les entraînoit dans le vice de la sensualité, on châtioit un adultere du dernier suplice; mais en cela ils avoient plus d'égard à la difformité du crime, qu'à ses inconveniens.

Ils portoient aux Temples, avec solemnité, les enfans nouveaux nez; & les Sacrificateurs, en les recevant, leur faisoient de certaines exhortations sur les miseres & sur les peines où l'on est engagé en naissant. Si les enfans étoient Nobles, on leur mettoit une épée à la main droite, & en la gauche un bouclier, que les Sacrificateurs conservoient pour ces usages. S'ils venoient d'Artisans, on faisoit la même ceremonie avec quelques outils ou instrumens mécaniques. Les filles de l'une & de l'autre qualité, n'avoient que la quenoüille & le fuseau. Aprés cette premiere ceremonie, le Sacrificateur portoit les enfans auprés de l'Autel, où il leur tiroit quelques goutes de sang des parties de la generation, avec une épine de maguey, ou une lancette de pierre à fuzil; & puis il jettoit de l'eau sur eux, ou il les baignoit, en faisant de certaines imprecations: en quoy il sembloit que le Demon, auteur de ces pratiques, vouloit imiter le Baptême & la Circoncision,

concision, avec le même orgueil dont il tâchoit de contrefaire les autres ceremonies, & même jusqu'aux autres Sacremens de la Religion Catholique ; puisqu'il avoit introduit entre ces Barbares la confession de leurs pechez, en leur persuadant qu'elle leur attiroit la faveur de leurs Dieux, & une espece de communion ridicule, que les Sacrificateurs administroient à certains jours de l'année, aprés avoir mis en petits morceaux une masse de farine pêtrie avec du miel, figurée en Idole, qu'ils appelloient le Dieu de la Penitence. Ce même singe avoit aussi ordonné des Jubilez, des Processions, des encensemens, & d'autres images du culte de la veritable Religion ; jusqu'à vouloir que le Chef des Sacrificateurs prît le nom de Pape : où l'on connoît qu'il se faisoit une étude particuliere de cette imitation ; soit qu'il eût dessein d'abuser de nos saintes Ceremonies, en les mêlant avec ses abominations ; soit qu'il ne puisse se repentir de cette affectation, qui luy fait aspirer encore à se rendre semblable au Tres-haut. Les autres coûtumes de ces miserables Idolatres, faisoient horreur à la raison, & à la nature même : ce n'étoit que des bestialitez, des absurditez & des égaremens, qui paroîtroient incompatibles avec cette regularité que l'on remarque d'ailleurs en la conduite de leur Etat, si les Histoires n'étoient remplies de semblables abus, que la foible capacité de l'esprit de l'homme avoit introduits parmi d'autres Nations, moins éloignées du commerce du monde raisonnable, mais également aveugles dans une moins épaisse obscurité. Les sacrifices du sang humain ont commencé presque aussi-tôt que le culte des Idoles ; & le Demon les avoit établis plusieurs siecles avant ceux des Mexicains, entre ces Peuples dont les Israëlites avoient appris à sacrifier leurs enfans aux Statuës de Canaan. L'horrible usage de faire manger des hommes par les hommes-mêmes, se pratiquoit chez d'autres Barbares de nôtre Hemisphere, ainsi que la Galatie l'avouë dans ses anciens Monumens, & que la Scytie le reconnoît dans ses Antropophages. Les pieces de bois adorées, les superstitions, les augures & les furieuses agitations des Sacrificateurs, la communication qu'ils avoient avec le Demon qui leur inspiroit les oracles, & d'autres pareilles abominations, tout cela n'é-

toit-il pas admis & consacré par d'autres Infideles, qui sçavoient si bien raisonner & agir sur des maximes si concertées en Morale & en Politique? La Grece & Rome se sont égarées terriblement sur le sujet de la Religion; quoyqu'en toutes les autres choses le reste du Monde ait reçû leurs Loix, & se soit formé sur leurs éxemples. C'est ce qui nous oblige à reconnoître que la capacité de nôtre entendement est renfermée en des bornes fort étroites, puisqu'il ne fait, pour ainsi dire, qu'éfleurer les notions qui luy sont communiquées par les sens & par l'experience, lorsqu'il n'est pas éclairé de cette lumiere celeste qui luy découvre l'essence de la verité. La Religion des Mexicains étoit donc un abominable composé de toutes les erreurs & de toutes les cruautez que l'Idolatrie avoit inventées en differentes parties du Monde. On ne dira point leurs Fêtes, leurs Sacrifices, leurs Ceremonies, leurs Sorcelleries, & leurs autres superstitions, parce qu'on les rencontre à chaque pas, avec une ennuïeuse repetition, dans les Histoires des Indes; outre que c'est une instruction peu necessaire, & qui n'a ni agrément, ni utilité, & qu'on pourroit bien se faire une matiere de Confession, des libertez que la plume se donneroit sur ce sujet.

---

## CHAPITRE XVIII.

*Motezuma continuë ses caresses & ses presens aux Espagnols. Cortez reçoit des lettres de Vera-Cruz, qui l'informent du combat où Jean d'Escalante avoit été tué, sur quoy il prend la resolution de s'aßûrer de la personne de Motezuma.*

LEs Espagnols observoient toutes ces choses avec admiration, quoyqu'ils s'efforçassent de retenir & de cacher la surprise qu'elles leur donnoient; & ils avoient assez de peine à composer leurs visages en ces occasions, afin de conserver par tout cet air de superiorité qu'ils affectoient avec les In-

diens. Les premiers jours de leur arrivée se passerent en divertissemens : les Mexicains produisirent avec ostentation, ce qu'ils avoient de plus habiles gens en toute sorte de jeux, à dessein de regaler les Etrangers. Ils y mêloient aussi l'ambition de faire briller leur adresse au maniment des armes, & leur agilité aux autres éxercices. Motezuma étoit le promoteur de ces spectacles & de ces réjoüissances; & contre sa coûtume, il sembloit avoir renoncé à sa Majesté. Il menoit toûjours avec soi, Cortez & les autres Capitaines Espagnols: son procedé étoit honnête avec eux; il y entroit même une espece de veneration, fort extraordinaire en un homme de son caractere, & qui attiroit beaucoup de respect aux Espagnols de la part des Sujets, qui connoissoient leur Empereur. Les visites étoient frequentes, & renduës avec éxactitude : Cortez alloit au Palais, & Motezuma venoit au quartier du General, où il ne pouvoit se lasser d'admirer tout ce qui venoit d'Espagne, qu'il regardoit comme une Region celeste : & il s'étoit formé une si haute idée du Prince qui gouvernoit cet heureux Païs, qu'il n'en concevoit pas une si grande de ses Dieux. Il cherchoit à gagner le cœur & l'affection de tous les Espagnols, par des presens de bijoux & de raretez, qu'il distribuoit, tant aux Officiers, qu'aux simples Soldats, avec discernement & connoissance du merite; faisant plus de caresses à ceux qui avoient le plus de distinction, & sçachant proportionner le present, à l'importance des personnes qu'il vouloit obliger. Les Nobles, à l'imitation du Prince, tâchoient à se rendre agreables, par des offices qui tenoient de la soûmission; & le Peuple plioit le genoüil devant le moindre Soldat Espagnol. Ils goûtoient ainsi un repos agreable : c'étoit toûjours quelque spectacle nouveau & divertissant, & aucun sujet de soupçon; mais les chagrins ne furent pas longtems sans emploi. Deux Soldats Tlascalteques déguisez en Mexicains, arriverent à la Ville par des chemins détournez. Ils venoient chercher Cortez, à qui ils rendirent une lettre du Conseil de Vera-Cruz; ce qui changea la face des affaires, & fit prendre des resolutions moins pacifiques.

Jean d'Escalante, qui étoit Gouverneur de la nouvelle Colonie, ne songeoit qu'à fortifier la Place, & à conserver les

amis que Cortez luy avoit laissez. Cet état tranquille dura, sans être troublé par aucun accident, jusqu'à ce qu'il fut averti qu'un General de Motezuma étoit dans la Province, avec une armée considerable, à dessein de châtier quelques alliez des Espagnols ; parce qu'ils s'étoient dispensez de païer à l'Empereur le tribut ordinaire, sur la confiance qu'ils avoient en la protection de leurs nouveaux amis. Le Capitaine Mexicain s'appelloit *Qualpopoca*, & il commandoit toutes les troupes qui étoient répanduës sur les frontieres de Zempoala. Il les avoit assemblées depuis quelque-tems, afin de donner main-forte aux Commissaires qui venoient recueillir les impôts. Leurs violences & leurs extorsions étoient horribles ; & la rigueur dont ils usoient en l'éxercice de leur commission, étoit redoutable, par la licence des Soldats ; l'une & l'autre profession étant également insatiable sur le bien d'autrui, & en possession de traiter le vol comme l'affaire du Prince.

Les Totonaques de la Montagne dont cette armée détruisoit les Habitations, vinrent se plaindre à Escalante, & le prierent de prendre les armes en faveur de ses alliez, offrant de se mettre en campagne, avec tout ce qui leur restoit de monde. Le Gouverneur les consola, en disant qu'il ressentoit l'injure qu'on leur avoit faite, comme si elle s'adressoit à luy-même : neanmoins, avant que d'en venir aux voies de fait, il se resolut d'envoïer quelques personnes au General Mexicain. Il luy demandoit, comme à son ami : *Qu'il suspendît les actes d'hostilité, jusqu'à ce qu'il eût reçû un nouvel ordre de l'Empereur, puisqu'il n'étoit pas vrai-semblable qu'on luy eût commandé d'intenter une nouveauté si préjudiciable à la paix ; Motezuma aïant permis que les Ambassadeurs du Monarque d'Orient passassent à sa Cour, à dessein d'établir une alliance inébranlable entre les deux Couronnes.* Les Envoïez étoient deux Zempoales, gens de bon esprit, & qui residoient à Vera Cruz. La réponse du Mexicain fut insolente & injurieuse : *Qu'il sçavoit fort bien comprendre & éxecuter les ordres de son Prince ; & que si quelqu'un pretendoit s'opposer au châtiment de ces rebelles, un General de Motezuma pouvoit soûtenir en pleine campagne, les resolutions qu'il formoit dans le cabinet.*

Escalante ne put dissimuler l'outrage, ni refuser le défi, à la vûë de tous les Indiens interessez en l'affaire des Totona-

ques, qui couroient le même risque qu'eux, & qui s'appuïoient sur la même protection. Aprés donc qu'il fut informé que le nombre des ennemis alloit au plus à quatre mille, il assembla un gros de deux mille Indiens de la Montagne, qui fuïoient les violences de Qualpopoca, ou qui en étant irritez, cherchoient à s'en mettre à couvert auprés de luy. Le Gouverneur se mit à la tête de ces troupes bien armées à leur maniere, avec quarante Espagnols, entre lesquels il y avoit deux Arquebusiers, & trois Arbalêtriers. Il fit tirer aussi de la Ville, deux pieces d'artillerie: & sortant en campagne avec ces forces, marcha vers les Provinces qui avoient besoin de son secours, aprés avoir laissé une foible garnison dans la Place. Qualpopoca instruit de tous les mouvemens du Gouverneur, vint au-devant de luy, avec son armée en bon ordre, jusqu'à un petit Bourg que l'on a nommé depuis Almerie, où les deux armées se rencontrerent au point du jour. Le combat commença avec une égale resolution de part & d'autre; mais les Mexicains lâcherent bien-tôt le pied, & se retirerent en desordre. Au même-tems les Totonaques de nôtre parti prirent l'épouvente, & tournerent le dos, jusqu'à fuir lâchement; soit qu'ils ne fussent pas accoûtumez à combatre de pied ferme; soit qu'une ancienne habitude leur eût rendu les Mexicains trop redoutables. Quoyqu'il en soit, cet accident se peut compter entre les bizarreries, dont la guerre fait voir des éxemples tous les jours. Les vainqueurs fuïoient d'un côté, & les vaincus de l'autre: mais les ennemis étoient si épouventez, & si occupez du soin de se sauver, qu'ils ne s'apperçûrent point du desordre de nos troupes, & ne songerent qu'à se retirer dans le Bourg proche du champ de bataille. Escalante s'en approcha avec ses Espagnols, & commanda de mettre le feu aux maisons en plusieurs endroits: il attaqua les Mexicains au moment que la flâme parut, avec tant de vigueur, que sans leur donner le tems de reconnoître le peu de monde qui le suivoit, il les défit, & les poussa hors de ce logement, d'où ils se jetterent en fuïant dans le bois. Les Indiens assûrerent qu'ils avoient vû en l'air, une Dame semblable à celle que les Etrangers adoroient comme la Mere de leur Dieu, qui les ébloüissoit, & leur ôtoit la force de combatre. Ce miracle ne parut point aux yeux des Espagnols; nean-

moins le ſuccez en a autoriſé la croyance : & déja nos Soldats étoient accoûtumez à partager avec le Ciel la gloire de leurs exploits.

Cette victoire fut tres-ſignalée, mais on l'acheta cherement ; puiſque le Gouverneur fut bleſſé à mort en combatant, & ſept Soldats avec luy, dont les Indiens en enleverent un nommé Jean d'Arguello. Cet homme, natif de la Ville de Leon, étoit d'une taille & d'une force extraordinaires : & aprés avoir combatu avec un courage invincible, il tomba bleſſé mortellement, en un tems où il ne put être ſecouru. Les autres Soldats & le Gouverneur moururent de leurs bleſſûres, au bout de trois jours, dans la Ville de Vera-Cruz.

Le Conſeil rendoit compte au General, de cette perte conſiderable, & de toutes les circonſtances de l'action ; afin qu'il nommât un ſucceſſeur à Jean d'Eſcalante, & qu'il fût inſtruit de l'état dans lequel il ſe trouvoit. Cortez apprit cette nouvelle avec toute l'affliction qu'elle pouvoit produire : il en fit part à ſes Capitaines, ſans appuïer alors ſur les conſequences d'une ſemblable perte, & ſans leur marquer tout le chagrin qu'elle luy cauſoit. Il les pria ſeulement de faire reflexion ſur cet accident, & de luy laiſſer le tems de former quelque reſolution, telle qu'il plairoit à Dieu luy inſpirer ; recommandant en particulier au Pere d'Olmedo d'y contribuer par ſes prieres, & à tous les Capitaines de garder le ſecret, de peur que cette diſgrace étant divulguée, ne donnât lieu aux Soldats de raiſonner mal à propos.

Aprés cela, le General ſe retira dans ſon appartement, où d'abord, pour ainſi dire, il laiſſa roûler ſa penſée ſur tous les inconveniens qu'un pareil accident pouvoit produire. Il embraſſoit & rejettoit avec la même incertitude, toutes les voies qui ſe preſentoient à ſon imagination ſur ce ſujet, toûjours embarraſſé ſur le choix du parti qu'il devoit prendre, & fatigué même par la vivacité de ſon eſprit, qui luy faiſoit découvrir le remede, & en même-tems la difficulté qu'il y avoit à le mettre en uſage. Les Auteurs rapportent que Cortez paſſa ainſi une grande partie de la nuit à ſe promener, & qu'il découvrit alors, par hazard, un endroit maſſonné depuis peu de tems, où Motezuma avoit caché tous les

tresors de son pere, dont ils font un long détail : & qu'aprés les avoir vûs, il fit refermer cette cache, sans permettre qu'on en enlevât aucune chose. On ne s'arrête point sur la diversion que ce soin put donner à ses inquietudes ; ce qui apparament ne dura pas long tems, puisqu'elle ceda bien-tôt aux diligences qu'il fit afin de se fixer dans sa resolution, qui l'obligea de prendre les mesures que l'on va voir.

Il envoïa querir les Indiens les plus habiles & les plus affectionnez qui fussent à son armée, & il leur demanda s'ils n'avoient point reconnu quelque chose d'extraordinaire en l'esprit des Mexicains, & comment l'estime des Espagnols se maintenoit auprés de ces Peuples ? Les Indiens répondirent, que le menu Peuple ne songeoit qu'à se divertir dans les fêtes qu'on faisoit en faveur des Espagnols ; & qu'il les reveroit, parce qu'il les voïoit honorez par l'Empereur : mais que les Nobles commençoient à devenir rêveurs & misterieux ; qu'ils tenoient des conferences dont on voïoit bien qu'ils ne disoient pas tout le secret. Cela étoit fondé sur quelques discours interrompus, qui pouvoient souffrir une sinistre interpretation ; comme celuy-ci, *Qu'il seroit aisé de rompre les ponts des chaussées*, & quelques autres de pareille nature, qui étant joints ensemble, suffisoient à donner du soupçon. Deux ou trois Indiens avoient entendu dire, que peu de jours auparavant on avoit apporté à Motezuma la tête d'un Espagnol : qu'il avoit commandé qu'on la cachât soigneusement, aprés l'avoir considerée avec beaucoup d'étonnement, à cause de la fierté & de la grosseur de cette tête ; ce qui convenoit fort à celle d'Arguelle. Cela redoubla les inquietudes de Cortez, parce que c'étoit une marque que Motezuma avoit eu part à l'entreprise de son General.

Aprés avoir fait de grandes reflexions sur ces avertissemens, Cortez assembla tous ses Capitaines à la pointe du jour ; & il s'enferma avec eux, & quelques Soldats à qui leur qualité ou leur experience donnoit entrée au Conseil. Il leur proposa le fait, sans en oublier aucune circonstance : il rapporta les avis qu'il avoit reçûs des Indiens, pesant sans émotion les accidens dont ils étoient menacez, & tou-

chant avec adresse les difficultez qui pouvoient se presenter : aprés quoy, sans leur expliquer ses sentimens, il laissa à chacun la liberté de discourir. On proposa divers partis : les uns vouloient qu'on demandât un passe-port à Motezuma, afin de courir promtement au secours de la nouvelle Colonie de Vera-Cruz : les autres trouvoient la retraite difficile de cette maniere, & témoignoient plus d'inclination à sortir secretement de la Ville, où ils ne pretendoient point oublier les richesses qu'ils avoient acquises : la plus grande partie conclut qu'il faloit demeurer, sans faire connoître qu'on eût appris ce qui s'étoit passé à Vera-Cruz, jusqu'à ce qu'on eût trouvé quelque occasion de faire une retraite avec honneur. Cortez, aprés avoir recueilli en peu de paroles tous leurs raisonnemens, loüa le zele qu'ils témoignoient à l'avancement de l'entreprise, & dît : *Que la proposition de demander un passe-port à Motezuma, ne luy plaisoit pas ; parce qu'aprés s'être ouvert par la voie des armes, le chemin pour arriver à la Cour de ce Prince, malgré sa resistance, il rabatroit beaucoup de son estime, s'il venoit à connoître qu'ils eussent besoin de sa faveur pour en sortir. Que s'il étoit mal intentionné, il pourroit ne leur accorder un passe-port, qu'à dessein de les défaire en leur retraite ; & que s'il le refusoit, ils seroient obligez de sortir de la Ville contre sa volonté, & de se jetter dans le peril, aprés avoir déclaré leur foiblesse. Qu'il approuvoit encore moins le parti de se retirer secretement ; parce que ce seroit s'exposer à la honte de passer pour des fugitifs : & que Motezuma pourroit leur couper chemin fort aisément, étant averti de leur marche, par le moïen de ses Couriers. Qu'ainsi, suivant son sentiment, la retraite n'étoit alors, ni utile, ni honorable ; parce que de quelque maniere qu'on la fît, ce seroit toûjours aux dépens de leur reputation ; & qu'en perdant leurs amis & leurs alliez, qui ne subsistoient que par elle, ils demeureroient sans trouver un poûce de terre en tout cet Empire, où ils pussent mettre le pied en asseurance. Ces considerations*, ajoûta-t'il, *me persuadent que ceux qui ont du penchant à demeurer ici, sans faire aucun mouvement nouveau, jusqu'à ce qu'on ait trouvé les moïens d'en sortir avec honneur, & qu'on ait vû tout ce qu'on peut tirer d'une esperance si flateuse : ceux-là, dis je, ont pris le parti le plus conforme à la raison. Veritablement le risque est égal, quelque resolution qu'on puisse prendre ; mais la gloire est fort differente : & ce seroit un malheur que*

*des*

*des Espagnols n'ont pas encore merité, que celuy de mourir par choix, dans l'occasion la plus disgraciée. Ie ne doute pas que nous ne puissions nous maintenir ici ; la maniere d'y parvenir est ce qui m'embarrasse. Ie fais quelque attention sur ces bruits qui commencent à courir entre les Mexicains. Le malheur arrivé à Vera Cruz demande bien des reflexions : la tête d'Arguello, dont on a regalé Motezuma, témoigne qu'il a eu conoissance de l'action de son General ; & son silence sur cette affaire nous avertit de ce que nous devons croire de ses intentions. Mais quand tout cela se presente sous une même vûë, il me paroît que pour nous soûtenir dans cette Ville, en un état moins chancelant, il faut tenter quelque chose de grand, qui étourdisse ses Habitans, & qui rétablisse l'estime que ces accidens ont pû ébranler dans leurs esprits. Pour ce sujet, aprés avoir rejetté d'autres desseins, qui feroient plus de bruit, & moins d'effet, j'ai jugé qu'il étoit plus à propos de nous rendre maîtres de la personne de Motezuma, en l'emmenant prisonnier à nôtre quartier. Ie crois que cette resolution leur donnera de la crainte & de la retenuë ; & à nous quelques conjonctures favorables, à tirer du Prince & de ses Sujets, une composition qui convienne à la dignité de l'Empereur nôtre Maître, & qui nous mette en seureté. Le pretexte de la prison, si mon raisonnement est juste, doit être la mort d'Arguello, dont il a eu connoissance, & la perfidie dont son General a usé, en violant la paix. Nous devons déclarer que nous sommes instruits de ces actions, qui nous offensent, puisqu'il ne faut point paroître ignorer ce qu'ils sçavent parfaitement : d'autant plus, qu'ils sont persuadez que rien ne nous est caché ; & que cette erreur de leur imagination, avec les autres de même nature, se doivent au moins tolerer, en consideration du secours que nous en tirons. I'apperçois comme un autre, les difficultez & les accidens qu'une entreprise si hardie traîne necessairement avec soi : mais les exploits les plus glorieux naissent des plus grands perils ; & Dieu nous favorisera. Les merveilles, que je pourrois appeller des miracles évidens, par lesquelles il s'est déclaré pour nous en cette expedition, nous obligent à croire que c'est luy qui nous a inspiré cette longue perseverance. Sa cause est le premier motif de nôtre entreprise ; & je ne sçaurois me persuader qu'il nous ait conduits jusqu'ici, par une grace extraordinaire de sa Providence, à dessein de nous jetter dans un embarras insurmontable, & de nous abandonner à nôtre foiblesse*

*dans nos plus grands beſoins.* Cortez s'étendit avec tant de force ſur cette conſideration, que la vigueur de ſon courage paſſa dans le cœur de tous ceux qui l'écoutoient. D'abord les Capitaines Jean Velaſquez de Leon, Diego d'Ordaz, & Gonzale de Sandoval, revinrent à ſon avis; aprés quoy tous les autres donnerent de grands éloges au bon ſens de leur General. Ils jugeoient de la bonté du remede, par la hardieſſe heroïque de la reſolution. Ils ſe ſeparerent ainſi, aprés avoir conclu d'arrêter Motezuma, & remis la diſpoſition de cet exploit à la prudence de Cortez.

Bernard Diaz, qui ne perd aucune occaſion de s'attribuer la gloire d'être l'auteur des plus grands deſſeins, écrit que luy & d'autres Soldats, avoient donné ce conſeil au General, quelques jours avant qu'il eût receu la nouvelle de ce qui étoit arrivé à Vera-Cruz. Les autres Relations ne s'accordent point avec la ſienne; & au tems qu'il a marqué il n'y avoit aucun ſujet de former un projet ſi delicat. Il pouvoit bien remettre ſon avis à quelques jours de-là, & il en auroit paru plus vrai-ſemblable, & moins hors de ſaiſon.

## CHAPITRE XIX.

*On ſe ſaiſit de la perſonne de Motezuma. La maniere dont cette action fut conduite; & comment elle fut reçûë par ſes Sujets.*

IL faut convenir que l'on n'avoit point d'éxemple d'une audace pareille à la reſolution que les Eſpagnols formerent d'arrêter priſonnier un ſi grand Monarque au milieu de ſa Cour, & de ſa Ville capitale. Le recit de cette action, toute veritable qu'elle eſt, ſemble bleſſer la ſincerité de l'Hiſtoire; & même il paroît outré, entre les éxagerations & les licences de la fable. On la nommeroit temerité, ſi elle avoit été entrepriſe volontairement, & avec plus

de liberté ſur le choix : mais un homme n'eſt point appellé temeraire, lorſqu'il ferme les yeux au peril, quand il n'a point d'autre reſſource. Cortez ſe voïoit également perdu ; ſoit qu'il fît une retraite, qui luy ôtoit ſa reputation ; ſoit qu'il ſe maintînt dans ſon poſte, ſans la rétablir par quelque action extraordinaire : & lorſque l'eſprit, ſoûtenu d'un grand courage, ſe voit envelopé de tous côtez par des dangers, il ſe pouſſe avec violence ſur celuy qui le preſſe le moins. Le parti que Cortez prit, étoit veritablement le plus difficile : peut-être voulut-il voir tout d'un coup la déciſion de ſa fortune, ou il ne s'accommodoit pas de ce qu'on appelle menagemens. On pourroit dire que le caractere de la haute generoſité eſt d'avoir des vûës élevées au deſſus du commun, ou que la prudence militaire ne s'eloigne pas tant des extrémitez, que la prudence politique : neanmoins, le mieux qu'on puiſſe faire eſt de ne donner point de nom à ſa reſolution ; & s'il eſt permis d'en juger par le ſuccez, de luy donner lieu entre ces moïens imperceptibles dont il a plû à Dieu de procurer le progrez de cette entrepriſe, & d'où il ſembloit vouloir exclure le concours des moïens naturels.

L'heure à laquelle les Eſpagnols alloient rendre viſite à l'Empereur, fut choiſie pour l'éxecution de cette grande entrepriſe, afin de ne donner point d'alarme mal à propos. Le General commanda que tout le monde prît les armes dans le quartier ; qu'on ſellât les chevaux, & qu'on ſe tînt à lerte ſans faire de bruit, ni aucun mouvement, juſqu'à nouvel ordre. Il fit occuper toutes les avenuës des ruës juſqu'au Palais de Motezuma, par des brigades de Soldats qui s'y rendoient ; & il alla au Palais, accompagné des Capitaines Pierre d'Alvarado, Gonzale de Sandoval, Jean Velaſquez de Leon, François de Lugo, & Alonſe d'Avila, ſuivis par trente Soldats qu'il avoit choiſis.

On ne fut point ſurpris de les voir entrer avec leurs armes, qu'ils portoient ordinairement comme un ornement militaire. Motezuma ſortit au-devant d'eux, ſuivant ſa maniere : chacun prit ſa place ; & les Officiers du Prince ſe retirerent auſſi-tôt dans un autre appartement, ainſi qu'ils le pratiquoient toûjours par ſon ordre. Lorſque Marine &

Aguilar se furent approchez, Cortez commença à se plaindre, en laissant paroître sur son visage tout le chagrin dont il étoit rempli. Il representa d'abord l'action de Qualpopoca, appuïant sur *l'insolence d'avoir assemblé une armée, & attaqué ses Compagnons, en violant la paix, & la sauve-garde Roïale sur laquelle ils se reposoient. Il traita comme un crime dont Dieu & les hommes demandoient satisfaction, la perfidie dont les Mexicains avoient usé, en massacrant un Espagnol qu'ils avoient fait prisonnier, pour vanger sur luy, de sang froid, la honte de leur défaite. Il s'étendit enfin sur l'article le plus touchant, qui étoit l'infame maniere dont Qualpopoca & ses Capitaines pretendoient se décharger, en publiant qu'une insulte si déraisonnable s'étoit faite par l'ordre de l'Empereur* Cortez ajoûta : *Que sa Majesté devoit luy sçavoir bon gré, de ce qu'il n'en avoit rien crû ; parce que c'étoit une action indigne de sa grandeur, de les favoriser en un endroit, & de les détruire d'un autre côté.*

Motezuma parut interdit sur cette accusation : il changea de couleur, comme un homme convaincu, & interrompit Cortez, pour protester que ces ordres ne venoient point de luy. Le General le voïant embarrassé, accourut au secours, en disant : *Qu'il étoit convaincu que Motezuma n'avoit aucune part à une si vilaine action : mais que les Soldats Espagnols ne seroient jamais satisfaits, & ses Sujets ne cesseroient point de croire ce que son General assuroit, jusqu'à ce qu'ils luy eussent vû donner quelque témoignage éclatant & extraordinaire, qui effaçât entierement l'impression que cette calomnie avoit faite dans les esprits. Qu'il venoit donc luy demander, que sans faire de bruit, & comme de son propre mouvement, il vint au logement des Espagnols, & qu'il se déterminât à n'en point sortir, jusqu'à ce que tout le monde fut éclairci qu'il n'avoit point trempé dans une semblable perfidie.* Sur quoy Cortez luy fit beaucoup valoir cette consideration : *Qu'une si genereuse confiance, digne d'une ame Roïale, n'appaiseroit pas seulement le chagrin du Prince qui les avoit envoiez à sa Cour, & le soupçon des Soldats ; mais qu'elle tourneroit à son honneur & à sa gloire, offensez par une tache qui leur ôtoit bien plus de lustre, que ce qu'on luy demandoit maintenant. Qu'il luy donnoit sa parole, comme Cavalier & comme Ministre du plus grand Prince de la*

*Terre, qu'il seroit traité entre les Espagnols, avec tout le respect dû à sa personne ; puisqu'ils n'avoient point d'autre dessein, que celuy de s'asseurer de sa volonté, afin de pouvoir luy rendre leurs services & leur obeïssance avec plus de veneration.* Cortez se tût : & Motezuma frapé de l'insolence de cette proposition, ne répondoit rien, lorsque le General, qui pretendoit le réduire par la douceur avant que de tenter une autre voie, ajoûta : *Que le logement qu'il leur avoit donné étoit un de ses Palais, où il alloit souvent passer quelques jours. Que ses Sujets ne s'étonneroient point de le voir changer de logis afin de se justifier d'un crime, qui en tombant sur son compte, seroit une querelle d'Empereur à Empereur ; au lieu que s'il demeuroit sur celuy de son General, il pourroit être reparé par le châtiment qu'il en feroit, sans qu'on poussât la chose jusques aux malheurs & aux violences qui entrent en la decision d'un droit entre deux Souverains.*

Motezuma ne put souffrir qu'on multipliât les raisons dont on pretendoit luy persuader une chose impratiquable à son avis ; & en faisant connoître qu'il penetroit les motifs de cette demande, il répondit assez brusquement : *Que les Princes de son rang n'étoient point faits pour la prison ; & que quand il s'oublieroit de sa dignité, jusqu'au point de se laisser reduire à une si grande bassesse, ses Sujets ne le permettroient pas.* Cortez repliqua : *Que si Motezuma prenoit le parti de venir au quartier de bonne grace, sans obliger les Espagnols à perdre le respect qu'ils avoient pour luy, il se soucioit fort peu de la resistance de ses Sujets, contre lesquels il pourroit emploïer toute la valeur de ses Soldats, sans que l'amitié qu'ils avoient ensemble en fut blessée.* La dispute dura long-tems : Motezuma se defendoit toûjours de quitter son Palais ; & Cortez vouloit le réduire & l'assûrer, sans en venir à l'extrémité. Sur quoy ce Prince commençant à découvrir le peril où il se trouvoit, se jetta sur diverses propositions. Il offroit d'envoïer à l'heure-même, prendre Qualpopoca & tous les Officiers, & de les remettre entre les mains de Cortez, afin qu'il les punît comme il le jugeroit à propos. Il vouloit donner ses deux fils en ôtage, pour demeurer prisonniers dans le quartier des Espagnols, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à sa parole ; & il repetoit, avec quelques marques de foiblesse : *Qu'il n'étoit*

*pas un homme à se cacher, ni à s'enfuir dans les montagnes.* Cortez n'approuvoit aucun de ces partis, & l'Empereur ne se rendoit point : cependant les Capitaines, presens à cette contestation, voïant le peril où le retardement pouvoit les jetter, commencerent à se mutiner. Ils vouloient terminer la question par les voies de fait ; & Jean Velasquez de Leon dît hautement : *Laissons là les discours ; & il faut s'en saisir, ou le poignarder.* Motezuma le regarda, & demanda à Marine ce que cet Espagnol disoit avec tant d'emportement. Cette femme trouvant alors une ouverture favorable à luy insinuer adroitement les raisons qui pouvoient le déterminer à ce qu'on souhaitoit, luy dît d'une maniere qui témoignoit qu'elle avoit peur qu'on n'entendît son discours : *Seigneur, vous courez un grand risque, si vous ne cedez aux instances que ces gens vous ont faites, puisque vous connoissez leur resolution, & le secours surnaturel dont ils sont assistez dans leurs entreprises. Ie suis née sujette de vôtre Majesté, je n'ai point de pensées qui n'aillent à procurer son avantage ; & je suis assez avant dans leur confidence, pour être instruite de tous leurs desseins. Si vous allez avec eux, vous y serez traité avec tout le respect qui est dû à vôtre personne ; mais si vous leur resistez davantage, je ne répons pas de vôtre vie.*

Ce petit discours fait avec adresse & à propos, acheva de persuader Motezuma ; en sorte que sans entrer en de nouvelles contestations, il se leva de dessus son siege, & dît aux Espagnols : *Ie me confie à vous ; allons à vôtre logement : les Dieux le veulent ainsi, puisque vous l'emportez, & que j'y suis resolu.* Il appella aussi-tôt ses Domestiques, & leur commanda de faire preparer sa litiere, & les Officiers qui devoient l'accompagner ; aprés quoy il dit à ses Ministres : *Que par de certaines raisons d'Etat qu'il avoit concertées avec ses Dieux, il avoit arrêté d'aller passer quelques jours au quartier des Espagnols. Qu'il vouloit bien leur apprendre sa resolution sur ce sujet, afin qu'ils en fissent part à son Peuple* : A quoy il ajoûta, *Qu'il y alloit de son propre mouvement, & pour son avantage.* Il ordonna encore à un Capitaine de ses Gardes, d'aller prendre Qualpopoca, & tous les Chefs de son armée qui l'avoient assisté à l'irruption qu'on avoit faite sur les Terres

des Zempoales. Pour cet effet, il luy donna le Sceau de l'Empire, qu'il portoit toûjours attaché à son bras droit : & ce Prince avertit le Capitaine, qu'il prît des Soldats, afin de ne point manquer les coupables. Tous ces ordres furent donnez publiquement : & Marine les expliquoit à Cortez & aux Capitaines Espagnols, de crainte que les conferences de l'Empereur avec ses Officiers, ne leur donnassent de l'ombrage, & qu'ils n'entreprissent mal à propos de luy faire quelque violence.

Motezuma sortit ainsi de son Palais, sans attendre d'avantage, avec toute la suite qui l'accompagnoit ordinairement. Les Espagnols alloient à pied autour de sa litiere; & ils le gardoient, sous pretexte de l'escorter. D'abord le bruit courut par toute la Ville, que les Etrangers enlevoient l'Empereur : les ruës furent remplies de Peuple en un instant, avec l'apparence d'un soûlevement general ; parce que les Mexicains poussoient de grands cris, en se jettant à terre comme des gens desesperez. Quelques-uns témoignoient aussi leur tendresse par leurs larmes ; mais l'Empereur, avec un air gai & tranquille, appaisa ce tumulte, & les satisfit en quelque maniere. Il leur commanda de se taire : & au premier signe qu'il fit de la main, un profond silence succeda à la confusion de leurs cris. Il dît, *Que bien loin d'être prisonnier, il alloit librement passer quelques jours avec les Etrangers ses amis, pour se divertir avec eux :* & cet éclaircissement, qu'on ne luy demandoit pas, & dont il prevenoit leurs questions, confirmoit ce qu'il pretendoit desavoüer. En arrivant au quartier des Espagnols, qui étoit, comme on l'a dit, un Palais que son pere avoit fait bâtir, il commanda à ses Gardes de renvoïer la foule du Peuple qui le suivoit ; & à ses Ministres de publier, sous peine de la vie, que personne n'excitât le moindre tumulte. Il fit beaucoup de caresses aux Soldats Espagnols, qui vinrent le recevoir avec respect ; & choisit l'appartement où il vouloit demeurer. Le logis étoit assez grand, pour y faire toutes les separations necessaires ; en sorte que les chambres furent parées en un moment, par les Officiers de l'Empereur, des plus beaux meubles de sa garde-robe : & les Espagnols mirent de bons corps-de-gardes à toutes les avenuës. On dou-

bla celle du quartier : on avança des sentinelles dans les ruës ; & on n'oublia aucune des précautions qu'une action de cette consequence sembloit éxiger. Tous les Soldats avoient ordre de laisser entrer les Officiers de l'Empereur, que l'on connoissoit tous, ainsi que les Nobles & les Ministres qui venoient faire leur cour, avec cette reserve, qu'on n'en recevoit qu'un certain nombre, à mesure que les autres sortoient, sous pretexte d'éviter la confusion. Cortez alla visiter Motezuma dés le soir même, aprés avoir demandé audience, & observé les mêmes ceremonies dont il usoit lorsqu'il alloit luy rendre visite en son Palais. Les Capitaines & les Soldats les plus qualifiez s'acquiterent aussi de ce devoir, & le remercierent de ce qu'il honoroit cette maison de sa presence, comme s'il y étoit venu de son propre mouvement : & ce Prince se montra aussi gai & aussi content avec eux, que s'ils n'avoient pas été témoins de sa resistance à ce changement. Il leur distribua de sa main, des joïaux qu'il avoit apportez exprés, afin de leur ôter la pensée qu'il luy restât encore le moindre chagrin : & quoyqu'on observât de prés ses actions & ses discours, on ne vid paroître aucune foiblesse en la confiance qu'il témoignoit aux Espagnols ; & il retint toûjours la Majesté d'un Empereur, en la constance avec laquelle il tâchoit d'allier ces deux extrémitez, de la dépendance & de la Souveraineté. Il ne découvrit le secret de sa prison à aucun de ses Domestiques, ni de ses Ministres, qu'on n'empêchoit point de communiquer avec luy à telle heure qu'il luy plaisoit ; soit qu'il eût honte de leur avoüer sa misere ; soit qu'il craignît pour sa personne, s'ils faisoient le moindre mouvement. Ils regarderent tous cette retraite comme un effet de sa volonté : ce qui ôta lieu aux reflexions qu'ils pouvoient faire sur la hardiesse des Espagnols, dont il se peut faire que l'excez les éblouït, & la leur fit mettre entre les choses impossibles, qui sont hors de la portée de l'imagination.

C'est ainsi que Cortez entreprit & éxecuta la resolution d'arrêter Motezuma, qui au bout de quelques jours, se trouva si bien dans sa prison, qu'à peine luy resta-t'il assez de courage pour souhaiter une autre fortune. Neanmoins, ses

Sujets

Sujets reconnûrent enfin, que les Espagnols le tenoient prisonnier, quoiqu'ils adoucissent la violence de cette action, par un respect trés-soûmis. Les Gardes qui étoient aux avenuës de l'appartement de l'Empereur, & les armes que l'on ne quittoit point dans le quartier, ne laisserent aucun lieu aux Mexicains de douter de cette verité: cependant aucun d'eux ne songea à luy procurer la liberté: & il est difficile de s'imaginer quelle raison ils eurent; luy, pour demeurer sans repugnance en cette oppression; & eux pour vivre dans la même insensibilité, sans s'offenser de l'injure qu'on faisoit à leur Empereur. L'audace des Espagnols doit causer une extrême surprise: mais on n'en aura pas moins de voir cet abatement dans l'esprit d'un Monarque si puissant & si fier, & ce défaut de resolution entre les Mexicains, Nation belliqueuse, & si attachée à soûtenir la Majesté de leurs Princes. On peut dire que la main de Dieu faisoit cette impression sur leur cœur: & cela ne doit paroître ni incroïable, ni nouveau dans la disposition de sa Providence, puisque le monde l'a déja vû faciliter les entreprises de son Peuple, en ôtant l'esprit à ses ennemis. Josué, ch. 5. v. 1.

## CHAPITRE XX.

*La conduite de Motezuma dans sa prison, envers ses Sujets & les Espagnols. On amene Prisonnier Qualpopoca; & Cortez le fait punir du dernier supplice, faisant mettre des fers aux mains à Motezuma durant l'exécution de cette Sentence.*

LES Espagnols virent en peu de tems leur logement changé en un Palais, sans cesser de le garder comme une prison. Leur hardiesse perdit insensiblement avec la nouveauté, ce qu'elle avoit de surprenant: & quelques Mexicains irritez de la guerre que Qualpopoca avoit excitée mal à propos, loüoient l'action de Motezuma, & attribuoient à grandeur d'ame l'effort d'avoir donné sa liberté pour gages

de son innocence. D'autres étoient persuadez que les Dieux, qui communiquoient familierement avec l'Empereur, luy avoient inspiré le conseil le plus convenable à sa dignité. Les plus sages respectoient sa resolution, sans se donner la liberté de l'éxaminer; sçachant que la raison des Rois ne s'explique pas à l'intelligence, mais au devoir de leurs Sujets. Cependant Motezuma faisoit les fonctions de Souverain, avec le même ordre qu'il observoit lorsqu'il étoit en liberté. Il donnoit ses audiences, & tenoit son Conseil aux heures ordinaires: il conferoit avec ses Ministres, & il s'appliquoit au Gouvernement de ses Etats; s'attachant sur tout à empêcher qu'on connût qu'il n'étoit pas en liberté.

On apportoit sa viande du Palais Imperial; & les Officiers qui servoient étoient accompagnez d'un grand nombre de Domestiques. La quantité des plats surpassoit l'ordinaire reglé de tout tems; & ce qu'on desservoit étoit aussitôt distribué aux Soldats Espagnols. Motezuma envoïoit souvent les mets les plus delicats à Cortez, & à ses Capitaines, qu'il connoissoit tous par leurs noms: il avoit même étudié la difference de leur genie & de leurs inclinations; & il sçavoit fort bien mettre en œuvre cette connoissance dans la conversation, en donnant au bon goût & à la belle raillerie quelques traits delicats, sans blesser Sa Majesté, ni offenser la bien-séance. Il passoit avec les Espagnols tout le tems que les affaires luy laissoient; & il disoit agreablement: *Qu'il ne se trouvoit plus sans eux.* Tous cherchoient à luy plaire; & rien ne le charmoit davantage, que le respect qu'ils luy rendoient. Les grossieretez l'offensoient: & si quelqu'un en usoit avec luy, il sçavoit bien faire connoître qu'il en étoit choqué, & qu'il y étoit sensible; étant jaloux de sa dignité jusqu'à ce point, qu'il se mit fort en colere d'une indécence qu'il crut qu'un certain Soldat Espagnol avoit commise exprés en sa presence. Il pria le Capitaine de la Garde, d'emploïer une autre-fois ce Soldat loin de sa personne; autrement qu'il le feroit châtier, s'il se presentoit devant luy.

Motezuma passoit quelquefois les soirs à joüer avec Cortez, au *Totoloque*: c'est un jeu où avec de petites boules d'or, ils visoient à toucher ou à abatre, d'une distance proportion-

née, de petites quilles de même métail. Ils jouöient en cinq points ou marques des bijoux, ou d'autres curiositez. Motezuma distribuoit son gain aux Soldats Espagnols, & Cortez donnoit le sien aux petits Officiers de l'Empereur. Alvarado marquoit ordinairement; & comme il mécomptoit quelque-fois en faveur de son General, l'Empereur le railloit galamment sur ce qu'il comptoit mal: neanmoins il ne délaissoit pas de le prier de prendre cette peine une autre fois, & de rendre justice à la verité. Il conservoit dans le jeu même les sentimens d'un Prince, regardant la perte comme un effet du hazard; & le gain, comme le prix de la victoire.

On n'oublioit pas de toucher le point de la Religion dans les conversations familieres. Cortez luy en parla plusieurs fois, en tâchant de le ramener par la douceur, à reconnoître les abus de l'Idolatrie. Le Pere Olmedo appuïoit les raisons du General, avec le même zele, & plus de solidité: & Marine expliquoit à Motezuma, les raisonnemens de ce Religieux; à quoy elle ajoûtoit, avec beaucoup d'affection, des raisons familieres d'une personne revenuë depuis peu de son erreur, & qui étoit encore penetrée des motifs qui l'avoient dés-abusée. Mais le Demon s'étoit si fortement emparé de l'esprit de ce miserable Prince, qu'il ne luy laissoit pas l'entendement libre; & son cœur demeura dans un endurcissement déplorable. On ne sçait pas si le Diable luy parloit, ni s'il luy apparoissoit comme auparavant, depuis que les Espagnols furent entrez dans la Ville de Mexique; au contraire, on tient que du moment que la Croix de JESUS-CHRIST parut en cette Ville, les conjurations des Sorciers de Motezuma perdirent toute leur force, & que les Oracles du Demon devinrent muets: neanmoins l'Empereur ètoit si aveuglé, & si abandonné à ses erreurs, qu'il n'eût point assez de vigueur pour les rejetter, ni pour recevoir ces vives lumieres qui brilloient à ses yeux. Cette dureté d'esprit fut peut-estre le miserable fruit de ses vices & de ses cruautez, dont il avoit offensé la Divine Majesté, ou le châtiment de cette criminelle negligence, qui luy faisoit prêter l'oreille, & en même tems refuser son consentement à la verité.

Au bout de vingt jours, le Capitaine des Gardes que l'Empereur avoit envoïé vers la Frontiere de Vera-Cruz, amena prisonniers Qualpopoca & ses principaux Officiers, qui s'étoient rendus sans resistance, à la vûë du Sceau imperial. Le Capitaine les conduisit droit à Motezuma : ce que Cortez permit ; parce qu'il souhaitoit que ce Prince les obligeât à cacher l'ordre qu'ils avoient reçû de sa part, & qu'il vouloit l'éblouïr par ces démonstrations de confiance. Aprés cela, cet Officier passa avec ses prisonniers, à l'appartement de Cortez, à qui il les remit, en luy disant de la part de son Maître : *Que l'Empereur luy envoïoit ces coupables, afin qu'il tirât d'eux la verité, & qu'il les punît avec toute la rigueur qu'ils avoient meritée.* Le General s'enferma avec eux ; & ils confesserent d'abord les crimes dont on les chargeoit : *D'avoir rompu la paix de leur autorité privée, & provoqué, par une injuste guerre, les Espagnols de Vera-Cruz : Enfin, d'avoir causé le meurtre d'Arguello, executé de sang froid par leur ordre, sur un Prisonnier de Guerre.* Ils ne dirent pas un mot de l'ordre qu'ils avoient de l'Empereur, jusqu'à ce qu'aïant reconnu qu'on alloit les punir rigoureusement, ils tâcherent à sauver au moins leur vie, en le rendant complice de leur crime : mais le General ne voulut point écouter cette décharge, qu'il traita comme une imposture ordinaire aux coupables convaincus. La cause fut jugée militairement ; & on les condamna à mort, avec cette circonstance, que leurs corps seroient brûlez publiquement devant le Palais Imperial, comme Criminels de Leze-Majesté. Aussi-tôt on délibera sur la maniere de léxecution ; & il fut conclu de ne la pas differer. Cependant, Cortez qui craignoit que Motezuma ne s'aigrît, & qu'il ne voulût soûtenir des gens qu'on ne faisoit mourir que pour avoir obeï à ses ordres, ce General resolut de le tenir en crainte, par quelque brusquerie qui eût l'apparence d'une menace, & qu'il le fît ressouvenir de la dépendance en laquelle il se trouvoit : surquoy il prit un parti un peu violent, qui sans doute luy fût inspiré par la facilité que ce Prince avoit euë, de se laisser conduire en prison, & par sa patience à toutes épreuves. Cortez fit donc apporter des Fers qui servoient entr'eux aux criminels ; & il alla trouver l'Empereur, suivi d'un soldat qui


pag. 325.

portoit ces Fers à découvert, de Marine, & de trois ou quatre Capitaines. Il n'oublia aucune des reverences dont il témoignoit ordinairement son respect à ce Prince ; aprés-quoy, élevant sa voix, il luy dit fierement : *Que Qualpopoca & les autres coupables estoient condamnez à mourir, aprés avoir confessé leur crime, qui les rendoit dignes de cette punition : mais qu'il l'en avoit chargé luy-mesme, en soûtenant affirmativement qu'ils ne l'avoient commis que par les ordres de l'Empereur. Qu'ainsi il estoit necessaire qu'il se purgeât par quelque mortification personnelle, de ces indices si violens ; parce qu'encore que les Souverains ne fussent point soûmis aux peines de la Justice ordinaire, ils étoient neanmoins sujets à une Loy superieure, qui avoit droit sur leurs Couronnes, & qu'ils devoient imiter en quelque façon les coupables, quand ils se trouvoient eux-mesmes convaincus, & qu'ils vouloient donner quelque satisfaction à la Justice du Ciel.* Il commanda alors, d'un ton ferme & absolu, qu'on mît les fers à Motezuma : & sans luy donner le temps de répondre, il tourna brusquement le dos, le laissant en cet état. Le General se retira ainsi en son appartement, où il donna ordre de doubler toutes les gardes, & de ne permettre point que l'Empereur eût aucune communication avec ses Ministres. Motezuma fut tellement étourdi de se voir traité d'une maniere si honteuse & si outrageante, qu'il n'eut ni la force de resister, ni le cœur de s'en plaindre : il fut long-temps en cet état, comme un homme hors de soi. Ceux de ses Domestiques qui estoient presens, accompagnoient sa douleur de leurs larmes, sans oser luy parler. Ils se jetoient à ses pieds, afin de les soulager du poids des fers, lorsque ce Prince revenant de son étourdissement, donna d'abord quelques marques de chagrin & d'impatience ; mais revint bien-tôt de ces mouvemens: & comme son malheur lui parut estre un effet de la volonté de ses Dieux, il en attendit le succés avec quelque inquietude, de voir sa vie en danger ; mais aussi avec assez de retour sur ce qu'il estoit, pour témoigner que sa crainte n'étoit point manque de courage.

Cortez ne perdit point de tems à presser l'execution de ce qu'il avoit resolu : il fit conduire les criminels au suplice, aprés avoir pris toutes les précautions necessaires à

ne rien risquer en cette action. Elle se passa en presence d'une multitude presque inombrable de Peuple, sans qu'on entendît aucun bruit qui pût causer le moindre soupçon. Il sembloit qu'il fût tombé sur ces Indiens un esprit de fraïeur, qui tenoit en partie de l'admiration, & en partie du respect. Veritablement ils furent surpris de voir exercer pareils actes de jurisdiction par des Etrangers, qui tout au plus, n'avoient d'autre caractere que celuy d'Ambassadeurs d'un autre Prince : mais ils n'eurent pas la hardiesse de mettre en question un pouvoir qu'ils voïoient établi par la tolerance de l'Empereur. C'est ce qui les fit accourir tous à ce spectacle, avec une espece de tranquillité mortifiée, qui tenoit quelque chose de l'effroi, sans neanmoins qu'on en pût faire la difference. Ce qui contribua beaucoup à maintenir cette tranquillité, fut que l'action de Qualpopoca, bien loin d'être approuvée par les Mexicains, leur parut encore plus odieuse par cette circonstance, qu'il en avoit chargé son Souverain. Cette justification ne trouvoit point de croïance dans l'esprit de ces Peuples, qui l'avoient toûjours regardée comme insolente & seditieuse, quand ils l'auroient crûë veritable. Enfin, cette éxecution fut le troisiéme acte de la vivacité du General : elle reüssit comme il l'avoit resoluë, quoy que sur des principes assez irreguliers ; cependant elle luy parut necessaire & possible. Il connoissoit les gens à qui il avoit affaire, & ce que luy pouvoit valoir, à tout évenement, le gage important qu'il tenoit en son pouvoir. Laissons-nous éblouïr aux raisons de ce General, sans l'attirer devant le tribunal de l'Histoire : contentons-nous de rapporter comme il s'est passé, un fait qui fut ensuite d'une extréme consequence, pour établir la seureté des Espagnols de Vera-Cruz, & qui étouffa ces rumeurs qui commençoient à soûlever l'inquietude des Nobles Mexicains.

Cortez revint alors en diligence à la personne de Motezuma, qu'il salüa d'un air fort gai, & dit : *Qu'on venoit de punir ces traîtres qui avoient eu l'insolence de noircir la reputation de leur Prince : & que pour luy, il avoit rempli avantageusement son devoir, en se soûmettant à la Justice de Dieu,*

*par ce petit sacrifice qu'il luy avoit fait de sa liberté.* Alors, sans attendre davantage, Cortez commanda qu'on otât les fers à l'Empereur ; ou, comme certains Auteurs le rapportent, il se mis à genoux, afin de les luy ôter luy-meme. La presence d'esprit qui brilloit en toutes les actions du General, donne lieu de croire en effet, qu'il voulut par cette galanterie, reparer avec plus de grace, la honte que Motezuma avoit reçûë : & ce Prince applaudit à ce faux retour de sa liberté, par des transports de joïe difficiles à exprimer. Il embrassa le General ; & il ne pouvoit finir les complimens qu'il luy fit sur ce sujet. Ils s'assirent : & Cortez, par un autre trait de generosité, qu'il sçavoit placer si à propos, commanda qu'on levât toutes les gardes ; & dit à Motezuma qu'il pouvoit se retirer à son Palais quand il luy plairoit, puisque la cause de sa détention estoit cessée. Il luy presentoit à coup sûr le party qu'il sçavoit bien que l'Empereur n'accepteroit pas ; parce qu'il luy avoit entendu dire plusieurs fois, fort positivement, qu'il ne convenoit pas à sa dignité de retourner en son Palais, ni de se separer des Espagnols, jusqu'à ce qu'ils se retirassent de sa Cour: d'autant qu'il perdroit tout l'estime de ses Sujets, s'ils venoient à comprendre qu'il ne tenoit sa liberté que d'une main étrangere. Ce sentiment, que le tems luy fit croire être tiré de son propre fond, luy avoit été en effet inspiré par Marine, & par quelques Capitaines Espagnols, suivant l'ordre de Cortez, qui emploïoit adroitement les raisons d'Etat à retenir plus seurement ce Prince dans sa prison. Neanmoins Motezuma penetrant les motifs des offres que le General luy faisoit, abandonna ce pretexte, qui luy parut amené de trop loin en cette rencontre. Il en prit un autre qui n'avoit pas moins d'artifice, & dit à Cortez: *Que le desir qu'il témoignoit de le rétablir dans son Palais luy étoit tres-agreable ; mais qu'il ne vouloit alors faire aucune nouvelle démarche sur ce sujet, pour l'interest des Espagnols mémes : parce que s'il étoit une fois en sa Maison, sa Noblesse & son Peuple le presseroient de prendre les armes contre eux, afin de reparer l'injure qu'il en avoit reçûë.* Il voulut faire ainsi comprendre aux Espagnols, qu'il ne demeuroit en prison que pour les couvrir, & les proteger de son autorité. Cortez loüa sa ge-

nerosité, & luy rendit graces de l'attention qu'il faisoit sur ses amis. Ainsi chacun demeura satisfait de son adresse : ils crûrent l'entendre tous deux, & qu'ils ne se laissoient tromper que pour leur avantage, suivant les maximes trop fines de cet art de dissimuler, que les Politiques mettent entre les mysteres de la prudence, en dorant du nom de cette vertu, les artifices d'une penetration outrée.

*Fin du Troisiéme Livre.*



HISTOIRE

# HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

## *LIVRE QUATRIÉME.*

### CHAPITRE PREMIER.

*On permet à Motezuma de se montrer en public, en allant à ses Temples & à ses divertissemens ordinaires. Cortez prend quelques mesures qu'il jugeoit necessaires. On doute si les Espagnols entreprirent en ce tems-là, d'abatre les Idoles dans la Ville de Mexique.*



MOTEZUMA se rendit ainsi volontairement prisonnier des Espagnols; & il s'en fit aimer par sa complaisance & par sa liberalité. Ses Domestiques mêmes ne le reconnoissoient plus à ce caractere de douceur & de moderation, qu'il sembloit avoir tiré de sa frequentation avec les Etrangers, & qui

étoit ſi éloigné de ſon temperament. Il autoriſoit par tous ſes diſcours & par toutes ſes actions, la ſincerité de ſon cœur: & lorſqu'il crut avoir acquis & merité la confiance du General, il reſolut de la mettre à l'épreuve, en luy demandant la permiſſion d'aller quelque-fois viſiter ſes Temples. Ce Prince donna ſa parole de revenir éxactement à ſa priſon; car c'eſt ainſi qu'il l'appelloit, hors de la preſence de ſes Domeſtiques. Il dît à Cortez: *Que pour ſon honneur propre, & pour l'interêt des Eſpagnols mêmes, il deſiroit ſe montrer à ſon Peuple; parce qu'on commençoit à croire qu'il étoit retenu par violence, maintenant que le ſujet de ſa détention ne ſubſiſtoit plus, aprés le ſuplice de Qualpopoca. Qu'ainſi il y avoit lieu d'apprehender quelque ſoulevement, dont le Peuple ſeul ne ſeroit pas coupable, ſi l'on n'y apportoit promtement du remede, par cette apparence de liberté.* Cortez entrant dans ſes raiſons, & ſouhaitant auſſi donner quelque ſatisfaction aux Mexicains, répondit tres-civilement à ce diſcours: *Qu'il avoit une entiere liberté de ſortir quand il luy plairoit; & que la permiſſion qu'il en demandoit venoit d'un excez de bonté, puiſque tous les Eſpagnols, & le General même, n'étoient là que pour luy obeïr.* Neanmoins il reçut la parole de l'Empereur, qu'il ne quitteroit point le logis où il étoit alors, ſous pretexte que les Eſpagnols eſtimoient trop l'honneur qu'il leur avoit fait, pour s'en priver ſi tôt.

Le ſujet de la ſortie de Motezuma pour aller à ſes Temples, donna quelques ſcrupules au General: ſur quoy, afin d'en tirer le parti le plus raiſonnable, Cortez obtint de ce Prince, que dés ce jour-là il aboliroit les ſacrifices du ſang humain. On ſe contenta de remedier ainſi à la partie la plus criminelle de ces abus, parce qu'il n'étoit pas encore tems de s'attacher à leur entiere gueriſon: & lorſqu'on ne peut aſpirer tout d'un coup à ce qui eſt de meilleur, la prudence veut qu'on partage la difficulté, afin d'en ſurmonter les inconveniens piece à piece. Motezuma promit tout ce qu'on voulut; & en effet il fit défendre par tous ſes Temples, l'uſage de ces ſacrifices: & quoyqu'on doute s'il obſerva luy-même ſa défenſe, au moins il eſt conſtant qu'ils ceſſerent d'être publics; & ſi l'on en fit quelques-uns, ce fut à portes fermées, comme un crime dont on ſe cachoit.

La pemiere viſite de l'Empereur fut renduë au principal

Temple de Mexique, où *il alla* avec tout l'éclat & toute la ſuite qui l'accompagnoit ordinairement. Il mena avec ſoi quelques Eſpagnols, qu'il nomma & choiſit luy-même prudemment, avant qu'on les luy eût donnez pour luy ſervir de gardes, ou de témoins. Le Peuple celebra cette premiere vûë de ſon Prince, par de grandes réjoüiſſances : chacun en témoigna ſa joie, par ces démonſtrations qui compoſoient leurs applaudiſſemens. Ce n'eſt pas qu'ils l'aimaſſent, ou qu'ils euſſent perdu le ſouvenir de l'oppreſſion dont il les chargeoit : mais le devoir faiſoit en cette rencontre l'office de la volonté ; & l'éclat d'une Couronne ſe fait reſpecter juſque ſur le front d'un Tyran.

L'Empereur recevoit leurs acclamations d'un air majeſtueux, & avec quelque marque de reconnoiſſance. Ce jour-là, il parut liberal juſques à l'excez, par pluſieurs graces qu'il fit aux Nobles, & par des diſtributions entre le menu Peuple. Il monta au Temple, appuïé ſur les bras des Sacrificateurs, & s'acquita des devoirs les moins ſcandaleux du culte qu'il rendoit à ſes Idoles ; aprés quoy il revint au logement des Eſpagnols, à qui il fit de nouveaux complimens, en leur faiſant comprendre que le dégagement de ſa parole l'obligeoit moins à y retourner, que le plaiſir de vivre avec ſes amis.

Depuis ce tems-là, Motezuma ſortit librement ; quelquefois pour aller au Palais où ſes femmes avoient leur logement ; d'autres pour viſiter ſes Temples, ou ſes Maiſons de plaiſir : il rendoit neanmoins au General cette eſpece de déference, de luy demander ſa permiſſion, ou de le mener avec ſoi, lorſque la viſite qu'il alloit faire étoit d'éclat & de ceremonie. Cependant il ne paſſa jamais une nuit hors du quartier des Eſpagnols, & il ne parla point de changer : au contraire, les Mexicains s'accoûtumerent enfin à conſiderer cette perſeverance, comme une faveur qu'il faiſoit aux Etrangers ; en ſorte que tous les Miniſtres & les Nobles de l'Empire vinrent faire leur cour au General, & rechercher ſon credit, afin d'obtenir des graces du Prince : & tous les Eſpagnols qu'il honoroit de quelque bienveillance particuliere, recevoient des preſens & des reſpects de tout le monde ; avanture ordinaire en toutes les Cours, où les prieres & les ſollicitations éri-

gent toûjours en Idoles les Favoris.

Dans l'intervale de cette eſpece de repos, Cortez n'oublioit aucune des précautions qui pouvoient établir ſa ſûreté, & avancer ces vaſtes & ſublimes deſſeins qu'il ſentoit naître dans ſon cœur, ſans qu'il ſe propoſât encore aucun objet déterminé, ni qu'il pût démêler jusqu'où il étoit appellé par la flateuſe obſcurité d'une ſi belle apparence. Auſſitôt que le Gouvernement de Vera-Cruz fut vacant par la mort d'Eſcalante, & que le ſuplice de Qualpopoca eut rendu les chemins libres, le General nomma pour Gouverneur Gonzale de Sandoval : mais afin de n'éloigner pas de ſa perſonne en cette conjoncture, un Officier brave & d'un grand merite, Cortez envoïa à Vera-Cruz un Soldat particulier, nommé Alonſe de Grado, en qualité de Lieutenant de Roi. Cet homme étoit habile, mais inquiet, & un de ceux qui s'étoient marquez dans les mutineries paſſées. On crut que le General l'emploïoit afin de luy donner quelque ſatisfaction, & de l'éloigner : neanmoins ce fut une mauvaiſe politique, de mettre un homme qui n'étoit pas ſûr, dans une Place qu'il devoit conſerver comme une retraite, & comme un rempart contre les inſultes qui pouvoient arriver du côté de l'Iſle de Cuba. La preſence de cet Officier auroit pû produire de grands inconveniens, ſi les vaiſſeaux que Velaſquez avoit envoïez afin de ſoûtenir & de pouſſer ſes anciennes pretentions, fuſſent arrivez un peu plûtôt : mais le procedé de Grado rectifia l'erreur du choix qu'on avoit fait de ſa perſonne ; car en peu de jours Cortez reçut tant de plaintes de la part des Habitans & des voiſins de la Ville de Vera-Cruz, qu'il fut obligé de le faire amener priſonnier, & d'envoïer le Gouverneur en Chef.

Cortez prit l'occaſion de ces divers voïages, pour faire amener de Vera-Cruz, la mâture, les voiles, la ferrure, & les autres agrez des navires qu'on avoit mis à fond. Son deſſein étoit de faire bâtir deux brigantins, afin de ſe rendre maître du paſſage ſur le lac ; ne pouvant oublier le diſcours que les Tlaſcalteques luy avoient rapporté, touchant la rupture des ponts & des chauſſées. Il parvint inſenſiblement, à faire ſouhaiter à l'Empereur, de voir ces vaſtes embarcations dont les Eſpagnols ſe ſervoient, & la facilité qu'ils avoient à les mettre

en mouvement : ce fut là le pretexte ſpecieux de cette nouveauté. On diſoit à Motezuma, *Qu'ils faiſoient travailler le vent quand il leur plaiſoit, afin de ſoulager les rameurs :* & on ne pouvoit leur apprendre ce ſecret ſans démonſtration ; parce que les Mexicains ignoroient abſolument l'uſage des voiles ; & l'Empereur croïoit qu'il y alloit de ſa grandeur, que ſes Matelots ſe rendiſſent habiles en cet art. On eut bien tôt tout ce que l'on ſouhaitoit pour l'appareil des brigantins, dont on commença la fabrique, par le moïen de quelques Charpentiers de navires qui avoient paſſé avec Cortez, en qualité de Soldats. Les Charpentiers de la Ville leur aiderent à couper & à conduire le marrein neceſſaire à la conſtruction du corps de ces bâtimens, ſuivant les ordres de Motezuma. Ainſi les brigantins furent achevez en peu de tems : & l'Empereur voulut en faire luy même la premiere épreuve, en s'y embarquant avec les Eſpagnols ; afin de s'inſtruire plus éxactement de tous les ſecrets de cette navigation.

Pour ce ſujet il fit preparer une celebre chaſſe, en un des endroits du rivage où le lac entroit le plus avant dans les terres ; afin de ſe donner tout le tems neceſſaire à ſes obſervations. Au jour marqué par l'Empereur, tous les canots qui le ſuivoient ordinairement, parurent ſur le lac, remplis de ſes Officiers, & des Chaſſeurs. On avoit augmenté le nombre des rameurs, dans l'eſperance de donner une grande reputation à la legereté de leurs bâtimens, aux dépens de ceux des Etrangers, qui leur paroiſſoient peſans, & difficiles à manier. Ils ne furent pas long-tems en cette erreur : les brigantins, qui avoient le vent favorable, n'eurent pas plûtôt déploïé les voiles, & mis les rames en l'eau, qu'ils laiſſerent bien loin derriere eux cette flotte de canots, avec une ſurpriſe extréme de tous les Indiens. Ce jour eut des agrémens particuliers pour les Eſpagnols, qui outre les divertiſſemens de la chaſſe, dont la nouveauté & les divers incidens redoublerent le plaiſir, furent encore regalez d'un ſuperbe feſtin par l'Empereur. Il ſe plut tellement à railler ſes Canoteurs, ſur les vains efforts qu'ils avoient fait en voguant aprés les brigantins, qu'il ſembloit qu'il tirât de la gloire de la victoire des Eſpagnols.

Au retour, toute la Ville accourut, pour voir ce qu'ils appelloient en leur langue les Maiſons flotantes. La nouveauté

fit son effet ordinaire dans les esprits : ils admiroient sur tout, le manîment du timon & des voiles, qui selon leur pensée, commandoient aux vents & aux eaux. Les plus éclairez loüerent cette invention, comme un secret de quelque art qui excedoit la portée de leur esprit : & le vulgaire la considera comme l'effet d'une science surnaturelle, ou d'un empire sur les élemens. Ce qui en resulta de mieux, fut que l'on reçut avec un applaudissement general ces brigantins, dont la construction avoit bien d'autres vûës : & cette précaution du General eut sa part du bonheur qui l'accompagnoit en toutes choses, puisqu'il éxecuta ce qui luy étoit avantageux, & qu'il acquit aux Espagnols un nouveau degré d'estime.

Au même-tems, le General, suivant sa vigilance & son activité ordinaires, prenoit d'autres mesures. Il insinuoit dans l'esprit de Motezuma, & des Nobles qui luy faisoient la cour, des sentimens d'estime & de veneration pour le Prince qui l'avoit envoïé. Il loüoit la clemence de ce Monarque ; il vantoit son pouvoir : & ces discours coulez avec adresse, firent une si douce impression sur le cœur des Mexicains, qu'ils en vinrent à souhaiter passionément l'alliance qu'on leur proposoit, & le commerce avec les Espagnols, comme une chose avantageuse à l'Etat. D'ailleurs Cortez faisoit un fond de lumieres & de connoissances importantes à son dessein, sans qu'il parût avoir d'autre motif, que celuy d'une pure curiosité dans la conversation. Il s'informoit de la grandeur & des limites de l'Empire de Mexique ; des montagnes, des rivieres, & des mines les plus considerables ; de la distance qu'il y avoit d'une mer à l'autre ; la qualité de ces mers, les rades, & les ports les plus assûrez : si éloigné, en apparence, du moindre dessein en ces observations que le simple hazard luy faisoit tomber dans l'esprit, que Motezuma, afin de l'instruire plus parfaitement, fit dessiner par ses Peintres, assistez de quelques sçavans en cette connoissance, une espece de Carte Geographique, qui representoit l'étenduë de son Domaine ; sur quoy il fit remarquer à Cortez toutes les singularitez dignes de quelque attention : même il permit que quelques Espagnols allassent reconnoître les mines les plus fameuses, avec les ports & les rades propres à recevoir des vaisseaux. Cortez luy proposa

cette reconnoiſſance, ſous pretexte de porter à ſon Prince une Relation éxacte de tout ce qu'il y avoit de plus conſiderable en cet Empire : & Motezuma n'agrea pas ſeulement la choſe; il nomma des Soldats qui devoient accompagner les Eſpagnols, & dépêcha par tout des ordres, afin de leur procurer les paſſages libres, & de pleines informations de tout ce qu'ils voudroient ſçavoir : ce qui marque qu'il n'avoit alors aucune inquietude, & que ſon intention s'accordoit parfaitement avec ſes paroles.

Quoyque les nouveautez fuſſent extrémement à craindre en cette ſaiſon, où elles pouvoient ruiner la confiance & la tranquillité; neanmoins nos Hiſtoriens rapportent ici, une reſolution des Eſpagnols, ſi imprudente & ſi mal concertée, que nous trouvons lieu d'en douter, encore que nous n'aïons point de raiſons pour la ſupprimer. Bernard Diaz aſſûre donc, qu'on ſe détermina en ce tems-là, à mettre en pieces toutes les Idoles de Mexique, & à convertir en une Egliſe, le principal Temple de cette Ville. François Lopez de Gomara, qui convient quelque-fois avec ce premier Auteur, ſur ce qui paroît le moins vrai-ſemblable, avoit déja avancé la même choſe. Ils aſſûrent que les Eſpagnols ſortirent, dans la reſolution d'executer ce projet, malgré les prieres & la reſiſtance de Motezuma : que les Sacrificateurs prirent les armes; & que toute la Ville ſe ſoûleva pour défendre ſes Dieux. On ajoûte que cette émotion dura quelque-tems, ſans aller juſques aux voies de fait : & qu'enfin la conſideration du bien public & de la paix, obligea nos gens à laiſſer les Idoles en repos; en ſe contentant de preparer une Chapelle, & d'élever dans le Temple même, un Autel, où on mit la Croix de JESUS CHRIST, & une Image de ſa tres-ſainte Mere, & où on celebra la Meſſe, qui fut chantée ſolemnellement : Que cet Autel y demeura long-tems ſur pied, par les ſoins des Sacrificateurs, qui s'appliquoient tous les jours à le tenir propre, & à le parer. Herrera confirme cette Relation, & la pouſſe encore plus loin, par quelques circonſtances qui outrent un peu ce qu'on appelle les ornemens de la Narration, ſi tant eſt que la Rhetorique de l'Hiſtoire ſe mêle d'en emploïer quelques-uns. Il nous repreſente une proceſſion fort devote, quoyque faite avec les armes à la main, exprés afin d'accompagner les ſaintes Images

jusques au Temple. Il recite au pied de la lettre, ou il compose une Oraison que Cortez fit devant le Crucifix ; & il étale une espece de miracle, produit en faveur de la devotion du General. Il semble que cet homme anime son zele, pour nous persuader un fait dont je n'ai pû découvrir le premier Auteur. C'est que les Mexicains s'émûrent ensuite, sur ce que le Ciel leur refusoit le secours ordinaire de la pluie ; & qu'ils accoururent au logis du General, avec une impetuosité qui tenoit un peu de la sedition. Ils crioient que leurs Dieux avoient retiré leur assistance, depuis qu'on avoit introduit dans leur Temple des Divinitez étrangeres. Pour calmer ce mouvement, Cortez leur promit, de la part de son Dieu, une pluie abondante en peu d'heures : & le Ciel prit soin de dégager à point nommé la parole du General ; ce qui remplit d'étonnement & d'admiration, l'Empereur & tous ses Sujets.

On ne fera point de reflexion sur l'embarras où Cortez se jetta, en se rendant garant envers des Infideles, d'un miracle qui devoit être une preuve de la verité de sa Religion: cela pouvoit naître de l'ardeur de son zele ; & le merveilleux du succez ne doit point nous surprendre, puisqu'il se peut faire qu'il eût alors quelque étincelle de cette foi vive, avec laquelle on merite & on obtient les miracles : mais ce fait heurte si fort la droite raison, qu'on luy accordera difficilement sa croïance, si l'on considere les lumieres du General, & le genie & la science du Pere Olmedo. On suppose neanmoins, que l'entreprise d'abatre les Idoles des Mexicains, en la maniere & au tems que ces Auteurs le marquent, ait eu le succez qu'ils luy attribuent : cependant elle nous fournit diverses considerations, qui nous obligent, au moins, à douter si elle ne pouvoit pas en avoir un autre. En effet, puisqu'il est permis à un Historien de hazarder quelque-fois son sentiment sur les actions qu'il rapporte ; ne peut-on pas croire que ce qui avoit été si difficile à Cozumel, devoit être impossible dans une Ville si peuplée ? On étoit parfaitement bien avec Motezuma ; & la tranquillité dont on joüissoit alors, rouloit sur la bienveillance qu'il témoignoit aux Espagnols : cependant il n'avoit donné aucune esperance de recevoir les veritez de l'Evangile ; au contraire, il avoit toûjours

la même

la même obstination en son attachement aux erreurs de l'Idolatrie. Celuy des Mexicains étoit encore plus ferme, à défendre leur culte impie, avec une dureté invincible: & ils avoient alors une grande disposition à se soûlever contre les Espagnols. Quelle politique pouvoit donc inspirer un pareil contre-tems, contre la volonté de Motezuma ? Si l'on considere le but de cette expedition, on ne le trouvera ni solide, ni raisonnable: Faut-il commencer par le débris des Idoles, à détromper les Idolatres; & traiter une ceremonie exterieure, & dont on ne tire aucun fruit, comme un triomphe de la Religion ? On ne se contente pas de placer des saintes Images en un lieu impur & abominable; on les commet encore à la discretion des Sacrificateurs Idolatres, exposées à leurs irreverences & à leurs sacrileges: & on va celebrer le divin Sacrifice de la Messe, au milieu des infames simulacres du Demon. Voila les attentats que Herrera qualifie une Faction memorable: c'est au Lecteur à décider sur cette qualité. Pour nous, ni la politique du monde, ni celle du Christianisme, ne nous fournissent aucunes raisons qui puissent sauver ces inconveniens: & sans rien prononcer sur la verité de cet évenement, on voudroit seulement qu'un procedé aussi irregulier que celuy qu'on rapporte, n'eût jamais été commencé, ou qu'on ne donnât point de place dans l'Histoire, à des veritez qui paroissent incroïables.

---

## CHAPITRE II.

*On découvre une conspiration qui se formoit contre les Espagnols, par le Roi de Tezeuco. Motezuma l'appaise par son adresse & par les avis de Cortez, & châtie celuy qui étoit l'auteur de la trahison.*

L'Entreprise des Espagnols roula dés ses commencemens, sur des incidens qui n'avoient aucune proportion les uns avec les autres. Le repos & l'inquietude se succedoient tour à tour: l'esperance l'emportoit quelque-fois sur les obstacles

qui se presentoient ; & d'autre-fois la confiance faisoit renaître les perils : parce que tous les desseins des hommes, & leurs succez sont naturellement sujets à cette condition, que les biens & les maux ont une liaison si étroite, qu'ils se suivent de bien prés ; & nous devons croire que cette instabilité étoit necessaire, pour corriger le desordre de nos passions.

L'aveuglement des Païens attachoit cette vicissitude à la revolution d'une rouë imaginaire, formée de l'enchaînement des succez heureux ou malheureux, & dont le mouvement étoit reglé par un certain fantôme indiscret & volage, qu'ils appelloient Fortune ; abandonnant ainsi à la disposition du hazard, leurs desirs & leurs craintes : quoyqu'en effet ce soit en vertu des sages decrets de la divine Providence, que le bonheur & le malheur n'ont point d'état fixe & constant en cette vie ; afin qu'on possede l'un, & qu'on souffre l'autre, avec moderation ; & que nôtre entendement s'éleve jusqu'au sejour des Bienheureux, pour y trouver quelque chose de réel & d'assûré.

Les Espagnols avoient assez de preuves de la bonne volonté de Motezuma, & de l'estime de ses Sujets : cependant, au même-tems qu'ils joüissoient d'un repos si favorable, il s'éleva une tempête qui pensa déconcerter toutes les mesures de leur General. Elle fut excitée par Cacumazin, neveu de Motezuma, Roi de Tezeuco, & premier Electeur de l'Empire. Ce Prince, en la fleur de son âge, avoit beaucoup d'ambition, & peu de jugement : & sur le conseil de ses seules passions, il forma le dessein de s'acquerir une gloire immortelle entre ceux de sa Nation, en attaquant les Espagnols, sous pretexte de rendre la liberté à son Souverain. Sa dignité, & la noblesse de son rang, luy paroissoient des titres assez avantageux, pour luy faire esperer la Couronne de l'Empire à la premiere élection ; & il crut que du moment qu'il auroit tiré l'épée, il pourroit s'en approcher de fort prés. Sa premiere démarche fut de saper insensiblement les fondemens du respect & de l'estime qu'on avoit pour Motezuma, en insinuant que c'étoit par pure bassesse, & faute de courage, que ce Prince demeuroit dans une sujetion indigne de son caractere. De là, il passa à des accusations contre les Espagnols:

il repreſentoit, *l'oppreſſion que l'Empereur ſouffroit par leur violence, & l'autorité qu'ils avoient uſurpée dans le Gouvernement, comme des principes d'une tyrannie inſupportable* ; & il n'oublioit aucunes des raiſons qui pouvoient les rendre odieux & mépriſables. Il répandit depuis, cette ſemence de revolte entre ces petits Souverains qui regnoient ſur le grand lac de Mexique : & la diſpoſition favorable qu'il trouva en leurs eſprits, le confirma dans la reſolution d'éxecuter ſon deſſein. Cacumazin aſſembla donc ſecretement ſes amis & ſes parens en ſon Palais, où ſe trouverent les Rois de Cuyoacan, d'Iztacpalapa, de Tacuba & de Matalcingo, avec d'autres Seigneurs & Caciques du voiſinage, qui avoient tous beaucoup d'autorité & de reputation ; & qui outre le grand nombre des gens de guerre dont ils étoient ſuivis, ſe piquoient d'être braves & grands Capitaines.

Ce Prince leur fit un diſcours ſoûtenu de pluſieurs raiſons, afin de donner l'apparence & la couleur d'un zele deſintereſſé, à ſon ambition. Il éxagera, *l'état miſerable où l'Empereur ſe trouvoit, paroiſſant avoir perdu juſques au ſouvenir de ſa propre liberté ; & l'obligation qu'ils avoient tous, comme de fideles Sujets, de conſpirer à le tirer de cette indigne ſervitude.* Il prouva la ſincerite de ſon zele, par *les liens du ſang, qui l'obligeoient à prendre part aux diſgraces de ſon oncle.* Aprés cela, Cacumazin ſe détachant contre les Eſpagnols : *Qu'attendons-nous*, dît-il, *mes parens & mes chers amis ? & quand ouvrirons-nous les yeux ſur la honte de nôtre Nation, & ſur la baſſeſſe de nôtre patience ? Nous qui ſommes nez pour les armes, & qui établiſſons toute nôtre felicité en la terreur que nous portons dans l'ame de nos ennemis, nous baiſſons la tête ſous le joug honteux d'une Nation étrangere. Leur inſolence eſt un reproche à nôtre lâcheté, & ne croît que ſur le mépris qu'ils font de nôtre tolerance. Conſiderons le progrez qu'ils ont fait en ſi peu de tems, & nous reconnoîtrons bien-tôt nôtre mauvaiſe conduite, & ce que nôtre devoir nous demande. Nous les avons vû ſe jetter dans la Ville capitale, fiers de quatre victoires, où le peu de reſiſtance leur a laiſſé prendre le titre de Vaillans. Ils y ont fait une entrée triomphante, en dépit de l'Empereur, contre la volonté de ſa Nobleſſe & de ſes Miniſtres ; & ils ont introduit avec eux, des eſclaves revoltez contre nous, qui paroiſſent devant nos yeux les armes à la main, à l'abri de leur protection, foulant*

*aux pieds la gloire des Mexiquains, afin d'élever un trophée à la vanité des Tlascalteques. Ils ont ôté la vie à un General de l'Empire, par un suplice public & scandaleux, en usurpant sur les terres d'autrui, le droit des Magistrats, & l'autorité de faire des Loix. Enfin, pour comble d'insolence, ils ont arrêté, dans son logis même, le grand Motezuma. Ils l'ont enlevé par force de son Palais : & non contens de luy donner des gardes, à nôtre vûë, ils se sont déchaînez jusques à cette indignité, d'outrager sa personne & sa majesté, en le chargeant des mêmes fers qu'ils font porter à d'infames voleurs. Cela s'est fait, nous le sçavons : mais qui pourra le croire ? & le témoignage des yeux même n'est-il pas recusable en cette occasion ? quoyqu'enfin ce soit une verité pleine d'infamie pour nous, qu'on doit enveloper dans le silence, ou plûtôt dans un éternel oubli. Qu'est-ce donc, braves Mexicains, qui peut maintenant vous retenir ? Vôtre Empereur est en prison, & vous n'avez pas encore les armes à la main ? Cette image de liberté dont vous l'avez vû joüir ces jours passez, n'est qu'un passage trompeur, par où ils l'ont conduit à un esclavage encore plus honteux ; puisqu'ils regnent en Tyrans sur son esprit, & qu'ils se sont emparez de sa volonté ; ce qui est une espece de prison, la plus indigne d'un Souverain. C'est par là qu'ils nous gouvernent, & qu'ils nous commandent absolument ; puisque celuy qui est en droit de nous commander, leur obeït. Vous voïez qu'il abandonne le soin de son Etat : qu'il n'est plus appliqué à la conservation des Loix ; & que son cœur, autrefois tout Roïal, n'a plus que la bassesse d'un esclave. Nous autres, sur qui l'Empire fonde son appui, nous devons prêter nos épaules en un besoin, afin d'empêcher sa chute. Nôtre devoir est de joindre nos forces, d'exterminer ces nouveaux venus, & de mettre nôtre Empereur en liberté. Si nous luy déplaisons, en desserrant un peu les liens de nôtre obeïssance pour son avantage, il connoîtra la bonté du remede, quand il se verra délivré du mal. S'il ne le connoît pas, Mexique ne manque pas d'hommes dont la tête puisse remplir dignement la Couronne ; & il n'est pas le premier de nos Rois, qui pour ne sçavoir pas regner, ou pour regner avec negligence, a laissé tomber le Sceptre de ses mains.* Cacumazin leur fit ce discours avec tant de vivacité, qu'il emporta toutes les voix. Ils lancerent d'effroïables menaces contre les Espagnols, & s'offrirent de servir en personne à cette faction, à la reserve du Prince de Matalcingo, qui étant parent de l'Empereur, au.

même degré que le Roi de Tezeuco, avoit aussi ses pretentions à la Couronne. Il penetra le motif d'interêt qui faisoit agir son corival, & resolut de faire échoüer son dessein, en remontrant qu'il étoit necessaire & conforme à leur devoir, d'en informer Motezuma ; puisqu'il n'étoit pas raisonnable de se jetter, les armes à la main, dans une maison où il residoit, avant que d'avoir mis sa personne en sûreté : tant à cause du peril auquel ils exposoient sa vie, que pour éviter la fâcheuse necessité d'aller assommer ces hommes entre les bras de leur Empereur. Tous les autres rejetterent bien loin cette proposition, comme étant impratiquable : & Cacumazin ne put s'empêcher de brusquer Matalcingo, qui souffrit cette injure, afin de l'entretenir toûjours dans ses esperances. L'assemblée se separa de cette maniere, aprés avoir marqué le jour & la forme de l'éxecution, & recommandé le secret.

Motezuma & Cortez apprirent cette conjuration, presqu'en même-tems : le premier en fut informé par un avis secret, attribué au Seigneur de Matalcingo ; & Cortez par le moïen de ses espions & de ses confidens. Ils se chercherent aussi-tôt, afin de se communiquer un secret de cette importance : & l'Empereur fut assez heureux pour s'expliquer le premier, d'une maniere qui prouva sa sincerité. Il rendit un compte éxact à Cortez, de tout ce qui s'étoit passé. Il témoigna une extréme colere contre son neveu, & contre les autres Conjurez ; & il proposa de les châtier avec toute la rigueur qu'ils meritoient : mais le General aprés luy avoir fait comprendre qu'il étoit bien instruit de tout, par de certaines circonstances essentielles, répondit à Motezuma : *Qu'il avoit bien du déplaisir d'être la cause de ce soûlevement de ses Sujets ; & que cette raison l'obligeoit à prendre sur son compte le remede qu'il étoit necessaire d'y apporter. Qu'ainsi il venoit luy demander la permission de marcher droit à Tezeuco, avec les Espagnols ; afin de prendre le mal à sa source, & de luy amener Cacumazin, pieds & poings liez, avant qu'il se fût joint aux autres Conjurez, & qu'il les poussât dans la necessité d'emploïer des remedes plus violens.* Motezuma n'approuva point ce projet : au contraire, il le rejetta absolument, connoissant bien le préjudice que son autorité & son pouvoir recevroient, s'il se servoit des armes de ces Etrangers pour châtier des attentats de cette qualité, sur des personnes aussi considerables.

dans ſon Etat. Il pria le General de diſſimuler ſon reſſentiment, pour l'amour de luy. Enfin, il luy dit pour derniere reſolution : *Qu'il ne vouloit pas, & qu'il n'étoit pas à propos que les Eſpagnols fiſſent cette démarche, crainte que l'averſion qui obligeoit les Mexicains à vouloir ſe ſeparer d'eux, ne ſe tournât en une opiniâtreté invincible. Qu'il ne demandoit d'être aſſiſté que de leur conſeil, afin de ranger ces rebelles à la raiſon ; & que, s'il en étoit beſoin, il ſouhaitoit qu'ils fiſſent l'office de mediateur en cette affaire.*

Aprés quelques reflexions, l'Empereur crut qu'il faloit eſſaïer premierement les voies de la douceur ; & que la dépendance de reſpect que ſon neveu avoit pour luy, pourroit appaiſer ſon inquietude, & le réduire à la raiſon, lorſqu'il luy repreſenteroit ſon devoir, & l'engagement qu'il avoit de ſe conſerver l'amitié des Eſpagnols. A cet effet il luy envoïa un Officier de confiance, pour luy ſignifier l'ordre qu'il avoit de la part de l'Empereur ; & luy dire, de celle du General : *Qu'il ſouhaitoit ſon amitié, & de le voir, afin de luy en donner des témoiges effectifs.* Mais Cacumazin, qui avoit déja rejetté les conſeils de l'obeïſſance, & qui n'écoutoit que ceux de l'ambition, répondit à Motezuma, avec toute l'inſolence d'un homme abîmé ; & à Cortez, avec tant de mépris & d'emportement, qu'il obligea le General à demander une autre-fois à l'Empereur, la permiſſion d'attaquer Tezeuco. Mais Motezuma rejetta encore cette propoſition, & dit à Cortez, que cette affaire étoit de la nature de celles où la tête devoit agir, avant que d'emploïer les mains ; & qu'il le laiſsât ſe conduire ſuivant ſon experience, & la connoiſſance qu'il avoit de l'humeur de ſon neveu, & des motifs de ſon extravagance.

Dés ce moment, il ne parla de cette action avec ſes Miniſtres, qu'avec une extréme réſerve ; paroiſſant mépriſer le crime, à deſſein d'endormir le criminel. Il diſoit : *Que cette audace de ſon neveu n'étoit qu'un emportement de jeuneſſe ; un mouvement d'un étourdi ſans aucune experience.* Cependant il dreſſoit une conjuration ſecrete contre le Conſpirateur, par le moïen de ſes propres Domeſtiques, qui n'avoient pas encore oublié leur premier & principal devoir, ou qui en rappellerent le ſouvenir, à la vûë des preſens & des promeſſes qu'on

leur fit. Motezuma obtint donc par cette voie, qu'ils se saisissent durant la nuit, de la personne de son neveu, dans son propre logis ; & qu'ils l'embarquassent sur un canot qui étoit prêt. Il fut ainsi amené à Mexique, sans qu'il pût se défendre : & l'Empereur laissa paroître alors toute sa colere, qu'il avoit tenuë cachée. Ainsi, sans permettre à Cacumazin de le voir, ni vouloir écouter ses excuses, il le fit mettre, suivant l'avis de Cortez, dans la prison destinée à la garde des Nobles, en le traitant comme coupable d'un crime irremissible, & digne du dernier suplice.

Un frere de Cacumazin se trouvoit alors à Mexique : il étoit heureusement échapé, peu de jours auparavant, des mains de ce rebelle, qui avoit voulu le faire assassiner en trahison, sur quelques differens assez legers. Motezuma l'avoit reçû dans son Palais, & au nombre de ses Officiers, afin de le mettre à couvert contre les ressentimens de son frere. Ce Prince étoit vaillant & sage, fort estimé à la Cour de Mexique, & extrémement consideré des Vassaux de son frere. Les circonstances de sa disgrace redoubloient encore l'estime & l'affection. Cortez jetta les yeux sur luy : & comme il vouloit s'en faire un ami, & l'attirer à son parti, il proposa à l'Empereur de luy donner l'investiture de la Seigneurie de Tezeuco, puisque son frere s'étoit rendu incapable de regner, aprés avoir conspiré contre son Souverain. Il representa, *Qu'il n'y avoit point de seureté à punir du dernier suplice, un criminel d'une si haute consideration, en un tems où les esprits des Nobles étoient en mouvement : Qu'en le privant de sa dignité, on le puniroit d'un autre genre de mort qui feroit moins de bruit, & seroit neanmoins assez rigoureux, pour imprimer de la terreur à tous ses partisans. Que le jeune homme qu'il luy proposoit avoit de meilleures inclinations. Qu'il luy devoit déja la vie, & qu'il luy seroit encore redevable d'une Couronne ; & d'autant plus engagé à reconnoître ce bien-fait, qu'il avoit à le soûtenir contre son frere. Qu'enfin, par cette disposition, l'Empereur donnoit par avance le Roïaume à celuy qui en devoit heriter, & conservoit à son sang la dignité de premier Electeur, qui étoit d'un si grand prix dans l'Empire.*

Cette pensée de Cortez plut tellement à Motezuma, qu'il la communiqua aussi tôt à son Conseil, où on donna des grands éloges à la justice & à la clemence de l'Empereur : sur quoy

les Miniſtres dreſſerent un Decret, en vertu duquel Cacumazin fut dépoſſedé de toutes ſes dignitez, ſuivant l'uſage qui ſe pratiquoit en ce Païs-là, & ſon frere nommé pour luy ſucceder au Roïaume & à l'Electorat. Aprés quoy Motezuma fit venir le nouveau Roi: & durant l'acte de l'inveſtiture, qui ſe faiſoit avec pompe & quelques ceremonies, il luy fit un diſcours, où il paroiſſoit de la Majeſté; reduiſant en peu de paroles tous les motifs qui pouvoient engager le plus fortement ſa fidelité: à quoy il ajoûta en preſence de toute l'aſſemblée, *Qu'il avoit pris cette reſolution par le conſeil de Cortez;* afin de faire comprendre à ce Prince, qu'il étoit redevable de ſa Couronne au General. On peut s'imaginer qu'il n'ignoroit pas cette obligation: la conjoncture des affaires ne ſouffroit pas qu'on enterrât un bien-fait de cette nature; mais il eſt bon de remarquer les ſoins que Motezuma ſe donnoit, pour inſpirer à ſes Peuples des ſentimens favorables aux Eſpagnols & à leur General.

Le nouveau Roi alla bien-tôt prendre poſſeſſion du Trône à Tezeuco, où il fut reçû & couronné avec de grandes acclamations, & une extréme joie. Chacun s'empreſſoit à celebrer ſon éxaltation: les uns par amour pour ſa perſonne, & par la compaſſion qu'ils avoient ſentie de ſes diſgraces: les autres par la haine qu'ils portoient à Cacumazin; & tous enſemble, afin de témoigner que ſon crime leur faiſoit horreur. Tout l'Empire applaudit à ce châtiment, qui puniſſoit les coupables ſans répandre du ſang: & on l'attribua à l'élevation du genie des Eſpagnols, parce qu'on n'attendoit pas une ſemblable moderation de celuy de l'Empereur. Ce nouveau procedé fut d'une ſi grande conſequence pour ébranler les autres Conjurez, qu'ils rompirent auſſi-tôt les troupes qu'ils avoient aſſemblées, & qu'ils implorerent la clemence de l'Empereur. Pour cet effet, ils eurent recours à Cortez; & enfin ils obtinrent leur pardon, par ſon interceſſion. Ainſi cette tempête qui s'étoit formée contre luy, fut diſſipée ſi heureuſement, qu'il ſortit du peril avec un nouvel éclat; en partie par ſon adreſſe, & en partie parce que les accidens mêmes luy furent favorables: puiſque Motezuma crut luy être redevable du repos de ſon Etat: que le premier Prince de l'Empire fut élevé par ſa faveur à cette haute dignité; & qu'il trouva

moïen

moïen de s'acquerir ceux-mêmes qui avoient songé à le détruire, & de se faire un nouveau fond d'amis & d'obligez.

---

## CHAPITRE III.

*Motezuma prend la resolution de renvoïer Cortez, en répondant à son Ambassade. Il assemble les Nobles de son Empire, & dispose leurs esprits à reconnoître le Roi d'Espagne pour le legitime heritier de cet Etat; en arrêtant qu'on luy rende le devoir d'obeïssance, & qu'on luy paie un tribut, comme à un Prince qui descendoit de leur premier Conquerant.*

LOrsque le calme eut succedé à ces mouvemens qui avoient attiré tous les soins de l'Empereur, il sentit ces élancemens de fraïeur que la memoire du peril laisse dans l'imagination. Il fit un retour en luy-même, sur l'état auquel il se trouvoit. Il luy parut que les Espagnols faisoient un long sejour à sa Cour; & qu'ils regardoient comme un droit acquis sur sa liberté, la bonté qu'il leur témoignoit : sur quoy il prit la resolution de se familiariser moins avec eux, & de prendre une autre conduite à l'exterieur. Il voïoit bien que le pretexte dont Cacumazin s'étoit servi pour se soûlever, tournoit à sa confusion; puisqu'on attribuoit sa bonté à une bassesse d'esprit: & il y avoit des momens où il s'accusoit d'avoir donné occasion à ces murmures. Ce Prince sentoit la diminution de son autorité dont la jalousie tient toûjours un poste fort proche de la Couronne, & le premier lieu entre les passions qui commandent aux Rois. Il craignoit que ses Sujets ne retombassent en de nouvelles inquietudes, & qu'on ne rallumât quelques étincelles de ce feu mal éteint. Il auroit bien voulu dire à Cortez, qu'il hâtât le terme de son retour : mais il ne trouvoit pas les ouvertures propres à luy faire cette proposition avec bien-seance; parce qu'on n'ose faire un libre aveu de ces soupçons qui paroissent une espece de crainte.

Motezuma fut durant quelques jours en ces irresolutions ; & conclut enfin, qu'il devoit, preferablement à tout, renvoïer les Espagnols, & se délivrer de cet obstacle, qui feroit toûjours chanceler la fidelité de ses Sujets.

Il prepara cette matiere avec beaucoup d'adresse, aïant prevenu toutes les réponses de Cortez, avant que de luy déclarer ses intentions, & détruit toutes les raisons sur lesquelles il pouvoit fonder son retardement. Ce Prince attendit donc que le General vint le visiter ; & le reçut sans marquer aucun changement en ses actions, ni en ses discours. Il fit tomber la conversation sur le sujet du Roi d'Espagne, dont ils parloient souvent, appuïant sur la veneration qu'il avoit pour ce Monarque ; & tournant adroitement le même sujet à son but, il dit : *Qu'il avoit resolu de luy rendre l'hommage qu'il luy devoit, en qualité de successeur de Quezalcoal, & de Seigneur proprietaire de l'Empire de Mexique.* C'etoit en effet la resolution de Motezuma, & la seule chose qu'il dît comme il la pensoit : quoyqu'il ne pretendît pas alors en restituer le Domaine au Roi ; mais seulement éloigner Cortez, & luy donner congé avec plus d'honneur. Il ajoûta donc : *Qu'il étoit prêt d'assembler la Noblesse de ses Etats, & de faire cet aveu en leur presence ; afin qu'à son imitation ils rendissent tous l'hommage qu'ils devoient à son Prince, & qu'ils l'établissent par quelque contribution, dont il avoit dessein de leur montrer l'éxemple ; aïant déja preparé des joïaux, & d'autres presens de grand prix, afin de satisfaire de sa part à cette obligation. Qu'il ne doutoit pas que sa Noblesse n'y contribuât de la sienne, par tout ce qu'elle possedoit de plus precieux : & qu'il ne desesperoit pas qu'on n'en mît ensemble une quantité si considerable, que ce present pourroit paroître sans honte devant ce grand Prince, comme la premiere reconnoissance de l'Empire de Mexique.*

Cette proposition de Motezuma accordoit en un même tems aux Espagnols, tout ce qu'ils auroient osé souhaiter de plus avantageux pour satisfaire leur ambition, & même leur avarice. Elle visoit aussi à leur retrancher tous les pretextes d'un plus long sejour à sa Cour, avant que de leur ordonner qu'ils se retirassent : mais il avoit sçû détourner cette vûë avec tant d'adresse, que Cortez n'en découvrit rien. Il le remercia seulement de sa liberalité, sans la rejetter, & aussi

ſans l'encherir; puiſqu'il ne faiſoit que recevoir de la part de ſon Prince, ce qui luy étoit dû. Cortez étoit d'ailleurs tres-ſatisfait, d'avoir obtenu beaucoup plus qu'il n'auroit oſé demander, en la ſituation où ſes affaires étoient. Il éxaltoit, parmi ſes Officiers & ſes Soldats, le ſervice qu'ils rendroient à l'Empereur Charles, s'ils obligeoient un ſi puiſſant Monarque à devenir ſon tributaire. Il repreſentoit les richeſſes immenſes qui pourroient accompagner cette nouvelle; afin que la Relation n'en parût point toute nuë, & qu'elle ne courût point le riſque de paſſer pour incroïable. La verité eſt qu'il ne penſoit pas alors à s'écarter un moment de ſon entrepriſe; & il ne luy paroiſſoit pas qu'il fût difficile de ſe maintenir, juſques à ce qu'on en eût appris l'état & le progrez en Eſpagne, & qu'on luy eût envoïé les ordres qu'il devoit ſuivre. Sa confiance etoit fondée ſur la bonne volonté que Motezuma luy témoignoit; ſur les amis qu'il acqueroit tous les jours en cette Cour; enfin, ſur ces heureux ſuccez qui venoient, pour ainſi dire, d'eux-mêmes, ſe placer ſous ſa main; ou par quelque cauſe ſuperieure, qui l'animoit à ne point borner ſes eſperances, à la vûë de tout ce qu'il pouvoit ſouhaiter pour les remplir.

Cependant Motezuma qui alloit à ſon but, & qui ſçavoit l'art de déliberer à loiſir ſur ce qu'il vouloit éxecuter ſans remiſe, dépêcha promtement ſes ordres pour aſſembler tous les Caciques de ſon Empire, ſuivant la coûtume, lorſqu'il ſe preſentoit quelque affaire importante où la Nobleſſe devoit aſſiſter; ſans faire citer les plus éloignez, afin de parvenir plûtôt à ce qu'il pretendoit obtenir par cette diligence. Ils ſe rendirent tous à Mexique, en peu de tems, avec la ſuite qu'ils menoient ordinairement à la Cour; en ſi grand nombre, qu'il auroit pu donner quelques ſoupçons, ſi on en avoit ignoré le motif & l'uſage. Motezuma les aſſembla dans l'appartement où il demeuroit: & là, en preſence de Cortez, qui fut appellé à cette conference, avec ſes Truchemens & quelques-uns de ſes Capitaines, il leur fit un raiſonnement qui leur apprenoit les raiſons de la reſolution qu'il avoit priſe, & qui ſauvoit adroitement la dureté de cette propoſition. Bernard Diaz a écrit que les Mexicains tinrent deux aſſemblées, & que le General n'aſſiſta point à la premiere. Cela

peut être une des équivoques ordinaires à cet Auteur, puisque Cortez n'auroit pas oublié cette particularité en la seconde Relation de son expedition; outre qu'il s'agissoit alors de le satisfaire, & de luy donner de la confiance : ainsi ce n'étoit pas le tems de tenir des Conseils sans sa participation.

Cette action eut beaucoup d'éclat & d'autorité; parce que les Nobles & les Ministres qui residoient à la Cour y furent aussi presens : & Motezuma jettant les yeux sur l'assemblée, d'un air agreable & plein de majesté, commença son discours. Il attira d'abord la bienveillance & l'attention, en leur representant, *A quel point il les aimoit, & combien ils luy étoient obligez.* Il les fit souvenir, *Qu'ils tenoient de sa main les richesses & les dignitez qu'ils possedoient :* & il établit sur ce principe, *l'engagement où ils se trouvoient, de croire qu'il ne leur proposeroit rien qui ne fût à leur plus grand avantage, aprés l'avoir digeré par une mûre déliberation ; aprés en avoir pris les mesures de concert avec ses Dieux, & connu par des témoignages sensibles, que c'étoit leur volonté.*

Il affectoit souvent de produire ces lumieres d'inspiration, afin d'interesser la Divinité en ses resolutions : & on le crut alors sur sa bonne-foi, parce qu'il n'étoit pas extraordinaire que le Demon le favorisât de ses réponses. Aprés avoir donné ce fondement à sa proposition & à ce mystere, Motezuma déduisit en peu de mots, *l'origine de l'Empire des Mexicains, l'expedition des Navatlaques, les prodigieux exploits de Quezalcoal leur premier Empereur, & la Prophetie qu'il leur laissa en les quittant pour marcher à la conquête des Païs Orientaux ; predisant, par une inspiration du Ciel, que ses descendans reviendroient quelque jour regner en ces Provinces.* Aprés cela, il posa comme un fait incontestable : *Que le Roi des Espagnols, Souverain de ces Regions Orientales, étoit le legitime successeur de Quezalcoal :* ajoûtant, *Que ce Monarque étant celuy qui devoit donner la naissance à ce Prince tant souhaité parmi les Mexicains, promis tant de fois par leurs Oracles & par les Propheties, pour lesquelles on avoit tant de respect, ils devoient tous reconnoître ce droit hereditaire en sa personne, en rendant à son sang les hommages qu'en son absence on avoit deferez au droit d'élection. Que si le Roi d'Espagne étoit venu maintenant en personne, comme il avoit envoïé ses Am-*

*baſſadeurs, luy même qui leur parloit, avoit tant d'amour pour la raiſon & pour ſes Sujets, que le plus grand bien qu'il pourroit leur procurer, ſeroit d'être le premier à ſe dépoüiller de la dignité qu'il poſſedoit; en remettant à ſes pieds la Couronne, pour luy en laiſſer la diſpoſition abſoluë, ou pour la recevoir de ſa main. Cependant, comme il ſe ſentoit redevable à la bonté de ſes Dieux, de luy avoir accordé le bonheur de voir arriver de ſon tems une connoiſſance ſi deſirée, il vouloit être le premier à déclarer ſa joie, qui ne pouvoit être trop empreſſée en cette occaſion. Qu'il avoit donc reſolu d'offrir dés ce moment ſon obeïſſance à ce Monarque, & de luy faire quelque ſervice conſiderable; aïant deſtiné pour ce ſujet, les plus riches joïaux de ſon treſor. Qu'il ſouhaitoit que ſa Nobleſſe ſuivît ſon éxemple, non ſeulement en s'acquittant de la même reconnoiſſance; mais encore en l'accompagnant de quelque contribution de leurs biens: afin que le ſervice étant plus grand, en parût plus éclatant aux yeux de ce Prince.*

Motezuma finit ainſi ſon diſcours, qu'il ne prononça pas neanmoins tout d'une ſuite; puiſque malgré les efforts qu'il ſe fit en cette action, quand il vint à ſe declarer Vaſſal d'un autre Prince, la déclaration luy parut ſi outrée, qu'il demeura quelque-tems ſans trouver des termes propres à cette expreſſion: & en la formant, il s'attendrit ſi ouvertement, qu'on vid quelques larmes couler ſur ſon viſage, comme arrachées par force de ſes yeux. Les Mexicains, qui connurent ſon agitation, & la cauſe d'où elle procedoit, accompagnerent la douleur de leur Prince, par des ſanglots pouſſez avec moins de retenuë; voulant, comme il ſembloit, avec un peu de flaterie, que leur fidelité fît du bruit. C'eſt ce qui engagea Cortez à demander permiſſion de parler, afin de raſſûrer Motezuma, en diſant: *Que l'intention de ſon Roi étoit fort éloignée de le dépoſſeder de ſa dignité, & qu'il n'avoit aucun deſſein d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement en ſon Empire; puiſqu'il ne demandoit preſentement que l'éclairciſſement de ſon droit, en faveur de ſes deſcendans: à cauſe qu'il étoit ſi éloigné des Regions qui compoſoient ce vaſte Empire, & ſi occupé à d'autres conquêtes, qu'on ne verroit peut-être arriver de tres long-tems le cas dont leurs traditions avoient parlé.* Cette proteſtation raſſûra l'eſprit de Motezuma: il reprit un air tranquille, & acheva ſon diſcours, ainſi qu'on l'a rapporté. L'étonnement & la confuſion s'em-

parerent de l'esprit des Mexicains, lorsqu'ils entendirent la resolution de l'Empereur. Elle leur parut disproportionnée, & indigne de la Majesté d'un Monarque si puissant, & si jaloux de son autorité. Ils le regardoient, sans qu'aucun eût la hardiesse d'y répondre, ou d'en convenir; ne sçachant de quelle maniere ils devoient ajuster leur réponse sur les sentimens du Souverain. Ce silence respectueux dura jusques à ce que le premier Magistrat, mieux informé des intentions de l'Empereur, prit la parole, & dit: *Que tous les Nobles qui assistoient au Conseil, respectoient Motezuma comme leur Roi, & comme leur Seigneur naturel & legitime; & qu'ils étoient disposez d'obeïr avec empressement, à ce qu'il leur proposoit par sa bonté, & qu'il leur ordonnoit par son éxemple, puisqu'ils ne doutoient pas qu'il ne l'eût bien medité, & consulté avec le Ciel; & qu'ils n'avoient point d'instrument plus sacré que celuy de sa voix, pour apprendre la volonté des Dieux.* Tous se rangerent à cet avis: & Cortez prenant à son tour l'occasion de marquer sa reconnoissance, dicta à ses Truchemens un autre discours, qui n'étoit pas moins adroit que le premier: *Il remercia Motezuma, & toute l'assistance, de ce témoignage de leur bonne volonté; acceptant au nom de son Roi, le service qu'ils luy offroient*: & reglant ses complimens sur ce principe, qu'il ne faloit point paroître surpris qu'ils rendissent ce devoir à son Prince, de la même maniere qu'un homme qui reçoit ce qui luy est dû, se contente d'agréer l'éxactitude de son debiteur.

Les larmes que Motezuma répandit ne donnerent point encore de soupçons au General, sur cet effort de la liberalité de ce Prince; & il ne découvrit point que son but étoit de le renvoïer. Sur quoy il étoit excusable en quelque sorte, de s'être laissé entraîner au premier bruit; parce qu'aïant trouvé l'opinion de ces descendans de Quezalcoal, établie entre les Mexicains, comme une verité tres-constante; & une ferme persuasion que le Roi d'Espagne étoit indubitablement un de ces descendans; l'hommage qu'ils luy rendoient ne paroissoit pas si irregulier à Cortez, qu'il dût le croire affecté, ou plein d'artifice. Sur cette supposition, il pouvoit encore attribuer les pleurs de Motezuma, & la douleur qu'il souffrit à se déclarer Vassal d'un autre Prince, au mal qu'une Couronne fait quand on vient à la détacher, & qu'on mesure l'extréme distance qui est

entre la Souveraineté & la Sujetion : ce qui eſt, à la verité, une de ces rencontres où l'eſprit peut être abatu, ſans faire tort à la grandeur de l'ame. Neanmoins on doit croire, qu'encore que Motezuma regardât le Roi d'Eſpagne comme le legitime ſucceſſeur de l'Empire de Mexique, il n'avoit pas deſſein de tenir tout ce qu'il promettoit. Sa vûë étoit, de ſe débarraſſer des Eſpagnols, & de gagner du tems ; afin de prendre ſes meſures ſur le conſeil de ſon ambition, ſans faire beaucoup d'attention à ſa parole : & l'on ne doit pas s'étonner de voir entre ces Rois barbares la diſſimulation, dont l'artifice, capable de perdre d'honneur un particulier, a été neanmoins conſacré, comme un art neceſſaire pour regner, par d'autres, barbares en politique.

Quoyqu'il en ſoit, l'Empereur Charles-Quint fut de ce jour-là, reconnu comme le legitime ſucceſſeur hereditaire à l'Empire de Mexique dans l'opinion de ces Peuples ; & effectivement deſtiné par le Ciel, à prendre une poſſeſſion plus réelle de cette Couronne. On dreſſa un acte public de cette declaration, avec toutes les ſolemnitez qui parurent neceſſaires, ſuivant le ſtile des actes de foi & hommage qu'ils rendoient à leur Souverain. L'aveu que Motezuma & ſes Vaſſaux en faiſoient à l'Empereur, luy donnoit quelque choſe de plus que le nom de Roi, & fut comme une myſterieuſe inſinuation du titre qu'il acquit depuis par le droit de ſes armes, fondé ſur une juſte défenſe, ainſi qu'on le verra enſuite : circonſtance particuliere en la conquête de Mexique, qui ſervit à juſtifier l'acquiſition de cet Empire ; outre les autres conſiderations generales ſur leſquelles, en d'autres endroits, la guerre n'eſt pas ſeulement permiſe, mais encore juſte & raiſonnable, autant de fois qu'on la reduit aux termes d'un moïen neceſſaire pour introduire l'Evangile.



## CHAPITRE IV.

*Cortez est mis en possession de l'or & des pierreries qui composoient les presens de l'Empereur & des Nobles. Motezuma luy dit avec fermeté, qu'il se prepare à partir. Cortez cherche à prolonger son départ, sans repliquer à l'Empereur, au même-tems qu'il reçoit l'avis que des vaisseaux Espagnols sont arrivez à la côte.*

MOtezuma n'épargnoit aucuns soins pour parvenir à ce qu'il souhaitoit, resolu de ménager jusques aux momens, afin de renvoïer plûtôt les Espagnols; & sentant un état violent en cette espece de sujetion qu'il étoit obligé de conserver, afin qu'elle ne cessât point de paroître volontaire. Il mit donc entre les mains de Cortez, le present qu'il tenoit tout prêt, composé de plusieurs pieces curieuses d'or, & quelques pierreries, dont les unes servoient à l'ornement de sa personne, & les autres à la seule ostentation; plusieurs joïaux d'or en figure d'animaux, d'oiseaux & de poissons, dont l'artifice n'étoit pas moins precieux que la matiere; grande quantité de ces pierres qu'ils appellent encore Chalcuites, de la couleur des émeraudes, & qu'ils estimoient alors folement autant que les diamans; & divers tableaux de plumes, dont les couleurs nées avec elles, imitoient plus parfaitement la nature, ou avoient moins à feindre pour l'imiter: present d'un cœur Roïal qui se sentoit oppressé, & qui vouloit mettre à prix sa liberté.

Les presens des Nobles Mexicains suivirent de prés celuy de leur Prince, sous le titre de contribution. Ils consistoient en pieces d'or, & en autres bijoux de même qualité; en quoy ils essaïerent de se surpasser les uns les autres, à dessein, comme il sembloit, de renvier sur l'obeïssance qu'ils devoient aux ordres du Souverain, & mêlant à ce devoir un peu de vanité. Tout cela étoit adressé à Motezuma, & passoit par son ordre au

dre au quartier des Espagnols. On nomma un Intendant & un Tresorier, afin de tenir compte de ce qu'on recevoit: & on assembla en peu de jours, une si grande quantité d'or, qu'en reservant les joïaux de plus grand prix, avec les pierreries, & faisant fondre le reste, il monta à la somme de six cens mille marcs d'or en barres, de bon aloi; dont on tira le quint pour le Roi, & un autre quint pour le General, d'un commun consentement de tous les Soldats, & à la charge de prendre sur son compte les dépenses publiques, & necessaires a toute l'armée en general. Cortez mit encore à part la somme pour laquelle il se trouvoit engagé envers Diego Velasquez, & ce qu'il avoit emprunté de ses amis en l'Isle de Cuba: le reste fut partagé entre les Capitaines & les Soldats, y comprenant ceux qui étoient à Vera-Cruz.

On fit les parts égales à ceux qui avoient quelques emplois: mais on mit quelque difference entre les simples Factionnaires; parce qu'on donna une plus grande récompense à ceux qui avoient témoigné moins d'inquietude dans les mouvemens qui s'étoient passez: équité dangereuse, où la récompense est offensante, & la comparaison odieuse. Elle attira aussi de grands murmures, & même des paroles insolentes contre Cortez & contre les Capitaines; parce qu'à la vûë de tant de richesses, ceux qui avoient le moins de merite pretendoient une récompense égale aux autres. Cependant on ne pouvoit pas satisfaire leur avarice: & il n'étoit pas à propos de publier les raisons de cette inégalité.

Bernard Diaz a traité cet article avec peu de discretion. Cet Auteur a gâté beaucoup de papier, à peser & à grossir ce que les pauvres Soldats souffrirent en ce partage; jusques à rapporter comme de bons mots, ce que celuy-ci, ou celuy-là avoient dit dans les promenades. Ce qu'il en a dit en effet, sent plus le pauvre Soldat que l'Historien: neanmoins Herrera l'a suivi avec beaucoup de confiance, & peu d'attention; puisque ce n'est pas une moindre prévarication dans l'Histoire, de ne toucher qu'en passant les choses sur lesquelles on doit appuïer, que de s'arrêter long-tems sur celles qu'on pourroit supprimer. Cependant ces deux Auteurs conviennent que le dégoût des Soldats cessa, par la liberalité que Cortez fit de son propre fond, à ceux qui se plaignoient: sur quoy ils donnent

de grands éloges à la generosité & au desinteressement du General, en se contentant de détruire ce qu'ils n'avoient qu'à effacer de leur Narration.

Aussi-tôt que Motezuma, & les Nobles de son Empire, eurent rendu l'aveu de leur obeïssance, que ce Prince avoit promis dans l'assemblée, il fit appeller Cortez; & prenant un air severe, contre sa coûtume, il luy dit: *Qu'il étoit à propos qu'il songeât à s'en aller, puisqu'il avoit reçû toutes ses dépêches. Que tous les motifs ou les pretextes de son sejour aïant cessé, apres avoir reçû une réponse si favorable à son Roi, les Mexicains ne pourroient se persuader que Cortez n'eût des vûës dangereuses, s'ils le voïoient insister sans sujet à demeurer à la Cour; ni luy ne pourroit plus soûtenir son parti, du moment qu'il abandonneroit celuy de la raison.* Cette maniere d'insinuer ses volontez en peu de mots, & en forme de menace, avec toutes les marques d'un dessein prémedité, surprit si fort le General, qu'il fut obligé d'appeller toute sa moderation pour y répondre. Il reconnut alors l'artifice des liberalitez de Motezuma, & des faveurs qu'il avoit étalées en la derniere assemblée: ce qui fit naître quelques mouvemens en son cœur, pour repliquer à ce Prince d'une maniere ferme, en s'appuïant de cette superiorité de genie qui luy donnoit quelque empire sur son esprit. Soit qu'il n'eût que cette vûë, ou que voïant Motezuma parler avec tant de hauteur, il soupçonnât qu'il n'eût préparé quelque secours de reserve, Cortez ordonna secretement à un de ses Capitaines, qu'il fît prendre les armes aux Soldats, & qu'il les tînt prêts à recevoir ses ordres: mais une reflexion plus moderée étant venuë à son secours, il se détermina tout d'un coup, à témoigner de la soûmission aux volontez de l'Empereur; & afin de donner quelque couleur au retardement de sa réponse, il s'excusa galamment d'avoir paru embarassé, *lorsqu'il l'avoit vû plus émû qu'à l'ordinaire, quoyque ce qu'il luy ordonnoit fut si conforme à la raison.* Cortez ajoûta: *Qu'il alloit songer à presser son départ. Qu'il avoit déja preparé pour ce sujet, toutes les choses dont il avoit besoin: & que desirant executer ce dessein, sans differer davantage, il avoit resolu de luy demander congé de faire construire quelques vaisseaux propres à une si longue navigation; puisqu'il n'ignoroit pas la perte de ceux qui l'avoient amené sur les côtes de son Empire.* Il mar-

quoit ainsi son obeïssance, lorsqu'il en suspendoit l'effet ; & il gagnoit du tems, en se tirant de l'embarras où on l'avoit poussé.

On a dit que Motezuma avoit cinquante mille hommes tous prêts à soûtenir sa resolution, & qu'il étoit déterminé à se faire obeïr par la force même, s'il étoit necessaire. Il est certain qu'il apprehendoit fort la replique du General, & qu'il ne vouloit pas rompre avec luy, qu'à toute extrémité ; car il l'embrassa avec beaucoup de satisfaction, & loüa sa réponse d'une maniere qui fit voir qu'il n'en esperoit pas une pareille. Il se sentoit obligé à Cortez, de ce qu'il luy épargnoit une occasion de se broüiller avec luy ; parce qu'il avoit pour sa personne une estime où il entroit de l'inclination, & même quelque sorte de respect. Ainsi ce Prince, tres-content de se voir déchargé d'un grand sujet de chagrin, dit au General : *Qu'il n'avoit aucune intention de précipiter le départ des Espagnols, sans leur fournir les choses necessaires à ce voïage. Qu'il donneroit ordre au plutôt, à la construction des vaisseaux. Cependant, que Cortez ne devoit changer rien à sa conduite, ni s'éloigner de sa personne ; puisqu'il suffisoit pour la satisfaction de ses Dieux, & pour le repos de ses Sujets, qu'il eut marqué avec quelle promtitude il souhaitoit obeïr aux premiers, & complaire aux autres.* Le Demon fatiguoit alors Motezuma, par d'horribles menaces, en se servant de l'organe de ses Idoles, pour l'irriter contre les Espagnols. Cet Empereur n'étoit pas moins affligé par les nouveaux bruits qui s'élevoient entre les Mexicains, contre la soûmission qu'il avoit faite en se déclarant Tributaire d'un autre Prince : & il consideroit ce dechet de son autorité, comme une nouvelle charge qui tomberoit quelque jour sur les épaules de ses Vassaux. Ainsi ce Prince se trouvoit combatu, d'un côté par la politique, & de l'autre par la Religion : & il ne se fit pas un effort mediocre, en accordant cette permission au General ; puisqu'il n'avoit pas moins de veneration pour ses Dieux, que de superstition pour l'idole de son ambition.

On donna promtement les ordres necessaires à la construction des vaisseaux. On publia le départ : & Motezuma fit commander à tous les Charpentiers qui se trouvoient sur la côte, de se rendre à Ulüa ; marquant les endroits où on cou-

peroit le bois, & les Bourgs qui devoient contribuer des Indiens de charge, afin qu'on les conduisît sans remise aux hâteliers. Cortez de son côté, affectoit de se tenir dans les termes de l'obeïssance. Il dépêcha les Ouvriers, & les Officiers qui avoient conduit la fabrique des brigantins, & qui étoient connus à Mexique. Il discourut en public avec eux, du port & de la qualité des vaisseaux ; ordonnant qu'ils y emploïassent le fer, le cordage, & les voiles de ceux qu'on avoit enfoncez : & tout cela paroissoit fait pour les apprêts d'un voïage qu'on avoit resolu ; ce qui assoupit les inquietudes dont les esprits étoient émûs, & rassûra au General la confiance de Motezuma.

Lorsque ces Officiers furent prêts à partir pour aller à Vera-Cruz, Cortez parla en secret à Martin Lopez, né en Biscaïe, & qui avoit la principale conduite de cet ouvrage, où il n'étoit pas moins habile, qu'il étoit brave Soldat. Il luy recommanda de ne presser pas la construction des vaisseaux ; & de mener cette affaire avec tant d'adresse, qu'on gagnât du tems, sans faire paroître de la negligence. Le but du General étoit, de se maintenir en cette Cour sous ce pretexte ; & de se ménager du tems jusques au retour de ses Envoïez, Portocarrero & Montexo. Il esperoit qu'ils luy ameneroient quelques secours, ou au moins une lettre de l'Empereur, avec les ordres dont il avoit besoin pour la conduite de son entreprise ; n'aïant jamais abandonné la resolution de la pousser à bout : & en cas qu'il se trouvât forcé de sortir de Mexique, à la derniere extrémité, il avoit resolu d'attendre ces ordres à Vera-Cruz ; afin de se couvrir des fortifications de cette Place, & de s'appuïer du secours des Nations de son alliance, pour faire tête aux Mexicains : admirable constance, qui ne se fortifioit pas seulement entre les difficultez presentes ; mais qui s'armoit encore contre les coups du hazard.

Un nouvel accident vint déconcerter toutes ces mesures, & donner un nouvel emploi à la prudence & au courage du General. Motezuma fut averti que dix huit navires étrangers paroissoient à la côte d Ulüa ; & ses Officiers en ce quartier-là, luy envoïerent le portrait de ces vaisseaux, sur les toiles qui leur tenoient lieu de missives, avec les figures des hommes qu'on avoit pû remarquer, & certains caracteres qui expri-

moient les conjectures que ces Officiers avoient faites sur les desseins de ces hommes, qui paroissoient Espagnols, en un tems où l'on traitoit de renvoïer ceux qui étoient à la Cour. On ne sçait pas l'effet que ce tableau fit sur l'esprit de Motezuma. Quoyqu'il en soit, il fit d'abord appeller le General; & aprés luy avoir montré la peinture, il luy dit : *Que les préparatifs qu'on faisoit pour son voïage n'étoient plus necessaires, puisque des vaisseaux de sa Nation étoient arrivez à la côte, où il pourroit s'embarquer.* Cortez regarda ce tableau, avec plus d'attention que de surprise : & quoyqu'il n'entendît rien aux caracteres qui l'expliquoient, il en comprit assez par les habits des Soldats, & par le port & la fabrique des vaisseaux, pour ne douter pas qu'ils ne fussent Espagnols. Son premier mouvement le porta à se réjoüir du retour de ses Envoïez, qu'il crut fort certain, & du secours qu'il esperoit d'un si grand nombre de vaisseaux. L'imagination s'attache aisément aux choses qu'on souhaite : & Cortez ne put se persuader qu'une si puissante flotte vînt traverser ses desseins; parce que sa maniere d'agir, noble & sincere, ne luy permettoit pas d'avoir d'autres pensées; & qu'un esprit droit & bien intentionné, sent de la peine à tourner ses vûës sur ce qui choque la justice & la raison. Sa réponse fut : *Qu'il partiroit sans remise, si ces navires retournoient bientôt en Espagne* : & sans paroître étonné que Motezuma eût reçû les premiers avis de leur arrivée, parce qu'il connoissoit l'extréme diligence de ses Couriers, il ajoûta : *Que les Espagnols qui demeuroient à Zempoala ne tarderoient pas à luy apprendre cette nouvelle ; & qu'alors on sçauroit précisément la route & les desseins de cette flotte : & on verroit s'il étoit necessaire de continuer la fabrique des vaisseaux, ou si l'on pourroit s'en passer pour faire le voïage.* L'Empereur approuva cet expedient, se rendant à la raison, & sçachant bon gré au General de son obeïssance.

Les lettres de Vera-Cruz vinrent bien-tôt aprés. Sandoval mandoit : *Que ces navires appartenoient à Velasquez ; & qu'ils portoient huit cens Soldats Espagnols, à dessein de combatre Cortez, & de s'opposer à sa conquête.* Le General reçut cette attaque imprevûë en presence de Motezuma ; & il eut besoin de toute la force de son esprit, pour couvrir le trouble où elle le jettoit. Il voïoit naître le danger, d'où il attendoit le secours :

la conjoncture étoit terrible, & le mal pressant de toutes parts; peu ou point d'assûrance du côté des Mexicains, & les ennemis sur la côte. Neanmoins il fit ce qu'il put pour rassûrer son visage; il cacha ses chagrins à l'Empereur, & adoucit la nouvelle entre les Soldats: aprés quoy il se retira, afin de raisonner sans passion sur cet embarras, & avoir plus de liberté d'esprit pour courir promtement au remede.

## CHAPITRE V.

*On rapporte les nouvelles mesures prises par Velasquez pour ruiner Hernan Cortez. L'armée & la flotte que Velasquez envoie contre ce General, sous la conduite de Pamphile de Narvaez. L'arrivée de ce Commandant à la côte de la Nouvelle Espagne; & son premier effort pour reduire les Espagnols de Vera-Cruz.*

NOus avons laissé Diego Velasquez assiegé de soupçons & de défiances, irrité d'avoir fait de vains efforts pour retenir Cortez, & diffamant, sous le nom de trahison, le parti que celuy-ci avoit pris, de s'échaper aux violences dont on le menaçoit. Velasquez cherchoit sous ce titre, à donner un honnête pretexte à sa vengeance, lorsqu'il reçut les lettres du Licentié Benoît Martin son Chapelain, avec la qualité d'Adelantado, au nom du Roi, non-seulement en l'Isle de Cuba, mais encore en toutes les Terres qui se découvriroient, ou dont on feroit la conquête sous sa conduite. Son Chapelain luy apprenoit encore, la bienveillance, ou la reconnoissance dont l'Evêque de Burgos President des Indes, embrassoit & défendoit ses interêts, contre les Envoïez de Cortez, qui en avoient été mal reçûs: mais il luy donnoit avis en même tems, de la bonté que l'Empereur avoit témoignée à ces Envoïez, en leur donnant audience à Tordesillas; du bruit que les richesses qu'ils apportoient, avoit fait en Espagne; & des hautes idées que l'on avoit conçûës de cette conquête,

que l'on mettoit fort au-dessus de toutes les autres.

La nouvelle dignité de Velasquez éleva ses pensées ; les faveurs qu'il avoit reçûës du President, augmenterent sa presomption : & comme les passions croissent dans les hommes avec leur pouvoir, & qu'elles prennent d'autant plus d'empire, qu'elles se voïent soûtenuës par plus d'autorité ; le Gouverneur se crut aussi d'autant plus engagé à se ressentir de l'offense qu'il croïoit avoir reçûë, qu'il regardoit alors avec un air de superiorité, qui luy persuadoit que ce sentiment qui naissoit d'une pure jalousie, ne regardoit que sa propre justification. Les applaudissemens que l'on avoit donnez à Cortez, affligeoient Velasquez, & outroient sa patience : & quoyqu'il ne fût point fâché de voir cette conquête si avancée, parce que les regles du devoir naturel à un Sujet, conservoient dans son cœur la place qui est dûë au service de son Roi ; neanmoins il ne pouvoit souffrir qu'un autre que luy en enlevât le merite, qu'il regardoit comme son propre bien : mettant à si haut prix la part qu'il avoit euë au projet de cette expedition, qu'il s'en attribuoit le nom de Conquerant, sans autre fondement ; & se croïant Maître si absolu de toute l'entreprise, qu'il regardoit tous les exploits qui l'avoient poussée jusques au point où elle étoit, comme s'il les avoit faits luy-même.

Le Gouverneur, sur ces principes & ces visions, resolut de lever une armée, & de preparer une flotte, à dessein de ruiner Cortez, & tous ceux qui le suivoient. Il acheta des vaisseaux, il enrôla des Soldats, & courut luy-même par toute l'Isle de Cuba ; visitant les Habitations des Espagnols, & animant ceux de sa faction. Velasquez leur representoit l'obligation qu'ils avoient de venger le tort qu'on luy avoit fait : il leur partageoit par avance, *les grands tresors qu'ils devoient tirer des Païs conquis, & qui étoient alors usurpez* (à ce qu'il disoit) *par des rebelles subornez, qui étoient sortis en fuïant de l'Isle de Cuba ; afin que personne ne pût douter de leur lâcheté.* Ces belles esperances, & quelques secours qu'il acheta aux dépens de la meilleure partie de son bien, luy firent assembler en peu de tems une armée qu'on pouvoit appeller en ce Païs-là, redoutable, par le nombre & par la qualité des troupes qui la composoient ; elle étoit de huit cens Fantassins Espagnols, quatre-vingt Ca-

valiers, & dix ou douze pieces d'artillerie, avec une provision abondante de vivres, d'armes & de munitions. Velasquez nomma pour la commander en chef, Pamphile de Narvaez, né à Valladolid, homme de merite & fort consideré; mais attaché à ses opinions, qu'il soûtenoit avec quelque dureté. Il luy donna la qualité de son Lieutenant, en prenant luy même celle de Gouverneur, au moins, de la Nouvelle Espagne.

Narvaez reçut encore une instruction secrette du Gouverneur, qui luy ordonnoit *de songer particulierement à se saisir de Cortez, & à le luy envoïer avec une bonne escorte; afin qu'il reçût de sa main le châtiment qu'il meritoit. Qu'il traitât de la même maniere les principaux Officiers qui suivoient ce rebelle, à moins qu'ils ne se reduisissent à l'abandonner: & qu'il prît possession en son nom, de tout ce qu'on avoit conquis, en l'adjugeant à l'étenduë de son Gouvernement.* Velasquez ne s'arrêta pas beaucoup à raisonner sur les accidens qui pouvoient arriver, parce que la vûë des grandes forces qu'il avoit assemblées, luy faisoit paroître facile tout ce qu'il se proposoit: & la trop grande confiance, défaut ordinaire aux esprits outrez, ne voit les perils que de loin, ou ne reconnoît les difficultez que lorsqu'elle en est presque accableé.

Les Religieux de saint Jerôme, qui presidoient à l'Audience Roïale de Saint Domingue, furent instruits de ce mouvement, & des préparatifs de Velasquez. Comme ils avoient une Jurisdiction superieure sur les autres Isles, & qu'ils vouloient prévenir les inconveniens qui pouvoient resulter d'une si dangereuse concurrence; ils envoïerent le Licentié Lucas Vasquez d'Aillon Juge de l'Audience Roïale, pour essaïer de ramener ce Gouverneur aux termes de la raison: & en cas que les voies de la douceur ne reüssissent pas, le Licentié devoit luy signifier les ordres dont il étoit porteur; & luy commander, sous de grosses peines, de desarmer ses Soldats & sa flotte, & de n'apporter ni trouble, ni empêchement à la conquête où Cortez étoit engagé, sous couleur qu'elle luy appartenoit, ou par quelque autre raison ou pretexte que ce fût: & supposé que Velasquez eût quelque querelle particuliere contre la personne de Cortez, ou quelque droit sur les Païs qu'il soûmettoit à sa Majesté, il l'exposât devant les Tribunaux de sa Justice, où il

où il devoit être assûré qu'on la luy rendroit dans toutes les regles.

Ce Ministre étant à Cuba, y trouva la flotte prête à partir, composée de onze navires de haut bord, & de sept autres un peu plus forts que des brigantins, tous en fort bon état; & Velasquez fort empressé à faire embarquer les troupes. Le Licentié s'efforça de le reduire, en luy exposant en ami toutes les raisons qui se presentoient à son esprit, pour calmer celuy du Gouverneur, & luy donner de la confiance. Il luy remontra, *Ce qu'il hazardoit, si Cortez prenoit la resolution de se défendre, avec des Soldats engagez par leur propre interêt, à soûtenir ceux de leur Commandant: le mal que cette démarche alloit faire entre les Indiens, Peuples belliqueux, & soûmis depuis peu de tems, lorsqu'ils verroient naître une guerre entre les Espagnols mêmes. Que si cette division causoit la perte d'une conquête qui avoit déja fait un si grand éclat en Espagne, sa reputation couroit risque de recevoir une tache, dont ceux qui le favorisoient le plus ne pourroient le laver.* Aprés cela, Vasquez parlant au nom de l'Audience Roïale de Saint Domingue, voulut luy persuader: *Qu'il demandât justice aux Iuges de ce Tribunal, qui éxamineroient son droit avec des impressions bien differentes de celles qu'ils prendroient, s'il en venoient jusques à le décrier par cette violence.* Enfin, comme cet Officier vid que Velasquez n'étoit plus capable de recevoir un bon conseil, parce que tout ce qui n'alloit pas à ruiner Cortez luy paroissoit impratiquable, il produisit ses ordres, & les luy fit signifier par un Greffier qu'il avoit amené; ce qu'il accompagna de diverses requêtes & protestations. Mais tout cela n'eut pas la force de luy faire changer de resolution: le titre d'Adelantado faisoit tant de bruit dans son imagination, qu'il parut ne vouloir point reconnoître de Superieur en son Gouvernement, & que sa desobeïssance devint une espece de revolte. L'Auditeur laissa passer quelques emportemens de Velasquez, sans heurter de droit fil sa passion, afin de ne le pousser pas plus avant dans le precipice: & quand il le vid resolu à presser l'embarquement de ses troupes, il témoigna quelque desir de voir un Païs si renommé, & s'offrit de faire le voïage par pure curiosité. Velasquez luy en accorda la permission, afin qu'on ne sçût pas si tôt à Saint Domingue, l'insolence de ses réponses: & le Li-

centié s'embarqua, avec l'estime & l'approbation de toute l'armée. Sa resolution, soit qu'elle vint de son propre mouvement, ou de l'instruction qu'il avoit, parut fort prudente, & capable d'empêcher les suites d'une rupture entre les Espagnols. Il se persuada fort probablement, qu'il luy seroit plus aisé d'obtenir la soûmission dûë aux ordres de l'Audience Roïale, lorsqu'on seroit hors de la Jurisdiction de Velasquez ; & que sa mediation auroit plus d'autorité sur l'esprit de Narvaez : & quoyque sa presence, comme on le verra, fut cause d'un nouvel inconvenient, on ne doit pas refuser à son zele & à la droiture de son intention, les loüanges qu'ils meritent ; puisque encore que les évenemens s'écartent souvent des moïens que l'on emploie pour les faire reüssir, cet effet du hazard ne doit point ôter le nom de sages, aux déliberations bien concertées. André de Duero s'embarqua sur la même flotte. Il étoit Secretaire de Velasquez, & le même qui avoit rendu de si bons offices à Cortez, au commencement de sa fortune. Quelques-uns disent qu'il entreprit ce voïage, afin d'aller prendre part aux richesses de son ami, en vertu du service qu'il luy avoit rendu. Les autres soûtiennent que le dessein du Secretaire étoit de se rendre mediateur entre les deux Commandans, & d'empêcher, autant qu'il le pourroit, la ruine de Cortez : & ce sentiment nous paroît plus juste que le premier, parce que nous ne goûtons pas le procedé de ces Historiens qui se font honneur de la malignité de leurs conjectures.

La flotte se mit à la voile ; & étant favorisée du vent, elle se trouva en peu de jours, à la vûë de la terre qu'elle cherchoit. On jetta l'ancre dans le port d'Ulüa ; & Narvaez mit à terre quelques Soldats, afin de prendre langue, & de reconnoître le Païs. Ils rencontrerent, sans aller bien loin, deux ou trois Espagnols qui s'étoient écartez au bord de la mer, & que ces Soldats amenerent au vaisseau de Narvaez. Ces gens, soit par épouvente, ou par legereté d'esprit, informerent d'abord Narvaez de tout ce qui se passoit à Mexique & à Vera-Cruz, & flaterent ce Commandant aux dépens de Cortez. La premiere resolution que Narvaez prit sur ces avis, fut de traiter avec Sandoval, afin qu'il luy rendît la place dont il étoit Gouverneur, pour la garder au nom de Velasquez, ou la raser, en se joi-

-gnant à son armee avec les Soldats de sa garnison. Narvaez commit cette negociation à un Ecclesiastique qui le suivoit, nommé Jean Ruiz de Guevara, homme d'esprit, brusque, & plus emporté qu'il ne convenoit à sa profession. Il le fit accompagner par trois Soldats, qui devoient servir de témoins, & par un Notaire, en cas qu'il fût necessaire d'en venir aux formalitez d'une signification.

Sandoval avoit disposé des sentinelles redoublées, afin d'être averti des mouvemens de la flotte, en faisant passer la parole des unes aux autres. Ainsi il sçut l'arrivée de ces Envoïez, avant qu'ils fussent prés de la Ville : & sur l'assûrance qu'il eut qu'ils n'étoient point suivis d'une plus grande troupe, il ordonna qu'on leur ouvrît les portes, & alla les attendre à son logis. Ils vinrent, avec quelque presomption d'un favorable accueil : & le Prêtre, aprés les premieres civilitez, remit entre les mains du Gouverneur, sa lettre de créance, & luy exposa *le détail des forces que Narvaez conduisoit, à dessein de tirer satisfaction, au nom de Velasquez, de l'injure que Cortez luy avoit faite, en s'écartant de l'obeissance qu'il luy devoit ; cette conquête appartenant absolument à Velasquez, puisqu'on l'avoit entreprise par ses ordres, & à ses dépens.* Il avança cette proposition, comme un article qui ne souffroit point de difficultez, abondant en droit & en raison ; enfin, comme un homme qui s'attendoit qu'on luy sçauroit bon gré, de venir presenter un parti si avantageux, en une affaire que la force ne soûtenoit pas moins que la justice. Sandoval, avec une émotion qu'il eut peine à cacher, luy répondit : *Que Narvaez étoit son ami, & si fidele Sujet du Roi, que tous ses desirs ne pouvoient aller qu'à l'avantage du service de sa Majesté. Que la situation des affaires, & l'état où on avoit poussé la conquête de Mexique, demandoient que Narvaez unît ses forces à celles de Cortez, & qu'il luy aidât à donner la derniere main à cette entreprise, qui étoit si fort avancée. Qu'il faloit songer principalement à ce devoir, le premier & le plus important de tous ; puisque les querelles entre des particuliers ne devoient pas être decidées par une guerre civile. Neanmoins, que si Narvaez, poussé par son interêt, ou par un motif de vengeance, entreprenoit temerairement quelque chose par violence, contre Hernan Cortez, il devoit s'asseurer dés ce moment, que luy qui parloit, & tous les Soldats qui gardoient cette Place, étoient resolus de*

*perdre la vie, avant que de commettre une action aussi infame que celle qu'on leur proposoit.*

Guevara se sentit frapé de ce refus, comme d'un coup de trait: & aïant plus de disposition à suivre l'impetuosité de son temperament, qu'à le moderer, il éclata par des injures & des menaces contre Cortez, qu'il appella traître; ajoûtant encore, mal à propos, que Sandoval & ceux qui luy obeïssoient, ne l'étoient pas moins. Les uns & les autres essaïerent d'adoucir son ressentiment, en luy representant la dignité de son caractere; afin qu'il comprît, au moins, la raison qui les obligeoit à souffrir son insolence: mais cet homme élevant sa voix, sans changer de stile, commanda au Notaire de signifier les ordres dont il étoit porteur; afin que tous les Espagnols sçussent qu'ils étoient obligez, sur peine de la vie, d'obeïr à Narvaez. Il fut assez mal obeï; parce que Sandoval dît nettement au Notaire: *Qu'il le feroit pendre, s'il étoit assez hardi pour luy signifier des ordres qui ne vinssent point du Roi même.* Enfin la contestation s'échaufa jusqu'à ce point, que Sandoval s'animant un peu trop, fit arrêter ces Envoïez: Aprés quoy, faisant reflexion sur le mal qu'ils pourroient causer, s'ils rapportoient à Narvaez toute la chaleur de leur ressentiment, il se resolut de les envoïer à Mexique; afin que Cortez pût s'en assûrer, ou les ramener à la raison: ce qu'il éxecuta sur le champ, aïant fait venir des Indiens, qui les porterent sur leurs épaules, en cette espece de litieres qu'ils appellent *Andas*. Un Espagnol de confiance, appellé Pierre de Solis, alla avec les prisonniers, pour commander leur garde; & Sandoval informa Cortez, par un Courier exprés, de tout ce qu'il avoit fait. Aprés cela, il s'assûra de la fidelité de ses Soldats; il appella à son secours les Indiens alliez; & disposa tout ce qui étoit necessaire à sa défense, en sage & prudent Capitaine.

Il faut convenir que Sandoval poussa trop loin la licence militaire, en faisant arrêter un Ecclesiastique; & qu'il donna trop à l'emportement de sa colere, si la politique n'eut point de part à sa resolution. Elle pouvoit luy representer qu'un homme aussi violent qu'étourdi, feroit un méchant personnage auprés de Narvaez, sur le sujet de la paix, qui étoit si necessaire. On peut croire que son ressentiment concourut

avec cette importante consideration, au dessein qu'il forma : & s'il le fit dans cette vûë, comme on peut le presumer de sa patience dont il endura les premiers boüillons de la colere, on ne doit pas blâmer la conduite entiere de Sandoval, s'il n'a pas sçû garder par tout une parfaite moderation ; puisque la brusquerie d'un chagrin emporte quelque fois ce qu'on ne pourroit obtenir de la modestie ; & que la colere sert à donner de la chaleur à la prudence.

---

## CHAPITRE VI.

*Les précautions que Cortez prend pour éviter une rupture ouverte. Il introduit un traité de paix, que Narvaez ne veut pas recevoir ; au contraire, il publie la guerre, & fait arréter le Licentié Luc Vasquez d'Aillon.*

CORTEZ étoit souvent informé de toutes ces particularitez, par des avis qui luy donnerent enfin des lumieres certaines de ce qu'il n'avoit fait que soupçonner : il apprit que Narvaez avoit mis pied à terre, avec son armée, & qu'il marchoit droit à Zempoala. Sa raison luy fit alors passer quelques mauvaises heures, en luy donnant des vûës tres-fines & fort étenduës, sur tous les inconveniens ; & une grande incertitude sur les remedes qu'on devoit y apporter. Il ne s'ouvroit point de parti dont il eût lieu d'être satisfait : c'étoit une temerité condamnable, d'aller combatre Narvaez avec des forces si inégales, lors même qu'il faloit laisser une partie des Soldats à Mexique, pour maintenir le quartier, défendre les tresors acquis, & conserver cette espece de garde que Motezuma vouloit bien souffrir encore. Il n'étoit pas moins dangereux d'attendre l'ennemi dans Mexique, au hazard de remuer ces humeurs seditieuses, qui commençoient à se reveiller dans l'esprit des Peuples de cette grande Ville, en leur donnant un pretexte d'armer pour leur conservation ; ce qui étoit proprement s'attirer de nouveaux ennemis. Le

parti le plus raisonnable étoit, de traiter avec Narvaez, afin qu'il joignît ses forces à celles de Cortez; mais c'étoit aussi le plus difficile. La connoissance qu'on avoit de l'esprit rude & fier de ce Commandant, ne permettoit pas d'esperer qu'il se rendît traitable, quand même Cortez se reduiroit à luy demander cette grace, au nom de leur ancienne amitié: ce qu'il ne vouloit pas faire; parce que la voie des prieres reüssit mal avec les insolens; & qu'elle est toûjours de mauvaise grace, lorsqu'il s'agit de faire des propositions de paix. Enfin le General se representoit la perte entiere de la conquête; la malheureuse conclusion d'une entreprise si grande & si avancée; la cause de la Religion abandonnée, & le service du Roi ruiné: mais son chagrin le plus mortel étoit, de se voir obligé à témoigner une feinte assûrance, en portant le calme sur son visage, & la tempête dans le cœur.

Il disoit à Motezuma: *Que ces Espagnols ètoient des Sujets de son Roi, qui venoient, sans doute, en qualité d'Ambassadeurs, appuïer les premieres propositions qu'il luy avoit faites. Qu'ils formoient une espece d'armée, suivant la coûtume de leur Nation. Mais qu'il les disposeroit à retourner en Espagne, & même qu'il s'en iroit avec eux; puisqu'il avoit pris son audience de congé, sans que sa Grandeur eût laissé rien à souhaiter à des gens qui n'avoient que les mêmes offres à luy faire, de la part de leur Prince.* D'ailleurs, Cortez animoit ses Soldats par diverses considerations, dont neanmoins il connoissoit assez la foiblesse. Il leur disoit: *Que Narvaez étoit son ami, si honnète homme, & si sage, qu'il se rendroit à la raison, en preferant le service de Dieu, & celuy du Roi, aux intérêts d'un particulier. Que Velasquez avoit dépeuplé l'Isle de Cuba, afin d'éxercer sa vengeance: mais, qu'à son avis, c'étoit plutôt un secours qu'il leur envoïoit, pour achever la conquête de cet Empire; puisqu'il ne desesperoit pas que ces gens qui venoient comme ennemis, ne devinssent bien-tôt leurs compagnons.* C'est ainsi que le General entretenoit l'esprit de ses Soldats: mais il s'expliquoit plus ouvertement à ses Capitaines, en leur communiquant une partie de ses inquietudes. Il les prévenoit sur la consideration des accidens qui pouvoient arriver; faisant diverses reflexions sur le peu d'experience & de conduite de Narvaez, & des Soldats qui le suivoient; sur l'injustice de la cause qu'ils soûtenoient; & sur d'autres

motifs de confiance, où la dissimulation avoit aussi sa part, puisqu'il leur donnoit bien plus d'esperances qu'il n'en avoit luy-même.

Cortez conclut enfin, leur demandant leurs avis, ainsi qu'il avoit accoûtumé en des occasions de cette importance : & aprés avoir preparé leurs esprits à luy proposer ce qu'il croïoit être le plus avantageux, ils resolurent de tenter la voie d'un accommodement, en offrant à Narvaez des partis si raisonnables, qu'il ne pût les refuser, sans se charger de toutes les pernicieuses suites d'une rupture. En même-tems, il prit diverses précautions, afin de satisfaire son activité : il avertit ses amis de Tlascala, de tenir prêts jusques à six mille hommes de guerre, pour une action où il pourroit avoir besoin de leur secours : il ordonna au Commandant de trois ou quatre Soldats Espagnols, qui alloient à la découverte des mines en la Province de Chinantla, qu'il disposât les Caciques de cette Province à faire une levée de deux mille hommes ; & à se preparer pour les faire marcher au premier avis. Les Chinanteques étoient grands ennemis des Mexicains, & témoignoient beaucoup d'affection aux Espagnols, à qui ils avoient envoïé offrir leurs services. Cette Nation, brave & guerriere, parut propre à Cortez pour fortifier ses troupes : & comme il se souvint d'avoir entendu priser les piques ou lances de ces Peuples, en ce qu'elles étoient de meilleur bois, & plus longues que les nôtres ; il donna ordre qu'on luy en envoïât promtement trois cens, qu'il distribua à ses Soldats, aprés qu'on les eut armées d'un cuivre de bonne trempe, qui suppléa au manquement du fer. Cortez prit cette précaution avant toutes les autres ; parce qu'il redoutoit la Cavalerie de Narvaez, & qu'il vouloit avoir le tems d'éxercer ses Soldats au manîment de cette sorte d'armes.

Cependant Pierre de Solis arriva, avec les prisonniers que Sandoval envoïoit à Cortez. Solis luy en donna l'avis, & attendit ses ordres au bord du lac. Le General, qui étoit déja informé de leur voïage par la voie des Couriers, sortit au-devant d'eux, accompagné de plusieurs Officiers ; & commanda d'abord, qu'on les mît hors des fers. Il les embrassa tous avec beaucoup de bonté, particulierement le Licentié Guevara, qu'il caressa fort, en luy disant : *Qu'il châtiroit Sandoval*,

*du peu de consideration qu'il avoit euë, en ne respectant pas comme il le devoit, sa personne & sa dignité.* Cortez le conduisit à son quartier : il luy donna sa table ; & luy témoigna plusieurs fois, d'un air libre & assûré : *Qu'il s'estimoit fort heureux, de voir Narvaez en ce Païs-là ; parce qu'il se promettoit toutes choses de son amitié, & des liaisons qui avoient toujours été entre-eux.* Il prit soin que les Espagnols parussent gais & pleins de confiance en presence de Guevara. Il le rendit témoin des faveurs dont Motezuma l'honoroit, & de la veneration que les Princes Mexicains luy rendoient. Enfin, le General fit present à cet homme, de quelques joïaux de grand prix, qui l'adoucirent extrémement. Il prit la même conduite avec les Compagnons de Guevara, sans leur marquer, en aucune maniere, qu'il avoit besoin de leurs bons offices pour humaniser Narvaez : & il les renvoïa tous, au bout de quatre jours, persuadez de ses raisons, & engagez par ses bien-faits.

Aprés avoir pris des mesures si adroites, remettant au tems le fruit qu'elles pouvoient produire, Cortez resolut d'envoïer à Narvaez, quelque personne de confiance ; afin de luy proposer tous les moïens raisonnables, pour convenir de ce qui seroit le plus avantageux à leurs interêts communs, & au service du Roi. Il choisit pour cet effet le Pere Barthelemi d'Olmedo, dont l'éloquence & la sagesse, connuës de tout le monde, ne donnoient pas moins d'autorité à sa personne, que son caractere. Il luy donna promtement toutes ses dépêches, adressées à Narvaez, au Licentié Luc Vasquez d'Aillon, & au Secretaire André Duero, avec plusieurs joïaux, que le Pere devoit distribuer suivant qu'il le trouveroit à propos. L'importance de la paix étoit le sujet general de toutes ces lettres ; & dans celle de Narvaez, Cortez le felicitoit de son heureuse arrivée, par des termes pleins d'estime : & aprés l'avoir fait ressouvenir de l'amitié & de la confidence reciproque qui avoit été entr'eux, il l'informoit *de l'état où sa conquête se trouvoit alors, en luy faisant un détail des Provinces qu'il avoit soumises ; de l'esprit & de la valeur des Peuples qui les habitoient ; de la puissance & de la grandeur de Motezuma.* Le dessein de Cortez n'étoit pas d'étaler ses exploits en ce recit ; mais de faire comprendre à Narvaez, combien il leur importoit de s'unir, & de joindre leurs forces, pour achever une si haute entreprise. Il

luy

luy repreſentoit, *ce qu'ils devoient craindre, ſi les Mexicains, Peuples intelligens & aguerris, remarquoient de la diviſion entre les Eſpagnols; puiſqu'ils ſçauroient bien profiter de cette occaſion, & détruire l'un & l'autre parti, pour ſecoüer le joug des Etrangers.* La concluſion de cette lettre étoit : *Que pour éviter les diſputes & les conteſtations, il étoit à propos que Narvaez luy communiquât les ordres qu'il portoit; puiſque s'ils venoient de la part du Roi, Cortez étoit prêt à leur rendre une parfaite obeïſſance, en remettant entre ſes mains le bâton de General, & les troupes qu'il commandoit: mais que ſi ces ordres venoient de Velaſquez, ils devoient tous deux faire reflexion ſur ce qu'ils hazardoient, puiſqu'en une affaire qui regardoit l'interêt de leur Prince, les pretentions d'un Sujet n'étoient pas d'un grand poids; d'autant moins, que ſon deſſein étoit de ſatisfaire Velaſquez de toute la dépenſe qu'il avoit faite au premier voïage; & de partager avec luy, non ſeulement les richeſſes, mais encore la gloire même de cette conquête.* A la fin, comme il parut à Cortez qu'il avoit peut-être trop appuïé ſur le deſir d'un accommodement, il conclut par quelques traits de vivacité, en diſant : *Que s'il avoit compté ſur la force de ſes raiſons, ce n'étoit pas que celle des mains luy manquât; & qu'il ſçauroit les ſoûtenir, avec la même vigueur qu'il les propoſoit.*

Narvaez avoit établi ſon quartier, & logé ſon armée à Zempoala, où le gros Cacique emploïoit tous ſes ſoins à recevoir agreablement ces Eſpagnols, qu'il croïoit venir au ſecours de ſon ami : neanmoins il ne fut pas long-tems à ſe deſabuſer, ne trouvant pas en eux le ſtile que les premiers luy avoient enſeigné; car encore qu'ils n'euſſent point de Truchement pour ſe faire entendre, leurs actions s'expliquoient aſſez, & leur procedé les diſtinguoit. Le Cacique reconnut en Narvaez, l'air mal concerté d'une fierté dominante, qui l'étonna : & il n'eut pas lieu d'en douter, lorſque ce Commandant luy ôta par force tous les meubles & les bijoux que Cortez avoit laiſſez en ſa maiſon. Les Soldats, qui regloient leur licence ſur l'éxemple de leur Capitaine, traitoient leurs hôtes en ennemis; & ainſi la rapine éxecutoit ce que l'avarice luy ordonnoit.

Le Licentié Guevara vint bien-tôt aprés conter ſes avantures, rempli de la grandeur & de l'opulence de Mexique, &

de la bonne reception que Cortez luy avoit faite, en le traitant avec tant de douceur & de bonté. Il éxageroit combien le General recevoit de marques de l'amitié de Motezuma, & du respect de ses Sujets : & passant de-là, au point qui luy tenoit au cœur, de ne faire paroître aucune division entre les Espagnols, il alloit tout droit à quelques propositions d'ajustement, qu'il ne put expliquer ; parce que Narvaez trencha brusquement, en luy disant qu'il retournât à Mexique, si les artifices de Cortez avoient usurpé tant de créance sur son esprit : & il le chassa hors de sa presence avec indignité. Mais l'Ecclesiastique & ses Compagnons trouverent bien-tôt de nouveaux auditeurs, en passant, avec leurs connoissances & leurs presens, aux endroits où les Soldats s'assembloient, & où l'adresse de Cortez fit son effet, en ce qui étoit le plus important ; parce que les uns furent touchez de ses raisons, les autres charmez de sa liberalité, & presque tous affectionnez à la paix : en sorte que la plus grande partie commença à juger fort mal de la dureté de Narvaez.

Le Pere Barthelemi d'Olmedo suivit de prés Guevara, & trouva dans l'esprit de Narvaez plus de fierté, que d'honnêteté. Il luy rendit la lettre de Cortez, que ce Capitaine lût avec negligence ; & se disposa à écouter le Pere, avec toutes les marques d'un homme qui retient son chagrin avec peine, faisant connoître que la seule consideration de l'Ambassadeur luy faisoit souffrir l'Ambassade. Le discours de ce Religieux fut éloquent & fort : il débuta, *par le devoir de sa profession, qui l'obligeoit à s'entremettre dans ces differens, en mediateur desinteressé. Il s'efforça de prouver la sincerité des intentions de Cortez, comme en étant le fidele témoin, obligé à rendre ce respect à la verité.* Il assûra, de la part de ce General : *Qu'on en obtiendroit aisément tout ce qu'on luy proposeroit de raisonnable, & d'utile au service du Roi.* Il representa, *ce qu'on hazardoit en divisant ainsi les Espagnols ses Sujets ; l'avantage qui reviendroit au droit de Velasquez, s'il contribuoit par ses armes à la perfection de cette conquête* : Ajoûtant, *Que Narvaez, qui pouvoit disposer de cette armée, devoit en regler l'emploi sur l'état present des affaires, comme un article supposé avant toutes choses en son instruction ; puisqu'on laissoit toûjours à la prudence des Capitaines, le choix des moïens qui devoient conduire à la fin qu'on se proposoit ; & qu'ils*

*étoient obligez d'agir ſuivant les conjonctures du tems, & des accidens qu'il amenoit, pour ne pas ruiner dans l'éxecution des ordres qu'ils avoient reçûs, le fruit que l'on en attendoit.*

Narvaez répondit avec precipitation, & quelque deſordre: *Qu'il ne convenoit pas à la dignité de Velaſquez, de traiter avec un Sujet rebelle, dont le châtiment étoit le premier emploi de cette armée. Qu'il alloit commander que tous ceux qui ſuivoient Cortez fuſſent declarez traîtres & perfides. Qu'il avoit des forces ſuffiſantes pour ôter cette conquête de ſes mains, ſans avoir beſoin de ſes pretendus avertiſſemens, ni du conſeil de gens engagez dans le crime, qui emploïoient pour le perſuader, les raiſons qu'ils avoient de craindre le châtiment.* Le Pere Barthelemi, ſans ſortir des termes de la moderation, luy repliqua: *Qu'il devoit faire beaucoup d'attention ſur le parti qu'il avoit à prendre; parce qu'avant d'arriver à Mexique, il trouveroit des Provinces entieres d'Indiens guerriers, amis de Cortez, qui prendroient les armes pour ſa défenſe. Qu'il n'étoit pas auſſi aiſé que Narvaez le ſuppoſoit, de défaire ce General; puiſque les Eſpagnols étoient déterminez à mourir prés de luy, & qu'il avoit de ſon côté Motezuma, Prince ſi puiſſant, qu'il pouvoit mettre ſur pied autant d'armées, qu'il y avoit de Soldats en la ſienne. Enfin, qu'une matiere de cette qualité n'étoit pas l'objet d'une premiere reflexion: qu'il l'éxaminât dans une ſeconde; & qu'alors il reviendroit prendre ſa réponſe.* Le Pere prit congé de Narvaez, aprés cette eſpece de bravade, qui luy parut neceſſaire, afin d'abaiſſer un peu la confiance qu'il avoit en ſes forces, ſurquoy il fondoit principalement ſon obſtination.

Olmedo alla, ſans perdre de tems, s'acquitter des autres devoirs de ſon inſtruction, chez le Licentié Vaſquez, & le Secretaire Duero, qui loüerent ſon zele; approuvant les propoſitions qu'il avoit faites à Narvaez, & offrant de ſolliciter ſa dépêche par toutes les diligences neceſſaires à luy faire obtenir la paix, qui convenoit à tout le monde: aprés quoy le Pere vid les Capitaines & les Soldats qu'il connoiſſoit. Il tâcha d'autoriſer auprés d'eux les bonnes intentions de Cortez: il leur inſpira le deſir d'un accommodement, & diſtribua avec choix les joïaux & les promeſſes dont il étoit chargé. Il voïoit déja quelque jour à former un parti en faveur de Cortez, ou au moins en faveur de la paix, ſi Narvaez, qui fut

averti de ses pratiques, ne les eût rompuës. Il fit venir en sa presence ce Religieux, qu'il chargea d'abord d'injures & de menaces: il l'appella mutin, & seditieux, qualifiant du nom de trahison, le soin qu'il prenoit de semer entre ses Soldats, les éloges de Cortez. Narvaez avoit resolu de le faire arrêter; & il l'auroit éxecuté, si Duero ne l'avoit empêché. Les instances du Secretaire luy firent prendre une autre voie, qui fut de luy ordonner de sortir à l'heure-même de Zempoala.

Le Licentié Vasquez, qu'on avoit averti, vint à propos, & soûtint, qu'avant que de renvoïer le Pere Olmedo, on devoit assembler tous les Officiers de l'armée, afin de deliberer mûrement sur la réponse que l'on feroit à Cortez; puisqu'il témoignoit tant d'inclination à la paix, & qu'il ne paroissoit pas difficile de l'amener à quelque parti honnête, & convenable à tout le monde. Quelques Capitaines approuverent cette proposition; mais Narvaez la reçut avec une espece d'impatience qui degeneroit en mépris: & afin de répondre tout d'un coup, á l'Auditeur & au Religieux, il ordonna en leur presence, qu'un trompette publiât la guerre, à feu & à sang, contre Hernan Cortez, en le déclarant traître au Roi. On promit une récompense à celuy qui le prendroit, ou qui le tuëroit; & Narvaez donna sur le champ, ses ordres pour hâter la marche de l'armée.

L'Auditeur Vasquez ne put endurer ce fâcheux contretems, & il ne le devoit pas aussi; ni oublier d'y apporter quelque remede, par son autorité. Il commanda au Crieur de se taire, & fit signifier à Narvaez: *Qu'il ne sortît point de Zempoala, sous peine de la vie; & qu'il n'emploïât point les armes, sans le consentement unanime de toute l'armée.* Il defendit aux Capitaines & aux Soldats, d'obeïr à leurs Commandans; & il poussa les protestations & les requisitions avec tant de fermeté, que Narvaez aveuglé par sa colere, & perdant le respect qui étoit dû à sa personne, & au caractere de ce Ministre, le fit arrêter honteusement, & traduire en l'Isle de Cuba, sur un de ses navires. Le Pere Olmedo, fort scandalisé de cette action, s'en retourna ainsi sans aucune réponse: & les Capitaines & les Soldats mêmes de Narvaez en furent si outrez, que les plus penetrans voïant maltraiter un Ministre de cette qualité, se trouverent obligez à prendre secrettement quelques

mesures pour maintenir le service de sa Majesté ; & les autres, moins sages, eurent sujet de murmurer, & de se dégoûter de leur Capitaine. Ainsi l'insolence de Narvaez établit le bon droit de Cortez, dans l'esprit des Soldats ; & les fautes de son ennemi furent avantageuses à la réputation de ce General.

## CHAPITRE VII.

*Motezuma continuë les témoignages de son affection aux Espagnols. On ne peut se persuader son changement, que quelques Auteurs attribüent aux diligences de Narvaez. Cortez prend la resolution de partir, & l'éxecute, aprés avoir laissé à Mexique une partie de ses Soldats.*

QUelques-uns de nos Auteurs ont avancé que Narvaez avoit établi une secrete & tres-étroite correspondance avec Motezuma, & qu'il alloit souvent des Couriers de Mexique à Zempoala : que ce fut par cette voie que Narvaez fit entendre à l'Empereur, *Qu'il venoit avec une Commission du Roi d'Espagne, afin de châtier les violences & les injustices de Cortez. Que ce General, & tous ceux qui suivoient ses étendarts, étoient des rebelles, bannis de leur Patrie : & qu'aiant appris l'oppression qu'ils faisoient à la personne de sa Majesté, il alloit marcher avec toute l'armée qu'il commandoit, à dessein de luy rendre la liberté, & une entiere & paisible possession de ses Domaines.* Cela étoit chargé d'autres impostures, qui n'avoient pas moins de malignité : & ces Auteurs ajoûtent, que Motezuma charmé de ces belles esperances, entretint intelligence avec Narvaez, & luy fit de grands presens ; se cachant de Cortez, & souhaitant rompre enfin sa prison, par ce moïen.

Il est difficile de comprendre comment ces avis pûrent arriver à la connoissance de l'Empereur de Mexique, puisque Narvaez n'avoit aucun Truchement qui pût expliquer ses

intentions aux Indiens, & qu'une negociation si concertée ne pouvoit pas s'etablir sur le seul langage des mains. Il ne vint à Mexique aucun Soldat de Narvaez, que le Licentié Guevara & ses Compagnons, que Sandoval y envoïa, & qui ne parlerent jamais en particulier à Motezuma: & même, quand Cortez auroit eu assez d'indolence pour souffrir de pareils entretiens, pouvoient-ils s'expliquer sans l'aide de Marine & d'Aguilar, dont la fidelité, rapportée par tous les Historiens, se seroit mal accommodée d'une telle confidence? On doit croire que les Indiens Zempoales reconnûrent, à plusieurs marques exterieures, l'opposition & l'inimitié qui étoit entre les deux armées des Espagnols; & que les confidens, ou les Ministres de Motezuma entre ces Peuples, luy en donnerent l'avis: car on ne peut douter qu'il ne l'eût reçû avant que Cortez en fût informé; mais aussi, la conduite qu'il tint en cette rencontre, donne lieu de conclure qu'il avoit le cœur net, & sans preoccupation d'aucun fâcheux préjugé contre le General.

On ne nie pas que cet Empereur ne fit quelques presens considerables à Narvaez; mais cela ne justifie pas davantage l'intelligence qu'on pretend prouver, puisque les Souverains de Mexique avoient accoûtumé de regaler ainsi les Etrangers qui abordoient sur leurs côtes, ainsi qu'on en usa lorsque l'armée de Cortez y descendit. Motezuma pouvoit, sans aucun artifice, ne donner point de connoissance de cette honnêteté au General; parce que c'étoit un usage établi & reglé, & qu'il faisoit ces presens genereusement, & sans en tirer de gloire. Ce qu'ils eurent de remarquable, fut certaines circonstances qui augmenterent fortuitement l'estime que l'Empereur avoit pour Cortez; parce qu'à la vûë des presens, Narvaez marqua plus de joie & d'attachement, que la bien-seance n'en demandoit. Il ordonna qu'on les mît à part, aprés avoir compté le tout avec une application trop scrupuleuse, & sans en faire la moindre gratification, même à ses confidens; & les Soldats, qui sans faire attention sur leur propre avarice, blâment toûjours fort volontiers celle de leurs Capitaines, acheverent de perdre le courage avec l'esperance des richesses qu'ils se proposoient: & leur interêt se mêlant alors de juger des motifs de la division, ils trouvoient que Cortez

avoit raison, parce qu'il étoit le plus liberal.

Enfin, le Pere Olmedo revint; & le General trouva dans sa relation, la confirmation de tout ce qu'il s'étoit imaginé sur le sujet de Narvaez. Le mépris que ce Capitaine avoit fait de ses propositions, parut moins sensible à Cortez, en ce qui touchoit sa personne, qu'en ce qui blessoit la justice de ses pretentions : & il connut par l'emprisonnement de l'Auditeur, qu'un homme qui poussoit l'insolence jusqu'à ce point-là, étoit bien éloigné des sentimens que le service du Roi doit inspirer. Il écouta sans chagrin, au moins qui parût, les injures & les outrages dont on chargeoit sa conduite à l'égard de Velasquez : & les Auteurs l'ont loüé avec justice, de ce qu'encore qu'on luy eût rapporté de plusieurs endroits, les discours que Narvaez faisoit imprudemment contre son honneur, en luy donnant à tous propos l'infame nom de traître; il n'y répondit par aucune injure, & se contenta, lorsqu'il en parloit, de le nommer simplement Pamphile de Narvaez : ce qui étoit l'effet d'une rare constance, & la marque d'une ame fort élevée au-dessus des passions; puisqu'on ne sçauroit trop estimer un cœur qui reçoit les outrages, sans qu'ils donnent aucune atteinte à sa moderation.

Ce qui servit à consoler Cortez de ces mépris, fut la connoissance que le Pere Olmedo luy donna, de la bonne disposition qu'il avoit trouvée dans l'esprit des Soldats de Narvaez, dont la meilleure partie souhaitoit la paix, & avoit peu d'attachement au caprice du Commandant. Cortez en conçut l'esperance de luy faire la guerre, ou de l'amener à l'accommodement qu'il desiroit, en considerant la valeur des Soldats qu'il conduisoit, & la molesse ou le dégoût de ceux de son ennemi. Il communiqua cette pensée à ses Capitaines : & aprés avoir balancé les inconveniens qui se presentoient de tous côtez, ils trouverent que le parti le plus sûr, ou le moins hazardeux, étoit de se mettre en campagne, avec le plus grand nombre de troupes qu'il seroit possible d'assembler; de faire joindre celles des Indiens qu'on avoit levez à Tlascala & à Chinantla, & de s'avancer en corps d'armée vers Zempoala : mais toûjours dans la resolution de s'arrêter en quelque lieu, où on pût renoüer de plus prés un traité de paix, d'autant plus avantageux, qu'on le feroit les armes à

la main ; & de se trouver aussi en un poste, où on pût recueillir les Soldats de Narvaez qui voudroient abandonner son parti. Cette déliberation publiée entre les Soldats, fut reçuë avec de grands applaudissemens, qui marquerent leur joie. Ils n'ignoroient pas l'inégalité qui se trouvoit entre leurs forces & celles des ennemis ; mais ils étoient si éloignez de craindre à la vûë du peril, que les Soldats les moins affectionnez disputoient neanmoins aux autres, la gloire de servir en cette expedition : & le General fut obligé d'user de prieres, & même d'autorité, lorsqu'il falut nommer ceux qui devoient rester à Mexique ; tant ils avoient de confiance, les uns sur la prudence, les autres sur la valeur, & presque tous sur le bonheur de leur General. C'est ainsi qu'ils appelloient cette repetition continuelle de favorables succez, qui luy faisoient obtenir tout ce qu'il se proposoit : qualité fort imperieuse sur l'esprit des Soldats ; & qui le seroit encore davantage, s'ils sçavoient rapporter à leur Auteur, ces effets imprévûs qu'ils nomment *heureux hazard*, parce qu'ils viennent d'une cause qu'ils ne comprennent pas.

Cortez passa de cet endroit, à l'appartement de Motezuma, pour l'informer du voïage qu'on avoit resolu, & qu'il vouloit colorer de quelque pretexte specieux, sans luy découvrir son inquietude. Mais l'Empereur l'obligea de suivre une autre metode, en commençant ainsi la conversation : *Qu'il avoit remarqué, depuis quelques jours, beaucoup de chagrin sur son visage, & qu'il le croïoit causé par la conjoncture qui se presentoit ; aïant reçû divers avis que le Capitaine de sa Nation, qui étoit à Zempoala, avoit de mauvais desseins contre Cortez, & contre ceux qui suivoient ses ordres. Qu'il n'étoit pas surpris qu'ils fussent broüillez ensemble pour quelque querelle particuliere ; mais de ce qu'étant l'un & l'autre Sujets d'un même Prince, ils commandoient à deux armées qui paroissoient ennemies ; puisqu'il faloit necessairement, qu'au moins l'un des deux Commandans fût hors des termes de l'obeïssance qu'il devoit à son Souverain.* Le General, qui ne croïoit pas que Motezuma fut si bien instruit, auroit pû être embarrassé de la conclusion de son discours, qui le surprit ; & même il en sentit quelque trouble interieur : mais sa vivacité, qui le tiroit toûjours de pareilles affaires, luy fit répondre sur le champ : *Que ceux qui avoient averti l'Empereur,*

*de la*

*de la mauvaise volonté de ces hommes, & des imprudentes menaces de leur Chef, luy avoient mandé la verité ; & qu'il venoit avec dessein de luy communiquer cette affaire. Qu'il n'avoit pu luy rendre ce devoir plutôt ; parce que le Pere Olmedo n'étoit venu que depuis un moment, luy donner avis de cette nouvelle. Qu'encore que ce Capitaine de sa Nation témoignât quelques emportemens mal à propos, on ne devoit pas le considerer comme un rebelle, mais comme un homme abusé par le pretexte specieux du service de son Prince ; parce qu'il étoit envoïé comme Substitut & Lieutenant d'un Gouverneur mal informé, qui residant en une Province fort éloignée de la Cour d'Espagne, n'étoit pas instruit de ses dernieres resolutions, & s'étoit vainement persuadé que les fonctions de cette Ambassade luy appartenoient : mais que tout l'appareil de sa pretention imaginaire seroit bien-tôt dissipé, sans autre diligence, que celle de signifier à ce Lieutenant, les pouvoirs en vertu desquels il avoit une pleine autorité de commander à tous les Capitaines & Soldats qui aborderoient sur ces côtes : & qu'avant que l'aveuglement de ce nouveau venu l'engageât plus mal à propos, il avoit resolu d'aller à Zempoala, avec une partie de ses troupes ; afin de donner ordre à renvoïer au plûtôt les Espagnols qui y étoient, & leur déclarer qu'ils devoient maintenant respecter les Peuples de l'Empire de Mexique, comme étant sous la protection de son Roi, & du leur : ce qu'il alloit executer promtement, se voïant obligé de precipiter son départ, par le juste empressement qu'il avoit, d'empêcher qu'ils ne s'approchassent plus prés de sa Cour ; puisque cette troupe étant composée de Soldats moins sages & moins disciplinez que les siens, c'étoit une forte raison pour ne se fier pas entierement à leur voisinage, sans courir risque d'exciter quelque mouvement dangereux entre les Sujets de sa Grandeur.*

Cortez interessoit ainsi l'Empereur, dans la resolution qu'il avoit prise : & ce Prince, qui sçavoit les vexations dont les Zempoales se plaignoient avec justice, loüa l'attention que le General avoit au repos de ses Sujets ; approuvant fort qu'il prît le soin d'éloigner de sa Cour, des Soldats d'un procedé si violent. Neanmoins, comme ils s'étoient déja déclarez ennemis de Cortez, & sçachant d'ailleurs que leurs forces étoient superieures à celles de ce General, Motezuma crut qu'il y auroit de la temerité, de l'exposer au hazard d'être prévenu par ces troupes, & d'en être envelopé : sur quoy il luy

offrit d'assembler une armée, pour soûtenir la sienne en cas de besoin, dont les Chefs recevroient ses ordres, & seroient chargez de luy obeïr, & de respecter sa personne comme celle de l'Empereur. Il redoubla plusieurs fois ses instances sur cet article, avec un empressement qui parut tout-à-fait sincere, & nullement affecté. Cortez le remercia tres-humblement de ses offres, & se défendit de les recevoir ; parce qu'à la verité il avoit peu de confiance aux Mexicains, & qu'il ne vouloit pas tomber dans la faute de mandier du secours à des gens qui pouvoient se rendre les maîtres ; sçachant bien quel est l'embarras dans les actions de guerre, d'avoir en même-tems la tête engagée, & le flanc exposé.

Le General aïant donné cet adoucissement aux motifs qui l'obligeoient à faire le voïage de Zempoala, emploïa ses soins aux preparatifs qui étoient necessaires, toûjours dans le dessein de se servir des intelligences qu'il avoit parmi les Soldats de Narvaez, avant que celuy-ci se fût mis en campagne. Il resolut de laisser à Mexique quatre-vingt Espagnols, sous le commandement de Pierre d'Alvarado, qui luy parut le plus capable de s'acquiter de cet emploi, parce qu'il avoit gagné l'affection de Motezuma ; & qu'aïant de la valeur & de l'entendement, il étoit encore tres-adroit Courtisan, dont les manieres d'agir, libres & engageantes, avoient de plus toute la resolution necessaire pour ne pas se rebuter des difficultez, & pour prendre sur son esprit ce qu'il ne pouvoit tirer de ses forces. Cortez luy recommanda, sur tout, de conserver à Motezuma cette espece de liberté qui l'empêchoit de sentir les dégoûts de sa prison ; observant neanmoins, autant qu'il seroit possible, que ce Prince ne songeât à quelques secretes pratiques avec les Mexicains. Il laissa en sa charge le tresor du Roi, & celuy des particuliers. Enfin, il luy representa de quelle importance il étoit, de conserver le poste qu'ils occupoient en cette Cour, & la confiance de l'Empereur ; ces deux points étant la regle & le but de toutes ses actions, il ne devoit point les perdre de vûë, puisqu'ils faisoient tout le fondement de leur commune sûreté.

Il ordonna aux Soldats, d'obeïr à leur Capitaine, & de servir Motezuma avec encore plus de respect & de soûmission, qu'ils n'avoient fait jusqu'à ce tems-là ; & qu'ils entretinssent

toûjours une parfaite corespondance avec les personnes de la Maison & de la Cour de l'Empereur. Il les exhorta encore à conserver une grande union entre-eux, & beaucoup de moderation avec les Mexicains.

Cortez dépêcha en même-tems, un Courier à Sandoval, avec des ordres de venir au-devant de son armée, ou de l'attendre avec les Espagnols qu'il commandoit, en quelque poste où ils pussent se joindre sans obstacle; & de laisser la Forteresse de Vera-Cruz à la garde des Indiens alliez, ce qui étoit presque la même chose que de l'abandonner entierement: parce qu'il n'étoit pas tems de separer ses forces; & que cette fortification, capable d'être défenduë contre les Indiens, ne l'étoit pas pour resister contre des Espagnols. Il fit provision de vivres en suffisante quantité, pour ne pas être obligé d'avoir recours à la Providence, ou à l'extorsion sur les pauvres Païsans. Enfin, aprés avoir assemblé les Indiens propres à porter les bagages, le General aïant marqué l'heure du départ au point du jour, fit dire une Messe du Saint Esprit, où il assista avec tous ses Soldats; afin de recommander à Dieu le bon succez de cette expedition: Sur quoy il protesta devant l'Autel, qu'il n'avoit en vûë que son service, & celuy du Roi, inseparables en cette occasion: qu'il n'étoit poussé par aucun motif de haine ou d'ambition; & que cette consideration seroit toûjours devant ses yeux, dans la confiance qu'il avoit que la justice de sa cause s'expliquoit assez d'elle-même, devant Dieu & devant les hommes.

Aprés cela, le General allant prendre congé de Motezuma, luy fit de tres-humbles prieres, *D'honorer de sa protection ce petit nombre d'Espagnols qu'il laissoit en sa compagnie: Qu'il ne les abandonnât pas, en se separant d'avec eux; parce que le moindre changement, ou la moindre diminution de ses faveurs en leur endroit, pourroit attirer d'extrémes maux, qui demanderoient d'extrémes remedes, si les Sujets de sa Grandeur reconnoissoient quelque alteration en son procedé: & que partant d'auprés de luy comblé de ses bien-faits, il seroit au desespoir d'avoir quelque sujet de s'en plaindre à son retour.* Il ajoûta: *Que Pierre d'Alvarado demeuroit, pour representer sa personne; & qu'ainsi, comme les prerogatives attachées à la qualité d'Ambassadeur luy étoient dûës en son absence, il luy laissoit aussi toute l'obligation de rendre à sa*

*Grandeur le tres-humble service qu'il luy avoit voüé. Qu'il esperoit revenir bien-tôt en sa presence, libre de tous ces embarras ; afin de recevoir ses ordres, preparer son voïage, & porter à l'Empereur son Maître, avec les presens de sa Grandeur, l'assurance de son amitié & de son alliance, qui seroit pour son Prince, un joïau d'un prix inestimable.*

Motezuma parut encore affligé, de ce que Cortez se mettoit en campagne, avec des forces si disproportionnées à celles de son ennemi. Il luy dit : *Que s'il avoit besoin du secours de ses armes, afin de mieux faire comprendre ses raisons, qu'il differât d'en venir à une rupture ouverte, jusqu'à ce qu'on eût assemblé un corps de ses Sujets, qu'il tiendroit prêt à marcher, en tel nombre qu'il plairoit à Cortez. Il luy donna sa parole de ne point abandonner les Espagnols qu'on luy laissoit avec Alvarado, & de ne point changer de logement durant son absence.* Herrera ajoûte que l'Empereur, suivi de toute sa Cour, accompagna fort loin le General : mais par une malice premeditée, cet Auteur attribuë la civilité extraordinaire de Motezuma, au desir qu'il avoit de se voir délivré des Espagnols ; supposant qu'il étoit déja dégoûté de Cortez, & qu'il le haïssoit. Ce qui paroît, est qu'il garda fidelement sa parole, en demeurant dans son appartement, & dans les termes de la bienveillance pour les Espagnols ; quoyqu'on eût excité de grands troubles, qu'il pouvoit appaiser en retournant à son Palais : & tant en ce qu'il fit pour défendre les Espagnols qui étoient auprés de sa personne, qu'en ce qu'il ne voulut pas faire contre les autres, durant que leurs forces étoient ainsi desunies ; il est aisé de reconnoître qu'il fut toûjours constant dans la sincerité de ses intentions pour eux. Il est vrai qu'il souhaitoit de les renvoïer, parce que le repos de son Etat le demandoit ainsi ; mais il ne prit jamais la resolution de rompre avec eux, ni de cesser de respecter l'engagement de la sauve garde Roïale qu'il leur avoit accordée : & quoyque ces attentions ne soient pas d'un Prince barbare, & qu'elles paroissent peu convenables au caractere de Motezuma, on doit regarder cette revolution d'esprit & de cœur, comme une de ces merveilles dont il plut à Dieu de faciliter la conquête de cet Empire. En effet, cette inclination & cette crainte respectueuse qu'il avoit pour Cortez, heurtoient de droit fil son orgueilleuse fierté : & ces

deux mouvemens, si opposez à son genie, tenoient sans doute du Ciel tout ce qu'ils n'avoient point de la Nature.

---

## CHAPITRE VIII.

*Cortez marche vers Zempoala: & sans obtenir les troupes qu'il esperoit tirer de Tlascala, il poursuit sa marche jusqu'à Motalequita, où il reprend la negociation d'un traité de paix; mais aïant reçû une nouvelle injure, il se resout à la guerre.*

ON commença la marche, suivant le chemin de Cholula, avec toutes les précautions qui établissent la sûreté d'une armée, & que les Soldats observent aisément, lorsqu'ils sçavent la guerre, & qu'ils sont accoûtumez à obeïr sans raisonner. Ils furent reçûs en cette Ville, avec un empressement agreable; la crainte servile qui avoit enseigné la soûmission à ce Peuple, étant déja convertie en une veneration respectueuse. L'armée passa de ce lieu, à Tlascala, où elle trouva un magnifique cortege, composé de la Noblesse & des Senateurs, qui vinrent au-devant d'elle, à demi-lieuë de cette Ville. L'entrée que les Espagnols y firent fut celebrée par des démonstrations de joie qui répondoient au nouveau merite qu'ils avoient acquis, par la prise de Motezuma, & par la mortification de l'orgueil des Mexicains; circonstances qui redoublerent les applaudissemens, & le bon traitement qu'on fit à l'armée. Les Senateurs s'assemblerent aussi tôt, afin de déliberer sur la réponse qu'on devoit faire à Cortez, & sur les troupes qu'il avoit demandées à la Republique: sur quoy nous trouvons une autre guerre entre les Auteurs, qui ne s'accordent point sur cet article; malheur ordinaire aux Relations qui traitent de la conquête des Indes, & qui nous obligent quelque-fois à embrasser le vrai semblable, & d'autres fois à chercher le possible avec peine. Bernard Diaz dit que Cortez demanda quatre mille hommes au Senat, & qu'on les luy refusa, sous pretexte qu'ils n'osoient prendre les armes contre

des Espagnols ; parce qu'ils ne se sentoient point capables de resister aux chevaux, & aux armes à feu. Au contraire, Herrera soûtient qu'ils accorderent au General six mille hommes effectifs, & qu'ils en offrirent un plus grand nombre. Il ajoûte que ces Indiens furent enrôlez dans les Compagnies Espagnoles ; mais qu'à trois lieuës de Tlascala ils demanderent leur congé, parce qu'ils n'étoient pas accoûtumez à combatre hors de leur Province. Quoyqu'il en soit : car enfin, cette discution n'est pas fort importante ; il est certain qu'aucuns Tlascalteques ne servirent en cette expedition. Cortez demanda ce secours, à dessein de faire du bruit & de l'éclat parmi les Soldats de Narvaez, plûtôt que par aucune confiance qu'il eût en leurs armes, ni qu'il fît cas de leur maniere de combatre contre les Espagnols. D'ailleurs, il est constant qu'il sortit de Tlascala sans se plaindre, & sans donner aucune atteinte à la confiance reciproque entre les Espagnols & les Habitans de cette Ville : car il les rechercha depuis, & il les trouva prêts à le servir, quand il en eut besoin contre les autres Indiens, où ils témoignoient beaucoup de valeur & de resolution ; aïant conservé leur liberté en dépit des Mexicains, si prés de leur Ville capitale, & sous un Prince qui tiroit sa plus grande gloire du nom de Conquerant.

L'armée ne sejourna pas à Tlascala, & elle passa à grandes journées jusqu'à Motalequita, Bourgade d'Indiens alliez, éloignée de douze lieuës de Zempoala, où Sandoval arriva presque en même tems avec sa troupe, & sept Soldats de plus, qui etoient passez de l'armée de Narvaez à Vera-Cruz, aprés l'emprisonnement de l'Auditeur Vasquez, qui leur avoit fait croire que le parti qu'ils soûtenoient n'étoit pas le plus juste. Cortez apprit de ces Soldats, tout ce qui se passoit dans le quartier de son ennemi ; & Sandoval luy en donna encore des lumieres plus assûrées : parce qu'avant que de partir, il avoit trouvé moïen d'introduire à Zempoala deux Soldats Espagnols, qui sçavoient imiter parfaitement les manieres & les actions des Indiens, & dont le teint ne démentoit pas cette ressemblance. Ils se dépoüillerent volontairement & avec plaisir ; & couvrant leur nudité de quelques ornemens propres aux Indiens, ils entrerent au matin dans la Ville, chacun avec un panier de fruits sur la tête : & s'étant mêlez avec les

Païſans qui vendoient cette ſorte de marchandiſe, ils la troquerent contre des grains de cryſtal ou de verre, avec une ſimplicité & une avidité de Villageois ſi bien contrefaite, que perſonne ne prit garde à leur déguiſement, & qu'ils eurent la liberté d'aller par toute la Place, & de ſe retirer avec les connoiſſances qu'ils ſouhaitoient: mais comme ils n'en furent pas encore ſatisfaits, & qu'ils voulurent s'éclaircir de la maniere dont on faiſoit la garde en cette armée, ils y retournerent un autre jour, chargez d'herbes, avec quelques Indiens qui étoient allez au fourage; & ils ne reconnurent pas ſeulement le peu de vigilance des Officiers & des Soldats de ce quartier, mais encore ils en apporterent une preuve, en amenant à Vera-Cruz un cheval qu'ils enleverent, ſans qu'on les en empêchât. Il arriva par hazard que ce cheval appartenoit au Capitaine Salvatierra, un de ceux qui animoient davantage Narvaez contre Hernan Cortez; ce qui rendit la priſe plus conſiderable. Ces Eſpions firent ainſi tout ce que l'adreſſe & le cœur pouvoient contribuer à leur reputation: neanmoins leurs noms ont été malheureuſement oubliez en cette action, & en une Hiſtoire où on rencontre à chaque pas des exploits de moindre conſideration, qui font honneur au nom de ceux qui les ont éxecutez.

Cortez fondoit une partie de ſes eſperances ſur l'ignorance de ſes ennemis en l'art de la guerre. La negligence dont Narvaez conduiſoit ſes troupes, excitoit divers mouvemens en ſon imagination, qui pouvoient naître du mépris que Narvaez faiſoit du petit nombre des Soldats de Cortez: & celuy-ci le connoiſſoit aſſez; mais il n'étoit pas fâché de voir que ce mépris faiſoit naître une fauſſe confiance favorable à ſes deſſeins, & qui ſembloit combatre en ſa faveur: en quoy il raiſonnoit ſur de bons principes; puiſqu'il eſt certain que cette eſpece de confiance, eſt ennemie des précautions, & qu'elle a ruiné pluſieurs Capitaines. Ainſi on doit la compter entre les plus grands perils qu'on court à la guerre; d'autant qu'il arrive ſouvent, lorſqu'on en vient aux mains, qu'on ſe trouve batu par l'ennemi qu'on mépriſoit.

Cependant le General ſongeoit à preparer en diligence tout ce qui luy étoit neceſſaire, & à preſſer Narvaez par des inſtances d'un accommodement, avant que d'en venir à une rupture

ouverte de ſa part. Il fit donc une revûë de ſes Soldats, qui ſe trouverent au nombre de deux cens ſoixante-ſix Eſpagnols, en comptant les Officiers, & la troupe de Sandoval, outre les Indiens de charge qui portoient le bagage : aprés quoy Cortez envoïa pour la ſeconde fois le Pere Olmedo, afin de faire les derniers efforts pour parvenir à une bonne paix : & comme ce Religieux luy eut mandé le peu de fruit qu'il tiroit de ſa negociation, le General deſirant mettre toute la juſtice de ſon côté, ou peut-être gagner du tems, afin que les deux mille Indiens qu'il attendoit de Chinantla puſſent ſe joindre à ſes troupes, reſolut d'envoïer le Capitaine Jean Velaſquez de Leon; dans la creance que la mediation de cet Officier ſeroit mieux reçûë, à cauſe de ſa qualité, & même qu'il étoit parent de Diego Velaſquez. Cortez avoit eu depuis peu des preuves tres-ſolides de ſa fidelité, par des proteſtations que Velaſquez luy avoit faites, de mourir à ſon côté, en luy mettant entre les mains une lettre que Narvaez luy avoit écrite, pour l'inviter par de grandes promeſſes, de prendre ſon parti: & le General répondit noblement à cette generoſité, en confiant à la franchiſe & à la probité de ce Capitaine, une negociation ſi delicate.

Lorſqu'il arriva à Zempoala, tout le monde crut qu'il venoit ſe ranger ſous les étandars de ſon parent; & Narvaez alla au-devant de luy, avec beaucoup de joie : mais quand Velaſquez luy eut expoſé ſa Commiſſion, & que ce Commandant connut qu'il s'engageoit à ſoûtenir le bon droit de Cortez, il l'interrompit, & ſe ſepara de luy incivilement, quoyqu'il luy reſtât encore quelque eſperance de reduire ce Capitaine; puiſqu'avant que de renoüer la converſation, il commanda que l'on fît une revûë generale de toute ſon armée en preſence de Velaſquez, à deſſein de l'étonner, ou de le convaincre par cette vaine oſtentation de ſes forces. Quelques perſonnes conſeillerent à Narvaez de le faire arrêter; mais il n'oſa, parce que cet Officier avoit beaucoup d'amis dans ſon armée : au contraire, il l'invita à dîner, où il fit trouver tous les Capitaines les plus attachez à ſes interêts, afin qu'ils luy aidaſſent à le perſuader. La converſation commença par des complimens & des honnêtetez : & peu de tems aprés on en vint à quelques railleries contre Cortez, qui ſembloient

encore

encore échaper dans la chaleur du repas. Velasquez ne voulant pas ruiner sa negociation, dissimula d'abord : mais quand il vid que la raillerie devenoit offensante, & tournoit en invectives, sa patience échapa tout d'un coup ; & élevant sa voix il dit : *Qu'on tînt d'autres discours, puisqu'ils ne devoient pas, devant un homme de sa qualité, parler mal de son General qui étoit absent ; & que le premier d'entre-eux qui ne tiendroit pas Cortez, & tous ceux qui le suivoient, pour bons & fideles Sujets du Roi, n'avoit qu'à le luy dire en particulier, & qu'il le desabuseroit de cette opinion.* Tous ces braves se tûrent ; & Narvaez même parut embarrassé, sur la maniere dont il devoit répondre. Il n'y eut qu'un jeune Capitaine, cousin de Diego Velasquez, & qui portoit le même nom, qui prit la parole, & dit à cet Officier : *Que celuy qui soûtenoit avec tant d'ardeur la cause d'un traître, ne tenoit rien du sang des Velasquez, ou ne meritoit pas d'en être sorti.* A quoy Jean Velasquez repartit par un démenti ; & tira l'épée, avec une resolution si déterminée de châtier ce jeune homme, que tous les conviez eurent beaucoup de peine à le retenir : & enfin, ils le prierent de retourner au camp de Cortez, afin d'éviter les accidens que son sejour pourroit produire ; ce qu'il fit sur le champ, emmenant avec soi le Pere Olmedo. Il dît en partant, quelques paroles, avec un emportement qui menaçoit d'une promte vengeance, ou au moins, d'une rupture ouverte.

Quelques Officiers de Narvaez furent mal satisfaits, de ce qu'on laissoit partir ce Capitaine, sans l'accommoder avec son parent ; afin d'écouter ses propositions, & d'y répondre, bien ou mal, suivant ce qui conviendroit. Ils disoient : *Qu'un homme du merite & de la qualité de Velasquez, devoit être traité avec plus d'attention. Qu'il faloit supposer qu'une personne de bon esprit, & d'une probité connuë, ne viendroit pas leur porter des propositions extravagantes ou déraisonnables. Que les formalitez de la guerre n'alloient pas jusqu'à ôter la liberté de se faire écouter ; & que ce n'étoit pas une bonne politique, ni une bonne voie de se rendre redoutable à son ennemi, que de luy faire connoître qu'on craignoit ses raisons.* Ces discours passerent bien-tôt des Capitaines aux Soldats, qui s'expliquoient si librement sur le peu de soin que l'on prenoit de justifier leur conduite en toute cette guerre, que Narvaez fut contraint, pour appaiser ces

bruits, de choisir un Officier, qui allât en son nom, & en celuy de tous les Espagnols de son parti, faire quelques excuses sur ce qui s'étoit passé ; & sçavoir de Cortez même, ce que Velasquez devoit proposer. Ils donnerent cette commission au Secretaire André de Duero, qui leur parut propre pour cet emploi ; parce qu'il étoit moins animé que les autres contre Cortez ; & qu'étant creature de Diego Velasquez, il ne manqueroit pas de confiance auprés de ceux qui vouloient empêcher un accommodement.

Cependant, Cortez aïant entendu le Pere Olmedo & Jean Velasquez, reconnut qu'il n'avoit fait que trop d'avances pour obtenir une bonne paix ; & jugeant qu'il étoit tems de commencer la guerre, il fit marcher son armée, à dessein de s'approcher de plus prés, & de s'emparer de quelque poste avantageux, où il pût attendre les Chinanteques, & agir suivant les occasions qui se presenteroient.

L'armée étoit en marche, lorsque les Coureurs de Cortez luy donnerent avis que Duero venoit de Zempoala pour luy parler. Le General alla le recevoir, avec quelque esperance d'un accord dont il se flatoit. Ils se salüerent & s'embrasserent plusieurs fois, en renouvellant les protestations de leur ancienne amitié. Tous les Capitaines vinrent témoigner leur joie au Secretaire ; & Cortez, avant que d'entrer en matiere sur sa negociation, luy fit quelques presens, & luy en promit encore davantage. Il le retint jusques au jour suivant, aprés qu'il l'eut invité à manger ; & durant tout ce tems, ils eurent diverses conferences tête à tête, avec beaucoup de franchise. Ils traitoient des moïens de reünir les deux partis ; chacun d'eux paroissant souhaiter avec passion, de trouver quelque voie pour adoucir Narvaez, dont l'opiniâtreté étoit l'unique obstacle qui traversoit l'accommodement. Cortez en vint jusques à offrir de luy ceder la conquête de Méxique, & de marcher avec ses gens à d'autres entreprises : & Duero, qui le voïoit agir si noblement avec un ennemi declaré, luy proposa une entrevûë avec Narvaez ; croïant qu'il pourroit l'obtenir de ce Commandant, & que toutes les difficultez seroient plus aisément levées dans une conference, où les deux Chefs s'expliqueroient par leur propre bouche. Quelques Auteurs disent que Duero avoit ordre de proposer cette conference ; &

d'autres, que ce fut une pensée de Cortez. Quoyqu'il en soit, ils conviennent tous qu'on regla cette entrevûë aussi-tôt que le Secretaire fut retourné à Zempoala, & qu'on en dressa par ses soins une capitulation autentique, designant l'heure & le lieu où on devoit tenir la conference ; chacun des deux Commandans aïant donné sa parole par écrit, de se rendre, accompagné seulement de dix Officiers, afin qu'ils fussent témoins de ce qui seroit dit & arrêté.

Mais au même-tems que Cortez se disposoit à executer de sa part la capitulation, André de Duero l'avertit en secret, qu'on luy preparoit une embuscade, à dessein de le prendre, ou de le tuer. Cet avis, qui venoit de si bon lieu, fut encore confirmé par d'autres personnes qui conservoient quelque corespondance avec luy : ce qui l'obligea de faire connoître à Narvaez, que sa trahison étoit découverte. Ainsi dans la premiere chaleur de son ressentiment, Cortez luy écrivit une lettre, par laquelle il luy déclaroit la rupture du traité, & remettoit à son épée à tirer satisfaction de la perfidie de ce Commandant. Sans cette connoissance, le procedé noble & sincere de Cortez alloit le jetter aveuglément entre les mains de son ennemi ; & il eut de la peine à se disculper devant ses Soldats, de cette faute de précaution, & de cette confiance precipitée qu'il accordoit à Narvaez, aprés avoir eu tant de marques de sa mauvaise volonté. On ne peut neanmoins accuser d'imprudence la sincerité de Cortez en cette occasion ; puisque le manquement de parole & de foi dans les traitez, est une infamie dont on a peine à soupçonner un ennemi genereux : d'autant plus que les perfidies ne tiennent point de lieu entre les stratagêmes ; & que ces tromperies qui donnent atteinte à l'honneur, ne sont point comptées entre les surprises que la guerre autorise.



## CHAPITRE IX.

*Cortez s'avance jusques à une lieuë de Zempoala. Narvaez se met en campagne avec son armée ; le mauvais tems l'oblige à se retirer : & sur cette nouvelle, Cortez forme le dessein de l'attaquer dans son quartier.*

CORTEZ demeura plus animé qu'irrité, de cette derniere brutalité de Narvaez. Un ennemi dont les sentimens avoient tant de bassesse, luy parut indigne de son ressentiment ; jugeant d'ailleurs qu'un homme qui vouloit gagner une victoire aux dépens de sa reputation, n'étoit pas trop assûré de ses troupes, ni de sa personne même. Il hâta la marche de son armée, n'étant pas neanmoins encore bien déterminé sur ce qu'il devoit entreprendre ; mais aïant le cœur plein d'une certaine confiance qui soûtient la resolution d'un General, & qui semble prévenir les heureux succez par l'esperance, il se campa à une lieuë de Zempoala, dans un poste fortifié en tête du ruisseau auquel ils avoient donné le nom de *Riviere des Canots*, & aïant à dos la Ville de Vera-Cruz. Les Soldats trouverent en ce lieu, assez de maisons pour se mettre à couvert des ardeurs du Soleil, & pour avoir la commodité de se délasser des fatigues d'une marche precipitée ; & le General fit avancer des sentinelles bien au-delà du ruisseau. Il donna les premieres heures au repos des Soldats ; se reservant à deliberer avec les Capitaines, de ce qu'il faloit faire, suivant les avis qu'il attendoit de l'armée des ennemis, où il avoit gagné des amis, & où il croïoit que tous ceux qui n'approuvoient pas cette guerre, le deviendroient dans l'occasion. Ce fut cette supposition, & le peu d'experience de Narvaez, qui luy donnerent l'assûrance de s'approcher si prés de Zempoala, sans craindre qu'on le taxât d'imprudence, ou de temerité.

Narvaez fut informé de ce mouvement, & du lieu où son

ennemi étoit posté. Alors, avec precipitation plus impetueuse que diligente, & qui degeneroit en desordre & en confusion, il voulut se mettre en campagne. Il fit publier la guerre, comme si elle n'eût point été déja publique ; & mit à deux mille écus la tête de Cortez, & celles de Sandoval & de Velasquez à quelque chose de moins. Ce Commandant ordonnoit plusieurs choses en même-tems, avec un air chagrin : ses ordres étoient mêlez de menaces ; & il paroissoit de la crainte dans le mépris qu'il témoignoit de son ennemi. Enfin son armée se mit en bataille, sans qu'il en prît le soin ; mais les Capitaines se rangerent d'eux-mêmes, par hazard, & sans prendre ses ordres. Aprés avoir marché environ un quart de lieuë, Narvaez s'arrêta, à dessein d'attendre Cortez à la campagne ; se persuadant folement que ce General auroit assez peu de lumiere pour l'attaquer en un poste où son ennemi pouvoit s'aider avec tant d'avantage du grand nombre des Soldats qu'il conduisoit. Il demeura tout un jour en ce lieu, & en cette vaine creance ; perdant du tems, & flatant son imagination de diverses pensées, dont il tiroit de la joie & de la confiance. Il partageoit déja tout le butin à ses Soldats, & tous les tresors de Mexique à ses Capitaines : & sans songer à la bataille, il ne parloit que de la victoire. Cependant le Soleil se coucha dans un nuage qui avança la nuit, & qui répandit, peu de tems aprés, une si grande abondance d'eau, que les Soldats de Narvaez maudirent la sortie, & crierent qu'on les ramenât au quartier. Les Capitaines eurent bien-tôt leur part de l'impatience : & le Commandant, qui n'étoit pas moins sensible à l'incommodité, ne fit pas de grands efforts pour les retenir ; outre qu'ils n'étoient pas accoûtumez à resister aux injures du tems ; & que plusieurs avoient peu d'inclination pour une guerre qui pouvoit avoir de si fâcheuses suites.

On avoit appris que Cortez se tenoit ferme en son poste de l'autre côté du ruisseau : ainsi les Soldats & les Officiers crurent, avec quelque sorte d'apparence, qu'ils n'avoient rien à craindre durant cette nuit ; & comme on ne trouve jamais de difficulté aux raisons que le desir inspire, tout le monde conclut à la retraite qu'ils firent en desordre, en courant chercher le couvert comme des gens qui fuïent. Neanmoins

Narvaez ne voulut pas ſeparer ſes troupes ; parce qu'il pretendoit retourner en campagne le lendemain, plûtôt que par aucune crainte qu'il eût de Cortez, quoyqu'il affectât de prendre le pretexte du ſoin qu'un General doit avoir, lorſque l'ennemi eſt proche. Il logea donc toute ſon armée dans le principal Temple de la Ville, qui conſiſtoit en trois donjons ou Chapelles, peu éloignées l'une de l'autre, en une ſituation avantageuſe & d'une grande étenduë, où l'on montoit par un eſcalier fort gliſſant & difficile, qui donnoit encore plus de ſûreté à la hauteur. On garnit de toute l'artillerie le haut de l'eſcalier, qui ſervoit de paillier, ou de veſtibule. Le Commandant choiſit pour ſon logis le donjon du milieu, où il ſe retira avec quelques Capitaines, & environ cent Soldats ; & il partagea le reſte de ſon armée dans les deux autres. Il envoïa quelques Cavaliers batre la campagne, & détacha deux ſentinelles ſur les avenuës. Aprés ces diligences, qui à ſon avis ne laiſſoient rien à ſouhaiter dans l'art le plus rafiné de la guerre, Narvaez donna au repos le reſte de la nuit ; ſi éloigné de toute ſorte de danger, au moins en ſon imagination, qu'il s'abandonna au ſommeil, ſans aucune reſiſtance de la part des ſoucis.

André de Duero dépêcha auſſi-tôt à Cortez un homme de confiance, qu'il n'eut pas de peine à mettre hors de la Place ; afin de luy faire ſçavoir la retraite de Narvaez, & la maniere dont il avoit diſpoſé le logement de ſes troupes. Le deſſein du Secretaire étoit d'avertir ſon ami qu'il pouvoit paſſer cette nuit tranquillement, plûtôt que de le provoquer à quelque entrepriſe ; mais ce General ne fut pas long-tems à ſe déterminer ſur cet avis, à ſaiſir l'occaſion favorable qui ſembloit l'inviter. Il avoit medité ſur tous les divers incidens que cette guerre pouvoit produire : & comme il eſt bon quelque-fois de fermer les yeux ſur les difficultez, que l'éloignement fait paroître plus conſiderables, & qu'il y a des occaſions où le raiſonnement fait tort à l'éxecution, Cortez aſſembla d'abord ſes Soldats ; & il les mit en ordre de bataille, quoyque l'orage ne fût pas encore ceſſé : mais ces gens endurcis à de plus rudes fatigues, obeïrent auſſi tôt, ſans ſe plaindre, ni demander la raiſon de ce mouvement imprevû ; tant ils ſe repoſoient ſur la conduite de leur Gene-

ral. Ils passérent le ruisseau, dans l'eau jusqu'à la ceinture: & aprés avoir surmonté cette difficulté, Cortez leur fit un discours, où il leur communiqua sa resolution, sans la mettre en doute, & aussi sans refuser le conseil qu'on pourroit luy donner. Il leur apprit le desordre de la retraite des ennemis, que la rigueur du tems avoit obligez à fuir en leur quartier; & la confusion de leurs logemens dans les tours de ce Temple. Il leur representa fortement l'indolente tranquillité de ces gens, & de leurs Officiers; & la facilité qu'on auroit à les attaquer, avant qu'ils se fussent reünis pour former un bataillon: & voïant que son dessein n'étoit pas seulement approuvé, mais encore applaudi, il poursuivit avec une nouvelle ardeur. *Cette nuit*, dit-il, *mes amis, le Ciel nous met entre les mains l'occasion la plus favorable, que nos desirs mêmes se puissent figurer. Vous allez maintenant avoir des preuves de la confiance que j'ai en vôtre valeur; & je vais déclarer jusques à quel point elle éleve mes pensées & mes desseins. Il n'y a qu'un moment que nous attendions nos ennemis, & que nous esperions les vaincre, à la faveur de ce ruisseau qui nous couvroit; & maintenant nous les tenons endormis & separez, sur la foi du mépris qu'ils font de nous, & qui nous procure ces avantages. Cette honteuse impatience qui leur a fait abandonner la campagne pour éviter la rigueur de l'orage, qui est un mal necessaire, & d'ailleurs fort peu considerable, doit nous apprendre de quelle maniere le repos est goûté par des gens qui le cherchent avec tant de mollesse, & qui le prennent sans aucun soupçon. Narvaez ignore l'éxactitude que la guerre demande: ses Soldats tout neufs n'ont jamais vû que cette occasion, où la nuit ne leur sera pas favorable pour se rallier sans desordre, durant l'obscurité. Plusieurs encore sont mal satisfaits de leur Commandant: quelques uns sont affectionnez à nôtre parti; & il s'en trouve un assez bon nombre qui ont en horreur cette guerre, comme étant entreprise contre nous de gaïeté de cœur, & sans raison: & vous sçavez que les bras deviennent pesans & engourdis, lorsqu'ils agissent contre le mouvement de la volonté. Nous devons traiter les uns & les autres comme des ennemis, jusques à ce qu'ils se déclarent; puisque c'est la victoire qui doit decider qui, d'eux, ou de nous, doit porter le nom de traîtres. Il est vrai que la raison est pour nous; mais à la guerre, la raison est toûjours contre les negligens, & se range ordinairement du côté du*

*vainqueur. Nos ennemis viennent usurper tout ce que vous avez acquis ; & ils n'aspirent à rien moins qu'à se rendre maîtres de vôtre liberté, de vos biens, & de vos esperances. Ils s'attribuëront vos victoires, les Païs que vous avez conquis aux dépens de vôtre sang, & toute la gloire de vos exploits. Ce qu'il y a de plus cruel, est qu'en s'efforçant de mettre le pied sur nos têtes, ils cherchent encore à ruiner le service du Roi, & les progrez de nôtre Religion, qui se perdront avec nous : & quoyque ce crime soit sur leur compte, on doutera quels seront les coupables. Le seul moïen de prevenir ces maux, est de combatre en ce moment, avec la valeur que vous avez toûjours témoignée : c'est ce que vous sçaurez mieux faire que je ne puis le dire. Aux armes, mes amis ; la victoire s'est toûjours déclarée pour vous. Animez vôtre cœur, par la vûë du service que vous devez à Dieu, & au Roi. Aïez l'honneur devant les yeux ; & songez que vous combatez pour une juste cause. Ie vous accompagnerai dans les plus grands dangers ; & je cherche moins à vous animer par mes discours, qu'à vous persuader par mon éxemple.*

Ce discours de Cortez inspira une telle ardeur à ses Soldats, qu'ils le presserent de marcher sans retardement. Ils admiroient tous sa prudence & sa resolution ; & quelques-uns luy protesterent que s'il songeoit encore à s'accommoder avec Narvaez, ils ne luy obeïroient pas. Ces paroles de gens déterminez, ne déplûrent pas au General ; parce qu'elles partoient du cœur, & non pas d'un esprit de rebellion. Il forma, sans perdre de tems, trois petits bataillons, qui devoient marcher à l'assaut les uns aprés les autres. Sandoval commandoit le premier, composé de soixante hommes, en comptant les Capitaines George & Gonzale d'Alvarado, Alonse d'Avila, Jean Velasquez de Leon, Jean Nuñez de Mercado, & nôtre Bernard Diaz del Castillo. Le Mestre de Camp Christophle d'Olid eut la conduite du second, aussi de soixante hommes, assisté d'André de Tapia, Rodrigue Rangel, Jean Xaramille, & Bernardin Vasquez de Tapia. Le General commandoit le dernier bataillon, & avoit auprés de sa personne les Capitaines Diego d'Ordaz, Alonse de Grado, Christophle & Martin de Gamboa, Diego Pizarre, & Dominique d'Albuquerque. L'ordre étoit que Sandoval, avec sa troupe, feroit les premiers efforts pour gagner l'escalier du Temple, & ôter

aux ennemis l'ufage de leur artillerie: aprés quoy il devoit partager fes Soldats, afin d'empêcher des deux côtez la communication des autres donjons. Cortez luy recommanda, fur tout, de faire obferver un grand filence à fes Soldats. Olid eut charge de courir le plus vîte qu'il pourroit, attaquer à vive force le donjon où Narvaez étoit: & Cortez devoit le fuivre, afin d'animer les Soldats, & de porter du fecours où il feroit neceffaire; faifant alors retentir les tambours, & les autres bruits de guerre, afin que la furprife mît en defordre & en confufion le premier mouvement des ennemis.

Alors le Pere Olmedo fit une éxortation Chrêtienne, fondée fur ce principe, qu'ils alloient combatre pour la caufe de Dieu; & qu'ainfi ils devoient fe mettre en la difpofition de meriter fes graces & fon affiftance. On trouvoit fur ce chemin une Croix, que ces mêmes Soldats avoient plantée en allant à Mexique; & lorfqu'ils y furent arrivez, & que tous les Soldats & Officiers fe furent profternez à genoux, le Pere leur dicta un Acte de Contrition, qu'ils repeterent fort devotement: & aprés avoir ordonné de reciter la Confeffion generale, il leur donna la Benediction & l'Abfolution; laiffant leurs cœurs animez d'un efprit plus faint, & auffi genereux que le premier, puifque le repos de la confcience ôte aux perils ce qu'ils ont d'affreux, & donne un plus noble motif au mépris de la mort.

Aprés cette pieufe précaution, Cortez rangea fes trois bataillons, marquant aux Piquiers & aux Arquebufiers les poftes qu'ils devoient tenir. Il repeta les ordres aux Commandans; & recommandant le filence à tout le monde, il donna pour mot *le Saint Efprit*, dont on celebroit la Fête le jour même de cette action. Aprés quoy il fit marcher au même ordre qu'on devoit combatre, & au petit pas; afin que les Soldats allaffent au combat fans être fatiguez de la marche, & auffi pour laiffer aux ennemis le tems de s'abandonner au fommeil: pretendant s'aider de leur negligence & de leur tranquillité, pour les batre avec moins de rifque; fans faire aucun fcrupule d'emploïer en cette occafion, & contre fa maniere d'agir ouverte & genereufe, cette efpece de furprife que les Anciens ont appellé malice des grands Capitaines; puifque ces ftratagêmes où la bonne foi n'eft point bleffée

ſont permis à la guerre, où on diſpute encore de la preference entre l'adreſſe de l'eſprit, & la force du courage.

---

## CHAPITRE X.

*Cortez arrive à Zempoala, où il trouve de la reſiſtance. Il emporte la victoire, & prend Narvaez, reduiſant ſon armée à ſervir ſous ſon Commandement.*

L'Armée de Cortez avoit fait environ une demi-lieuë, lorſque les Coureurs revinrent, avec une ſentinelle de Narvaez qu'ils avoient enlevée; & rapporterent que l'autre ſentinelle moins avancée, leur avoit échapé entre les buiſſons dont ce Païs étoit couvert. Cet accident détruiſit la penſée que l'on avoit de ſurprendre les ennemis; & les Capitaines s'aſſemblerent pour conſulter ſur ce ſujet. Ils jugerent tous, qu'en cas que ce Soldat eût découvert la marche de l'armée, il n'y avoit pas d'apparence qu'il retournât à la Ville par le droit chemin; mais qu'il prendroit un détour, afin d'éviter le peril: ſur quoy on conclut tout d'une voix, de s'avancer en diligence, afin d'arriver avant ce Soldat, ou au moins en même-tems que luy; ſuppoſant qu'encore qu'on n'eût pas l'avantage de les trouver endormis, on les attaqueroit toûjours mal éveillez, & dans le premier trouble d'une pareille ſurpriſe. C'eſt ainſi qu'ils raiſonnoient ſans s'arrêter: & faiſant doubler le pas, ils laiſſerent auprés d'un ruiſſeau écarté du chemin, les chevaux, le bagage, & tout ce qui embarraſſoit la marche. Cependant cette ſentinelle, que la peur avoit rendu fort legere, arriva au quartier avant les troupes de Cortez, & donna l'alarme, en criant que l'ennemi s'approchoit. Les plus éveillez coururent aux armes, & menerent le Soldat à Narvaez, qui aprés quelques queſtions, mépriſa l'avis, & celuy qui le donnoit: tenant pour impoſſible que Cortez vint avec ſi peu de monde, l'attaquer en ſon logement; ni que ces gens puſſent marcher durant

une nuit si obscure, & un tems si rude.

Il étoit prés de minuit lorsque Cortez entra dans Zempoala; il eut le bonheur de n'être point rencontré par les Cavaliers que Narvaez avoit envoïez battre l'estrade, qui vraisemblablement s'étoient égarez durant l'obscurité, ou peut-être mis à couvert à cause de la pluïe. Ainsi, Cortez put penetrer dans la Ville jusques à la vûë du Temple sans rencontrer un corps de garde, ni même une sentinelle qui l'arrêtât. La dispute de Narvaez duroit encore avec le Soldat, qui assûroit avoir reconnu non seulement les coureurs, mais encore toute l'armée qui s'avançoit en diligence. Neanmoins, on se forgeoit encore des pretextes de confiance; & on perdoit à raisonner sur les esperances de ce raport, le tems qu'on auroit dû emploïer à en prevenir les suites: quand même il auroit été faux, les Soldats inquiets & éveillez se croisoient au haut des degrez du Temple; les uns peu résolus, les autres attendant les ordres du Commandant; mais tous les armes à la main, & presque en état de combatre.

Cortez connut alors qu'il étoit découvert; & comme il se trouvoit dans le second cas qu'ou avoit prevû; il se resolut de les attaquer avant qu'ils se fussent mis en ordre pour le soûtenir. Il donna donc le signal du combat; & Sandoval avec sa troupe commença à monter les degrez: quelques Canoniers qui étoient de garde entendirent le bruit, & mettant le feu à deux ou trois pieces, ils avertirent pour la seconde fois, de courir aux armes, sans qu'on en pût douter. Le bruït des tambours succeda à celuy de l'artillerie; & les Soldats de Narvaez qui étoient le plus prés des degrez accoururent pour les défendre. Le combat se reduisit bien-tôt aux coups de picque & d'épée; & Sandoval eut beaucoup de peine à le soûtenir contre une troupe plus grosse que la sienne, & dans un poste desavantageux. Olid vint à propos le secourir; Cortez aïant laissé son corps de reserve en bataille, se jetta dans la mêlée, l'épée à la main, & animant les siens du bras & de la voix, il leur donna lieu d'aller en avant: ensorte que les ennemis ne pouvant resister à cet effort, quitterent bien-tôt le dernier degré, & un moment aprés ils se retirerent en désordre, abandonnant le Vestibule & l'artillerie. Plusieurs fuïrent à leurs logemens; les autres allerent pour défendre

l'entrée du principal Donjon, où on combattit durant quelque tems avec une valeur égale des deux côtez.

Narvaez parut alors, aprés avoir emploïé quelque tems à s'armer. Il fit tout ce qui étoit possible pour ranimer ses gens qui combattoient & même pour les mettre en ordre. Aprés quoi il courut au plus fort du combat, avec tant d'ardeur, qu'il en vint aux mains avec Pierre Sanchez; & Farfan qui accompagnoit Sandoval : ce Soldat luy donna dans le visage un si grand coup de picque, qu'il luy creva un œil & le jetta par terre sans sentiment, aprés avoir dit seulement, *je suis mort.* Le bruït en courut aussi-tôt entre ses Soldats, qui s'en effraierent, & leur désordre fit divers effets. Les uns abandonnerent honteusement leur Commandant, les autres tout éperdus cesserent de combatre, & ceux qui firent leurs efforts pour le secourir s'embarasserent les uns les autres, & augmenterent la confusion. Ainsi ils se trouverent obligez à reculer; & les vainqueurs prirent ce tems pour retirer Narvaez, qu'ils décendirent, ou pour mieux dirent, qu'ils traînerent jusques au bas de l'escalier. Cortez manda à Sandoval qu'il s'assûrât de la personne de ce Commandant; ce qui fût éxecuté en le faisant passer au milieu du dernier bataillon : & cet homme qui avant quelques momens regardoit cette entreprise avec tant de mépris, se trouva revenant à soi non-seulement avec la douleur de sa blessure; mais encore au pouvoir des ennemis, & avec deux paires de fers, qui faisoient un terrible obstacle à sa liberté.

Le combat cessa parce qu'on ne trouvoit plus de resistance, & que tous les Soldats de Narvaez s'étoient jettez dans les Donjons si épouventez qu'ils n'osoient tirer, & ne cherchoient qu'à défendre les entrées en les embarassant. Ceux de Cortez crierent hautement, *victoire*, les uns pour Cortez, d'autres pour le Roi, & les plus sages au Nom du Saint Esprit. Ces cris d'une joie anticipée ne laisserent pas d'augmenter la fraïeur des ennemis, avec une autre circonstance produite par le hazard, & qui leur persuada que Cortez menoit une puissante armée, qui leur parût occuper une grande partie de la campagne. C'est que des fenestres de leurs Donjons ils découvroient à diverses distances, & en plusieurs endroits, des lumieres, qui en perçant l'obscurité, sembloient à leurs

yeux être les mêches allumées de plusieurs troupes d'Arquebusiers. C'étoit des vers semblables à ceux que nous apellons luisans; mais beaucoup plus grands & plus brillants en cet hemisphere. Cette vision fit une forte impression sur les simples Soldats, & laissa au moins quelque doute dans l'esprit des plus hardis, tant la crainte usurpe d'empire sur l'esprit des personnes affligées, & tant les moindres secours du hazard, tournent à l'avantage des heureux.

Cortez commanda qu'on fit cesser les acclamations de la Victoire, dont la confiance prise mal-à-propos est dangereuse parmi les armées, & doit être interrompuë, parce qu'elle jette les Soldats dans le relâchement & dans le désordre. Il fit tourner toute l'artillerie contre les Donjons; & fit publier en maniere de ban, un pardon general à tous ceux qui se rendroient, offrant un parti raisonnable, & communication d'interêts, à ceux qui s'enrôlleroient sous ses étendarts : liberté & bon passage à ceux qui voudroient se retirer à Cuba, & à tous vie, & bagues-sauves. Ce cri public fut fort bien imaginé ; parce qu'il importoit extrémement que cette déclaration de la volonté du General fût connuë, avant que le jour, dont la premiere pointe n'étoit pas loin, découvrit aux Soldats de Narvaez, le petit nombre de leurs vainqueurs, & qu'elle leur inspirât la résolution de revenir des fraïeurs qu'ils avoient conçûës mal-à-propos : puisque la crainte se tourne quelque fois en temerité, par la honte qu'on a de s'être alarmé sans fondement.

A peine eut-on publié le pardon à tous les trois endroits où les gens de Narvaez s'étoient retirez, que les Soldats & les Officiers mêmes, vinrent en troupe se rendre au vainqueur. Ils donnoient leurs armes en arrivant, & Cortez sans manquer aux devoirs de la civilité les reçut avec joie. Cependans il fit désarmer ceux mêmes qui étoient de son intelligence, afin qu'on ne les reconnût pas, ou qu'ils donnassent exemples aux autres. Leur nombre s'augmenta si fort en peu de tems, qu'il falût les separer, & s'en assûrer par une garde suffisante, jusques à ce que le jour fit connoître les visages & les mouvemens des esprits.

Durant cet intervalle, Sandoval prit le soin de faire penser la blessure de Narvaez; & Cortez qui se trouvoit par tout

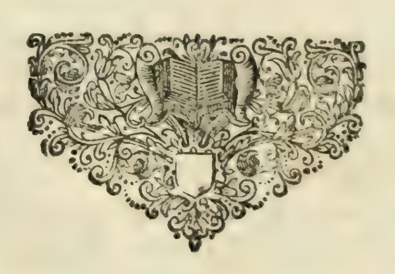
avec une ardeur infatigable, & qui songeoit particulierement á un prisonnier de cette importance, alla le voir; quoyqu'il ne voulût pas se faire connoître crainte de redoubler son affliction. Neanmoins le respect des Soldats découvrit le General; & Narvaez se tournant vers luy, dit d'un air qui témoignoit qu'il ne connoissoit pas encore l'étenduë de sa disgrace : *Vous devez, Seigneur, Capitaine, estimer beaucoup l'avanture qui me rend vôtre prisonnier*, à quoy Cortez luy répondit : *Mon ami, il faut loüer Dieu de tout ; mais je puis vous jurer sans vanité, que je compte cette victoire, & vostre prise entre les moindres Exploits qui se soient faits en ce païs ci.*

On vint alors avertir Cortez, qu'un des Donjons se défendoit encore avec opiniâtreté, & c'étoit celuy où les Capitaines Salva Tierra & Diego Velasquez le jeune s'étoient retranchez, & où ils retenoient par leur autorité & par leurs persuasions, les Soldats qui se trouvoient enfermez avec eux. Cortez remonta les degrez du Temple, & les fit sommer de se rendre, autrement qu'ils seroient traitez à toute rigueur; & voïant qu'ils étoient résolus à se défendre, ou à entrer en capitulation, il ordonna avec quelque colere qu'on battit ce Donjon de deux pieces d'artillerie. Neanmoins, il avertit un peu aprés les Canoniers de ne battre que le haut du Donjon, à dessein d'épouventer, plûtôt que de faire du mal. Cet ordre fut éxecuté; & il n'en fallut pas davantage pour obliger plusieurs de ces Soldats à venir demander quartier : laissant libre l'entrée que Jean Velasquez de Leon acheva de debarasser, avec une escoüade de ses Soldats, qui se saisirent de Salvatierra, & du jeune Velasquez, ennemis déclarez, & dont on pouvoit apprehender qu'ils n'eussent l'ambition de remplir la place de Narvaez; & par cette prise la victoire se déclara entierement en faveur de Cortez, qui ne perdit que deux Soldats en ce combat. Il en eut quelques-uns de blessez, dont on a dit qu'il en mourut encore deux autres. Quinze furent tuez du côté de Narvaez, avec un Enseigne & un Capitaine : le nombre des blessez étant encore plus grand. Le General envoïa Narvaez & Salvatierra à Vera-Cruz avec une escorte suffisante pour les garder, & le jeune Velasquez demeura prisonnier de son parent, qui aïant un juste sujet d'être offensé contre luy, sur l'avanture de Zempoala, ne

laissa pas de le faire penser, & de le regaler même avec un soin particulier. La liaison d'un même sang eut bien quelque part à cette generosité de Jean Velasquez ; mais elle étoit principalement dûë à son inclination noble, & bien-faisante. Tout cela fut éxecuté avant le jour ; & cette action fut remarquable, en ce qu'elle n'eut pas un instant qui ne marquât la justesse des mesures que Cortez avoit prises, & les bévûës de Narvaez.

Au point du jour, on vid arriver les deux mille Chinanteques que Cortez avoit mandez ; & encore qu'ils fussent venus aprés la victoire, il les remercia fort de leur assistance, qui venoit à propos, afin que les gens de Narvaez vissent qu'il ne manquoit pas d'amis dans le besoin. Ces pauvres Soldats vaincus regardoient, avec beaucoup de honte & de confusion, l'état auquel ils se trouvoient alors ; & le jour les surprit dans ces tristes reflexions. Ils virent arriver le secours, & reconnurent la foiblesse de ceux qui les avoient vaincus ; ce qui leur faisoit maudire la confiance de Narvaez, & accuser leur negligence : & tout cela tournoit à la gloire de Cortez, dont ils celebroient la vigilance & la hardiesse, avec une égale admiration. La valeur a cet avantage, particulierement à la guerre, que ceux-mêmes qui luy portent envie ne peuvent la haïr : les malheureux ressentent leur disgrace ; mais les exploits du vainqueur ne perdent rien de leur lustre auprés des vaincus. La verité de ces maximes ne parut jamais mieux, qu'en cette rencontre : chaque Soldat de Narvaez sentoit en soi-même, un secret penchant à suivre le General le plus habile & le plus brave, & à se ranger sous les étandarts d'une armée où les Soldats sçavoient vaincre & obeïr. Cortez avoit quelques amis entre les prisonniers ; & presque tous ces Soldats étoient affectionnez, les uns à sa valeur, d'autres à sa liberalité. Ses amis furent donc les premiers à lever le masque de la dissimulation ; & commencerent à se déclarer par des acclamations, qui émûrent l'inclination des bien-intentionnez, & enleverent la meilleure partie des autres Soldats. On leur permit de se presenter devant leur nouveau General. Ils se seroient jettez à ses pieds, s'il ne les avoit retenus dans ses bras : sur quoy chacun s'empressa de donner son nom ; & ils debatoient de la preference sur le rôlle. Ce qu'il y eut de singulier, est qu'entre tous ces

Eſpagnols, il ne s'en trouva pas un ſeul qui voulût retourner à Cuba : & ce fut alors que Cortez eut lieu de s'applaudir, d'avoir obtenu l'unique avantage qu'il ſe propoſoit en cette expedition, où il ſouhaitoit bien moins de les vaincre, que de les acquerir à ſoi ; ſur quoy il voulut reconnoître la diſpoſition de leurs eſprits, qu'il trouva tournez en ſa faveur, puiſqu'il ordonna ſur le champ qu'on leur rendît les armes. Quelques Capitaines de Cortez n'approuverent point ſon empreſſement ſur ce ſujet ; neanmoins ſon action ne manquoit pas de motifs qui en aſſûroient le ſuccez. Les plus conſiderables d'entre ces Soldats de Narvaez, étoient amis & d'intelligence avec Cortez ; & les deux mille Chinanteques ſoûtenoient puiſſament ſes intereſts. Les Soldats priſonniers eurent une reconnoiſſance ſinguliere de la faveur qu'ils recevoient : ils applaudirent à la confiance de leur nouveau General, par des nouvelles acclamations ; & il ſe fit ainſi en peu de tems, une armée qui paſſoit déja le nombre de mille Soldats Eſpagnols. Outre la priſe des ennemis dont il pouvoit craindre les deſſeins, une flotte de onze navires & de ſept brigantins qu'il mettoit en ſa diſpoſition, la ruine entiere de la derniere reſſource de Diego Velaſquez, & enfin des forces proportionnées à la grande entrepriſe qu'il meditoit ; tout cela étoit dû au grand courage, à la vigilance & à l'experience du General, & encore à la valeur des Soldats, qui approuverent courageuſement une ſi perilleuſe entrepriſe, & qui emporterent à la pointe de l'épée, non-ſeulement la victoire, mais encore le but principal que Cortez ſe propoſoit : puiſque ſuivant le ſentiment de ceux qui s'érigent en arbitres de la gloire & de la reputation, le ſuccez eſt, pour ainſi dire, le païement des deſſeins ; & qu'on attribuë ſouvent le titre de prudens, aux conſeils les plus hazardeux.



CHAP.

## CHAPITRE XI.

*Cortez soûmet à ses ordres la Cavalerie de Narvaez, qui étoit en campagne. Il reçoit l'avis que les Mexicains avoient pris les armes contre les Espagnols qu'il avoit laissez à Mexique. Il marche avec toutes ses forces, & entre dans cette Ville sans combatre.*

LA Cavalerie de Narvaez ne parut point durant cette nuit, où elle auroit pû causer un terrible embarras à Cortez, si elle avoit tenu l'ordre qu'il faloit observer en une Place d'armes, aïant l'ennemi si proche. Mais on avoit oublié en ce lieu-là, toutes les regles de la guerre : & lorsqu'un Capitaine se laisse tomber dans des fautes de negligence, on n'est plus surpris de luy voir faire des faux pas ; & toutes les absurditez de sa conduite deviennent des consequences necessaires. Ceux qui avoient encore des chevaux dans la Ville, s'en servirent pour se tirer hors du peril ; & au matin, on eut avis qu'ils s'étoient joints aux bateurs d'estrade qui en étoient sortis avant la nuit, & qu'ils formoient un corps d'environ quarante chevaux, qui tenoient la campagne, en resolution de rendre un nouveau combat. Cette nouveauté ne fit pas beaucoup de peine ; & Cortez, avant que de prendre une plus forte resolution, envoïa le Mestre de Camp Christophle d'Olid, & Diego d'Ordaz, afin d'essaïer de les reduire par les voies de la douceur : ce qu'ils obtinrent aisément, en leur insinuant *qu'ils seroient reçus dans l'armée avec les mêmes avantages qu'on avoit accordez à leurs Compagnons*, dont l'exemple suffit pour obliger ces Cavaliers à venir offrir leur service au General, avec leurs chevaux & leurs armes. Aussitôt on songea à penser les blessez, & à loger l'armée : ce que le Cacique & le Peuple de Zempoala firent d'office, & avec beaucoup de joie ; en celebrant la victoire de leurs anciens amis, avec une espece de plaisir mêlé de quelque interêt, puis-

qu'ils se tiroient des fatigues, & de l'esclavage que ces nouveaux venus vouloient leur imposer.

Le General ne perdit point de tems à s'assûrer de la flotte ; ce qui étoit un point essentiel en cette conjoncture. Il dépêcha le Capitaine François de Lugo, afin de faire mettre à terre, & conduire à Vera-Cruz, les voiles, la mâture, & les gouvernails de tous les vaisseaux. Il fit venir à Zempoala tous les Pilotes & les Mariniers de Narvaez ; & il en envoïa des siens, autant qu'il étoit necessaire pour garder les corps des vaisseaux. Leur Commandant fut un Maître Pilote, appellé Pierre Cavallero ; & l'emploi a paru assez important à Bernard Diaz, pour honorer cet homme du titre d'Amiral de la Mer.

Aprés ces soins, Cortez prit celuy de renvoïer les Chinanteques en leur Province : & il témoigna leur être aussi obligé du secours qu'ils luy avoient amené, que s'il en eût tiré un grand service. On donna quelques jours aux Soldats, pour se rafraîchir : & durant ce sejour, les Peuples & tous les Caciques des environs, vinrent feliciter les bons Espagnols, ou les Teules doux & benins ; c'est ainsi qu'ils appelloient les Soldats de Cortez. Ils renouvellerent les protestations de leur obeïssance, & les offres de leur amitié, qu'ils accompagnerent de plusieurs presens & de regales, que les Soldats de Narvaez regardoient avec admiration ; commençant à reconnoître les avantages du parti qu'ils avoient pris, par les caresses & par l'assûrance de ces Peuples, qu'ils avoient vû auparavant farouches & mal contens.

Durant la plus grande chaleur de la joie, que ces heureux succez faisoient naître dans le cœur de Cortez, le peril où il avoit laissé Alvarado & ses Compagnons se presentoit vivement à sa memoire ; puisque leur unique ressource ne consistoit qu'en ce peu d'esperance qu'on pouvoit fonder sur la parole que Motezuma luy avoit donnée, de n'attenter aucune nouveauté en son absence. Cortez sçavoit que ce lien est fort décrié, aux lieux où les volontez sont absoluës & souveraines ; parce que certains Docteurs d'Etat pretendent avoir diverses manieres pour en relâcher les nœuds, soûtenant qu'ils n'engagent point les Rois comme les autres hommes. Le General pouvoit alors trouver dans ces maximes, de justes sujets

de crainte, sans approuver par ses soupçons cette politique, infidele & lâche; puisqu'en ôtant aux Souverains l'engagement de leur parole, elle les dispense en même-tems des devoirs les plus essentiels de l'honneur & de la Noblesse.

Ainsi, aïant pris la resolution de retourner à Mexique, & n'osant pas mener avec soi tant de troupes, dans la crainte d'alarmer la confiance de Motezuma, & d'émouvoir les esprits inquiets de ses courtisans, le General voulut separer son armée, & en emploïer quelque partie à d'autres conquêtes. Il choisit donc Jean Velasquez de Leon pour aller avec deux cens hommes soûmettre la Province de Panuce, & Ordaz avec pareil nombre de Soldats, pour peupler celle de Guazacoalco, se reservant environ six cens Espagnols, nombre qui luy parut suffisant à faire son entrée dans Mexique, avec quelque apparence de moderation, & une suite de vainqueur.

Mais au même-tems que Cortez preparoit toutes choses pour l'éxecution de ce dessein, il survint un nouvel incident qui l'obligea de prendre d'autres mesures. Il reçut une lettre de la part de Alvarado, qui luy donnoit avis : *Que les Mexicains avoient pris les armes; & que malgré Motezuma qui demeuroit toûjours dans son logement, ils avoient déja livré plusieurs assauts aux Espagnols, avec des forces si redoutables par leur nombre, que luy même & tous ses Soldats étoient perdus sans ressource, s'ils n'étoient bien-tost assistez de quelques secours.* Un Soldat Espagnol apporta cette lettre, accompagné d'un Ambassadeur de Motezuma, dont la commission étoit de representer : *Qu'il n'avoit pas été au pouvoir de l'Empereur d'empêcher ce mouvement; de remontrer la dangereuse atteinte que les mutins donnoient à son autorité : de l'assûrer qu'il n'abandonneroit point Alvarado & les Espagnols : & enfin de le presser, de se rendre à Mexique, afin d'aporter du remede à ses maux.* Surquoi, soit que Motezuma voulût parler du soulevement de ses Sujets, soit qu'il désignât le péril où les Espagnols se trouvoient engagez, l'un & l'autre marquent sa confiance & sa sincerité.

On n'eut pas besoin de deliberer sur la resolution qu'il faloit prendre en cette conjoncture; puisque tous les Officiers & les Soldats, s'empresserent à témoigner, qu'on devoit regarder le voïage de Mexique, comme un engagement d'une necessité indispensable : Quelques-uns même alloient jusques

à considerer comme un heureux & favorable presage, cet accident qui leur servoit de pretexte pour éviter le partage des forces de l'armée, & pour les ramener toutes entieres à la Cour de Motezuma, dont la reduction devoit être le fondement de toutes les autres conquêtes. Cortez nomma pour Gouverneur de Vera Cruz, en qualité de Lieutenant de Sandoval, Rodrigue Rangel dont l'intelligence & la valeur l'assûroient de la personne des prisonniers, & d'une bonne correspondance avec les Indiens alliez. Il fit une revûë generale de son armée; & laissant dans la place, la garnison qui luy parût necessaire, & quelques Soldats pour la sûreté des vaisseaux, il trouva encore mille Fantassins sous les armes, & cent Cavaliers. Il leur donna differentes routes, afin de ne pas incommoder les peuples, & de pourvoir plus aisément à la subsistance des troupes : marquant le rendez vous general en un lieu connu proche de Tlascala, où le General jugeoit à propos d'entrer avec toutes ses forces unies. Quoiqu'il eut envoïé des Commissaires à dessein de faire provision de vivres, neanmoins leurs soins n'empêcherent pas que les Soldats qui marchoient par des routes écartées ne souffrissent beaucoup en quelques endroits par la faim, & même par une soif insuportable. Cependant, les gens de Narvaez suporterent ces incommoditez sans se décourager, ni se plaindre; quoique ces mêmes Soldats eussent paru depuis peu si sensibles à de moindres souffrances: ce qu'on peut attribuer à l'éxemple des vieux Soldats de Cortez, ou aux grandes esperances dont leur cœur étoit rempli : sans ce qui étoit dû à la difference du General, dont la reputation & l'estime ont des influences secrettes; mais tres-puissantes sur l'esprit des Soldats, pour leur inspirer la valeur & la patience.

Avant que de partir, Cortez répondit par écrit à Alvarado, & à Motezuma par son Ambassadeur. *Il les informoit l'un & l'autre de sa victoire, de son retour, & de l'augmentation de son armée, afin d'encourager Alvarado par l'esperance d'un grand secours, & de n'alarmer pas l'Empereur, en le voïant revenir avec des forces si considerables, puisque le soulevement de ses Sujets l'obligeoit à ne les pas separer.* Le General reglant le tems sur la necessité faisoit marcher l'armée le plus vîte qu'il étoit possible, retranchant quelques heures au repos que son activité luy

faiſoit trouver dans le travail même. Il fit quelque séjour au lieu du rendez-vous, afin d'attendre les troupes qui marchoient par des routes écartées; & enfin, il arriva le dix-ſept de Juin à Tlaſcala, avec toute ſon armée en bon ordre. L'entrée fut pompeuſe, & celebrée par de grandes rejouïſſances. Magiscatzin reçut le General en ſon logis, & tous les Eſpagnols furent traitez & regalez par leurs hôtes avec beaucoup d'affection, & même de reſpect. Les Tlaſcalteques avoient peine à couvrir la haine qu'ils portoient aux Mexicains, ſous le prétexte de l'amour qu'ils avoient pour les Eſpagnols. Ils éxageroient la conſpiration, & le péril où Alvarado ſe trouvoit par des circonſtances, où il paroiſſoit plus d'affectation que de certitude. Ils peſoient l'inſolence & la perfidie du peuple de Mexique: animant les eſprits des Eſpagnols à la vengeance; & mêlant avec peu d'adreſſe leurs avis avec leur paſſion. Ainſi, les crimes encheris par un zele ſuſpect, peuvent être des veritez dans la bouche d'un ennemi; mais il faut prendre garde que les informations qu'il en donne ſont de veritables accuſations.

Le Senat reſolut de faire un grand effort, & d'aſſembler toutes les milices afin d'aſſiſter Cortez en cette occaſion, par une raiſon d'état, qui n'étoit pas difficile à penetrer. Ils vouloient attacher leur interêt à la cauſe de leur ami, & ſe ſervir de ſes forces, pour détruire une bonne fois cette Nation dominante, pour laquelle ils avoient tant d'horreur. Le General comprit aiſément leur intention; & aprés leur avoir marqué ſa reconnoiſſance & ſa joie, il rabattit la fierté qui les pouſſoit à faire ce grand apareil, en opoſant aux inſtances du Senat quelques raiſons aparentes, qui en effet n'étoient que des pretextes contre d'autres pretextes. Neanmoins, il reçut deux mille hommes choiſis, avec leurs Capitaines, ou Commandans qui ſuivirent ſon armée, & qui rendirent de grands ſervices dans les occaſions. Il mena cette troupe pour rendre ſon entrepriſe plus ſûre; & auſſi afin de ſe conſerver la confiance des Tlaſcalteques qui avoient déja acquis aſſez de reputation contre les Mexicains: & il n'en voulut pas un plus grand nombre crainte d'éfaroucher Motezuma, & de pouſſer les revoltez dans le dernier deſeſpoir. Son intention étoit de faire une entrée pacifique dans la Ville capitale, &

de voir s'il pourroit ramener le Peuple par les voies de la douceur, sans consulter alors sa colere sur le châtiment des coupables ; voulant essaïer d'abord de rétablir la tranquillité, puisqu'il est bien difficile d'appaiser une sedition, en alarmant les esprits de ceux qui luy donnent le mouvement.

Le General arriva à Mexique le jour de saint Jean, sans avoir trouvé en chemin d'autres embarras, que la diversité & la contradiction des avis qu'il recevoit. L'armée passa le lac sans opposition, quoyqu'on eût devant les yeux certains indices qui pouvoient réveiller les soupçons. Les deux brigantins fabriquez par les Espagnols, étoient brisez, & demi brûlez : on voïoit une grande solitude sur les remparts, & sur le haut de la porte : les ponts qui servoient à la communication étoient rompus sur les canaux ; & un triste & morne silence regnoit par tout ce quartier. Tous ces signes obligeoient le General à regler les démarches de son armée, en sorte que l'Infanterie occupoit successivement les postes que l'on avoit reconnus. Ces précautions durerent jusqu'à ce que les Espagnols qui étoient auprés de Motezuma, aïant découvert le secours qui leur arrivoit, pousserent de grands cris, qui rassûrerent la marche des troupes de Cortez. Alvarado suivi de tous les Soldats, vint les recevoir à la porte de son logement, où ils celebrerent avec une égale joie, le bonheur dont ils se ressentoient tous. Ils se felicitoient sur leurs victoires, au lieu de se salüer. Ils parloient tous ensemble, & s'interrompoient d'une maniere où leurs sentimens s'expliquoient avec d'autant plus de vivacité, que les embrassemens & certains discours confus, sont, pour ainsi dire, l'éloquence de la joie, où le seul ton de la voix en dit plus que l'arrangement des paroles.

Motezuma, accompagné de quelques-uns de ses Officiers, vint jusqu'à la premiere cour, où il reçut le General, avec une satisfaction qui parut outrée, & emporta la majesté. Il est constant, & personne ne le nie, que ce Prince souhaitoit l'arrivée de Cortez ; parce qu'il avoit besoin des forces & du conseil de ce General, afin de faire rentrer ses Peuples dans la soûmission ; & aussi parce qu'il se voïoit privé de cette espece de liberté que Cortez luy permettoit, en le laissant al-

ser où il luy plaisoit : Et comme Motezuma n'étoit plus retenu en sa prison que par la force de sa parole, il ne voulut jamais user de cette liberte durant l'absence de ce General, les troubles où son Etat étoit alors, l'engageant encore plus étroitement à n'abandonner pas les Espagnols.

Bernard Diaz a écrit que Cortez répondit incivilement à ces avances d'honnêteté que Motezuma luy faisoit : qu'il luy fit mauvais visage ; & qu'il se retira en son appartement, sans aller voir l'Empereur, ni souffrir qu'il le vîd : qu'il lâcha même quelques paroles injurieuses en presence des Officiers de ce Prince ; & enfin, cet Auteur ajoûte de son propre mouvement, que Cortez parloit alors fierement, parce qu'il se trouvoit soûtenu d'un si grand nombre d'Espagnols. C'est ainsi que Diaz s'exprime : & Herrera décrie encore davantage le procedé de Cortez en son Histoire, puisqu'il emploie l'aveu même de ce General, à prouver son incivilité. *Plusieurs*, dit-il, *ont rapporté qu'ils avoient entendu dire à Cortez, que si en arrivant il alloit voir Motezuma, ce Prince s'en trouveroit bien : mais qu'il le negligea, témoignant beaucoup de mépris pour sa personne ; parce qu'il se voïoit en main de grandes forces.* Sur quoy cet Auteur produit un passage de Tacite, dont le sens est, *Que les heureux succez rendent insolens les grands Capitaines.* Neanmoins Gomara en parle autrement : & Cortez même n'en dit rien, en la seconde Relation de son expedition ; quoyqu'il eût été de son interêt de faire connoître les motifs qui l'avoient obligé à tenir un procedé si irregulier, soit pour l'excuser, soit pour en faire approuver les raisons. La sincerité des Auteurs est la regle de la créance qu'on doit avoir pour eux ; mais la conduite de Cortez nous permet de douter d'une mal-honnêteté si peu vrai-semblable : d'autant plus que Herrera & Diaz même assûrent, que Motezuma resista à l'insolence de ses Sujets, & qu'il les retint toûjours, autant qu'il put : Qu'ils attaquerent malgré luy, le quartier des Espagnols ; & que sans le respect qu'ils avoient pour ce Prince, ils auroient massacré Alvarado & ses Compagnons. Aucun Auteur n'a nié que le General ne fût bien informé de ces veritez : & la parole que l'Empereur luy tint si religieusement, ne luy laissoit pas lieu d'en douter ; puisque la raison ne permet pas de croire que ce Prince retînt les armes qu'il avoit mises en mouvement,

ni qu'il demeurât avec ceux qu'il vouloit détruire. Ainſi il ſemble que c'étoit une action indigne de la prudence de Cortez, de mépriſer un homme dont il pouvoit avoir beſoin en pluſieurs rencontres: & l'incivilité qu'on attribuë à ce General comme un effet de ce bonheur, ne convient pas à ſon genie. On peut donc croire, ou au moins ſoupçonner, que Herrera avoit donné, ſur un foible fondement, dans cette opinion, en tombant ſur le Manuſcrit de Bernard Diaz, interprete trop paſſionné des actions de Cortez; & il ſe peut faire qu'il a adopté ce ſentiment, afin de faire une vaine parade d'érudition ſur la maxime de Tacite: dangereuſe ambition des Hiſtoriens, qui eſtropient la verité, pour l'appliquer ſelon leur ſens, aux remarques qui leur plaiſent; ignorant que c'eſt un ſecret de l'art tres-difficile, d'accorder la verité avec l'érudition.

## CHAPITRE XII.

*Les motifs qui avoient obligé les Mexicains à prendre les armes. Ordaz ſort avec quelques Compagnies, pour reconnoître l'état de la Ville. Il donne dans une embuſcade; & Cortez ſe détermine à la guerre.*

DEux ou trois jours avant que l'armée Eſpagnole fût arrivée à Mexique, les rebelles s'étoient retirez de l'autre côté de la Ville, en ceſſant les hoſtilitez de propos déliberé, ainſi qu'on put le juger aiſément par ce qui ſuivit. L'excez de leur nombre leur avoit donné une grande confiance; & leur orgueil s'étoit élevé, par la mort de trois ou quatre Eſpagnols tuez dans les combats precedens: avanture extraordinaire, où ils avoient acquis une nouvelle inſolence, aux dépens de la vie de pluſieurs revoltez. Ils avoient appris que Cortez s'avançoit, & ils ne pouvoient ignorer que ſes forces ne fuſſent conſiderablement augmentées; neanmoins elles leur parurent ſi peu redoutables, qu'ils uſerent de ce ſtratagême, en ſe retirant de deſſein premedité, afin de laiſ-

ser l'entrée libre aux Espagnols, & de les exterminer tous ensemble, lorsqu'ils les tiendroient renfermez dans la Ville. On ne penetra point d'abord ce dessein, quoyque leur retraite parût suspecte, & qu'on se trompe rarement, lorsqu'on juge des actions de son ennemi par les regles de la malice.

Toute l'armée se logea dans l'enceinte du quartier même, où les Espagnols & les Tlascalteques trouverent du couvert. On posa les corps-de-gardes & les sentinelles, suivant toutes les précautions requises, en un tems où la guerre avoit cessé sans qu'il en parût de sujet: aprés quoy le General se retira à part avec Alvarado, afin de s'instruire de l'origine de ce soûlevement, & de connoître la source du mal, avant que d'y apporter du remede. On rencontre sur ce sujet les mêmes contradictions qui ont si souvent arrêté le cours de nôtre plume. Quelques Auteurs disent que la conspiration du Peuple de Mexique se forma par les intelligences que Narvaez avoit en cette Ville. D'autres soûtiennent que Motezuma en fut l'auteur, par le desir qu'il avoit de recouvrer la liberté: sur quoy il n'est pas necessaire de nous arrêter, puisqu'on a vû le peu de fondement de ces secrettes negociations, qu'on attribuoit à Narvaez; & que Motezuma n'avoit point de part à la fureur de son Peuple. D'autres en ont cherché la source dans la fidelité des Mexicains, qui prirent les armes afin de tirer leur Prince de l'oppression où il étoit; & ce sentiment s'accorde plus avec la raison, qu'avec la verité. Enfin on a attribué cette rupture aux Sacrificateurs des Idoles, assez probablement; puisqu'ils se trouverent mêlez fort avant dans la sedition, publiant à haute voix les menaces de leurs Dieux, & inspirant aux autres cette même fureur qui les disposoit à recevoir les réponses de ces detestables Oracles. Ils repetoient ce que le Demon leur annonçoit; & quoyqu'ils ne fussent pas les premiers auteurs du soûlevement, ils luy donnerent en effet beaucoup de chaleur, en irritant les esprits, & entretenant la sedition.

Les Ecrivains Etrangers s'éloignent encore davantage du vrai-semblable, en mettant l'origine & les motifs de ce mouvement entre les cruautez atroces dont ils tâchent de noircir la conduite des Espagnols en la conquête des Indes. Ce qu'il

y a de plus fâcheux, eſt qu'ils appuïent la malignité de leur recit, par l'autorité du Pere Barthelemi de las Caſas, ou Caſaus, qui fut Evêque de Chiapa, dont ils copient ou traduiſent les paroles, en nous chargeant par le témoignage d'un Auteur de nôtre Nation, & d'une qualité diſtinguée. Il a écrit, comme on le void encore dans ſes Ouvrages, que les Mexicains voulant divertir & regaler leur Empereur, preparerent une danſe ou bal public, de ceux qu'ils appellent Mitoles; & que Alvarado voïant la quantité des joïaux dont ils étoient parez, vint avec tous ſes Soldats attaquer ces miſerables, qu'il maſſacra pour les dépoüiller; & qu'en cette funeſte occaſion, plus de deux mille Nobles Mexicains paſſerent au fil de l'épée: ce qui, ſelon cette Relation, reduit la conſpiration aux termes d'une juſte vengeance. Comme cette action eſt trop outrée pour tomber dans le ſens d'un Capitaine, elle ne paroît pas ſeulement extravagante, mais encore impoſſible: ſur quoy il eſt bon de ſçavoir que ce Prelat ſollicitoit alors le ſoûlagement des Indiens, & que pour encherir ce qu'on leur faiſoit ſouffrir, il s'eſt moins attaché à la verité, qu'à l'exageration. La plus grande partie de nos Auteurs l'ont convaincu d'un défaut de lumieres & de bonnes informations ſur ces énormes cruautez dont il a accuſé les Eſpagnols; & l'on eſt trop heureux de le trouver ſi bien refuté, qu'on n'ait rien à démêler avec le reſpect qui eſt dû à ſa dignité.

La verité conſtante eſt donc, que peu de tems aprés le départ de Cortez, Alvarado reconnut que les Nobles Mexicains relâchoient beaucoup de l'attention & de la complaiſance qu'ils avoient pour les Eſpagnols; & que cette nouveauté l'obligea de les obſerver, & de veiller ſur leurs démarches. Il détacha quelques-uns de ſes confidens pour éclairer ce qui ſe paſſoit dans la Ville; & il apprit que le Peuple devenoit inquiet & miſterieux: qu'on faiſoit des aſſemblées en des maiſons particulieres, avec certaines précautions mal concertées, qui cachoient le projet & découvroient l'intention. Il anima ſes confidens, & reçut enfin par leur moïen, des lumieres tres-ſûres d'une conſpiration formée contre les Eſpagnols, aïant gagné quelques-uns des Conjurez mêmes, qui en apporterent les avis, en deteſtant la trahiſon, ſans oublier leurs interêts. On approchoit du jour deſtiné à une grande Fête des

Idoles, qu'ils celebroient par ces danſes publiques, qui confondoient les Nobles indiferemment avec le Peuple, & qui mettoient toute *la* Ville en rumeur. Les Conjurez avoient choiſi ce jour-là pour l'éxecution de leur deſſein, ſuppoſant qu'il leur ſeroit fort aiſé de s'aſſembler ainſi à découvert, ſans que cette nouveauté pût donner aucun ſoupçon. Leur deſſein étoit de commencer le bal, afin de ſoûlever le Peuple, en publiant qu'il s'agiſſoit de la liberté de leur Prince, & de la défenſe de leurs Dieux; remettant à ce moment la déclaration de l'entrepriſe, pour ne hazarder point un ſecret de cette importance, en le confiant mal à propos à la diſcretion de tout un Peuple: & veritablement cela n'étoit pas mal imaginé, la malice étant ordinairement ſoûtenuë de quelque ſorte d'eſprit.

Quelques-uns des principaux auteurs de la conjuration vinrent rendre viſite à Alvarado, au matin du jour qui precedoit cette Fête ſolemnelle, & ils luy demanderent permiſſion de la celebrer; tâchant de luy fermer les yeux par cette ſoûmiſſion affectée. Alvarado, dont les ſoupçons n'étoient pas encore pleinement éclaircis, leur accorda la permiſſion, à la charge qu'ils ne porteroient point d'armes, & qu'ils ne répandroient point de ſang humain dans leurs ſacrifices: cependant il apprit cette même nuit, qu'ils alloient en ſecret cacher leurs armes, en un endroit fort proche du Temple. Alors voïant tous ſes doutes levez, il prit une reſolution temeraire, à la verité; mais qu'on auroit pû conſiderer comme un bon remede à un mal ſi violent, s'il avoit été appliqué avec une juſte moderation. Alvarado prit donc ſes meſures pour attaquer les Conjurez au commencement du bal, ſans leur donner le loiſir de prendre leurs armes, ni de ſoûlever le Peuple: ce qu'il fit en ſortant avec cinquante Eſpagnols, ſous pretexte de venir prendre leur part du regale, par pure curioſité. Ils trouverent ces Nobles à demi yvres, tant par la fumée des liqueurs, que par l'excez de la joie qu'ils ſentoient d'avoir conduit heureuſement leur trahiſon juſqu'à ce point-là. Les Eſpagnols les chargerent, & les défirent ſans aucune reſiſtance, en bleſſant & tuant ceux qui n'eurent ni l'eſprit, ni le tems de fuir, ou de ſe jetter par les fenêtres du Temple. L'intention du Capitaine Eſpagnol étoit de les

châtier, & de les ſeparer, ce qu'il obtint ſans difficulté ; mais non pas ſans quelque deſordre, parce que ſes Soldats ſe jetterent ſur les bleſſez & ſur les morts pour arracher les joiaux qu'ils portoient. Il étoit difficile alors de retenir cette licence, & il l'eſt preſque toûjours quand le Soldat a le fer à la main, & l'or devant les yeux.

Tout cela fut éxecuté avec plus d'ardeur que de prudence ; les Eſpagnols ſe retirerent avec toute la fierté des vainqueurs, ſans que leur Capitaine prit le ſoin d'informer le peuple des motifs de cette action. Il devoit publier la trahiſon que ces Nobles avoient dreſſée contre luy : montrer les armes qu'ils avoient cachées, ou faire quelque choſe de ſa part, afin de tourner en ſa faveur les eſprits de la multitude, qui a toûjours aſſez de diſpoſition à ſe chagriner contre la Nobleſſe. Mais Alvarado ſatisfait de la juſtice de l'action, & du bonheur de l'éxecution, ne connut pas combien il luy importoit d'y ajoûter les ornemens de la raiſon ; & le peuple qui ignoroit la conſpiration, & qui voioit le carnage qu'on avoit fait de ſes Nobles, & les joiaux qu'on leur avoit arrachez, attribua ce procedé à une avarice enragée, & en conçut tant de fureur qu'il prit les armes en un moment, & forma un corps effroiable de ſeditieux, qui ſe trouverent ſoulevez ſans que les premiers conjurez y euſſent contribué aucun de leurs ſoins.

Le General repreſenta fortement à Alvarado ſa témerité, & ſur tout l'imprudence d'avoir hazardé la plus grande partie de ſes forces en un jour, où toute la Ville étoit en mouvement, laiſſant le quartier qui devoit faire le premier de ſes ſoins, expoſé à tous les accidens qui pouvoient arriver. Il luy témoigna ſon deplaiſir de ce qu'il avoit caché à l'Empereur les premiers ſujets de ſes inquietudes ; parce qu'Alvarado n'eut aucune confiance en Motezuma, juſques à ce qu'il le vid combattre à ſon côté dans les occaſions qui ſuivirent. Au lieu qu'il devoit communiquer ſes ſoupçons à ce Prince, quand ce n'auroit pas été à deſſein de ſe prevaloir de ſon autorité ; mais afin de ſonder ſon cœur, & de connoître s'il étoit ſûr de le laiſſer avec une ſi foible garde ; ce qui étoit preſque la même choſe que tourner le dos à l'ennemi, dont on a plus de lieu de ſe défier. Enfin, il blâma le peu de con-

ſideration qu'il avoit eu, de ne pas juſtifier ſur l'heure une conduite ſi violente à l'exterieur auprés du peuple de Mexique, & même des coupables qu'il auroit mis dans leur tort. Ces reproches du General font bien voir que cette action, en ſes motifs, & en ſes circonſtances, n'avoit pas la malignité qu'on luy avoit imputée ; puiſque Cortez n'en ſeroit pas demeuré aux ſimples paroles, pour châtier un crime auſſi atroce, & il n'auroit pas manqué de prendre occaſion d'en punir l'auteur ; au moins par la priſon, afin de faciliter un accommodement, par cette eſpece de ſatisfaction. Auſſi trouvons nous qu'Alvarado même en fit la propoſition au General, comme d'un moïen propre à ramener les eſprits de ce peuple ; mais que Cortez le rejetta, jugeant qu'il étoit bien plus noble de prendre la voie de publier les juſtes raiſons qu'on avoit eu de punir les premiers conjurez, pour deſabuſer le peuple, & affoiblir la faction des Nobles.

Les revoltez ne parurent point ce ſoir, & il n'arriva aucun accident capable de troubler le repos de la nuit. Le jour vint ; & le General voïant que le ſilence des ennemis duroit encore, & qu'il paroiſſoit infidele, à cauſe qu'on ne remarquoit pas un ſeul homme dans les ruës, ni dans tout ce qui étoit à la portée de la vûë, il fit ſortir Diego d'Ordaz pour reconnoître la Ville, & penetrer le fonds de ce miſtere. Ce Capitaine ſuivi de quatre cens ſoldats Eſpagnols ou Tlaſcalteques, marcha en bon ordre par la grande ruë, & découvrit bientôt une troupe d'Indiens en armes, que les ennemis avoient jettée devant eux, à deſſein de l'amorcer. Il s'avança, voulant faire quelques priſonniers, afin de prendre langue ; lorſqu'il ſe vid en tête une effroïable multitude de gens bien armez ; & un moment aprés une autre armée qui ne cedoit point en nombre à la premiere, vint luy donner à dos. Ce gros s'étoit tenu caché dans les ruës qui traverſoient la principale avenuë ; & l'une & l'autre troupe chargea les Eſpagnols avec une égale ferocité, au même tems qu'une troiſiéme armée de menu Peuple parut aux feneſtres & ſur les terraſſes, en ſi grande confuſion, qu'elle ſembloit ôter à nos Soldats juſques à la reſpiration, en rempliſſant l'air de pierres & de traits.

Ordaz eut beſoin de toute ſa valeur & de ſon experience pour ſe tirer de ce peril promtement & ſans deſordre. Il for-

ma ſon bataillon ſuivant le terrain, faiſant le premier & le dernier rang des Soldats armez de piques & d'épées, pour faire tête devant & derriere, durant que les Arquebuſiers tiroient aux fenêtres & aux terraſſes. Il luy fut impoſſible d'avertir le General du danger où il ſe trouvoit : & Cortez n'aïant point d'avis, ne crut pas que ce Capitaine eût beſoin de ſecours ; ſuppoſant qu'il avoit aſſez de forces pour éxecuter l'ordre qu'on luy avoit donné. Neanmoins la chaleur du combat ne dura pas long-tems, parce que les Indiens chargerent confuſément ; en ſorte que le trop grand nombre leur ôtoit l'uſage de leurs armes ; ou qu'ils perdirent tant de monde à la premiere attaque, que les autres ſe retirerent à une diſtance où ils ne pouvoient offenſer les nôtres, ni en être offenſez. Les Arquebuſiers eurent bien-tôt nettoïé les terraſſes : & Ordaz, qui venoit ſeulement pour reconnoître, & qui ne jugeoit pas à propos de s'engager plus avant, voïant que les ennemis l'entouroient de loin, ſans combatre autrement que par des cris & des menaces, ſe reſolut de s'ouvrir à coups d'épée, le chemin de ſa retraite: ſur quoy il donna ſes ordres, gardant la même forme de bataille ; & fit charger vigoureuſement ceux qui occupoient la ruë qui conduiſoit au quartier des Eſpagnols, au même-tems qu'on repouſſoit les autres qui s'avançoient à l'avant-garde, & qu'on tiroit à ceux qui ſe découvroient au haut des maiſons. Ainſi ce Capitaine fit ſa retraite avec beaucoup de peine ; & elle luy coûta du ſang, luy-même aïant été bleſſé, avec la plus grande partie de ſes Compagnons. Il en mourut huit ſur la place ; & peut-être êtoient-ils de la troupe des Tlaſcalteques, puiſqu'on n'a parlé que d'un Eſpagnol, qui ſe ſignala fort en cette rencontre, & qui mourut en faiſant ſon devoir avec beaucoup de gloire. Diaz rapporte les exploits de ce brave homme, & dit qu'il ſe nommoit Lezcano. Les autres Auteurs n'en ont rien dit ; & l'on ne ſçait point ſon vrai nom, qui meritoit d'être connu de la poſterité, qui doit neanmoins honorer ſous ce ſurnom la memoire de ce vaillant Soldat. Cortez connut par ce ſuccez, qu'il n'étoit pas tems d'avancer des propoſitions, qui en diminuant la reputation de ſes forces, augmenteroient l'inſolence des revoltez. Il reſolut de leur laiſſer ſouhaiter d'eux-mêmes la paix, avant que de la propoſer ; &

voulant leur inſpirer le deſir du repos par la rigueur du châtiment, il ſe preparoit à entrer dans la Ville, avec la plus grande partie de ſon armée. Le General n'avoit alors perſonne dont il pût ſe ſervir pour inſinuer un accommodement: Motezuma ſe défioit de ſon autorité, & craignoit une deſobeïſſance de la part de ſes Sujets; & entre ces rebelles il n'y avoit ni commandement, ni obeïſſance. Tous commandoient, & perſonne ne vouloit obeïr: c'étoit un amas confus, ſans gouvernement & ſans diſtinction, composé de Nobleſſe & de Peuple. Cortez ſouhaitoit ardemment de prendre les voies de la douceur, & il ne deſeſperoit pas d'y parvenir; mais il croïoit devoir la faire attendre, avant que d'emploïer la perſuaſion: en quoy il ſe gouvernoit comme un Capitaine ſage & adroit; parce qu'il n'eſt ni ſûr, ni avantageux, d'oppoſer la raiſon deſarmée, à l'impetuoſité d'un Peuple ſeditieux; puiſqu'elle ne fait, pour ainſi dire, que begaïer, lorſqu'elle n'eſt point ſoûtenuë par les armes; & que le Peuple eſt un monſtre inéxorable, à qui les oreilles manquent, quoyqu'il ait une infinité de têtes.

## CHAPITRE XIII.

*Les Mexicains attaquent le quartier des Eſpagnols, & ſont repouſſez. Cortez fait deux ſorties contre eux; & quoyqu'il les eût batus en ces deux rencontres, il void peu d'eſperance de les reduire.*

LES Mexicains pourſuivirent vivement Ordaz & ſa troupe: ils traitoient ſa retraite de fuite; & ils pouſſerent leur victoire pretenduë avec une fureur aveugle, qui dura juſqu'à ce que l'artillerie du quartier l'arrêta, malgré eux. Le carnage qu'elle fit dans leurs troupes, les obligea à reculer, autant qu'il étoit neceſſaire pour s'éloigner du peril: neanmoins ils firent alte à la vûë des Eſpagnols; & on connut par leur ſilence, & par la diligence dont ils uſerent à ſe raſſembler &

à se mettre en ordre, qu'ils vouloient passer à quelque nouvelle entreprise.

Leur dessein étoit de donner un assaut general au quartier; & en peu de tems toutes les ruës des environs parurent couvertes de gens en armes. Leurs timbales & leurs cors donnerent, un moment aprés, le signal du combat; & tous ces mutins s'avancerent en même-tems, avec une égale precipitation. Ils avoient mis à l'avant-garde plusieurs troupes d'Archers, qui en tirant aux creneaux, devoient faciliter les approches. Les décharges qu'ils faisoient étoient si épaisses, & si souvent repetées, durant que les Soldats destinez à l'assaut passoient entre leurs rangs, que nos gens qui défendoient les murailles, en furent embarrassez; aïant une extréme peine à songer en même-tems à se défendre, & à repousser les ennemis. Le quartier fut presque inondé de la quantité des fleches; & cette façon de parler ne doit point paroître trop hardie, puisqu'il fut necessaire d'emploïer plusieurs personnes à ramasser ces fleches, qui nuisoient une seconde fois aux Espagnols, en bouchant les passages qui conduisoient aux remparts. L'artillerie & les Arquebusiers faisoient un terrible carnage parmi ces revoltez; mais ils étoient si déterminez à mourir, ou à vaincre, qu'ils couroient en foule remplir le vuide que les morts avoient laissé: & ils se serroient courageusement, en foulant indifferemment les blessez & les morts.

Plusieurs en vinrent jusques à se pousser sous le canon, où avec une obstination inconcevable, ils tâchoient de rompre les portes & d'abattre les murs avec leurs haches garnies de pierre à fuzil. Quelques-uns élevez sur les épaules de leurs compagnons, cherchoient à en venir aux mains à la portée de leurs armes. D'autres se servoient de leurs piques comme d'échelles pour monter aux fenêtres & aux terrasses. Tous, enfin se lançoient au fer & au feu, comme des bêtes farouches, dans l'excez de leur rage: & ces actions d'une temerité brutale, auroient pû passer pour des proüesses éclatantes, si la valeur y avoit pris autant de part que la férocité.

A la fin les ennemis repoussez par tout, se retirerent aux ruës de traverse, pour se mettre à couvert Ils s'y maintinrent jusques à ce que la nuit les separa; parce qu'ils n'avoient pas accoûtumé

accoûtumé de combatre durant l'absence du Soleil; mais sans donner aucunes marques qui pussent faire esperer qu'ils renonçoient à leur entreprise : au contraire, ils eurent la hardiesse de venir troubler le repos des Espagnols, en mettant le feu en plusieurs endroits du quartier; soit qu'ils l'eussent jetté en s'attachant aux portes & aux fenêtres, à la faveur de l'obscurité; soit qu'ils se fussent servis de leurs fleches, en les chargeant de feux d'artifice : ce qui paroît plus vrai-semblable, parce que la flâme s'empara en un moment de tout le logis, avec tant de fureur, qu'on fut obligé, pour la couper, d'en abatre une partie, & ensuite de travailler à mettre en défense les bréches qu'on avoit faites pour empêcher la communication de cet incendie; & cette fatigue occupa la meilleure partie de la nuit.

Le jour paroissoit à peine, lorsque les ennemis revinrent, sans oser s'approcher des murs. Ils se contenterent de provoquer les Espagnols à quitter leurs remparts, en les appellant au combat par de grandes injures. Ils les traitoient de lâches & de poltrons, parce qu'ils ne se défendoient qu'à l'abri de leurs murailles: & le General, qui avoit déja resolu de faire une sortie, prit l'occasion de ce défi pour animer ses Soldats. Il les prepara par un petit discours, à se venger de ces injures; & forma, sans perdre de tems, trois bataillons, d'autant de Soldats qu'il le jugea à propos, donnant à chacun plus d'Espagnols, que de Tlascalteques. Deux de ces bataillons devoient nettoïer les ruës de traverse: & le troisiéme, où Cortez marchoit en personne, suivi des plus braves Soldats de son armée, fit son attaque par la ruë de Tacuba, ou le gros des ennemis paroissoit. Le General disposa ses rangs, & distribua les armes selon le besoin qu'on avoit de combatre en tête & des deux côtez, sur le modele de ce qu'Ordaz avoit pratiqué en sa retraite; jugeant que ce qui avoit merité ses loüanges, étoit digne de son imitation; ce qui étoit la marque d'une ame noble & élevée: sçachant d'ailleurs les risques où les Commandans s'exposent, lorsqu'ils dédaignent de suivre les traces qui leur ont été fraïées par les subalternes; puisqu'on n'est pas peu éloigné de commettre des fautes, lorsqu'on pretend se distinguer de ceux qui ont bien fait.

Les trois bataillons chargerent en même-tems; & les ennemis reçûrent cette premiere charge sans s'étonner, & sans perdre le terrein. Ils la soûtinrent, & attaquerent même, jusqu'à en venir aux coups de main, & aux prises. Ils escrimoient de leurs massuës, & de leurs épées de bois, avec une furie desesperée. Ils se poussoient à corps perdu dans les piques & dans les épées, afin de donner leur coup aux dépens de leur vie. Les Arquebusiers qui avoient leur emploi marqué contre les fenêtres & les terrasses, ne pouvoient empêcher la grêle des pierres, parce que les Mexicains les jettoient sans se montrer; & il falut mettre le feu à quelques maisons, afin de faire cesser cette ennuïeuse hostilité.

Enfin les rebelles cederent à l'effort des Espagnols; mais en lâchant le pied, ils rompoient les ponts qui étoient sur les canaux, & faisoient tête de l'autre côté, obligeant à remplir ces canaux en combatant toûjours, afin de suivre la victoire. Ceux qui étoient destinez à donner par les ruës de traverse, chargerent cette multitude de Peuple qui les occupoit, avec tant de vigueur, que le General se vid hors de danger d'être envelopé par derriere, & n'eut affaire qu'aux ennemis qu'il avoit en tête; jusques à ce qu'aïant rencontré une place assez étenduë, les trois bataillons se joignirent, & pousserent les Indiens, qui tournerent le dos confusément; & avec la même impetuosité qu'ils avoient été au combat.

Cortez ne permit pas qu'on poussât la victoire jusqu'à une entiere destruction de ces Sujets de Motezuma, qui fuïoient de tous côtez en desordre; & son cœur ne put souffrir qu'on l'achevât, en répandant encore le sang de ces miserables, qu'il croïoit assez punis de leur insolence par ce châtiment. Il rappella ses Soldats, & se retira, sans trouver aucune opposition qui l'engageât à un nouveau combat. Les Espagnols perdirent douze de leurs Compagnons en cette occasion; & ils eurent un grand nombre de blessez de coups de pierre ou de fleche, & personne de coups de main. Du côté des Mexicains, le nombre des morts fut si grand, que les corps qu'ils ne pûrent retirer, emplissoient les ruës, aprés avoir teint les canaux de leur sang. Le combat dura toute la matinée; & les Espagnols se virent quelques-fois extrémement pressez.

Neanmoins, l'heureux ſuccez de cette journée fut entierement dû à leur valeur, à leur experience, & à leur diſcipline militaire. Aucun d'eux ne ſe diſtingua, parce qu'ils ſe ſignalerent tous également, les Soldats ainſi que les Capitaines; & que leurs exploits s'effacerent reciproquement les uns les autres. Les Tlaſcalteques, à leur imitation, parurent vaillans ſans emportement; & Cortez conduiſit cette action en brave & prudent Capitaine, courant de tous côtez, & toûjours avec plus d'ardeur où le peril étoit le plus grand, l'épée dans le ventre des ennemis, l'œil ſur ſes Soldats, & l'eſprit preſent à tout : laiſſant en doute ſi ſa hardieſſe avoit plus contribué à la victoire, que ſon admirable conduite; car il poſſedoit en un ſouverain degré ces deux vertus, que l'on ſouhaite ſans diſtiction, & qui concourent ſans preference dans un grand Capitaine.

Il falut donner quelque tems au repos des Soldats, & à penſer les bleſſez, durant trois ou quatre jours, où on ſongea ſeulement à la défenſe du quartier, qui eut toûjours à ſa vûé l'armée des revoltez, qui luy donnerent quelques legeres attaques, en ſe preſentant, & tournant le dos avec la même facilité. Durant cet intervale, le General voulut tenter quelques moïens pour obtenir la paix, en faiſant propoſer divers partis par des Officiers de Motezuma, qu'il laiſſa ſortir. Cependant il n'oublioit pas de prendre d'autres meſures pour la guerre : il fit conſtruire quatre tours ou châteaux de bois, qu'on menoit aiſément ſur des rouës; afin de s'en ſervir, s'il ſe preſentoit quelque occaſion de faire une nouvelle ſortie. Chaque tour, qui pouvoit contenir vingt ou trente hommes, avoit ſon premier plancher garni de fortes planches, contre les pierres qu'on jettoit du haut des terraſſes; & ſes côtez étoient percez de pluſieurs trous, par leſquels on pouvoit tirer ſans ſe découvrir, à la façon des mantelets dont on ſe ſert à la guerre, par aller ſaper les murs d'une place. Cette invention parut alors fort propre à garentir les Soldats qui devoient mettre le feu aux maiſons, & rompre les tranchées qui traverſoient les ruës; & l'on ne ſçait ſi Cortez n'eut point encore deſſein d'épouventer les ennemis, par la nouveauté de ces machines roulantes.

De tous ces Officiers qui étoient ſortis pour faire des pro-

positions d'accommodement, les uns revinrent assez maltraitez, & les autres demeurerent avec les rebelles. Motezuma en fut extrémement irrité : il souhaitoit passionnément la réduction de ses Sujets ; cachant d'ailleurs, avec un artifice aisé à penetrer, la crainte qu'il avoit qu'ils n'achevassent de perdre le respect dû à son autorité. Cependant on faisoit dans la Ville de nouveaux apprêts pour la guerre : les Seigneurs qui favorisoient la rebellion, avoient appellé leurs Sujets ; & les forces des ennemis s'augmentoient à tous momens. Ils ne cessoient point de provoquer les Espagnols dans leur quartier, où les Soldats se lassoient d'endurer cette embarrassante repetition de cris & de fleches, qui ne laissoient pas d'irriter leur patience, quoyque le vent en emportât la plus grande partie.

Le General trouvant les Espagnols en cette disposition, resolut, suivant l'avis de ses Capitaines & l'approbation de l'Empereur, de faire une nouvelle sortie contre les Mexicains. Il mena avec soi, la plus grande partie des Espagnols, & jusqu'à deux mille Tlascalteques, quelques pieces de canon, & les machines bien garnies ; outre des chevaux qu'on menoit en main, afin de s'en servir quand la commodité du terrein le permettroit. Tout étoit alors en un profond silence ; mais à peine eut-on commencé la marche, que l'on reconnut la difficulté de l'entreprise, aux cris effroïables de cette multitude, qui répondoient à l'horrible tonnerre des timbales & des cors. Les ennemis n'attendirent point qu'on les attaquât ; & vinrent au-devant des Espagnols, avec une resolution surprenante, & béaucoup plus d'ordre qu'ils n'avoient accoûtumé d'en garder. Ils donnerent & reçûrent la premiere charge, sans perdre leurs rangs, & sans témoigner trop de precipitation : neanmoins ils s'apperçûrent bien-tôt de la perte qu'ils faisoient ; sur quoy ils firent une retraite en forme, jusqu'aux premiers remparts qui traversoient les ruës, où ces rebelles recommencerent à combatre avec tant d'opiniâtreté, qu'il falut faire avancer quelques pieces d'artillerie, afin de les chasser de ces postes. Tous les ponts des canaux étoient levez, auprés des endroits destinez à leur retraite : ainsi la difficulté redoubloit à tous momens ; & on ne trouvoit point de lieu pour les charger à découvert. Il parut ce jour-là, que leurs mouvemens

étoient conduits avec plus de justesse, qu'on n'en remarque ordinairement dans les tumultes populaires. Ils tiroient tous ensemble, & fort bas, afin de ne point perdre leur coup dans la resistance des armes : ils défendoient leurs postes sans confusion, & s'en retiroient sans desordre ; jusques à mettre des gens dans les canaux, qui perçoient en nageant les Espagnols, à grands coups de pique. Ce qu'ils firent encore fort bien, fut de mettre sur les terrasses, des pierres d'une pesanteur énorme, afin d'écraser les châteaux de bois ; & ils en vinrent à bout, en les brisant en mille pieces. Toutes ces actions faisoient connoître que les rebelles avoient quelqu'un qui commandoit : car ils s'animoient, & se soûtenoient à propos ; & on découvroit quelques traces d'obeïssance, entre les déreglemens de cette multitude.

On combatit durant la plus grande partie du jour, les Espagnols & leurs alliez étant reduits à gagner le terrein, de tranchée en tranchee. La Ville en souffrit beaucoup : on y brûla plusieurs maisons : & les Mexicains y verserent plus de sang qu'aux deux occasions precedentes, parce qu'ils s'approcherent de plus prés du feu du canon & de la mousqueterie ; soit qu'ils n'eussent pas la liberté de fuir comme ils avoient accoûtumé ; ou qu'ils en eussent été empêchez par l'obstacle de leurs remparts.

La nuit s'approchoit : & le General voïant, avec quelque chagrin, qu'il étoit engagé mal à propos à une chicane inutile, en gagnant pied à pied des postes qu'il ne vouloit pas garder, retourna en son logement ; laissant, à dire vrai, la sedition plus irritée, que punie. Il perdit jusques à quarante Soldats, la plupart Tlascalteques : & plus de cinquante Espagnols se retirerent blessez, ou maltraitez. Cortez même eut un coup de fleche à la main gauche ; mais il portoit alors dans l'ame une plaie plus profonde, aïant reconnu en cette rencontre, qu'il étoit impossible de continuer la guerre avec des forces si inégales, sans perdre son armée, ou sa reputation. Ce fut pour la premiere fois que l'esperance luy manqua : cette nouveauté surprit son courage, & fit souffrir sa constance. Il s'enferma dans son appartement, afin de se donner tout entier aux reflexions, quoyqu'il prit le pretexte de sa blessûre. Le General y trouva dequoy exercer sa raison, durant la

meilleure partie de la nuit : il ſentoit un extrême déplaiſir, d'être obligé à ſortir de Mexique ; & il ne voïoit point de moïen pour s'y maintenir. Il cherchoit à lutter contre les difficultez ; & alors il voïoit que le bon ſens étoit du parti de la défiance. Ainſi ſa valeur conteſtoit contre ſon jugement ; mais tout cela n'étoit qu'une diſpute ſans concluſion, où les conſeils de la prudence devenoient fâcheux & importuns, & qui luy apprit ce qu'il coûte à être détrompé, avant qu'on en tire aucun avantage.

---

## CHAPITRE XIV.

*Motezuma exhorte Cortez à ſe retirer. Ce General luy offre de ſortir, auſſi-tôt que ſes Sujets auront quitté les armes. Ils donnent un autre aſſaut au quartier. Motezuma leur parle de deſſus la muraille, & eſt bleſſé, ſans pouvoir les reduire.*

MOtezuma n'eut pas une meilleure nuit : ſon eſprit flotant en de terribles inquietudes, luy repreſentoit l'infidelite de ſes Sujets, & déchiroit ſon cœur par des mouvemens contraires, qui forçoient, ou flatoient ſucceſſivement ſon inclination. La colere le pouſſoit à la vengeance ; la crainte à la moderation ; & l'orgueil heurtoit toutes les autres paſſions. Il monta ce jour-là ſur la plus haute tour du quartier des Eſpagnols, d'où il reconnut entre les rebelles le Seigneur d'Iztapalapa, & d'autres Princes qui pouvoient aſpirer à l'Empire. Motezuma les vid courir de tous côtez, animer les Mexicains, & les conduire avec ordre ; & il n'avoit point encore éprouvé une pareille inſolence de la part de ſa Nobleſſe. Son chagrin & ſa jalouſie augmenterent en même-tems ; mais la colere prit le deſſus, ſuivant les premiers mouvemens de ſon naturel, qui le pouſſoit à répandre du ſang pour ſe vanger. Neanmoins, faiſant reflexion ſur les difficultez qui ſe preſentoient, & voïant que le Peuple ſoûlevé faiſoit un corps conſiderable, qui marquoit une conſpiration for-

mée, & conduite avec ordre, il tomba dans l'abatement, demeurant sans action, & sans imaginer aucun remede à ce mal; en sorte que l'étonnement & la foiblesse étoufferent les mouvemens impetueux de la ferocité : tant les dangers qui menacent la Couronne sont affreux aux Tyrans, qui en se ventant d'être redoutez, sont d'ordinaire les plus susceptibles des atteintes de la crainte.

Enfin ce Prince faisant une effort pour chercher en son esprit les voies propres à retablir son autorité, n'en trouva point de meilleure, que celle de renvoïer promptement les Espagnols, & de retourner en son Palais, afin d'éprouver la douceur & l'équité, avant que de lever le bras de la justice. Il fit appeller au matin le General, & il luy communiqua les motifs de son chagrin, avec assez d'adresse. Il luy exposa *l'insolence de la Noblesse, affectant neanmoins, de marquer qu'il ne la craignoit pas; & qu'il se sentoit plus embarrassé du châtiment qu'il devoit imposer, qu'il n'aprehendoit les suites de leur revolte.* Il ajoûta, *Que ces troubles de son Etat, demandoient un prompt remede, & qu'il faloit absolument ôter toute sorte de pretexte aux seditieux, & les convaincre de leurs illusions, avant que de punir leurs crimes. Que tous les tumultes étoient fondez sur des apparences de raison; & que dans les preventions d'un Peuple mutiné, la prudence conseilloit de s'introduire en cedant quelque chose, afin d'établir ensuite un empire plus absolu : Que les cris de ses Sujets étoient en quelque façon justifiez par leur objet; puisqu'ils se reduisoient à demander la liberté de leur Prince, étant persuadez qu'il n'en jouïssoit pas, & abusez seulement dans le choix des moïens qu'ils prenoient pour l'obtenir : Qu'on étoit en une situation où Cortez & ses troupes ne pouvoient plus se défendre de sortir de Mexique, sans retardement, afin qu'il pût reprendre toute son autorité, soûmettre ses Sujets rebeles, & éteindre ce feu, en éloignant la matiere qui l'entretenoit.* Apres quoy Motezuma repetant au General le recit de ce qu'il avoit souffert pour ne pas manquer à la parole qu'il luy avoit donnée, toucha legerement les sujets de chagrin qui le tourmentoient davantage. Cependant les instances qu'il luy fit d'obeïr sans replique furent si pressantes, que l'on découvroit clairement les influences de la crainte dans l'ardeur de ses prieres.

Cortez se trouvoit alors convaincu, que la retraite étoit

necessaire, quoyqu'il n'eût point abandonné l'esperance de retablir cette entreprise sur de meilleurs fondemens. Ainsi emploïant à propos ce qu'il avoit dirigé, afin que sa proposition parût moins surprenante, il repondit sur le champ à l'Empereur. *Que son esprit & sa raison s'accordoient à luy obeïr avec une aveugle resignation; parce qu'il n'avoit point de passion plus forte que celle d'executer ce qui étoit agreable à sa grandeur, sans examiner les motifs de l'ordre qu'elle luy donnoit, ni perdre le tems à luy representer des inconveniens, que sa prudence avoit sans doute prevûs & considerez; puisqu'en cette sorte de discussion l'inferieur doit toûjours soûmettre son jugement, & regarder la volonté du Prince comme la plus puissante des raisons. Qu'il auroit neanmoins un tres sensible regret de s'éloigner de luy, sans le laisser en possession d'une parfaite obeïssance de la part de ses Sujets, sur tout lorsque la conjoncture de la declaration des Nobles en faveur des mutins, demandoit une attention particuliere, qui meritoit tous les soins de l'Empereur; puisque les Nobles aïant une fois franchi les bornes du devoir, se trouvent bien plus prés des derniers attentats; Mais qu'il ne luy appartenoit pas de faire des raisonnemens qui pûssent retarder son obeïssance, quand sa grandeur luy proposoit le départ comme un remede necessaire, connoissant parfaitement les maux de son Etat. Neanmoins que sur cette suposition, & la resolution constante de partir incessamment avec son armée pour aller à Zempoala; il osoit suplier l'Empereur de faire quitter les armes à ses Sujets, avant que les Espagnols partissent; puisque la consequence seroit tres-pernicieuse, s'ils attribuoient à leur revolte ce qu'ils ne devoient qu'à la bonté de leur Prince: qu'en cela l'obstination de ces rebelles le touchoit moins que la conservation du respect deu à l'autorité de l'Empereur; puisqu'il abandonnoit par pure complaisance pour sa grandeur, l'emploi de châtier ses revoltez, portant d'ailleurs à la pointe de son épée & de celle de ses Soldats, tout ce qui luy étoit necessaire pour se retirer en toute seureté.*

Motezuma n'attendoit pas une décision si prompte en la reponse du General. Il croïoit trouver plus de resistance dans son esprit; & même il aprehendoit quelque broüillerie sur un sujet où il s'étoit fort aheurté. Ce Prince témoigna donc à Cortez sa reconnoissance avec beaucoup de joie; & il parut sur son visage & au ton de sa voix, qu'il commençoit à respirer. Il offrit de mander à ses Sujets qu'ils missent les armes bas,

approuvant

approuvant la reflexion du General, outre qu'il ſentoit une extréme repugnance à retenir les effets de ſa colere contre des gens qui avoient merité ſon indignation, ne trouvant point le moïen d'accorder les droits de la Souveraineté avec la diſſimulation. Pendant qu'il prenoit ces meſures avec le General, l'alarme ſonna furieuſement par tout le quartier. Cortez courut pour donner ordre à la défenſe, & trouva ſes Soldats occupez à ſoûtenir un aſſaut que les ennemis leur livroient de tous côtez. Les Eſpagnols étoient toûjours alerte; ainſi les aſſaillans furent reçûs à toute rigueur par la décharge du canon & des arquebuſiers, ſans qu'elle put arrêter leur furie; car ils fermoient les yeux au péril, & ils s'avançoient ſi bruſquement en ſe pouſſant les uns les autres, que leur avant garde qui paroiſſoit emportée par un mouvement forcé, ſe trouva tout d'un coup au pied de la muraille. Ils laiſſerent les Archers & les Frondeurs à une juſte diſtance, où ils recommencerent à tirer afin d'écarter ceux qui ſe preſentoient pour repouſſer l'aſſaut qu'on donnoit en même-tems avec une égale reſolution à l'attaque & à la défenſe. Les revoltez ſauterent en pluſieurs endroits par deſſus le rempart; mais le General qui avoit un corps de reſerve d'Eſpagnols & de Tlaſcalteques dans la grande court du Château, envoioit le ſecours neceſſaire aux poſtes les plus preſſez; & il eut alors beſoin de toute ſon activité & de la valeur de ſes Soldats, pour empêcher que la reſiſtance ne môlît en quelques endroits, & qu'on ne vint à reconnoître ce qui manque au courage, lors qu'il n'eſt pas ſoûtenu par la force.

Motezuma inſtruit de l'embarras où Cortez ſe trouvoit, fit appeller Marine, qu'il envoïa dire au General: *Que ſuivant l'état des affaires & ce qu'ils avoient reſolu enſemble, il ſeroit bon qu'il ſe montrât à ſes Sujets de deſſus la muraille, afin de commander aux mutins de ſe retirer, & aux Nobles de venir deſarmez, luy repreſenter les pretentions des uns & des autres.* Cortez reçut la propoſition, jugeant que cette diligence étoit neceſſaire à donner quelques momens de repos aux Soldats, quand elle ſeroit inutile pour vaincre l'opiniâtreté de cette fiere multitude. L'Empereur ſe prepara d'abord à cette action avec beaucoup d'inquietude ſur la diſpoſition de l'eſprit de ſes Sujets en ce qui regardoit ſa perſonne. Il prit

tous les ornemens de sa dignité, le Diadéme, le Manteau Imperial, les pierreries qu'il ne portoit qu'aux jours de ceremonies, & tous ces bijoux dont l'affectation publioit la défiance; puisque ces soins faisoient connoître que sa presence avoit besoin de quelque éclat exterieur pour s'attirer le respect par les yeux, ou que le secours de la pourpre & de l'or luy étoit necessaire à couvrir la foiblesse de sa Majesté. Avec tout cet appareil de Grandeur, Motezuma suivi des Nobles Mexicains qui étoient demeurez à son service, monta sur le rempart, opposé à la principale avenuë. Les Soldats Espagnols étoient rangez en haie aux deux côtez de l'Empereur; & un de ses Officiers s'avançant jusques au parapet, avertit les rebelles à haute voix, qu'ils preparassent leur respect & leur attention pour le Grand Motezuma, qui vouloit bien écouter leurs demandes, & les honnorer de ses faveurs. Au nom de l'Empereur les cris s'apaiserent; la crainte l'emportant sur la fureur retint la voix, & pour ainsi dire, la respiration de ces mutins; & le Prince parut alors, composant son visage d'un air où la severité naturelle jointe à une douceur affectée, marquoient en même-tems ses chagrins & sa crainte. Plusieurs de ces rebelles se jetterent à genoux à la vûë redoutable de la personne de leur Empereur; & quelques-uns se prosternerent jusques à baiser la terre: leur crainte autorisant encore la coûtume qu'ils avoient de l'adorer. Motezuma jettant d'abord sa vûë sur toute l'assemblée l'arrêta enfin sur les Nobles; & témoignant qu'il distinguoit ceux qui luy étoient connus, il leur commanda de s'aprocher en les appellant par leurs noms. Il les honnora du titre d'amis ou de parens; & même en faisant une extréme violence à son orgueil, il les remercia du zele qui les obligeoit à soûhaiter sa liberté, sans épargner les termes les plus honnêtes dans le discours qu'il leur fit, & que nous trouvons raporté diversement dans les Auteurs, dont neanmoins la plus grande partie convient que l'Empereur s'expliqua de cette maniere.

*Je suis si fort éloigné de regarder comme un crime ce mouvement de vôtre zele, que je ne puis desavoüer l'inclination qui me porte à vous en justifier. L'excez qui a paru en vôtre conduite à prendre les armes sans ma permission, n'est qu'un excez de fidelité. Vous avez crû, non sans quelque raison, que j'étois retenu par force dans ce Pa-*

*lais de mes predecesseurs ; & le dessein de tirer vôtre Prince d'une injuste prison, est une trop-grande entreprise pour être tentée sans un peu de desordre ; puisqu'il n'y a point de loix qui puissent renfermer une douleur extreme dans les bornes de la prudence : & quoyque vous ayez pris cette occasion de marquer vôtre inquietude sur de foibles conjectures ; puisque je suis en pleine liberté avec ces étrangers, que vous traitez d'ennemis, je reconnois que l'erreur de vôtre imagination ne doit point ôter le merite de vôtre bonne volonté. J'ay demeuré avec eux volontairement & par mon propre choix ; & j'ay cru devoir cette honnêteté au respect qu'ils m'ont toûjours rendu, & ce devoir au Prince qui les a envoïez. Ils ont maintenant leur congé ; j'ay ordonné qu'ils se retirent, & vous les verrez incessamment sortir de ma Cour : Mais il n'est pas juste que leur obeïssance previenne la vôtre, ni que leur civilité marche avant vôtre devoir. Quittez les armes & paroissez comme vous le devez en ma presence, afin qu'aïant appaisé tous ces bruits & calmé ces mouvemens, vous deveniez capables de juger de la grace que je vous fais, par le pardon que je vous accorde.* Motezuma finit ainsi son discours, & aucun de ces revoltez ne fût assez hardi pour y répondre. Les uns étonnez de voir reduire en prieres la colere & le châtiment qu'ils attendoient, regardoient ce changement avec quelque sorte de honte ; & les autres repandoient des larmes en considerant ce fier Empereur si humble, ou ce qui est encore plus déplorable, si humilié. Mais au même-tems que leurs esprits étoient ainsi suspendus par ces divers mouvemens, le peuple passant en un moment de la crainte à la fureur, fit paroître un funeste effet de l'inconstance qui le pousse souvent d'une extremité à l'autre. La sedition recommença par un tumulte horrible : & on ne manqua pas de gens pour allumer ce feu ; puisqu'ils avoient déja élû un nouvel Empereur, ou au moins que son élection étoit déja résoluë ; car les Historiens raportent la chose diversement.

L'insolence alla bien-tôt jusques au mépris : ils crierent à Motezuma, qu'il n'étoit plus leur Empereur, & qu'il laissât le Sceptre & la Couronne, pour prendre la quenoüille & le fuseau ; l'appellant lâche, efféminé, & vil esclave de leurs ennemis. Les cris emportoient les injures ; & le Prince tâchoit, en faisant signe des yeux & de la main, de s'attirer leur at-

tention, lorſque la quantité de traits qu'ils lancerent en ce moment, luy fit éprouver les dernieres horreurs d'un éxecrable attentat de la part de ſes Sujets. Deux Soldats que le General luy avoit donnez pour gardes, s'efforcerent de le couvrir avec leurs boucliers, & de prévenir le peril ; mais tous leurs ſoins ne furent pas capables d'empêcher que Motezuma ne fût bleſſé de pluſieurs coups de fleches, & encore plus dangereuſement d'une pierre, qui l'atteignit à la tête, & dont le coup offenſant le cerveau, le fit tomber ſans aucun ſentiment. Cortez reſſentit cet accident, comme un des plus cruels contre-tems qui pouvoient luy arriver. Il fit conduire l'Empereur à ſon appartement, & courut à la défenſe avec un terrible emportement : mais il ſe vid encore privé de la ſatisfaction de ſe venger, ne trouvant plus d'ennemis ; parce qu'au moment qu'ils avoient vû tomber leur Prince, & connu qu'il étoit bleſſé, l'énormité de leur crime les épouventa juſqu'à ce point, qu'ils fuirent, ſans ſçavoir qui les pouſſoit : & croïant que la colere des Dieux alloit fondre ſur leurs têtes, ils chercherent de tous côtez à ſe dérober à la vûë du Ciel, avec cette eſpece de terreur confuſe & affreuſe, que les crimes énormes laiſſent ordinairement dans les eſprits, à l'inſtant qu'on vient d'achever de les commettre.

Cortez, ſans s'arrêter un moment, alla voir Motezuma, qui avoit repris quelque connoiſſance ; mais avec tant d'impatience & de deſeſpoir, qu'il falut le retenir pour empêcher qu'il n'attentât ſur ſa vie. On ne pouvoit venir à bout de le penſer, parce qu'il rejettoit toute ſorte de medicamens : il pouſſoit d'effroïables menaces, qui ſe terminoient en des gemiſſemens, la colere faiſant un effort qui degeneroit en lâcheté : enfin les raiſons l'offenſoient, les conſeils l'irritoient ; & on eût dit qu'il n'avoit repris les ſens, que pour perdre le jugement. Le General jugea donc à propos de donner quelque tems à la reflexion ; afin que cet eſprit pût ſe dégager des premieres impreſſions de l'offenſe qu'il avoit reçûë. Il le recommanda à ſes Domeſtiques ; & veritablement ce Prince étoit en une pitoïable extrémité, expoſé au cruel combat de ſa fierté naturelle, contre l'abatement de ſon eſprit, & regardant comme un grand exploit la reſolution de s'ôter la vie de ſes propres mains : brutale reſſource des eſprits lâches, qui ſuc-

combent ſous le poids des diſgraces, & ne témoignent leur valeur, que contre ce qu'ils ſentent de plus foible.

---

## CHAPITRE XV.

*Motezuma meurt, ſans vouloir recevoir le Baptême. Cortez envoïe ſon corps dans la Ville. Les Mexicains celebrent ſes obſeques. On rapporte les bonnes & les mauvaiſes qualitez de ce Prince.*

L'Impatience de Motezuma continuoit de la même force : ſes bleſſûres en devenoient plus dangereuſes ; & l'on remarquoit à chaque moment, la funeſte influence des paſſions de l'ame, ſur la corruption des humeurs. Le coup qu'il avoit à la tête, parut d'abord conſiderable, & ſon deſeſpoir le rendit bien-tôt mortel ; parce qu'il fut impoſſible de luy appliquer les remedes neceſſaires, juſques à ce que l'abatement de ſes forces le mit en état de ne pouvoir plus les ſoûtenir. On avoit la même peine à le reduire à prendre quelque nourriture, dont le beſoin l'extenuoit, ſans qu'il témoignât de vigueur, qu'en cette furieuſe & déterminée reſolution de s'ôter la vie. Son deſeſpoir croiſſant à meſure qu'il ſentoit diminuer ſes forces, on connût le danger ; & le General, qui étoit toûjours auprés de luy, parce que ce Prince ſe compoſoit, & paroiſſoit plus tranquille en la preſence de Cortez, s'attacha ſerieuſement à luy inſinuer les choſes qui luy convenoient le plus en cette conjoncture. Cortez voulut donc luy parler des veritez de nôtre Religion, eſſaïant de l'amener par la douceur à la deteſtation de ſes erreurs, & à la connoiſſance du vrai Dieu: Motezuma avoit marqué en pluſieurs rencontres, quelque inclination aux ceremonies & aux principes de la Foi Catholique. Les abus de l'Idolatrie le dégoûtoient, juſques à donner quelque eſperance de ſa converſion ; mais ſa diabolique raiſon d'Etat en retardoit l'effet : ainſi la ſuperſtition des autres l'engageoit, lorſque la ſienne l'abandonnoit ; & il donnoit plus à la crainte de ſes Sujets, qu'à ſon reſpect pour ſes Dieux.

Le General fit de sa part tout ce que le devoir d'un Chrêtien éxigeoit de sa charité : il emploïa l'ardeur & la tendresse des prieres, pour obliger ce Prince à reconnoître le vrai Dieu, & à s'assûrer d'une éternité bienheureuse, en recevant le Baptême. Frere Barthelemi d'Olmedo l'en pressoit, par des raisons plus puissantes, que les Capitaines qui avoient le plus de part à son estime appuïoient par leurs instantes prieres; & Marine, en les expliquant, y ajoûtoit encore les motifs qui l'avoient convaincuë. Enfin, quoyqu'en dise l'envie, ou la malice; car elles ont sur cela même accusé les Espagnols d'une coupable negligence, on n'oublia aucun de ces soins que les hommes peuvent apporter pour reduire un esprit à la connoissance de la verité : mais les réponses de Motezuma n'étoient que des emportemens d'un esprit outré, qui ne songeoit qu'à se venger, à faire d'horribles menaces, & à se desesperer. Aprés avoir chargé le General du châtiment des traîtres, il fut durant trois jours en cet horrible combat; aprés quoy ce malheureux Prince rendit son ame au Demon, pour toute l'éternité, donnant les derniers soupirs de sa vie à l'esprit de vengeance & de ferocité, & laissant au monde un terrible éxemple de ce qu'on doit craindre en ces momens de la part des passions, toûjours ennemies des regles, & encore plus fieres dans un esprit absolu; puisqu'on perd la vigueur necessaire pour les assujetir, au même-tems qu'elles trouvent de nouvelles ressources en l'habitude qu'on s'est faite de leur obeïr.

Tous les Espagnols furent également sensibles à la funeste mort de ce Prince; parce qu'ils étoient tous engagez à l'aimer par ses presens, par ses caresses, & par les autres graces qu'il leur faisoit. Le General qui luy étoit le plus redevable, & qui faisoit la plus grande perte, en fut si sensiblement touché, que sa douleur eut quelques instans d'un chagrin inconsolable; & toute la violence qu'il apportoit à l'empêcher de paroître sur son visage, laissa neanmoins échaper le secret de son cœur par des larmes, que ses yeux ne pûrent retenir. Le fondement de tous les desseins rouloit sur la sujetion volontaire de ce Prince, dont la mort déconcertoit ses mesures, & le forçoit à travailler sur un autre plan, afin d'arriver à la fin qu'il s'étoit proposée. La plus vive douleur du General étoit d'avoir vû

pour comble de misere, mourir l'Empereur en son obstination. Ce point essentiel partageoit son cœur entre la tristesse & la crainte, lorsque les mouvemens de sa pitié étoient confondus dans une si terrible idée.

La premiere diligence de Cortez fut d'assembler les Officiers de l'Empereur, dont il choisit six des plus considerables, à qui il ordonna de porter le corps de ce Prince dans la Ville. Quelques Sacrificateurs qu'on avoit pris dans les rencontres precedentes, étoient de ce nombre ; & les uns & les autres avoient été témoins des blessûres & de la mort de Motezuma. Le General leur commanda de dire de sa part, aux Princes qui donnoient les ordres aux seditieux : *Qu'il leur envoïoit le corps de leur Empereur massacré par leurs mains ; & que l'énormité de ce crime donnoit un nouveau droit à la justice de ses armes. Qu'avant que de mourir, ce Prince l'avoit prié plusieurs fois de prendre sur son compte la vengeance de cet attentat, & le châtiment d'une si horrible conspiration : neanmoins, que regardant ce malheur comme l'effet d'une brutale impetuosité du menu Peuple, dont les gens d'un esprit plus sage & plus éclairé auroient reconnu & châtié l'insolence, il en revenoit encore aux propositions de la paix, qu'il étoit prêt de leur accorder. Qu'ils pouvoient envoïer des Deputez, pour entrer en conference, & convenir ensemble des articles qui paroîtroient raisonnables : mais qu'ils devoient en même tems être persuadez, que s'ils ne se rendoient presentement à la raison & au repentir, ils seroient traitez non seulement comme ennemis, mais comme rebelles & traitres à leur Prince, en éprouvant sur ce pied-là, les dernieres rigueurs de ses armes ; puisqu'aprés la mort de Motezuma, dont le respect le retenoit dans les bornes de la moderation, il ne songeroit plus qu'à desoler & à détruire entierement la Ville de Mexique ; & qu'ils connoîtroient trop tard par une funeste experience, la difference qui se trouve entre une hostilité qui ne tend qu'à la défense, puisqu'on n'avoit d'autre dessein que celuy de les ramener à leur devoir ; & une guerre déclarée, où l'on auroit toûjours devant les yeux l'obligation de punir un crime de cette nature.*

Les Mexicains partirent aussi-tôt, portant sur leurs épaules le corps de Motezuma ; & à quelques pas du quartier, les seditieux vinrent le reconnoître, avec beaucoup de respect, ainsi qu'on le remarqua du haut des murailles. Ils le suivirent

tous, en jettant leurs armes, & abandonnant leurs postes; & en cet instant toute la Ville retentit de pleurs & de gemissemens, témoignant que ce pitoïable spectacle, qui leur representoit leur crime, l'emportoit sur la dureté de leurs cœurs. Ils avoient déja élû un autre Empereur, comme on le sçut bien tôt; ainsi la douleur n'étoit point accompagnée d'un veritable repentir: mais ces restes de fidelité n'étoient point desagreables au nouveau Prince, puisqu'ils étoient rendus au nom, & non pas à la personne du Souverain. Les clameurs & les plaintes durerent toute la nuit parmi le Peuple, qui alloit en troupe par les ruës, repetant le nom de Motezuma, avec une espece d'inquietude tumultueuse, qui publioit leur desespoir, sans perdre les apparences d'une sedition.

Quelques-uns ont avancé que les Mexicains traînerent le corps de l'Empereur, & qu'ils le mirent en pieces, sans pardonner à ses enfans, ni à ses femmes. D'autres ont dit qu'ils l'exposerent à la raillerie, & aux outrages du menu Peuple, jusques à ce qu'un de ses Domestiques ramassant quelque peu de bois, dont il fit un bûcher, brûla le corps en lieu écarté. On pouvoit attendre ces injures d'une Populace enragée, dont l'inhumanité rendroit semblable tout ce qui s'éloigne le plus de la raison: neanmoins le plus certain est, qu'ils respecterent ce cadavre, affectant de témoigner, par les honneurs qu'ils luy rendirent en la pompe funebre, qu'ils étoient affligez de sa mort, comme d'une disgrace où leur intention n'avoit point eu de part: si ce n'est qu'ils ne se figurassent satisfaire ou tromper leurs Dieux, par cette apparence de respect. Ils le porterent au point du jour suivant, à la montagne de Chapultepeque, en grand appareil: c'est où ils celebroient les funerailles de leurs Princes, & où ils conservoient leurs cendres. Au mesme tems, les cris & les gemissemens redoublerent dans la Ville, de la part de cette multitude qui accouroit ordinairement à de semblables fonctions. Ces circonstances furent confirmées depuis par les Mexicains mêmes, qui rapportoient les honneurs rendus à leur Prince, comme des proüesses de leur zele, ou comme une satisfaction essentielle de leur crime.

On n'a pas manqué d'Ecrivains qui ont attribué au General la mort de Motezuma, ou qui ont au moins essaïé de le charger

ger de ce crime, en aſſûrant qu'il fit tuer ce Prince, afin de s'en débarraſſer. Quelqu'un de nos Hiſtoriens rapporte qu'on le dit ainſi, ſans refuter ce bruit, ni en défendre la memoire de Cortez ; & quoyque cette negligence ne ſoit pas une preuve convaincante de mauvaiſe intention, neanmoins elle reſſemble fort à la calomnie. Il ſe peut faire que les Mexicains répandirent ce bruit quelque-tems aprés la mort de leur Empereur, à deſſein d'exciter la haine des Indiens contre les Eſpagnols, ou d'effacer la honte de leur Nation : mais ils ne dirent, & même ils n'imaginerent alors rien qui en approchât ; & on ne devoit point donner à ſa plume la liberté de publier un fait de cette conſequence, ſur un ſi foible fondement. Comment ſe pourroit-il faire qu'un homme auſſi habile & auſſi appliqué que Cortez étoit, voulut ſe déſaiſir d'un gage qui faiſoit ſa plus grande ſûreté, lorſqu'il avoit ſur les bras les forces de tout cet Empire ? Et quel avantage pouvoit-il tirer de la mort d'un Empereur ami, & preſque Sujet, pour la conquête d'un Etat ſoûlevé & ennemi ? La diſgrace des grandes actions vient ſouvent de la diverſité des rapports qu'on en fait : & il eſt aiſé à un eſprit mal tourné, d'inventer des circonſtances, qui n'étant peut-être pas capables d'obſcurcir la verité, l'expoſent neanmoins aux atteintes de l'opinion, ou de l'ignorance, en ſoûmettant à la temeraire credulité du vulgaire, ce qui eſt de plus eſſentiel dans l'Hiſtoire. Les Etrangers ont pris le ſoin de décrier la conduite de Cortez en toute cette entrepriſe : mais les preuves qu'il a données de ſa prudence & de ſon bon eſprit, devoient bien le garentir du ſoupçon d'une ſi haute extravagance, quand l'élevation de ſon ame & ſa haute generoſité ne le défendroient pas de la malignité d'une ſi cruelle action. Ainſi toute la confuſion en demeure à l'envie, vice ſans plaiſir, qui fait le ſuplice de ceux qui le cachent, & l'affront de ceux qui le produiſent, ſervant de luſtre à celuy qu'elle perſecute, & de honte à l'envieux.

Motezuma fut un Prince que la ſeule nature avoit orné de grandes & rares qualitez ; d'un air agreable, & rempli de majeſté ; d'un eſprit penetrant, & d'un jugement ſolide, quoyque ſans aucun ſecours de l'étude ; mais s'attachant à la ſubſtance des choſes. Sa valeur l'avoit élevé au-deſſus de tous les

Nobles, avant qu'il montât sur le Trône; & depuis, elle luy avoit acquis entre les Etrangers, la reputation la plus haute que les grands Rois puissent avoir. Son genie & ses inclinations tournées entierement à la guerre, l'avoient rendu tres-habile en cet art, à leur maniere. Ainsi, lorsque l'occasion de prendre les armes se presentoit, l'armée devenoit sa Cour ordinaire. Ce Prince avoit gagné neuf batailles, où il commandoit en personne, & par la conqueste de differentes Provinces, étendu bien loin les limites de l'Empire; oubliant les brillans du Trône, pour les applaudissemens du champ de bataille, & croïant que le Sceptre le plus ferme est celuy qu'on fait du Bâton de General. Il avoit un grand fond de generosité naturelle, qui le portoit à faire des graces tres-considerables sans ostentation, donnant comme s'il acquittoit ses dettes, & mettant la magnificence entre les devoirs de la Majesté. Il aimoit la justice, & son zele alloit jusques à la severité, contre les Ministres qui la rendoient au Peuple; & il paroissoit aussi sobre à la table, que reservé sur les autres plaisirs : mais ces vertus, propres à sa personne & à sa dignité, étoient balancées & obscurcies par de plus grands vices, attachez à l'une & à l'autre. Sa moderation dans les plaisirs, n'étoit qu'une sensualité delicate & rafinée, puisque ce fut cet Empereur qui introduisit le tribut des concubines, en rendant par tous ses Roïaumes la beauté esclave de ses appetits, sans que la nouveauté du ragoût pût les rendre excusables. Sa justice alloit jusques à l'autre extrémité, où elle étoit souvent confonduë avec la cruauté; parce qu'il poussoit le châtiment jusques à la vengeance, donnant au chagrin la place de la raison. Enfin, la liberalité de Motezuma fut encore plus dommageable, que genereuse; puisqu'elle l'obligeoit à charger ses Roïaumes de tributs insupportables; & que ce fruit abominable de son iniquité étoit converti en des profusions & des degâts inestimables. Ce Prince ne connoissoit point de milieu, entre le Sujet & l'Esclave, ou il n'en vouloit point convenir; & trouvant des raisons politiques en l'oppression de ses vassaux, leur crainte luy plaisoit encore plus que leur patience. L'orgueil fut son vice capital & dominant: il sacrifioit à son merite, lorsqu'il vantoit son bonheur; & il s'estimoit plus que ses Dieux, quoyqu'il fût étroitement atta-

ché à la superstition de son Idolatrie. Il recevoit de frequentes visites du Demon, dont la malignité forge des oracles & des visions pour ceux qui sont avancez jusques à un certain degré dans le chemin de perdition. Cependant Motezuma se soûmit volontairement à Çortez, dans une prison qui dura tant de jours, contre toutes les regles naturelles de son ambition & de sa fierté. On auroit pû douter alors de la cause de cette soûmission; mais on connoît maintenant par ses effets, que la main de Dieu s'étoit emploïée à dompter ce monstre, en luy inspirant l'esprit de douceur, afin d'introduire les Espagnols dans son Empire: ce qui fut le principe de la conversion de tant d'Idolatres. Cet Empereur laissa quelques enfans: deux de ses fils furent tuez par les Mexicains, lorsque Cortez sortit de la Ville; & les filles, au nombre de deux ou trois, se convertirent, & furent mariées à des Espagnols. Le plus illustre de tous ces enfans, fut Dom Pedro de Motezuma, qui fit profession de la Foi Catholique, peu de tems aprés la mort de son pere, & qui reçut ce nom au Baptême. Outre l'illustre naissance qu'il tenoit de son pere, il avoit encore l'honneur d'être sorti d'une Princesse de la Province de Tula. Elle étoit une des Reines qui joüissoient également des mêmes honneurs dans le Palais Roïal: & elle se convertit à la Foi, à l'imitation de son fils, recevant le nom de Donna Maria de Niagua Fuchitil, titres qui marquoient la Noblesse de ses ancêtres. Le Roi honora Dom Pedro de grandes terres & de rentes en la Nouvelle Espagne, avec la qualité de Comte de Motezuma, dont la succession legitime se conserve aujourd'hui dans la Maison des Comtes de ce nom, alliée dignement avec la memoire heroïque d'une si illustre origine.

Cet Empereur regna dix-sept ans, & fut le onziéme Souverain de Mexique, & le deuxiéme du nom de Motezuma. Il perit ainsi dans un déplorable aveuglement, à la vûë de tant de secours, si capables de le sauver. O profondeur impenetrable des decrets de la divine Justice, adressez à nôtre cœur, bien plus qu'à nôtre entendement.



## CHAPITRE XVI.

*Les Mexicains reviennent assieger le quartier. Cortez fait une sortie, & gagne un de leurs Temples, qu'ils avoient occupé. Il les met en déroute, & fait le plus de degât qu'il peut dans la Ville, à dessein de les étonner, & de se retirer plus aisément.*

LEs Mexicains ne firent aucun mouvement considerable, durant les trois jours que Motezuma languît de ses blessûres, quoyqu'il y eût toûjours des troupes en vûë, qui faisoient quelques legeres irruptions, que l'on repoussoit aisément. On auroit pû douter si cette suspension étoit un effet de l'horreur de leur crime, ou de la crainte de leur Empereur, irrité par une si cruelle offense, si on n'avoit appris, peu de jours aprés, que ce refroidissement procedoit du Peuple, qui se trouvoit en desordre & sans Chefs; parce que les Nobles étoient occupez à couronner un nouvel Empereur, qui selon les informations qu'on en eut, se nommoit Quetlavaca, Roi d'Iztacpalapa, & second Electeur de l'Empire. Il ne vêquit que peu de jours; & la memoire de son nom a été presque effacée, par sa foiblesse & son peu d'application. Les Mexicains qui étoient sortis avec le corps de Motezuma, ne revinrent pas; & cette marque d'opiniâtreté au commencement d'un nouvel Empire, faisoit tirer de mauvaises consequences. Cortez souhaitoit faire sa retraite avec reputation, suivant qu'il s'y étoit engagé avec ses Capitaines & ses Soldats, jugeant bien qu'il avoit besoin de nouvelles forces, pour revenir à Mexique, avec plus d'esperance de conquerir cette Ville : ce qu'il avoit toûjours consideré comme devant arriver quelque jour, & qu'il regardoit alors comme une obligation qui luy étoit imposée, depuis la mort de Motezuma, dont le respect retranchoit les desseins du General à des bornes moins courageuses.

On ne fut pas long-tems à être éclairci de ce que les In-

diens tramoient durant cette ſuſpenſion ; puiſqu'ils recommencerent la guerre avec plus d'ordre & de forces au point du jour qui ſuivit les obſeques de Motezuma. Les premiers raions du Soleil découvrirent aux Eſpagnols toutes les ruës autour du quartier, garnies d'un grand nombre d'Indiens armez, qui occupoient encore les tours d'un Temple peu éloigné du quartier, dont on pouvoit en batre une partie, en commandement, à coups d'arc & de fronde. Le General auroit fortifié ce poſte s'il eut eu aſſez de forces pour les ſeparer ; mais il ne vouloit pas tomber dans la béveuë de ceux qui abandonnent le neceſſaire pour s'attacher à la précaution.

On montoit par cent degrez à la terraſſe de ce Temple, qui ſoûtenoit quelques tours aſſez ſpacieuſes, où cinq cens Soldats choiſis entre la plus brave Nobleſſe de Mexique, avoient pris leur poſte, ſi fort reſolus de s'y maintenir, qu'ils s'étoient pourvûs d'armes & de vivres pour pluſieurs jours.

Cortez trouva de l'embarras à déloger les ennemis de ce poſte dominant, dont l'avantage étant une fois reconnu, & mis en œuvre par les Mexicains pouvoit avoir de funeſtes ſuites, ce qui l'obligeoit à faire un prompt & vigoureux effort afin de les prevenir. L'ordre qu'il ſuivit pour y réüſſir ſans hazarder beaucoup, fut de faire ſortir la plus grande partie de ſa troupe, dont il forma pluſieurs bataillons auſſi forts qu'il le jugea à propos, afin de défendre les avenuës & s'opoſer au ſecours. Il commit l'attaque du Temple au Capitaine Eſcobar avec ſa compagnie & cent autres Soldats d'élite. On commença d'abord à combatre aux avenuës dont les Eſpagnols ſe ſaiſirent ; & un moment aprés Eſcobar attaqua le Temple, & ſe rendit Maître du Veſtibule & d'une partie des degrez ſans réſiſtance, parce que les Indiens ſe laiſſerent engager exprés ; & lorſqu'ils virent l'occaſion favorable, ils parurent tout à coup aux baluſtres ou parapets d'en-haut, & chargerent les Eſpagnols à coups de fleches & de dards ſi furieuſement, qu'ils les obligerent à s'arrêter. Eſcobar fit tirer à ceux qui ſe découvroient ; mais il ne put ſoûtenir la ſeconde charge qui fut encore plus rude. Ils avoient préparé de groſſes pierres & des pieces de bois qu'ils pouſſoient du haut de l'eſcalier, & qui roulant avec une rapidité augmentée par la pente des degrez, obligerent les Eſpagnols à reculer juſques à

trois fois. Quelques-unes de ces pieces de bois étoient à demi enflamées à dessein de les rendre plus nuisibles, par une grossiere imitation de nos armes à feu, qui devoit être un grand effort d'esprit de leurs Ingenieurs. En effet les Soldats s'ouvroient pour éviter le coup, & lorsque les rangs étoient une fois rompus, il faloit necessairement perdre du terrain.

Le General accompagné d'une troupe de Cavaliers, couroit à tous les endroits où on combatoit; & il reconnut le desavantage de ses gens : sur quoy ne consultant que sa valeur, il mit pied à terre; & aprés avoir fortifié la troupe d'Escobar de quelques Tlascalteques du corps de reserve, & des Cavaliers qui le suivoient, il se fit attacher une rondache au bras où il étoit blessé: & se jetta sur les degrez l'épée à la main d'un air si fier & si déterminé, que dés ce moment ceux qui le suivoient ne connurent plus le péril. Les obstacles de l'assaut furent surmontez en un moment : on gagna heureusement le plus haut degré, & ensuite la balustrade où on vint aux mains à coups d'épée & de massuë. Les Mexicains étoient tous Nobles, & leur résistance marqua la difference que l'amour de la gloire met entre les hommes. Ils se laissoient tailler en pieces plûtôt que de rendre les armes. Quelques-uns se precipiterent par dessus les appuis, persuadé que ce genre de mort qui étoit de leur choix, avoit quelque chose de plus noble : & les Ministres du Temple, aprés avoir appellé plusieurs fois le peuple à la défense de leurs Dieux, moururent tous en combatant comme des desesperez; ensorte que Cortez se vid en peu de tems maître de ce poste par le carnage de cette Noblesse Mexicaine, sans perdre un seul homme & avec peu de blessez. On ne doit pas oublier en ce lieu la haute resolution que deux braves Indiens conceurent dans l'embarras de la mêlée, & la vigueur dont ils tâcherent d'en venir à l'éxecution. Ces vaillans hommes déterminez à sacrifier leur vie à leur patrie ; & croïant achever la guerre par leur mort, concerterent ensemble de se precipiter du plus haut du Temple avec le General. Ils marcherent toûjours unis, & lorsqu'ils aperceurent Cortez sur le bord du précipice, ils jetterent leurs armes à dessein de s'aprocher de luy comme des deserteurs qui venoient se rendre. Ils mirent le genouil en

terre, en posture de supplians ; & sans perdre un moment ils se jetterent sur le General, & se lancerent par dessus la balustrade, le poids de leur prise devant donner une plus grande impression à cet effort. Cortez s'en défit neanmoins heureusement, mais avec quelque peine ; & leur attentat luy donna bien moins de colere que d'admiration, lorsque la mort de ces Indiens luy fit connoître le péril qu'il avoit évité, sans desaprouver leur témerité, pour la part que la grandeur du courage y pouvoit pretendre.

Cette attaque du Temple eut quelques circonstances qui en faciliterent le succez avec moins de perte. Les Indiens s'épouvanterent lorsqu'ils virent redoubler le nombre des assaillans, & à leur tête ce même Capitaine qu'ils croïoient invincible. Ils se presenterent à la défense des degrez avec plus de précipitation que de diligence ; & on remarqua que les pieces de bois qu'ils rouloient d'en haut en travers, ce qui devoit faire le plus grand effet, passerent toutes de leur long entre les Espagnols, qu'elles n'ofenserent presque point. Cet accident fut trop souvent reïteré pour être fortuit. Quelques-uns même l'ont raporté entre les merveilles que la divine Providence fit éclater en cette conquête. La faute pouvoit venir du trouble où ils se trouverent qui les empêcha de jetter ces pieces avec plus de précaution ; mais il est constant que cet accident facilita beaucoup la prise du Temple : & entre tant d'evenemens qu'on ne doit attribuer qu'à Dieu seul en toute cette guerre, on peut sans pousser trop loin la credulité, balancer quelque fois entre le miracle & le cas fortuit.

Cortez fit aussi-tôt transporter à son quartier, les vivres dont ils avoient garni les magasins du Temple, en une quantité considerable, & qui fut d'un grand secours en cette occasion. Il commanda qu'on y mît le feu, & qu'on rasât les tours & quelques maisons entre ce lieu & son logement, qui empêchoient que l'artillerie ne commandât sur cette éminence. On commit ce soin aux Tlascalteques qui s'en acquitterent promtement. Alors le General revenant à ses troupes qui étoient engagées dans les ruës, trouva qu'un gros considerable de Mexicains avoit chargé les Espagnols par celle de Tacuba ; & que ses gens extrémement pressez défendoient cette prin-

cipale avenuë avec beaucoup de peine. Cortez remonta d'abord à cheval, & passant le bras blessé dans les resnes de la bride, il prit une lance & courut au secours. Tous les Cavaliers le suivirent, avec la compagnie d'Escobar ; & d'abord le choc des chevaux rompit les ennemis, qu'on perçoit à coup de lance, sans en perdre un seul dans l'épaisseur de la foule, outre ceux qui étoient renversez & foulez aux pieds. Le combat fut sanglant, parce que les Indiens qui s'écartoient pour éviter le choc, donnoient dans l'Infanterie qui les tailloit en pieces sans beaucoup de peine. Cependant le General oubliant sa prudence, & flaté par ses Exploits, se laissa emporter si avant à l'ardeur du combat, que lorsqu'il se reconnut, il vid que la retraite luy étoit interdite ; parce que le gros des ennemis qui fuioient devant l'Infanterie venoit tomber sur luy, & le mettoit en danger de la vie par la victoire de ses gens même.

En cette extrémité, Cortez resolut de se jetter dans une autre ruë où il crut trouver moins d'embarras ; & à quelques pas de l'entrée, il rencontra un parti considerable d'Indiens en désordre, qui menoient prisonnier son grand ami André de Duero, tombé entre leurs mains par la chûte de son cheval. Le dessein qu'ils eurent d'abord de le conduire au sacrifice luy sauva la vie ; car le General poussant furieusement au milieu de cette troupe, écarta ceux qui tenoient Duero & mit les autres en desordre ; ensorte que ce Cavalier eut la liberté de se degager, & de se saisir d'un poignard qu'ils luy avoient laissé par imprudence en le desarmant. Il en tua quelques Indiens & regagna sa lance & son cheval. Alors les deux amis se joignirent & passerent la ruë au grand galop, en perçant les troupes des ennemis, jusques à ce qu'ils rencontrerent leurs gens. Le General compta toûjours depuis cette action entre ses plus heureuses avantures ; puisqu'au moment qu'il n'étoit pas trop assuré de sa propre vie, il se trouva en main une occasion de sauver celle de son meilleur ami. C'est ainsi que sa bonne-fortune, dans le sens qu'un Chrétien le doit prendre, l'assistoit si à propos, que ses fautes mêmes luy produisoient des occasions d'acquerir de la gloire.

Les ennemis etoient déja en mouvement pour se retirer de tous côtez ; & le General ne crut pas qu'il fût necessaire de

s'engager

s'engager plus avant ; parce qu'il étoit impossible de suivre la victoire, sans laisser le quartier découvert. Il fit sonner la retraite ; & quoyque les Soldats revinssent las & fatiguez d'un combat qui avoit duré si long-tems, il n'y en eut que peu de blessez, & on n'en perdit pas un seul. Ce bonheur ajoûtoit un nouveau plaisir au repos qu'ils goûtoient ; puisque rien n'est meilleur que la victoire, à essuier les sueurs du combat. On brûla plusieurs maisons en cette rencontre ; & la perte des Mexicains donna lieu de croire que la rigueur du châtiment pourroit les corriger. Quelques Auteurs ont mis cette sortie entre celles qui furent faites avant la mort de Motezuma ; mais la seconde Relation de Cortez même, nous apprend qu'elle ne se fit qu'apres la mort de l'Empereur : & nous l'avons suivie, sans nous arrêter à une plus éxacte discussion ; parce que cet incident n'est pas un de ceux dont la situation importe beaucoup à l'Histoire. Le succez de l'assaut du Temple étoit dû principalement à la valeur du General ; parce que son courage & son éxemple apprirent aux Soldats que les difficultez qui les arrêtoient n'étoient pas insurmontables. Il oublia deux fois ce jour-là, de qu'elle importance est la personne d'un General pour la conservation de ses troupes en se jettant dans le péril avec plus d'ardeur que de prudence ; & ces excez de vivacité quoyqu'ils réussissent, meritent plus d'admiration que de louanges.

Cette action fut d'un si grand éclat entre les Mexicains, qu'ils la firent peindre comme une avanture extraordinaire ; & on trouva depuis, quelques toiles qui representoient au naturel l'attaque des degrez, le combat sur la terrasse, & en dernier lieu leur défaite entiere, sans épargner l'incendie & la ruine des tours, ni déguiser aucune des circonstances essentielles de la victoire des Espagnols ; ces Peintures leur tenant lieu d'Histoires, où ils respectoient la fidelité, parce qu'ils regardoient comme un crime, d'imposer à la posterité. Neanmoins on remarqua fort bien qu'ils ne manquoient pas de malice, à feindre quelques secours, pour sauver la gloire de leur Nation. Ils avoient peint plusieurs Espagnols estropiez & blessez ; faisant à coups de pinceau un carnage que leurs armes n'avoient pas fait, & honorant leur perte par le prix qu'elle avoit coûté : faute d'éxactitude, dont les Histo-

riens mêmes ne ſçauroient laver leur profeſſion ; puiſqu'ils ſe font, pour ainſi dire, un peché d'habitude de cette eſpece de ſoin, qui fait prendre aux circonſtances le tour de l'inclination qui conduit leur plume. Ainſi on lit fort peu d'Hiſtoires dont le ſtile n'accuſe la Patrie, ou l'affection de l'Auteur. Plutarque, en ſon traité de la gloire des Atheniens, trouve quelque rapport entre l'Hiſtoire & la Peinture ; il veut qu'on faſſe une vive & éxacte deſcription des Païs, & qu'on repreſente aux yeux les actions qu'on rapporte : mais cette reſſemblance de la plume au pinceau n'eſt jamais plus juſte, que lorſqu'on décrit les lieux où les choſes ſont arrivées, par des traits artificieux, que l'on fait paſſer pour des ornemens de la narration, qui ſont la perſpective des tableaux, & que l'on peut appeller les lointains de la verité.

## CHAPITRE XVII.

*Les Mexicains propoſent un traité de paix, à deſſein de faire perir les Eſpagnols par la famine. On penetre leur intention ; & Cortez aſſemble ſes Capitaines. Ils prennent la reſolution de ſortir de Mexique cette nuit même.*

LE jour ſuivant, les Mexicains demanderent une conference ; & on la leur accorda, avec quelque eſperance de parvenir à un acccommodement raiſonnable. Cortez alla juſques ſur la muraille, pour entendre leurs propoſitions ; & quelques Nobles s'étant avancez, luy declarerent, de la part du nouvel Empereur : *Qu'il ſe diſposât, ſans remiſe, à marcher avec ſon armée vers la mer, où ſes grands canots l'attendoient ; & qu'on ceſſeroit les attaques durant le tems dont il auroit beſoin pour preparer ſon voïage. Que s'il ne ſe déterminoit promtement à prendre ce parti, il devoit être aſſeuré de perir, luy & tous ſes Soldats, ſans aucune reſſource ; puiſque les Mexicains étoient déja convaincus, par pluſieurs experiences, que les Eſpagnols n'étoient*

*point immortels ; & que quand la mort de chaque Soldat devroit leur coûter vingt mille hommes, il leur en resteroit encore assez pour chanter la derniere victoire.* Le General repondit : *Que les Espagnols ne s'étoient jamais vanté d'être immortels ; mais seulement d'avoir plus de courage & de force que tous les autres hommes ; & si élevez au dessus de ceux de leur Nation, que sans avoir besoin d'un plus grand nombre de Soldats, il se sentoit assez de cœur pour entreprendre de détruire, non-seulement la Ville, mais encore tout l'Empire de Mexique. Qu'aïant neanmoins un extréme déplaisir de ce qu'ils avoient souffert par leur obstination, son dessein étoit de se retirer ; puisque le sujet de son Ambassade étoit fini, par la mort du grand Motezuma, dont la bonté & la consideration le retenoit à sa Cour. Qu'il alloit éxecuter cette resolution, pourvû que de part & d'autre on s'asseurât de quelques conditions raisonnables, afin qu'il eût la commodité de se disposer à ce voïage.*

Les Ministres du nouveau Gouvernement s'étoient assemblez en presence de l'Empereur, afin de consulter sur les moïens de soûtenir la guerre : & aprés plusieurs deliberations, ils avoient arrêté, qu'afin d'éviter le carnage que les armes des Etrangers faisoient de leurs Soldats, la mort déplorable de tant de Noblesse, & la ruine de la Ville, il étoit à propos de les afamer par un siege. Ce n'est pas qu'ils eussent dessein d'attendre qne les Espagnols se rendissent ; ils vouloient seulement les affoiblir, & les tailler en pieces quand ils n'auroient plus de forces. Ces Ministres avoient imaginé ce nouveau genre de siege, inconnu jusques alors en leur milice : & ils n'avoient introduit ce pourparler de paix, qu'afin d'obtenir la suspension d'armes qu'ils souhaitoient ; supposant qu'ils pourroient entretenir la negociation par diverses propositions, jusques à ce qu'on eût consumé le peu de vivres qui étoient dans le quartier : Sur quoy ils donnerent ordre aux Commandans des troupes, qu'ils prissent un extréme soin d'empêcher le secours, d'occuper de loin & de prés tous les passages par où les assiegez pouvoient s'échaper, & de rompre tous les ponts des chaussées qui conduisoient au chemin de Vera-Cruz. Ils jugeoient que la politique ne souffroit pas qu'on les laissât sortir de la Ville, pour aller soûlever les Provinces mal satisfaites, ou se refaire à l'abri des murailles de Tlascala.

Quelques-uns de ces Miniſtres firent attention ſur la miſere à quoy on expoſoit pluſieurs Mexicains des plus conſiderables, priſonniers dans le quartier, & qui alloient neceſſaiment perir par la faim, avant que les ennemis en ſentiſſent les premieres atteintes: mais ils parurent tous ſi zelez pour le Public, qu'ils conclurent que ces priſonniers ſeroient trop heureux de mourir pour leur Patrie; & peut-être ce qui fit tort à ces malheureux, fut de ſe trouver en la compagnie de trois fils de Motezuma, dont la mort n'auroit pas été fort regrettée en cette aſſemblée; parce que l'aîné étoit un jeune homme digne de regner, aimé du Peuple, & l'unique ſujet qui pouvoit donner de la jalouſie au nouvel Empereur: foibleſſe pitoïable des Miniſtres de ce caractere, qui ſatisfont à leurs paſſions, lorſqu'ils croïent travailler au bien de l'Etat.

Ce qui leur faiſoit le plus de peine, étoit le Chef de leurs infames Sacrificateurs, qui étoit en la même priſon; car ils le reveroient comme la ſeconde perſonne de l'Etat: & ils croïoient qu'en le laiſſant perir, ils commettroient un grand crime contre les Dieux; ſurquoy l'adreſſe dont ils uſerent pour obtenir ſa liberté, eſt fort remarquable. Les mêmes Envoïez revinrent ſur le ſoir à la conference, & propoſerent de la part de leur Prince: *Qu'afin d'éviter les conteſtations qui pourroient retarder le traité, il ſeroit bon que quelqu'un des Mexicains priſonniers, bien inſtruit de tout ce qui devoit entrer en negociation, vint trouver les Miniſtres de l'Empereur.* Cet expedient parut aſſez plauſible, & ſans difficulté; & du moment qu'ils s'apperçûrent qu'on le goûtoit, ils inſinuerent aux Eſpagnols, amiablement & par forme d'avis, que perſonne ne ſeroit ſi propre à cet emploi, qu'un bon homme de Sacrificateur qu'ils tenoient en priſon, parce qu'il ſçauroit faire valoir leurs raiſons, & vaincre les difficultez qui ſe preſenteroient. Ce pretexte ſpecieux, & aſſez bien imaginé, eut l'effet qu'ils pretendoient. Ce n'eſt pas qu'on n'eût penetré l'artifice de la propoſition, qu'ils negligeoient ſi fort en apparence: mais comme les vûës du General alloient à découvrir le fond de leur intention, il crut qu'il luy importoit beaucoup moins de ſe defaire d'un priſonnier abominable & embarraſſant. Le Sacrificateur ſortit donc, fort bien informé de quelques conditions aiſées à obtenir, touchant la commodité & la facilité

des paſſages, afin de parvenir aux concluſions plus eſſentielles ſur le fait des armes, des ôtages & des autres articles, au retour de cet Envoïé. Mais on ſe vid bien-tôt deſabuſé ſur ce ſujet : les ſentinelles reconnurent que les ennemis avoient inveſti le quartier de plus loin qu'ils n'avoient accoûtumé ; & qu'ils prenoient de grandes precautions en faiſant des tranchées & des remparts, afin de défendre les ouvertures des chauſſées qu'ils avoient ſur le lac : des gens qui rompoient les ponts de la principale avenuë, & qui embarraſſoient le chemin de Tlaſcala ; & ces diligences découvrirent le ſecret de leurs conferences.

Cette nouvelle émeut le General ; mais comme il avoit appris à ſurmonter des obſtacles plus difficiles, il revint à ſon aſſiette naturelle & dans la premiere chaleur de ſes reflexions, qui alloient toûjours aux remedes, il ordonna qu'on fit un pont de groſſes ſolives & de planches aſſez fortes pour ſoûtenir le canon, afin de traverſer les coupures qu'ils avoient faites à la chauſſée. Le pont étoit fabriqué d'une maniere que quarante hommes pouvoient l'ébranler & le conduire aiſément. Cortez ne s'arrêta qu'autant qu'il fut neceſſaire pour mettre cet ouvrage ſur les chantiers, & aſſembla les Capitaines, afin de prendre leurs avis ſur le tems auquel on devoit faire la retraite. Il leur propoſa cet article avec beaucoup d'indifference, ſoit qu'il n'eut rien décidé la deſſus, ſoit qu'il ne voulût pas ſe charger de l'évenement. Les avis furent partagez ; les uns concluoient pour la nuit, les autres pour le jour, & l'un & l'autre parti avoit de fortes raiſons. Les premiers diſoient : *Que la prudence & la valeur n'étant point oppoſées, on devoit choiſir la voie la plus ſûre. Que les Mexicains par uſage ou par ſuperſtition quittoient les armes durant la nuit : & qu'il faloit ſuppoſer encore que le traité de paix qu'ils croïoient preſque arrêté les tiendroit alors moins éveillez ; & que leur deſſein étant d'embarraſſer la ſortie des Eſpagnols, ainſi qu'on le jugeoit par leurs travaux ; ils pouvoient conſiderer le riſque d'un combat au paſſage du lac où on ne pouvoit dreſſer de rangs, ni ſe ſervir de la cavalerie, outre qu'ils auroient les flancs découverts aux canots des ennemis qu'ils auroient encore à percer & à ſoûtenir en tête & en queuë.* Ceux qui étoient d'un autre avis diſoient : *Qu'il étoit preſque impratiquable de hazarder durant la nuit ; une marche avec bagage & artillerie, par un chemin incertain*

*& élevé sur l'eau, lors même que la disposition du tems couvert, & pluvieux augmentoit les tenebres & l'absurdité d'une pareille resolution. Que l'entreprise de mettre une armée en mouvement avec tout son attirail, & l'embarras de marcher en jettant des ponts pour s'ouvrir des passages, ne pouvoit s'executer sans bruit & sans retardement; & qu'il étoit juste de profiter de la negligence de son ennemi, mais qu'on ne pouvoit jamais compter sur cette supposition. Que l'habitude des Mexicains de ne point prendre les armes durant la nuit, n'étoit pas si bien fondée qu'on le suposoit; puisqu'ils l'avoient interrompuë lorsqu'ils vinrent mettre le feu au quartier & s'emparer du Temple qui en étoit proche. Ainsi qu'elle n'étoit point un motif suffisant à se persuader qu'ils eussent entierement abandonné une resource qui devoit attirer toute leur attention; qu'il y auroit toûjours moins de risque pour les Espagnols, de sortir en combatant en plein jour, que de faire une retraite qui auroit l'apparence d'une fuite, afin d'aller chercher honteusement un abri chez les nations qui leur étoient alliées; & qui peut-être aïant perdu l'idée de leur valeur mépriseroient leur amitié. Enfin que ce seroit toûjours une méchante politique, d'avoir besoin de ses amis, & d'avoir recours à à eux aprés avoir perdu la réputation.*

La résolution de se retirer durant la nuit passa au plus grand nombre de voix; & Cortez s'y rendit paroissant encore emporté par quelque motif reservé. Tous les Officiers convinrent qu'il faloit se hâter, & on resolut de sortir cette nuit-là, afin de ne point laisser aux ennemis le tems de prendre de nouvelles mesures pour embarrasser le passage de la digue, par des remparts & des tranchées, dont ils avoient accoûtumé d'en fortifier les ouvertures. Le General pressa la construction du pont; & quoyqu'il y ait lieu de croire que son intention eût été d'en faire construire deux autres; parce que les Mexicains avoient rompu la digue en trois endroits. neanmoins le tems ne permit pas qu'on fit cette diligence: & elle ne parut pas necessaire; parce qu'on se figura qu'on pourroit transporter le pont d'un canal à l'autre, durant que l'armée passeroit. Mais on reconnoît ordinairement trop tard en ces suppositions, la difference qui se trouve entre la speculation & la pratique.

On ne peut nier que le General ne témoignât plus d'indifference, & moins d'action qu'à l'ordinaire, en cette con-

teſtation de ſes Capitaines. On a crû qu'il étoit entré au Conſeil, prevenu de l'opinion, qui prévalut ſur la vaine prediction d'un Aſtrologue, qui vint luy donner un avis miſterieux, de marcher cette nuit même; parce que la plus grande partie de l'armée periroit, s'il laiſſoit paſſer certaine conſtellation favorable, qui étoit prête à ſe tourner en un aſpect infortuné. Ce Devin, nommé Botello, avoit une place de Soldat volontaire, & étoit plus connu dans les troupes ſous le nom de Sorcier, auquel il répondoit ſans ſe fâcher, croïant qu'il étoit un attribut de ſon habileté. Quoyque cet homme n'eût aucune connoiſſance des belles lettres, ni aucuns principes, il ſe vantoit neanmoins de penetrer dans l'avenir; n'étant pas au reſte ſi pernicieux que ceux qui ſçavent ces arts diaboliques, dont ils font une étude; ni ſi ſimple, qu'il n'étalât quelques caracteres, nombres, ou paroles, de celles qui contiennent une abominable ſtipulation avec le premier impoſteur. Cortez ſe mocquoit toûjours des pronoſtics de cet homme, mépriſant le ſujet, à cauſe de la profeſſion; & il l'écouta alors avec le même mépris: mais enfin il l'écouta, ce qui étoit preſque la même choſe que de le conſulter, lorſqu'il ne devoit conſulter que ſa prudence, afin de choiſir le meilleur parti; & la fauſſe prediction enleva ſon eſprit: tant ces gens ſont à craindre, & leurs obſervations dangereuſes, que les perſonnes de bon ſens doivent avoir en horreur, particulierement ceux qui gouvernent les autres; puiſqu'au même-tems que l'eſprit en reconnoît la vanité, elles preoccupent le cœur, par quelques eſpeces qui l'entraînent vers la crainte, ou vers la confiance: & lorſqu'on arrive au moment de prendre une reſolution, les impreſſions ou les chimeres de l'imagination ſe revoltent contre l'entendement, & donnent toûjours quelque atteinte à la raiſon.



## CHAPITRE XVIII.

*L'armée marche en bon ordre ; & à l'entrée de la digue, les Indiens se découvrent, & l'attaquent de toutes leurs forces, par terre & par eau. Le combat dure long-tems ; & enfin elle prend terre auprès de Tacuba, avec une difficulté & une perte considerables.*

ON envoïa sur la fin du jour un des prisonniers Mexicains, sous pretexte de continuer le traité, suivant les propositions dont le Sacrificateur étoit chargé ; croïant que cette feinte serviroit à tromper les ennemis, en leur faisant connoître qu'on traitoit de bonne-foi, & qu'on se disposoit à partir au plus tard dans huit jours. Cependant le General ne songeoit qu'à hâter les apprêts de son voïage, le peu de tems qu'on avoit rendant les momens precieux.

Il donna ses ordres, & prit le soin d'instruire tous les Capitaines, en prevenant, par une éxacte prevoïance, tous les accidens qui pouvoient traverser la marche de l'armée. Cortez mit à l'avant-garde deux cens Soldats Espagnols, avec les Tlascalteques les plus aguerris, & jusques à vingt Cavaliers, sous le commandement de Gonzale de Sandoval, François d'Azebedo, Diego d'Ordaz, François de Lugo, & André de Tapia. Il commit l'arriere-garde à Pierre d'Alvarado, à Jean Velasquez de Leon, & aux autres Capitaines qui étoient venus avec Narvaez ; & ce corps étoit plus fort que le premier. La bataille étoit composée du reste de l'armée, & c'étoit elle qui conduisoit les prisonniers, l'artillerie, & tout le bagage. Le General fit encore un corps de reserve auprés de sa personne, afin de porter du secours où il seroit necessaire. Il étoit d'environ cent Soldats choisis, sous les Capitaines Alonse d'Avila, Christophle d'Olid, & Bernardin Vasquez de Tapia : aprés quoy il fit un petit discours aux Soldats, sur les difficultez & les dangers de cette entreprise ; sur quoy il appuïa,

appuïa, parce que dans les converſations qu'ils avoient enſemble, ils s'étoient prévenus de cette opinion, que les Mexicains ne combatoient jamais durant la nuit; & il étoit neceſſaire de leur inſpirer de la défiance, afin d'effacer cette dangereuſe ſecurité, flateuſe ennemie des plus braves gens, dont elle pouſſe l'eſprit à la nonchalance, pour le jetter enſuite dans le trouble; au lieu qu'une prudente crainte le précautionne contre une honteuſe fraïeur.

Alors Cortez fit apporter en une chambre de ſon appartement, l'or, l'argent, & tous les joïaux qui compoſoient le treſor dont Chriſtophle de Guzman ſon Camerier avoit la charge. On en tira le quint du Roi, en eſpeces les plus precieuſes, & du moindre volume; & on le mit, avec toutes les formalitez requiſes entre les mains des Officiers qui avoient le ſoin des rôlles & des munitions de l'armée. Le General donna une jument de ſon équipage, pour ſervir, avec quelques chevaux bleſſez, à porter ces eſpeces, afin de ne point charger les Indiens, qui pouvoient ſervir dans les occaſions. Le reſte, ſuivant l'eſtimation que l'on put en faire, alloit au-delà de ſept cens mille écus; & Cortez ſe reſolut, ſans aucune repugnance, à abandonner cette ſomme, en proteſtant publiquement: *Qu'il n'étoit pas tems de s'en embarraſſer, & qu'il ſeroit honteux d'occuper ſi indignement leurs mains, qui devoient être libres pour la défenſe de leur vie & de leur reputation.* Neanmoins comme il reconnut que les Soldats touchez de cette perte, n'approuvoient pas un deſintereſſement ſi genereux, il dît en ſortant: *Que la retraite qu'ils alloient faire, ne devoit point être conſiderée comme un abandonnement des biens qu'ils avoient acquis, ni du deſſein de conquerir cet Empire; mais ſeulement comme une diſpoſition neceſſaire pour revenir à cette entrepriſe avec plus de vigueur, comme l'effort qu'on fait pour retirer le bras, ſert à donner une plus grande impreſſion au coup que l'on porte.* A quoy il ajoûta certains mots, qui firent comprendre que ce ne ſeroit pas un grand peché, de ſe munir de ce qu'on pourroit emporter commodément; ce qui étoit à peu prés remettre la choſe à la diſcretion de l'avarice du Soldat. Ainſi, quoyque la plus grande partie, ſurtout ceux qui avoient de l'honneur, voïant ces richeſſes en leur pouvoir, n'en euſſent pris que ce qui ne pouvoit les empêcher de courir aux occaſions; les autres, &

particulierement les gens de Narvaez, s'attacherent au pillage sans aucune consideration, accusant la petite capacité de leurs manches & de leurs pochettes, & chargeant leurs épaules au delà de leurs forces. Il semble que cette permission fut une tache à la prevoïance de Cortez, qui ne pouvoit ignorer que le butin ne retient pas seulement le bras du Soldat, mais encore son courage; puisque les gens qui n'ont pas d'attachement à leur devoir, se défont bien plus aisément du point d'honneur, que de leur proie.

On ne sçauroit imputer autre chose au General, si ce n'est de s'être persuadé qu'il pouvoit faire cette marche sans opposition; & cette confiance, qui paroît peu conforme à son genie, avoit quelque relation à la prediction de l'Astrologue: mais aprés avoir fait la faute de l'avoir écoûté, celle-ci en est seulement la suite, & non pas une nouvelle erreur.

Il étoit prés de minuit, lorsque les Espagnols sortirent du quartier, sans que ni leurs sentinelles, ni leurs coureurs eussent fait aucune rencontre: & quoyque la pluie & l'obscurité favorisassent le dessein de marcher en grand respect, & la pensée que les ennemis se tiendroient dans leurs remparts; on observa neanmois le silence avec tant d'éxactitude, que l'on n'auroit pû obtenir par la crainte, ce que l'obeïssance produisit en ces Soldats. L'avant-garde passa sur le pont-volant; & ceux qui le conduisoient, le porterent jusques au premier canal, où il servit; mais le poids de l'artillerie & des chevaux l'engagea tellement entre les pierres qui le soûtenoient, qu'il auroit été impossible de le transporter aux autres ouvertures, comme on l'avoit supposé: mais on ne fut pas en cette peine, parce qu'avant que l'armée eût achevé de passer ce premier trajet de la digue, il falut prendre les armes, les ennemis l'aïant attaquée de tous côtez, lorsqu'on les attendoit le moins.

L'adresse dont les Barbares conduisirent toute cette entreprise, est veritablement admirable: ils observerent tous les mouvemens de leurs ennemis, avec une dissimulation fine & éclairée. Ils assemblerent & distribuerent sans bruit la multitude intraitable de leurs troupes: & ils s'aiderent du silence & de l'obscurité, afin de parvenir plus sûrement au dessein qu'ils avoient de s'approcher, sans être découverts. Le lac

fut entierement couvert de canots armez, qui vinrent par les deux côtez de la chaussée, commencer le combat avec tant de sang froid & d'ordre, qu'au même-tems qu'on entendit l'effroïable tintamarre de leurs cris & de leurs cors, on sentit les coups de leurs fleches.

Toute l'armée étoit perduë sans ressource, si les Indiens avoient gardé dans la chaleur du combat, le bon ordre qu'ils avoient tenu en attaquant; mais la moderation étoit pour eux un état si violent, que l'obeïssance cessa du moment que la colere vint à s'allumer, & l'habitude l'emporta. Ils chargerent en foule à l'endroit où ils remarquerent le gros de l'armée, avec une si horrible confusion, que leurs canots se mettoient en pieces, en heurtant contre la chaussée; & le choc de ceux qui cherchoient à s'avancer, étoit encore un autre écueil, presque aussi redoutable. Les Espagnols firent un furieux carnage parmi ces miserables, nuds & en desordre; mais les forces manquoient à l'éxercice continuel des épées & des masses: & un moment aprés, il falut en venir aux mains à la tête de l'avant-garde, où on fit la plus grande éxecution; parce que les Indiens qui étoient éloignez, ou qui ne pouvoient souffrir la lenteur des rames, se jetterent en l'eau, & s'aidant de leurs armes & de leur agilité naturelle, ils sauterent sur la chaussée, en si grand nombre, qu'ils ne pouvoient se tourner: & ce nouvel assaut fut d'un grand secours aux Espagnols, qui rompirent aisément les Mexicains; & aprés les avoir taillez en pieces presque tous, leurs corps servirent à combler le canal, sans qu'on eût besoin d'autre diligence, que celle de les jetter dans le fossé, où ils firent un pont à nos troupes. C'est ce qu'aucuns de nos Auteurs ont écrit, quoyque d'autres rapportent qu'on rencontra heureusement une poutre assez large, que les ennemis avoient laissée en rompant le second pont, où les Soldats passerent à la file, menant les chevaux dans l'eau par la bride. Quoyqu'il en soit; car il n'est pas aisé d'accorder ces circonstances, & elles ne meritent pas tant d'attention; l'industrie & le bonheur contribuerent également à faire surmonter la difficulté de ce passage: & l'avant-garde continua sa marche, sans s'arrêter beaucoup au dernier canal, parce que le voisinage de la terre causoit une diminution considerable

aux eaux du lac. Ainſi on paſſa aiſément à gué ce qui en reſtoit ; & on conſidera comme une grande fortune, que les ennemis, qui avoient tant de troupes de reſte, n'en euſſent point jetté quelqu'une au bout de la digue, où les Eſpagnols qui gagnoient les bords du lac, fatiguez ou bleſſez, & dans l'eau juſques à la ceinture, auroient été obligez à diſputer d'abord, par un nouveau combat tres-deſavantageux : mais la prevoïance des Mexicains n'alla pas juſques à cette précaution ; & il ſemble qu'ils découvrirent un peu tard la marche de l'armée, ou, ce qui eſt plus certain, la confuſion & l'empreſſement ne donnerent pas le tems neceſſaire à prendre toutes les meſures pour l'empêcher.

Le General paſſa avec la premiere troupe ; & aïant ordonné, ſans s'arrêter, à Jean de Xaramille, de la mettre en bataille à meſure que les Soldats arrivoient, il retourna ſur la chauſſée, avec les Capitaines Sandoval, Olid, d'Avila, Morla, & Dominiquez : là il ſe jetta l'épée à la main, au plus fort de la mêlée, animant ſes Soldats par ſa preſence, & par ſon éxemple. Cortez fortifia ſa troupe d'autant d'hommes qu'il en étoit beſoin pour repouſſer les ennemis : il commanda que l'on fît la retraite, en défilant par le centre ; & afin que le mouvement fût plus libre, il fit jetter dans l'eau toute l'artillerie, qui embarraſſoit le paſſage. La valeur du General eut un grand emploi en ce combat ; mais ſon eſprit ſouffrit encore davantage, lorſqu'au milieu de cette affreuſe obſcurité, le vent porta à ſes oreilles les cris des Eſpagnols, qui ſe recommandoient hautement à Dieu aux derniers momens de leur vie : & ces cris, mêlez avec les heurlemens & les menaces des Indiens, allumoient un autre combat dans le cœur de Cortez, entre les mouvemens de la colere & ceux de la pitié.

On entendoit ces funeſtes voix, en un endroit de la Ville où il étoit impoſſible de porter du ſecours, les ennemis qui étoient ſur le lac aïant eu l'adreſſe de rompre le pont volant, avant que toute l'arriere-garde eût achevé de paſſer ; & c'eſt en ce lieu que les Eſpagnols firent la plus grande perte, parce que le gros des Mexicains vint tomber ſur eux, & les obligea à ſe retirer en deſordre de l'autre côté de la chauſſée. Les moins diligens furent taillez en pieces en cette occaſion ; & la plus grande partie fut de ceux, qui oubliant leur devoir, n'étoient

pas dans les rangs, à cause de l'embarras de l'or qu'ils avoient pillé dans le quartier. Ils perirent honteusement, embrassant ce miserable fardeau, qui les avoit rendus inutiles au combat, & pesans à la fuite : & ces miserables victimes de l'avarice décrierent encore mal à propos cette occasion, parce qu'ils furent comptez au nombre des morts, comme s'ils avoient vendu cherement leur vie ; quoyqu'en bonne justice, les poltrons ne doivent point entrer dans la liste des gens de guerre.

Enfin Cortez fit sa retraite, avec tout ce qu'il put recueillir du débris de l'arriere-garde ; & comme il passoit sans beaucoup d'obstacle le second espace de la chaussée, Alvarado vint se joindre à la troupe, étant redevable de sa vie à un effort de sa vigueur & de son agilité, qui approchoit du prodige. Ce Capitaine se voïant chargé de tous côtez, son cheval tué, & devant soi un canal fort large, mit le bout de sa lance au fond de ce canal, & élançant en l'air son corps, soûtenu par la seule force de ses bras, il sauta de l'autre côté : hardiesse merveilleuse, que l'on regarda depuis comme une espece de miracle ; & Alvarado même, lorsqu'il faisoit reflexion à son avanture, à la vûë du canal, trouvoit de la difference entre le fait, & la possibilité. Bernard Diaz n'a pû s'accommoder de cette histoire ; & il l'a combatuë assez mal, laissant cette circonstance, & la reprenant avec toute la défiance d'un homme qui craint d'avoir été trompé, ou qui se repent de sa bonne-foi : il n'y en a point trop, à croire qu'Alvarado n'auroit pas voulu en cette conjoncture, feindre une action contre la vrai-semblance & la probabilité, & qui n'alloit, tout au plus, qu'à la gloire de sa legereté. C'est pourquoy nous avons rapporté ce que les autres Auteurs en ont crû & publié, & ce que la voix publique a autorisé, en signalant cet endroit par le nom du saut d'Alvarado ; sans faire façon d'avoüer qu'en cette avanture, ainsi qu'en plusieurs autres, le vrai peut concourir avec ce qui paroît peu vrai-semblable : & l'extrémité où ce Capitaine se trouvoit, rend l'action moins admirable, puisqu'elle n'étoit qu'un effort extraordinaire de la derniere necessité.

## CHAPITRE XIX.

*Cortez marche vers Tlaſcala. Quelques troupes des Villes voiſines le ſuivent de loin, juſques à ce que s'étant jointes avec celles des Mexicains, elles attaquent les Eſpagnols, & les obligent à ſe retirer dans un Temple.*

LE jour commençoit à paroître, lorſque toute l'armée ſe trouva en terre-ferme ; & l'on fit alte auprés de Tacuba, quoyqu'on eût lieu de craindre quelque inſulte de la part de cette Ville, fort peuplée, & attachée au parti des Mexicains. Neanmoins le General ne voulut pas encore abandonner les bords du lac, afin de recueillir ceux qui pouvoient être échapez de ce combat : & la précaution parut neceſſaire & bien imaginée, puiſqu'elle ſauva quelques Eſpagnols & Tlaſcalteques, qui par leur valeur & par leur adreſſe, ſe jetterent à la nage, & arriverent au bord du lac, où ils eurent le bonheur de ſe cacher dans les champs de maiz qui étoient aux environs.

Ces gens apprirent au General, que la derniere partie de l'arriere-garde avoit été entierement défaite ; & lorſqu'il eût mis toutes les troupes en bataille, on trouva qu'il manquoit environ deux cens Eſpagnols, plus de mille Tlaſcalteques, quarante-ſix chevaux, & tous les Mexicains priſonniers, qui ſans pouvoir être reconnus en cette confuſion durant l'obſcurité, furent traitez comme ennemis, par ceux de leur Nation. Les Soldats étoient fatiguez, & étonnez par la diminution conſiderable de l'armée, & la perte de l'artillerie ; à la veille d'être encore chargez par les ennemis, & éloignez du terme de la retraite. Entre tant de ſujets de chagrin, on regardoit comme un malheur encore plus affligeant, la mort de quelques-uns des principaux Chefs, dont les plus ſignalez furent Amador de Lariz, François de Morla, & François de Salcedo, qui perdirent la vie, en s'acquitant de leur devoir avec une

valeur extraordinaire. Jean Velasquez de Leon mourut aussi en cette occasion, faisant la retraite à la queuë de l'arriere-garde, accablé par le grand nombre des ennemis, & témoignant un courage invincible jusques au dernier soûpir. La perte de cet Officier fut generalement regretée, parce qu'il étoit respecté de tous les Soldats, comme la seconde personne de l'armée. Velasquez étoit en effet un Capitaine d'un tres-grand service, autant pour le conseil, que pour l'éxecution; un peu sec en ses manieres, mais toûjours vrai & sincere, sans être ni fâcheux, ni ennuïeux dans la conversation; embrassant le meilleur parti, avec tant de generosité & de grandeur d'ame, qu'il abandonna celuy de son parent Diego Velasquez, parce qu'il vid que ses intentions n'étoient pas droites. L'estime qu'il avoit acquise, le faisoit considerer comme un homme tres-necessaire à la conquête de Mexique; & sa perte laissa un égal éxercice à la memoire, & au desir.

Pendant que les Capitaines mettoient les troupes en ordre pour la marche, Cortez appuïé sur une pierre se reposoit; mais dans un accablement d'esprit qui n'eut jamais tant de besoin de sa force & de son courage pour retenir son ressentiment dans une juste moderation. Il rapeloit toute sa constance, & demandoit quelque treve à ses tristes reflexions. Cependant au même-tems qu'il donnoit ses ordres, & qu'il animoit ses Soldats avec cette vivacité qu'il conservoit toûjours, ses yeux répandirent des larmes qu'il ne put leur cacher, par une foiblesse de l'humanité, qui étant excitée par un sentiment de tendresse pour l'interêt commun, ne donnoit aucune atteinte à la grandeur du courage. Et ce fut assurément un spectacle digne d'admiration de voir tant d'affliction soûtenuë de tant de fermeté, & le visage de Cortez baigné de ses larmes sans luy faire perdre l'air d'un vainqueur.

Il se souvint alors de la prediction de l'Astrologue, & demanda ce qu'il étoit devenu; soit à dessein de reprocher à cet homme le conseil qu'il luy avoit donné de hâter la marche de l'armée; ou de faire quelque diversion à ses chagrins, en raillant le devin sur la fausseté de son art. On trouva que ce miserable avoit peri à la premiere attaque sur la digue, suivant la destinée ordinaire à ceux de sa profession. On ne par-

le pas ici de ceux qui possedant à fonds les principes de cette science, sçavent encore la reduire aux termes de la raison; mais seulement de ces imposteurs qui prennent la qualité d'Astrologues judiciaires ou Devins, & dont la plus grande partie traîne une miserable vie, terminée par quelque desastre: appliquez au bonheur d'autrui; & toûjours chargez de miseres; ensorte qu'un Auteur fort approuvé a cru que le seul penchant à l'observation des aspects heureux où infortunez des astres, marquoit un point de naissance sous une maudite étoile.

Entre tant de disgraces, Cortez eut cette consolation qui luy fut commune avec toute l'armée, de ce qu'au milieu de cette horrible confusion, Aguilar & Marine échaperent du Combat. Ces deux sujets n'étoient pas moins necessaires alors à la conquête, qu'ils l'avoient été autrefois; parce qu'il étoit impossible faute de truchemens, d'exciter ou d'attirer les esprits des Nations, dont on se proposoit l'assistance. Vn autre effet de bonheur qui n'étoit pas moins considerable, fut que les Mexicains n'eurent pas le cœur de suivre leur avantage, & qu'ils donnerent aux Espagnols le tems de respirer, & de se mettre en marche avec plus d'ordre & moins d'empressement, enlevant même tous les blessez sur la croupe des chevaux. Leur retardement vint d'un accident inopiné que l'on peut avec justice attribuer à la Providence. Les fils de Motezuma qui étoient auprés de leur pere en sa prison, & les autres prisonniers qui suivoient le bagage des Espagnols, furent massacrez par les Mexicains même; & les Indiens attachez à piller la dépoüille des morts, reconnurent au matin ces pauvres Princes percez de leurs fleches. Comme le peuple les reveroit avec cette espece d'adoration qu'il avoit pour l'Empereur leur pere, cette vûë jetta les Mexicains dans une si horrible consternation, que les uns demeuroient immobiles, sans oser dire la raison de leur étonnement, les autres se retiroient éperdus & faisoient place à la foule; mais personne ne disoit mot, la fraïeur étoufant jusques aux soupirs. Enfin le bruit de cette avanture courut par toutes les troupes & y fit le même effet, suspendant pour un tems tous les autres sentimens, par cette espece d'alienation que les anciens appeloient terreur panique. Les Commandans resolurent d'infor-

mer

mer l'Empereur de cet accident ; & ce Prince qui avoit besoin d'une feinte démonstration de douleur, afin de flater l'esprits de ses Sujets dans une veritable affliction, ordonna que l'on fît alte par tout, & qu'on commençât la ceremonie des funerailles, par les clameurs & les gemissemens ordinaires, jusques à ce qu'on eût livré les corps aux Sacrificateurs, pour les conduire au lieu de la sepulture de leurs Ancêtres. Les Espagnols furent redevables du repos & du soulagement qu'ils trouverent aprés une si furieuse désolation & tant de fatigues, à la mort de ces Princes. Neanmoins ils la regretterent comme une de leurs plus grandes pertes ; & particulierement le General, qui respectoit en eux la memoire de leur pere, & fondoit une bonne partie de ses esperances sur le droit que l'aîné avoit à la Couronne.

Cependant l'armée s'avançoit sur le chemin de Tlascala sous la conduite de quelques guides de cette nation. Le retardement des ennemis donnoit une juste défiance ; & comme en ces occasions la crainte fait quelque fois un meilleur effet que l'assurance, on marchoit en bon ordre sans qu'aucun Soldat osât quitter les rangs.

On ne fut pas long-tems sans découvrir quelques troupes d'Indiens armez, qui suivoient les traces de l'armée, sans en approcher. Ils étoient sortis de Tacuba, d'Escapuzalco & de Tenecuya, par l'ordre des Mexicains, à dessein d'arrêter les Espagnols jusques à ce qu'ils se fussent aquittez des devoirs funebres qu'ils rendoient aux enfans de Motezuma : précaution remarquable entre des Barbares. Ces troupes ne firent pas un grand embarras, parce qu'elles se tinrent toûjours à une distance d'où elles ne pouvoient offenser les Espagnols que par leurs cris ; & cette importunité dura jusques à ce que le gros des Mexicains étant arrivé, ces gens détachez s'y joignirent avec empressement. Et s'avançant alors avec la legereté naturelle aux Indiens, ils attaquerent l'armée avec tant de furie, qu'on fut obligé de tourner tête pour les recevoir.

Le General étendit autant qu'il pût ses bataillons sur un même front, & mit tous les Arquebusiers & les Arbalestriers aux premiers rangs, se trouvant engagé à combatre en raze campagne, sans voir aucun lieu de retraite, ni pouvoir for-

tirer ses troupes à dos. Tous les Indiens qui s'approchoient étoient abatus, sans que leur mort épouvantât les autres. Les Cavaliers faisoient des irruptions fort sanglantes. Cependant le nombre des ennemis croissoit à tous momens, & ils incommodoient fort les Espagnols à coups de fleches, & de pierres. Nos gens commençoient à se lasser sans esperer de vaincre; & leur valeur accusoit déja le manque de forces, lorsque Cortez qui combatoit en Soldat, sans oublier les attentions d'un Capitaine, remarqua une petite éminence peu éloignée & qui commandoit de tous côtez sur la plaine. Il y avoit sur cette hauteur un bâtiment garni de tours, que l'extremité où il se trouvoit luy figura comme une forteresse. Cortez résolut de gagner ce poste avantageux par sa situation; & aïant détaché quelques Soldats à dessein de le reconnoître, il les fit suivre par toute l'armée. Ce mouvement donna beaucoup de peine, parce qu'il falut faire tête aux ennemis en gagnant le terrein vers la hauteur, & jetter tous les Arquebusiers sur les avenuës. Enfin le General vint heureusement à bout de son dessein; parce qu'on trouva le poste abandonné, & dans le bâtiment tout ce qu'on pouvoit s'imaginer alors pour se mettre à couvert.

C'étoit un Temple d'Idoles sauvages, à qui ces Barbares recommandoient la fertilité de leurs moissons. Les Sacrificateurs & les Ministres de ce culte abominable l'avoient laissé desert, fuïant le voisinage de la guerre, contraire à leur profession. L'enceinte du Temple étoit assez spacieuse, & fermée d'une muraille qui étant flanquée de quelques tours, pouvoit être mise en défense. Les Espagnols reprirent haleine à l'abri de ses remparts, qu'ils regardoient comme une forteresse inexpugnable. Ils tournerent en même-tems les yeux & leurs cœurs vers le Ciel, recevant ce soulagement comme un secours de la Divine protection; & cette pieuse reflexion subsista même aprés le péril, puisqu'ils firent bâtir en ce lieu même, un Hermitage sous le titre de Nôtre-Dame des Remedes, afin de conserver dans la memoire des hommes, l'importance de la ressource qu'ils rencontrerent en ce Temple pour se tirer d'une occasion où ils se trouvoient reduits à la derniere extremité : & l'on en voit encore aujourd'huy les effets sensibles, au secours que la sainte Image procure à plu-

ſieurs beſoins, & en la devotion des fideles qui viennent rendre à la tres-Sainte Vierge de tres humbles graces de ce bien fait.

Les ennemis n'eurent pas le courage de monter ſur la hauteur, & même ils ne témoignerent aucun deſſein de tenter un aſſaut. Ils s'approcherent ſeulement à la portée du mouſquet, de l'éminence qu'ils envelopperent de tous côtez. Ils faiſoient de tems en tems quelques irruptions, en batant l'air à coups de fleche & quelque fois les murs du Temple, comme s'ils euſſent voulu les punir de ce qu'ils s'oppoſoient à leur vengeance. Cependant leurs cris & les menaces dont ils tâchoient de ſatisfaire leur fauſſe valeur, en decouvroient la foibleſſe ; & on n'eut pas beaucoup de peine à les repouſſer juſques à la fin du jour, qu'ils reprirent tous le chemin de Mexique : ſoit afin de garder leur coûtume de ſe retirer avec le Soleil, ſoit qu'ils ſe trouvaſſent abatus d'avoir été en un continuel exercice depuis la minuit du jour precedent. On reconnut du haut des Tours qu'ils faiſoient alte au milieu de la plaine ; & qu'ils tâchoient de couvrir leur deſſein en ſe partageant en diverſes troupes : comme s'ils n'en avoient pas donné des marques évidentes, & publié par la maniere dont ils ſe retiroient, que la queſtion n'étoit pas encore decidée.

Le General logea l'armée avec toutes les précautions qu'on eſt obligé de prendre durant la nuit en un poſte peu ſeur. Il commanda que l'on changeât ſouvent les gardes & les ſentinelles, afin que tout le monde goûtât à ſon tour un peu de repos : on alluma du feu en quelques endroits, tant parce que la ſaiſon demandoit ce ſecours, que pour conſumer les fleches des Mexicains, & leur retrancher cette munition.

On diſtribua par meſure aux Soldats le peu de rafraichiſſement que l'on trouva dans ce Temple, & que les Indiens avoient pû ſauver avec le bagage ; & les Officiers donnerent une attention particuliere à la gueriſon des bleſſez, qui étoit difficile en ce défaut general de toute ſorte de proviſions. Neanmoins on inventa quelques remedes de ce qu'on avoit en main, & qui ſoulagerent au moins la douleur par vertu, ou par hazard ; on tira du fil & des bandes des couvertures des chevaux.

Cortez appliqué à toutes ces choſes, n'en étoit pas moins attentif au péril où il ſe trouvoit engagé ; & avant que de ſe donner quelques momens de repos, il aſſembla les Capitai-

nes afin de concerter avec eux ce qu'on devoit faire en cette conjoncture. Il avoit déja formé sa resolution, mais il se gardoit bien de décider souverainement aux occasions périlleuses, étant grand maître en cet art d'attirer les esprits à l'avis le plus raisonnable, sans découvrir son sentiment, ni s'armer de son autorité. Il leur proposa donc divers partis avec les inconveniens, remettant à leur choix à décider sur la facilité ou la difficulté des moïens. Il remontra d'abord : *Qu'on ne retomboit pas deux fois impunement en l'extrémtié où ils s'étoient trouvez ce soir-là ; & qu'ils ne pouvoient sans témerité, se rejetter dans l'engagement de marcher en combatant avec des forces si inegales à celles des ennemis, & de faire en même tems deux mouvemens si opposez.* Il ajoûta : *Qu'afin d'éviter une resolution dont le danger & les inconveniens étoient si considerables, il avoit songé à attaquer les ennemis dans leur camp à la faveur de la nuit ; mais que ce parti luy paroissoit moins avantageux, en ce qu'on dissiperoit seulement cette multitude d'Indiens, par la fuite, pour les voir rassembler un moment aprés, suivant leur coûtume, qui feroit traîner long-tems cette guerre. Qu'il avoit donc pensé à se maintenir dans le poste où ils étoient jusques à ce que la fatigue d'un siege obligeât les Mexicains à se retirer, si la necessité des vivres qui commençoit à se faire sentir, n'eut rendu cette voie presque impratiquable. Qu'il s'offroit un autre parti, (c'étoit celuy qu'il vouloit prendre) qui étoit de mettre en marche dés cette nuit-même : ensorte que le jour les trouvât à deux ou trois lieuës du lieu où ils étoient. Que si les Indiens suivant leur maniere ne faisoient aucun mouvement jusques au lever du Soleil, les Espagnols auroient l'avantage de faire leur chemin sans obstacle ; & quand les Mexicains prendroient la resolution de les suivre, ils ne pourroient les joindre sans être fatiguez, & il seroit plus aisé de continuer la retraite en trouvant moins de vigueur dans les ennemis. Neanmoins que considerant le mauvais état de l'armée, & la lassitude des Soldats, ce seroit une cruauté de les exposer sans aucune raison, au travail d'une marche precipitée durant les tenebres, & par un chemin incertain ; quoyque l'occasion & la necessité où ils se trouvoient demandassent des remedes extraordinaires, & une prompte resolution ; & puisqu'il n'y avoit rien de sûr, il faloit peser les difficultez, & s'abandonner à la resolution, qui en auroit le moins.*

Sur ce raisonnement du General, tous les Capitaines con-

vinrent que le dessein le moins perilleux, & de plus facile éxecution, étoit d'avancer la marche de l'armée, sans autre retardement, que celuy qui étoit necessaire à donner quelques heures au repos des Soldats; & on conclut de partir à minuit précisément. Cortez se rendit à l'avis commun, comme s'il n'en eut pas été l'Auteur. C'est ainsi qu'il en usoit avec adresse, afin d'éviter les disputes, lorsqu'on en venoit à la conclusion; & c'est la metode de ceux qui sçavent l'art de decider en demandant conseil, ce qui se fait en prevenant toutes les objections par la force de son raisonnement.

## CHAPITRE XX.

*Les Espagnols continuënt leur retraite, avec une furieuse fatigue & de grands obstacles, jusques à leur arrivée à la vallée d'Otumba, où toutes les forces des Mexicains furent rompuës & défaites dans un combat.*

PEu de tems avant l'heure marquée, on assembla les Soldats, qui dormoient en défiance, & qui n'eurent pas de peine à s'éveiller. On leur déclara l'ordre, & les raisons qu'on avoit de l'éxecuter: à quoy ils applaudirent tous, en se disposant à marcher. Le General commanda qu'on laissât les feux allumez, afin de cacher aux ennemis le mouvement qu'il alloit faire; & donna le commandement de l'avant garde à Diego d'Ordaz, avec de bons guides. Il jetta la plus grande partie de ses forces à l'arriere-garde, où il demeura, voulant être prés du peril, & assûrer par ses soins la tranquillité des autres. Ainsi l'armée se mit en marche; & Cortez ordonna aux guides de s'écarter un peu du grand chemin, afin de le reprendre au point du jour. Ils s'avancerent en cet ordre plus d'une demi-lieuë, sans que le silence de la nuit fût troublé par le moindre murmure.

A l'entrée d'un païs inégal, & coupé de plusieurs montagnes, les Coureurs donnerent en une embuscade, que ceux-memes qui l'avoient dressée découvrirent mal à propos, & si

brutalement, qu'ils en avertirent les Eſpagnols par leurs cris, & par les pierres qu'ils leurs tiroient de loin. On voïoit deſcendre des montagnes & ſortir d'entre les buiſſons diverſes troupes d'Indiens, qui venoient inſulter les Eſpagnols par les flancs, mais ſans aucun ordre: & quoyqu'ils ne fiſſent pas un corps capable d'arrêter la marche, il faloit toûjours les repouſſer, éviter diverſes embuſcades, & diſputer quelques défilez. On apprehenda d'abord une ſeconde irruption de l'armée qu'on avoit laiſſée de l'autre côté du Temple; & quelques-uns de nos Auteurs rapportent cette action comme une attaque de la part des Mexicains; mais leur maniere n'étoit pas de combatre ainſi par détachemens, & cela ne s'accorde point avec ce qu'ils firent enſuite. Nôtre ſentiment eſt donc que ces Indiens étoient ramaſſez des milices de toutes les Villes voiſines, qui par un ordre ſuperieur venoient incommoder la marche, en occupant les paſſages; puiſque ſi les Mexicains avoient connu la retraite des Eſpagnols, ils ſeroient venus en gros, les attaquer par l'arriere-garde, & n'auroient point partagé leur armée en petites troupes, afin de convertir la guerre en ces hoſtilitez.

L'armée fit deux lieuës, combatant ainſi avec moins de peril, que d'importunité; & au point du jour elle fit alte, en un autre Temple, moins grand & moins élevé que le premier, mais aſſez bien poſté pour découvrir la campagne, & prendre, ſuivant le nombre des ennemis, les meſures capables d'établir ſa ſûreté. Le jour découvrit la quantité & le deſordre des Indiens: & ce qu'on craignoit comme une nouvelle charge de la part des Mexicains, ſe trouvant reduit à quelques incurſions de Païſans, on continua la marche ſans s'arrêter, & à deſſein de s'avancer le plus qu'il ſeroit poſſible; afin d'éviter, ou de rendre moins facile la pourſuite des Mexicains.

Les Indiens continuoient leurs cris & leurs menaces, mais de loin, comme des chiens peureux, qui épuiſent toute leur colere en de vains abois, juſques à ce qu'à deux lieuës de-là, on reconnut un Bourg bien ſitué, & qui paroiſſoit fort peuplé. Cortez le deſtina pour le logement de ſes troupes, & donna ordre qu'on s'en ſaiſit à vive force, ſi l'on ne pouvoit y entrer paiſiblement; mais on le trouva abandonné de tous ſes Habitans, & quelque peu de vivres qu'ils n'avoient pû

emporter, qui ne contribuerent pas moins que le repos, à rétablir les forces des Soldats.

L'armée s'arrêta en ce lieu, un jour ou deux, ſelon quelques Auteurs ; parce que l'état où les bleſſez ſe trouvoient, ne permettoit pas que l'on fît une plus grande diligence. Elle fit enſuite deux autres journées de marche ; aprés quoy elle trouva un païs fâcheux & ſterile, toûjours hors du grand chemin, & en grand ſoupçon des guides qui la conduiſoient. Les Soldats ne trouvoient point de couvert où ils puſſent paſſer la nuit, & la perſecution des Indiens ne ceſſoit point : ils étoient toûjours en vûë, ſoit qu'ils fuſſent les mêmes, ou d'autres, qui ſuivant les premiers ordres, faiſoient des courſes en leur païs ; mais ſurtout, la ſoif & la faim travaillerent extrémement les Eſpagnols en ces paſſages, juſques à les jetter dans le dernier accablement. Neanmoins les Soldats & les Officiers s'animoient reciproquement à ſouffrir, & la patience faiſoit ſes efforts à l'envi de la valeur. Ils en vinrent juſques à manger les herbes & les racines, ſans éxaminer ſi elles étoient venimeuſes, ou non, quoyque les plus ſages les cueilliſſent avec choix, ſuivant la connoiſſance que les Tlaſcalteques en avoient. Un des chevaux bleſſez mourut alors ; & on oublia aiſément & avec plaiſir, le beſoin qu'on pourroit en avoir, parce qu'il fut diſtribué comme un regale admirable aux plus pauvres Soldats, qui celebrerent cette fête, en conviant leurs amis au feſtin, où les ſcrupules du goût cederent à la contrainte de la neceſſité.

Cette fâcheuſe marche aboutit enfin à un petit Bourg, dont les Habitans laiſſerent l'entrée libre, ſans ſe retirer comme les autres, témoignant de la joie & de l'empreſſement à ſervir les Eſpagnols. Ces ſoins & ces careſſes étoient un nouveau ſtratagême des Mexicains, tendant à ce que leurs ennemis donnaſſent de meilleure foi dans le piege qu'ils leur avoient tendu. Les Indiens produiſirent, ſans aucune violence, les proviſions qu'ils avoient, & en tirerent même des Bourgs voiſins, autant qu'il étoit neceſſaire pour faire oublier aux Soldats ce qu'ils avoient enduré. Au point du jour, l'armée ſe mit en ordre, afin de paſſer la montagne, dont la côte oppoſee conduiſoit à la vallée d'Otumba, qu'il faloit neceſſairement traverſer pour gagner le chemin de Tlaſcala. On re-

connut que les ennemis prenoient d'autres manieres : leurs cris n'étoient plus que des railleries, qui témoignoient une espece de satisfaction ; & Marine remarqua qu'ils repeterent plusieurs fois ces mots : *Allez, Tyrans, vous serez bien-tôt en un lieu, où vous perirez tous.* Ce discours donna beaucoup à penser aux Espagnols ; car il étoit repeté trop souvent, pour être avancé temerairement. Quelques-uns se figuroient que ces Indiens, voisins de la Province de Tlascala, voïoient avec plaisir le peril où les Espagnols alloient se jetter ; supposant que le Peuple de cette Province n'avoit plus ni fidelité, ni affection pour eux : mais le General, & les Officiers qui avoient plus de penetration, comprirent que ce changement au procedé des Indiens, étoit un indice certain de quelque embuscade fort proche ; & leur raisonnement étoit fondé sur diverses experiences de la facilité avec laquelle ces Peuples découvroient sotement ce qu'ils avoient le plus d'interêt de cacher.

Sur cette supposition, Cortez prevint l'esprit des Soldats, en les animant à se disposer à quelque nouvelle occasion : & l'on continuoit la marche, lorsque les Coureurs vinrent l'avertir que les ennemis s'étoient emparez de toute la vallée que l'on découvroit du haut de la montagne, en barrant le chemin que les Espagnols cherchoient, par un nombre effroïable de troupes en armes. C'étoit la même armée des Mexicains qui s'étoit retirée de devant le Temple, & qui avoit reçû un renfort considerable. Les Commandans, suivant ce qu'on peut en juger par l'évenement, avoient reconnu la retraite subite des Espagnols : & quoyqu'ils eussent pû esperer de les joindre aisément, l'experience qu'ils avoient faite durant cette nuit, leur avoit donné une juste défiance de ne pouvoir les défaire entierement, avant qu'ils arrivassent aux frontieres de Tlascala, s'ils vouloient se retrancher dans les postes avantageux de ces montagnes. Ils avoient donc dépêché en diligence à Mexique, afin qu'on appliquât toutes les forces à l'execution d'un dessein de cette importance ; & la proposition qu'ils en firent fut si bien reçûë, que toute la Noblesse partit au même moment, avec le reste des milices qu'ils avoient convoquées. Ces troupes se joignirent à l'armée en trois ou quatre jours ; & on la partagea en divers corps, qui marcherent à l'abri des montagnes avec tant de diligence, qu'ils previnrent

rent

rent les Eſpagnols, & occuperent la vallée d'Otumba, dont le terrein fort vaſte leur donnoit lieu d'étendre leurs bataillons ſans embarras, & d'attendre leurs ennemis à couvert de la montagne : & veritablement, un projet concerté & éxecuté avec tant de juſteſſe, pourroit être envié, même en des Chefs d'une plus grande experience, & entre des Nations plus polies.

On eut de la peine à ſe perſuader que cette armée fût celle des Mexicains ; & on crut, en montant la côte, que ces diverſes troupes qui voltigeoient autour des Eſpagnols, s'étoient reünies à deſſein de défendre quelque paſſage, avec la foibleſſe & la lâcheté qui leur étoient ordinaires : mais la ſurpriſe fut extrême, lorſqu'on découvrit du haut de la montagne une puiſſante armée rangée en aſſez bon ordre, dont le front occupoit l'eſpace entier de la vallée, & le fonds s'étendoit au-delà de la portée de la vûë. Ce dernier effort de la puiſſance des Mexicains étoit compoſé de differentes Nations, ainſi qu'on pouvoit le connoître par la diverſité, & la ſeparation de leurs enſeignes, de leurs couleurs, & de leurs plumes. Au centre de ce prodigieux nombre de troupes, le Capitaine General de l'Empire paroiſſoit ſur ſa litiere ſuperbement ornée, élevé au-deſſus de tous, ſur les épaules de ſes Domeſtiques, afin de donner ſes ordres, & de les faire éxecuter à ſa vûë. Il portoit ſur ſa cuiſſe l'étendart Imperial, qu'on ne confioit point en d'autres mains que les ſiennes, & qu'on ne mettoit en campagne qu'aux occaſions de la derniere importance. Sa figure étoit celle d'un filet d'or maſſif, pendant au bout d'une pique, & couronné de pluſieurs plumes de diverſes couleurs. Cet aſſortiment avoit, ſans doute, ſon miſtere, ſuperieur aux hieroglyphes des enſeignes ſubalternes : & le mouvement confus de tant d'armes & de tant de plumes, formoit un ſpectacle qui conſervoit ſon agrément entre tant d'autres objets qui donnoient de la terreur.

Pendant que les Soldats reconnoiſſoient le danger qui alloit donner de l'éxercice à leur courage & à leurs forces, Cortez éxaminoit ſur leurs viſages les mouvemens de leur cœur, avec cet air brillant d'un certain feu, qui anime mieux cent fois que tous les diſcours ; & comme il les vid plus émûs de colere, que d'étonnement : *Voici*, dit-il, *l'occaſion de mourir, ou de vaincre ; c'eſt la cauſe de Dieu, qui combat pour nous.* Cortez n'en

dit pas davantage, parce que les Soldats l'interrompirent, en demandant l'ordre de charger les ennemis. Il ne le retarda que d'un moment, pour leur donner quelques avis necessaires en cette rencontre ; & en criant, à son ordinaire, *Saint Jacques & saint Pierre*, il s'avança à la tête de l'armée, aïant étendu le front de ses bataillons autant qu'il avoit pû, afin qu'ils ne fissent qu'une ligne avec la Cavalerie rangée sur les aîles, avec ordre de soûtenir l'Infanterie en flanc, & à dos même, s'il en étoit besoin. La premiere décharge des arbalêtes & des arquebuses fut faite si à propos, que les ennemis n'eurent pas le tems de lancer leurs traits ; & ils furent chargez aussi-tôt, à coups de pique & d'épée, avec un grand carnage, durant que les Cavaliers perçoient & rompoient les troupes qui s'avançoient à dessein d'enveloper les Espagnols. On gagna du terrein à cette premiere charge ; les Espagnols ne portoient pas un coup sans blessûre, & elles étoient toutes mortelles. Les Tlascalteques se lançoient dans la mêlée, comme des lions alterez du sang des Mexicains ; & neanmoins ils conservoient tous assez d'empire sur leur colere, pour tuer avec choix, en s'adressant d'abord aux Capitaines, qu'ils distinguoient. Cependant les Mexicains combatoient avec une opiniâtreté si furieuse, qu'ils couroient remplir les vuides des bataillons avec tant d'ardeur, que le meurtre qu'on faisoit dans leurs rangs, étoit un nouveau sujet de fatigue aux Espagnols ; parce que ces rafraîchissemens les engageoient à un nouveau combat. Toute cette foule effroïable d'Indiens, sembloit se retirer d'un même-tems, lorsque la Cavalerie donnoit, ou que les armes à feu passoient à l'avant-garde de nôtre armée ; & aprés l'effort qu'ils craignoient, un autre mouvement les repoussoit sur le terrein qu'ils avoient perdu, avec tant d'impetuosité, que la campagne paroissoit une mer agitée par le flus & le reflus de ses vagues.

Le General combatoit à la tête des Cavaliers, secourant ceux qu'il voïoit trop pressez, & portant au bout de sa lance la terreur & la mort. La resistance obstinée des ennemis luy donnoit pourtant de l'inquietude ; parce qu'il étoit impossible que cette continuelle agitation n'épuisât enfin les forces de ses Soldats : & comme il jettoit la vûë sur tous les partis qu'il pouvoit prendre, afin de se tirer avec avantage d'une occasion



À Descente de Cortez dans la Vallée




A Descente de Cortez dans la Vallée

Bataille dans la Vallée d'Ottumba

B. General des Mexiquai

ſi perilleuſe, il fut ſecouru en cette extrémité, par une de ces reflexions qu'il ſembloit tenir en reſerve pour les neceſſitez preſſantes. Il ſe ſouvint d'avoir entendu dire aux Mexicains, que tout le ſecret de leurs batailles conſiſtoit en l'étendart general, dont la perte ou le gain decidoit de la victoire, pour eux, ou pour leurs ennemis: ſur quoy Cortez ſe fondant ſur le trouble & l'épouvente que le mouvement de la Cavalerie donnoit aux ennemis, reſolut de faire un effort extraordinaire, à deſſein de gagner l'étendart Imperial, qu'il connoiſſoit fort bien. Il appella les Capitaines Sandoval, Alvarado, Olid, & d'Avila; & il leur propoſa ſa reſolution, & la maniere de l'éxecuter. Alors Cortez, ſuivi de ces braves Officiers, & de ceux qui l'accompagnoient, donna au grand galop, à l'endroit qui luy parut le plus foible, & le moins éloigné du centre. Les Indiens, ſuivant leur coûtume, firent place à la Cavalerie; & avant qu'ils ſe fuſſent ralliez, le General repouſſa cette multitude confuſe & ſans ordre, avec tant de vigueur, qu'en portant par terre des bataillons entiers, il arriva avec ſon eſcadron, au lieu où l'étendart de l'Empire paroiſſoit, eſcorté de tous les Nobles de ſa garde: & pendant que les Officiers Eſpagnols écartoient cette eſcorte à grands coups d'épée, Cortez pouſſa ſon cheval droit au General des Mexicains, qu'il fit ſauter d'un coup de lance, du haut en-bas de la litiere, dangereuſement bleſſé. Ses gardes avoient déja deſerté; & un ſimple Cavalier nommé Jean de Salamanque, voïant ce General à terre, deſcendit de cheval, & luy ôta le peu de vie qui luy reſtoit, avec l'étendart, qu'il mit auſſi-tôt entre les mains de Cortez. Ce Cavalier étoit Gentilhomme; & parce qu'il avoit donné la derniere main à l'exploit de ſon General, l'Empereur Charles luy fit quelques graces, & luy donna pour cimier de ſes armes, le pennache dont l'étendart de Mexique étoit couronné.

Au moment que les Barbares virent l'étendart de l'Empire entre les mains des Eſpagnols, ils abatirent toutes les autres enſeignes; & jettant leurs armes, ils s'enfuirent de tous côtez, dans les bois & les campagnes de maiz, où ils cherchoient à ſe mettre à couvert. Toutes les montagnes furent couvertes de ces troupes éperduës de fraïeur; & le champ de bataille demeura aux Eſpagnols. On ſuivit la victoire à toute ri-

gueur, en faiſant main baſſe ſur ces fuïards ; parce qu'il étoit important de les diſſiper, en ſorte qu'ils n'euſſent plus la hardieſſe de ſe raſſembler : & la colere s'accordoit en cela avec les mouvemens de la prudence, & les regles de la guerre. Cortez eut quelques bleſſez parmi ſes troupes ; & il en mourut deux ou trois à Tlaſcala. Il reçut luy même un coup de pierre à la tête, ſi violent, qu'il perça ſon caſque, & luy offenſa le cerveau, par une contuſion dont il guerit avec peine. Il laiſſa aux Soldats tout le butin, qui fut conſiderable ; parce que les Mexicains avoient apporté en cette rencontre, tous les joïaux & les ajuſtemens dont ils pretendoient orner leur triomphe. L'Hiſtoire dit qu'ils perdirent vingt mille hommes en ce combat, & elle enfle toûjours le nombre des morts en de pareilles occaſions : cependant, quiconque ſera perſuadé que l'armée des ennemis alloit à deux cens mille combatans, trouvera moins de diſproportion à ce qu'on a rapporté touchant le nombre des morts.

Tous les Auteurs, & les Etrangers mêmes, parlent de cette victoire, comme d'une des plus grandes que l'on ait remportez en l'une & en l'autre Amerique ; & s'il étoit conſtant que ſaint Jacques eût combatu viſiblement en faveur des Eſpagnols, ainſi que pluſieurs priſonniers l'aſſûroient, la ſanglante défaite de ces Barbares ſeroit moins ſurprenante, & paroîtroit moins éxagerée : quoyqu'à dire la verité, il ne ſoit pas neceſſaire d'avoir recours à un miracle ſenſible, en une rencontre où la main de Dieu s'eſt déclarée par des témoignages ſi éclatans ; puiſqu'il s'eſt reſervé particulierement le ſuccez des batailles, en ſe nommant luy-même le Seigneur des armées : afin que les hommes appriſſent qu'ils doivent reconnoître & attendre les victoires de la diſpoſition de ſes arrêts ſouverains, ſans faire aucun fond ſur la grandeur de leurs forces ; parce qu'il ſçait châtier l'injuſtice, en aſſiſtant les plus foibles : & encore ſans prendre trop de confiance en leur bon droit ; parce qu'il luy plaît quelque-fois de corriger ceux qu'il aime, en mettant le foüet entre les mains des perſonnes qu'il n'aime pas.

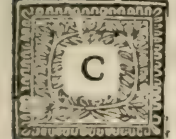
*Fin du quatriéme Livre.*

# HISTOIRE DE LA CONQUESTE DU MEXIQUE, OU DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

## *LIVRE CINQUIÉME.*

### CHAPITRE PREMIER.

*L'armée entre dans la Province de Tlascala, & va loger à Qualipar. Les Caciques & les Senateurs envoïent visiter Cortez. On celebre l'entrée des Espagnols par des fêtes publiques ; & on est assûré de l'affection de ces Peuples, par de nouvelles preuves.*



Cortez rassembla ses troupes, que l'ardeur du pillage avoit fait écarter ; & il les remit en ordre de bataille dans leurs premiers postes : aprés quoy on continua la marche, non sans quelque soupçon que les ennemis ne revinssent charger l'arriere-garde, parce qu'on en découvroit toûjours quelques troupes

au haut des montagnes. Neanmoins, comme on ne pouvoit ſortir ce jour-là du Païs ennemi, & qu'on étoit preſſé par le beſoin de penſer les bleſſez, le General fit alte à quelques maiſons écartées, où l'armée paſſa la nuit avec peu d'aſſûrance. Au point du jour, elle reprit ſa route, ſans aucun obſtacle; les plaines voiſines ne laiſſant pas lieu de craindre aucune embuſcade, quoyqu'on reconnut encore que ce Païs étoit ennemi, à ces cris & à ces menaces éloignées dont ils ſembloient donner congé aux Eſpagnols, qu'ils ne pouvoient arrêter.

On découvrit bien-tôt les bornes de la Province de Tlaſcala, que l'on connoît encore aujourd'hui aux ruines de cette admirable muraille que ſes anciens Habitans avoient élevée, à deſſein de défendre les frontieres de leurs Provinces, en joignant par cet ouvrage les montagnes qui luy ſervent de bornes, en tous les endroits où elles laiſſoient quelques ouvertures. Toute l'armée celebra par des acclamations l'entrée qu'elle fit ſur les terres de cette Republique: les Tlaſcalteques baiſoient le terrein, comme des enfans deſolez qui reviennent entre les bras de leur mere; & les Eſpagnols rendoient graces au Ciel, par de tres-humbles prieres, de la faveur qu'il leur accordoit de reſpirer en liberté, aprés tant de fatigues. Ils allerent tous ſe mettre en poſſeſſion de cette heureuſe tranquillité, autour d'une fontaine, où ils ſe coucherent, & dont les eaux acquirent en cette rencontre la reputation de ſanté & de delicateſſe, par les loüanges qu'elles reçûrent des Eſpagnols, & que les Auteurs n'ont pas oubliées; ſoit que le beſoin redoublât le plaiſir du rafraîchiſſement, ou que le repos, qui n'étoit troublé d'aucune crainte, luy donnât cet agrément.

Le General prit ce moment, pour repreſenter familierement à ſes Soldats, combien il leur importoit de conſerver l'amitié du Peuple de Tlaſcala, par leur modeſtie, & par leur reconnoiſſance: qu'ainſi ils devoient conſiderer dans la Ville capitale, la plainte du moindre Habitant, comme un peril qui les menaçoit tous. Aprés quoy il reſolut de faire quelque ſejour en chemin, afin de prendre langue, & de preparer leur entrée à Tlaſcala, ſuivant les meſures qu'on prendroit avec le Senat. L'armée alla donc ſur le midi, loger à Gua-

lipar, grosse Bourgade, dont les Habitans vinrent la recevoir, avec toutes les démonstrations de leur bonne volonté, en offrant aux Espagnols leurs maisons, & tout ce qui leur étoit necessaire, de si bon cœur, que ceux-mêmes qui avoient conçû quelques soupçons, reconnurent qu'il ne pouvoit y avoir aucun artifice en la sincerité de leur procede. Cortez reçut leurs offres, & établit son quartier, avec toutes les precautions necessaires pour ne pas échoüer contre une fausse confiance.

Son premier soin fut d'informer les Senateurs de Tlascala, de sa retraite & de ses avantures, par deux Tlascalteques qu'il dépêcha : & quoyqu'il crut les prévenir par cet avis, la renommée de sa victoire les en avoit déja instruits; en sorte qu'au même-tems que ses Envoïez partoient, il vid arriver de la part de la Republique, son cher ami Magiscatzin, Xicotencal l'aveugle, son fils, & quelques autres Senateurs. Magiscatzin s'avançant le premier, vint embrasser le General; & aprés l'avoir salüé, il se retira de quelques pas, pour le regarder, & satisfaire son admiration, comme un homme qui avoit de la peine à se persuader qu'il joüît encore du plaisir de voir Cortez vivant. Cependant l'aveugle Xicotencal arriva, tendant les mains, où le son de la voix le conduisoit; & son affection se declara encore plus tendrement, puisqu'aprés s'être assûré par l'attouchement, sa joie s'expliqua par une grande abondance de larmes, l'unique marque dont ses yeux pouvoient faire éclater ses sentimens. Les autres vinrent aprés cela salüer le General, & feliciter les Capitaines & les Soldats qu'ils connoissoient : mais entre la sincerité de ces caresses, le jeune Xicotencal, par une fâcheuse distinction, laissa remarquer en son procedé, quelque chose de farouche, ou au moins de trop fier : & quoyqu'on l'attribuât alors à la dureté d'un homme élevé parmi les armes, on s'éclaircit bientôt que son cœur conservoit encore la défiance d'un ami reconcilié, ou son orgueil les remords d'un vaincu. Le General se retira avec les Senateurs, & trouva en leur conversation tous les égards de bien-seance & d'honnêteté qu'il auroit pû souhaiter en des gens de la derniere politesse. Ils luy dirent qu'ils avoient déja assemblé leurs troupes, à dessein de marcher à son secours, contre leurs communs ennemis; & qu'ils

avoient trente mille hommes prêts à rompre tous les obstacles qui s'opposoient à sa marche. Ils luy témoignerent une extrême douleur de sa blessûre, qu'ils regardoient comme le sacrilege attentat d'un guerre seditieuse. Ils regretterent la perte des Epagnols, particulierement celle de Jean Velasquez de Leon, que son merite, qu'ils avoient sçû remarquer, leur faisoit aimer. Ils detesterent la barbare perfidie des Mexicains; & enfin ils offrirent au General de l'assister à s'en venger, avec tout le gros de leurs milices, & de celles de leurs alliez: ajoûtant, afin d'appuïer leurs offres, qu'ils n'étoient pas seulement amis des Espagnols, mais encore Vassaux de leur Prince; & que ces deux motifs les engageoient à recevoir les ordres de son Ministre, & à mourir auprés de luy. Les Senateurs conclurent leur discours par cette delicatesse du point d'honneur, où, en distinguant entre la qualité d'amis & de Vassaux, ils marquoient que leur inclination faisoit en eux le même effet, que la fidelité & le devoir.

Cortez répondit à leurs offres & à leurs propositions, avec beaucoup d'honnêteté; & cette conversation luy justifia non-seulement la continuation de la bonne volonté de ces Peuples en toute sa vigueur, mais encore le redoublement de leur estime pour les Espagnols. La perte qu'ils avoient faite en sortant de Mexique, passoit pour un de ces accidens ordinaires à la guerre, & étoit entierement effacée par la victoire d'Otumba, qu'on admiroit à Tlascala, comme un prodige de valeur, & qui donnoit un pompeux relief à toute leur retraite. Les Senateurs proposerent à Cortez, de passer incessamment à la Ville, où le logement de ses troupes étoit deja preparé: neanmoins ils convinrent aisément d'accorder quelques jours de repos aux Soldats; parce qu'ils souhaitoient de leur part, de faire les preparatifs d'une entrée la plus magnifique qu'il leur seroit possible, & de la maniere dont ils avoient accoûtumé de celebrer le triomphe de leurs Generaux.

Les Espagnols furent trois jours à Gualipar, assistez liberalement de toute sorte de rafraîchissemens, aux depens de la Republique; & d'abord que les blessez se trouverent en meilleur état, on en donna avis à Tlascala, & on se prepara à marcher. Les Officiers & les Soldats se parerent le mieux qu'ils pûrent pour l'entrée, en se servant des joïaux & des

plumes des Mexicains ; ces marques exterieures donnant un nouvel éclat à leur victoire, puisqu'il y a des rencontres où l'ostentation augmente le prix des choses, & où l'on peche par une modestie hors de saison. Les Caciques & les Ministres en corps vinrent au-devant des Espagnols, avec tous leurs ornemens, & un nombreux cortege de leurs parens. Les chemins étoient couverts d'une multitude de Peuple, qui faisoit entendre par tout des applaudissemens & des acclamations, où la gloire des Espagnols vainqueurs étoit relevée par les opprobres contre les Mexicains. A l'entrée de la Ville, les timbales, les flûtes, & les cors separez en differens chœurs, qui se répondoient alternativement, firent une salve bruïante, mais assez agreable ; & ces instrumens guerriers entonnoient par tout des airs pacifiques. Enfin, aprés que le logement de l'armée fut établi dans toutes les formes, le General, aprés un peu de resistance, alla prendre le sien chez Magiscatzin, en cedant aux instances qu'il luy en fit, afin de conserver son estime. La même raison engagea Pierre d'Alvarado à loger chez l'aveugle Xicotencal : & quoyque les autres Caciques voulussent regaler aussi chez eux ce qui restoit de Capitaines, ils s'en excuserent civilement ; parce qu'il ne faloit pas que le quartier & le corps-de-garde demeurassent sans chefs. Les Espagnols entrerent en cette Ville au mois de Juillet de l'année 1520. quoyqu'on rencontre encore sur ce sujet quelque diversité dans les Relations : mais nous reservons les discussions, lorsque la contrarieté donne atteinte au fond des évenemens, où le plus ou le moins peuvent faire une erreur considerable.

Le même soir on commença les fêtes du triomphe, qui furent continuées durant plusieurs jours, où les Indiens appliquerent tout ce qu'ils avoient d'adresse & d'agilité, à divertir leurs hôtes, & à celebrer leur victoire ; sans excepter les Nobles, & ceux-mêmes qui avoient perdu leurs parens, ou leurs amis aux combats ; soit qu'ils ne voulussent point laisser de prendre part à la joie publique ; ou que cette Nation belliqueuse crut qu'il n'étoit point permis de plaindre la destinée de ceux qui mouroient à la guerre. On voïoit tous les jours des défis, à qui emporteroit le prix destiné aux plus beaux coups de fleches : d'autres combatoient au saut, ou à la

course. Le soir étoit destiné aux danseurs de corde, ou voltigeurs, qui tâchoient de se surpasser l'un l'autre, par les tours de corde les plus perilleux : à quoy ils donnoient une application particuliere, & où l'esprit du spectateur, toûjours suspendu par une espece de crainte, perd une partie du plaisir.

Cependant la fin de tous ces spectacles étoit toûjours égaïée par le bal. On appelle ainsi de certaines danses, où il entroit de l'invention & du déguisement, où le Peuple s'abandonnoit à la joie, dont le bruit tumultueux sembloit neanmoins se charger de faire les derniers honneurs de la victoire, à l'envi des applaudissemens.

Cortez trouvoit en ce procedé, toute la franchise & la bonne correspondance dont il avoit flaté ses esperances : les Nobles signaloient leur amitié, & leur veneration pour sa personne ; autant que le Peuple luy témoignoit de passion & de respect. Il paroissoit tres-sensible, & tres-reconnoissant à leur affection ; & il celebroit leurs éxercices, en caressant les uns, & honorant les autres, avec autant de confiance, que de satisfaction. Les Capitaines luy aidoient à gagner les esprits, par des manieres agreables, & des presens ; & jusques aux moindres Soldats, chacun tâchoit à se faire aimer, en faisant part aux Tlascalteques, des dépoüilles qu'ils avoient conquises : mais au même-tems que cet état heureux étoit, pour ainsi dire, en sa plus agreable saison, un grand chagrin vint en troubler le cours. La blessûre du General avoit été mal pensée : & l'éxercice trop violent qu'il s'étoit donné, porta au cerveau une inflammation vehemente, suivie d'une fievre, qui abatit entierement ses forces, & le reduisit bien-tôt aux termes de faire tout craindre pour sa vie.

Les Espagnols sentirent ce cruel contre-tems, comme une menace adressée à leur fortune & à leurs vies : mais la consternation des Indiens fut d'autant plus remarquable, qu'elle étoit moins attenduë. A peine eurent-ils appris la maladie du General, qu'ils cesserent toutes les réjoüissances, & passerent à l'autre extrémité de la tristesse & de la desolation. Les Nobles accablez de chagrin, venoient à tous momens, s'informer de la santé du *Teule*, qui est, ainsi qu'on l'a dit, le nom qu'ils donnent aux Heros, qu'ils ne considerent gueres moins que

leurs Dieux. Le Peuple venoit en foule plaindre sa perte, avec tant d'emportement, qu'on fut obligé de tromper ces officieux importuns, par des esperances de la santé prochaine du General, afin de les faire retirer ; de crainte que leurs plaintes & leurs cris n'offensassent l'imagination du malade. Le Senat fit appeller aussi-tôt les plus habiles Medecins de la Province, dont toute la science consistoit en la connoissance & au choix des simples utiles à la Medecine, qu'ils appliquoient avec un discernement admirable de leurs vertus & de leurs effets, en changeant le remede suivant l'état & les accidens de la maladie. Aussi Cortez ne dût sa guerison qu'à leur seule industrie ; car en usant d'abord de quelques simples doux & benins, pour ôter l'inflammation, & appaiser les douleurs qui causoient sa fievre, ils passerent par degrez à ceux qui faisoient meurir, & ensuite fermer les plaies, avec tant de justesse & de bonheur, qu'en peu de tems ils le remirent en une parfaite santé. Que les Medecins Rationnels se moquent maintenant des Empiriques ; il est neanmoins constant que tout leur art en commun, ne doit son origine qu'à l'experience ; & qu'en un Païs où l'on ignoroit cette Philosophie qui se pique de rechercher les causes par les effets, on fut trop heureux de rencontrer un si grand progrez de connoissances, fondées sur les enseignemens de la Nature même. La nouvelle de ce bonheur fut celebrée par de nouvelles fêtes. Cortez reconnut encore davantage à cette épreuve, l'affection des Tlascalteques : & du moment qu'il eut la tête libre, il s'appliqua à faire un nouveau plan de ses grands desseins, en prenant des mesures pour éviter les inconveniens, & écarter les difficultez, dans ce contraste de raisons, où la prudence des grands hommes travaille quelque-fois beaucoup, pour s'ajuster aux mouvemens de leur cœur.



## CHAPITRE II.

*On reçoit l'avis que la Province de Tepeaca s'étoit soûlevée. Des Ambaſſadeurs de Mexique viennent à Tlaſcala; & on découvre une conſpiration que le jeune Xicotencal formoit contre les Eſpagnols.*

LE General étoit fort en peine de ce qui ſe paſſoit à Vera-Cruz, parce que la conſervation de ce poſte étoit une des principales baſes ſur quoy il fondoit l'établiſſement de ſes nouveaux projets. Il écrivit à Rodrigue Rangel, qui étoit Lieutenant de Sandoval en ce Gouvernement; & la réponſe de cet Officier arriva bien-tôt, par la diligence extraordinaire de ſes Couriers à pied. Rangel mandoit, qu'il n'étoit arrivé rien de nouveau qui pût donner aucune inquietude dans la Place, ni ſur la côte: Que Narvaez & Salvatierra étoient fort bien gardez en leur priſon: & que les Soldats de la garniſon étoient contens, & fort bien traitez; parce que la bonne coreſpondance des Zempoales, des Totonaques, & des autres alliez, continuoit avec les mêmes témoignages d'affection & d'éxactitude de leur part.

Ce Lieutenant donnoit encore avis à Cortez, que huit Soldats avec un Commandant qu'on avoit envoïez à Tlaſcala, querir l'or deſtiné aux Eſpagnols de Vera-Cruz, pour leur part du preſent, n'étoient point revenus à la ville: & ſi le bruit qui couroit entre les Indiens étoit veritable, qu'on les avoit tuez en la Province de Tepeaca; il y avoit lieu de craindre que les Soldats de Narvaez qui étoient demeurez bleſſez à Zempoala, n'euſſent péri par la même trahiſon; parce qu'à meſure qu'ils ſe ſentoient gueris, ils marchoient par petites troupes, avec une extréme paſſion de ſe rendre à Mexique, où l'avidité des Soldats ſe figuroit des richeſſes immenſes.

Cette diſgrace affligea extrémement le General; parce que dans ſon entrepriſe, il avoit compté ſur ces Soldats, dont le

nombre ſuivant, Herrera alloit au delà de 50; & quand il auroit été moindre, ſi l'on en croit Bernard Diaz, ç'auroit toûjours été une grande perte, en une occaſion & en un païs, où un Eſpagnol valoit pluſieurs milliers d'Indiens. Cortez voulut s'en informer des Tlaſcalteques, qui confirmerent ce que Rangel luy avoit mandé; & il leur ſçeut bon gré de la diſcretion qui leur avoit fait étouffer ces mauvaiſes nouvelles, de crainte que le chagrin ne fût un obſtacle au retour de ſa ſanté.

Il étoit conſtant que les huit Soldats partis de Vera-Cruz, étoient arrivez à Tlaſcala, d'où ils étoient retournez chargez de l'or qui leur étoit échû en partage, en un tems où on commençoit à ſe défier de la fidelité des Indiens de la Province de Tepeaca, qui entre pluſieurs autres, s'étoient ſoûmis aux Eſpagnols à leur premier voïage de Mexique. On juſtifia depuis que les uns & les autres avoient été maſſacrez en cette Province: & on n'eut pas lieu de douter de cette perfidie, lorſqu'on apprit qu'ils avoient appellé des troupes de Mexique à deſſein de les ſoûtenir. Cortez ſe voïoit engagé à la neceſſité de châtier ces rebelles & de chaſſer les ennemis loin de ſon voiſinage; & cela ne ſouffroit point de remiſe, parce que cette Province étoit en une ſituation qui rompoit le commerce de Mexique à Vera-Cruz; & il faloit s'aſſurer de ce paſſage, avant que de s'appliquer à d'autres deſſeins. Neanmoins il ſuſpendit la propoſition qu'il vouloit faire au Senat, d'aſſiſter les Eſpagnols de leurs forces pour cette expedition; parce qu'il apprit que les Tepeaques avoient depuis peu de jours percé les frontieres de Tlaſcala, en pillant & détruiſant quelques bourgades de cette Province: & il jugea qu'ils auroient recours à luy par cette même raiſon. En effet le Senat reſolut que l'on châtieroit cette inſolence par la voie des armes; & qu'on tâcheroit d'intereſſer les Eſpagnols en cette guerre, puiſqu'ils étoient également irritez & offenſez de la mort de leurs compagnons. Ainſi ce que Cortez avoit prévû ne manqua pas d'arriver, & il ſe vid en termes d'accorder une grace qu'il devoit demander.

Un autre incident vint encore amener de nouvelles inquietudes. On receut avis de Gualipar, que trois ou quatre Ambaſſadeurs du nouvel Empereur de Mexique étoient arrivez à

la frontiere : qu'ils étoient adressez à la Republique de Tlascala ; & qu'ils n'attendoient que la permission du Senat pour se rendre à la ville. La matiere fut mise en déliberation ; car le cas étoit surprenant, & on ne laissoit pas de reconnoître que toute negociation de la part d'un ennemi dangereux & puissant, doit être écoutée comme une menace envelopée. Neanmoins quoyque les Senateurs s'attendissent que cette Ambassade seroit certainement contre les Espagnols, & qu'ils eussent arrêté constamment, que quelque avantage qu'on leur offrît, il ne devoit point l'emporter sur l'obligation de soûtenir l'interêt de leurs amis : ils conclurent de recevoir les Ambassadeurs, afin de tirer au moins avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des Princes Mexicains n'avoit point encore fourni d'éxemple ; & il est aisé de juger que le consentement de Cortez intervint en cette resolution ; puisque les Ambassadeurs furent conduits publiquement à l'audience, & qu'il n'eut en toute cette affaire, aucun sujet d'accuser les Tlascalteques du moindre défaut de sincerité.

Les Mexicains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat & de gravité. Leurs Tamenes marchoient à la tête en bon ordre, & portoient le present composé de diverses pieces d'or, d'argent, de fines étoffes du païs, de plumes & d'autres curiosités, avec plusieurs charges de sel, qui étoit la marchandise la plus précieuse & la plus recherchée en cette Province. Les Ambassadeurs portoient en leurs mains les marques de paix ; & ils étoient superbement parez & suivis d'un nombreux cortege, tant de leurs amis que de leurs domestiques. Ils croïoient que ce pompeux apareil figuroit la grandeur du Prince qui les avoit envoïez : & en effet, il sert quelque fois à imposer aux esprits par cette vaine ostentation de pouvoir qui éblouït ou divertit les yeux, à dessein de surprendre les oreilles. Les Senateurs les attendirent en leur Tribunal, sans manquer à la courtoisie ni donner dans l'excez des caresses ; mais en hommes délicats sur les droits de la Souveraineté de leur Republique ; & qui à travers leurs civilitez laissoient entrevoir quelques chagrins.

Aprés avoir nommé l'Empereur de Mexique avec toutes les qualitez & de trés-profondes soumissions, les Ambassadeurs firent leur proposition en ces termes. *Qu'il of-*

*froit aux Tlaſcalteques la paix & une alliance perpetuelle entre les deux Nations, le commerce libre & des interêts communs, à condition qu'ils prendroient inceſſamment les armes contre les Eſpagnols : ou qu'ils ſe ſerviroient pour s'en défaire aiſément, de l'imprudence qu'ils avoient eu de venir ſe livrer entre leurs mains.* Ils n'eurent pas le tems d'achever ce raiſonnement; parce qu'ils furent interrompus par un murmure confus, qui devint un aſſez grand bruit, avec des marques d'une indignation qu'on retenoit à peine, & qui enleva bien-tôt toute la gravité de ces Senateurs.

Neanmoins un des plus anciens leur remontra l'indécence de ce procedé, contre l'uſage & la raiſon; & obtint que les Ambaſſadeurs ſeroient renvoïez à leur logis, afin d'y attendre les reſolutions du Senat. Aprés leur ſortie on propoſa l'affaire; & ſans prendre les avis en particulier, toutes les voix concoururent au ſentiment de ceux qui l'avoient déja déclaré un peu indiſcrettement par leurs murmures. Seulement, on polit les termes de ce refus, & la civilité trouva ſa place entre les ſeconds mouvemens de la colere. On conclut donc qu'on nommeroit trois ou quatre Députez qui porteroient la reponſe du Senat aux Ambaſſadeurs. *Qu'on faiſoit une extréme attention à la propoſition de la paix, pourvû qu'elle fût accompagnée de partis raiſonnables & proportionnez à la gloire & à la reputation de l'un & de l'autre Etat. Que les Tlaſcalteques obſervoient religieuſement les loix de l'hoſpitalité; & qu'ils n'étoient point accoûtumez à faire ſervir la confiance d'inſtrument à la mauvaiſe foi qu'ils ſe faiſoient honneur de regarder comme impoſſible, ce qui n'étoit pas permis, & d'aller tout droit à la verité des choſes; puiſqu'ils n'entendoient point l'uſage des prétextes, & ne ſçavoient point donner à la trahiſon un autre nom que le ſien.* On n'eut point d'occaſion d'apprendre la replique des Ambaſſadeurs; parce que du moment qu'ils virent que leur propoſition avoit été malreçûë, ils s'en allerent chargez d'autant de fraïeur, qu'ils avoient apporté de gravité : & on ne jugea pas qu'il fût à propos de les retenir, parce qu'il avoit couru entre le peuple, un bruit qu'ils venoient ſoliciter le Senat contre les Eſpagnols; & on en craignoit quelque ſoulevement, qui allât juſques à offenſer les Privileges de leur caractere, & à ruïner l'attention des Senateurs, au droit des gens.

Quoyque cette intrigue des Mexicains eut été demêlée à la satisfaction des Espagnols, elle ne laissa pas de produire un autre inconvenient qui renouvella leurs inquietudes. Le jeune Xicotencal n'avoit point declaré son sentiment au Senat, & s'étoit laissé emporter au torrent des voix : soit qu'il craignît l'indignation de ses confreres, ou que le respect qu'il avoit pour son pere l'eut retenu. Neanmoins l'occasion de cette Ambassade, luy donna lieu de repandre entre ses amis & ses partisans, le venin dont son cœur étoit rempli sur le sujet de la paix qu'ils proposoient. Ce n'est pas qu'elle fut conforme à son genie, ni à ses interêts; mais il vouloit couvrir de ce pretexte specieux, les honteux mouvemens d'envie qui l'agitoient. *L'Empereur de Mexique*, disoit-il, *dont la puissance formidable nous oblige d'avoir toûjours les armes à la main, & nous retient envelopez dans les desastres d'une continuelle guerre, nous offre maintenant son amitié: & n'y metpoint d'autre prix que la mort des Espagnols. Il ne fait que nous proposer ce que nous devrions déja avoir executé pour nôtre interêt & nôtre conservation; puisque quand nous pardonnerions à ces nouveaux venus, l'intention de détruire absolument nôtre Religion; qui pourra soûtenir: qu'ils ne projettent de renverser nos Loix & la forme de nôtre Gouvernement, pour reduire en Monarchie la venerable Republique des Tlascalteques? Ils prétendent nous assujettir à la cruelle & odieuse domination de leurs Empereurs; & ce joug est si pesant & si rude, que nous ne pouvons le considerer sans larmes, sur le col même de nos ennemis.* Xicotencal ne manquoit ni d'éloquence pour donner à ses passions une apparence de raison, ni de hardiesse pour executer ce qu'elles luy inspiroient: & quoyque plusieurs de ses confidens n'eussent point approuvé son sentiment, & qu'ils eussent essaïé de l'en tirer; comme il passoit pour un brave Soldat, il y avoit lieu de craindre que cette faction ne fît un corps redoutable, en un païs où il suffisoit d'être vaillant pour avoir raison. Neanmoins l'affection qu'on avoit pour les Espagnols étoit si bien établie, que les pratiques de ce mutin n'allerent pas loin sans tomber sous la connoissance des Magistrats. On traita l'affaire au Senat avec toute la reserve requise en une conjoncture de cette importance; & l'aveugle Xicotencal y fut appellé, sans que l'interêt du criminel qui étoit son fils, donnât aucune atteinte à la confiance qu'on avoit

avoit en sa constance & en son integrité.

Ils condamnerent tous cet attentat comme une fureur extravagante d'un esprit mutin, qui vouloit troubler la tranquilité publique, diffamer les decrets du Senat, & ruïner tout le credit de la Nation. Quelques avis allerent à la mort en punition de ce crime ; & l'aveugle fut un de ceux qui appuïerent ce sentiment avec plus de force, décidant de la trahison de son fils en juge desinteressé, & en pere qui sacrifie toutes ses affections à sa patrie.

La constance & la grandeur d'ame de cet ancien Senateur toucherent si vivement les esprits des autres, qu'ils adoucirent à sa consideration la rigueur de la Sentence ; & les avis allerent à punir le coupable en épargnant sa vie. Ils le firent amener au Senat chargé de liens ; & aprés luy avoir fait une severe reprimande sur son insolence, ils luy ôterent le bâton de General, en le privant de l'éxercice & des honneurs de cette charge, avec la ceremonie de le jetter du haut en bas des degrez du Tribunal. La honte de cette dégradation l'obligea au bout de quelques jours, d'avoir recours à Cortez, en luy donnant des témoignages d'une sincere reconciliation. Le General emploïa en sa faveur tout son credit, avec tant de succez, que Xicotencal fut rétabli en sa dignité & aux bonnes graces de son pere ; quoyque la ferocite de son genie le poussât peu de tems aprés à de nouvelles inquietudes qui luy couterent la vie, ainsi qu'on le verra en son lieu. Ces deux incidens auroient pû produire des maux qui menaçoient les Espagnols de leur derniere ruïne : mais la perfidie de Xicotencal ne vint à la connoissance de Cortez, qu'aprés qu'on en eut prevenu les suites & châtié le crime ; & l'intrigue des Ambassadeurs de Mexique, se termina à la satisfaction de ceux qui avoient le moins de confiance en la fidelité des Tlascalteques, qui reçûrent un nouvel eclat de l'une & de l'autre action ; & cette conduite de gens dont les lumieres étoient si bornées, sur ce qu'on nomme politesse, lorsque les Espagnols manquoient de tous les moyens humains pour se soûtenir, parut tenir du miracle ; au moins on la considera alors, comme un de ces effets dont on ne trouve point la raison, lorsqu'on la cherche entre les causes inferieures.

# CHAPITRE III.

*On entre dans la Province de Tepeaca; & aprés avoir vaincu les rebelles, qui étant assistez des Mexicains avoient presenté la bataille aux Espagnols, on prend leur Ville, que l'on fortifie sous le nom de* Segura de la Frontera.

DUrant que le jeune Xicotencal, content de la guerre qu'on alloit faire à Tepeaca, cherchoit, en assemblant les troupes de la Republique, d'effacer par sa diligence, la memoire de sa perfidie; Cortez s'appliquoit à convaincre ses Soldats, de la necessité indispensable de châtier les Indiens de Tepeaca; en leur representant la rebellion de ces traîtres, la mort des Espagnols, & tous les motifs qui pouvoient les exciter à la compassion, ou porter à la vengeance. Neanmoins tous les Espagnols ne convenoient pas de cette necessité; & les gens de Narvaez s'opposerent au dessein du General, avec le plus d'opiniâtreté. Le souvenir des peines qu'ils avoient endurées, leur faisoit souhaiter plus ardemment la douceur du repos. Ils parloient en soûpirant, des cabanes qu'ils possedoient en l'Isle de Cuba; soûtenant que la guerre qu'on alloit faire étoit fort inutile, & qu'on devoit plûtôt se retirer à Vera-Cruz, afin de solliciter les secours de Saint Domingue, & de la Jamaïque, pour revenir avec moins de risque à l'entreprise de Mexique. Ce n'est pas qu'ils eussent dessein de la pousser plus avant; mais ils cherchoient quelque couleur pour s'approcher des bords de la mer, où leurs cris & leur resistance auroient été plus soûtenus. Enfin la hardiesse de ces mutins alla jusques à ce point, qu'ils firent signifier au General une protestation en forme, parée de quelques motifs plus insolens qu'essentiels, & où le pretexte du bien public & du service du Roi, servoient de voile à la crainte, & à la bassesse du cœur.

L'insolence de cet acte piqua Cortez, d'autant plus vive-

ment, qu'elle arrivoit en un tems où les ennemis, qui étoient à Tepeaca, fermoient le chemin de Vera Cruz, qu'il étoit impossible de percer, sans leur faire la guerre que ces mutins refusoient. Il les fit venir en sa presence ; & toute sa moderation luy fut necessaire, pour empêcher qu'il ne s'emportât en cette occasion ; puisque la tollerance, ou la dissimulation d'une injure personnelle, est une vertu dont un esprit bien fait se rend capable, avec quelque difficulté : mais lorsqu'il faut endurer les outrages qu'on fait à la raison, par caprice, ou par brutalité, c'est le plus grand effort de la patience en un homme d'entendement.

Il leur témoigna comme il put ; *Qu'il leur sçavoit quelque gré, du soin qu'ils prenoient de la conservation de l'armée* : & sans s'amuser à leur faire comprendre les raisons qu'il avoit, pour ne pas manquer à l'engagement pris avec les Tlascalteques, & le risque qu'il couroit de perdre leur amitié, en laissant impunie la trahison des Tepeaques ; il emploïa des motifs proportionez à la portée des hommes, que la raison ne touche gueres par ce qu'elle a de meilleur. Il leur remontra seulement ; *Que comme les ennemis s'étoient emparez des défilez de la montagne, il faloit necessairement les combatre, afin de gagner la plaine. Que d'aller seuls à cette expedition, ce seroit perdre les troupes de gaïeté de cœur, ou au moins les hazarder sans raison : mais qu'il n'étoit pas à propos de demander du secours aux Tlascalteques, & même qu'ils n'en accorderoient point, pour une retraite qui les desesperoit. Qu'aussi, aprés avoir soûmis la Province rebelle, & asseuré le chemin ; ce qu'on feroit assisté de toutes les forces de la Republique ; il leur promettoit, sur son honneur & sur sa parole, que tous ceux qui n'auroient pas la volonté de suivre ses étendarts, pourroient se retirer librement, avec son congé.* Il leur persuada ainsi de servir en cette guerre, en leur faisant connoître qu'ils n'étoient pas en état de former d'autres desseins : & dés ce moment, il prit ses mesures pour l'expedition de Tepeaca ; ce qui appaisa pour quelquetems leurs inquietudes.

Cortez choisit jusques à huit mille Tlascalteques des mieux faits, qui formerent diverses troupes à leur maniere, sous des Capitaines dont il avoit éprouvé la valeur au voïage de Mexique. Il laissa à la discretion de son nouvel ami

Xicotencal, de le ſuivre avec le reſte des troupes de la Republique ; & aprés avoir mis ſes gens en bataille, il trouva quatre cens vingt Soldats Eſpagnols, en comptant les Capitaines & ſeize Cavaliers. Les Fantaſſins avoient preſque tous la pique, l'épée & le bouclier. Il y avoit quelques arbalêtes; mais peu d'arquebuſes, faute de poudre, qui les obligea à laiſſer la plus grande partie de ces armes chez Magiſcatzin.

La marche de l'armée fut applaudie, par les acclamations du Peuple. Les Soldats témoignoient tous une joie qui étoit un heureux preſage de la victoire, & qui leur inſpiroit une nouvelle ardeur, par le deſir qu'ils avoient de ſe venger. Ce jour là, on fit alte en un Village des ennemis, à cinq lieuës de Tlaſcala, & trois de Tepeaca, Ville capitale qui donnoit ſon nom à une Province. Les Habitans de ce Village s'enfuirent à la premiere vûe de l'armé ; & les Coureurs ne pûrent attraper que cinq ou ſix Païſans, que les Eſpagnols tâcherent d'apprivoiſer à force de careſſes, malgré le chagrin des Tlaſcalteques, dont la ferocité leur auroit fait un accueil bien different. Au matin, le General les fit venir en ſa preſence, où aprés les avoir aſſurez par quelques preſens, il les fit mettre tous en liberté, en leur ordonnant que pour le bien & l'avantage de toute leur Nation, ils diſſent de ſa part aux Caciques, & aux principaux Miniſtres de Tepeaca : *Qu'il venoit avec cette armée, venger la mort de tant d'Eſpagnols qui avoient été tuez ſur leurs terres, par une infame trahiſon ; & punir leur revolte contre l'obeïſſance qu'ils avoient jurée à ſon Prince. Neanmoins, que s'ils ſe déterminoient à prendre les armes contre les Mexicains, à quoy il les aſſiſteroit de ſes forces, & de celles des Tlaſcalteques, la memoire de ces deux crimes ſeroit effacée par un pardon general ; & qu'il leur rendroit ſon amitié, en leur épargnant les malheurs d'une guerre dont ils étoient juſtement menacez, comme coupables, & qui l'obligeroit à les traiter en ennemis.*

Les Indiens partirent avec cette inſtruction, & même avec des aſſûrances que Marine & Aguilar leur donnerent confidemment ; en ajoûtant à ce que le General avoit dit, quelques conſeils d'ami, & des promeſſes qu'ils ſeroient bien reçûs au retour, encore que la propoſition de la paix n'eût point d'effet. Ils revinrent le jour ſuivant, accompagnez de deux Mexicains, qui paroiſſoient une maniere d'Eſpions envoïez

exprés, afin que les Païſans ne puſſent alterer les termes de la reponſe. Elle fut incivile & inſolente : *Qu'ils ne mandioient point la paix, & qu'ils ne tarderoient point à chercher leurs ennemis à la campagne, afin de les amener enchaînez, aux pieds des Autels de leurs Dieux.* Ils ajoûtoient à ce diſcours d'autres termes injurieux & menaçans, de gens qui comptent ſur le nombre de leurs troupes. Neanmoins Cortez n'étant pas encore ſatisfait, les dépêcha, avec une nouvelle inſtance qu'il donnoit à ſa juſtification. Il proteſtoit, *Que s'ils ne recevoient la paix aux conditions qu'il leur propoſoit, il détruiroit leur Païs par le fer & par le feu, comme une retraite de traitres à ſon Roi ; & qu'ils demeureroient eſclaves des vainqueurs, qui ôteroient la liberté à tous ceux qui ne perdroient point la vie.* Le General fit comprendre cette réponſe aux Envoïez, par les Truchemens, & voulut qu'ils en emportaſſent une copie par écrit. Il ſçavoit bien qu'ils ne la liroient pas ; mais ſon deſſein étoit, qu'aprés avoir entendu le rapport d'une dénonciation ſi ſevere, ces paroles ſans voix tracées ſur le papier, redoublaſſent leur crainte : car l'écriture & l'uſage de la plume ſurprenoit extrémement les Indiens, qui regardoient comme un prodige cet art, par lequel les Eſpagnols ſe parloient & s'entendoient de ſi loin. C'eſt pourquoy Cortez voulut fraper leurs yeux, par ce qui touchoit leur imagination ; ce qui étoit proprement leur inſpirer de la fraïeur par la voie de l'admiration.

Cependant ſon artifice fit alors ſi peu d'effet, que la ſeconde réponſe fut encore plus inſolente que la premiere ; & elle vint au même tems que l'avis de la marche des ennemis, qui s'avançoient avec une diligence extraordinaire. Cortez, qui avoit déja reſolu d'aller les attaquer, mit auſſi-tôt ſes troupes en bataille & en mouvement, ſans s'arrêter à les haranguer ; parce qu'il ſçavoit que les Eſpagnols etoient parfaitement aguerris à cette eſpece de combats, & que les Tlaſcalteques y couroient avec tant d'ardeur, que toute la peine alloit à les retenir.

Les ennemis avoient dreſſé deux ou trois méchantes embuſcades, en des champs couverts de maiz, où la fertilité de cette terre en produit de ſi hauts & de ſi épais, qu'ils auroient pû venir à bout de leur deſſein, s'ils y avoient apporté plus

de précaution: mais on les découvrit de loin, au mouvement causé par l'inquietude naturelle à ces Peuples; & les bateurs d'estrade en donnerent l'avis si à propos, qu'on eut le tems de preparer les armes, & de s'approcher en bon ordre de l'embuscade, avec une tranquillité qui imitoit la negligence.

Le General étendit le front de ses bataillons, autant qu'il étoit necessaire pour éviter d'être envelopé par le grand nombre; & on commença le combat, en chargeant les Mexicains, qui avoient l'avant-garde, & qui se virent attaquez de tous côtez, au moment qu'ils se preparoient à donner sur nôtre arriere-garde. Le premier choc les mit en desordre; & tous ceux qui n'éviterent pas le peril par une promte retraite, furent taillez en pieces. Les Espagnols gagnerent le terrein sans rompre leurs bataillons; & comme les fleches & les dards des Indiens perdoient leur force dans l'épaisseur des canes de maiz, les coups d'épée & de pique firent une grande execution. Les ennemis soûtinrent neanmoins une seconde charge, aprés s'être ralliez, & firent les derniers efforts que le desespoir inspire: mais la victoire ne balança pas long-tems; parce que les Mexicains abandonnerent non-seulement le champ de bataille, mais encore tout le Païs, en cherchant une retraite chez leurs autres alliez. Leur exemple obligea les Tepeaques à fuir avec tant d'effroi, que des Envoïez de leur part vinrent dés le soir-même, offrir de rendre la Ville, & demander quartier, en s'abandonnant à la discretion, ou à la clemence des vainqueurs.

Les ennemis avoient perdu la plus grande partie de leurs troupes en cette occasion, où l'on fit plusieurs prisonniers, & un butin considerable. Les Tlascalteques y combatirent fort vaillamment; & ce qui est plus surprenant, avec tant d'attention aux ordres & à la discipline militaire, qu'ils se maintinrent, sans perdre que deux ou trois hommes. Un cheval fut tué; & quelques Espagnols reçûrent des blessûres si legeres, qu'ils ne quitterent point leurs rangs. Le jour suivant fut celuy de l'entrée dans la Ville, dont tous les Magistrats, & même les Officiers des troupes, vinrent sans armes, comme des criminels, au-devant des Espagnols; le Peuple qui les suivoit témoignant aussi, par son silence & par sa confusion,

qu'ils se reconnoissoient coupables, & qu'ils confessoient leur crime.

En approchant, il se jetterent tous à terre, jusques à la toucher du front ; & il falut que Cortez les rassûrât, afin de leur donner la hardiesse de lever les yeux. Il commanda que les Truchemens publiassent à haute voix le nom du Roi Charles, & un pardon general de sa part ; ce qui rompit les liens de la crainte, en sorte qu'ils commencerent à déclarer leur joie par des cris & des sauts. Le quartier des Tlascalteques fut marqué hors de la Ville ; parce qu'on apprehenda que l'habitude qu'ils avoient de maltraiter leurs ennemis, n'eût plus de force sur leurs esprits, que la soûmission aux ordres qu'ils commençoient à respecter. Cortez se logea dans la Ville, avec les Espagnols ; prenant toutes les précautions que l'occasion demandoit, & qu'il fit continüer jusques à ce qu'il eût reconnu la sincerité de ces Peuples, qui à la verité furent poussez & assistez par les Mexicains, à trahir les Espagnols, & à tout ce qu'ils entreprirent aprés cette action.

Les Habitans de Tepeaca se trouvoient déja si las, & si affligez d'avoir reçû une seconde fois le joug insupportable de la domination des Mexicains, & si bien desabusez de la conduite de ces gens-là, qui étant venus en amis, ne pouvoient s'empêcher d'usurper un pouvoir absolu sur les biens, l'honneur, & la vie même de leurs hôtes, qu'ils firent diverses instances au General, de ne pas abandonner leur Ville ; surquoy il fonda le dessein d'y construire une Forteresse, afin d'assujettir ces Peuples ; quoyqu'il leur fit comprendre que c'étoit à dessein de les proteger. Son principal motif étoit, de s'assûrer le chemin de Vera Cruz ; ce qu'il obtenoit en se rendant maître de ce poste, que la Nature, en le rendant tres-fort, avoit encore disposé à recevoir tous les secours de l'art. On ferma l'enceinte par des remparts de terre soûtenuë de fâcines, dont on composa les murs de la Ville, en coupant le roc en certains endroits où il s'avançoit ; & sur le plus haut de la montagne, on éleva de materiaux plus solides, une espece de Citadelle, qui parut une suffisante retraite contre tous les accidens qui pouvoient arriver, en une guerre telle que les Indiens la pratiquoient.

L'ouvrage fut poussé avec tant de chaleur & tant d'empressement de la part des Habitans de Tepeaca, & de leurs voisins, qu'il fut achevé & mis en défense en peu de jours. Le General commit quelques Soldats Espagnols à la garde de cette Place, qu'il nomma *Segura de la Frontera*, & qui fut la seconde Ville peuplée dans l'Empire de Mexique.

Avant que d'éxecuter ce dessein, Cortez s'étoit débarrassé de tous les prisonniers Mexicains & Tepeaques qu'on avoit faits au dernier combat, en donnant ordre qu'ils fussent conduits à Tlascala, avec beaucoup de soin; parce qu'on commençoit à les considerer comme des meubles de prix, par l'usage qui s'étoit alors introduit en ce Païs là, de les mettre aux fers, & de les vendre comme des esclaves. Cet abus contre les droits de l'humanité, avoit commencé par les Isles, où on pratiquoit cette espece de châtiment, à dessein d'épouvanter les Indiens rebelles: mais en cette rencontre l'éxemple ne sert de rien à la justification, puisque celuy qui suit un coupable ne fait que multiplier son crime; & quelque motif qu'on ait eu de le commettre une premiere fois, limitation en est toûjours condamnable, comme une rechute.

Un si grand desordre n'alla pas loin sans être condamné, & sans qu'on y apportât le remede necessaire; quoyqu'il eût paru devant l'Empereur, armé de toutes les raisons qui peuvent justifier l'esclavage entre les Chrêtiens. Ce point fut agité par de longues disputes, de vive voix & par écrit: cependant le Prince, par le mouvement d'une ame veritablement Roïale, laissant aux Theologiens le soin d'accorder leurs controverses, ordonna que les Indiens seroient mis en liberté, quand les loix de la guerre le permettroient; & cependant, qu'ils seroient traitez en prisonniers de guerre, & non pas en esclaves: Heroïque decision, que la prudence partageoit avec la pieté; parce que la bonne politique ne souffroit pas qu'on diminuât le nombre des Vassaux, pour augmenter celuy des Esclaves; & que la Religion n'enseigne point à décrier par le foüet & la chaîne, l'autorité de la raison.

CHAP.

## CHAPITRE IV.

*Cortez envoie plusieurs Capitaines, pour reduire ou châtier les Villes revoltées, & marche en personne vers celle de Guacachula, contre une armée de Mexicains, qui défendoient leurs frontieres de ce côté-là.*

PEu de tems aprés que les Espagnols eurent établi leurs logemens à Tepeaca, Xicotencal arriva, suivi de ses troupes, qui, selon quelques Auteurs, alloient jusques à cinquante mille hommes. Il étoit important de les mettre en action, afin de rassûrer les Tepeaques, à qui ce grand nombre donnoit beaucoup d'inquietude : & le General sçachant que trois ou quatre Bourgs de cette Province soûlevez par les Mexicains, étoient encore hors de l'obeïssance, y envoïa des Capitaines, accompagnez chacun de vingt ou trente Espagnols, & d'une forte troupe de Tlascalteques ; afin d'essaïer de reduire ces Indiens par les voies de la douceur, ou de châtier leur obstination par la rigueur des armes. On trouva par tout de la resistance ; & la force obtint par tout ce que la douceur avoit manqué, sans perdre un seul homme. Les Capitaines victorieux revinrent, aprés avoir soûmis ces Indiens, & terriblement écarté les Mexicains, qui se voïant batus de toutes parts, s'enfuirent de l'autre côte des montagnes. Le butin qu'on gagna à la poursuite des ennemis, & dans les lieux qu'on força, fut tres-riche, & abondant en toute maniere. Le nombre des prisonniers excedoit celuy des vainqueurs ; & l'on a dit qu'il montoit à douze mille en la seule Bourgade de Tecamalchalec, où on songea un peu à tenir la main, pour châtier les Habitans, parce que c'étoit le lieu où on avoit tué plusieurs Espagnols en trahison. On ne les nommoit déja plus prisonniers, mais captifs ; jusques à ce qu'etant mis en vente, ils perdoient ce nom, afin de passer en un esclavage personnel, en recevant sur le visage la cruelle marque d'une miserable servitude.

En ce tems-là, ſuivant les connoiſſances qu'on en reçut depuis, l'Empereur qui avoit ſuccedé à Motezuma étoit mort. On a dit qu'il ſe nommoit Queſlavaca, Seigneur d'Iztacpalapa. Les Electeurs s'aſſemblerent, & donnerent leurs ſuffrages au couſin ou gendre de Motezuma, appellé Quatimozin, qui fut couronné & inveſti de l'Empire avec les ceremonies ordinaires. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq ans, d'un eſprit vif, & ſi appliqué, que contre les maximes de ſon predeceſſeur, il ſe donna tout entier au ſoin des affaires, voulant faire connoître d'abord l'effet d'une autorité ſouveraine, lorſqu'elle paſſe en des mains qui ſçavent en bien uſer. Il apprit ce que les Eſpagnols avoient fait en la Province de Tepeaca; & penetrant par ſes lumieres dans les deſſeins qu'ils pouvoient former, aprés la reünion des Tlaſcalteques, & des autres Peuples voiſins de leur Province, il entra en cette eſpece de crainte que la raiſon inſpire, & qui regle les reſolutions de la prudence.

Ce Prince prit d'abord des meſures bien concertées, qui donnerent une grande reputation aux commencemens de ſon Regne. Il anima les Soldats par des récompenſes; & par pluſieurs privileges, il gagna l'amitié des Peuples, en les déchargeant de toute ſorte d'impôts, pour tout le tems que la guerre dureroit; & il établit un nouvel empire ſur le cœur des Nobles, par une familiarité majeſtueuſe, qui temperoit l'excez de cette adoration dont ſes predeceſſeurs avoient pretendu relever le reſpect qui leur étoit dû. Il n'épargna point les preſens & les graces aux Caciques de la frontiere, en les exhortant à la fidelité, & à la défenſe de leur propre Païs: & afin qu'ils n'euſſent pas lieu de ſe plaindre qu'il les chargeoit de tout le poids de la guerre, il envoïa une armée de trente mille hommes, pour échaufer & ſoûtenir leurs milices. Aprés une politique ſi juſte & ſi rafinée, les envieux de la gloire de nôtre Nation n'auront-ils point de honte de ſoûtenir qu'on avoit afaire à des bêtes brutes, qui ne s'aſſembloient que pour ceder à l'artifice & aux ruſes, & non pas à la valeur & à la conſtance de ceux qui les attaquoient?

Cortez apprit que cette armée s'aſſembloit vers la frontiere; & il n'en douta plus, lorſqu'il vid deux ou trois Nobles Indiens envoïez par le Cacique de Guacachula, Ville guerriere

& fort peuplée, sur le chemin de Mexique, & que le nouvel Empereur consideroit comme un des remparts de son Empire. Ils venoient demander du secours contre les Mexicains: ils se plaignoient de leur orgueil & de leurs violences ; & ils offroient de prendre les armes contre eux, du moment que l'armée des Espagnols paroîtroit à la vûë de leurs murailles. Ils montroient la facilité & la justice de cette entreprise, en disant que leur Cacique devoit être secouru, comme Vassal de nôtre Prince ; puisqu'il étoit un de ceux qui luy avoient voüé leurs services, en l'assemblée des Nobles qui s'étoit faite sous le Regne & par les ordres de Motezuma. Le General leur demanda quel étoit le nombre des troupes que les ennemis avoient en ce quartier-là ; & ils répondirent qu'il alloit à vingt mille hommes autour de leur Ville, & qu'il y en avoit encore environ dix mille à une autre Ville nommée Izucan, éloignée de quatre lieuës: mais que Guacachula, & quelques autres Places qui en relevoient, fourniroient une troupe considerable de Soldats braves & animez, qui ne demandoient que cette occasion de combatre leurs ennemis. Cortez les éxamina avec soin, par differentes questions qu'il leur fit, à dessein de penetrer l'intention de leur Cacique ; & ils répondirent si à propos, qu'ils le laisserent assez persuadé que leur proposition étoit faite avec sincerité : & quand il luy seroit resté quelque soupçon, il l'auroit dissimulé ; parce qu'encore qu'il n'eût pas été assûré du succez de ce traité, il se voïoit dans la necessité de chasser les ennemis de cette frontiere, & de soûmettre ces Villes, avant que d'entreprendre de leur accorder la protection.

Le General s'attacha donc à cette entreprise avec tant d'ardeur, que dés le même jour, il forma une armée d'environ trois cens Espagnols, douze ou treize Cavaliers, & plus de trente mille Tlascalteques, sous le commandement du Mestre de Camp Christophle d'Olid ; & le projet étoit alors suivi de si prés de l'execution, que ce Capitaine marcha dés le matin du jour suivant, emmenant avec soi les Envoïez de Guacachula. L'ordre étoit de s'approcher le plus prés qu'il pourroit de la Ville, sans hazarder rien: & en cas qu'il y eût lieu de soupçonner quelque trahison, de ne point attaquer la Place ; mais de tenter de batre les troupes de Mexique, en les attendant en quelque poste avantageux.

Les Soldats marchoient avec joie & fort animez, à cette expedition, lorſqu'à ſix lieuës de Tepeaca, & preſque autant de Guacachula, l'armée aïant fait alte, il courut un bruit que l'Empereur de Mexique venoit en perſonne au ſecours de ces Villes avec toutes ſes forces. Les Païſans le publioient ainſi, ſans que cela parût avoir aucun fondement: neanmoins les gens de Narvaez ajoûterent une pleine foi à ce rapport, & l'amplifierent, ſans écouter ni la raiſon, ni les ordres de la guerre. Ils blâmoient hautement l'expedition, en proteſtant qu'ils n'iroient pas plus loin, avec ſi peu de reſpect, qu'Olid offenſé de leur procedé, leur dit fierement, qu'ils pouvoient s'en aller; mais qu'il ne leur répondoit pas des chagrins de Cortez, puiſque la honte & l'infamie de leur retraite les touchoient ſi peu: & au même-tems qu'il alloit continuer la marche ſans eux, un nouvel accident vint mettre au moins en compromis le ſuccez de cette entrepriſe, s'il ne donna point quelque rude atteinte à la conſtance du Commandant.

On vid deſcendre du haut des montagnes voiſines, des troupes d'Indiens armez, qui s'avançoient avec une diligence extraordinaire, & obligerent le Commandant à mettre ſon armée en bataille, ſur ce qu'il crut que les Mexicains venoient l'attaquer; ſuivant en cela les loix de la guerre, puiſqu'un excez de prévoïance n'a jamais fait de tort aux armées: mais quelques Cavaliers qu'il avoit détachez pour reconnoître ces troupes, revinrent luy donner avis qu'elles étoient commandées par le Cacique de Guacozingo, accompagné de quelques autres Caciques ſes alliez, qui venoient au ſecours des Eſpagnols contre les Mexicains, dont l'armée avoit ravagé leurs frontieres, & menaçoit leurs Etats. Olid leur manda de faire alte, & que les ſeuls Caciques vinſſent le trouver, ce qu'ils firent auſſi-tôt: neanmoins, ce qui devoit donner de la joie & de la confiance, fit un contraire effet; parce qu'il courut parmi nos Soldats un bruit, qui commença par les Tlaſcalteques, & paſſa bien-tôt juſques aux Eſpagnols. Les uns & les autres diſoient que c'etoit une imprudence de ſe fier à ces troupes, dont l'amitié étoit feinte & trompeuſe; & que les Mexicains les envoïoient, à deſſein de charger les Eſpagnols en trahiſon durant le combat. Olid entra trop le-

gerement dans les mêmes soupçons, qui l'obligerent à faire arrêter les Caciques, & à les envoïer à l'heure même à Tepeaca, afin que Cortez decidât de leur destinée; hazardant par cette action precipitée, de faire naître un trouble dangereux entre les troupes qu'il conduisoit, & celles des Indiens qui venoient effectivement le secourir comme amis. Ils demeurerent neanmoins, malgré ce témoignage injurieux de la défiance du Commandant, au poste où ils se trouvoient, avec cette consolation, qu'on remettoit au General à juger de la sincerité de leurs intentions; & les nôtres n'oserent les inquieter, jusques à ce qu'ils eussent reçû de nouveaux ordres.

Les Caciques prisonniers arriverent bien-tôt en la presence de Cortez, & se plaignirent modestement du procedé de Christophle d'Olid, en faisant connoître que le traitement fait à leurs personnes ne les mortifioit pas si sensiblement, que l'atteinte qu'on donnoit à leur fidelité. Le General les écouta favorablement, & leur fit ôter les fers, avec toute l'honnêteté qui pouvoit les satisfaire, & regagner leur confiance; parce qu'il trouva en eux le caractere que la verité porte avec soi, lorsqu'elle veut se distinguer de la fourberie. Cependant il vid bien que cette expedition avoit besoin de sa presence, parce que le dégoût entre des Peuples amis & alliez, & les murmures des Soldats, sembloient être des menaces de quelque disgrace. Il se disposa aussi-tôt à ce voïage; & aprés avoir recommandé aux Officiers de Justice le Gouvernement de la nouvelle Ville, il partit avec les Caciques & une petite escorte, avec tant d'ardeur de pousser cette entreprise à bout, qu'il arriva en peu d'heures à l'armée.

La presence du General y ramena la tranquillité; les choses parurent sous d'autres couleurs, & on vid cesser cette tempête qui troubloit les esprits. Cortez ne blâma pas Olid de ce qu'étant si proche il ne l'avoit pas averti de cette nouveauté, mais de ce qu'il avoit fait éclater mal à propos ses défiances, par l'emprisonnement des Caciques: & aprés la jonction des forces de ces Indiens aux siennes, il prit la route de Guacachula, sans s'arrêter; ordonnant que les Envoïez de cette Ville s'avançassent, afin de donner avis à leur Cacique, du mouvement & des forces de l'armée, non pas qu'il eût besoin des offres de ce Cacique, mais afin d'éviter l'em-

barras de traiter en ennemis, des Peuples qu'il vouloit soûmettre & conserver.

Les Mexicains étoient campez de l'autre côté de la Ville; mais au premier avis de leurs sentinelles, ils prirent les armes avec tant de diligence, qu'ils étoient déja en bataille, à dessein de soûtenir un combat à l'abri de la Place, lorsque les Espagnols n'étoient pas encore à la portée du mousquet. Ils firent tête, & vinrent à la charge d'un air si déterminé, qu'il paroissoit qu'on ne dût pas voir si-tôt la décision du combat, si le Cacique de Guacachula n'eût profité de cette occasion d'éprouver sa fidelité, en chargeant les Mexicains à dos, en même-tems qu'on leur tiroit de dessus les murailles; ce qu'il fit avec tant d'ordre & de resolution, qu'en moins de demi-heure, les ennemis furent défaits, en sorte qu'il s'en sauva fort peu, & encore fort blessez.

Cortez prit son logement dans la Ville, avec les Espagnols; & on marqua un quartier hors de l'enceinte, aux Tlascaltèques & aux autres alliez, dont le nombre croissoit à tous momens; car dés que la renommée eut publié que le General marchoit en personne, tous les Caciques alliez accoururent avec leurs troupes, pour servir sous luy; en sorte que suivant ce que Cortez en rapporte luy-même, son armée étoit de plus de six-vingt mille hommes, lorsqu'il arriva à Guacachula. Il remercia le Cacique & ses Indiens, en leur attribuant tout l'honneur de la victoire; & ils s'offrirent à luy pour l'expedition d'Izucan, dans la confiance qu'ils luy seroient necessaires, parce qu'ils avoient une parfaite connoissance du païs, & qu'on pouvoit compter sur leur valeur. Les ennemis, suivant l'avis que le Cacique en avoit donné, tenoient en cette Ville dix mille hômmes de garnison, sans ceux qui s'y étoient jettez aprés la défaite. Les Habitans & les Païsans voisins étoient engagez à se déclarer à toutes risques, ennemis des Espagnols; & la Place, forte par sa situation, avoit de bonnes murailles, & quelques ravelins qui en défendoient les avenuës aux ouvertures de la montagne. Un ruisseau en baignoit le pied; & comme il faloit necessairement le traverser, ils avoient rompu le pont, à dessein de disputer le passage. Toutes ces circonstances suffisoient pour donner de la reputation à cette entreprise, & de l'emploi à toutes les troupes.

Olid conduisoit l'avant-garde, & devoit tenter le passage de la riviere, avec une troupe de Soldats choisis. Il le trouva défendu par la meilleure partie de l'armée des ennemis, qui ne l'empêcha pas de se jetter dans l'eau, & de gagner l'autre bord, en combatant avec une resolution si determinée, & si peu d'égard au danger, que son cheval fut tué, & luy blessé à la cuisse. Les ennemis fuirent dans la Ville, qu'ils pensoient conserver, aïant fait sortir les bouches inutiles, & gardé seulement trois mille Habitans fort resolus, & des vivres pour plusieurs jours. La force des murailles & le nombre des défenseurs frapoient les yeux, & faisoient juger que l'assaut coûteroit bien du sang : mais à peine l'armée eut-elle achevé de passer, & reçû les ordres pour l'attaque, que les cris des ennemis cesserent, & la garnison disparut en un moment. On auroit pû apprehender quelque surprise de la part de leur milice, dont tous les efforts se reduisoient à certains stratagêmes, si on n'avoit découvert au même-tems la fuite des Mexicains, qui se sauvoient en desordre vers les montagnes. Cortez les fit pousser par quelques Compagnies d'Espagnols, & par la plus grande partie des Tlascalteques ; & quoyque l'âpreté des rochers militât pour les ennemis, ils furent rompus en si peu de tems qu'ils n'eurent presque pas le loisir de se défendre.

On trouva dans la Ville une si grande solitude, qu'à peine put-on rencontrer entre les prisonniers trois ou quatre de ses Habitans, dont Cortez se servit pour attirer les autres, en les envoïant dans les bois, où ces miserables s'étoient refugiez, promettre de sa part une entiere abolition, & un traitement favorable à ceux qui reviendroient incessament à leurs maisons. Cette diligence eut un si bon effet, que la Ville fut repeuplée presque par tout dés le même jour, chacun s'empressant à joüir du benefice de la paix. Le General y demeura deux ou trois jours, afin de leur faire perdre toute leur crainte, & de les confirmer dans l'obeïssance, par l'éxemple des Indiens de Guacachula. Au même-tems il donna congé aux troupes des alliez, aprés avoir partagé avec eux le butin gagné en toutes les deux actions ; & il revint à Tepeaca, avec les Espagnols & les Tlascalteques, laissant la frontiere libre & nette, & ces Villes soûmises, ( ce qui luy étoit tres avantageux ) & le

cœur de ces Peuples affectionné aux Espagnols, par l'experience qu'ils faisoient de leur humanité. Cortez avoit encore le plaisir d'avoir ruiné les dispositions du nouvel Empereur de Mexique en ses premiers projets, qu'on observe ordinairement comme des pronostics des nouveaux Regnes, & qui animent ou abatent l'esprit des Sujets, selon la qualité des évenemens.

Bernard Diaz del Castillo ne veut pas que Cortez ait assisté à cette expedition ; & il y a lieu de douter si cet Auteur ne pretend point se consoler ainsi, d'être demeuré luy-même à Segura de la Frontiere, comme il l'avouë un peu auparavant ; ou s'il ne s'est point laissé entraîner, sans y prendre garde, à la passion qu'il a de contredire en tout François Lopez de Gomara : car tous les autres Historiens décrivent cette expedition ainsi que nous l'avons rapportée ; & Cortez même, dans sa lettre à l'Empereur, du trentiéme Octobre 1520. explique les motifs qui l'obligerent à se mettre à la tête de l'armée. On a du regret de trouver en son chemin ces occasions de dédire un Auteur que l'on suit ; mais ç'auroit été une faute de Cortez, indigne de sa prudence, d'avoir negligé de se trouver en personne à une entreprise, où il étoit appellé par le dégoût de ses Soldats, les plaintes de ses alliez, l'insolence des gens de Narvaez, & par le penchant que le Commandant avoit à entrer dans leurs chagrins ; ce qui mettoit en grand hazard une entreprise de cette importance. Diaz nous pardonnera donc : il peut avoir écrit la chose comme il croïoit la sçavoir ; & c'est plûtôt en luy un défaut de memoire, qu'une atteinte à la verité du fait, ou une tache à la vigilance de son General.



CHAP.

## CHAPITRE V.

*Cortez avance les preparatifs dont il avoit besoin pour l'entreprise de Mexique. Il reçoit par hazard un secours de Soldats Espagnols. Il revient à Tlascala, où il trouve que Magiscatzin étoit mort.*

EN arrivant à Tepeaca, qui avoit déja pris le nom de Segura, Cortez reçut l'avis que son cher ami Magiscatzin n'avoit plus que quelques momens à vivre. Cette nouvelle l'affligea tres-sensiblement, parce que les témoignages d'une affection sincere & passionnée qu'il avoit reçûs de la part de ce Senateur, avoient merité de la sienne une amitié reciproque, qu'il luy rendoit par reconnoissance & par inclination. Cortez voulant donc luy en donner des preuves les plus essentielles, dépêcha d'abord le Pere Barthelemi d'Olmedo, afin de luy procurer le secours le plus necessaire à son ame, en essaïant de l'amener à la Foi de l'Eglise Catholique. Lorsque ce Religieux arriva, Magiscatzin, quoyque presque accablé par la force de sa maladie, conservoit encore un jugement libre, & un esprit disposé à recevoir de nouvelles impressions : ce grand nombre de Dieux luy sembloit fort extravagant; & il étoit choqué de la barbarie de leurs sacrifices. Le Christianisme luy paroissoit plus conforme aux loix de l'humanité & de la raison; n'étant, ce semble, dans l'aveuglement, que faute de lumiere, & non pas par le défaut de ses yeux. Le Pere n'eût pas beaucoup de peine à reduire Magiscatzin, qu'il trouva convaincu de son égarement, & penetré du desir d'en être redressé : il ne fut donc question que d'instruire ce Senateur, & de luy faire quelques exhortations, afin d'échaufer sa volonté, & de mettre la tranquillité dans son ame : aprés quoy il demanda le Baptême, avec beaucoup d'empressement; & il le reçut avec une foi pure, emploïant le peu de vie qui luy restoit en de ferventes reflexions sur son bonheur, & à exhorter ses enfans à renoncer

au culte des Idoles, & à rendre une entiere obeïssance à son ami Cortez, en appliquant tous leurs soins à procurer l'avantage & la conservation des Espagnols, comme la leur propre; parce que, suivant les mouvemens qu'il sentoit en son cœur, il étoit persuadé que l'Empire de ce Païs-là, devoit tomber entre leurs mains. Les Auteurs ont traité ce discours de Prophetie; & peut être que Dieu le luy inspiroit, ou que la prudence consommée de cet Indien le faisoit ainsi penetrer dans l'avenir. Ce qu'il y a de constant, est que la docilité qu'il témoigna en ces derniers momens, & une vocation si extraordinaire, furent la récompense que Dieu accorda à ce que Magiscatzin avoit fait en faveur des Chrêtiens; sa providence aïant choisi cet homme pour le principal instrument de tant de ressources, dont ils étoient redevables à la Republique de Tlascala : aussi il avoit un assez grand fond de vertus morales, & tant de capacité pour les affaires, que tous les autres Senateurs recevoient avec respect ses décisions, presque comme des ordres absolus; & il sçavoit fort bien mettre en œuvre cette autorité, avec toute la moderation que l'on doit aux delicatesses de la liberté dans une Republique. Cortez fut touché de sa mort, comme d'une perte qui ne souffroit point de consolation, puisqu'il trouvoit à dire en sa personne, non-seulement un ami à toutes épreuves; mais encore un directeur fidele de ses desseins, dont l'affection & le respect luy avoient acquis le cœur des Tlascalteques : mais le Ciel, qui sembloit prendre le soin de soûtenir ce General dans ses disgraces, les adoucît alors, par un secours qui releva ses esperances.

Un vaisseau de moïenne grandeur vint moüiller à la rade de Saint Jean d'Ulüa : il portoit treize Soldats Espagnols, deux chevaux, & quelques munitions de guerre & de bouche, que Diego Velasquez envoïoit à Pamphile de Narvaez, ne doutant point qu'il ne luy eût déja acquis toutes les conquêtes de la Nouvelle Espagne, & attiré à son parti l'armée de Cortez. Le Commandant de ce vaisseau étoit Pierre de Barba, Gouverneur de la Havane, lorsque Cortez sortit de l'Isle de Cuba : & ce General étoit redevable à l'amitié de Barba, de l'avantage d'être sorti du dernier embarras dont on avoit voulu traverser son expedition. Cortez avoit fait Capitaine de la

Côte Pedro Cavallero, qui n'eut pas plûtôt découvert ce navire, qu'il se jetta dans un esquif, pour aller le reconnoître. Il salüa fort civilement ces Avanturiers, & reconnut d'abord ce qu'ils cherchoient, à la maniere empressée & respectueuse dont Barba s'informa de Narvaez. Cavallero répondit sans hesiter : *Que Narvaez n'étoit pas seulement en parfaite santé, mais que ses affaires étoient en un état à donner de l'admiration. Que tous ces Païs luy étoient soûmis, & que Cortez fuïoit à travers les bois, avec un petit nombre de Soldats qui luy étoient restez.* Si l'on ne peut sauver ce détour du reproche de mensonge, au moins peut-on loüer la presence de l'esprit qui l'imagina, puisqu'il n'en falut pas davantage pour obliger ces Espagnols à mettre pied à terre, avec grande confiance, & pour aller droit à Vera-Cruz, où ils se trouverent arrêtez au nom de Cortez. Cependant Barba ne sçut point trop mauvais gré à Cavallero, de son adresse; parce qu'il n'étoit pas fâché de trouver son ami en une situation si avantageuse.

On les conduisit à Segura, où Cortez celebra, avec un extrême plaisir, cette heureuse avanture, qui augmentoit le nombre de ses Espagnols, avec cette circonstance réjoüissante, qu'il recevoit ce secours des mains de son ennemi. Il caressa fort Pierre de Barba, & il luy donna le commandement d'une Compagnie d'Arbalêtriers, pour marquer la confiance qu'il avoit en son amitié. Il fit aux Soldats quelques presens, qui les engagerent à s'enrôler dans ses troupes, & lût en secret la lettre qui s'adressoit à Narvaez. Velasquez supposant que ce Capitaine étoit le maître absolu de toute sa conquête, luy ordonnoit *de s'y maintenir à toutes risques* ; & pour cet effet il luy promettoit de grands secours. La conclusion de sa dépêche étoit, *Que si Cortez n'étoit pas mort, on le luy envoïât au plûtôt, avec une bonne escorte ; parce qu'il avoit un ordre precis de l'Evêque de Burgos, de le faire amener prisonnier en Espagne.* Cet ordre se seroit tourné en arrêt sans appel, si on avoit laissé l'affaire entre les mains de cet Evêque, ennemi de Cortez : & la passion que ce Ministre marquoit, d'obliger Velasquez, donnoit lieu de craindre qu'il ne voulut faire un exemple éclatant du châtiment de Cortez, en couvrant son ressentiment particulier du pretexte de la justice.

Au bout de huit jours, un autre vaisseau arriva à la rade

d'Ulüa. Il portoit un nouveau ſecours à Narvaez ; & Cavallero s'en ſaiſit encore, avec la même adreſſe. Il y avoit huit Soldats Eſpagnols, une jument, & une quantité conſiderable de toute ſorte d'armes & de munitions, ſous le commandement du Capitaine Rodrigo Moreïon de Lobera. Ils paſſerent tous à Segura, où ils prirent parti dans l'armée, ſuivant l'éxemple des premiers arrivez. Ces ſecours venoient par des voies ſi éloignées de toute ſorte d'apparence, que Cortez les regardoit comme de tres-heureux preſages ; parce qu'il luy ſembloit qu'ils portoient quelque caractere de bonheur, dont il ſe promettoit des ſuites en ſon entrepriſe.

Cependant, il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit en avancer le ſuccez. Il s'étoit promis la conquête de Mexique ; & ce grand nombre d'alliez qui venoient ſe joindre à ſes troupes, le confirmoit en ſa reſolution. Le paſſage du lac étoit la plus grande difficulté ; & cet obſtacle étoit terrible, parce que les Mexicains aïant une fois trouvé l'invention de rompre les ponts des chauſſées, on ne pouvoit plus ſe fier aux ponts volants, qui étoient l'unique précaution qu'on pouvoit prendre, en un tems où l'empreſſement ne permettoit pas de mettre en uſage d'autres expediens plus commodes & plus ſûrs. Enfin Cortez s'arrêta au deſſein de faire conſtruire douze ou treize brigantins capables de reſiſter aux canots des Mexicains, & de conduire ſon armee juſques dans leur Ville-même ; croïant qu'il pourroit faire porter les pieces de ces vaiſſeaux ſans être aſſemblées, ſur les épaules des Tamenes Indiens, juſques aux bords du lac, depuis les montagnes de Tlaſcala, quoyqu'il y eût au moins quinze ou ſeize lieuës d'un chemin tres-rude. L'imagination du General étoit remplie de grandes idées ; & il avoit une averſion naturelle pour ces eſprits bornez, qui trouvent de l'impoſſibilité en tout ce qui leur paroît difficile.

Cortez communiqua ce deſſein à Martin Lopez, dont l'eſprit & l'habileté, luy étoient une grande reſſource en de pareilles occaſions : & voïant que non-ſeulement cet Officier approuvoit le projet, mais encore qu'il promettoit de le faire reüſſir ; il luy ordonna d'aller à Tlaſcala, avec tous les Eſpagnols qui entendoient la charpenterie, & de mettre promtement la main à l'ouvrage, en ſe ſervant auſſi des Indiens

dont il auroit besoin pour couper du bois, & pour le reste de ce qui étoit à leur portée. Cortez donna ordre en même-tems, de faire apporter de Vera-Cruz, la ferrure, les mats, & les autres agrez qui restoient des vaisseaux que l'on avoit coulez à fonds : & comme il avoit observé que ces montagnes produisoient une espece d'arbres qui donnoient de la poix, il les fit ébrancher, & en tira tout le brai, qui luy étoit necessaire à carener ses brigantins.

La poudre manquoit à l'armée : & la penetration du General luy fit encore imaginer le moïen d'en avoir d'une qualité tres-fine, en faisant tirer du soufre, dont les Indiens ignoroient l'usage, de ce Volcan qu'Ordaz avoit reconnu. Il jugea que ce mineral devoit servir d'aliment à la flâme; & quelques Soldats Espagnols, entre lesquels Jean de Laet, nommé Montano, & Mesa Commandant d'artillerie, s'offrirent à tenter cette perilleuse avanture. Ils en revinrent avec une provision de soufre suffisante à fournir abondamment toute la munition aux troupes: & c'est ainsi que les soins du General s'étendoient à tout, & que son activité sembloit luy tenir lieu de délassement.

Aprés qu'il eut pris toutes ces mesures, qui avoient d'abord leur effet, il resolut de retourner à Tlascala, afin de hâter les preparatifs de son expedition : & avant que de partir, il laissa de bonnes instructions au nouveau Conseil de Segura, aprés avoir nommé François d'Orozco pour Commandant de la garnison, qui fut composée de vingt Soldats Espagnols, outre les milices du Païs, qui eurent ordre d'obeïr à ce Capitaine.

La mort de Magiscatzin obligea Cortez à prendre le deüil en entrant à Tlascala, où luy & tous ses Officiers parurent revêtus de casaques noires dessus leurs armes. Ces casaques étoient faites des mantes; & on les avoit fait teindre exprés. L'entrée n'eut aucune autre pompe, que le bon ordre & le silence qu'on fit observer aux Soldats, qui marquoient prendre part à la douleur du General. Le témoignage qu'ils en donnoient fut applaudi par la Noblesse & le Peuple de Tlascala, dont Magiscatzin étoit reveré comme Pere de la Patrie : & quoyqu'on ne puisse douter que le ressentiment de Cortez ne fût tres-sincere, & qu'on l'eût entendu plusieurs fois se

plaindre de cette disgrace, par les justes raisons qu'il avoit de s'en affliger ; neanmoins il est encore vrai-semblable que ce deüil tendoit à flater l'esprit de ces Indiens, & que cette démonstration exterieure avoit une double vûë ; celle de satisfaire à sa douleur, & de donner quelque chose aux applaudissemens du Peuple qui en étoit témoin.

Les Senateurs n'avoient point voulu pourvoir à la Charge de Magiscatzin, qui gouvernoit le principal quartier de la Ville, au nom de la Republique. Ils souhaitoient que Cortez luy choisît un successeur, au moins qu'il confirmât leur choix : & luy, faisant attention sur ce qu'il devoit à la memoire de son ami, nomma le fils aîné de Magiscatzin, & obtint en sa faveur tous les suffrages. C'étoit un jeune homme, fort estimé par sa conduite & par son courage, & si bien né, qu'il entra en cette Charge, sans paroître embarrassé sur tout ce qui en regardoit les fonctions. Il donna même, peu de tems aprés, une preuve éclatante de son bon esprit, en ce qui étoit le plus essentiel, lorqu'il demanda le Baptême, & qu'il le reçut publiquement, en grande ceremonie. Il prit le nom de Dom Laurent de Magiscatzin ; & sa conversion fut l'effet des raisons dont le Pere Olmedo s'étoit servi, pour chasser les tenebres de l'erreur de l'esprit de Magiscatzin. Les serieuses meditations que ce jeune homme fit sur la force de ces raisons, l'amenerent insensiblement à la connoissance & à la detestation de son aveuglement. Le Cacique d'Izucan reçut en même-tems la grace du Baptême : ce jeune Prince étoit venu à Tlascala, revêtu de tous les ornemens de sa nouvelle dignité, à dessein de remercier le General, de ce qu'il avoit decidé en sa faveur un procez, où ses parens luy contestoient la succession de son pere. Cortez étoit alors l'arbitre souverain de tous les Caciques de ces Provinces, & même des particuliers, qui remettoient leurs differens entre ses mains, & qui recevoient ses décisions comme des loix inviolables ; tant ils avoient de respect pour luy, & de confiance en son équité, qui attiroit leur obeïssance.

Le bruit que ces conversions firent dans la Ville, réveilla le vieux Xicotencal, qui ne pouvant s'accommoder des absurditez de l'Idolatrie, avoit neanmoins vieilli dans l'erreur, & se trouvoit en cette lâche & molle disposition, qui ne peut

ſoûtenir la moindre difficulté, ni prendre aucune reſolution ; défauts ordinaires, & preſque naturels à la vieilleſſe. Cependant l'éxemple de Magiſcatzin, dont l'autorité égaloit celle de Xicotencal, & la converſion de ce Senateur à la Foi, aux derniers momens de ſa vie, firent une ſi forte impreſſion ſur l'eſprit de l'aveugle, qu'elles le rendirent capable de recevoir des inſtructions, qui ouvrirent ſon cœur aux veritez de l'Evangile, & à ces vives lumieres qui diſſiperent ſes erreurs ; en ſorte qu'il ſouhaita le Baptême, aprés les avoir deteſtées publiquement. Veritablement il paroît que les maximes de la Foi ne pouvoient s'établir plus à propos en ce Païs-là, au moment de la reduction des Grands & des Sages de la Republique, qui prenoit de leurs conſeils les regles de ſon Gouvernement ; mais ce ſoin fut traverſé par d'autres affaires. Cortez s'appliquoit tout entier aux preparatifs de ſon expedition : le Pere Olmedo n'avoit point de gens qui puſſent l'aſſiſter ; & ils étoient également perſuadez qu'on ne pouvoit traiter avec ſuccez des affaires de la Religion, juſques à ce qu'aïant impoſé le joug au Peuple dominant, on eut établi la paix, qu'ils regardoient comme une diſpoſition neceſſaire à ramener les eſprits des Tlaſcalteques à cette tranquillité qui fraie le chemin à la doctrine de l'Evangile. On laiſſa donc le plus eſſentiel pour une autre-fois : la chaleur des éxemples ſe refroidit, & le culte des Idoles ne ceſſa point. On pouvoit neanmoins tirer quelque fruit de cette favorable ſituation, en ce peu de jours que l'armée demeura à Tlaſcala : mais nous n'apprenons point qu'on ait fait, ni même entrepris quelque autre converſion, en un tems fâcheux, où l'on ne parloit que d'armes & de guerre, dont les ſoins ont accoûtumé d'étouffer tous les autres ; la raiſon n'oſant ſe produire, lorſque la violence de leurs maximes attire toute l'attention.



## CHAPITRE VI.

*De nouveaux ſecours de Soldats Eſpagnols arrivent à l'armée de Cortez. Les gens de Narvaez qui avoient demandé leur congé, retournent à l'Iſle de Cuba. Cortez dreſſe une ſeconde Relation de ſon expedition, & dépêche de nouveaux Envoïez à l'Empereur Charles V.*

CORtez ſe plaignoit de François de Garay, ſur ce que ce Capitaine étant bien informé de l'entrée & du progrez qu'on avoit faits dans l'Empire de Mexique, ne laiſſoit pas de s'y établir du côté de Panuco, où il tâchoit de faire quelque conquête : mais l'étoile du General avoit un ſi heureux aſcendant ſur ſes concurrens, que comme Diego Velaſquez luy avoit fourni des ſecours par les mêmes voies dont il pretendoit le ruiner, & maintenir Narvaez ; ainſi les meſures que Garay avoit priſes pour uſurper quelque partie du Gouvernement de Cortez, tournerent à ſon avantage. On a dit que les vaiſſeaux de Garay furent repouſſez de Panuco, lorſque nôtre armée étoit encore à Zempoala. Ce Capitaine reſolu du ſuivre ſon entrepriſe, dreſſa une nouvelle flotte, commandée par ſes meilleurs Officiers ; mais la ſeconde expedition n'eut pas un meilleur ſuccez. A peine ces Eſpagnols eurent-ils mis pied à terre, qu'ils trouverent une ſi fiere reſiſtance de la part des Indiens, qu'ils furent obligez de regagner leurs navires en deſordre ; & ne ſongeant qu'à fuir le danger, ils firent voile, chacun ſuivant des routes differentes. Ils coururent durant quelques jours au hazard ; & ſans ſçavoir rien du deſſein les uns des autres, ils vinrent tous, preſque au même-tems, aborder à la côte de Vera-Cruz, où ils s'engagerent à ſervir dans l'armée de Cortez, ſans y être pouſſez par aucun autre motif, que par la reputation de ſa valeur.

Ce ſecours fut attribué à une grace du Ciel toute pure : car encore qu'il ſoit veritable que le trouble des Soldats & l'ignorance

rance des Matelots ait pû disperser ces navires, & les abandonner au gré du vent, qui les poussa vers l'endroit où Cortez en avoit besoin. Cependant leur arrivée, si juste & si à propos pour augmenter ses troupes, est un évenement digne d'une particuliere attention ; puisque cette liaison d'incidens si heureusement enchaînez, ne se trouve point, ou au moins se trouve rarement, dans les termes imaginaires de ce qu'on appelle cas fortuit.

Le premier de ces navires étoit commandé par le Capitaine Camargo, & portoit soixante Soldats Espagnols. Celuy qui vint apres étoit mieux armé, & rempli de Soldats plus aguerris, au nombre de cinquante, outre sept chevaux, sous le commandement de Michel Diaz d'Auz, Cavalier Aragonnois, qui se signala en toutes les occasions, avec tant de distinction, que sa seule personne auroit tenu lieu d'un grand secours. Le dernier vaisseau fut celuy du Capitaine Ramirez, qui arriva un peu plus tard, avec plus de quarante Soldats, dix chevaux, & une grande provision d'armes & de munitions. Tous débarquerent sans façon : les premiers, sans attendre les autres, prirent la route de Tlascala ; & sur leur éxemple, les autres firent avec plaisir le même voïage. Les avantures de cette conquête faisoient déja tant de bruit dans les Isles, que les Soldats en étoient enchantez, comme des gens qui se laissent prendre aisément aux idées d'une fortune éclatante.

Ce secours augmenta considerablement le nombre des Espagnols, dont le courage reprit une nouvelle vigueur. Ceux de Cortez recevoient les derniers venus, avec des cris de joie, au lieu de complimens ; & ils s'embrassoient, comme s'ils eussent été amis depuis long-tems, quoyqu'ils n'eussent d'autre liaison, que celle d'être de la même Patrie. Cortez même, oubliant la gravité d'un General, s'abandonna aux transports de sa joie, sans oublier neanmoins de rendre graces au Ciel, en attribuant à Dieu, & à la justice de la cause qu'il soûtenoit, tout ce que ces évenemens avoient de favorable, & de merveilleux.

Cependant ils ne furent point capables de calmer l'inquietude des gens de Narvaez, qui firent de nouvelles instances, afin d'obtenir le congé de retourner en l'Isle de Cuba ; sur-

quoy ils representoient au General, la parole qu'il leur avoit donnée ; & il ne pouvoit nier qu'il ne les eût engagez sous ce pretexte, à l'expedition de Tepeaca. Cortez ne voulut donc point entrer en de nouvelles contestations ; parce qu'il voïoit ses troupes augmentées de Soldats plus aguerris, & mieux disciplinez ; & qu'il n'étoit pas à propos de conduire des libertins & des brailleurs, qui se desoloient aux moindres fatigues, en maudissant l'entreprise : gens pernicieux dans un camp, inutiles dans les occasions, & trompeurs dans les revûës, puisqu'ils passent en montre comme Soldats, sans qu'on en tire aucun service.

Il fit donc publier par tout : *Qûe ceux qui voudroient se retirer en leur Païs, en avoient la liberté ; & qu'on leur fourniroit des vaisseaux, avec tout ce qui leur seroit necessaire.* La plus grande partie des Soldats de Narvaez prit ce parti. L'honneur en retint quelques-uns ; & Bernard Diaz, qui n'a point nommé ceux-ci, en quoy il leur a fait tort, a emploïé sa plume à deshonorer les autres, en rapportant leurs noms ; quoyqu'il parût plus conforme au bon sens, de supprimer la memoire de ceux qui avoient si fort oublié le soin de leur reputation. Ce qu'il devoit marquer est, qu'un de ceux qui tomberent dans cet oubli, fut André de Duero, que l'on a vû si attaché aux interêts de Cortez, en diverses occasions. Quoyqu'on n'ait point publié les motifs de la retraite de cet homme, on peut croire que les pretextes dont il se servit n'étoient pas fort honnêtes, puisqu'on le vid à quelque-tems de-là, faisant beaucoup de bruit à la Cour de l'Empereur, en faveur de Diego Velasquez. S'il y eut quelque sujet effectif de rupture entre Cortez & Duero, la raison devoit être du côté du General ; n'étant pas vrai-semblable qu'elle fût pour un homme qui ne la méprisoit pas moins que sa reputation, en laissant son ami engagé dans une entreprise où le peril & la gloire se trouvoient également partagez, pour se charger d'une commission où il se voïoit obligé à trahir ses propres lumieres, en se rendant esclave de la passion & de l'injustice de Velasquez.

Le General débarrassé de cette troupe de gens inquiets & mutins, qu'Alvarado eut soin de conduire jusques aux vaisseaux, prit alors ses mesures sur le tems qu'il faloit emploïer

à la conſtruction des brigantins, afin d'envoïer ſes ordres aux alliez, pour le jour du départ. Il leur preſcrivit la proviſion d'armes & de vivres qu'ils devoient faire, à proportion de leur nombre ; & aux heures que cette occupation luy laiſſoit, il ſe reſolut d'achever une Relation, où il rapportoit en détail toutes les avantures de ſa conquête, afin d'en rendre compte à l'Empereur. Son deſſein étoit d'équiper un vaiſſeau, & d'envoïer de nouveaux Agens, ſolliciter la dépêche des premiers, dont il n'avoit reçû aucunes nouvelles ; afin d'être au moins informé du tour que cette affaire avoit pris à la Cour d'Eſpagne, dont le ſilence commençoit à le mettre en peine, & à prendre place entre ſes plus grandes inquietudes.

Cortez dreſſa cette Relation en forme de lettre ; & reprenant le plus eſſentiel des dépêches qu'il avoit données aux Capitaines Portocarrero, & Montexo, il faiſoit un détail ſincere de tous ſes avantages, & auſſi de toutes les diſgraces qui luy étoient arrivées, depuis que l'armée étoit partie de Zempoala ; & que par ſes travaux & ſes exploits, elle étoit entrée triomphante dans la Ville capitale : & de-là, juſques au tems où elle avoit été forcée de ſe retirer à Tlaſcala, avec une perte conſiderable. Il marquoit qu'il eſperoit être en état de maintenir ſa conquête, par le nombre des Eſpagnols qui avoient fortifie ſes troupes, & les grandes liaiſons qu'il avoit priſes avec pluſieurs Nations, pour revenir aſſieger Mexique. Il exprimoit avec une noble & genereuſe confiance, l'eſpoir qu'il avoit de reduire à l'obeïſſance de ſa Majeſté, ce nouveau Monde, dont les bornes, du côté du Nord, étoient inconnuës à ceux du Païs-même. Le General étaloit la richeſſe de cet Empire, la fertilité de ſes terres, & l'opulence de ſes Princes. Il mettoit le juſte prix à la valeur & à la conſtance des Eſpagnols, à la fidelité & au zele des Tlaſcalteques : & pour ce qui regardoit ſa perſonne, Cortez s'en tenoit à ce que ſes actions pouvoient en publier ; quoyque ſans s'écarter des bornes d'une honnête modeſtie, il donnât à la reputation de la conquête, quelques traits qui n'effaçoient pas la gloire du Conquerant. Il demandoit une promte juſtice, contre les injuſtes pourſuites de Diego Velaſquez, & de François de Garay ; & il faiſoit de fortes inſtances, afin d'obtenir prom-

tement un ſecours de bons Soldats Eſpagnols, avec des chevaux, des armes, & des munitions de guerre. Il appuïoit encore plus fortement ſur la neceſſité preſſante, d'envoïer des Eccleſiaſtiques & des Religieux d'une vertu connuë & éprouvée, pour aider au Pere Olmedo, à la converſion des Indiens; rapportant qu'on en avoit reduit & baptiſé quelques uns des plus qualifiez, & laiſſé dans l'eſprit des autres quelques lumieres de la verité, qui faiſoient eſperer qu'on en pourroit tirer beaucoup de fruit. C'eſt la ſubſtance de la lettre que Cortez écrivit alors à l'Empereur, informant ſa Majeſté des évenemens, comme ils s'étoient paſſez, ſans oublier aucune circonſtance conſiderable, qu'il exprimoit fort ſincerement, en des termes propres, & même choiſis, ſuivant le genie de ſon ſiecle, dont on ne ſçait ſi les expreſſions ne convenoient pas mieux que celles du nôtre, à ce caractere ſimple & naturel que le ſtile des lettres demande; quoyqu'on ne veüille pas nier qu'il n'y laiſſât couler quelques équivoques aux noms des Provinces & des Villes, qui étant encore nouveaux, ne pouvoient être prononcez éxactement, ni rendus fidelement ſur le papier.

Diaz nous apprend que le General confia ces dépêches aux Capitaines Alonſe de Mendoza, & Diego d'Ordaz: & quoyque Herrera n'ait nommé que le premier, il ne paroît pas vrai-ſemblable que Cortez l'eût envoïé tout ſeul, pour un emploi de cette qualité, où il étoit de la prudence, de prevenir les accidens d'une longue navigation. L'inſtruction qu'il leur donna, écrite de ſa main, portoit qu'avant que de montrer leur commiſſion en Eſpagne, ni déclarer qu'ils vinſſent de ſa part, ils allaſſent voir ſon pere, & les Capitaines qui avoient paſſé en Eſpagne l'année precedente; afin de ſuivre & de pouſſer enſemble la negociation dont ils étoient chargez, ſelon l'état de l'affaire. Il mit entre leurs mains un nouveau preſent pour l'Empereur, compoſé de l'or & des autres raretez qu'on avoit conſervées à Tlaſcala, & de ce qui fut ajoûté par les Soldats, prodigues en cette occaſion, de leur pauvre richeſſe. On y joignit le petit butin acquis aux expeditions de Tepeaca & de Guacachula: preſent moins riche, à la verité, que le precedent; mais plus conſiderable, pour avoir été amaſſé au milieu des diſgraces, & qu'on devoit regarder comme

un reste des pertes dont Cortez faisoit un sincere aveu en sa Relation.

Il jugea qu'il étoit encore à propos que les Tribunaux de Vera-Cruz & de Segura écrivissent à sa Majesté, puisqu'ils representoient les Magistrats en ces deux Villes. Ils demandoient les mêmes assistances, & exposoient que leur devoir les obligeoit d'informer sa Majesté, de quelle importance il étoit de maintenir Hernan Cortez dans la Charge de Capitaine General ; puisque l'avancement d'un si grand ouvrage étant dû à sa valeur & à sa conduite, il seroit difficile de trouver une autre tête, & d'autres mains capables de luy donner sa derniere perfection : surquoy ils exprimoient ingenûment leurs pensées, & ce qu'ils jugeoient être le plus avantageux en cette conjoncture. Diaz écrit que Cortez vid leurs lettres ; voulant peut-être insinuer que cette sollicitation en sa faveur étoit mandiée. Il est probable que ces lettres ne furent point envoïées sans la participation du General ; mais il est encore plus certain qu'elles contenoient des veritez, qui n'avoient pas besoin du secours de la flaterie, ou de l'éxageration. Diaz se plaint encore, de ce qu'on ne permit pas aux Soldats d'écrire à part, au nom de tout le corps. Ce n'est pas qu'il eût d'autres sentimens sur ce sujet, que ceux des Tribunaux ; il en convient, & le repete en plus d'un endroit : mais comme il s'agissoit de conserver leur General, il auroit bien voulu se faire un merite de son avis entre les autres, & se distinguer en cela, comme il se distinguoit effectivement dans les combats. Si ces mouvemens d'ambition pour la gloire approchent du vice, on doit le pardonner à ceux qui se sentent du merite ; & ce vice, entre les gens de guerre, ressemble fort à la vertu.

Ordaz & Mendoza partirent sur un des vaisseaux qui étoient arrivez depuis peu, avec toutes les provisions necessaires à un tel voïage. Le General resolut encore d'envoïer les Capitaines Alonse d'Avila & François Alvarez Chico, aux Religieux de saint Jerôme qui presidoient à l'Audience Roïale de Saint Domingue, unique alors en tous ces Païs-là, & dont la Jurisdiction étoit Souveraine sur le ressort des autres Isles, & des nouvelles découvertes en Terre-

ferme. Il leur faisoit part de tous les Memoires qu'il avoit envoïez à l'Empereur ; aprés quoy il leur demandoit quelques secours plus promts pour l'entreprise où il se trouvoit engagé, & contre les vexations de Velasquez & de Garay. Quoyque ces Ministres fussent convaincus de la justice des raisons de Cortez, & qu'ils admirassent sa valeur & sa constance ; neanmoins l'Isle de Saint Domingue n'étoit pas alors en état de partager le peu de forces & de provisions qui luy restoient. Les Religieux approuverent donc tout ce que le General avoit fait : ils offrirent d'appuïer auprés de l'Empereur, la justice de ses pretentions, & de solliciter les secours necessaires à une entreprise si importante, & si avancée ; prenant sur eux le soin de reprimer les deux concurrens de Cortez, par des ordres pressans & redoublez. C'est en ce sens que ces Ministres répondirent à ses lettres ; & les Envoïez revinrent bien-tôt, plus chargez de belles paroles, que d'effets. Mais avant que de passer au recit des derniers exploits de cette conquête, & durant qu'on travaille avec ardeur à la construction des brigantins, il est à propos de revenir aux premiers Envoïez de Cortez, & à l'état de son affaire à la Cour de l'Empereur, puisqu'on doit souhaiter d'en avoir quelque connoissance ; cette espece de digression étant de celles qui sont necessaires, & permises aux Historiens ; & qui sans gâter la proportion d'un ouvrage, contribuent à sa perfection.



## CHAPITRE VII.

*Les Envoïez de Cortez arrivent en Espagne, & passent à Medellin, où ils demeurent jusques à ce que les troubles de l'Etat étant cessez, ils puissent se rendre à la Cour, où ils obtiennent la recusation de l'Evêque de Burgos.*

NOus avons laissé Martin Cortez avec les deux premiers Envoïez de son fils, Portocarrero & Montexo, dans le miserable exercice de suivre la Cour des Gouverneurs, & d'embarrasser l'antichambre des Ministres, si éloignez d'être admis à leur audience, que sans oser prendre la hardiesse de les importuner par des requêtes, ils se presentoient seulement dans la foule, sur leur passage, trop heureux d'en recevoir quelque coup d'œil jetté au hazard : ressource infortunée des Solliciteurs disgraciez, qui aïant la raison pour eux, apprehendent de la détruire, en la produisant mal a propos. L'Empereur les avoit écoutez favorablement, ainsi qu'on l'a dit : & quoyqu'il eût du dégoût de l'insolence & des attentats de quelques Villes d'Espagne, qui tâchoient de rompre son voïage en Allemagne, par des protestations peu respectueuses, & qui avoient l'air de menaces ; il prit neanmoins le tems de s'informer, avec une particuliere attention, de ce qui s'étoit fait en la Nouvelle Espagne, & d'établir quelque fondement sur ce qu'on pouvoit se promettre de cette entreprise. Il voulut s'instruire de tout, sans dédaigner de faire des questions sur plusieurs choses ; la Majesté Roïale ne perdant rien de son lustre, à tirer quelque-fois de ses Sujets, des lumieres qui l'éclaircissent du fond d'une affaire, les Souverains ne devant pas toûjours entrer pleins de doutes dans leur Conseil. L'Empereur penetra d'abord, tout ce qu'on devoit se promettre de ces admirables commencemens : & l'idée qu'il se forma du merite de Cortez, luy parut digne de son estime ; sa Majesté aïant une inclination naturelle pour les hommes extraordinaires.

Les affaires de l'Etat, & le voïage de l'Empereur, qui pressoit, ne luy permirent pas de s'arrêter à quelque resolution déterminée, sur un sujet où il rencontroit tant de contradictions, tant de la part des Agens de Velasquez, que de celle des Ministres qui appuïoient les sollicitations de ces Agens, ou donnoient un mauvais tour aux raisons de Cortez; neanmoins, le jour que l'Empereur s'embarqua, qui fut le quinze de May 1520. il recommanda particulierement cette affaire au Cardinal Adrien, Gouverneur du Roïaume en son absence. Ce Cardinal souhaitoit fort sincerement le bon droit de Cortez: mais comme les informations surquoy il devoit se regler, venoient du Conseil des Indes, où l'autorité & la passion du President Evêque de Burgos, emportoient toutes les voix; le Cardinal se trouvoit dans un embarras, où il ne luy étoit pas aisé de suivre son penchant pour se determiner, lorsqu'on luy presentoit les raisons de Velasquez couvertes du voile de la justice, & les exploits de Cortez décriez sous le nom de rebellion.

Le tems luy manqua, lorsqu'il luy étoit le plus necessaire, pour découvrir & éxaminer la verité; & il attira les soins du Ministre sur d'autres mouvemens bien plus fâcheux, & de la derniere importance. Quelques Villes s'émûrent, sous pretexte de corriger ce qu'ils appelloient les desordres du Gouvernement; & elles en trouverent d'autres, qui voulurent bien se perdre avec elles, sans faire reflexion sur les malheurs où un si pernicieux éxemple pouvoit les entraîner. Elles ressentoient toutes l'absence de leur Souverain, comme le plus grand des maux: & quelques-uns croïant luy rendre service, & ne point sortir des termes de l'obeïssance, prenoient ces transports d'un faux zele, pour des preuves de respect & de devoir.

Le Peuple voulut soûtenir ses premiers crimes, par la voie des armes; & quelques Gentilshommes se dégraderent jusques à prendre part à cette extravagance, faute de lumiere: défaut qui corrompt ordinairement les bons sentimens que la noblesse du sang inspire. Les grands Seigneurs & les Ministres embrasserent le bon parti, au peril de leur vie. Enfin tout le Roïaume s'ébranla; & il s'en falut peu, que l'autorité souveraine ne fût usurpée par ces factions, que l'Histoire à

nommees

nommées Communautez, sans qu'on en puisse découvrir la raison; puisque la plainte ne fut point commune, en un Etat où plusieurs Villes, & presque toute la Noblesse, soûtenoient le parti du Roi : cependant les rebelles donnerent ce nom à leur insolence; & le titre dont ils honnoroient leur revolte, a trouvé grace auprés de la posterité.

La relation de ces mouvemens n'est pas de nôtre sujet, qui neanmoins nous obligeoit à les toucher en passant, comme une des causes qui arrêterent les bonnes intentions du Cardinal, & qui traverserent la negociation des Envoïez de Cortez. Veritablement la saison n'étoit pas propre à former de nouvelles entreprises, lorsque le Gouverneur & les Ministres étoient si appliquez à remedier aux maux qui affligeoient le dedans de l'Etat, que les soins du dehors ne pouvoient les toucher. Ainsi Martin Cortez & ses Compagnons voïant le peu de fruit qu'ils tiroient de leurs sollicitations, & le desordre des affaires generales, se retirerent à Medellin, resolus de laisser passer la tempête, & d'attendre le retour de l'Empereur, qui avoit compris leurs raisons, & témoigné qu'il seroit favorable à la justice de leurs pretentions. Ils virent bien que son autorité leur étoit necessaire pour surmonter les oppositions formées par l'Evêque de Burgos, & les autres embarras qui naissoient de l'état present des affaires.

Ordaz & Mendoza arriverent alors à Seville aprés avoir fait heureusement leur voïage; & sans se découvrir, ni parler de leur commission, ils s'informerent adroitement de ce qui se passoit sur ce sujet. Cette précaution leur valut la liberté, puisqu'ils apprirent avec une extrême surprise, que les Juges de la Contratation avoient un ordre exprés de l'Evêque, d'empêcher le passage, & de se saisir de tous ceux qui viendroient de la Nouvelle Espagne de la part de Cortez, aprés avoir arrêté l'or, & les autres marchandises, qui seroient pour leur compte, ou pour celuy de leurs amis. Ordaz & Mendoza ne songerent qu'à mettre leurs personnes en sûreté, & se trouverent trop heureux de sauver seulement les dépêches & les lettres qu'ils portoient; laissant le present & le reste entre les mains de ces Juges, & à la discretion de l'Evêque de Burgos.

Ils sortirent de Seville avec beaucoup de crainte d'être connus & arrêtez, voulant aller droit à la Cour, chercher Martin

Cortez, & les premiers Envoïez ; afin d'en tirer des lumieres sur la conduite qu'ils devoient tenir conformément à leur instruction : mais aïant appris en chemin, que Cortez & ses amis s'étoient retirez à Medellin, ils se rendirent en cette Ville, où leur arrivée fut celebrée, avec toute la joie que des nouvelles si surprenantes pouvoient inspirer. Ils délibererent s'il étoit à propos de porter les dépêches de Cortez au Cardinal Gouverneur, afin de le prevenir sur des connoissances si importantes : neanmoins, la consideration des troubles qui agitoient le Roïaume, leur fit comprendre le peu de fruit qu'ils tireroient d'une diligence qui demandoit de l'attention pour des affaires éloignées, & qui regardoient l'augmentation, & non pas le salut de l'Etat. Ainsi ils resolurent de garder leur retraite, jusques à ce qu'on eût vû la fin de ces mouvemens, & que le devoir des Ministres leur permît de partager leurs soins.

Les troubles de la Province de Castille s'augmentoient tous les jours : les mutins ne se contentant pas de soûtenir leur revolte, poussoient l'insolence jusques à desoler le plat-païs par des courses, & à assieger les Villes qui conservoient leur fidelité. La tolerance qu'on avoit pour eux, sembloit les exciter, & leur donner l'ambition de se rendre agresseurs. D'abord on avoit resolu de les ramener par la douceur & par la patience : mais la violence du mal ne s'accommodoit pas de ces remedes doux, dont l'operation étoit trop lente ; d'autant plus, que les rebelles s'imaginoient avoir pour eux la force & la justice. Ils ne manquoient pas d'Ecclesiastiques, qui sans faire aucune reflexion sur leur devoir, faisoient de la Chaire une école de sedition, pour maintenir les Peuples dans l'opiniâtreté, en leur persuadant qu'il y alloit du service de Dieu & de celuy du Roi, de corriger les abus de l'Etat. Enfin les Grands, & presque tous les Nobles, se virent obligez à prendre les armes ; afin de rendre à la Justice l'autorité qu'elle doit avoir, & d'animer les Villes qui tenoient pour l'Empereur : & quoyque les revoltez eussent assez de temerité pour former un corps, & pour mesurer leurs armes avec ceux qu'ils appelloient leurs ennemis, deux rencontres où ils perdirent beaucoup de monde, avec toute leur reputation, & le suplice de quatre des principaux auteurs de la revolte, abatirent

leur orgueil, & dissiperent leurs forces. Les plus sages, ou les moins emportez, prirent le parti de se mettre à couvert : les Villes rentrerent dans l'obeïssance, le tumulte cessa, & la consideration du devoir revint dans les esprits, suivant la destinée des émotions populaires, qui se soûlevent & se calment avec la même facilité.

L'avis qu'on reçut en même-tems, du retour de l'Empereur, fut d'une grande consequence pour retablir la tranquillité. Ce Prince, par toutes ses lettres, assûroit qu'il avoit resolu de laisser les autres affaires, pour courir aux lieux où les besoins de son Roïaume demandoient sa presence. Cette assûrance acheva de remettre toutes choses dans l'ordre : & Martin Cortez trouvant cette conjoncture propre à renouveller ses sollicitations, partit aussi-tôt avec les quatre Envoïez de son fils, & se rendit à la Cour, où aprés quelques remises, ils obtinrent enfin une audience particuliere du Cardinal Gouverneur. Ils l'instruisirent en gros de l'état où la conquête de Mexique se trouvoit alors, remettant le détail aux lettres de Cortez, qu'ils luy presenterent. Ils luy produisirent les ordres qu'on avoit donnez à Seville, contre leur liberté, & celle de tous les Agens qui viendroiént de Mexique ; appuïant sur la saisie des joïaux, & des autres pieces qui composoient le present destiné à l'Empereur: ce qui leur fit naître l'occasion d'exposer le sujet qu'ils avoient de se défier de l'Evêque de Burgos ; surquoy ils demanderent au Cardinal la permission de recuser ce Juge, suivant les loix de la Justice ordinaire; offrant de prouver les causes de cette recusation, en se soûmettant aux peines d'une temeraire contestation. Le Cardinal les écouta avec beaucoup d'application. Il parut touché de leurs disgraces ; & il les en consola, par des promesses de leur donner une promte expedition. Les ordres donnez à Seville, & la saisie, luy déplûrent d'autant plus, que tout cela s'étoit fait sans son aveu. Ainsi il répondit à la requête des Envoïez de Cortez , contre l'Evêque, qu'ils pouvoient le pousser en Justice, ainsi qu'ils le jugeroient à propos ; & que pour luy, il prendroit sur son compte le soin de les défendre, contre les violences qu'ils pourroient apprehender dans le cours de ce procez. C'étoit leur en dire assez pour les animer à se jetter dans un peril aussi redoutable, qu'est celuy

de plaider contre une personne armée d'une grande autorité: entreprise où l'on est, pour ainsi dire, obligé à parler de bas en-haut, & où la crainte ôte beaucoup de force à la raison.

Cet heureux début leur donna le courage de recuser le President du Conseil des Indes, dans son propre Tribunal. Ils produisirent leurs raisons écrites, avec toute la moderation necessaire pour ne point offenser le respect : mais ces raisons étoient si fortes & si connuës des autres Juges, qu'ils n'oserent les rejetter par un déni de justice, en une affaire de cette qualité, particulierement sur le bruit qui couroit alors, du retour de l'Empereur, applaudi par tous ceux qui n'avoient point sujet de craindre sa presence, & qui aïant porté le calme dans tous les esprits, répandoit encore des influences de circonspection sur celuy de tous les Ministres. Diaz, & ceux qui l'ont suivi, touchent un peu trop fortement les motifs de cette recusation. Diaz rapporte ce qu'il a entendu dire, & les autres l'ont copié ; car tous ces motifs ne paroissent pas vrai semblables en la personne d'un Prelat venerable & qualifié. Il est neanmoins constant qu'on en prouva quelques-uns ; comme, le mariage qu'il traitoit alors, de sa niece avec Diego Velasquez ; l'aigreur qu'il avoit marquée en diverses occasions aux Agens de Cortez, qu'il traitoit de rebelle & de traître, lorsque sa prudence cedoit à sa passion Ces preuves jointes aux ordres donnez à Seville, pour arrêter les Envoïez, ( & ce fait, qui étoit public, ne pouvoit être déguisé ) furent jugées suffisantes pour autoriser & faire passer la recusation, aprés une éxacte discussion dans toute la rigueur du droit ; jugement qui fut appuïé de l'avis du Conseil d'Etat, & des conclusions du Cardinal. On ordonna donc que l'Evêque n'entreroit en aucune connoissance des affaires entre Hernan Cortez & Diego Velasquez. On revoqua ses ordres ; les saisies furent levées ; & l'importance de cette entreprise attira toute la consideration des Ministres. Les exploits de Cortez, presque effacez par le décri de sa fidelité, reçûrent les éloges qu'ils meritoient ; & le Cardinal, par plusieurs decrets, recommanda la promte expedition de cette affaire. Il fit même paroître un desir si sincere de l'avancer, qu'aïant reçû en même-tems la nouvelle de son éxaltation au Trône

de saint Pierre, & étant parti peu de jours aprés, pour s'embarquer, il dépêcha encore quelques ordres sur ce sujet; soit que le bon droit de Cortez eût fait cette impression sur son esprit; ou que l'aïant déja rempli des soins de sa dignité, il se crût obligé de lever tous les obstables d'une conquête qui devoit ouvrir le chemin à l'entrée des veritez de l'Evangile, & faciliter la conversion de ces miserables Idolatres: interêts de l'Eglise, dignes d'occuper les premieres reflexions d'un Souverain Pontife.

## CHAPITRE VIII.

### *Ce qui se passa en toute cette affaire, jusques à sa conclusion.*

LE nouveau Pape Adrien sixiéme de ce nom, se trouvoit alors à Victoria, où il étoit allé, afin de donner ordre de plus prés, à secourir les Provinces de Navarre & de Guipuscoa, dont les François ravageoient les frontieres, afin d'entretenir & d'échaufer les troubles de celle de Castille: mais les instances redoublées de Rome, & de toute l'Italie, l'obligerent à partir, aprés avoir reglé tout ce qui regardoit la Charge qu'il avoit éxercée. Peu de tems aprés, l'Empereur vint aborder à la côte de Biscaye; & descendant à Sant Ander, il trouva que les maux dont ses Roïaumes avoient été affligez, commençoient à s'appaiser. La tempête avoit cessé; mais on entendoit encore ce bruit sourd, qui subsiste quelquetems entre le calme & l'agitation: ce qui luy fit comprendre que le châtiment de quelques seditieux exceptez de l'amnistie generale, étoit necessaire pour rétablir l'autorité des Loix, & le repos de ses Peuples. Il trouva encore des restes fâcheux d'un autre mal, qui avoit affligé l'Espagne durant son absence. Les François avoient attaqué le Roïaume de Navarre: & quoyqu'ils eussent été batus en quelques occasions, ils conservoient encore Fontarabie; & il faloit reprendre cette Place, où les ennemis se disposoient à jetter un puissant se-

cours. Mais ces ſoins, & ceux que ſes autres Etats demandoient, en Italie, en Flandres, & en Allemagne, n'empêcherent point l'Empereur de s'appliquer aux affaires de la Nouvelle Eſpagne, pour leſquelles il avoit une particuliere attention. Il accorda une audience aux Envoïez de Cortez : & quoyque les Agens de Velaſquez euſſent en même tems preſenté leur requête, comme ſa Majeſté avoit pris une éxacte connoiſſance du differend, ſur les inſtructions du nouveau Pape, il confirma, par une nouvelle ſentence, la recuſation de l'Evêque de Burgos, & nomma entre ſes Miniſtres, des Commiſſaires qui puſſent terminer enfin cette grande conteſtation. Le Grand Chancelier du Roïaume, Mercure de Gattinare, preſidoit à cette aſſemblée, dont étoient Hernan de Vega Seigneur de Grajal, le Grand Commandeur de Caſtille, le Docteur Laurent Galindez de Carvajal, le Licentié François Vargas Conſeiller & Camerier de ſa Majeſté, & Monſieur de la Roſe, Flamand, & Miniſtre d'Etat. Monſieur de la Chau, que Diaz & Herrera ont joint à ces Miniſtres, ne pouvoit être de ce Conſeil ; puiſqu'il y avoit plus d'un an qu'il étoit mort à Saragoſſe, & que Gattinare avoit ſuccedé à la Charge de Chancelier, vacante par ſa mort. Le choix de perſonnes ſi qualifiées, fit paroître la droiture des intentions de l'Empereur ; puiſqu'il n'avoit point alors de Miniſtres en qui ſa Majeſté eût plus de confiance ; & qu'on ne pouvoit aſſembler un Conſeil, où les bonnes lettres, l'équité & la prudence, fuſſent en un plus haut rang.

On éxamina d'abord tous les memoires dreſſez ſur les lettres & ſur les relations qui avoient été produites au procez ; mais on trouva le fait ſi embarraſſé par les diverſes informations toutes oppoſées, que les Juges crûrent qu'il étoit neceſſaire de faire entrer les Agens des deux partis, afin qu'ils puſſent s'expliquer de vive voix, & rendre raiſon de leur droit à la premiere aſſemblée ; parce qu'ils convenoient tous de finir cette conteſtation, & qu'ils vouloient s'inſtruire clairement de la maniere dont ils ſe juſtifioient des accuſations formées de part & d'autre, & comment ils ſoûtenoient leurs raiſons : afin qu'ils en puſſent tirer la verité toute pure, ſans s'amuſer aux formalitez d'une procedure, dont les chicanes & les diſputes ne ſont le plus ſouvent que de mauvaiſes refuites, dont

on obſcurcit le fond d'une affaire, & qu'on pourroit appeller les détours de la juſtice.

Les Envoïez des deux partis ne manquerent pas de ſe trouver le jour ſuivant au Conſeil, avec leurs Avocats ; & entre ceux de Velaſquez, André de Duero ſe ſignala aſſez mal-à-propos : mais on fut moins ſurpris de le voir alors infidele à ſon ami, ſçachant qu'il avoit déja manqué de fidelité à ſon Maître. On leut les Memoires, ſurquoy on interrogeoit les parties, pour voir comment ils repondoient aux Charges qui reſultoient des differentes informations ; & comment ils juſtifioient leurs plaintes, & les Juges tiroient de leurs réponſes ce qui étoit neceſſaire à décider nettement ſur cette affaire. Enfin au bout de quelques jours d'audiences, les Commiſſaires demeurerent d'accord, qu'il n'étoit pas juſte que Velaſquez s'attribuât l'avantage de la conquête de la Nouvelle Eſpagne, ſans autre titre, que celuy d'avoir fait quelque dépenſe pour cette entrepriſe, & d'avoir nommé Cortez pour la conduire ; puiſque tout ce qu'il pouvoit demander legitimement ſe reduiſoit à ce qu'il y avoit emploïé, en juſtifiant que c'étoit de ſon propre bien, & non pas des effets qui appartenoient au Roi, & dont il avoit la diſpoſition dans l'étenduë de ſon Gouvernement : ſans que la nomination qu'il avoit faite de la perſonne de Cortez, luy pût acquerir aucun droit ſur la gloire, & le profit de cette conquête ; l'acte de la nomination étant ſans force & ſans autorité, ſans la participation des Miniſtres de l'audience Royale, dont il devoit recevoir les ordres. On ajoûta que Velaſquez étoit déchû de ſon pouvoir le jour qu'il avoit revoqué Cortez ; & qu'en ce qui le regardoit, il avoit détruit par cette revocation tout ce qui pouvoit appuïer ſon titre, pour ſe dire le maître de l'expedition, aprés avoir laiſſé Cortez en liberté d'agir, ſuivant ce qu'il jugeoit être le plus avantageux au ſervice de ſa Majeſté : d'autant plus que la plus grande partie des troupes qu'il commandoit, avoient été levées à ſes depens ; & qu'il avoit équipé les vaiſſeaux de ſon argent & de celuy qu'il avoit emprunté de ſes amis.

Ainſi quoyqu'il parut aux yeux de ces Juges ſi ſages & ſi éclairez quelque choſe d'irregulier, ou au moins de peu ſoûmis, dans les premieres démarches de Cortez ; ils crurent neau-

moins, qu'on devoit accorder quelque grace aux justes sujets de plainte qu'on luy avoit donnez, & encore plus aux grands & admirables progrez qui avoient été comme les suites de son indignation ; puisqu'on luy étoit redevable d'une conquête si importante & si peu attenduë, dont les difficultez n'avoient servi qu'à donner de l'éclat à sa valeur, & sur tout à sa fidelité & à l'attachement inviolable qu'il conservoit pour son devoir. Ces considerations obligerent les Juges à conclure que Cortez méritoit d'être maintenu dans le Gouvernement des Païs qu'il avoit conquis : Qu'on devoit l'encourager en luy procurant des secours considerables, afin qu'il fût plus en état de poursuivre une entreprise qu'il avoit si fort avancée ; & ils ne purent s'empêcher de taxer Diego Velasquez d'une ambition dereglée, lors qu'il s'appuïoit sur de si foibles fonmens pour usurper la gloire & le fruit des travaux d'un autre. Ils traiterent encore comme un attentat digne d'une severe correction, la hardiesse qu'il avoit euë d'assembler & d'envoïer une armée contre Cortez ; sans faire aucune reflexion sur les suites qu'un procedé si violent pouvoit avoir ; & en méprisant les défenses qu'il en avoit reçûës de la part des Ministres de l'Audience Roïale de Saint Domingue.

On envoïa ces conclusions à l'Empereur ; & aprés l'approbation de sa Majesté, la Sentence fut prononcée en cette forme. On declaroit Hernan Cortez bon Ministre & fidele vassal de sa Majesté. On honoroit des mêmes qualitez les Capitaines & les Soldats qui l'avoient accompagné : & on imposoit un silence perpetuel à Diego Velasquez, sur la conquête de la Nouvelle Espagne ; lüy ordonnant sous peine de punition, de n'y apporter aucun obstacle, soit par luy même, ou par quelqu'un qui s'avoüât de luy : reservant neanmoins tous ses droits pour ce qui regardoit les frais qu'il avoit faits à l'armement des vaisseaux, afin qu'il pût en justifier sa dépense conformément à sa relation & les demander en Justice. C'est là tout ce qui fût reglé par la Sentence ; les Juges aïant remis les graces dont on vouloit honorer Cortez : la correction de Velasquez, & les autres ordres dont l'assemblée avoit fait un projet, aux dépesches qui seroient faites au nom de l'Empereur.

Quelques Auteurs ont avancé que ce jugement fut dressé

sur

sur la raison d'Etat, plus que sur l'éxacte rigueur de la Justice. Il n'est pas de nôtre sujet d'éxaminer le droit des pretendans. Nous avons touché les motifs de la Sentence, & les considerations des Juges ; & nous reconnoissons de bonne foi, qu'il y eut quelque chose en la premiere demarche de Cortez, qui avoit besoin d'être interpreté favorablement. Mais on ne peut nier que la conquête ne luy appartînt au même titre, que les Païs conquis appartenoient à l'Empereur. Sur ce fondement qui est vrai, les Juges ne pouvoient ils pas ramener l'affaire aux termes de l'équité, en la tirant des regles du Droit commun, & en moderant par quelque indulgence la séverité de la Justice ordinaire ; ce temperament se trouvant autorisé par la foiblesse des raisons de Velasquez : & par la consideration des violences & de l'irregularité de son procedé. On dit qu'il ne vecut pas long-tems aprés avoir reçû les lettres de l'Empereur, qui marquoient peu de satisfaction de sa conduite. C'est un ancien privilege des Souverains, que leurs paroles seules tiennent lieu de recompense & de châtiment. On ne peut refuser à Velasquez les éloges qu'il meritoit par sa qualité, ses talens & sa valeur, dont il avoit donné des preuves éclatantes en la conquête de l'Isle de Cuba ; mais en cette occasion il se trompa malheureusement dans le principe ; & il fit de fausses demarches, sur les moïens dont il pretendoit se servir pour arriver à ses fins ; enfin son impatience luy causa la mort. Son premier aveuglement vint de la défiance : vice qui comme l'excez de la crainte, donne quelque fois jusques à la témerité. Le second vint de la colere qui prive les hommes de l'avantage de la raison, dont elle les rend ennemis : Et le troisieme fut causé par l'envie qui tient lieu de colere aux ames basses, & qui sentent leur foiblesse.

On traita aussi tôt des moïens d'assister Cortez ; & l'Empereur commit ce soin aux Ministres qui composoient l'assemblée Il donna une audience favorable à ses Envoïez, témoignant qu'il étoit fort satisfait que la justice se fut declarée pour eux. Il honnora Martin Cortez de plusieurs marques de sa bien-veillance, en consideration du merite de son fils ; dont il luy promit de recompenser les services par des graces proportionnées à leur grandeur. Cependant on nom-

ma quelques Religieux pour aller travailler à la conversion des Indiens, qui étoit la premiere vûë de sa Majesté, dont la pieté preferoit toûjours le soin de la Religion aux interêts de son Etat. Il commanda que l'on tint prêt un secours considerable, d'armes & de chevaux pour embarquer sur la premiere Flote ; & considerant de quelle importance il étoit de ne retarder point ses dépesches & ses ordres, pendant que Cortez avoit encore les armes à la main, contre des ennemis puissans : outre l'embarras que la jalousie de ses concurrens pouvoit apporter à ses conquêtes ; l'Empereur envoïa d'abord ces ordres par diverses lettres qu'il fit expedier.

La premiere étoit adressée aux Gouverneurs & à l'Audience Roïale de Saint Domingue, à qui il declaroit ses intentions, avec ordre d'assister Cortez de tout leur pouvoir, & d'écarter tous les obstacles qu'on pourroit former à son entreprise. L'autre lettre pour Velasquez, luy défendoit absolument de se mêler de cette affaire, & desaprouvoit severement ses excez & la violence de son procedé. La troisiéme adressée à François de Garay, blâmoit son entrée dans le Gouvernement de la Nouvelle Espagne, & portoit une défense de continuer ce dessein. Enfin la derniere dépesche étoit pour Hernan Cortez, remplie de ces marques d'honneur & de bien-veillance, dont les Souverains sçavent favoriser ceux dont ils ont reçû de grands services, lors qu'ils ne dédaignent pas d'avoüer qu'ils s'en sentent obligez. L'Empereur approuvoit en cette lettre, non-seulement les actions que Cortez avoit faites, mais encore les desseins qu'il formoit pour reprendre la Ville de Mexique : il faisoit comprendre à ce General, qu'il connoissoit toute l'étenduë de son merite, sa valeur, sa constance, sans oublier la maniere adroite & prudente, avec laquelle il avoit sçû menager l'esprit de ses Soldats & de ses Alliez. Sa Majesté touchoit en peu de mots les ordres qu'on avoit donnez pour le mettre en repos, & en sureté de la part de ses concurrens : & la qualité qu'on luy envoioit de Gouverneur & de Capitaine General par tout cet Empire. L'Empereur l'assûroit encore, de luy donner des témoignages plus solides de sa reconnoissance : faisant un détail exprés & fort honorable, des Capitaines & des Soldats qui servoient sous son commandement. Il luy recomman-

doit avec beaucoup d'affection, de bien traiter les Indiens, & d'avoir soin qu'ils fussent instruits des veritez de nôtre Religion, & considerez comme une semence propre à recevoir la culture de l'Evangile. Il concluoit par des esperances de grands & puissans secours ; remettant à sa valeur & à sa fidelité, l'achevement d'un si grand ouvrage : Lettre qui honore éternellement l'illustre posterité de Cortez, comme un de ces titres, qui portant la Noblesse dans les familles qui n'ont pas cet avantage d'elles-mêmes, donnent un nouvel éclat à celle qu'ils ont reçûë de leurs ancêtres.

L'Empereur signa à Valladolid, toutes ces depêches, datées du vingt-deuxiéme jour d'Octobre de l'année 1522. & ordonna que deux des Envoïez de Cortez en fussent les porteurs, & partissent incessamment. Les deux autres demeurerent, pour solliciter le secours, & pour attendre une instruction, qu'on dressoit sur diverses observations, & sur les dispositions qu'on souhaitoit de donner à la forme du Gouvernement politique & militaire de cet Empire. Quoyque le recit des exploits de Hernan Cortez ait souffert quelque interruption par ce détail, nous avons crû qu'il étoit à propos de suivre cette matiere jusques à la conclusion ; afin de ne la laisser point en l'air, & tronquée, pour ainsi dire, au peril d'être obligez d'entrer en d'autres digressions : liberté que non seulement les Historiens ont bien voulu se donner, mais encore les Annalistes, qui s'attachent par des loix plus étroites, à la suite des tems ; ainsi que Tacite l'a pratiqué en ses Annales, lorsque rapportant ce qui s'étoit passé sous l'Empire de Claudius, il y fait entrer, & conduit jusques à la fin, la guerre faite en la Grande Bretagne, par deux Vice-Preteurs, Ostorius & Didius ; croïant qu'il y avoit moins d'inconvenient, d'interrompre la suite des années, que de tomber dans la faute de desunir des évenemens considerables.



## CHAPITRE IX.

*Cortez reçoit un nouveau secours de Soldats & de munitions : il fait la revûë de son armée. Les alliez en font autant, à son imitation. On publie des Ordonnances ; & on commence la marche, à dessein de s'emparer de Tezeuco.*

ON approchoit de la fin de l'anné 1520. lorsque Cortez prit la resolution d'entrer avec toutes ses forces, dans le Païs ennemi, & de remettre la décision de son entreprise, à ce que le sort des armes en ordonneroit. Il avoit depuis peu de jours, reçû un de ces secours que sa bonne fortune faisoit tomber sans peine sous sa main. Le Gouverneur de Vera-Cruz luy donnoit avis, qu'il étoit arrivé à la côte un navire venu des Canaries, chargé d'une quantité considerable d'arquebuses, de poudres, & d'autres munitions de guerre, avec trois chevaux, & quelques passagers, qui venoient à dessein de vendre ces choses aux Espagnols emploïez aux conquêtes.

Les marchandises étoient déja montées à un prix excessif, en tous les ports des Indes, où l'interêt avoit effacé l'horreur que l'on avoit pour un commerce si éloigné, & sujet à tant de risques. Cet avis fit naître au General le desir de se prevaloir des avantages que l'occasion luy offroit : il envoïa un Commissaire à Vera-Cruz, avec de l'or & de l'argent en barres, & une escorte suffisante. Le Gouverneur de la Ville fut chargé du soin d'acheter les armes & les munitions, au meilleur prix qu'il seroit possible ; ce que cet Officier executa avec tant d'adresse, & en donnant de si belles idées de l'entreprise où son General étoit engagé, qu'il n'acheta pas seulement toute la charge du vaisseau à un prix fort moderé ; mais encore il persuada au Capitaine & au Maître du navire, d'aller servir en l'armée de Cortez, avec treize Soldats Espagnols, qui venoient chercher fortune dans les Indes : impression qui étoit alors en sa plus grande force, & qui regne encore en

l'esprit de ceux qui cherchent à s'enrichir par cette voie, sans que la perte de tant de malheureux abusez par cette fausse esperance, puisse servir d'instruction pour moderer l'avidité des autres.

Cortez fortifié de ce secours, & des autres qu'il avoit reçûs contre toute sorte d'apparence, resolut d'avancer le tems de la marche de son armée. Il ne pouvoit plus differer, ni attendre que ses brigantins fussent achevez ; parce que les troupes de la Republique, & celles de ses alliez, étoient arrivées, & que leur sejour luy faisoit apprehender les inconveniens de l'oisiveté.

Il assembla ses Capitaines, afin de déliberer avec eux, sur ce qu'on pouvoit entreprendre d'avantageux à leur dessein, avec les forces qu'ils avoient, jusques à ce qu'ils eussent assemblé toutes les troupes qu'ils attendoient, & qui étoient en marche, & qu'ils se vissent ainsi en état d'attaquer Mexique. Il y eut divers avis, qui se reduisirent à la resolution d'aller droit à Tezeuco, & de s'emparer, à tout évenement, de cette Ville. Comme elle étoit située sur le chemin de Tlascala, & presque sur le bord du lac, elle parut propre à faire une Place d'armes : c'étoit un poste où l'on pouvoit se fortifier, & s'y maintenir, tant pour recevoir avec moins de peine les secours que l'on attendoit, que pour desoler par des courses le Païs ennemi. Ils y trouvoient une retraite assûrée proche de Mexique, & qui pouvoit leur être une ressource contre les accidens qui arrivent quelque-fois à la guerre. Les troupes suffisoient à cette expedition : & quoyque les canaux qui conduisoient les eaux du lac jusques à la Ville, parussent trop étroits pour recevoir les brigantins, on remit à une autre-fois à pourvoir à cette difficulté ; & on conclut d'abreger le terme destiné pour la marche de l'armée.

Le jour suivant fut emploïé à faire la revûë des Espagnols, dont le nombre se trouva monter à cinq cens quarante Fantassins, & quarante Cavaliers, outre neuf pieces d'artillerie qu'on avoit tirées des vaisseaux. La montre se fit en presence d'une prodigieuse multitude d'Indiens qui étoient accourus à ce spectacle ; & on luy donna tout l'éclat d'une revûë generale, en faisant moins d'attention au dénombrement des Soldats, qu'à la pompe du spectacle. On n'oublia rien de ce

qui alloit à l'ostentation, comme la parure des Soldats, le mouvement des drapeaux, le manege des chevaux, & le divers maniment des armes, lorsqu'ils se preparoient à salüer le General : tout cela fut éxecuté si galamment, & avec tant de justesse, que les Indiens y applaudirent par des acclamations redoublées ; & la milice étrangere y reçut de bonnes instructions. Aprés cela, Xicotencal, qui commandoit les troupes de la Republique, voulut aussi faire passer ses Soldats en revûë. Ce n'est pas que cette metode eût jamais été pratiquée par les Mexicains ; mais il pretendoit faire sa cour au General, en imitant les Espagnols. Les timbales, les cors, & les autres instrumens de leur musique, marchoient à la tête. Les Capitaines venoient aprés, à la file, superbement parez d'une grande quantité de plumes de diverses couleurs, & de joïaux en pendants, attachez aux oreilles & aux levres. Ils portoient sous le bras gauche leurs massuës, ou leurs sabres avec leur garniture, & la pointe en haut ; & chacun avoit un Page, qui portoit son bouclier, ou sa rondache, où la défaite de leurs ennemis, & le recit de leurs exploits, étoient exprimez par diverses figures. Ils salüerent à leur maniere les deux Generaux ; & ensuite les Compagnies passerent en differentes troupes, distinguées par la couleur des plumes, & aussi par leurs enseignes ; c'est à dire des representations de quelques animaux, qui étant élevez au bout des piques, tenoient lieu d'étendarts. Toute cette armée pouvoit monter au nombre de dix mille hommes choisis, quoyque la Republique en eût mis sur pied bien davantage ; mais le reste de cette levée fut occupé à la conduite des brigantins, dont la conservation étoit d'une si grande consequence, que le Senat reçut comme une grande faveur, cet emploi, qu'il auroit pû regarder comme une marque de mépris.

Herrera soûtient que les Tlascalteques passerent en cette revûë, au nombre de quatre-vingt mille hommes ; surquoy il s'écarte de Bernard Diaz, & des autres Auteurs ; si ce n'est qu'il ait crû qu'il n'étoit pas important de confondre ces Peuples avec ceux de Cholula & de Guacocingo, dont les troupes étoient campées hors de la Ville : en effet, on ne doute pas que Cortez ne sortît de Tlascala, suivi de soixante mille hommes de guerre. On ne comprend point aussi en ce

nombre, les troupes que les autres Nations alliées y joignirent, soit durant la marche, soit au rendez-vous; ce qu'ils firent avec tant de zele, que durant le siege de Mexique, le General vid plus de deux cens mille hommes sous son commandement. Ce qui rend cette circonstance encore plus remarquable, est qu'il ne s'est point dit que les provisions aïent jamais manqué, ni qu'il y ait eu aucun differend entre ces diverses Nations, ni enfin qu'on ait trouvé le moindre embarras en la distribution des ordres, ou dans l'éxactitude du service. On ne peut douter que l'adresse & la prudence de Cortez n'eussent beaucoup de part à cette conduite; mais il faut encore reconnoître une cause superieure. Dieu, qui vouloit reduire ce vaste Empire à sa sainte Loi, se servoit des talens du General, & luy facilitoit les moïens qui le conduisoient à la fin ordonnée par sa Providence, en imprimant dans les esprits, la disposition qu'il eût pû produire dans les évemens.

On publia alors, en maniere de ban, quelques Ordonnances que le General avoit tracées aux heures de son loisir, à dessein de prevenir les inconveniens qui peuvent naître de la guerre, lorsqu'elle perd son principal attribut, qui est la justice. Il ordonna donc, sous peine de la vie, que personne ne fût assez hardi pour tirer l'épée contre un autre, dans le quartier, ou durant la marche: qu'aucun Espagnol ne maltraitât de fait, ou de paroles, les Indiens alliez: qu'on ne fît aucune violence, ni autre injure aux femmes, même à celles du parti ennemi: qu'aucun Soldat ou Officier n'abandonnât les rangs, pour aller piller les Villages, sans ordre, & sans avoir une troupe suffisante à l'éxecution du commandement: qu'on ne joüât ni armes, ni chevaux; surquoy on s'étoit un peu relâché. Cortez défendit encore, sous peine d'infamie & de dégradation, les juremens, les blasphêmes, & les autres abus qui s'introduisent par la tolerance, sous le faux titre de licences militaires.

Les mêmes Ordonnances furent signifiées aux Chefs des troupes étrangeres; & le General assista luy même à l'interpretation que Marine & Aguilar leur en firent, afin de leur faire comprendre que les peines ordonnées regardoient tous les gens de guerre indifferemment, & que les moindres excez

de leurs Soldats seroient punis à toute rigueur. Il fit passer cette parole, des Tlascalteques aux autres Nations : & sa diligence eut un tel effet, que l'on reconnut dés ce moment, beaucoup de retenuë dans le procedé irregulier de ces Indiens ; quoyqu'on fut encore obligé de tolerer quelques excez durant cette expedition, où on étoit forcé d'accorder quelque chose à leur rusticité, ou à l'usage : neanmoins, deux ou trois châtimens éxemplaires suffirent à les faire rentrer dans les regles de la discipline ; & la peine qu'ils prirent aprés cela, à cacher leurs desordres, jointe à la crainte qu'ils témoignoient d'en être châtiez, fut prise, autant qu'on le put faire, pour une reparation qu'ils en faisoient à la justice du General.

Le jour signalé pour la marche, étoit celuy auquel on celebroit la Fête des Saints Innocens. Lorsqu'il fut arrivé, le Pere Olmedo dît la Messe, où tous les Espagnols assisterent ; & l'on fit une Priere particuliere, afin de demander à Dieu un heureux succez. Au sortir de la Chapelle, le General commanda aux Indiens, de former leurs bataillons à la campagne : & aprés qu'ils furent rangez en ordre de bataille, il sortit de la Ville, à la tête des Espagnols, qui marchoient à la file, afin d'apprendre aux Indiens, la maniere de former des rangs en doublant, & de se donner le loisir necessaire à ce mouvement ; un de leurs plus grands défauts à la guerre, étant l'impetuosité dont ils commençoient une action, toûjours precipitée, & ainsi sujette au desordre.

Alors Cortez assembla tous les Commandans de ces diverses Nations ; & il leur fit une petite exhortation, par le moïen de ses Truchemens. Il leur recommanda d'animer leurs Soldats, en leur faisant connoître l'interêt commun qui les engageoit à cette entreprise ; puisqu'ils alloient combatre pour leur liberté, & pour celle de leur Patrie : qu'ils se défiassent de tous ceux qui ne marchoient pas volontairement à cette expedition : qu'ils châtiassent avec soin les excez qui se commettroient contre les Ordonnances. Il leur enjoignit surtout, de representer aux Indiens l'obligation qu'ils avoient d'imiter les Espagnols leurs amis, non-seulement dans les actions de valeur, mais encore dans la moderation de leur conduite.

Ils

Ils partirent pour aller executer les ordres du General, qui retourna à la tête de sa troupe, dont le silence luy donnoit à connoître qu'on se preparoit à l'écouter : *Mes amis & mes Compagnons*, dît-il, *je ne pretens pas vous faire sentir, par des éxagerations inutiles, l'engagement où vous êtes, d'agir en cette expedition comme des Espagnols le doivent faire. Vôtre valeur m'est assez connuë ; & j'en ai reçû des preuves si éclatantes, que je les ay regardées quelque-fois avec des sentimens de jalousie. Je demande seulement, moins comme vôtre General, que comme un de vos Compagnons, que nous jettions tous ensemble les yeux, avec une égale attention, sur cette multitude d'Indiens qui nous suit, & qui fait sa propre cause de la nôtre. Ce témoignage de leur zele nous impose une double obligation, digne de nos reflexions. La premiere est, de les traiter, comme nos amis, en nous accommodant à la foiblesse & au peu d'étenduë de leur raison. L'autre est de les avertir par nôtre conduite, de celle qu'ils doivent garder. Vous avez entendu les Ordonnances qui ont été publiées pour tout le monde : la moindre faute que l'on commettra contre elles entre vous autres, aura, outre sa propre malice, la malignité de l'exemple. Il faut donc que chacun s'applique à considerer les funestes impressions que son mépris répandroit sur nos alliez ; ou nous serons forcez de jetter les yeux sur l'importance de les corriger, par celles qui suivent le chatiment. J'auray une extréme douleur, de me voir obligé à cette necessité contre le moindre de mes Soldats : mais ce sentiment sera comme un mal necessaire ; & la justice & la patience marcheront toûjours d'un pas égal dans ma conduite. Vous êtes assez informez de la grandeur de l'entreprise à laquelle nous nous preparons. La conquête d'un Empire pour nôtre Roi, sera une action digne d'être celebrée dans l'Histoire. Les forces que vous voïez assemblées, & celles qui doivent se joindre à nous, seront proportionnées à cet heroïque projet ; & Dieu, dont nous soûtenons la cause, marche avec nous. Il nous a déja maintenus, à force de miracles ; & il n'est pas possible qu'il abandonne une entreprise, où il s'est déclaré tant de fois nôtre Chef. Suivons-le donc, & ne le desobligeons pas.* Cortez finit ainsi son discours, en repetant ces dernieres paroles : & soit que sa vivacité ne luy permit pas d'achever, ou qu'en effet il eût tout dit, il commença la marche, au bruit des acclamations de ses Soldats. La joie qu'ils témoignoient en le suivant, luy paroissoit un tres-heureux augure, appuïé

par ces favorables hazards qui avoient augmenté le nombre des Espagnols, & par cette ardeur officieuse, qui poussoit tant de Nations à l'assister. Il consideroit tout cela, comme des presages d'un bon succez : ce n'est pas qu'il fît beaucoup d'attention sur de semblables observations ; mais il semble que l'entendement se relâche quelque-fois, pour laisser à l'esperance, le plaisir de se divertir des songes de l'imagination.

## CHAPITRE X.

*L'armée marche, & surmonte plusieurs obstacles. Le Roi de Tezeuco envoie une Ambassade, pour tromper le General. On luy répond en mêmes termes ; ce qui donne lieu de s'emparer de la Ville, sans resistance.*

L'Armée fit ce jour-là six lieuës, & alla loger à Tezmeluca, dont le nom signifie une chênaie, en la langue du Païs. C'étoit une Bourgade considerable sur les frontieres de la Province de Mexique, & sous la Jurisdiction du Cacique de Guacozingo. Il y avoit fait preparer des provisions suffisantes pour toute l'armée, & un regale en particulier pour les Espagnols. Le jour suivant, on continua la marche sur les terres des ennemis, avec toutes les precautions necessaires à la sûreté. On eut quelques avis que les troupes des Mexicains étoient assemblées de l'autre côté d'une montagne, dont les défilez par un chemin tres-rude, rendoient fort difficile la route qui conduisoit à Tezeuco ; & parce qu'on n'arriva en ce lieu qu'aprés midi, & qu'on apprehendoit que la nuit ne vînt trop tôt, pour disputer aux ennemis un passage si mal aisé, entre des rochers, l'armée fit alte au pied de la montagne, & s'y logea le mieux qu'elle pût. On alluma par tout le camp, de grands feux, dont la chaleur fut à peine assez forte pour resister à l'incommodité du froid.

Au lever du Soleil, les Soldats commencerent à monter, & à percer les détours de cette montagne au petit pas, afin d'attendre l'artillerie. Ils n'avoient pas encore fait une lieuë, lorsque les avant-coureurs revinrent donner avis que les ennemis avoient embarrassé le chemin, de plusieurs arbres abatus, & de pieux aigus, qu'ils avoient plantez en des endroits où ils avoient remüé la terre, afin d'y faire enfoncer les chevaux. Le General, qui ne perdoit aucune occasion d'animer ses Compagnons, dît alors aux Espagnols: *Ces braves ne paroissent pas avoir beaucoup d'envie de nous voir de prés; puisqu'ils jettent des embarras au-devant de nos pieds, crainte que nous n'en venions trop tôt aux mains.* Alors, sans s'arrêter un moment, il commanda qu'on fît passer à l'avant-garde deux mille Tlascalteques, afin d'écarter les arbres; ce qui fut executé si promtement, que l'arriere-garde ne s'apperçut qu'à peine, de ce retardement. Quelques Compagnies s'avancerent, pour reconnoître les défilez, où on auroit pû dresser des embuscades; & on marcha l'espace de deux lieuës, qui restoient jusques au haut de la montagne, avec toute la circonspection que l'on doit avoir, sur ces marques du voisinage des ennemis.

On découvroit de la hauteur, le grand lac de Mexique; & le General ne manqua pas de representer aux Espagnols en cette occasion, les miseres qu'ils avoient endurées en cette Ville, & les richesses qu'ils y avoient possedées, mêlant ainsi le souvenir des biens & des maux; afin de les échaufer par deux motifs tres-puissans, celuy de la vengeance, & celuy de l'interêt. On remarquoit aussi dans les Bourgades les plus éloignées, des fumées qui passoient successivement de l'une à l'autre: & quoyqu'on ne doutât pas qu'elles ne servissent à donner avis que l'on avoit découvert l'armée, on ne laissa pas de continuer la marche, avec moins de difficulté, & la même précaution; parce que le chemin étoit toûjours rude, & que l'épaisseur du bois ne laissoit que tres-peu de terrein libre.

Enfin, aprés avoir surmonté tous les obstacles, on découvrit de loin l'armée des ennemis, qui occupoit toute la plaine, sans faire aucun mouvement, comme des gens qui se trouvent en un poste d'où il leur est aisé de se retirer. Les Es-

pagnols pousserent des cris de joie, celebrant comme une heureuse avanture, l'occasion qui s'offroit si promptement de combatre leurs ennnemis. Les Tlascalteques ne témoignoient pas moins d'ardeur : mais elle se tourna bien tôt en une espece de fureur; en sorte que le General par ses menaces & par ses cris, & tous les Officiers par leurs soins & par leur empressement, eurent encore assez de peine à les empêcher de courir en désordre au combat. Les Mexicains étoient en bataille au delà d'une ravine qu'il faloit necessairement passer. Un ruisseau qui recueilloit les torrens qui tomboient de la montagne creusoit son chemin au fond de cette ravine, & il étoit enflé considerablement. On le passoit sur un pont de quelques pieces de bois, que les Mexicains avoient pû couper sans difficulté. Mais selon ce qu'on en pût juger par la suite, ils l'avoient conservé à dessein d'attaquer les Espagnols à ce passage étroit; croïant qu'il leur seroit impossible de former un bataillon de l'autre côté du pont, lorsqu'ils se verroient chargez vigoureusement. C'est ainsi qu'ils faisoient leur compte loin du peril; mais quand ils eurent reconnu l'armée de Cortez si nombreuse & si brillante, d'autres idées moins creuses se saisirent de leur imagination : le cœur leur manqua pour la défense de leur poste; & comme ils affectoient de marquer de la valeur & de couvrir leur crainte, ils prirent le parti de faire une honnête retraite, sans tourner le dos, commençant à reconnoître la difference qui se trouve entre ce mouvement & la fuite.

Cortez pressa avec chaleur la marche de ses troupes, & lorsqu'il vint à reconnoître le passage de la riviere, il se crut fort heureux, que les ennemis s'en fussent écartez; parce qu'encore qu'on n'y trouvât point de resistance, on ne pût le passer sans difficulté. Il fit prendre les devans à vingt Cavaliers soûtenus de quelques compagnies de Tlascalteques, à dessein d'entretenir l'escarmouche sans s'engager, jusques à ce que toute l'armée fût en état de combatre. Mais d'abord que les Mexicains eurent vû former les bataillons au delà du ruisseau, ils oublierent toute leur politique, & ils se mirent en fuite, en se repandant, les uns dans les chemins les plus écartez, & les autres à travers les rochers & les forts de la montagne.

Le General ne voulut pas s'amuser à suivre ces fuïards ; parce qu'il étoit important de se saisir de Tezeuco ; & que le moindre rotardement devoit être consideré comme un obstacle à son principal dessein. Neanmoins on fit en passant un assez grand carnage des Mexicains qui se trouverent embarrassez entre l'épaisseur des halliers, dont la montagne étoit couverte. L'armée passa la nuit dans un bourg abandonné de ses habitans où elle prit un peu de repos, sans neanmoins quitter les armes, ni oublier de mettre double corps-de garde sur toutes les avenuës. Le jour suivant on découvrit en marchant environ dix Indiens qui venoient à grand pas en maniere d'Envoïez ou déserteurs ; ils portoient une lame d'or élevée au bout d'une lance comme un étendard, ce qui fut pris pour un signal de paix. Leur chef étoit Ambassadeur du Roi de Tezeuco, qui envoïoit prier le General de ne point sacager les lieux de son Domaine, assurant qu'il soûhaitoit entrer en son alliance : que pour ce sujet, il avoit fait preparer dans la ville, un logement commode pour tous les Espagnols qui le suivoient, & que les autres nations qui composoient son armée recevroient hors des murs toutes les provisions dont elles auroient besoin. Cortez les examina par plusieurs questions ; & cet Envoïé qui étoit fort bien instruit répondit à tout sans s'embarrasser. Il dit de plus, que son Maître avoit lieu de se plaindre de l'Empereur qui regnoit alors à Mexique ; parce qu'il cherchoit à se venger par des extorsions insuportables, de ce qu'il luy avoit refusé sa voix lorsqu'on avoit procedé à l'élection : que ce procedé injuste & violent obligeoit le Roi de Tezeuzo à s'unir avec les Espagnols, comme avec des gens qui avoient le plus grand interêt à la ruïne de ce Tyran.

Les Historiens ne nous informent point si le frere de Cacumazin, que nous avons laissé prisonnier à Mexique regnoit alors à Tezeuco. On a rapporté la maniere dont Motezuma confera la Couronne & la Dignité de premier Electeur à un jeune Prince, frere de celuy qui avoit conspiré contre les Espagnols, & la part que Cortez eut à toute cette action. Il paroît par ce qui arriva ensuite, que Cacumazin qu'on avoit dépoüillé, étoit revenu sur le Trône : & on peut croire que cela s'étoit fait par l'autorité du nouvel Empereur, la haine

que ce Roi devoit avoir pour les Espagnols étant une circonstance tres-favorable à sa restitution ; ce qui donne plus de couleur à cette conjecture, est la défiance que Cortez témoigna. Aussi tôt qu'il eut donné audience à l'Envoïé, il s'écarta avec ses Capitaines afin de décider sur la réponse qu'il devoit faire. Aucun d'eux ne crut la proposition sincere : ils jugerent que cette honnêteté ne convenoit pas au caractere d'un Prince qu'on avoit cruellement offensé : Que cependant le General devoit considerer comme un effet de sa bonne-fortune, la liberté qu'on luy offroit d'entrer en une ville qu'il avoit resolu d'emporter de vive-force : qu'en recevant la proposition il s'épargneroit autant de sang & de peine, & qu'étant une fois au dedans des murailles où on prendroit les mêmes précautions que dans une place emportée d'assaut, ils agiroient suivant les occasions. C'est ce qui fût résolu ; & Cortez dépêcha l'Envoïé avec cette réponse : *Qu'il recevoit la paix & l'offre qu'il luy faisoit sur le logement ; & qu'il avoit dessein de répondre sincerement à la bonne volonté qui l'engageoit à demander son amitié.*

L'armée continua sa marche, & alla loger en un des Fauxbourgs de la ville ; ou au moins à un village qui en étoit fort proche. L'entrée fût remise au lendemain ; parce qu'on voulut donner une journée entiere à une action, qui selon ses indices demandoit un tems considerable. Un de ces indices étoit la solitude qui regnoit dans le village, & l'autre qui n'étoit pas moins concluant, que le Cacique ne se montroit point, & n'avoit envoïé personne au devant du General. Cependant on n'entendit aucun mouvement, & tout parut tranquille jusques au lever du Soleil, que le General donna ordre & disposa ses troupes à attaquer la ville. Il se croïoit encore engagé à cette extrémité ; mais il connut bien-tôt qu'il pouvoit s'en dispenser, lorsqu'il trouva les portes ouvertes & le peuple sans armes. Il détacha quelques troupes qui se saisirent des portes, & toute l'armée entra sans aucune resistance. Le General preparé à tout évenement, s'avança dans les ruës sans donner aucune atteinte à la paix, quoy qu'avec toutes les précautions que la guerre demandoit. L'armée marchoit au meilleur ordre qu'il étoit possible de garder jusques à une grande place où Cortez forma quelques bataillons, & occupa par

de bons corps-de-garde toutes les avenuës qui y conduisoient. Les habitans qui se montrerent en grand nombre en quelques endroits paroissoient effarouchez, & d'un air qui avoit peine à cacher les mouvemens du cœur. On prit garde aussi que toutes les femmes s'étoient retirées, & ces circonstances conformes aux premiers indices redoublerent les soupçons.

Le principal de leurs Temples étoit situé sur une éminence qui commandoit à toute la ville, & d'où on découvroit la plus grande partie du lac. On jugea qu'il étoit à propos de s'en emparer ; & le General en donna l'ordre à Pierre d'Alvarado, Christophle d'Olid & Bernard Diaz. Ils y conduisirent quelques pieces d'artillerie, & un bon nombre de Tlascalteques. Ils trouverent le poste sans défense ; & lorsqu'ils furent au haut du Temple, ils découvrirent une grande multitude de peuple hors de la ville, dont les uns fuïoient vers les montagnes, & les autres se jettoient dans les canots pour gagner la Ville de Mexique. Cette vûë fit cesser les doutes de la mauvaise foi du Roi de Tezeuco. Cortez ordonna qu'on le cherchât & qu'on l'amenât en sa presence, ce qui fit connoître qu'il s'étoit retiré dans l'armée des Mexicains avec le peu de monde qui avoit pû se resoudre à le suivre ; & qui selon le rapport des habitans, n'alloit qu'à quelques miserables sans honneur ; parce que la Noblesse & le reste de ses Sujets haïssoient sa tyrannie, & étoient demeurez sous prétexte de chercher une occasion plus commode pour aller le joindre. On apprit alors que le dessein de ce Prince étoit de caresser les Espagnols jusques à ce qu'il les eût jettez dans une pleine confiance, & d'introduire aprés cela les troupes de Mexique, afin de les égorger tous en une nuit. Mais qu'aïant sçû par son Ambassadeur que Cortez venoit à luy avec de tres grandes forces, le cœur luy avoit manqué pour l'éxecution de cette trahison ; & que le parti de sa fuite luy avoit paru le plus sûr, en laissant sa ville & ses Sujets à la discretion de son ennemi.

Le bonheur en cette occasion usurpa toute la part que l'industrie & la valeur y pouvoient pretendre. Le General avoit porté les yeux sur la Ville de Tezeuco, comme sur un poste avantageux, pour y faire une Place d'armes, & necessaire à la reüssite de ses desseins ; & la méchante politique du Prince

qui la gouvernoit, luy en ouvrit les portes sans combat. Sa fuite délivra Cortez d'un embarras, où la méfiance & les soupçons pouvoient le jetter à tous momens; & le mécontentement des Sujets de ce Tyran, les engagea sans peine dans le parti des Espagnols. Ainsi tout prend une situation favorable à ceux qui sont nez pour être heureux; & c'est peut-être la raison, qui a fait placer cet attribut entre ceux des grands Capitaines. La valeur éxecute ce que la prudence ordonne; mais la valeur & la prudence doivent la facilité du succez, à ce qu'on appelle bonheur, ou fortune. Les Païens, qui luy ont donné ce nom, ne l'entendoient pas, ou ils l'entendoient mal. Ils adoroient la Fortune comme une Divinité, quoyque bizarre, (à ce qu'ils s'imaginoient) sans aucun discernement, & toûjours aveugle & inconstante : mais c'est sous ce même nom que nous reconnoissons les presens que la main liberale de Dieu nous fait gratuitement. C'est ainsi que l'on rectifie l'idée de ce qu'on entend par le terme de Bonheur : que celuy de Fortune est reduit à sa veritable signification; & que les personnes heureuses reconnoissent la veritable source des graces qu'ils reçoivent.

## CHAPITRE XI.

*L'armée étant logée dans Tezeuco, les Nobles viennent offrir leur service au General. Il rend le Roïaume à celuy qui en étoit le legitime heritier, laissant l'usurpateur sans aucune esperance d'être rétabli.*

Cortez donna ses premiers soins, à faire perdre aux Païsans toute la crainte qu'ils pouvoient avoir conçûë. Il ordonna à ses Soldats, de les traiter avec douceur, & de ne songer qu'à gagner le cœur de ces Peuples, qu'ils devoient considerer comme Sujets du Prince à qui ils obeïssoient eux-mêmes. Cet ordre fut encore donné plus precisément aux troupes des alliez, par l'organe de leurs Commandans : &

leu

leur obeïssance sur ce point, fut d'autant plus considerable, qu'ils se trouvoient alors en un Païs ennemi, instruits à toute la violence que le droit de la guerre leur permettoit, & avec toute la fierté que la presomption d'être vainqueurs, inspire à des barbares. Cependant ils avoient tant de respect pour le General, qu'ils ne se contenterent pas seulement de reprimer la ferocité de leur naturel, autorisée par un méchant usage: mais ils chercherent encore à se rendre agreables à tous les Habitans de cette Province, en publiant la paix par leurs discours, & par leurs actions. L'armée passa cette nuit dans les Palais du Roi fugitif, qui étoient si vastes, que les Espagnols y trouverent tous, des logemens commodes, avec une partie des Tlascalteques. Les autres troupes se cantonnerent aux ruës les plus voisines du Palais, sans entrer dans les maisons, afin de ne point incommoder les Habitans.

Au point du jour, quelques Ministres des Idoles vinrent demander un traitement favorable à leurs Dieux, & rendre graces de celuy qu'ils avoient reçû jusques à cette heure. Ils exposerent au General, que la Noblesse de la Ville attendoit sa permission, pour venir l'assûrer de son obeïssance & de son affection. Il leur accorda l'une & l'autre requête, sans avoir besoin d'affectation, pour marquer combien elles luy étoient agreables; d'autant plus, qu'il souhaitoit ardemment d'en voir l'effet. Quelque-tems aprés, ces Nobles vinrent, revêtus des habits qu'ils portoient ordinairement aux ceremonies publiques. Un garçon fort jeune, & assez bien fait, paroissoit être le Chef de cette troupe; & en effet il portoit la parole, en presentant au General ces Soldats, *qui venoient,* dît-il, *servir dans son armée, à dessein de meriter par leurs exploits, l'honneur de se reposer à l'ombre de ses étendarts:* à quoy il ajoûta en peu de mots, certaines expressions vives & fortes, qu'il prononça d'un si bon air, que l'offre qu'il faisoit fut également approuvée, & applaudie. Cortez même ne put l'écouter sans admiration; & il fut si charmé de l'éloquence & de la bonne grace de ce jeune homme, outre l'avantage qu'il trouvoit en sa proposition, qu'il l'embrassa, par un transport de joie dont il ne fut pas le maître, en trouvant tant de sagesse & de discretion en un Indien: aprés quoy il reprit un air

ſerieux, afin de répondre avec plus de gravité à ſa propoſition.

Les autres Nobles s'avancerent alors ; & aprés avoir rempli toutes les ceremonies des premiers devoirs, le General demeura avec celuy qui ſervoit comme de Gouverneur à ce jeune Prince, & avec quelques-uns des plus conſiderables. Lorſque les Truchemens furent arrivez, Cortez n'eut pas de peine à tirer, par quelques queſtions, la verité de tout ce que le Cacique avoit entrepris en faveur des Mexicains ; la trahiſon qu'il meditoit, en offrant artificieuſement de loger les Eſpagnols dans ſa Ville ; & la lâcheté qui l'avoit obligé à tourner le dos, à la premiere vûë du peril : enfin, ils firent comprendre que perſonne ne regrettoit ſon abſence, puiſqu'il étoit generalement haï, & qu'on celebroit ſa retraite, comme le plus grand bonheur qui pût arriver à ſes Sujets. Cortez inſiſta particulierement ſur cet article ; parce qu'il luy étoit important de profiter de cette diſpoſition, afin d'etablir en ce lieu, une Place d'armes pour les beſoins de ſon armée : & il trouva en leur réponſe, tout ce que ſes ſouhaits pouvoient ſe figurer de plus avantageux à ce deſſein ; le plus ancien de ces Nobles, qui ſembloit avoir penetré le motif de ſes queſtions, luy aïant dit : *Que Cacumazin Seigneur de Tezeuco, n'étoit pas le Prince legitime & naturel de cet Etat ; mais un Tyran, le plus abominable que la Nature eût jamais produit entre ſes monſtres. Qu'il avoit maſſacré cruellement de ſa main, Nezabal ſon frere aîné, afin de luy arracher la Couronne. Que le Prince qui venoit de luy parler au nom de tous, comme le premier entre les Nobles, étoit fils legitime du Roi défunt ; mais que la foibleſſe de ſon âge avoit intercedé pour luy, ou peut être attiré le mépris du Tyran : & que cet enfant bien inſtruit du peril qui le menaçoit, avoit ſçû étouffer ſes plaintes avec tant de ſageſſe, que ſa diſſimulation commençoit à paſſer pour un défaut d'eſprit & de courage. Que l'entrepriſe de l'aſſaſſinat de Nezabal avoit été dreſſée & conduite, du conſentement & par le ſecours de l'Empereur qui regnoit avant Motezuma ; & que celuy qui gouvernoit maintenant l'Etat de Mexique favoriſoit encore Cacumazin, parce qu'il pretendoit emploïer ſa perfidie à la ruine des Eſpagnols : mais que la Nobleſſe de Tezeuco avoit ce traître en horreur, & deteſtoit ſes violences ; & que tous les Peuples trouvoient ſon Empire inſupportable,*

*parce qu'il n'avoit pour but que de les opprimer, aïant rejetté les voies douces, qui ne vont qu'à les assujetiir.*

Le vieillard s'expliqua à peu prés en ce sens : & à peine Cortez eût-il entendu son discours, qu'il comprit en un instant tout ce qu'il avoit à faire. Il s'approcha du Prince dépossédé, avec des témoignages de quelque respect : & aprés l'avoir pris par la main, il fit appeller les autres Nobles, qui attendoient sa resolution ; & en commandant à ses Truchemens d'élever leur voix, il fit ce discours : *Mes amis, vous avez devant vos yeux le fils legitime de vôtre veritable Roi. l'injuste Maître qui avoit usurpé vos hommages & vôtre obeïssance par de méchantes voies, s'étoit saisi du Sceptre de Tezeuco, avec une main teinte dans le sang de son frere aîné : & comme le don de conserver l'autorité Souveraine n'est point accordé aux Tyrans, il a éxercé son pouvoir de la même maniere qu'il l'avoit acquis ; en se souciant fort peu de meriter la haine de ses Sujets, pourvû qu'il s'en fît craindre ; en traitant comme des esclaves, ceux qui avoient la facilité de tolerer son crime ; & enfin, étant assez lâche pour vous abandonner dans le danger. Ce mépris qu'il a témoigné pour vous, lorsqu'il s'agissoit de vous défendre, vous découvre assez la bassesse de son cœur, & met entre vos mains le remede propre à faire cesser vos miseres. Ie pourrois, si un devoir plus puissant ne me retenoit pas, tirer avantage de sa fuite, & user du droit de la guerre, en soûmettant cette Ville, que je tiens, comme vous le voïez, reduite à la discretion de mes Soldats : mais l'inclination des Espagnols ne les pousse pas aisément à commettre des injustices ; & comme celuy qui nous a offensez, n'étoit pas vôtre Roi legitime, vous n'en devez pas porter la peine, comme si vous étiez ses Sujets : & ce Prince ne doit pas être privé du droit que la naissance luy donne. Recevez-le de ma main, ainsi que vous l'avez reçu du Ciel. Rendez-luy, en ma consideration, l'obeïssance que vous luy devez, comme au successeur de son pere ; & qu'il soit porté sur vos épaules, dans le Trône de ses ancêtres. Pour moy, qui considere moins mon interêt, que l'équité & la justice, je ne demande en cela que son amitié, & non pas son Roïaume ; & je souhaite plus votre agrément, que votre soumission.*

Cette proposition du General fut reçûë par tous les Nobles, avec de grands applaudissemens : ils obtenoient

tout ce qu'ils desiroient ; & ils se trouvoient delivrez de leurs craintes. Les uns se jetterent à ses pieds, pour luy rendre graces de sa generosité ; & les autres allant d'abord au devoir que la nature leur imposoit, coururent baiser la main de leur Prince. Cette nouvelle fut bien-tôt publique ; & les cris commencerent à témoigner la joie du Peuple, qui déclara son consentement par des acclamations, des danses, & des jeux, dont ils celebroient leurs plus grandes fêtes ; sans épargner aucune de ces démonstrations, dont la joie des Peuples fait ordinairement la décoration de ses folies.

On remit au jour suivant, le couronnement du nouveau Roi ; ce qui se fit avec toute toute la pompe & les ceremonies qui étoient ordonnées par les Loix du Païs. Cortez y assista, comme dispensateur, & pour ainsi dire, donnateur de la Couronne: ainsi il eut sa part des applaudissemens, & acquit plus d'empire sur ces Indiens, que s'il les avoit soûmis à force d'armes ; ce trait de prudence & de vivacité étant un de ceux qui luy ont fait meriter le titre, d'un tres-sage & tres-adroit Capitaine. Il luy étoit de la derniere importance, pour l'entreprise de Mexique, d'être le maître de cette Place : & il trouva moïen de se créer une extréme obligation sur le Roi, par le plus grand de tous les biens que l'on puisse faire en cette vie. Il sçut encore interesser la Noblesse, à défendre les droits de ce Prince, en la laissant irreconciliable avec le Tyran ; gagner l'esprit du Peuple, par son desinteressement, & son équité ; & enfin, établir une entiere sûreté dans la Ville, pour tout ce qui étoit necessaire à ses troupes, ce qu'il n'auroit pû obtenir par une autre voie, qu'avec peu de confiance. Mais le plus grand plaisir qu'il ressentit en cette action, fut qu'en reparant l'injustice qu'on avoit faite à ce jeune Prince, il suivoit les principes de la droite raison ; puisqu'il luy accordoit toûjours le premier rang, quand il jettoit la vûë sur les autres maximes de sa conduite ; & que l'élevation de son genie & de ses inclinations, luy faisoient toûjours preferer les mouvemens de la pure generosité, à toutes les regles de la prudence.

## CHAPITRE XII.

*Le Roi de Tezeuco reçoit le Baptême en public ; & Cortez marche, avec une partie de son armée, pour se saisir de la Ville d'Iztacpalapa, où il a besoin de toute sa prevoïance, pour éviter de tomber dans une embuscade que les Indiens luy avoient dressée.*

C'Est ainsi que Cortez merita l'estime & la veneration de ces Peuples. La Noblesse entra dans ses interêts, & devint ennemie des Mexicains : la Ville se repeupla en peu de tems, par le retour des Habitans en leurs maisons ; & le Prince eut toûjours tant de déference & de soûmission pour le General, qu'il ne se contenta pas de luy offrir ses troupes, & de servir auprés de sa personne en cette expedition ; mais encore il ne donna aucun ordre que par son avis : & quoyqu'il soûtînt entre ses Sujets le caractere d'un Roi, il prenoit celuy de Sujet en presence de Cortez, qu'il respectoit comme son Superieur. Il pouvoit avoir dix-neuf ou vingt ans ; & il avoit l'intelligence & la raison d'un homme né en un Païs moins barbare. Cortez tourna adroitement cette bonne disposition, à faire entrer dans les conversations le sujet de la Religion ; & il reconnut, à la maniere dont il écoutoit & raisonnoit même sur ses discours, que ce Prince avoit du penchant à s'attacher au plus sûr, ce qui luy fit naître quelque confiance de le reduire. La barbarie des sacrifices de sa Nation ne luy plaisoit pas : la cruauté luy paroissoit un crime ; & il demeuroit d'accord que ces Dieux, qui s'appaisoient par l'effusion du sang des hommes, ne pouvoient être amis du genre humain. Frere Barthelemi d'Olmedo se mêla dans leurs entretiens : & comme il trouva le Prince ébranlé dans ses erreurs, & penchant vers la verité, il le rendit en peu de jours, capable de recevoir le Baptême, dont la ceremonie se fit publiquement, avec beaucoup de solemnité. Il prit, par

son propre choix le nom de Hernan, par respect pour son parrein

On commençoit à travailler aux canaux qui portoient les eaux du lac aux reservoirs de la Ville ; & le Prince envoïa six ou sept mille Indiens de ses Sujets, afin de donner plus de largeur & de profondeur à ces canaux, à proportion de la grandeur des brigantins. Le General voulant en même tems faire quelques progrez utiles à son expedition, se resolut de passer à Iztacpalapa avec une partie de ses troupes, à cause que ce poste étant avancé de six lieuës, il étoit important d'ôter cette retraite aux canots des Mexicains, qui venoient quelque fois troubler le travail des Indiens. Cette resolution étoit encore appuïée par la necessité de donner de l'éxercice aux troupes des Alliez qui ne se maintenoient, dans l'oisiveté, que par la force d'une autorité qui ne laissoit pas de coûter beaucoup de soins & de fatigues.

La ville d'Iztacpalapa étoit, comme on l'a dit, assise sur la chaussée par où les Espagnols firent leur premiere entrée ; & dans une telle situation, qu'en occupant quelque portion du terrain de cette chaussée, la plus grande partie de ses maisons qui alloient au delà de dix mille, étoit bâtie dans le lac même, dont les courans s'introduisoient au dedans de la Ville fondée sur la digue, par des conduits qu'on avoit pratiquez, avec des écluses qui lâchoient ou retenoient les eaux suivant les besoins. Cortez se chargea du succez de cette faction ; & prit avec soi les Capitaines Pierre d'Alvarado & Christophle d'Olid suivis de trois cens Espagnols & d'environ dix mille Tlascalteques : & quoyque le Roi de Tezeuco voulût l'accompagner avec ses troupes, le General ne le luy permît pas, en luy faisant comprendre que sa presence luy étoit encore plus utile dans la Ville, dont il laissa le Gouvernement à Gonzale de Sandoval, & à tous deux les instructions necessaires pour établir la sûreté de ce poste, & pour prevenir tous les accidens qui pouvoient arriver en son absence.

Cortez prit le chemin de la chaussée à dessein d'attaquer la Ville par cet endroit, & de chasser les ennemis des autres postes à coups de canon, selon que l'occasion s'en presenteroit. Cependant les ennemis furent avertis de ce mouvement ;

car à peine l'armée parut-elle à la vûë de la Ville, qu'on decouvrit à quelque distance des murailles, un gros de huit mille hommes qui étoient sortis pour les défendre, avec tant de resolution, qu'encore qu'ils fussent inferieurs en nombre, ils attendirent nos troupes jusques à mesurer leurs armes avec celles de nos Soldats, à combatre avec assez de valeur, pour faire leur retraite en gens de guerre & sans desordre, jusques dans la Ville où ils disparurent sans fermer les portes, ni en défendre l'entrée. Ils se lancerent tous dans le lac, en poussant des cris menaçans, avec la même fierté qu'ils avoient fait paroître au combat. Le General vid bien que cette maniere de retraite tendoit à l'engager en un plus grand peril; & il resolut d'entrer dans la place, avec tout le respect que ces indices demandoient. Toutes les maisons se trouverent abandonnées; & quoyque le bruit des cris & des menaces fut encore fort grand du côté du lac, Cortez aprés avoir consulté les autres Capitaines, trouva bon de garder ce poste & de s'y loger, sans s'engager à un nouveau combat, parce que le jour manquoit. Mais au commencement de la nuit on reconnut que l'eau débordoit de tous côtez hors des canaux avec tant d'impetuosité, qne les endroits les plus bas de la Ville étoient déja inondez. Le General reconnut d'abord que le dessein des ennemis étoit de noïer cette partie de la Ville; ce qu'ils pouvoient éxecuter facilement, en fermant les éclules du côté du grand lac. Ce danger inevitable l'obligea à donner promtement l'ordre de la retraite; & quoyqu'on ne perdit aucun moment, neanmoins les Soldats furent obligez à la faire dans l'eau jusques aux genoux.

Cortez sortit ainsi assez mortifié & fort chagrin de n'avoir pas prevû ce stratagéme des Indiens, comme si sa vigilance eût pû fournir à tout; & que la prévoïance des mortels ne fût pas limitée. Il conduisit l'armée vers Tezeuco où il pensoit se retirer en laissant la conquête d'Iztacpalapa pour une autre occasion; puis qu'il ne pouvoit l'entreprendre sans y emploïer de plus grandes forces du côté du lac, & avoir des vaisseaux afin de chasser les Mexicains de ce poste. L'armée se logea comme elle put sur une petite éminence hors du danger de l'inondation, où elle passa la nuit avec beaucoup d'incomodité: les Soldats étoient trempez, & ils n'a-

voient aucune défense contre le froid ; mais leur courage étoit si grand qu'on n'entendit pas le moindre murmure. Le General leur inspiroit la patience par son éxemple ; & par ses discours il essaïoit en les animant contre les ennemis, d'effacer le chagrin de sa retraite, & des scrupules que cette disgrace auroit pû jetter dans leurs esprits contre sa prévoïance.

Aux premiers raïons du Soleil l'armée suivit l'ordre de la retraite, comme on l'avoit arrêté ; & on fit doubler le pas aux Soldats, afin de les rechauffer par ce mouvement, plûtôt que par la crainte d'une nouvelle insulte de la part des ennemis. Cependant dés que le grand jour vint à paroître, on découvrit une troupe presque inombrable d'Indiens, qui s'avançoit. On ne laissa pas de continuer la marche au petit pas ; le dessein du General étoit de lasser les ennemis en differant le combat, quoyque nos Soldats eussent assez de peine à marcher ; & qu'ils témoignassent par leurs cris, qu'ils souffroient avec chagrin qu'on retardât l'envie qu'ils avoient de se venger, les uns de l'affront qu'on avoit reçû, les autres des incomoditez qu'ils avoient endurées : chacun suivant la passion qui l'animoit ; mais tous avec un même mouvement de vengeance dans le cœur.

Enfin l'armée s'arrêta & fit tête aux Mexicains, lorsque Cortez s'en vid pressé. Ils vinrent au combat avec la même impetuosité qu'ils avoient témoignée à la poursuite. Mais les arbalestes des Espagnols & les fleches des Tlascalteques, (les armes à feu étant inutiles à cause que la poudre étoit moüillée,) repousserent le premier effort de leur ferocité ; & en ce moment les cavaliers firent une charge si à propos, qu'aïant ouvert le chemin aux troupes des Alliez ; ils rompirent de tous côtez cette multitude sans ordre & sans conduite, & l'obligerent à abandonner le champ de bataille, avec une perte considerable.

Cortez continüa la retraite sans s'arrêter à pousser les fuiards, parce qu'il avoit besoin de ce jour entier afin d'arriver à son quartier avant la nuit. Mais les ennemis qui se ralioient avec la même diligence dont ils usoient en fuiant, revinrent encore par deux fois insulter l'arriere garde sans s'épouvanter du carnage qu'on faisoit dans leurs troupes, jusques à ce que la crainte

crainte de s'approcher de Tezcuco, où les Eſpagnols avoient le gros de leur armée, leur fit reprendre le chemin d'Iztacpalapa, aſſez bien châtiez de leur temerité; puiſqu'ils perdirent en ces divers combats, plus de ſix mille hommes: & quoyqu'il y eût quelques bleſſez du côté des Eſpagnols, il ne mourut que deux Tlaſcalteques, & un cheval, qui tout couvert de fleches & de coups des épées des Indiens, eut neanmoins aſſez de vigueur pour retirer ſon Maître de la mêlée.

Cortez & toute ſon armée celebrerent ce commencement de vengeance, comme une juſte ſatisfaction des fatigues qu'ils avoient endurées; & un peu avant la nuit, ils firent leur entrée dans la Ville, honorez par trois ou quatre victoires remportées, pour ainſi dire, en chemin faiſant, qui donnerent un grand luſtre à cette expedition, & effacerent entierement l'affront de leur retraite.

Neanmoins il faut avoüer que le ſtratagême des Mexicains étoit bien concerté. Ils firent une ſortie, à deſſein d'attirer les ennemis: ils ſe laiſſerent faire une charge, afin de les engager; & ils feignirent une retraite, pour les precipiter au milieu d'un peril effroïable. Ils abandonnerent les lieux qu'ils pretendoient inonder; & ils avoient une grande armée toute prête, afin de ne point riſquer le ſuccez de leur deſſein. Ceux qui cherchent à obſcurcir la gloire de nos exploits contre les Indiens, peuvent maintenant prononcer, ſi leurs armées étoient, comme ils diſent, des troupeaux de bêtes, & s'ils manquoient de tête pour inventer des ruſes de guerre, puiſqu'ils leur accordent au moins de la ferocité dans l'execution. Toute l'activité de Cortez, luy ſervit à peine, à ſe tirer du piege qu'ils luy avoient tendu: & il n'en ſortit pas ſans admiration, & même ſans une eſpece de jalouſie, de l'adroite diſpoſition qu'ils avoient donnée à leur ſtratagême; puiſque l'invention de ces tromperies dont on ſurprend ſon ennemi, eſt une de ces qualitez dont les Soldats tirent le plus de gloire, croïant qu'elles ne ſont pas ſeulement utiles, mais encore juſtes, ſur tout quand on les emploie dans une guerre fondée ſur une juſte defenſe. C'eſt neanmoins aſſez, à mon avis, qu'on les croie permiſes; quoyque d'ailleurs on puiſſe leur accorder l'attribut de juſtes, puiſqu'elles entrent dans le

châtiment des inadvertances & des negligences, qui ſont les plus dangereuſes fautes à la guerre.

---

## CHAPITRE XIII.

*Les Provinces de Chalco & d'Otumba demandent ſecours à Cortez contre les Mexicains. Il en donne la charge à Gonzale de Sandoval, & à François de Lugo, qui défont les ennemis, & amenent des priſonniers, par le moïen deſquels Cortez propoſe encore la paix à l'Empereur de Mexique.*

CORTEZ recevoit à Tezeuco de frequentes viſites des Caciques, & des autres Indiens voiſins de cette Province, qui venoient luy offrir leur obeïſſance & leurs troupes. Ils ſe plaignoient tous, des mauvais traitemens qu'ils recevoient de l'Empereur de Mexique, dont les Soldats enlevoient leurs biens, aprés avoir outragé leurs perſonnes, ajoûtant le mépris à l'inhumanité. Entre ceux là, des Envoïez des Provinces de Chalco & d'Otumba vinrent en diligence, donner avis qu'une puiſſante armée des ennemis étoit proche de leurs frontieres, avec ordre de ruiner entierement leur Païs, en punition de ce qu'ils s'étoient alliez aux Eſpagnols. Ils témoignoient aſſez de reſolution pour s'oppoſer à ces forces; & ils demandoient quelque ſecours, qui leur aidât à ſoûtenir une défenſe ſi legitime. Leur requête paroiſſoit non-ſeulement raiſonnable, mais encore importante; parce qu'on avoit un grand interêt d'empêcher les Mexicains de mettre le pied en ce quartier-là, où ils auroient retranché la communication avec la Province de Tlaſcala, qu'on devoit maintenir en toutes manieres. Le General dépêcha auſſi-tôt les Capitaines Gonzale de Sandoval, & François de Lugo, avec deux cens Eſpagnols, quinze Cavaliers, & un gros de Tlaſcalteques, entre leſquels il s'en trouvoit quelques-uns qui avoient obtenu, par importunité, la permiſſion de mettre à couvert dans leur Ville, le butin

qu'ils avoient gagné ; ce qu'on leur avoit accordé par politique : puisque comme on attendoit de nouveaux secours de cette Republique, il étoit avantageux d'attirer les Soldats de cette Nation, par l'apât de l'interêt, & par cette espece de liberté.

Ces miserables aïant ainsi changé la qualité de Soldats en celle de Porte-faix, marcherent avec le bagage de l'armée : & comme leur avarice avoit reglé le poids de leur charge, sans consulter leurs épaules, ils ne pouvoient suivre la marche ; & ils s'arrêtoient quelque-fois, afin de reprendre haleine. Les Mexicains, qui avoient dressé plusieurs embuscades des troupes qu'ils avoient sur le grand lac, dans les champs plantez de maiz, furent avertis de la negligence des Tlascalteques : & ils attaquerent ces traîneurs lorsqu'ils se reposoient, non-seulement à dessein de leur ôter le butin, mais encore d'en venir à une bataille, comme il parut par les cris qu'ils jetterent, & par l'ordre des bataillons qu'ils formoient en même-tems. Sandoval & Lugo accoururent aussi-tôt, au secours ; & chargerent les ennemis, avec toutes les forces unies, si à propos, que les Mexicains tournerent le dos à la premiere charge.

Cinq ou six Tlascalteques embarrassez & desarmez, perirent en cette occasion ; mais on reprit tout le butin, augmenté de quelques dépoüilles des ennemis : & on continua la marche, en prenant le soin de faire marcher au milieu des troupes, les gens inutiles, dont l'embarras dura jusques à ce que l'armée aïant passé la Province de Chalco, se vid proche des frontieres de celle de Tlascala, où ils se détacherent, afin d'aller mettre leur bagage en lieu de sûreté, & délivrerent ainsi Sandoval des soins fatiguans qu'il prenoit de les assister.

Les ennemis avoient assemblé toutes les milices de ces Provinces, à dessein de châtier la rebellion des Peuples de Chalco & d'Otumba : & sçachant que les Espagnols marchoient à leur secours, ils avoient renforcé leur armée, des troupes qui étoient autour du lac, dont ils formerent un gros redoutable, sur le chemin des Espagnols, en une ferme resolution de les combatre à la campagne. Sandoval & Lugo, bien avertis de leur projet, donnerent tous les ordres qu'ils jugerent necessaires, & s'avancerent en bataille, sans disconti-

nuer la marche, à la vûë des ennemis. Les Espagnols & les Tlascalteques s'arrêterent, afin de reconnoître de plus prés l'intention des Mexicains; les premiers avec une assûrance intrepide; & les autres avec une ardeur inquiete, qu'on eut peine à retenir. Les Mexicains avoient l'avantage du nombre; & l'ambition d'être les premiers à attaquer, les poussa contre nôtre armée fort brusquement: & suivant leur coûtume, ils lancerent d'abord, sans garder aucun ordre de bataille, toutes leurs armes de jet. Les deux Capitaines sçûrent profiter de ce desordre: & aprés avoir emploïé bien plus utilement les arquebuses & les arbalêtes, sans en perdre un seul coup, ils firent donner les Cavaliers, dont le choc, toûjours terrible aux Indiens, ouvrit le chemin aux Espagnols & aux Tlascalteques, pour se jetter au milieu de cette multitude confuse, qu'ils rompirent d'abord en la troublant, & ensuite par un horrible carnage. Ce ne fut, un moment aprés, qu'une honteuse fuite de tous côtez. Les troupes de Chalco & d'Otumba, qui étoient sorties de la Ville au bruit de la bataille, vinrent à propos pour achever la défaite, si entierement, que cette grande armée de Mexicains fut dissipée sans ressource; & ces deux Provinces alliées se virent secouruës, sans aucune perte.

On reserva huit prisonniers, qui paroissoient des plus considerables; afin d'en tirer quelques connoissances: & l'armée alla passer la nuit dans la Ville de Chalco, dont le Cacique, aprés avoir rendu ses devoirs aux Espagnols, s'avança; afin de leur faire preparer un logement, où ils trouverent une grande abondance de vivres & de rafraîchissemens pour toutes les troupes, sans oublier les acclamations sur leur victoire, reduites, suivant leur coûtume, à des cris confus d'une fole réjoüissance. Les Peuples de Chalco étoient ennemis des Tlascalteques; à cause que les premiers avoient toûjours obeï aux Empereurs de Mexique, & qu'ils avoient de perpetuelles contestations sur les bornes de leurs frontieres: mais ces deux Nations oublierent alors tous leurs démêlez, par les avances que ceux de Chalco firent aux Tlascalteques, à qui ils se reconnoissoient obligez, du soin qu'ils avoient pris d'accourir à leur secours; outre qu'ils reconnurent, qu'afin de se conserver la protection de Cortez, ils devoient être amis

de ſes alliez. Les Eſpagnols intervinrent dans ce traité : & aprés avoir aſſemblé les Chefs, & les perſonnes les plus conſiderables des deux Nations, ils firent la paix, avec toutes les aſſûrances & les ſolemnitez dont ils ſe ſervoient en ces actes publics. Sandoval s'obligea de l'autoriſer, par l'agrément du General ; & les Tlaſcalteques s'engagerent reciproquement, à le faire ratifier par leur Republique.

Cet exploit aïant été fait en ſi peu de tems, & avec tant de gloire, Sandoval & Lugo ramenerent l'armée à Tezcuco, accompagnez du Cacique, & de quelques autres Indiens, qui voulurent rendre graces au General même, du ſecours qu'il leur avoit envoïé, & luy offrir tout ce que les deux Provinces pouvoient fournir de Soldats. Cette faction fut extrémement applaudie à Tezcuco ; & Cortez en donna tout l'honneur aux Capitaines, ſans oublier les Chefs des Tlaſcalteques. Il careſſa les Nobles de Chalco, & agrea leurs offres ; reſervant à s'en ſervir, juſques au premier avis qu'il leur en donneroit : aprés quoy, il fit amener en ſa preſence les huit priſonniers Mexicains. Ils le trouverent au milieu de ſes Capitaines, affectant toute la ſeverité d'un vainqueur offenſé. La peur & la confuſion paroiſſoient ſur leur viſage, où l'on voïoit des marques d'un eſprit abatu, & mal diſpoſé à ſouffrir le châtiment, que ſuivant leurs coûtumes, ils croïoient inévitable. Cortez ordonna qu'on ôtât leurs fers : & comme il vouloit profiter de cette occaſion, afin de juſtifier dans l'eſprit de ſes alliez, la guerre qu'il avoit entrepriſe, lorſqu'on luy verroit faire toutes les avances de la paix, & qu'il vouloit encore convaincre ſes ennemis mêmes, de ſa generoſité ; il leur fit ce diſcours, par l'organe de ſes Truchemens : *L'uſage établi parmi vous, & cette eſpece de juſtice qui autoriſe les loix de la guerre, me mettent en droit de tirer ſatisfaction de vôtre malice, en emploïant le fer & le feu, pour vous traiter avec la même inhumanité dont vous traitez vos priſonniers : mais nous autres Eſpagnols, ne ſommes pas perſuadez que ce ſoit une faute puniſſable, d'être pris en ſervant ſon Prince ; parce que nous ſçavons diſtinguer les malheureux, des coupables. Je pretens donc ſeulement, vous convaincre de l'avantage que nôtre clemence a ſur vôtre brutalité, en vous donnant en un même tems, la vie & la liberté. Allez dés ce moment, vous ranger ſous les étendarts de vôtre Prince ; & dites-*

*luy de ma part, puiſque vous êtes Nobles, & que vous devez obſerver la loi attachée à la grace qu'on vous fait, Que je viens luy demander raiſon de la mauvaiſe guerre qu'il m'a faite, lorſque je me ſuis retiré de Mexique, en rompant avec perfidie les traitez qui m'avoient obligé à faire cette retraite; mais principalement pour venger la mort de Motezuma, qui me touche le plus ſenſiblement. Que je ſuis ſuivi d'une armée redoutable, non ſeulement par le nombre des Eſpagnols, qu'il ſçait être invincibles, & qui eſt conſiderablement augmenté; mais encore par les troupes de toutes les Nations qui abhorrent le nom des Mexicains: & que j'eſpere, en peu de tems, l'attaquer au milieu de ſa Cour même, y portant toutes les rigueurs d'une guerre que le Ciel favoriſe; reſolu de ne point relâcher d'une ſi juſte colere, juſques à ce que j'aie reduit en cendres toutes les Villes de ſon Empire, & noïé la memoire de ſon nom, dans le ſang de ſes Sujets. Neanmoins, que ſi pour éviter ſa propre ruine, & la deſolation de ſon Païs, il ſe ſent encore quelque inclination à la paix, je ſuis prêt à la luy accorder, à des conditions que l'on jugera raiſonables; parce que les armes de mon Roi, que les foudres mêmes du Ciel aſſiſtent en ces rencontres, ne bleſſent que lorſqu'elles trouvent de la reſiſtance; toûjours plus diſpoſées à ſuivre les mouvemens de l'humanité, que l'impetuoſité de la vengeance.*

Le General finit ainſi ſon diſcours, & donna auſſi tôt une eſcorte ſuffiſante aux huit priſonniers, avec ordre qu'on leur fournît une barque, afin qu'ils ſe retiraſſent à Mexique par la voie du lac. Ces miſerables aïant peine à croire ce changement de leur deſtinée, ſe jetterent aux pieds de Cortez, & luy promirent de faire ſçavoir à leur Prince ce qu'il luy propoſoit, & de contribuer tous leurs ſoins à le porter à la paix; mais on n'en reçut aucune réponſe: & Cortez n'avoit pas fait cette avance dans la penſée de reduire les Mexicains à entrer en un traité, dont ils paroiſſoient fort éloignez; mais ſeulement afin d'autoriſer la juſtice de ſes armes, & de donner un nouveau luſtre à ſa clemence entre ces Barbares: vertu dont les habiles Conquerans ſçavent faire un fort bon uſage; puiſqu'elle donne une ſituation favorable, aux eſprits qu'on veut aſſujetir, & qu'elle eſt toûjours aimable aux ennemis mêmes; entre leſquels ceux qui connoiſſent la raiſon, la reçoivent avec

éloges ; & ceux qui ne la connoissent pas, la regardent au moins avec respect.

---

## CHAPITRE XIV.

*Gonzale de Sandoval conduit les brigantins à Tezcuco ; & durant qu'on leur donne la derniere main, Cortez sort avec une grande partie de son armée, pour aller reconnoître les bords du grand lac.*

EN ce tems, Cortez reçut la nouvelle que les brigantins étoient achevez ; & Martin Lopez luy donnoit avis qu'il alloit se mettre en chemin, pour les conduire à Tezcuco, parce que la Republique de Tlascala avoit dix mille Tamenes tout prêts ; huit mille pour porter les planches, les mâts, la ferrure, & les autres materiaux necessaires ; & deux mille, afin de relaïer les autres, quand ils seroient fatiguez, sans comprendre ceux qui portoient les vivres & les munitions, outre quinze ou vingt mille Indiens de guerre avec leurs Capitaines, qui n'attendoient que cette occasion de joindre l'armée. Lopez mandoit qu'il partiroit le jour suivant, à la tête de ces troupes ; & qu'il attendroit une escorte au dernier Bourg de la Province de Tlascala, parce qu'il n'osoit pas, sans être soûtenu de plus grandes forces, tenter le passage à travers les Païs de l'obeïssance de l'Empereur de Mexique. Ces brigantins étoient la seule chose qui manquoit, afin de serrer de plus prés la Ville de Mexique ; & le General reçut cette nouvelle avec tant de joie, qu'elle se communiqua à toute l'armée. Il donna sur le champ, la charge de conduire l'escorte, à Gonzale de Sandoval, avec deux cens Espagnols, quinze Cavaliers, & quelques Compagnies de Tlascalteques, afin que ce secours, joint aux forces de la Republique, fût en état de resister aux insultes des Mexicains.

On lit dans l'Histoire de Herrera, qu'il sortit de Tlascala cent quatre-vingt mille hommes de guerre, avec les brigantins ; ce qui a si peu de vrai-semblance, qu'on croit que c'est une

faute d'impreſſion. Bernard Diaz ne compte que quinze mille hommes ; ce qu'on croira plus aiſément, ſi l'on conſidere le nombre de ceux qui ſervoient déja dans l'armée de Cortez. La Republique donna le commandement de cette troupe à un des Seigneurs ou Caciques des quartiers, nommé Chechimecal, jeune homme de vingt-trois ans, mais d'un eſprit & d'un courage ſi élevé, qu'il étoit déja conſideré comme un des premiers Capitaines de ſa Nation. Lopez ſortit de Tlaſcala, reſolu d'attendre l'eſcorte à Gualipar, Bourgade peu éloignée des terres de l'Empereur de Mexique. Chechimecal ne goûtoit pas ce retardement : il étoit bien perſuadé que ſa valeur, & celle de ſes troupes ſuffiſoient à défendre le convoi contre toutes les forces de Mexique ; neanmoins il ſe reduiſit à obſerver les ordres de Cortez, croïant que ſon obeïſſance luy tenoit lieu d'un grand exploit. Lopez regla la marche, en ſorte qu'au ſortir de la Ville, tout alla d'un grand ordre. Les Archers & les Frondeurs, ſoûtenus de quelques Piquiers, marchoient à la tête, & étoient ſuivis des Tamenes & de tout le bagage. Le reſte des troupes faiſoit l'arriere-garde ; & ce fut ainſi qu'on entreprit une choſe auſſi extraordinaire, que celle de faire conduire des vaiſſeaux par terre : Et s'il nous étoit permis de donner dans quelqu'une de ces metaphores, dont le ſtile hiſtorique ne rejette pas abſolument l'uſage, on pourroit dire que ces vaiſſeaux commencerent alors à flotter, ſur les épaules des hommes, entre ces ondes formées par les differens mouvemens que l'inégalité du terrein faiſoit prendre à cette troupe: Invention admirable, que Cortez mit alors en pratique, & dont le recit pourroit faire paſſer la verité pour un ſonge, ou croire en le liſant, que les yeux font la fonction de l'imagination.

Cependant Sandoval, qui marchoit vers Tlaſcala, s'arrêta un jour entier à Zulepeque, petite Ville peu éloignée de ſon chemin, & qui refuſoit d'obeïr au General ; outre que c'etoit le lieu où ces pauvres Eſpagnols, qui paſſoient de Vera-Cruz à Mexique, avoient été trahis & maſſacrez. Sandoval avoit ordre de châtier & de ſoûmettre cette Ville en faiſant ſon chemin : mais à peine l'armée eût elle tourné tête de ce côté-là, que les Habitans l'abandonnerent, & s'enfuirent aux montagnes. Le Commandant envoïa trois ou quatre Compagnies

de

de Tlascalteques aprés les fuïards : & lorsqu'il entra dans la Place, sa colere & son dépit s'accrurent à la vûë des funestes marques de cette trahison. On trouva contre une muraille, quelques lignes écrites avec du charbon, en ces termes: *L'infortuné Iean Iuste fut pris en cette maison, avec plusieurs autres de sa compagnie*; apres quoy on vid dans le Temple, les têtes de ces Espagnols sechées au feu & à la fumée, afin de les preserver de la corruption: Triste & affreux spectacle, qui conservant les horreurs de la mort, rendoit encore plus effroïables ces hideux simulacres du Demon. A cette vûë, la pitié alluma la colere; & Sandoval resolut de sortir avec son armée, pour aller châtier à toute rigueur, cette éxecrable cruauté. Il donnoit déja les ordres, lorsque les Compagnies qu'il avoit détachées, revinrent avec un grand nombre de prisonniers, hommes, femmes, enfans, aprés avoir tué dans les montagnes, tous ceux qui avoient voulu s'échaper, ou balancé à se rendre. Ces miserables enchaînez & éperdus de fraïeur, témoignoient leur repentir par des larmes, & par des cris pitoïables. Ils se jetterent aux pieds des Espagnols; & ils n'y furent pas long-tems, sans exciter leur compassion. Sandoval se fit prier par ses Officiers, afin d'encherir la grace qu'il vouloit leur faire; & enfin il les fit délier, & les reçut en l'obeïssance de son Prince : à quoy le Cacique & les principaux s'obligerent pour toute la Ville; & ils s'acquiterent fidelement de ce devoir, par crainte, ou par reconnoissance.

Sandoval ordonna qu'on recueillît les miserables dépoüilles de ces Espagnols qui avoient été sacrifiez, afin de les faire enterrer; & il continua sa marche jusques aux frontieres de Tlascala, sans aucune rencontre. Lopez vint au-devant de luy, avec Chechimecal & les Tlascalteques, en ordre de bataille. Les deux armées se salüerent d'abord, par des décharges, & les cris ordinaires en ces occasions, & ensuite par des embrassades & des civilitez particulieres. On donna quelques heures necessaires, au repos des troupes qui venoient d'arriver : aprés quoy Sandoval donna les ordres pour les faire marcher. Il mit les Espagnols à l'avant-garde, avec les Tlascalteques qu'il avoit amenez. Les Tamenes, escortez de quelques troupes, composoient le corps de bataille; & Che-

chimecal fut chargé du ſoin de l'arriere-garde : mais ce jeune homme s'offenſa, de n'avoir pas le poſte le plus avancé ; & ſon chagrin alla juſques au point de faire craindre qu'il ne quittât l'armée ; en ſorte que Sandoval fut obligé à l'aller trouver, afin de l'appaiſer. Il voulut luy faire comprendre que ſon poſte étoit le plus honorable, puiſqu'il étoit le plus perilleux ; d'autant qu'on devoit craindre ſeulement, que les Mexicains ne vinſſent inſulter l'armée par cet endroit-là : mais Chechimecal n'en convint pas ; il dît, *Que comme à l'aſſaut de la Ville de Mexique il devoit être le premier à mettre le pied ſur la bréche, il vouloit marcher toûjours à la tête, afin de donner l'éxemple à toutes les troupes.* Sandoval fut enfin reduit à demeurer auprés de cet emporté, pour donner tout l'honneur à l'arriere-garde : & ce ſentiment, inſpiré par la ſeule vanité, eſt un de ceux qui produiſent les plus grands deſordres dans les armées ; puiſque le principal devoir d'un Soldat eſt l'obeïſſance, & que la veritable valeur a des bornes preſcrites par la raiſon, qui oblige toûjours un vaillant homme, à recevoir ſans s'ébranler, les perils qui viennent à luy, ſans pretendre à la fole ambition de les aller chercher.

L'armée marcha ſuivant ſa premiere ordonnance ſur les terres de l'ennemi : & quoyque les troupes des Mexicains paruſſent ſur quelques hauteurs éloignées, neanmoins ils n'oſerent en venir aux mains ; & ils crurent que leurs cris & leurs menaces étoient un aſſez grand exploit.

On fit alte à la vuë de Tezcuco, par complaiſance pour Chechimecal, qui demanda à Sandoval le tems de ſe parer de ſes plus belles plumes, & de tous ſes joïaux ; ce qu'il ordonna encore à ſes Officiers, diſant que cette démarche qui les approchoit de l'occaſion, devoit être celebrée par des Soldats, comme une grande fête : Rodomontade digne de ſon orgueil & de ſon âge. Cortez, accompagné du Roi de Tezcuco & de tous ſes Capitaines, attendit hors de la Ville, ce ſecours qu'il avoit tant ſouhaité : & aprés avoir careſſé les Chefs, & donné quelque tems aux acclamations des Soldats, l'entrée ſe fit avec éclat. Les Tamenes marchoient à la file, ainſi que les Soldats : & on rangea tout le bois, la ferrure, & les autres pieces, chacune à part, ſous un grand atelier

que l'on avoit construit exprés, auprés des canaux.

Toute l'armée se réjoüît, de voir en sûreté ces apprêts, si necessaires à mettre la derniere main à la conquête de Mexique, que tout le monde desiroit avec une égale ardeur; & Cortez rendit graces à Dieu, des bontez dont il récompensoit son zele & ses intentions, par cette esperance, ou pour mieux dire, par cette assûrance d'un heureux succez.

Lopez s'appliqua aussi tôt à la construction des brigantins; & on luy donna de nouveaux Officiers, pour travailler à l'assemblage des pieces, & aux autres ouvrages de l'architecture navale. Cependant, le General aïant appris des Experts, qu'il ne faloit pas moins de vingt jours, afin de mettre ces batimens en état de servir, resolut d'emploïer ce tems à aller luy-même reconnoître le païs qui étoit sur les bords du lac, en remarquant les postes dont il devoit se saisir, afin d'empêcher les irruptions des troupes de Mexique, & faire en passant, le degât sur les terres de cet Empire: & aprés avoir communiqué à ses Capitaines cette entreprise, qui leur parut digne de ses soins, il se disposa à l'executer; laissant à Sandoval le Gouvernement de Tezcuco, & un ordre exprés d'avancer la construction des brigantins. Ce Capitaine se trouvoit toûjours à propos pour toute sorte d'emplois; & ceux dont Cortez l'honoroit, témoignoient assez l'estime qu'il faisoit de sa valeur & de sa capacité.

Au même-tems qu'il songeoit à nommer les Capitaines & les troupes qui devoient l'accompagner, Chechimecal luy demanda audience; & sans sçavoir que Cortez se preparoit à une sortie, il luy dit: *Que les hommes comme luy, nez pour la guerre, languissoient dans l'oisiveté d'une garnison, surtout aprés avoir passé cinq jours entiers sans avoir trouvé une seule occasion de tirer l'épée. Que ses troupes étoient fraîches, & souhaitoient de se faire voir aux ennemis: & que pressé par leurs instances, & par celles de son propre courage, il supplioit tres humblement le General, de luy marquer à l'heure-même quelque entreprise, où il pût donner des preuves de sa valeur, & preluder avec les Mexicains, jusques à ce que le tems fût venu d'achever leur défaite, par la destruction de leur Ville.* Cortez avoit deja resolu de le conduire avec soy; mais cette vanité hors de saison, ne luy plut

pas : & comme il n'étoit pas trop satisfait des saillies de ce jeune homme, dont Sandoval l'avoit informé, il luy répondit avec une espece de raillerie : *Qu'il luy avoit déja preparé une expedition d'importance, où il pourroit soulager l'ardeur qui le pressoit ; mais qu'il vouloit l'accompagner luy-même, afin d'être témoin de ses exploits.* Cortez avoit naturellement du dégoût des fanfarons, parce qu'on trouve rarement la valeur sans la modestie ; neanmoins il ne laissa pas de reconnoître que ces fougues de courage étoient des chaleurs d'un sang échaufé par la jeunesse, & un défaut assez ordinaire aux nouveaux Soldats, qui sont sortis heureusement des premieres occasions, & dont le peu d'experience leur fait confondre la valeur avec la temerité, qu'ils regardent comme l'essentiel de leur profession.

---

## CHAPITRE XV.

*Cortez va à Ialtocan, où il trouve de la resistance. Il surmonte les obstacles, & passe jusques à Tacuba ; & aprés avoir vaincu & défait les Mexicains en plusieurs combats, il fait sa retraite.*

ON jugea qu'il étoit propos de commencer l'expedition par Ialtocan, Ville située à cinq lieuës de Tezcuco, sur un de ces petits lacs qui se déchargent dans le grand. Il étoit important de châtier les Habitans de cette Ville ; parce que peu de jours auparavant, ils avoient maltraité & blessé des Envoïez qui venoient leur offrir la paix, en leur proposant de se soûmettre aux Espagnols ; & ce châtiment étoit d'une grande consequence pour les autres Indiens de ce quartier-là. Cortez partit aprés avoir entendu la Messe, où tous les Espagnols assisterent ; laissant une instruction particuliere à Sandoval, & quelques avis au Roi de Tezcuco, à Xicotencal, & aux autres Nations qui demeuroient dans la Ville. Les Capitaines Pierre d'Alvarado & Christophle d'Olid accompagnerent le General, avec deux cens cinquante Espagnols,

vingt Cavaliers, & une compagnie forte & éclatante, qui se forma de Nobles de Tezcuco ; outre Chechimecal, suivi de ses quinze mille Tlascalteques, soûtenus de cinq mille des troupes de Xicotencal. Cette armée n'eut pas marché quatre lieuës, que l'on découvrit les Mexicains en plusieurs batail-lons, à dessein, comme il paroissoit, de défendre en pleine campagne, la Place qu'on vouloit attaquer : mais à la premiere décharge des bouches à feu & des arbalêtes, suivie du choc des chevaux, cette armée se mit en desordre, & donna lieu à nos gens de se jetter au milieu de leurs bataillons, qu'ils rompirent en si peu de tems, qu'à peine eût-on celuy de remarquer leur resistance. La plus grande partie se sauva aux montagnes : les autres se jetterent sur le lac, & quelques-uns dans la Ville d'Ialtocan ; laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille, outre les blessez, & quelques prisoniers que l'on envoïa aussi-tôt à Tezcuco.

L'attaque de la Place fut remise au jour suivant ; & l'armée alla s'emparer de quelques maisons qui en étoient fort proches, où elle passa la nuit sans avanture. Au point du jour, on reconnut que l'entreprise étoit beaucoup plus difficile qu'on ne l'avoit crû. La Ville étoit fondée dans le lac même, & tenoit à la terre par une chaussée, ou un pont de pierre, sur lequel on passoit aisément l'eau à gué ; mais les Mexicains, qui gardoient ce poste, avoient rompu la chaussée, & tiré encore un fossé si profond, qu'il étoit impossible de le passer autrement qu'à la nage. Cortez s'avançoit, avec confiance d'emporter la Place d'emblée ; & lorsqu'il rencontra en tête ce fâcheux obstacle, il en eut du chagrin & de la confusion : mais les railleries dont les ennemis témoignoient leur assûrance, luy apprirent qu'il ne pouvoit plus s'en dédire, sans hazarder sa reputation.

Il songeoit déja à remplir ce passage de terre & de fascines lorsqu'un des Indiens qui étoient venus de Tezcuco, l'avertit qu'un peu plus avant on trouveroit une hauteur où l'eau du fossé avoit peine à couvrir la terre. Le General le retint afin de luy servir de guide, & marcha à l'heure même vers l'endroit désigné. On sonda l'eau ; & quoyqu'on en trouvât plus que l'avis n'en supposoit, il n'y en avoit pas assez pour

empêcher qu'on ne passât au gué. Cortez le fit tenter par deux compagnies de cinquante à soixante Espagnols, avec un nombre d'Alliez tel qui luy parut necessaire, suivant les troupes qui s'avançoient à dessein de luy disputer le passage. Il se tint au bord du gué avec son armée en bataille afin d'envoïer les secours qu'on luy demanderoit, & assurer la campagne contre les irruptions des Mexicains.

Les ennemis s'apperçûrent qu'on alloit gagner ce passage qu'ils avoient eu dessein de couvrir; & ils s'avancerent pour le défendre à coups de fleches & de frondes, dont ils blesserent quelques Soldats, & donnerent assez d'affaires à ceux qui combatoient dans l'eau, qui en quelques endroits alloit jusques à la ceinture. Il y avoit proche de la Ville un terrein assez étendu où l'eau n'avoit pas penetré; & les Arquebusiers qui marchoient à la tête n'eurent pas plûtôt occupé ce poste, que les Mexicains se retirerent dans la place, & en ce peu de tems que le reste de l'armée mit à sortir de l'eau, ils la quitterent pour se jetter dans leurs canots avec tant d'empressement, que nos gens y entrerent sans trouver d'opposition. Le pillage ne dura pas long-tems quoyqu'on l'eut permis, afin de rendre ce châtiment plus éxemplaire; parce qu'on ne trouva dans les maisons que ce qu'ils n'avoient pû emporter. Neanmoins on transporta à l'armée quelques charges de maiz & de sel, plusieurs mantes & quelques joiaux d'or que leurs Maîtres avoient oubliez, ou negligez. Les Capitaines n'avoient point d'ordre de s'emparer de la Ville, mais seulement d'en punir les habitans. Ainsi aprés avoir donné quelque tems à pousser la victoire, ils repasserent le fossé, aïant mis le feu au Temple & aux principaux édifices. Le General approuva cette conduite, suposant que les flames de ce lieu repandroient la fraïeur dans l'esprit des Indiens & avertiroient par leur éclat les villes voisines du péril qui les menaçoit.

On continua la marche, & l'armée passa la nuit prés de Cobatitlan ville considerable que l'on trouva abandonnée. Les Mexicains se montrerent encore; mais en un lieu d'où ils ne pouvoient attaquer, ni être attaquez. La même chose arriva à Tenayuca, & encore à Escapuzalco Bourgs situez sur le bord du lac & fort peuplez que l'on trouva desertez. On

coucha en l'un en & l'autre ; & Cortez mesuroit éxactement les distances & remarquoit par tout ce qui étoit avantageux à ses desseins, sans permettre qu'on fît aucun domage aux édifices, afin de faire voir qu'il n'usoit de rigueur qu'aux endroits où il trouvoit de la resistance. La Ville de Tacuba n'étoit éloignée du dernier poste que d'une demie lieuë, & elle le disputoit à Tezcuco pour la grandeur & pour le nombre de ses habitans. Son assiete occupoit l'ex'trémité de la principale chaussée, où les Espagnols essuïerent tant de hazards & de peine ; & c'étoit un poste tres-avantageux, parce qu'entre toutes les villes du lac il étoit le plus proche de Mexique, & comme la clef du chemin qu'il faloit necessairement occuper pour former le siege de cette grande cité. Cependant le General n'avoit pas alors dessein de s'en saisir à cause qu'il étoit trop éloigné de Tezcuco. Il vouloit seulement le reconnoître & observer de plus prés ce qu'il devoit prevenir ou éviter, lors qu'il voudroit châtier le Cacique de l'injure qu'il en avoit reçûë ; puisqu'on ne devoit pas laisser impunie l'insolence de ce Cacique, & que la terreur de ce châtiment rendroit sa Ville plus disposée à l'obeïssance.

L'armée s'en approcha avec le même ordre que si elle eut marché à une entreprise plus difficile ; & avant que de reconnoître la place on découvrit des troupes presque inombrables composées de l'armée des Mexicains, qui avoient toûjours suivi la marche des Espagnols, & de la garnison de Tacuba. Ces troupes que la ville ne pouvoit contenir s'étoient postées sous les murailles à dessein de les défendre ; & elles s'avancerent separées en divers bataillons qui chargerent avec tant de fierté & de si grands cris, qu'ils auroient pû ébranler des gens qui n'auroient point connu par tant d'experiences, à quoy cela se reduisoit. En effet lors qu'ils donnerent dans le feu des Arquebusiers, qui les effraioit encore plus qu'il ne les offensoit ; & que les chevaux qui n'étoient pas moins terribles eurent ouvert leurs rangs, ils se rompirent avec un si grand desordre, que le reste de l'armée aïant dissipé leur avant garde penetra jusques au centre de ce gros, & obligea les Mexicains à faire tête sans ordre & sans jugement, ainsi qu'on les demandoit. Neanmoins leur seule opiniatreté disputa assez long tems la victoire ; mais enfin ils tournerent le

dos par tout, pour fuir les uns dans la Ville, & les autres sans choix, en tous les lieux qui les éloignoient du péril.

Les Espagnols maîtres du champ de bataille emploierent le reste du jour à choisir un poste avantageux où ils pussent passer la nuit : cependant, à la pointe du jour, les ennemis parurent encore en campagne, à dessein de reparer par la voie des armes, l'affront qu'ils avoient reçû. Le General rangea ses troupes au même ordre, & fit les mêmes mouvemens que le jour precedent. Il batit aussi les Mexicains, avec d'autant plus de facilité, qu'ils avoient encore la fraïeur dans l'imagination, & que la fuite étoit encore presente à leur memoire.

On les poussa à grands coups d'épée & de lances jusques dans la Ville, où les Espagnols entrerent aprés eux avec quelques compagnies de leurs Alliez. Le General soûtint durant quelque tems le combat au milieu des ruës ; & lors qu'il le jugea à propos, il se retira au poste qu'il avoit occupé, abandonnant à ses Soldats le pillage des maisons qu'ils avoient prises, où ils mirent le feu, autant pour faciliter sa retraite, qu'afin de laisser des marques de la colere.

Cortez demeura cinq jours à la vûë de Tacuba dans son poste où les ennemis venoient le visiter tous les jours : on les ramenoit aussi toûjours batant dans la Ville ; & l'intention du General étoit de consumer la garnison en ces sorties ; & lors que leur foiblesse commença à se declarer par le nombre qui diminuoit tous les jours, il resolut de les attaquer à son tour. Les postes étoient déja marquez pour l'assaut, & les ordres donnez, quand on vid avancer sur la chaussée un gros considerable de Mexicains. Il faloit batre le secours avant que de forcer la Ville ; ainsi Cortez voulut l'attendre à quelque distance de la chaussée, à dessein de charger les Mexicains, lors qu'ils entreroient en terre ferme, & d'en faire un plus grand carnage en ce lieu étroit & serré. Ils avoient ordre, & l'on dit que c'étoit de Guatimozin même, de pousser quelque troupe devant eux qui se laissant faire une charge, attirât les Espagnols sur la chaussée. Ils executerent cet ordre avec une adresse remarcable : quelques uns sauterent negligemment en terre ferme ; & formerent quelques rangs si mal-à-propos, que Cortez crut que ce mouvement d'industrie en étoit un de crainte. Il laissa

une partie de ſon armée oppoſée aux ſorties de la garniſon de Tacuba, & marcha droit à la chauſſée ; ſuppoſant qu'aprés avoir batu ces ennemis avec facilité, il reviendroit tomber ſur la Ville. Les Mexicains avancez en terre ferme, tournerent le dos à la premiere démarche des Eſpagnols, & ſe retirerent à leur gros, qui fit le même mouvement ; cedant le terrein pied à pied, & dans une eſpece de deſordre, à deſſein d'engager nos Soldats. En effet, le General les ſuivit, emporté par ces apparences de victoire ; mais avec peu de reflexion, puiſque le ſuccez de la retraite d'Iztacpalapa n'étoit pas encore aſſez éloigné pour être effacé de ſa memoire, & qu'il ne pouvoit ignorer que les fuites des Indiens n'étoient pas toûjours ſinceres, & qu'ils s'en ſervoient à appeller leurs ennemis en des embuſcades : mais l'enchaînement de tant de victoires, qui eſt quelque fois l'écueil des vainqueurs, ne luy laiſſa pas le loiſir de démêler toutes les circonſtances qui diſtinguent une peur artificieuſe, de la veritable.

Les Mexicains ſe rallierent, & firent tête, lorſqu'ils virent le General engagé dans le détroit de la chauſſée : & comme ils l'entretenoient par leur reſiſtance, un nombre preſque infini de canots ſortis de Mexique, vint inveſtir les deux côtez de la digue ; en ſorte que les Eſpagnols ſe trouverent en un moment, attaquez en tête & par les flancs. Alors, quoyqu'un peu tard, ils reconnurent leur imprudence, & furent obligez à ſe retirer en combatant ceux qui attaquoient l'avant-garde, & à défendre les deux côtez contre les canots. Les ennemis s'étoient munis de piques fort dangereuſes, dont quelques-unes étoient armées de la pointe des épées des Eſpagnols, qu'ils avoient gagnées à la premiere retraite que nos gens firent de nuit. Ils en bleſſerent pluſieurs ; & il s'en falut peu qu'on ne perdît une enſeigne, parce qu'au moment que le combat étoit le plus échaufé, Jean Volante, qui la portoit, fut renverſé d'un coup de pique dans le lac : les Indiens qui étoient les plus proches, ſe jetterent auſſi-tôt dans l'eau, où ils le prirent, & le mirent en un canot, à deſſein de le preſenter à l'Empereur. Volante ſe laiſſa conduire, feignant d'être hors de combat : & quand il ſe vid éloigné des autres bâtimens, il ſe ſaiſit de ſes armes ; & ſe debarraſſant de ceux qui le gardoient, dont il tua quelques-uns, il ſe jetta dans

l'eau, & se sauva à la nage, sans abandonner son enseigne, également brave & heureux en cette action.

Cortez se mêla, l'épée à la main, dans les plus grands dangers, & retira enfin ses troupes en terre-ferme, avec peu de perte, aprés avoir tiré une assez grande vengeance de la tromperie qu'ils luy avoient faite, en l'attirant sur la chaussée; puisqu'il y fit perir tant d'ennemis, ainsi que dans le lac même, que l'artifice leur coûta tout ce qu'ils auroient pû perdre en une bataille. Neanmoins, comme il jugea bien qu'il y auroit de la temerité à retourner à l'entreprise de Tacuba, malgré ce nouveau secours, qui se tenoit toûjours en vûë, il délibera de se retirer à Tezcuco; ce qu'il éxecuta sur le champ, par l'avis de ses Capitaines, sans que les Mexicains osassent quitter la digue, ni sortir de leurs canots, jusques à ce que l'éloignement de nôtre armée leur donna le courage de la suivre de loin: mais ils se contenterent d'étourdir nos Soldats, par de grands cris; & toute leur vengeance se reduisit à cette fatigue inutile. Cette expedition fut d'une grande importance, tant par la perte que les Mexicains firent en ces divers combats, que par les conoissances qu'on acquit de ce païs, dont on devoit se saisir: & quoyque nôtre Historien tâche d'en obscurcir la gloire, Cortez en tira de grands avantages pour son principal dessein; puisqu'à peine fut-il arrivé à Tezcuco, que les Caciques de Tucapan, de Mascalingo, d'Autlan, & ceux des autres Bourgs qui occupoient les bords du lac du côté du Septentrion, vinrent offrir leur obeïssance & leurs troupes: marque assûrée que ces exploits avoient augmenté la reputation des Espagnols, dont l'acquisition est une des plus avantageuses à la guerre; puisqu'elle emporte sur les esprits, ce que toute la force des armes ne pourroit obtenir, qu'avec beaucoup de difficulté.



## CHAPITRE XVI.

*Un nouveau secours d'Espagnols arrive à Tezcuco. Sandoval marche au secours de ceux de Chalco. Il défait par deux fois les Mexicains en pleine campagne, & prend à force d'armes les Villes de Guastepeque, & de Capistlan.*

LA repetition de tant d'heureux succez étoit un témoignage presque visible, que Dieu s'interessoit à cette conquète ; & il est encore moins possible d'attribuer à une autre main qu'à la sienne, ces favorables hazards, où la diligence des hommes n'eut aucune part, & qui arriverent en ce tems-là, mesurez sur les besoins qu'on en avoit, avec autant de justesse, qu'ils étoient éloignez de toute sorte d'esperance. Un vaisseau d'un port considerable, adressé à Cortez, vint moüiller au Port de Vera-Cruz : il portoit Julien d'Aldereté, né à Tordesillas, qui venoit éxercer la Charge de Tresorier pour l'Empereur ; Frere Pierre Melgareio d'Urrea, Religieux de l'Ordre de Saint François, de Seville ; Antoine de Caravajal, Jerôme Ruis de la Mota, Alonse Diaz de la Reguera, & d'autres Soldats de consideration, avec un secours d'armes & de munitions. Ils se rendirent aussi-tôt à Tlascala, avec les munitions portées par les Indiens Zempoales ; & on leur donna une escorte, qui les conduisit à Tezcuco, où ils apporterent eux-mêmes le secours, & les premieres nouvelles de leur arrivée.

Bernard Diaz pretend que ce vaisseau venoit d'Espagne en droiture ; & Herrera, qui parle de son arrivée, ne designe point le lieu d'où il étoit parti, voulant peut-être cacher son incertitude sous cette omission. On void peu d'apparence à croire que ce vaisseau vînt d'Espagne, adressé à Cortez, sans aucunes lettres de son pere, ni de ses Agens ; sur tout en un tems où ils n'avoient à l'informer, que des bons succez que leurs diligences avoient produits, & dont, selon

ces Auteurs, il ne reçut la nouvelle que long-tems aprés. On aura bien plus de penchant à se persuader que ce navire venoit de l'Isle de Saint Domingue, dont les Gouverneurs, ainsi qu'on l'a dit, avoient appris l'engagement où Cortez se trouvoit : & la venuë du Tresorier ne conclud rien contre ce sentiment ; puisque le pouvoir de ces Gouverneurs s'étendoit jusques à nommer des Officiers qui eussent le soin de recueillir le quint dû à l'Empereur, & qu'ils avoient autorité sur tout ce qui dépendoit des conquêtes que l'on feroit dans les Indes: mais ce secours, de quelque part qu'il vînt, ne pouvoit arriver en un tems plus propre ; & Cortez en reconnut bien la veritable source, en rendant graces à Dieu, non-seulement de ce bonheur, qui augmentoit ses forces ; mais encore de la vigueur qu'il sentoit renouveller en son courage, & de cette merveilleuse constance, qui n'étant pas incompatible avec sa valeur naturelle, luy paroissoit neanmoins l'effet d'une influence qui venoit du Ciel même.

En ce même-tems, des Envoïez de Chalco & de Thamanalco vinrent en diligence, demander du secours au General, contre une puissante armée que l'on preparoit à Mexique, afin de faire rentrer dans l'obeïssance de l'Empereur, les Villes de ces Provinces, qui conservoient encore de la fidelité pour les Espagnols. Guatimozin avoit une forte inclination aux armes ; &, comme on l'a vû déja par sa conduite, il donnoit toute son application à cet éxercice, & tous ses soins à chercher les moïens d'obtenir la victoire sur ses ennemis. Il n'en trouvoit pas de plus assûré, que celuy de jetter dans ces Provinces des troupes assez fortes pour ôter la communication avec celle de Tlascala, & retrancher les secours de Vera-Cruz. Ce dessein étoit d'une telle importance, qu'il réduisit Cortez à une obligation precise de secourir ses alliez, dont la fidelité luy conservoit, contre les Mexicaïns, la liberté de ce passage, qui luy étoit si necessaire. Il ordonna donc à Sandoval, d'y conduire trois cens Espagnols, vingt Cavaliers, & quelques Compagnies de Tlascala & Tezcuco, en nombre suffisant à soûtenir les troupes des Provinces menacées, qui étoient déja en armes.

Sandoval partit sans s'arrêter, & marcha avec tant de diligence, que son secours vint fort à propos. Les Caciques

avoient leurs troupes ſur pied, qui formerent un gros conſiderable, lorſqu'elles furent jointes avec celle de Sandoval. Les ennemis n'étoient pas éloignez, leur armée étant logée à Guaſtepeque ; & le Commandant Eſpagnol reſolut de les attaquer, avant qu'ils fuſſent entrez ſur les terres de Chalco. Cependant les Mexicains, fort ſatisfaits de leurs forces, & inſtruits que les Eſpagnols étoient arrivez pour ſoûtenir ceux de Chalco, ſe poſterent derriere quelques ravines, ou chemins creux ; afin de combatre en un lieu où ils n'euſſent rien à craindre de la furie des chevaux. On reconnut cette difficulté, ſeulement en allant à la charge ; & toute la valeur de Sandoval & des Eſpagnols qui le ſuivoient, fut neceſſaire, pour ôter cet avantage aux ennemis : ce qui ſe fit à coups de main, & avec quelque perte ; puiſqu'il mourut en cette occaſion un Soldat Eſpagnol, nommé Jean Dominguez, dont l'adreſſe à dreſſer les chevaux au manege de la guerre, luy avoit acquis l'eſtime de tous ſes Compagnons. Les Mexicains perdirent aſſez de monde en ce combat ; neanmoins ils ſe crurent encore aſſez forts, pour ſe rallier dans la plaine : & Sandoval aïant ſurmonté en peu de tems la difficulté du paſſage, les chargea ſi bruſquement, qu'il les rompit, avant qu'ils euſſent éxecuté leur ralliment. Leur avant-garde combatit avec fureur, & en gens deſeſperez : & ſa reſiſtance auroit pû paſſer pour un juſte combat, ſi elle avoit duré un peu plus de tems ; mais le deſordre où on les ſurprit, leur étoit ſi deſavantageux, que toute cette multitude fut diſſipée en un moment. On ſuivit la victoire avec tant de vigueur, que la plus grande partie de cette armée demeura ſur le champ, ou en fuïant : & Sandoval, maître de la campagne, choiſit un poſte où ſon armée pût prendre quelque repos ; reſolu d'aller cette nuit même attaquer Guaſtepeque, où les vaincus s'étoient retirez.

Cependant, nos troupes eurent à peine goûté le repos dont elles avoient beſoin pour rétablir leurs forces, que les bateurs d'eſtrade, qu'on avoit envoïez reconnoître les avenuës, revinrent en criant aux armes, avec tant d'empreſſement, qu'on n'eut que le tems de mettre l'armée en bataille. Un gros de quatorze ou quinze mille Mexicains s'avançoit en bon ordre ; & il étoit ſi proche, qu'on entendoit le ſon de leurs

timbales & de leurs cors. On jugea que c'étoit une nouvelle armée, qui venoit soûtenir les premiers qui avoient été défaits; puisqu'il n'étoit pas possible que ceux-ci se fussent ralliez si aisément : & l'épouvante qu'ils avoient prise, ne leur permettoit pas de témoigner tant de fierté. Les Espagnols marcherent au devant de ces nouveaux venus, & les chargerent si à propos, qu'aïant mis leurs premieres troupes en desordre, les chevaux eurent le champ libre pour entrer dans leurs bataillons; où, suivant leur coûtume, ils porterent tant de terreur, & firent un si grand carnage, que les Mexicains se vîrent reduits à tourner le dos, & à se jetter en confusion dans le Bourg de Guastepeque, où ils se figuroient être en sûreté : mais les Espagnols les suivirent de si prés, en tuant tous ceux qui leur tomboient sous la main, qu'ils entrerent dans la Place avec les fuïards. Ils s'y maintinrent en combatant, jusques à ce que le reste de l'armée arriva. Les vainqueurs se répandirent alors par toutes les ruës; & on poussa enfin les ennemis hors du Bourg, à grands coups d'épée. Il en mourut un grand nombre de ceux qui s'opiniâtrerent au combat; & les autres s'enfuirent si effraïez, qu'en peu de tems il n'en parut pas un seul aux environs de la Place.

Elle étoit d'une si vaste étenduë, que Sandoval resolut d'y passer la nuit. Tous les Espagnols, & la plus grande partie des alliez, y trouverent du couvert : & la victoire fut fort égaïée, par la permission qu'on donna de saccager les maisons, avec cette reserve, que les Soldats ne se chargeassent point d'un butin embarrassant, & qui les empêchât de se servir de leurs armes; mais seulement des pieces de prix, & de peu de volume. Le Cacique du Bourg arriva peu de tems aprés, accompagné des principaux Habitans; & ils prêterent le serment d'obeïssance & de fidelité, aprés s'être excusez sur la violence que les Mexicains leur avoient faite. Ils apportoient pour marques de leurs bonnes intentions, la sincerité avec laquelle ils venoient sans armes, se rendre à la discretion des vainqueurs. Les Espagnols les rassûrerent par leurs caresses; & au point du jour, Sandoval ayant fait reconnoître la campagne, où tout paroissoit tranquille, délibera de faire la retraite, par l'avis des autres Capitaines. Neanmoins les Peuples de Chalco, qui étoient mieux servis en Espions, eurent avis que tous les

Mexicains échapez des derniers combats s'étoient réünis à Capistlan, & protesterent au Commandant, que sa retraite seroit la même chose, que s'il les livroit à leurs ennemis: sur quoy on jugea necessaire de dissiper cette union de fugitifs, avant qu'ils eussent été renforcez par de nouvelles troupes.

Capistlan n'étoit qu'à deux lieuës de Guastepeque, du côté de Mexique. Cette Place, assise au plus haut d'une montagne de difficile accez, pouvoit passer pour une Forteresse; parce qu'un ruisseau descendant des montagnes voisines avec rapidité, lavoit le pied des precipices de ces rochers. Elle se trouva en défense lorsque l'armée y arriva. Les Mexicains qui s'en étoient saisis, avoient garni toute cette hauteur de Soldats armez, qui en celebrant par de grands cris la sûreté où ils se voïoient, tirerent quelques fleches, plus pour attirer nos gens, que pour les blesser. Sandoval étoit fort déterminé à chasser les ennemis de ce poste, afin de laisser les Provinces voisines sans aucune crainte d'une nouvelle invasion: & quand il eut reconnu qu'il n'y avoit que trois chemins également fâcheux pour aller à l'attaque, il ordonna aux troupes de Chalco & de Tlascala, de s'avancer à la tête de l'armée; parce que l'habitude qu'ils avoient à surmonter la difficulté de ces rochers, les rendoit plus propres à cette action. Mais il ne fut pas obeï avec la même promtitude qu'ils avoient témoignée en d'autres occasions; & la lenteur de leur mouvement sembloit avoüer, qu'ils croïoient cet exploit au dessus de leurs forces: ensorte que Sandoval, fatigue de leur retardement, se jetta dans le peril, à la tête des Espagnols, dont la resolution donna tant d'émulation aux Indiens alliez, qu'aïant reconnu par cet exemple le tort que cette démarche faisoit à leur valeur, ils allerent aux ennemis par l'endroit le plus difficile du rocher, montant plus facilement que les Espagnols, & combatant comme eux. Le chemin etoit si escarpé en plusieurs endroits qu'ils ne pouvoient s'aider de leurs mains, sans craindre que le pied ne glissât; & les pierres que les ennemis faisoient rouler d'en-haut, étoient plus dangereuses, que les fleches, ni les dards: neanmoins les arquebuses & les arbalêtes ouvroient le chemin aux piques & aux épées; & les assaillans aïant la valeur & la constance pour eux, contre-

la resistance des ennemis & leur propre lassitude, ils parvinrent au haut de l'éminence, presque au même-tems que les Mexicains se retirerent dans le Bourg, si abatus, qu'ils se disposerent avec peine à en défendre les murailles. Ils s'en acquiterent en effet avec tant de lâcheté, qu'on les poussa jusques aux precipices de la montagne, où tous ceux qui ne firent point le saut, furent taillez en pieces. Le carnage fut si grand en cette occasion, que suivant les Relations les plus sinceres. le ruisseau fut teint du sang de ces miserables, en si grande abondance, que les Espagnols que la soif obligea d'avoir recours à ses eaux, furent contraints d'attendre que leur cours fût purifié, ou de passer par dessus l'horreur du breuvage, par la necessité du rafraîchissement.

Sandoval eut ses armes faussées en deux endroits, par des coups de pierre, & quelques Espagnols furent blessez considerablement; entre lesquels André de Tapia & Hernan d'Osma ont merité d'être nommez par leur qualité, ou par leurs actions; Les alliez furent plus maltraitez, parce que l'endroit de leur attaque étoit plus dangereux, & qu'ils s'y porterent avec moins d'ordre, & plus de precipitation.

Sandoval honoré par trois ou quatre victoires obtenuës en si peu de tems, & voïant les Mexicains défaits par tout, & chassez de ces Provinces dont ils troubloient le repos, & qui avoient besoin de son assistance, prit enfin le parti de retourner à Tezcuco, où il arriva par le même chemin qu'il avoit fait, sans aucune avanture qui l'engageât à tirer l'épée.

Cependant, dés qu'on eut appris à Mexique la nouvelle de sa retraite, l'Empereur envoïa une nouvelle armée contre la Province de Chalco, marquant toûjours une extréme passion de couper aux Espagnols le chemin de Tlascala.. Les Peuples de Chalco eurent avis de cette irruption, en un tems où ils ne pouvoient se promettre d'autre secours, que celuy de leurs armes. Ils assemblererent leurs troupes à la hâte; & ils se mirent en campagne, avec ce qu'ils pûrent tirer de leurs alliez. Le commerce des Espagnols leur avoit inspiré quelque espece de fermeté, & appris à combatre avec ordre. Le deux armées, qui se cherchoient, en vinrent bien-tôt aux mains, avec une égale resolution. Le combat fut long & sanglant; & ceux de

Chalco

Chalco en remporterent tout l'avantage, puisqu'encore qu'ils eussent perdu beaucoup de monde, ils en tuerent encore plus aux Mexicains, & demeurerent les maîtres du champ bataille. Leur victoire reçut de grands applaudissemens à Tezcuco ; & Cortez s'en fit un plaisir particulier, de voir ses Alliez en état de se soûtenir par eux-mêmes, & de connoître que leurs propres forces étoient capables de les défendre. Cet heureux succez étoit dû principalement à leur valeur ; mais l'ordre & la discipline qu'ils observerent au combat, y eurent assez de part. Celle qu'ils avoient euë à plusieurs victoires où ils s'étoient trouvez, leur élevoit encore le courage, en leur faisant perdre la crainte de la Nation dominante, & en leur découvrant, par le moyen des Espagnols, cet important secret, que les Mexicains se laissoient batre comme les autres hommes.

---

## CHAPITRE XVII.

*Cortez fait une nouvelle sortie, pour reconnoître le lac du côté de Suchimilco. Il fait en chemin deux combats fort perilleux contre les ennemis, qui s'étoient fortifiez sur les montagnes de Guastepeque.*

Cortez auroit souhaité que Sandoval ne fût pas revenu, sans avoir percé jusques aux bords du lac du côté de Suchimilco, éloigné de quelques lieuës de Guastepeque ; parce qu'il étoit important de reconnoître ce poste, d'où une digue assez large alloit donner la main aux principales chaussées qui conduisoient à Mexique. L'état de l'ouvrage des brigantins laissoit encore assez de tems pour une nouvelle sortie ; ainsi on resolut de l'emploïer à cette expedition. On consideroit encore l'avantage de couvrir le chemin de Tlascala, en animant les Peuples de Chalco, qui paroissoient apprehender encore de nouvelles irruptions. Cortez se chargea de l'execution, qu'il crut digne de ses soins. Il prit avec soy Olid Alvarado, Tapia, & Alderete, avec trois cens Espagnols, & les troupes de Tezcuco & de Tlascala, qu'il crut

necessaires ; supposant qu'il trouveroit en armes le Cacique de Chalco, & tous ses alliez.

Il laissa la conduite de ce qui regardoit la guerre à Sandoval, & celle du civil au Cacique Dom Hernan, toûjours également soûmis & affectioné : & quoyque son âge & son genie l'appellassent à des emplois plus brillans, il sçavoit bien connoître qu'il se faisoit un plus grand merite de son obeïssance.

Le General sortit de Tezcuco le cinquiéme Avril 1521 ; & comme il ne trouva sur sa route aucune nouvelle des Mexicains, il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva la nuit suivante à Chalco. Tous les Caciques de son alliance y étoient, fort allarmez, sur ce qu'ils n'attendoient aucun secours des Espagnols, & qu'on avoit découvert du côté de Suchimilco une nouvelle armée de Mexicains, plus forte que toutes les autres, qui venoit à dessein de ruiner toutes ces Provinces. Leur joie égala, pour le moins, l'embarras où ils étoient : ils se jettoient aux pieds des Espagnols ; ils levoient les yeux vers le Ciel, dont la disposition, suivant leur idée, leur procuroit ce favorable retour d'une heureuse destinée. Cortez avoit dessein de se servir de leurs troupes. Il leur laissa donc croire qu'il ne venoit que pour les secourir, & fit ce qu'il put afin de leur ôter la fraïeur qu'ils avoient prise : aprés quoy il leur persuada qu'ils étoient les plus braves gens du monde, à force de loüanges sur la victoire qu'ils avoient remportée.

Ces Caciques avoient des sentinelles avancées, & certains espions dans le Païs ennemi, qui en faisant passer la parole des uns aux autres, donnoient à tous momens avis des moindres démarches des ennemis. On apprit par ce moïen, que les Mexicains instruits que les Espagnols alloient à Chalco, s'étoient retranchez sur des montagnes qui étoient sur leur route, en partageant leurs troupes à la garde de quelques Forteresses qui occupoient les hauteurs du plus difficile accez. Cette conduite alloit à deux fins ; l'une de cacher le nombre de leurs troupes, & de les entretenir ainsi separées sur ces montagnes, jusques à ce que le General se fût retiré, afin de se détacher aprés sa retraite, contre ses alliez : l'autre, qui paroissoit plus probable, étoit d'attendre nôtre armée en des lieux où la na-

ture même militoit pour eux, par l'avantage de la situation; l'une ou l'autre de ces vûës engageoit également à les attaquer dans leurs forts mêmes, afin de ne point perdre le tems d'aller a Suchimilco.

L'armée suivant ce dessein, alla passer la nuit en une Bourgade abandonée, au pied des montagnes, où les milices de Chalco & des autres alliez se joignirent aux Espagnols, en grand nombre. Ces troupes, qui formoient un gros considerable de bons Soldats, donnerent de l'ardeur aux autres Nations, qui marchoient avec un peu de crainte vers ces defilez. On commença à s'y engager au point du jour, par un chemin étroit & assez difficile, entre deux files de montagnes, qui luy communiquoient une partie de l'horreur de leurs rochers. Les Mexicains se montrerent des deux côtez, & ils menaçoient de loing: neanmoins l'armée continua sa marche au petit pas, en défilant suivant la nature du terrein, jusques à une petite plaine, ouverte en un endroit où les montagnes s'écartoient un peu, pour se resserrer davantage sur la hauteur. On y forma quelques bataillons comme on put, parce qu'on découvroit sur l'éminence un grand Fort que les ennemis occupoient, en si grand nombre, qu'il pouvoit être redoutable en un poste moins avantageux. Leur intention étoit d'irriter les Espagnols, afin de les attirer à l'attaque au milieu de ces precipices, où la difficulté des chemins n'étoit pas un moindre peril, que celuy des armes des ennemis.

Les railleries qu'ils faisoient de nôtre retardement, par leurs cris moqueurs, perçoient le cœur du General; & sa patience ne put aller jusques à souffrir les injures qu'ils faisoient aux Espagnols, en les traitant de lâches & de poltrons. L'emportement de la colere, qui donne souvent de méchans conseils, l'obligea donc de conduire l'armée au pied de la montagne, où sans balancer sur le choix du chemin le plus aisé, il fit avancer deux Compagnies d'Arquebusiers & d'Arbalêtriers, commandées par Pierre de Barba, accompagné de quelques Soldats particuliers qui s'y offrirent volontairement, & de nôtre Bernard Diaz, qui n'étant pas encore satisfait d'une reputation de valeur bien établie, s'étoit erigé en poursuivant eternel des entreprises perilleuses.

Lorsque les Espagnols commencerent à monter, les Mexi-

cains se retirerent, en feignant quelque desordre, afin de les attirer à l'endroit le plus dangereux. Alors ils revinrent, en criant horriblement ; & ils firent tomber d'en-haut une grêle épouvantable de grosses pierres, & de rochers entiers, qui barrerent le chemin aprés avoir emporté tout ce qu'ils rencontrerent. Cette premiere charge fit beaucoup de mal, qui auroit encore été plus grand, si l'Enseigne Christophle de Corral, & Diaz, qui marchoient à la tête, s'étant retirez au creux d'un rocher, n'eussent averti les autres de s'arrêter & de s'écarter du chemin ; parce qu'il étoit impossible d'avancer, sans tomber en un plus grand peril. Le General reconnut en même-tems, qu'on ne pouvoit continuer l'attaque par ce chemin-là : il fut même quelques momens à craindre qu'ils n'y eussent peri tous ; & il leur envoïa en diligence un ordre de se retirer, ce qu'ils firent avec beaucoup de danger. Cette action coûta la vie à quatre Espagnols : le Capitaine Pierre de Barba y fut fort maltraité ; & plusieurs Soldats en revinrent dangereusement blessez. Cortez ressentit cette disgrace en luy-même, comme un effet de sa propre imprudence ; & devant les autres, comme un malheur ordinaire à la guerre : mais il sçut cacher la foiblesse de ses excuses, sous la fierté des menaces qu'il fit contre les ennemis.

Il resolut en même-tems, d'aller avec quelques Capitaines, chercher un chemin moins dangereux paur gagner cette hauteur ; à quoy il se sentoit également poussé, par le desir de se venger, & par le risque qu'il voïoit à continuer son voïage en laissant ces ennemis derriere soy. Neanmoins ce dessein ne fut point éxecuté, parce qu'on découvrit en ce moment une embuscade, qui luy donna une occasion plus prochaine d'en venir aux mains. Les ennemis qui étoient d'un autre côté de la montagne, étoient descendus ; & s'étant saisis d'un bois qui n'étoit pas éloigné du chemin, ils y attendoient l'occasion de charger l'arriere-garde, quand ils verroient l'armée engagée dans les plus rudes défilez. Ils avoient aussi averti ceux qui étoient sur les hauteurs, d'attaquer en même-tems l'avant-garde : & le stratagême de ces Barbares marque bien quels maîtres ce sont, que la malice & la haine, en l'art de la guerre.

Le General fit faire à ses troupes le même mouvement, que

s'il eût voulu continuer la marche, & découvrir le flanc aux Mexicains qui étoient en embuſcade ; & lorſqu'il les crut aſſûrez par cette demarche, il alla fondre ſur eux : mais ils ſe ſauverent par ces rochers avec tant de vîteſſe, qu'on leur fit peu de mal. On reconnut qu'ils prenoient en fuïant, le chemin de Guaſtepeque : ſur quoy le General détacha ſa Cavalerie pour les ſuivre, & fit avancer de quelques pas ſon Infanterie, dont le mouvement ſervit à faire remarquer que les ennemis avoient abandonné leur Fort, & qu'ils ſuivoient par les hauteurs la marche de nôtre armée.

Cette vûë fit ceſſer la crainte que le General avoit, de laiſſer les ennemis derriere ſoy ; & l'armée ſuivit ſon chemin, ſans autre mal, que l'importunité de leurs cris effroïables, juſques à ce qu'aprés avoir fait environ une lieuë & demie, on trouva un autre Fort occupé par les Mexicains, qui ne s'étoient avancez avec tant de diligence, qu'afin de s'en emparer : & quoyque leurs cris & leurs menaces irritaſſent le General, neanmoins on étoit trop prés de la nuit & d'une fâcheuſe experience, pour ſe commettre avec eux, ſans prendre d'autres meſures.

L'armée campa dans un petit Village abandonné ſur une hauteur, d'où on découvroit les montagnes des environs. Elle ſouffrit en ce lieu une grande incommodité, faute d'eau ; la ſoif étant un autre ennemi, qui vint troubler le repos des Soldats. On trouva le matin quelque ſoulagement, à des ſources qui n'étoient pas éloignées du camp : & le General aïant donné ſes ordres, commanda qu'on le ſuivît, & s'avança pour reconnoître le poſte que les Mexicains occupoient. Il le trouva encore plus inacceſſible que le premier ; parce que le chemin faiſoit pluſieurs retours en montant, & qu'il étoit par tout expoſé aux traits des ennemis. Neanmoins, aïant remarqué une autre éminence à la portée de l'arquebuſe, qu'ils n'avoient point garnie, il commanda aux Capitaines Verdugo, Barba, & au Treſorier Alderete, de s'en emparer avec les Arquebuſiers ; afin d'ôter aux Mexicains la liberté de paroître ſur la hauteur. Cet ordre fut éxecuté ; ils s'avancerent par un chemin à couvert des ennemis, qui furent extrémement ſurpris des premieres décharges, qui leur tuerent beaucoup de monde : ſur quoy ils reſolurent d'abord de ſe retirer à un gros Bourg, qui tenoit

d'un côté à leur Fort. On reconnut ce mouvement à la cessation de leurs cris; & au même tems que l'armée se rangeoit pour aller les attaquer, on vid de la montagne voisine, qu'ils abandonnoient entierement leur Fort, & qu'ils se jettoient en fuïant, dans l'endroit le plus desert de cette montagne. Cortez crut alors qu'il étoit inutile de percer jusques à ce poste, qu'il ne pretendoit pas conserver, & qui n'étoit d'aucune importance, puisqu'il n'y avoit plus de gens pour le défendre.

L'armée etoit prête à marcher, lorsqu'on découvrit au haut des murailles du Fort, quelques femmes qui demandoient la paix par de grands cris, & en faisant voltiger des drapeaux blancs, qu'elles abaissoient de tems en tems, avec d'autres marques de soûmission, qui obligerent à leur faire un appel. Le Cacique de ce lieu descendit aussi-tôt, & vint offrir son obeïssance; non-seulement pour ce Fort où il faisoit sa residence, mais encore pour celuy qu'on avoit laissé derriere, & qui étoit de son Domaine. Il fit un discours avec la confiance d'un homme qui avoit la verité pour soy; & il rejetta la resistance qu'on avoit faite sur ces montagnes, sur les forces des Mexicains, superieures aux siennes. Le General reçut ses excuses, soit qu'elles luy parussent vrai-semblables, ou qu'il crût qu'il n'étoit pas à propos d'écouter tous les scrupules de la raison. Le Cacique marquoit un déplaisir tres-sensible, de ce que l'armée passoit sur ses terres, sans recevoir le serment de fidelité de ses Sujets; & on fut obligé, pour le satisfaire, d'envoïer deux Compagnies d'Espagnols, prendre, au nom de l'Empereur, cette espece de possession, en la forme qu'on observoit en ce tems-là.

Aprés cette ceremonie, qui ne retarda pas beaucoup, l'armée passa à Guastepeque, Bourg tres-peuplé, que Gonzale de Sandoval avoit laissé paisible; & on le trouva aussi rempli d'Habitans & de toute sorte de vivres, que si on eût été en pleine paix, & qu'il n'eût pas souffert l'oppression des Mexicains.

Le Cacique, accompagné des principaux Habitans, vint au-devant du General, l'assûrer de son obeïssance, & l'inviter de prendre un logement qu'il avoit preparé dans son Palais même, pour les Espagnols, & d'autres dans la Ville pour les Commandans des Alliez; offrant d'assister toutes les troupes,

des vivres dont elles auroient besoin. Il s'acquita de ces promesses, avec autant de prevoïance, que de liberalité.

Son Palais étoit un edifice si somptueux, qui égaloit ceux de Motezuma, & si vaste que tous les Espagnols y trouverent du couvert, sans incommodité. Au matin, il les mena dans un jardin qu'il avoit pour son divertissement, qui ne le cedoit en rien à celuy du Cacique d'Iztacpalapa, & dont la grandeur & la fertilité attirerent alors l'admiration des Espagnols; parce qu'elles passerent de bien loin ce qu'ils s'en étoient promis: en sorte qu'on parle encore maintenant de ce jardin, comme d'une des merveilles de ce nouveau Monde. Il avoit de longueur plus d'une demie lieuë, & un peu moins de largeur: le terrein égal & uni par tout, étoit partagé fort regulierement en des compartimens de tous les arbres & de toutes les plantes que cette terre produisoit, avec divers étangs qui recueilloient l'eau des montagnes voisines, & des quarrez à part en maniere de parterres, où on voïoit toutes les fleurs & tous les simples qui servent à la Medecine, cultivez avec beaucoup de soin & de propreté: Ouvrage d'un gran Seigneur, qui avoit le goût de l'agriculture, & qui mettoit son étude à donner l'arrangement & la justesse de l'art, aux beautez de la Nature.

Cortez n'oublia pas les presens, pour engager ce Cacique dans ses interêts; mais comme en entrant dans ce jardin, il reçut l'avis que les ennemis l'attendoient à Quatlavaca, qui se rencontroit sur sa route, il prit peu de plaisir aux beautez de ce lieu, & fit marcher aussi tôt l'armée, non sans quelque scrupule de s'être arrêté en ce lieu plus qu'il ne devoit: Miserable condition des soucis, dont on se détache avec peine, & qui reviennent avec plus de violence, aprés un peu de diversion.



## CHAPITRE XVIII.

*L'armée passe à Quatlavaca, où elle défait les Mexicains; & de-là à Suchimilco, où elle obtient une autre victoire, avec plus de difficulté, & un extrême danger de Cortez.*

QUatlavaca étoit un Bourg fort peuplé, & fort par sa situation entre des râvines, profondes de plus de huit toises, qui servoient de fossé à la Place, & de conduite aux ruisseaux qui descendoient des montagnes. L'armée y arriva, aprés avoir soûmis sans peine les Bourgades qui étoient sur sa route. Les Mexicains avoient déja coupé les ponts, & garni les bords des ravines de tant de Soldats, que le passage en paroissoit impossible. Cortez ne laissa pas de mettre son armée en bataille, à une distance raisonnable; & pendant que les Espagnols à coups d'arquebuses, & les Alliez à coups de fleches, amusoient les ennemis par de frequentes escarmouches, il alla reconnoître la ravine. Il la trouva bien moins large au-dessous du lieu du combat; & en même-tems, il fit dresser deux ou trois ponts d'arbres entiers coupez par le pied, qu'on laissa tomber sur l'autre bord, & qui étant assemblez le mieux que l'on put, livrerent un passage suffisant, quoyque dangereux, à l'Infanterie. Les Espagnols de l'avant-garde passerent en diligence, laissant aux Tlascalteques le soin d'entretenir les ennemis par une diversion; & on forma enfin, au-delà du fossé, un bataillon qui grossissoit à tout moment, par les Soldats des Alliez qui se hazardoient de passer. Mais les Mexicains s'apperçûrent bien-tôt de leur negligence, & fondirent sur ceux qui étoient entrez, avec tant de forces & de rage, qu'ils eurent beaucoup de peine à conserver leur poste: & on hazardoit fort le succez de ce combat, si Cortez ne fût accouru fort à propos, suivi d'Olid, d'Alvarado & de Tapia, qui s'étant écartez durant que l'Infanterie passoit, avoient enfin trouvé un passage pour la Cavalerie, fort difficile, mais d'un grand

secours

secours dans l'extréme peril où les choses étoient reduites.

Ces Cavaliers prirent un assez grand tour, à dessein de charger les Mexicains par derriere; & ils en vinrent à bout, avec le secours de quelque Infanterie, dont ils furent redevables à Diaz, qui n'aïant consulté que son courage, passa le fossé à la faveur de deux ou trois arbres qui penchoient sur la ravine, & alloient décharger le poids qu'on leur imposoit sur le bord opposé. Quelques Soldats Espagnols emploïez à l'escarmouche, suivirent l'exemple de Diaz, & un nombre considerable d'Indiens qui se mirent aux étriers de la Cavalerie, au moment qu'elle marchoit à la charge.

Les Mexicains reconnoissant alors le danger qui les menaçoit au milieu de leurs fortifications, se crurent perdus, & ne songegerent plus qu'à se sauver dans la montagne, par les sentiers qui leur étoient connus. Ils perdirent assez de monde, tant à la défense du fossé, qu'en fuïant; neanmoins la plus grande partie échapa, à la faveur des defilez de ces rochers, qui empêcherent qu'on ne les suivît de prés. On trouva le Bourg abandonné de ses Habitans; mais garni de vivres & de quelques dépoüilles, dont on donna le pillage aux Soldats. Peu de tems aprés, le Cacique & les principaux Habitans appellerent nos gens à la campagne, & promirent de se rendre; en demandant de l'autre côté de la ravine, un sauf conduit, afin de rentrer dans leur Bourg, pour y preparer un logement à nos troupes. On le leur accorda, par l'organe des Truchemens; & ils servirent utilement à donner des lumieres sur le dessein des ennemis, & sur la connoissance du Païs: quoyqu'on n'eût pas d'ailleurs besoin de leurs offres, & qu'on ne fît pas un grand fond sur leurs excuses, puisque le voisinage des Mexicains les mettoit dans une trop grande dépendance.

Au point du jour suivant, l'armée prit la route de Suchimilco, place qui meritoit le nom de Ville, assise sur le bord d'un lac d'eau douce, qui s'écouloit dans le grand lac. Les bâtimens étoient fondez en partie sur la terre, & en partie dans l'eau, où les canots servoient de voitures. Il étoit tres-important de reconnoître ce poste, qui n'étoit qu'à quatre lieuës de Mexique. La marche fut tres fâcheuse, puisqu'aprés avoir passé un defilé de trois lieuës, on trouva un païs sterile & sec, où la

soif augmentée par l'éxercice, tourmenta cruellement les Soldats. Lachaleur du Soleil redoubloit encore leur fatigue, quoyqu'ils fussent entrez en une forêt de pins, qui pour cette fois perdirent jusques à l'agrément de leurs ombres, au sentiment de ces troupes desolées.

On rencontra proche du chemin, quelques maisons bâties pour la commodité ou pour le divertissement des Habitans de Suchimilco, dont elles dépendoient. L'armée s'y logea, & y trouva cette nuit du repos & du rafraîchissement, dont elle avoit tant de besoin. Les ennemis les avoient abandonnées, à dessein d'attendre les Espagnols en un poste plus fort. Le General mit son armée en bataille au point du jour, & la fit marcher, jugeant bien que ce qu'il alloit entreprendre étoit & difficile, & hazardeux, & qu'il n'y avoit pas d'apparence que les Mexicains n'eussent mis une forte garnison dans Suchimilco; puisque la Place leur étoit de si grande importance, & que tous les Soldats échapez des rencontres passées, en avoient fait leur azile. Ses conjectures se trouverent justes. Les ennemis parurent separez en tant de bataillons, qu'encore que ce qu'on en conte puisse approcher de la verité, on n'ose le rapporter, parce qu'il blesse la vrai-semblance. Ils occupoient toute une plaine peu éloignée de la Ville, & faisoient tête sur deux lignes, au bord d'un ruisseau qui tomboit avec rapidité dans le lac. Un autre gros qui étoit le plus fort, défendoit un pont de bois qu'ils n'avoient point voulu couper, parce qu'ils l'avoient barricadé en deux ou trois endroits, de planches & de fascines; supposant qu'encore que les Espagnols l'eussent gagné, ils les combatroient toûjours avec avantage, au sortir d'un passage si étroit.

Le General reconnut le peril, sans en paroître étonné. Il étendit les troupes des Alliez au long des bords du ruisseau: & durant qu'elles se batoient à coups de trait, sans beaucoup d'effet, Cortez fit donner les Espagnols droit au pont. Ils y trouverent une resistance si obstinée, qu'ils furent repoussez jusques à deux fois: neanmoins ils firent à la troisiéme un si grand effort, en se servant contre les ennemis de leurs propres tranchées, à mesure qu'ils les gagnoient, qu'ils se rendirent enfin maîtres du passage. Cette perte abatit le courage des Mexicains; en sorte qu'ils ne furent pas long-tems, sans

faire une retraite precipitée, quoyqu'ordonnée par leurs Capitaines, qui en firent batre le ſignal ; ſoit afin de couvrir leur deſordre, ou parce qu'ils avoient deſſein de ſe rallier.

Les Eſpagnols coururent pour ſe ſaiſir du poſte que les ennemis abandonnoient ; & au même-tems diverſes Compagnies des Alliez de Tlaſcala & de Tezcuco ſe jetterent dans l'eau, pour gagner l'autre bord du ruiſſeau, qu'ils paſſerent à la nage, & ſe joignirent à leur bataillon. Les ennemis s'étoient déja ralliez ſous les murs de la Place, où ils les attendoient en bataille: mais au premier abord des Eſpagnols, ils reculerent, ſans ceſſer de les provoquer par leurs cris, & par quelques coups de fleches qu'ils tiroient au hazard, afin de montrer que leur retraite ne ſe faiſoit pas ſans deſſein. Neanmoins Cortez les chargea avec tant de vigueur, qu'on reconnut au premier choc, que cette valeur ſimulée approchoit fort de la peur. Ils ſe jetterent dans la Ville, & on en tua beaucoup à l'entrée. Les autres ſe mirent à couvert derriere les retranchemens qu'ils avoient faits dans les ruës, où ils recommencerent le combat & les défis.

Le General laiſſa une partie de ſon armée à la campagne, afin d'aſſûrer ſa retraite, & de s'oppoſer aux attaques du dehors. Il entreprit avec le reſte, de pouſſer les Mexicains : & ordonnant à quelques Compagnies de rompre les barricades des ruës, à droit & à gauche, il donna par la principale avenuë, où les ennemis avoient leurs plus grandes forces. On mit à bas les barricades avec aſſez de peine ; & Cortez s'anima juſques au point de retomber dans ces tranſports, où il entre beaucoup de hardieſſe, & peu de reflexion : en ſorte qu'oubliant le ſoin de ſa perſonne, dés qu'il eut l'épée à la main, il ſe jetta au milieu de cette foule effroïable d'ennemis, & ſe trouva ſeul & envelopé de toutes parts, lorſqu'il voulut revenir au ſecours de ſes gens. Il ſe maintînt durant quelque-tems, en combatant avec la derniere vigueur, juſques à ce que ſon cheval s'abatit ſous luy, de pure laſſitude, & le mit en extréme danger de ſe perdre. Les Mexicains qui ſe trouverent les plus proches de luy, s'avancerent en ce moment : & comme il étoit trop embarraſſé pour ſe ſervir de ſes armes, il alloit en être accablé, n'aïant alors d'autre defenſe, que l'envie qu'ils avoient

de le prendre vivant, afin de le presenter à leur Empereur; quand Christophle d'Olea de Medina del Campo, Soldat connu par sa valeur, & qui n'étoit pas éloigné de Cortez, l'apperçut en cet état. Il appella quelques Tlascalteques qui combatoient auprés de luy; & donnant tête baissée à l'endroit où les Mexicains étoient prêts à s'en saisir, ce brave Soldat fit un si grand effort, & fut si bien secondé par ces Indiens qui le suivoient, qu'aprés avoir tué de sa main cinq ou six des ennemis qui pressoient le plus son General, il eut le bonheur de luy rendre la liberté. Cortez s'en servit à faire pousser les Mexicains par tout; & cette derniere charge les obligea à se sauver vers le côté de la Ville qui étoit sur le lac, & à quitter aux Espagnols toutes les ruës de terre-ferme.

Cortez sortit ainsi de cette occasion, avec deux blessures legeres, & Olea avec trois coups d'épée fort dangereux, & dont les cicatrices furent depuis des marques fort honorables de son exploit. Herrera écrit que le General fut redevable de sa liberté à un Tlascalteque inconnu avant & aprés même cette action, à laquelle il donne un air de miracle: mais Bernard Diaz, qui fut des premiers à courir au secours du General, en attribuë toute la gloire à Christophle d'Olea; & les descendans de ce vaillant homme (laissant à Dieu ce qui luy appartient) ne seront point blâmables de donner plus de creance à la Relation d'un Auteur qui écrit ce qu'il a vû, qu'à ce qu'on a debité sur des conjectures.

Durant qu'on combatoit ainsi dans la Ville, les troupes qui étoient à la campagne, commandées par Olid, Alvarado & Tapia ne furent point sans exercice. Les Nobles Mexicains firent des efforts extraordinaires pour renforcer la garnison de Suchimilco, dont Guatimozin leur avoit recommandé particulierement la conservation. Ils embarquerent dix mille hommes de leurs meilleurs Soldats, & allerent prendre terre à un endroit écarté; sçachant que les Espagnols étoient occupez à l'attaque des ruës, & à dessein de les investir par derriere: mais ils furent découverts, & chargez avec tant de resolution, qu'on les obligea à s'embarquer, laissant beaucoup de leurs Soldats sur la place. Il parut neanmoins, à la resistance qu'ils firent, qu'ils étoient conduits par des Capitaines braves & éprouvez; & le combat fut si rude, que les trois Commandans

Espagnols y furent blessez, avec un nombre considerable d'Espagnols & de Tlascalteques.

Ces heureux combats rendirent les Espagnols maîtres de la campagne, & de toute cette partie de la Ville qui étoit en terre ferme. Le General mit des corps de gardes aux endroits où on pouvoit faire une descente du côté du lac, & logea ses troupes sous des portiques voisins du plus grand de leurs Temples, qui aïant une espece de muraille capable de resister aux armes des Mexicains, luy parut un lieu commode à assûrer le repos de ses Soldats, & à faire penser les blessez. Il commanda en même-tems quelques Compagnies, pour reconnoître le haut de ce Temple, qu'on trouva abandonné. Cortez y mit un corps de-garde de vingt ou trente Soldats Espagnols sous un bon Commandant, qui eut soin de les tenir à lerte, & de changer les sentinelles; afin d'observer tout ce qui viendroit par terre, ou par eau : précaution fort necessaire, dont on reconnut bien-tôt l'utilité; puisque sur le soir, ils donnerent avis qu'ils avoient découvert du côté de Mexique, plus de deux mille canots renforcez, qui s'avançoient à force de rames. Cet avis donna lieu de prevenir les risques qu'on auroit courus cette nuit : on doubla les corps de-garde à toutes les avenuës; & au point du jour, on vid le debarquement des ennemis, assez loin de la Ville, en un gros qui parut être de quatorze à quinze mille hommes.

Le General alla les recevoir hors des murailles, & choisit un poste où sa Cavalerie pût combatre avec avantage; laissant une partie de l'armée à la défense du quartier. Les deux armées furent bien-tôt en presence, & les Mexicains vinrent les premiers à la charge; mais les coups de feu leur firent ceder assez de terrein pour donner lieu aux autres troupes d'aller à eux l'épée à la main, & de forcer leur resistance, avec tant de carnage, qu'ils tournerent le dos si brusquement, que cette action fut plûtôt une chasse, qu'une victoire.

Cortez sejourna durant quatre jours à Suchimilco, afin de laisser aux blessez le tems de se guerir. On eut toûjours les armes à la main durant ce sejour; parce que le voisinage de Mexique donnoit aux ennemis la facilité de faire tous les jours de nouvelles irruptions, & qu'aux heures où ils ne pa-

roissoient pas, on étoit encore inquieté par les soupçons de leurs entreprises.

Le jour destiné à la retraite arriva ; & on la fit ainsi qu'elle avoit été resoluë, sans que les ennemis cessassent de fatiguer nos troupes. Ils s'avancerent à tous les défilez, pour chercher quelque occasion avantageuse ; mais ils furent chassez par tout, avec peu de peine, & toûjours quelque perte pour eux. Le General revint ainsi à Tezcuco, assez satisfait d'avoir obtenu les deux avantages qu'il s'étoit proposez en cette sortie ; celuy de reconnoître Suchimilco, poste qui luy étoit important pour ses desseins ; & celuy d'avoir affoibli les Mexicains, par tant de défaites : neanmoins il sentoit dans l'ame beaucoup de chagrin & de dégoût, d'avoir perdu neuf ou dix Espagnols en cette expedition ; puisqu'outre ceux qui moururent au premier assaut de ce Fort sur la montagne, les Mexicains en enleverent trois ou quatre à Suchimilco, en une maison qui étoit dans l'eau du lac, où ils s'étoient écartez pour piller, & deux de ses Valets qui donnerent en une embuscade, s'étant égarez par negligence de la route de l'armée. Sa douleur en étoit plus sensible, par la circonstance que ces Espagnols aïant été pris en vie, alloient servir de victimes infortunées sur les autels des Idoles ; & cette cruelle idée luy representoit encore plus vivement le danger où il s'étoit vû, de perir par une mort aussi funeste & aussi éxecrable, lorsque les ennemis l'eurent en leur pouvoir : mais les reflexions sur l'importance de conserver sa personne, venoient toûjours ainsi à contre tems ; puisqu'à la vûë des occasions il ne songeoit qu'à satisfaire les mouvemens de la valeur, laissant à un autre tems les remords de la prudence.



## CHAPITRE XIX.

*On châtie la conſpiration de quelques Eſpagnols contre la vie de Cortez, par le ſuplice d'un Soldat ; & un mouvement ſéditieux de quelques Tlaſcalteques, par la mort de Xicotencal.*

LEs brigantins ſe trouverent alors en état d'être lancez à l'eau. Le canal avoit la profondeur & la largeur dont on avoit beſoin pour les recevoir ; & les autres preparatifs neceſſaires à cette grande entrepriſe s'avançoient avec chaleur. On fit une grande proviſion d'armes pour les Indiens, un inventaire fort éxact de toutes les munitions qui étoient dans les magaſins, & on éprouva toutes les pieces de l'artillerie. On marqua aux Caciques alliez le jour précis auquel ils devoient ſe trouver au rendez-vous avec leurs troupes ; & ſur tout on prit un ſoin particulier des vivres, qui ſe tranſportoient continuellement à la place d'armes, autant par l'interêt du commerce, que par l'obligation que les Alliez avoient d'en fournir. Le General deſcendoit dans le moindre détail de tout ce qu'on doit trouver ſous ſa main dans les entrepriſes de guerre, dont le ſuccez dépend ſouvent d'un leger défaut, & demande des ſoins fort étendus à la prudence.

Dans le tems que ceux-ci occupoient l'imagination du General, ils furent traverſez par un nouvel accident, qui attiroit des reflexions bien plus chagrinantes, & qui donna un cruel éxercice à ſon courage, & mit ſa fermeté à la derniere épreuve. Un Eſpagnol des plus anciens dans le ſervice, vint luy dire qu'il avoit à luy parler en particulier. Cet homme juroit, avec beaucoup d'émotion, que ce ſecret étoit d'une extréme conſequence au General, qui luy donna une audience comme il la ſouhaitoit, & apprit que durant ſon abſence, il s'etoit formé une conjuration contre ſa vie, & celle de tous ſes amis. L'auteur de cet attentat étoit un Soldat particulier, qui devoit être de petite conſideration, puiſque ſon nom ne

paroît pour la premiere fois, qu'avec son crime. Il s'appelloit Antoine de Villafagna; & sa premiere vûë fut de se retirer de cette entreprise, qui luy paroissoit desesperée. Il en prit de l'inquietude, qui se tourna en murmures, qui passerent bientôt jusques à des resolutions violentes. Ce Soldat, & ceux de sa faction, blâmoient le General d'une opiniâtreté aveugle; disant qu'ils ne prétendoient point se perdre pour la temerité d'un seul homme, & parlant de s'échaper en l'Isle de Cuba, comme d'une entreprise de facile éxecution, suivant les fausses mesures de leur passion. Ils s'assemblerent alors, à dessein de deliberer sur cet article plus secretement: & quoyqu'ils ne trouvassent point de difficulté à quitter le camp, ni à passer à Tlascala, à la faveur d'un ordre supposé du General; ils se voïoient traversez par l'embarras d'aller à Vera Cruz, où il faloit necessairement chercher un embarquement. L'ordre supposé leur devenoit inutile en ce lieu-là, sans un passe port de Cortez; faute dequoy ils ne pouvoient éviter le risque d'être arrêtez, & châtiez severement. Ils se trouvoient barrez par cet obstacle: & la crainte de la retraite leur donnoit de fâcheuses idees, & nul expedient pour y parvenir; toûjours fermes dans leur resolution, & peu éclairez sur les moïens propres à l'executer.

Villafagna dont le logis servoit aux assemblées, proposa enfin, pour sortir de tous ces embarras, qu'ils n'avoient qu'à tuer Cortez & tous ses Conseillers; afin d'élire un autre General à leur gré, qui n'eût point tant à cœur l'entreprise de Mexique, & qui fût plus aisé à gouverner. Il disoit qu'ils pourroient alors se retirer sous l'autorite de ce nouveau General, sans se noircir de la tache de deserteurs; & faire valoir ce service à Velasquez, dont ils pouvoient esperer que la maniere dont il tourneroit l'action à la Cour d'Espagne, feroit passer leur crime pour un service rendu à l'Empereur. Cet avis fut generalement approuvé: ils embrasserent Villafagna; & leurs applaudissemens furent comme le signal de la sedition. On dressa d'abord un acte signé par tous ceux qui étoient presens, qui s'obligerent à suivre Villafagna à l'execution de cet horrible attentat: & cette affaire fut conduite avec tant d'adresse, que le nombre de ceux qui signerent l'acte devint considerable, jusques à faire apprehender que cette secrete & maligne contagion,

tagion, ne devint un mal incurable dans les esprits.

Ils avoient concerté de supposer un paquet apporté de Vera-Cruz, avec des lettres d'Espagne, & de le donner au General lorsqu'il seroit à table au milieu de tous ses Officiers. Les Conjurez devoient entrer tous, sous pretexte d'apprendre des nouvelles; & lorsque Cortez commenceroit à lire la premiere lettre, prendre le tems où il seroit appliqué à cette lecture pour le poignarder, luy & tous ses amis : aprés quoy ils avoient resolu de sortir ensemble, & de courir par les ruës, en criant liberté. Ils se figuroient que ce mouvement suffiroit à faire entrer toute l'armée dans leurs sentimens, afin qu'on fît la même éxecution sur tous ceux qui leur étoient suspects. Ceux qui devoient mourir étoient, suivant le compte de leur aveugle passion, Olid, Sandoval, Alvarado & ses freres, Tapia, & les deux Intendans ordinaires Loüis Marin & Pierre d'Ircio, Bernard Diaz, & quelques autres Soldats confidens du General. Ils avoient jetté les yeux pour le Commandement, sur François Verdugo, qui aïant épousé une sœur de Velasquez, leur paroissoit plus facile à reduire, & plus propre à maintenir & à autoriser leur faction : mais comme ils sçavoient que ce Cavalier aimoit l'honneur, & haïssoit l'injustice, ils n'oserent luy communiquer leur dessein, jusques à ce qu'aïant commis le crime, il se vid forcé de regarder ce nouvel emploi, comme un remede à de plus grands maux.

Telle fut la déclaration de ce Soldat, qui demanda la vie, en récompense de sa fidelité; parce qu'il étoit entré dans la conjuration. Cortez resolut d'assister en personne à la prise de Villafagna, & aux premieres diligences qui étoient necessaires pour le convaincre de son crime; puisque c'est par le premier tour que l'on donne à ces procedures, que l'on répand ou des lumieres, ou des tenebres sur la verité. L'importance de l'affaire ne demandoit pas moins de précautions; & il n'étoit pas tems de s'arrêter à la gravité d'une information reguliere. Il partit aussi-tôt, accompagné de deux Intendans & de quelques Capitaines, pour se saisir de la personne de Villafagna, qu'il trouva en son logis, avec trois ou quatre de ses complices. Le trouble qui parut sur le visage de cet homme, fut sa premiere conviction. Le General, aprés qu'on l'eût arrêté par son ordre, fit signe que tout le monde se retirât,

ſous pretexte de l'éxaminer en ſecret ; & ſe ſervant des connoiſſances qu'on luy avoit données, il tira du ſein de ce coupable, l'acte du traité ſigné de tous les Conjurez. Il le lût, & y trouva le nom de quelques perſonnes, dont l'infidelité luy donna de plus vives atteintes de chagrin. Cependant il ne fit part de ce ſecret à aucun de ſes amis : & aprés avoir fait conduire en une autre priſon ceux qu'on avoit trouvez auprés du criminel, Cortez ſe retira ; recommandant aux Officiers de Juſtice, d'inſtruire cette affaire le plus promtement qu'il ſeroit poſſible, ſans faire aucune diligence contre les complices. En effet, l'affaire ne traîna point. Villafagna convaincu par l'acte qu'on avoit pris ſur luy, & croïant que ſes amis l'avoient livré, confeſſa ſon crime : ſurquoy on abregea les procedures, ſuivant le ſtile de la Juſtice militaire ; & on prononça contre luy la ſentence de mort. Il eut le tems de ſatisfaire à tous les devoirs d'un Chrêtien ; & la ſentence étant éxecutée dés la nuit-même, ſon corps pendu à une fenêtre de ſon logis, déclara en même-tems ſon crime, & le châtiment qu'on en avoit fait : éxemple qui donna autant de fraïeur aux coupables, qu'aux autres d'horreur de ſa trahiſon.

Cortez n'avoit pas moins de colere, que de chagrin, de voir le nombre de ceux qui avoient donné les mains à cette conjuration ; mais il ne trouvoit pas la conjoncture favorable pour ſatisfaire à la Juſtice, en perdant tant de Soldats au commencement d'une expedition. Ainſi afin de s'épargner la fâcheuſe neceſſité de punir les coupables, & les terribles conſequences de l'impunité, il fit courir le bruit que Villafagna avoit tiré de ſon ſein un papier déchiré en pluſieurs pieces, & qu'il y avoit lieu de croire que ce papier contenoit les noms ou les ſeings des Conjurez ; aprés quoy il fit aſſembler ſes Capitaines & tous ſes Soldats. Il leur expoſa l'horrible projet que Villafagna avoit dreſſé, en conſpirant contre ſa vie, & contre celle de pluſieurs autres Officiers & Soldats : ajoûtant qu'il s'eſtimoit fort heureux, d'ignorer ſi ce crime envelopoit quelques complices ; quoyque l'empreſſement de Villafagna à déchirer un papier qu'il portoit dans ſon ſein, ne luy permît pas d'en douter. Qu'il ne cherchoit point à les connoître ; mais ſeulement qu'il demandoit à ſes amis, comme une grace, qu'ils emploïaſſent tous leurs ſoins à s'informer s'il couroit entre les

Eſpagnols, quelque plainte contre ſa conduite ; parce qu'il deſiroit ſur toutes choſes, de donner une entiere ſatisfaction à ſes Soldats ; & qu'il étoit prêt à corriger les defauts qui auroient beſoin d'être reformez, comme il ſçauroit bien recourir aux voies de la rigueur & de la juſtice, ſi la moderation du châtiment affoibliſſoit la terreur des éxemples.

Il ordonna qu'on mît en liberté les Soldats qui étoient avec Villafagna ; & cette déclaration de ſes ſentimens, confirmée par le ſoin qu'il prit de ne marquer aucun chagrin, même ſur ſon viſage, aux autres coupables, acheva de leur perſuader que Cortez ignoroit leur crime : & ils le ſervirent depuis, avec d'autant plus d'empreſſement, que cette éxactitude étoit neceſſaire à démentir les ſoupçons qui pouvoient donner atteinte à leur fidelité.

Ce fut ſans doute un trait de prudence conſommée, de cacher l'acte qui pouvoit convaincre les Conjurez par leur propre ſignature ; afin de n'être point reduit à la dure neceſſité de perdre tant de Soldats Eſpagnols, dont on avoit beſoin : mais on doit encore admirer davantage la violence que Cortez ſe fit, pour leur cacher ſon reſſentiment, & s'aſſûrer de leur confiance. C'eſt l'effort d'une raiſon dégagée, & d'un empire abſolu ſur ſes paſſions : neanmoins, lorſqu'il fit reflexion que le bon ſens n'approuve pas ces excez de confiance, qui endorment les ſoins, & ſemblent inviter le danger, Cortez choiſit alors douze Soldats pour ſa garde, ſous un Commandant qui étoit toûjours auprés de ſa perſonne ; & l'on peut croire qu'il ſe ſaiſit habilement de cette occaſion, afin qu'on reçût ſans ſurpriſe ce nouvel appui qu'il donnoit à ſon autorité.

Peu de jours aprés, un autre incident donna un nouvel éxercice à ſa conſtance ; puiſqu'encore qu'il fût d'une eſpece differente, il ne laiſſa pas d'avoir quelques circonſtances de ſedition. Xicotencal Commandant des premieres troupes qui étoient ſorties de Tlaſcala, ſoit par quelque dégoût, attiré par la fierté de ſon humeur bizarre, ſoit qu'il eût gardé dans ſon cœur quelques reſtes de la haine paſſée, ſe reſolut de ſe retirer, avec deux ou trois Compagnies, qu'il obligea par ſes inſtances, à l'aſſiſter en ſa deſertion. Il choiſit une nuit pour l'éxecuter ; & le General, qui l'apprit au même inſtant des Tlaſcalteques mêmes, fut ſenſiblement piqué d'une action de ſi

pernicieuse consequence, en un Chef tres-considerable entre ces Nations, au moment qu'il faloit tirer l'épée pour commencer une entreprise. Il envoïa en diligence quelques Nobles de Tezcuco, afin d'essaïer à le ramener, ou au moins à le retenir quelque-tems, jusques à ce qu'il eût proposé ses raisons. La réponse de Xicotencal ne fut pas seulement absoluë; mais encore incivile & méprisante : en sorte que Cortez indigné, détacha aussi tôt deux ou trois Compagnies d'Espagnols, avec un bon nombre d'Indiens de Tezcuco & de Chalco; avec ordre de prendre ce deserteur, & même de le tuer, en cas qu'il ne voulût pas se rendre. Ce dernier ordre fut éxecuté. Xicotencal se défendit jusques au dernier soupir; & les Tlascalteques, qui le suivoient contre leur gré, mollirent en cette occasion, & revinrent avec les Espagnols à l'armée, laissant le corps de leur Commandant pendu à un arbre.

C'est ainsi que Bernard Diaz rapporte cette action; au lieu que Herrera pretend qu'on amena Xicotencal prisonnier à Tezcuco, où Cortez usant du pouvoir qu'il avoit de la Republique de Tlascala, le fit pendre en public. Ce recit approche moins du vrai-semblable; puisque c'étoit hazarder beaucoup, que de faire une éxecution de cette force, à la vûë d'un si grand nombre de Tlascalteques, qui devoient être sensibles à l'affront d'un si honteux suplice, en la personne d'un des premiers hommes de leur Nation.

Quelques Auteurs soûtiennent que les Espagnols détachez aprés Xicotencal, le tuerent, par un ordre secret qu'ils avoient de Cortez, qui hazardoit beaucoup moins de cette maniere. Quoyqu'il en soit, il faut avoüer que la penetration de ce General s'étendoit si loin, & avec tant d'avantage sur tout ce qui se peut prevoir dans les évenemens, qu'il avoit preparé celuy-ci d'une maniere, que les Tlascalteques de l'armée, ni leur Republique, ni le pere même de Xicotencal, ne se plaignirent point de sa mort : car le General aïant découvert que cet emporté s'oublioit, jusques à parler mal de sa conduite, & à décrier l'entreprise contre Mexique entre ceux de sa Nation, il fit part de cette connoissance aux Senateurs de Tlascala; afin qu'ils le rappellassent, sous pretexte de l'emploïer ailleurs, ou qu'ils prissent des me-

sures pour corriger ce desordre, par leur autorité. Le Senat, en presence du pere de Xicotencal, répondit : *Que suivant les Statuts de la Republique, le crime de soûlever les armées contre leur General, meritoit le dernier suplice ; & qu'ainsi Cortez pouvoit proceder, s'il étoit necessaire, à toute rigueur contre leur Commandant, ainsi qu'ils en useroient eux-mêmes, s'il revenoit à Tlascala, non seulement en sa personne, mais encore en celle de leurs Sujets qui le suivroient.* On void bien que cette permission mit le General en plein droit de punir Xicotencal, quoyqu'il fut encore quelques jours à souffrir son insolence, en tâchant de le reduire par les voies de la douceur : mais on a toûjours plus de penchant à croire que sa mort arriva hors de Tezcuco, suivant la Relation de Bernard Diaz ; puisque Cortez étoit trop éclairé, pour ignorer la difference qui est entre la vûë d'une action qui donne de si terribles idées, & le recit du même fait, aprés qu'il est arrivé : & que c'est une maxime constante, que les plus fortes impressions que nôtre esprit reçoive, sont celles qui le frapent par les yeux ; au lieu que le sens de l'oüie ne les reçoit jamais si fortement, ni avec la même vivacité.

---

## CHAPITRE XX.

*On met à l'eau les brigantins ; & aprés avoir partagé l'armée, pour attaquer en même-tems, par les chaussées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, Cortez s'avance sur le lac, & rompt une grande flotte de canots des Mexicains*

QUoyque ces accidens eussent occupé une partie des soins du General, il n'avoit pas laissé de s'appliquer à tout ce qui étoit necessaire à son expedition. Les brigantins se trouvoient en état d'être mis à l'eau ; ce qui fut fait heureusement, par l'industrie de Martin Lopez, qui donna ainsi la derniere main à cet ouvrage. On le commença par la cele-

bration d'une Messe du Saint Esprit, où Cortez communia, avec tous les Espagnols. Le Prêtre benit les corps des vaisseaux, en leur donnant à chacun un nom, suivant l'usage de la marine: & pendant qu'on les équipoit de voiles, de cordages & d'autres agrez, & qu'on en afinoit l'usage, les Espagnols passerent en revûë sous les armes. Il s'en trouva neuf cens, dont cent quatre-vingt-quatorze étoient armez d'arquebuses & d'arbalêtes, & les autres d'épées, de boucliers & de lances; quatre-vingt-six Cavaliers, & dix-huit pieces d'artillerie, les trois plus grosses de fer; les quinze autres étoient des fauconneaux de bronze, avec la munition necessaire de poudre & de bales.

Cortez mit sur chaque brigantin, vingt-cinq Espagnols sous un Capitaine, douze Rameurs, six de chaque côté, & une piece d'artillerie. Les Capitaines furent Pierre de Barba, de Seville; Garcias de Holguin, de Cazeres; Jean Portillo, de Portillo; Jean Rodriguez de Villefort, de Medellin; Jean Jaramillo, de Sauveterre dans l'Estremadure; Miguel Diaz d'Aux, Arragonois; François Rodriguez Margarino, de Merida; Christophle Flores, de Valence de Dom Juan; Antoine de Caravajal, de Zamora; Jerôme Ruis de la Motte, de Burgos; Pierre Briones, de Salamanque; Rodrigue Moreïon de Lobera, de Medina del Campo; & Antoine Sotelo, de Zamora. Ils s'embarquerent aussi-tôt, chacun bien preparé à défendre son vaisseau, & à secourir les autres.

L'attaque que l'on devoit faire par le lac étant disposée de cette sorte, le General, suivant l'avis de tous ses Officiers, resolut de s'emparer en même-tems, des trois principales chaussées de Tacuba, d'Iztacpalapa & de Cuyoacan, sans s'attacher à celle de Suchimilco; afin d'éviter la desunion de ses troupes, & de les tenir en des postes où elles pussent recevoir ses ordres avec moins de difficulté. Ainsi il partagea son armée en trois corps, & donna le commandement de l'attaque de Tacuba à Pierre d'Alvarado, qu'il nomma Gouverneur & Capitaine general de cette attaque. Alvarado conduisoit avec soy cent cinquante Espagnols & trente Cavaliers, en trois Compagnies, sous les Capitaines George d'Alvarado, Gutierez de Badaïoz, & André de Montaraz, soûtenus de trente mille Tlascalteques, & de deux pieces d'artillerie. Le Mestre

de Camp Christophle d'Olid eut la charge d'attaquer la chauſſee de Cuyoacan, avec cent ſoixante Eſpagnols en trois Compagnies, commandées par François Verdugo, André de Tapia, & François de Lugo, trente Cavaliers, deux pieces d'artillerie, & environ trente mille Indiens alliez. Enfin Gonzale de Sandoval eut ordre d'entrer par Iztacpalapa, ſuivi de cent cinquante Eſpagnols, ſous les Capitaines Loüis Marin, & Pierre d'Ircio, deux pieces, vingt-quatre Cavaliers, & toutes les troupes de Chalco, Guacocingo & Cholula, qui faiſoient plus de quarante mille hommes. En ce dénombrement des Indiens alliez qui ſervirent aux trois attaques, nous ſuivons le ſentiment de Herrera; parce que Bernard Diaz ne donne à chacun des trois Capitaines generaux, que huit mille Tlaſcalteques, & repete ſouvent qu'ils cauſerent plus d'embarras, qu'ils ne rendirent de ſervice, ſans nous apprendre où on laiſſa tant de milliers de Soldats accourus de toutes parts au ſiege de Mexique: ſur quoy il montre à découvert la vanité qu'il avoit, d'attribuer toute la gloire de cette action aux Eſpagnols; ce qu'il fait, à nôtre avis, avec peu de reflexion, puiſqu'il rend incroïables les évenemens qu'il tâche d'éxagerer, lorſque la verité ſeule leur tenoit lieu de toute ſorte d'ornemens.

Olid & Sandoval marcherent enſemble, pour ſe ſeparer à Tacuba, où ils allerent loger, ſans qu'on leur en diſputât l'entrée, tous les lieux contigus au lac étant déja abandonnez; parce que leurs Habitans qui étoient en état de porter les armes, étoient allez pour défendre la Ville capitale. Les autres s'étoient retirez ſur les montagnes, avec tout ce qu'ils avoient pû emporter. En cette Ville on eut avis que les Mexicains avoient aſſemblé une armée conſiderable, à demi lieuë delà, à deſſein de couvrir les aqueducs qui venoient des montagnes de Chapultepeque. Guatimozin avoit pris cette précaution, ſur la nouvelle qu'il avoit reçûë du mouvement des Eſpagnols; voulant conſerver les canaux qui fourniſſoient toute l'eau douce que l'on emploïoit à Mexique.

Il y avoit ſur cette digue, deux ou trois canaux faits de troncs d'arbres creuſez, ſoûtenus par un fort aqueduc de brique. Les ennemis avoient fait quelques tranchées ſur les

avenuës qui y conduisoient : mais les deux Capitaines sortirent de Tacuba, avec la meilleure partie de leurs troupes ; & quoyqu'ils trouvassent une resistance opiniâtre, ils chasserent enfin les Mexicains de leurs postes, & rompirent l'aqueduc & les tuyaux en deux ou trois endroits ; en sorte que l'eau se partageant en divers ruisseaux, suivit sa pente naturelle, qui la conduisoit dans le lac. Ainsi Olid & Sandoval donnerent le commencement au fameux siege de Mexique, en retranchant à cette Ville l'usage de ses fontaines, & poussant les assiegez à la fâcheuse necessité, de chercher de l'eau dans les ruisseaux qui descendoient des montagnes, & d'occuper leurs gens & leurs canots à la conduite & à l'escorte de ces convois.

Aprés cette action, Olid alla prendre son poste à Cuyoacan ; & Cortez laissant à Sandoval le tems dont il avoit besoin pour arriver à Iztacpalapa, se chargea de l'attaque qu'on devoit faire par le lac, afin d'avoir l'œil à tout & de courir au secours quand il seroit necessaire. Il mena avec soy Dom Fernand Roi de Tezcuco, & le frere de ce Prince, nommé Suchiel, jeune homme plein d'esprit & de feu, qui reçut le Baptême quelque tems aprés, avec le nom de Dom Charles, comme sujet de l'Empereur. Le General laissa à Tezcuco une garnison suffisante à défendre cette place d'armes, & faire quelques courses, afin d'assûrer la communication des quartiers : & il s'embarqua, aprés avoir rangé sur une même ligne les treize brigantins, parez de bannieres, de flammes & de gaillardets ; cherchant par cet exterieur, à donner du relief à ses forces, & attirer la consideration de l'ennemi, par la nouveauté.

Le dessein de Cortez étoit de s'approcher de Mexique, afin de s'y faire voir triomphant & maître absolu sur le lac, & de se rabatre sur Iztacpalapa, où l'entreprise de Sandoval luy donnoit de l'inquietude ; parce que ce Capitaine n'avoit point de barques, ni d'autres bâtimens, pour se rendre maître des ruës du côté de la Ville fondées dans le lac, qui servoient continuellement de retraite aux canots des Mexicains : mais comme les brigantins tournoient de ce côté-là, le General apperçut une petite Isle peu éloignée de Mexique, qui étoit comme un rocher élevé considerablement au dessus de l'eau.

Le

Le haut de ce rocher, occupé par un Château aſſez ſpacieux, étoit gardé par des Mexicains, ſans autre deſſein, que celuy de provoquer les Eſpagnols par des injures & des menaces, d'un poſte qui leur paroiſſoit hors du riſque d'être inſulté. Cortez ne crut pas qu'il fût à propos de ſouffrir cette inſolence à la vûë de Mexique, dont les terraſſes & les balcons étoient couverts d'une infinité de gens, accourus pour obſerver les premiers exploits de la flotte. Les Capitaines ſe trouverent de l'avis du General, qui fit approcher des bords de l'Iſle, où il mit pied à terre, avec cent cinquante Eſpagnols, qu'il partagea en deux ou trois ſentiers qui conduiſoient ſur la hauteur, Ils monterent en combatant, avec beaucoup de fatigue; parce que le nombre des ennemis étoit grand, & qu'ils ſe défendoient en braves gens, juſques à ce qu'aïant perdu l'eſperance de conſerver toute la hauteur, ils ſe retirerent au Château, où ils ne pouvoient manier leurs armes, tant ils étoient preſſez, & où il en perit beaucoup, quoyqu'on fit quartier à la plus grande partie; les Eſpagnols ne voulant pas tremper leurs mains dans le ſang de ces miſerables qui ſe rendoient à eux, mépriſant d'ailleurs l'embarras des priſoniers, qui leur étoit à charge.

Aprés ce petit retardement emploïé à châtier ces Mexicains, les Eſpagnols revinrent aux brigantins; & on ſe diſpoſoit à mettre le cap ſur la route d'Iztacpalapa, lorſqu'un nouvel incident fit prendre d'autres meſures. On vid ſortir de Mexique quelques canots qui s'avançoient ſur le lac, & dont le nombre s'augmentoit à tous momens. Ceux qui parurent les premiers alloient bien à cinq cens, qui s'approchoient en voguant lentement, afin d'attendre les autres; & en peu de tems, ceux qui ſortirent de la Ville & ceux qui ſe joignirent à cette flotte de tous les lieux voiſins, firent un ſi grand nombre, qu'à les compter par rapport à l'eſpace qu'ils occupoient, ils devoient être plus de quatre mille: & le ſpectacle formé par ce grand nombre de vaiſſeaux, relevé par le mouvement des plumes & l'éclat des armes des Soldats, avoit quelque choſe de beau, & en même-tems de terrible aux Eſpagnols, qui voïoient ce lac comme s'abîmer devant leurs yeux.

Cortez rangea ſes brigantins en forme de demi lune, afin de faire un plus grand front à l'ennemi, & de combatre

avec plus de liberté. Il se confioit en la valeur de ses Soldats & en la force de ses bâtimens, dont un seul pouvoit faire tête à la plus grande partie de la flotte des ennemis. Sur cette assûrance, le General s'avança contre les canots des Mexicains, afin de leur faire connoître qu'il ne refusoit pas la bataille: & lorsqu'il s'en vid à quelque distance, il fit cesser de voguer, afin de donner aux Rameurs ces momens de respiration, pour entrer à toutes rames dans la flotte des ennemis; le calme qu'il faisoit ce jour-là, laissant toute l'étenduë à la force de leurs bras. Les Mexicains, poussez peut-être par un même motif, firent la même manœuvre: cependant la divine Providence, qui s'étoit si souvent déclarée en faveur des Espagnols, fit en ce moment lever un vent de terre, qui prenant les brigantins en poupe, leur donna toute l'impression necessaire à se laisser tomber sur cette épaisse foule de canots. Les coups des pieces tirées à propos d'une juste distance, commencerent le fracas, que les brigantins à voile & à rame augmenterent, en écrasant tout ce qui se trouva devant eux. Les Arquebusiers & les Arbalêtriers tiroient cependant, sans perdre un seul coup: le vent même combatoit pour nous, en aveuglant les ennemis par la fumée, & les obligeant à tourner, afin de s'en défendre. Enfin les brigantins mêmes avoient part à l'action: ils fracassoient en pieces les canots des Mexicains, ou ils les couloient à fond, sans craindre leur choc, à cause de leur foiblesse. Les Nobles Mexicains qui remplissoient les cinq cens canots de l'avant-garde, soûtinrent neanmoins le combat avec beaucoup de valeur: Tout le reste ne fut qu'un desordre & une confusion si horrible, qu'ils se renversoient les uns les autres, en fuïant. Les ennemis perdirent la plus grande partie de leurs Soldats; & leur flotte fut rompuë & défaite si entierement, que les brigantins en suivirent les miserables débris, jusques à les pousser à coups d'artillerie, sur les quais de la Ville de Mexique.

Cette victoire fut d'une extréme consequence, à cause de la reputation d'insoûtenables, que les brigantins s'acquirent en cette occasion, & qui répandit ses influences sur toutes les autres. Elle abatit encore le courage des Mexi-

*entre folio. 594 et 595.*

entre folio. 594 et 595.



Combat des Brigantins de Cortez contre les Canots des Mexiquains.

cains, en les privant de cette partie de leurs forces qui consistoit en l'adresse & en l'agilité du manîment de leurs canots. Ce n'étoit pas la perte qu'ils en firent qui les chagrinoit, elle étoit peu considerable, à l'égard de la quantité qui leur restoit; mais le regret de voir qu'ils n'étoient plus d'aucun usage, & qu'ils ne pouvoient soûtenir un choc aussi violent que celuy des brigantins. Ainsi les Espagnols devinrent les maîtres de la navigation; & Cortez s'avança jusques aux murs de la Ville, où il fit tirer quelques coups de canon, moins pour endommager les ennemis, que pour leur donner avis de son triomphe. Il n'eut aucun chagrin de voir le grand nombre de Peuple qui occupoit les tours & les terrasses de la Ville, pour voir le succez du combat; & le plaisir d'avoir frapé leurs yeux par la vûë de leur perte, luy fit paroître ce nombre, quoyqu'il fût trop grand pour des troupes ennemies, trop petit neanmoins pour des témoins de sa victoire: Complaisance ordinaire aux vainqueurs, qui touche quelque-fois les plus moderez, soit comme un ornement de leur triomphe, ou comme une suite de leur bonheur.

---

## CHAPITRE XXI.

*Cortez va reconnoître les postes de son armée sur les trois chaussées, & trouve par tout, que le secours des brigantins étoit necessaire. Il en laisse quatre à Sandoval, quatre à Pierre d'Alvarado, & se retire à Cuyoacan avec les cinq autres.*

LE General choisit un poste auprés de Tezcuco, où il pût passer la nuit, & laisser reposer ses troupes en sûreté. Au point du jour, comme les brigantins se disposoient à prendre la route d'Iztacpalapa, on découvrit un gros considerable de canots, qui ramoient en diligence vers Cuyoacan; ce qui fit prendre la resolution de porter du secours a l'endroit où le peril pressoit. On ne put attraper la flotte des ennemis, mais

on arriva peu de tems aprés, lorſqu'Olid ſe trouvoit engagé ſur la digue, & reduit à combatre de front contre les Mexicains qui la défendoient, & des deux côtez contre les canots qui étoient arrivez ; en ſorte qu'il ſe voïoit obligé à faire une retraite, & à perdre le terrein qu'il avoit gagné.

La neceſſité avoit enſeigné aux Mexicains tout ce que l'art de la guerre pouvoit apprendre, pour la défenſe de leurs chauſſées. Ils avoient levé juſques à la Ville, tous les ponts aux endroits où elles étoient coupées, & par où les courants du grand lac perdoient leur force, en s'écoulant dans l'autre. Ils tenoient des claies ou des planches prêtes des deux côtez, afin de paſſer à la file par-deſſus, pour aller à la charge ; & ils avoient élevé des tranchées derriere ces foſſez pleins d'eau, à deſſein d'empêcher les approches. C'eſt ainſi qu'ils avoient fortifié les trois chauſſées en pluſieurs endroits, où ils craignoient l'inſulte des Eſpagnols ; & on fut obligé à prendre par tout les mêmes meſures, pour ſurmonter ces difficultez. Les Arquebuſiers & les Arbalêtriers tiroient à ceux qui paroiſſoient au haut de la tranchée, durant qu'on faiſoit paſſer de main en main des fâcines, pour combler le foſſé : aprés quoy on faiſoit avancer une piece d'artillerie, qui en deux ou trois volées ouvroit le paſſage ; & les débris de la premiere fortification ſervoient à remplir le foſſé de la ſuivante.

Olid s'étoit rendu maître du premier, lorſque les canots des Mexicains arriverent ; mais quand ils découvrirent les brigantins, ceux qui étoient de ce côté du lac, firent force de rames pour fuir ; & ils perdirent ſeulement ceux qui ſe trouverent à la portée du canon : mais comme les ennemis, qui croïoient être en ſûreté de l'autre côté de la digue, combatoient encore, le General fit ouvrir le foſſé qui étoit derriere l'arriere-garde d'Olid ; en ſorte que trois ou quatre brigantins aïant paſſé tous ces canots prirent la fuite : & les ennemis qui défendoient la tranchée oppoſée de front aux Eſpagnols, ſe voïant expoſez aux bateries en tête & par les flancs, par terre & par eau, ſe retirerent en deſordre au dernier rempart proche de la Ville.

Les troupes prirent quelque repos durant la nuit, ſans aban-

donner ce qu'elles avoient gagné sur la chaussée ; & au jour on continua la marche sans aucun obstacle, jusques au dernier pont, qui donnoit un passage dans Mexique. On le trouva fortifié de remparts plus hauts & plus épais ; & toutes les ruës que l'on découvroit étoient coupées de tranchées, garnies d'un si grand nombre de gens armez, qu'on vid bien le risque que l'on alloit courir à cette attaque : mais comme Cortez se trouvoit engagé avant que d'avoir envisagé le peril, il crut qu'il exposeroit son honneur, en se retirant sans donner quelque atteinte aux ennemis. Toute l'artillerie des brigantins fit donc une décharge, & un cruel carnage de ces miserables, qui étoient accourus en foule aux avenuës des ruës. Cependant Olid travailloit à combler le fossé, & à rompre les fortifications de la chaussée ; ce qui étant fait, il chargea ceux qui les défendoient, avec les Espagnols qui étoient à l'avant-garde, & gagna assez de terrein, pour donner lieu aux Alliez qui combatoient sous luy, de se mettre en bataille en terre-ferme. Les troupes de Mexique accoururent en même-tems au secours de leurs gens, & firent de tous côtez une furieuse resistance : neanmoins elles lâchoient le pied insensiblement, lorsque Cortez, qui ne put souffrir la lenteur de leur retraite, sauta à terre avec trente Soldats Espagnols, & échaufa si fort le combat par sa presence, que les Mexicains tournerent le dos, & le General se rendit maître de la principale ruë de Mexique ; ceux mêmes qui occupoient les terrasses & les balcons aïant pris la fuite.

On retomba bien-tôt en un nouvel embarras. Les Mexicains s'étoient jettez en fuïant, dans un Temple peu éloigné de l'entrée ; les tours, les degrez, le haut & le bas de ce Temple étoient si couverts de Soldats, que toute la masse paroissoit une montagne de plumes & d'armes entassées. Ils défioient les Espagnols par des cris aussi fermes, que s'ils n'avoient jamais fait autre chose que de les batre en toutes rencontres. Cortez indigné de voir tant d'orgueil suivre de si prés tant de lâcheté, fit amener trois ou quatre pieces des brigantins, dont le premier fracas fit voir aux Mexicains, qu'ils menaçoient mal à propos ; & bien tôt aprés il falut changer de mire, pour tirer contre ceux qui fuïoient à toutes jambes vers le centre de la Ville. Ainsi tout ce quartier demeura libre ; parce que ceux

qui combatoient des terrasses & des balcons, suivirent la fuite des autres; & l'armée s'avançant, s'empara du Temple sans resistance.

Les Mexicains firent ce jour là une grande perte: on jetta toutes les Idoles au feu, dont les flames éclairerent la victoire des Espagnols. Le General, tres-satisfait d'avoir mis le pied dans Mexique, & voïant que ce Temple étoit un poste fort avantageux, resolut non-seulement d'y passer la nuit avec ses troupes, mais encore de le mettre en défense pour le garder; afin de resserrer les ennemis, & d'avancer l'attaque de Cuyoacan. Il communiqua à ses Capitaines son dessein, & les raisons que le premier mouvement de son inclination luy fournissoit: mais ils luy representerent tout d'une voix, que comme on ne sçavoit pas le progrez que Sandoval & Alvarado pouvoient avoir fait à leurs attaques, ce seroit une temerité de s'exposer à perdre le passage des chaussées, & en même tems l'esperance des vivres & des munitions, dont on avoit besoin pour conserver les troupes. Que leur conduite ne devoit pas être confiée aux brigantins, puisqu'ils ne pouvoient approcher des quais du quartier où ils se trouvoient alors: qu'ainsi ils seroient obligez à débarquer les vivres & les munitions, à une distance où on ne pourroit les recevoir, ni les transporter sans donner une bataille à chaque débarquement. Que les corps de l'armée devoient marcher d'un même pas en leurs attaques, afin de diviser les forces des ennemis, & se donner la main, jusques à ce qu'ils prissent ensemble leurs quartiers dans la Ville. Enfin, que les resolutions prises du consentement de tous les Officiers sur la conduite de ce siege, ne devoient point s'alterer sans une mure consideration; & qu'il ne faloit point entrer de gaïeté de cœur en cet engagement, sans autre raison que celle de donner une vaine reputation à la victoire qu'ils venoient de remporter: d'autant plus, que les consequences que l'on tire d'un heureux succez, ne sont pas toûjours bien fondées; puisqu'à la maniere des flateries, elles abusent souvent la prudence, en réjoüissant l'imagination. Cortez vid bien que ce conseil étoit le plus sage; & une de ses meilleures qualitez étoit, de se dégager aussi aisement de l'amour qu'on a pour ses opinions, qu'il embrassoit avec plaisir le parti de la raison. Il se retira donc le jour suivant à Cuyoacan, escorté des

Brigantins, qui ôterent aux ennemis la hardiesse de venir l'inquieter en sa marche.

Le General passa le même jour à Iztacpalapa, où il trouva Sandoval reduit à la derniere extrémité. Ce Capitaine s'étoit emparé de ce côté de la Ville qui étoit sur la digue, & avoit logé les troupes, aprés s'être fortifié comme il avoit pû. Cependant ses ennemis, retirez dans une maison sur le lac, luy livroient de continuelles attaques avec leurs canots. Sandoval avoit fait un grand fracas sur ceux qui s'approchoient : il avoit ruiné quelques maisons, & repoussé deux ou trois attaques que les Mexicains avoient faites par la digue. Ce jour-là, les ennemis aïant abandonné une grande maison qui n'étoit pas eloignée de la chaussée, il resolut de s'en saisir, à dessein d'élargir son quartier, & d'en écarter les ennemis. Il fit jetter plusieurs fâcines dans l'eau, afin de rendre le passage plus aisé ; & il s'engagea dans la maison, avec une partie des Espagnols : mais à peine fut-il dedans, que plusieurs canots qui étoient en embuscade, s'avancerent, & jetterent à l'eau des troupes de nageurs, qui en écartant les fâcines, couperent à Sandoval le chemin de sa retraite. Ainsi ils le tenoient assiegé de tous côtez, & tiroient sur ses gens, de dessus les balcons & les terrasses des maisons voisines.

Il étoit en cet embarras, lorsque le General arrivant, découvrit de loin cette quantité de canots qui occupoient les ruës sur le lac du côté de Mexique. Il fit ramer à toute force, & joüer son artillerie avec tant d'effet, que le débris que les boulets causerent, joint à la terreur qu'ils avoient des brigantins, obligerent les Mexicains à fuir avec tant d'empressement, pour gagner le chemin du lac par les ruës écartées, & en si grand desordre, que ceux qui se trouvoient sur les terrasses, sautant dans les canots, en firent enfoncer plusieurs ; & les autres vinrent donner à travers les brigantins, & tomber par une fuite aveugle, dans le peril qu'ils vouloient éviter. Les ennemis firent en cette occasion une perte qui commença à leur faire remarquer l'affoiblissement de leurs forces : & comme on reconnoissoit cette partie de la Ville qu'ils avoient occupée, on fit encore plusieurs prisonniers ; & on trouva quelque butin, qui servit au moins à réjoüir les Soldats, s'il ne les enrichit. La vûë des difficultez que Sandoval avoit rencon-

trées à la prise d'Iztacpalapa, fit connoître au General qu'il étoit impossible de faire agir les troupes que ce Capitaine commandoit, ni de se servir de la chaussée, sans ruiner entierement cette retraite des canots de Mexique, en jettant la moitié de la Ville dans l'eau : mais comme le retardement étoit dangereux, en l'état où les autres attaques se trouvoient, Cortez prit la resolution d'abandonner ce poste, & de faire passer Sandoval avec ses troupes, à celuy de Tepeaquilla, où il y avoit une autre chaussée plus étroite, & ainsi moins commode pour les attaques, mais plus avantageuse au dessein de retrancher aux Mexicains les vivres, dont ils commençoient à manquer, & qu'ils recevoient par ce passage. On éxecuta aussi-tôt cette resolution; & Sandoval alla par terre, escorté des brigantins, qui rangeoient le bord du lac, jusques à ce qu'il se fût saisi de ce nouveau poste, & qu'il y eût logé ses troupes sans resistance, parce qu'il étoit abandonné : aprés quoy Cortez fit voguer vers Tacuba.

Alvarado avoit trouvé cette Ville deserte; & ce fut une victoire de moins pour luy en commençant son attaque. Il l'avoit poussée avec divers succez, en batant des ramparts, & en comblant des fossez de la même maniere que Christophle d'Olid avoit conduit la sienne : mais quoyqu'Alvarado eût remporté de grands avantages sur les ennemis, qu'il en eût tué un grand nombre, & qu'il se fût avancé jusques à mettre le feu à quelques maisons de Mexique, il avoit perdu huit Espagnols lorsque Cortez arriva; & cette perte mêla quelques regrets, entre les applaudissemens que l'on donna à sa valeur.

Le General s'apperçut alors, que les mesures qu'il avoit prises ne répondoient pas au projet qu'il s'étoit formé; parce que ce siege se reduisoit par ces attaques & ces retraites, à une espece de guerre, qui consumoit le tems, & exposoit les hommes sans aucun profit, & à de simples actes d'hostilité, qui ne meritoient pas le nom de veritables avantages. La voie des chaussées avoit de grandes difficultez, à cause des remparts & des fossez, où les Mexicains relevoient tous les jours de nouvelles fortifications, & de la persecution continuelle de leurs canots, qui venoient toûjours en grand nombre charger aux endroits que les brigantins venoient de quitter; ce qui demandoit d'autres mesures pour venir à bout de son entreprise.

Il fit donc cesser les attaques, jusques à nouvel ordre ; & il s'appliqua à faire bâtir un nombre de canots suffisant à le rendre maître du lac. Pour cet effet il envoïa des Officiers de confiance, afin d'assembler tous les canots qui étoient en reserve aux Villes & Bourgs de ses Alliez, desquels, & de ceux qu'on fit à Tezcuco & à Chalco, il forma un gros redoutable aux ennemis. Cortez le partagea en trois divisions : & aprés les avoir remplis d'Indiens alliez & propres à ce manege, il nomma des Capitaines de leur Nation, qui en commandoient chacun une escadre, soûtenus des brigantins ; dont avec ce nouveau renfort, il en donna quatre à Sandoval ; autant à Alvarado ; & pour sa personne, il alla se joindre avec les cinq qui restoient, au Mestre de Camp Christophle d'Olid.

Dés ce moment, on reprit les attaques avec plus d'ordre & de facilité, parce que les insultes des ennemis cesserent ; le General aïant ordonné que les canots joints aux brigantins, fissent la ronde sur le lac & courussent incessamment au long des digues, afin d'empêcher les sorties des Mexicains. Par ce moien, on prit à diverses fois plusieurs bâtimens, qui tâchoient de passer avec des vivres & des barils d'eau ; & on eut connoissance de la necessité où la Ville étoit réduite. Olid s'avança jusques à ruiner les maisons des Fauxbourgs de Mexique. Alvarado & Sandoval firent le même progrez, chacun à son attaque ; & les heureux succez de ces expeditions changerent entierement la face des affaires. L'armée conçut de nouvelles esperances ; & les simples Soldats mêmes contribuoient à la facilité de l'entreprise, entrant dans les occasions avec une espece de confiance & de gaïeté qui ressemble à la valeur, & qui rend hardis ceux qui ont l'imagination remplie de l'esperance de la victoire, parce qu'ils ont eu le bonheur de se trouver quelque-fois avec les vainqueurs.



## CHAPITRE XXII.

*Les Mexicains mettent en usage divers stratagêmes pour leur défense. Ils dressent une embuscade de leurs canots contre les brigantins. Cortez est batu dans une occasion considerable, & poussé jusques à Cuyoacan.*

LA diligence & l'industrie que les Mexicains emploïerent à défendre leur Ville, ne sont pas seulement remarquables; mais encore, en quelques circonstances, dignes d'admiration. Il est vrai que la valeur étoit comme naturelle à ces Peuples, élevez dans l'éxercice des armes, qui étoient l'unique voie pour parvenir aux grandes dignitez : mais en cette occasion ils passerent de la vaillance, aux reflexions militaires; parce qu'ils avoient besoin de nouvelles inventions, contre une forme d'attaque faite par des gens dont les armes & la conduite à la guerre, étoient éloignées de tout ce qui se pratiquoit en ce Païs là.

Ils tirerent même quelques coups assez juste, pour s'acquerir la reputation d'esprits éclairez au-delà du commun. On a rapporté l'adresse dont ils avoient usé à fortifier leurs digues: celle qu'ils mirent depuis en usage, n'étoit pas moindre, lorsqu'ils envoïerent par de longs détours, des canots chargez de pionniers; afin de nettoïer les fossez que les Espagnols avoient comblez, & tomber sur eux avec toutes leurs forces, quand ils étoient obligez de se retirer. Ce stratagême fit perdre quelques Soldats aux premieres entrées : & le tems en apprit encore un plus rafiné aux ennemis, puisque contre leurs coûtumes mêmes, ils s'aviserent de faire leurs sorties durant la nuit, dans le seul dessein de tenir nos troupes en inquietude; & de les fatiguer en les privant du sommeil, afin de les attaquer en cet état, avec des troupes fraîches.

Mais rien ne fit tant paroître leur esprit & leur habileté,

que ce qu'ils imaginerent contre les brigantins, dont ils tâcherent de ruiner les forces trop puissantes pour eux, en les desunissant. Pour cet effet ils construisirent trente grandes barques, pareilles à celles que l'on nomme *Pirogues*, mais bien plus vastes, & renforcées de grosses planches en maniere de pavesades; afin de combatre à couvert derriere cette espece de rempart. Ils sortirent durant la nuit, avec cette flotte, pour aller se poster en certains endroits couverts de roseaux que le lac produisoit, si hauts & si épais, qu'ils formoient comme une espece de forêt impenetrable à la vûë. Leur dessein étoit de provoquer les brigantins, dont il y en avoit toûjours deux qui alloient successivement en course, afin d'empêcher les secours qui entroient dans la Ville, & de les attirer dans cette forêt de roseaux. Ils avoient preparé trois ou quatre canots chargez de vivres, pour servir d'amorce aux brigantins, & un bon nombre de gros pieux qu'ils enfonçerent à fleur d'eau; afin que le choc mît en pieces nos vaisseaux, ou au moins en un si grand embarras, qu'il leur fût aisé de les aborder. La disposition de ce stratagême fait assez connoître que les Mexicains sçavoient raisonner juste, tant sur les moïens de se défendre, que sur ceux d'offenser leurs ennemis; & qu'ils avoient l'esprit assez éclairé, pour donner dans ces rafinemens qui rendent les hommes ingenieux à la destruction de leurs semblables, & qui servent comme de principes à cette science, ou plûtôt à ces maximes si peu raisonnables, dont neanmoins on a composé ce qu'on appelle raison de la guerre.

Le jour suivant, deux des quatre brigantins qui servoient à l'attaque de Sandoval, allerent en course de ce côté-là, commandez par les Capitaines Pierre de Barba & Jean Portillo. Du moment que les ennemis les eurent découverts, ils pousserent à l'eau leurs canots par un autre endroit; afin qu'aprés avoir paru en belle prise, ils feignissent de fuir, & qu'ils se retirassent dans les roseaux. Cet ordre fut executé si à propos, que les deux brigantins s'élançant à force de rames sur cette prise, allerent donner à travers des pieux, où ils s'embarrasserent tellement, qu'ils ne pouvoient ni avancer, ni reculer.

En même-tems, les pirogues des ennemis sortirent, &

vinrent à la charge avec une resolution desesperée. Les Espagnols se virent alors en un tres-grand peril : mais leur courage faisant les derniers efforts, ils soûtinrent le combat, afin d'occuper les ennemis, pendant qu'ils firent descendre quelques plongeurs, qui à force de bras & de haches, couperent ou écarterent lès pieux qui retenoient les brigantins. Ils eurent ainsi la liberté de se manier, & de faire joüer leur artillerie à travers la plus grande partie des pirogues ; poursuivant aprés cela à coups de canon, celles qui se sauvoient. Ainsi les Mexicains furent assez punis de leur ruse : mais les brigantins sortirent de cette occasion fort maltraitez, & plusieurs Espagnols blessez. Le Capitaine Jean Portillo fut tué en ce combat, aprés avoir contribué plus qu'aucun autre à la victoire, par sa valeur & son activité. Pierre de Barba y reçut aussi quelques blessures, dont il mourut au bout de trois jours. Cortez fut sensiblement affligé de la perte de ces deux Officiers, particulierement de Barba, se voïant privé d'un ami également sûr dans les disgraces & dans les prosperitez, & d'un Soldat brave sans emportement, & sage sans foiblesse.

Le General ne fut pas long tems sans trouver une occasion de tirer vengeance de leur mort. Les Mexicains aïant réparé leurs pirogues, & même augmenté le nombre, se cacherent encore au même endroit, fortifié de nouveau ; croïant fort temerairement, qu'on donneroit dans le même piege, sans qu'ils luy donnassent une autre couleur. Cortez fut heureusement averti de ce mouvement de l'ennemi : & comme il cherchoit à hâter autant qu'il se pourroit, la vengeance de sa perte, il envoïa six brigantins à la file, se mettre en embuscade dans un autre endroit couvert de roseaux, qui n'étoit pas éloigné des ennemis. Il ordonna, sur le modele de leur stratagême, qu'un brigantin sortît à la pointe du jour ; & qu'aprés avoir témoigné par differentes courses, qu'il cherchoit des canots qui portoient les vivres, il s'approchât des pirogues ennemies, autant qu'il seroit necessaire pour feindre qu'il les avoit découvertes, & pour tourner en diligence, en les appellant par sa fuite, au lieu de la contre-embuscade. La chose reüssit comme il l'avoit imaginée. Les Mexicains dans leurs pirogues, pousserent vi-

vement le brigantin qui fuïoit ; celebrant sa prise, qu'ils croïoient assûrée, par de grands cris de joie, & avec une ardeur incroïable. Lorsqu'ils furent à une distance convenable, les autres brigantins s'avancerent pour les recevoir, & les salüerent de leur artillerie si cruellement, que la premiere décharge emporta la plus grande partie des pirogues ; laissant un si grand étonnement dans les autres, qu'avant que ceux qui les défendoient eussent pris aucun parti, ils perirent presque tous, avec leurs bâtimens, à la seconde décharge. Ainsi le General ne vangea pas seulement la mort de Barba & de Portillo, mais il eut encore l'avantage de ruiner absolument la flotte des ennemis ; reconnoissant qu'il avoit appris des Mexicains la metode de dresser des embuscades sur l'eau, mais avec une grande satisfaction d'avoir sçû les copier si parfaitement pour les bien batre.

On recevoit en ce tems-là plusieurs avis de ce qui se passoit dans Mexique, par le moïen des prisonniers que l'on faisoit aux attaques : & le General sçachant que la faim & la soif commençoient à tourmenter les assiegez, & excitoient plusieurs bruits parmi la Populace, & diverses opinions dans l'esprit des Soldats, il donna tous ses soins à leur couper de toutes parts le passage des vivres ; & afin d'autoriser encore davantage la justice de ses armes, il envoïa deux ou trois Nobles choisis entre les prisonniers, à Guatimozin, pour luy dire : *Qu'il l'invitoit à faire la paix, en luy offrant des partis avantageux, qui étoient, de luy laisser son Empire & toute sa Grandeur, pourvû seulement qu'il s'obligeât à reconnoître la Souveraineté de l'Empereur des Espagnols, dont le droit étoit appuïé entre les Mexicains, par la tradition de leurs ancêtres, & par le consentement de tous les siecles.* C'est en substance ce que Cortez proposa, & qu'il repeta plus d'une fois ; parce qu'il avoit un extrême regret de se voir forcé à détruire une Ville si belle & si opulente, qu'il regardoit déja comme un riche ornement de la Couronne de son Prince.

Guatimozin reçut cette proposition avec moins d'orgueil qu'il n'en témoignoit ordinairement, ainsi que d'autres prisonniers le rapporterent quelque tems aprés. Il assembla le

Conſeil de ſes Officiers & de ſes Miniſtres, avec les Sacrificateurs, qui avoient la premiere voix dans les déliberations ſur les affaires publiques. Il fonda ſa propoſition ſur l'état miſerable où la Ville ſe trouvoit reduite, la perte des meilleurs Soldats, & les plaintes du Peuple ſur la miſere qu'ils commençoient à endurer, & la deſtruction de leurs maiſons. Il conclut en demandant leur conſeil, & témoignant l'inclination qu'il avoit à la paix ; afin d'emporter leurs ſentimens par flaterie, ou par reſpect. Cela luy reüſſit ſi bien, que tous les Officiers & les Miniſtres conclurent à recevoir les propoſitions de paix, à écouter le parti qu'on luy offroit, & à ſe ménager du tems pour en éxaminer ce qui conviendroit le plus aux interêts de l'Etat.

Les ſeuls ſacrificateurs s'oppoſerent au traité de paix, avec une opiniâtreté invincible, en feignant quelque réponſe de leurs Idoles, qui les aſſûroient de la victoire ; l'impoſture de ces faux Dieux paſſant peut être pour une verité dans l'eſprit de leurs Miniſtres : parce que le Demon étoit alors fort intrigué, & ſouffloit aux oreilles de ces miſerables, des ſentimens qu'il ne pouvoit inſpirer au cœur de leurs Soldats. Quoyqu'il en ſoit, leurs remontrances, armées du zele de la Religion, & de cette liberté qui ſe couvre du voile de devotion, eurent alors tant de force, que tous ceux du Conſeil revinrent à leur avis : & quoyque Guatimozin en eût dans le cœur un ſujet de déplaiſir, parce qu'il y ſentoit deja quelques preſages de ſa ruine, il conclut neanmoins à continuer la guerre ; déclarant à ſes Miniſtres, qu'il feroit mourir le premier qui ſeroit aſſez hardi pour parler encore de la paix, quelque miſere que l'on ſouffrît dans la Ville ; ſans en excepter les Sacrificateurs même, qui devoient ſoûtenir plus conſtamment que les autres, le ſentiment de leurs Oracles.

Cortez aïant ſçû cette reſolution, entreprit d'attaquer Mexique par les trois chauſſées en même tems, à deſſein de porter le fer & le feu juſques dans le cœur de cette Ville : & aprés avoir envoïé ſes ordres aux Commandans des deux attaques de Tacuba & de Tepeaquilla, & marqué une heure preciſe, il marcha par la digue de Cuyoacan, à la tête des troupes & de Chriſtophle d'Olid. Les ennemis avoient ouvert les foſſez, & élevé des ramparts à leur maniere or-

dinaire; mais les cinq brigantins de cette attaque rompirent aisément les fortifications au même-tems qu'on combloit les fossez. Ainsi l'armée passa sans aucun obstacle considerable. On trouva neanmoins une difficulté d'une autre espece, au dernier pont qui touchoit au quai de la Ville. Ils avoient taillé une partie de la chaussée de soixante pieds de longueur, & fait renfler l'eau du long des quais, afin de la rendre plus haute dans ce fossé. Son bord du côté de la Ville étoit fortifié de madriers, de deux ou trois rangs de grosses planches bien jointes & bien chevillées, avec de bonnes traverses. Les troupes qui défendoient ce rempart étoient presque inombrables. Cependant les premiers coups de canon briserent cette machine; & les ennemis, dont plusieurs furent tuez par les pieces du débris, se voïant découverts & exposez à l'artillerie, se retirerent dans la Ville, sans tourner le visage, & aussi sans cesser de menacer. L'abord du quai demeura libre; & le General voulant gagner du tems, commanda d'abord les Soldats Espagnols pour s'en saisir, en se servant de la commodité des brigantins & des canots des Alliez, qui les porterent à terre. Les Alliez & la Cavalerie passerent par la même voie, avec trois pieces d'artillerie, qui parurent suffisantes pour cette action.

Avant que d'aller aux ennemis, qui se montroient encore derriere les tranchées coupées à travers les ruës; le General ordonna au Tresorier Julien Alderete de demeurer, afin de faire combler & de garder le fossé, & aux brigantins de s'approcher des quais, afin de faire le plus de mal qu'ils pourroient aux ennemis. L'escarmouche commença aussi-tôt; & Alderete entendant le bruit de ce combat, & voïant le progrez des Espagnols, apprehenda que l'emploi de faire combler un fossé, lorsque ses Compagnons étoient aux mains, ne fût trop bas, & indigne de ses soins. Il se laissa donc emporter indiscretement à l'occasion; laissant cette fonction à un autre, qui ne sçut l'executer, ou ne voulut point se charger d'un emploi subdelegué, & décrié par celuy là même qui le luy commettoit. Ainsi toute la troupe qu'il commandoit le suivit au combat; & ce fossé qu'on n'avoit sçû passer en entrant demeura abandonné.

Les Mexicains soûtinrent vaillamment les premieres atta-

ques. On gagna leurs tranchées, mais avec beaucoup de peine & de sang répandu : & le danger fut encore plus grand, quand on eut passé les maisons ruinées aux autres entrées, & qu'on eut à se défendre des traits qui pleuvoient des terrasses & des fenêtres. Lorsque la fureur des combatans étoit au plus haut point, on sentit les ennemis mollir tout d'un coup ; & cela parut venir de quelque nouvel ordre, car ils abandonnerent le terrain avec precipitation : & selon les presomptions verifiées ensuite, Guatimozin étoit l'auteur de cette nouveauté. Il avoit appris que le grand fossé étoit abandonné ; & sur cet avis, il avoit envoïé ordre à ses Capitaines de conserver leurs troupes, afin de charger les Espagnols lorsqu'ils se retireroient. Le General entra en soupçon de ce mouvement : & parce qu'il ne se voïoit que le tems necessaire pour retourner à son quartier, il commença sa retraite, aprés avoir fait abatre & brûler quelques maisons, afin qu'on ne s'en servit pas à la premiere entrée, pour accabler d'en-haut les assaillans.

Les troupes avoient fait à peine la premiere démarche, que les oreilles furent frapées par le son terrible & mélancolique d'un instrument qu'ils appelloient la trompette sacrée ; parce qu'il n'étoit permis de le sonner qu'aux seuls Sacrificateurs, quand ils annonçoient la guerre, & animoient le cœur des Soldats de la part de leurs Dieux. Le son de l'instrument étoit brusque, & composé de tons lamentables en maniere de chanson, qui inspiroit à ces Barbares une nouvelle ferocité, en consacrant le mépris de la vie par un motif de Religion. Dés ce moment, le bruit insuportable de leurs cris commença ; & à la sortie de la Ville, une multitude effroïable de Soldats déterminez, & choisis exprés pour cette action, vint tomber sur l'arriere-garde, où les Espagnols étoient.

Les Arquebusiers soûtenus des Arbalêtriers, leur firent tête ; & Cortez suivi des Cavaliers, les repoussa : mais aïant apris la difficulté du fossé qui empêchoit la retraite, il voulut former des bataillons, sans le pouvoir faire ; parce que les troupes des Alliez, qui avoient ordre de se retirer, & qui donnerent les premieres dans l'ouverture, s'y étoient jettées confusément ; en sorte qu'on n'entendit pas les ordres, ou qu'on n'y obeït pas.

Plusieurs

Plusieurs passoient à la chaussée sur les brigantins, & sur les canots. Il y en avoit encore davantage qui se jetterent à l'eau, où ils trouvoient des troupes de Mexicains excellens nageurs, qui les perçoient à coups de dard, ou qui les étoufoient dans le lac. Cortez demeura le dernier à soûtenir l'effort des ennemis, avec quelques Cavaliers ; & son cheval étant tué à coups de fleches, le Capitaine François de Guzman mit pied à terre pour offrir le sien au General, si malheureusement, qu'il fut accablé & fait prisonnier, sans qu'on pût le sauver. Enfin Cortez se retira vers les brigantins, sur lesquels il revint à son quartier, blessé & presqu'en déroute, sans pouvoir se consoler par le carnage qu'on avoit fait ce jour-là des Mexicains. Ils enleverent plus de quarante Espagnols vivans, pour les sacrifier à leurs Idoles. On perdit une piece d'artillerie, & plus de mille Tlascalteques. Enfin, à peine revint-il un Espagnol qui ne fût ou blessé, ou maltraité. Veritablement cette perte fut tres-grande. Cortez en penetroit toutes les suites, & faisoit là-dessus de tristes reflexions ; mais les sentimens de son cœur n'alloient point jusques à son visage, de crainte de marquer trop le desastre de cet évenement : cruel, mais inévitable tribut, que ceux qui commandent les armées païent à l'éclat de leur dignité, en chassant la douleur au fond de l'ame, pour ne laisser paroître à l'exterieur qu'une grande tranquillité.



## CHAPITRE XXIII.

*Les Mexicains celebrent leur victoire par le sacrifice des Espagnols. Guatimozin trouve le moïen d'effraïer les Alliez, dont plusieurs desertent de l'armée de Cortez. Ils retournent en plus grand nombre; & on prend la resolution de se poster dans la Ville même.*

SAndoval & Alvarado entrerent en même-tems dans la Ville, & trouverent par tout une égale resistance, avec peu de difference au succez de leurs attaques. Ils forcerent des passages, ils comblerent des fossez, percerent jusques dans les ruës, où ils ruinerent des maisons, & souffrirent en leur retraite les derniers efforts de la part des ennemis. Neanmoins, comme ils n'essuïerent pas le cruel contre-tems que le General trouva en son chemin, leur perte fut moindre, quoyqu'ils eussent trouvé à redire vingt Espagnols aux deux attaques; & c'est sur ce nombre qu'on a compté, lorsqu'on a dit que Cortez perdit soixante Espagnols à celle de Cuyoacan.

Le Tresorier Julien d'Alderete reconnut sa faute, à la vûë de la perte que sa desobeïssance avoit causée. Il se presenta au General, avec toutes les marques d'une profonde douleur; offrant de païer de sa tête, le crime qu'il avoit commis. Cortez luy fit une tres-severe reprimande, & ne le punit point autrement; parce qu'il ne trouvoit pas le tems propre à décourager ses Soldats, par le châtiment que cet Officier meritoit. Il falut alors par necessité suspendre les attaques; & l'on se reduisit à serrer la Place de plus prés, & à empêcher le passage des vivres, durant qu'on s'appliquoit à penser les blessez, dont le nombre surpassoit de beaucoup ceux qui étoient échapez sans blessûres.

Ce fut en cette occasion que l'on ressentit l'effet d'une grace singuliere, en la personne d'un simple Soldat nommé Jean Catalan, qui sans autre onguent qu'un peu d'huile & quelques be-

nedictions, guerissoit les plaies en si peu de tems, que cela paroissoit surnaturel. C'est cette espece de remede que le vulgaire appelle en Espagnol *Curar por Ensalmo*, sans autre fondement, que celuy d'avoir entendu mêler quelques versets des Pseaumes de David dans les benedictions. Quoyque la Morale rejette presque toûjours cette pratique ou cette connoissance, comme dangereuse ; neanmoins elle la permet quelque fois, lorsqu'elle a passé par la rigueur d'un éxamen tres éxact : mais dans le cas dont il s'agit, ce n'est peut-être pas une temerité de croire que le Ciel fut Auteur de ce merveilleux secours ; la grace de rendre la santé étant un de ces dons gratuits que Dieu a communiquez aux hommes : & il ne paroît pas vrai-semblable, que le concours du Demon servit à ces moïens, qui procuroient la guerison de tant d'Espagnols, lorsqu'il ne cherchoit qu'à les détruire par la sugestion de ses Oracles. Herrera rapporte que ce fut une femme Espagnole nommée Isabelle Rodriguez, qui fit ces admirables cures ; mais nous avons suivi Bernard Diaz, qui y étoit present : Et quoyque ce soit un malheur à celuy qui compose une Histoire, de tomber dans ces contradictions des Auteurs qu'il suit, il ne doit pas toûjours en faire la discussion ; puisque le fait étant certain, la difference des moïens est de peu d'importance à la verité.

Cependant les Mexicains celebroient leur victoire par de grandes réjoüissances. On vid durant la nuit, de tous les quartiers des Espagnols, les Temples de la Ville couronnez de torches & de vases pleins de parfums ; & dans le plus grand, dedié au Dieu de la guerre, on entendoit le son de leurs instrumens militaires en differens chœurs, dont le desaccord avoit quelque chose d'affreux. Ils solemnisoient par cet appareil, le barbare sacrifice des Espagnols qu'ils avoient pris en vie, dont les cœurs palpitans, aprés avoir invoqué le vrai Dieu tant qu'ils animerent leurs corps, donnerent les miserables restes de leur sang encore tout chaud, à la cruelle aspersion de cet horrible simulacre. C'est ce qu'on presuma du sujet de cette fête : & le Temple étoit si éclairé par la quantité des torches, qu'on distinguoit fort bien l'affluence du Peuple ; & même quelques Soldats s'avancerent, jusques à dire qu'ils entendoient les cris des victimes, & qu'ils reconnoissoient ceux qui les poussoient : Pitoïable spectacle, qui veritablement frapoit encore moins les

yeux, que l'imagination ; mais si funeste & si sensible en cette partie, que Cortez ne put retenir ses larmes, ni tous ceux qui étoient auprés de luy, ne pûrent s'empêcher de les accompagner par les mêmes marques de leur douleur.

Cet avantage joint à la satisfaction d'avoir appaisé leur faux Dieu par le sacrifice des Espagnols, rendit les Mexicains si fiers, que cette même nuit, un peu avant le jour, ils s'approcherent de tous les trois quartiers ; croïant mettre le feu aux brigantins, & achever la déroute des Espagnols, qu'ils sçavoient être blessez pour la plus grande partie, & extrémement fatiguez. C'est ce qu'ils se figuroient dans leurs reflexions ; mais ils n'en firent pas assez pour cacher ce mouvement : la trompette infernale qui leur inspiroit tant de fureur, en traitant de culte sacré une resolution desesperée, avertit par son bruit les Espagnols, qui se preparerent à la défense si à propos, qu'ils repousserent les Mexicains, en pointant seulement les pieces des brigantins & celles de leurs logemens ; en sorte qu'elles batoient au long des chaussées. Les Mexicains venoient brutalement, si pressez & en si grand nombre, que les coups de ces bateries en firent un horrible meurtre, qui châtia rudement leur hardiesse.

Le jour suivant, Guatimozin tira plus heureusement de son propre fond quelques artifices, dont un habile Capitaine eût pû s'applaudir. Il fit courir le bruit que Cortez avoit été tué sur la digue, en se retirant ; ce qui servoit à entretenir le Peuple dans l'esperance de se voir promtement délivrez. Il envoïa par toutes les Villes voisines, les têtes des Espagnols sacrifiez ; afin que ces témoignages sensibles de sa victoire achevassent de ramener ceux qui s'étoient détachez de son obeïssance. En dernier lieu, il publia que la Divinité souveraine entre leurs Dieux, particulierement pour ce qui regardoit les armes, étant adoucie par le sang du cœur des ennemis, luy avoit annoncé d'une voix fort intelligible, que la guerre finiroit dans huit jours ; & que tous ceux qui mépriseroient cet avis, y periroient. Il avançoit cette imposture, sur la presomption qu'il avoit d'achever bien-tôt d'exterminer les Espagnols ; & il eut l'adresse d'introduire des personnes inconnuës dans leurs quartiers, qui répandirent ces menaces de sa fausse Divinité, entre les Indiens qui portoient les armes contre luy : Stratagême tres-remarqua-

ble, tendant à augmenter le chagrin de ces Peuples melancoliques, & desolez par la mort des Espagnols, jointe au carnage que les Mexicains avoient fait de leurs Soldats, & à l'étonnement de leurs Commandans.

Les Oracles de cette Idole avoient un credit si bien établi, & d'une telle reputation aux païs les plus éloignez, que les Indiens se persuaderent aisément l'infaillibilité de ses menaces. Les huit jours marquez si précisément pour être le terme fatal de leurs vies, firent un si grand desordre en leur imagination, qu'ils se déterminerent à deserter de l'armée : & on trouva que la meilleure partie de leurs troupes avoit abandonné les quartiers durant les deux ou trois premieres nuits ; cette maudite crainte étant si puissante sur l'esprit de ces Nations, que les Alliez de Tlascala même & de Tezcuco, se débanderent avec le même desordre ; soit qu'ils apprehendassent en effet les menaces de l'Oracle, ou qu'ils se laissassent entraîner à l'éxemple de ceux qui les redoutoient. Il ne demeura que les Capitaines & quelques Nobles, qui peut-être ne les craignoient pas moins ; mais la perte de leur vie les touchoit moins aussi, que celle de leur honneur.

Cet accident inopiné donna de nouveaux chagrins au General, puisqu'il n'alloit pas à moins, qu'à luy faire abandonner son entreprise : mais du moment qu'il se fut éclairci de l'origine de cette nouveauté, il envoïa aprés ces deserteurs, leurs Commandans mêmes ; à dessein de suspendre leur apprehension, jusques à ce que les huit jours marquez par l'Oracle étant passez, ils reconnussent l'imposture de cette prediction, & qu'ils en fussent plus disposez à retourner à l'armée. Cette diligence de Cortez fut l'effort d'une grande penetration. Les huit jours étant passez sans peril, les Indiens se rendirent capables de persuasion, & revinrent à l'armée, avec cette nouvelle assûrance qui se forme dans un cœur desabusé de la crainte.

Don Hernan Roi de Tezcuco envoïa aux troupes de sa Nation, son frere, qui les ramena, avec de nouvelles levées qu'on avoit mises sur pied pour secourir les Espagnols. Les deserteurs de Tlascala, qui n'etoient que des gens du menu Peuple, n'oserent aller jusques à leur Ville, apprehendant le châtiment auquel ils seroient exposez. Ils attendirent l'évenement des predictions, à dessein de se joindre à ceux qui se sauveroient, aprés

la défaite imaginaire des Espagnols : mais au même-tems qu'ils furent détrompez de leur sote credulité, ils furent assez heureux pour rencontrer un nouveau renfort de troupes qui venoient de Tlascala. Ils s'unirent à ce corps, & furent ainsi bien reçûs du General.

Ces nouvelles recrûës, qui augmenterent considerablement les forces des Espagnols, & le bruit qui se répandit par tout de l'extrémité où la Ville capitale se trouvoit, obligerent quelques Nations qui avoient été jusques à ce tems-là, neutres ou ennemies, à se déclarer en faveur des Espagnols. Une des plus considerables fut celle des Otomies, Peuple feroce & indomté, qui, à l'éxemple des bêtes sauvages, conservoit sa liberté dans les bois & sur les montagnes. Plusieurs vinrent alors se rendre parmi les troupes des Alliez, à dessein de servir en cette occasion; aïant toûjours été rebelles à l'Empire des Mexicains, sans autre défense, que celle d'habiter un Païs dont la misere & la sterilité ne donnoient aucune tentation d'en entreprendre la conquête. Ainsi Cortez se trouva encore une fois à la tête de plus de deux cens mille hommes soûmis à ses ordres; passant en peu de jours, d'une furieuse tempête à un calme agreable, & attribuant, à son ordinaire, un changement si merveilleux & si subit, au bras du Tout-puissant, dont l'ineffable Providence permet souvent les adversitez, afin de réveiller en nôtre esprit le sentiment de ses graces.

Les Mexicains ne consumerent pas inutilement le tems de cette suspension d'hostilitez de la part de leurs ennemis : ils firent de frequentes sorties, étant jour & nuit à la vûë de leurs quartiers, dont neanmoins ils furent toûjours repoussez, & perdirent beaucoup de monde, sans faire ni mal, ni peur aux Espagnols. On apprit de leurs derniers prisonniers, qu'on commençoit à endurer une grande necessité dans la Ville : que le Peuple étoit au desespoir, & les Soldats mal satisfaits, de manquer de pain & d'eau ; & qu'il mouroit beaucoup de monde par la malignité de l'eau salée des puits, qu'on beuvoit. Le peu de vivres qui entroient sur les canots qui pouvoient s'échaper des brigantins, ou qu'on tiroit des montagnes, étoient partagez également entre les Grands; ce qui donnoit de nouveaux sujets d'impatience au Peuple, dont les cris alloient jusques à faire craindre pour sa fidelité. Cortez assembla ses Officiers, afin d'éxaminer sur ces

avis, quelle conduite on devoit prendre, par rapport à l'etat present de la Ville & de l'armée.

Il represénta le peu d'esperance qu'on devoit avoir, que la force de la necessité obligeat les assiegez à se rendre; à cause de la haine implacable qu'ils avoient contre les Espagnols, & des réponses de leurs Idoles, appuïées de l'artifice du Demon. Il marqua que son sentiment etoit de revenir à la voie des armes, par ces raisons qu'il avoit alleguées, & encore par la crainte de souffrir une autre desertion de la part des Alliez, Peuples aisez à ébranler, & qui étant fort propres au service en un jour de combat, prenoient des inquietudes fort dangereuses durant l'oisiveté d'un sejour; parce qu'ils ne demandoient qu'à en venir aux mains, & n'étoient pas capables de concevoir qu'un siege comme on le faisoit, fût une veritable guerre; ni que ces treves qu'on donnoit à la colere des Soldats, tournassent au dommage des ennemis.

Tous les avis se reduisirent donc à continuer d'attaquer la Place de vive force, sans abandonner le siege: & Cortez, qui reconnut au succez de la derniere occasion, ce qu'on souffroit en ces retraites, toûjours exposées aux insultes des ennemis, qui faisoient alors leurs plus grands efforts, resolut de mettre une forte garnison dans les trois quartiers; & aprés cela, de faire une attaque generale par toutes les chaussées en même tems, à dessein de prendre des postes dans la Ville, que l'on garderoit à toutes risques; chaque corps aïant ordre de s'avancer de son côté, jusques à la grande place du Marché appellée Tlateluco, où ils devoient se joindre ensemble, & agir suivant les occasions. L'entreprise auroit été mieux poussée, & peut être à bout, si on avoit pris d'abord cette resolution: mais la prévoïance humaine est si bornée, que ce n'est pas un mediocre effort du jugement, de tirer des leçons d'un mauvais succez; puisque nous sommes souvent obligez à fonder nos maximes sur la correction de nos erreurs.



## CHAPITRE XXIV.

*On fait les trois attaques en même-tems ; & les trois corps de l'armée se rejoignent en peu de jours, dans la place de Tlateluco. Guatimozin se retire au quartier le plus éloigné ; & les Mexicains font plusieurs efforts & usent de diverses ruses, pour traverser le dessein des Espagnols.*

APrés avoir fait une grande provision de vivres, d'eau, & de tout ce qui étoit necessaire pour la subsistance des troupes, dans une Ville où l'on manquoit de tout, les trois Capitaines sortirent au point du jour, de leurs quartiers ; Alvarado, de Tacuba ; Sandoval, de Tepeaquilla ; & Cortez, avec le corps de troupes commandé par Olid, marcha par la chaussée de Cuyoacan. Chacun avoit ses brigantins & ses canots, qui le soûtenoient. Ils trouverent les trois chaussées en défense, les ponts levez, les fossez ouverts, & une aussi grande confusion de gens en armes, que si la guerre n'eût commencé que de ce jour là. On apporta la même industrie à surmonter les mêmes difficultez : & aprés quelque retardement, les trois corps arriverent à la Ville presqu'en même-tems. On gagna facilement le bout des ruës, où les maisons étoient ruinées ; parce que les ennemis ne les défendirent que foiblement, resolus de se raquitter lorsqu'on en viendroit aux terrasses : mais les Espagnols n'emploïerent ce premier jour, qu'à faire des logemens, en se retranchant chacun dans son poste, dans les ruines des maisons ; & établissant sa sûreté par de bons corps-de-gardes, & des sentinelles avancées.

Cette conduite jetta l'épouvante & le trouble dans l'esprit des Mexicains : elle desarma les mesures qu'ils avoient prises pour charger les Espagnols en leur retraite ; & elle precipita les remedes necessaires à un mal si pressant. Les Nobles & les Ministres accoururent au Palais de Guatimozin, & l'obligerent par leurs prieres, à se retirer à l'endroit le plus éloigné du

peril,

peril. On continua les assemblées, où il se forma divers avis, foibles ou courageux, selon les divers mouvemens que le cœur inspiroit à l'esprit. Les uns vouloient qu'on cherchât à l'heure-même les moïens de mettre en sûreté la personne de l'Empereur, en le transportant à un lieu moins exposé. Les autres alloient à fortifier cette partie de la Ville qui servoit de retraite à la Cour du Prince : & quelques-uns opinoient à déloger par force les Espagnols, des postes qu'ils avoient saisis. Guatimozin entra par inclination dans l'avis le plus genereux ; & rejettant celuy qui conseilloit d'abandonner la Place, il prit la resolution de mourir avec ses Sujets, & commanda que tout le monde se tînt prêt au point du jour, à fondre avec toutes les forces qui restoient, sur les quartiers des ennemis. Ils assemblerent donc toutes leurs troupes, & ils les partagerent ; à dessein de les emploïer à l'entiere défaite des ennemis. Les Mexicains animez par leurs Chefs, parurent un peu après le lever du Soleil, à la vûë de tous les quartiers, où l'avis de leur mouvement étoit déja arrivé. L'artillerie qui batoit sur toutes les avenuës, en fit d'abord un si grand carnage, qu'ils n'oserent éxecuter les ordres de leur Empereur ; & ils furent bien-tôt desabusez de la creance qu'ils avoient, que cette entreprise pût reüssir. Ainsi, sans en venir de plus prés à l'attaque, ils commencerent à fuir, en feignant de se retirer : & ce mouvement, qui laissoit beaucoup de champ libre à la tête de leurs troupes, donna lieu aux Espagnols de s'avancer, jusques à en venir aux coups de main ; & sans autre fatigue que celle de pousser les ennemis qui fuïoient, ils les rompirent, & se logerent plus commodément pour la nuit qui suivit cette rencontre.

De plus grandes difficultez suivirent cet heureux succez ; parce qu'on fut obligé d'avancer pied à pied, en ruinant les maisons, & de batre les remparts & combler les tranchées qu'ils avoient tirées au travers des ruës. On s'efforça d'abreger le tems en toutes ces factions ; en sorte qu'au bout de quatre jours, les trois Commandans se trouverent à la vûë de la place de Tlateluco, par les differens chemins qui y conduisoient, comme des lignes à leur centre.

Alvarado fut le premier qui y mit le pied. Les ennemis qu'il pourſuivoit eſſaïerent d'y former quelques bataillons ; mais il ne leur en donna pas le loiſir : & ce mouvement n'eſt pas aiſé à des gens qui fuïent. Ainſi à la premiere charge ils quitterent le champ de bataille, & ſe retirerent en deſordre aux ruës qui étoient de l'autre côté de la place. On voïoit aſſez prés de ce lieu, un grand Temple d'Idoles, dont les tours & les degrez étoient occupez par les ennemis. Alvarado qui n'en vouloit point laiſſer derriere ſoy, y envoïa quelques Compagnies pour les attaquer, & ſe ſaiſir de ce poſte ; ce qu'elles firent ſans difficulté, parce que ceux qui le défendoient meditoient déja leur retraite, à l'éxemple des autres. Ainſi ce Capitaine mit tout ſon gros en bataille dans la place, afin de faire un logement ; & ordonna en même-tems, qu'on fît de la fumée au haut du Temple, pour avertir les autres Capitaines de l'endroit où il ſe trouvoit, ou pour s'attirer par cette démonſtration, des applaudiſſemens de ſa diligence.

La troupe qu'Olid conduiſoit, commandée par le General en perſonne, arriva peu de tems aprés à la place ; & la foule des Mexicains qui fuïoient devant eux, vint ſe jetter dans le bataillon qu'Alvarado avoit formé à tout autre deſſein. Preſque tous ces fuïards y perirent, étant batus de tous côtez ; & la même choſe arriva à ceux qui étoient pouſſez par les troupes de Sandoval, qui ſe rendit bien-tôt aprés au même lieu.

Les Mexicains retirez dans les ruës qui conduiſoient aux autres places de leur Ville, voïant les forces des Eſpagnols unies, coururent avec empreſſement, pour défendre la perſonne de l'Empereur ; s'imaginant qu'on alloit l'attaquer : ce qui donna lieu au General de faire ſes logemens ſans obſtacle. Il laiſſa quelques troupes dans les ruës qui étoient derriere la place, afin de pourvoir à la ſûreté de ſon armée de ce côté là ; & il ordonna aux Capitaines des brigantins & des canots, de courir inceſſamment d'une digue à l'autre, & de l'avertir, s'il ſe preſentoit quelque choſe de conſiderable.

On fut obligé d'abord à débarraſſer la place, des corps

morts des Mexicains ; à quoy on emploïa quelques Compagnies des Alliez, qui les jetterent dans les ruës où l'eau étoit la plus haute. On mit à leur tête des Commandans Espagnols ; afin d'empêcher qu'ils ne se dérobassent avec leur miserable charge, pour en faire ces abominables festins de chair humaine, qui étoient la derniere fête de leurs victoires. Neanmoins, avec toutes ces précautions il fut impossible d'arracher entierement la racine de ce mal : mais on en bannit au moins l'excez ; & la dissimulation en couvrit la tolerance.

On vid venir cette même nuit diverses troupes de Païsans à demi-morts, qui venoient vendre leur liberté pour leur subsistance : & quoyqu'il y eût lieu de croire qu'on les avoit chassez comme des bouches inutiles, faute de vivres, ils firent tant de pitié, que le General, qui se promettoit de la force de ses armes ce qu'il n'esperoit plus de la longueur d'un siege, ordonna qu'on leur fournît des rafraîchissemens ; afin qu'ils eussent la force d'aller chercher leur vie hors de la Ville.

Au point du jour, on vid les ruës dont les Mexicains étoient encore les maîtres, pleines de leurs Soldats, qui venoient seulement à dessein de couvrir les fortifications qu'ils vouloient faire, pour défendre leur derniere retraite. Le General voïant qu'ils ne l'attaquoient pas, suspendit aussi le dessein formé de donner un dernier assaut ; parce qu'il soûhaitoit remettre sur pied le traité de paix, puisqu'il paroissoit vrai-semblable qu'ils entreroient en capitulation, au moins quand ils connoîtroient que son intention n'étoit pas de les détruire, en leur offrant encore quelque parti lorsque les forces étoient unies, & qu'il étoit maître de la meilleure partie de la Ville. Il donna cette commission à trois ou quatre prisonniers des plus qualifiez, avec quelque esperance qu'elle avoit fait quelque effet, lorsqu'il vid retirer les troupes disposées à la défense des ruës.

L'endroit que Guatimozin occupoit avec sa Noblesse, ses Ministres & le reste de ses Soldats, faisoit un angle fort spacieux, dont la plus grande partie étoit entourée des eaux du lac ; & l'autre peu éloignée de Tlateluco, se trouvoit fortifiée par toutes les avenuës, d'une espece de circonvallation

de grosses planches garnies de fâcines, qui touchoient de part & d'autre aux maisons, & au-devant un fossé plein d'eau & tres-profond, qu'ils avoient fait presque tout entier à la main, aïant coupé les ruës en terre ferme, afin de recevoir les eaux qui couroient au long des quais. Le jour suivant, Cortez suivi de la plus grande partie des Espagnols, s'avança jusques aux endroits que les ennemis avoient abandonnez, & rencontra leurs fortifications, dont toute la ligne étoit couronnée d'une multitude presque innombrable de Peuple ; mais avec quelques marques de paix, qui se reduisoient à retenir le son de leurs instrumens de guerre, & le bruit de leurs cris. Il fit deux ou trois autres fois le même mouvement, en s'approchant auec les Espagnols, sans attaquer, ni provoquer les ennemis: & on reconnut qu'ils avoient le même ordre, parce qu'ils baissoient leurs armes, & donnoient à connoître par leur silence & par leur repos, que les traitez qui produisoient cette espece de tréve, ne leur étoient pas desagreable.

On remarqua en même-tems, les efforts qu'ils faisoient de cacher la necessité qu'ils enduroient, & de marquer avec ostentation, que s'ils souhaitoient la paix, ce n'étoit pas faute de valeur. Ils mangeoient publiquement sur leurs terrasses, d'où ils jettoient au Peuple quelques tourteaux de maiz ; afin qu'on crût qu'ils avoient des vivres de reste : & de tems en tems, on voïoit sortir quelques Capitaines, qui venoient défier au combat singulier les plus braves des Espagnols. Mais leurs instances duroient peu ; & ils retournoient bien-tôt, aussi contens de leur bravoure, qu'ils l'auroient été de la victoire. Un de ces braves s'approcha un jour du quartier du General. L'Indien paroissoit être un des principaux, à sa parure ; & ses armes étoient une épée & un bouclier de quelque Espagnol qu'ils avoient sacrifié. Il repeta plusieurs fois son défi, avec une extrême arrogance ; en sorte que Cortez fatigué de ses cris & de ses gestes, luy fit dire par son Truchement : *Que s'il vouloit amener dix autres Soldats avec soy, on permettroit que cet Espagnol les combatît tous ensemble.* En disant cela, le General luy montroit le Page qui portoit son bouclier. Le Mexicain sentit bien ce trait de mépris : neanmoins, sans en témoigner rien, il revint à défier avec plus d'insolence. Le Page, nommé Jean Nugnez de Marcado, pouvoit avoir seize

ou dix ſept ans. Il crut que ce combat le regardoit; puiſqu'il étoit déſigné pour le faire : & il ſe déroba ſi adroitement d'auprés du General, ſans qu'on s'en apperçût pour le retenir, qu'aïant paſſé le foſſé comme il put, il chargea le Mexicain, qui l'attendoit en bonne poſture. Nugnez para ſon coup du bouclier, & luy porta de même-tems une eſtocade, avec tant de force & de courage, qu'il le jetta mort à ſes pieds. Cette action fut celebrée de tous les Eſpagnols par de grands applaudiſſemens, & ne s'attira pas moins d'admiration de la part des ennemis. Le Page revint aux pieds de ſon Maître, avec l'épée & le bouclier du vaincu : & Cortez extrémement ſatisfait de voir tant de valeur en une ſi grande jeuneſſe, l'embraſſa pluſieurs fois, & luy ceignit de ſa main l'épée qu'il avoit gagnée; luy confirmant ainſi le titre qu'il avoit acquis par ſon courage, & qui luy donna une eſtime au-deſſus de ſon âge, entre les plus braves Soldats de l'armée.

Pendant les trois ou quatre jours que cette ſuſpenſion d'armes dura, le Conſeil de Guatimozin s'aſſembla pluſieurs fois, pour déliberer ſur les propoſitions de Cortez. La plus grande partie des avis alloit, à entrer en quelque traité, par la conſideration de l'extrême miſere où ils ſe trouvoient reduits. Quelques autres concluoient à la guerre, reglant leurs avis ſur l'inclination que l'Empereur témoignoit pour ce parti : & ces infames Sacrificateurs, dont les conſeils étoient des commandemens de la part de leurs Idoles, fortifierent la derniere opinion; mêlant les promeſſes de la victoire, avec quelques menaces miſterieuſes prononcées en manieres d'Oracles, qui échauferent les eſprits, en leur communiquant la fureur dont ils étoient animez. Ainſi tout le Conſeil reſolut de reprendre les armes; & Guatimozin ſe rendit à cet avis, donnant à ſon obſtination le titre d'obeïſſance : neanmoins il ordonna, avant que de rompre la tréve, que toutes les pirogues & les canots ſe rendiſſent à une eſpece de port que le lac formoit en cet endroit là; afin de ſe preparer une retraite, en cas qu'on ſe vîd pouſſé à la derniere extrémité.

Cet ordre fut executé; & une multitude effroïable de toute ſorte d'embarcations entra dans ce port, ſans être remplis d'autres perſonnes, que des rameurs. Les Capitaines Eſpa-

gnols qui étoient sur le lac, informerent aussi-tôt le General de ce nouvel incident; & il devina aisément que les Mexicains prenoient ces mesures, afin de sauver la personne de leur Prince. Il depêcha aussi-tôt Sandoval, en qualité de Capitaine General de tous les brigantins, avec ordre d'assieger le port, & de prendre sur son compte tout ce qui arriveroit en cet endroit. Il mit alors ses troupes en mouvement, pour s'approcher des fortifications des ennemis, & hâter les resolutions de la paix, par les menaces de la guerre. Ils avoient déja reçû l'ordre de se mettre en défense; & avant que l'avant-garde des Espagnols s'approchât, leurs cris annoncerent la rupture du traité. Les Mexicains se preparerent au combat, avec beaucoup de hardiesse; mais ils reconnurent bien-tôt l'égarement de leur orgueil, par le débris que les premiers coups de la baterie firent de leurs foibles remparts. Ils ne vîrent plus que le peril qui les menaçoit; & selon ce qui parut, ils en donnerent avis à Guatimozin: parce qu'ils ne furent pas long-tems sans montrer quelques drapeaux blancs, repetant plusieurs fois le nom de *Paix*.

On leur fit entendre par les Truchemens, que ceux qui avoient quelque chose à proposer de la part de leur Prince, pouvoient s'approcher. Sur cette assûrance, trois ou quatre Mexicains en habit de Ministres, se presenterent de l'autre côté du fossé; & aprés avoir fait, suivant leur coûtume, de profondes humiliations, avec une gravité affectée, ils dirent à Cortez: *Que la Majesté Souveraine du puissant Guatimozin leur Seigneur, les avoit nommez pour traiter de la paix; & qu'Elle les avoit envoïez, afin qu'aprés avoir écouté ce que le Capitaine des Espagnols leur proposeroit, ils revinssent l'informer des articles de la capitulation.* Le General répondit: *Que la paix étoit l'unique but de ses armes; & qu'encore qu'il fût alors en état de donner la loy à ceux qui étoient si long tems à connoître la raison, il faisoit encore cette ouverture, afin de reprendre le traité qu'on avoit rompu: mais que des affaires de cette qualité s'ajustoient difficilement, par la voie d'un tiers; & qu'ainsi il étoit necessaire que leur Prince se laissât voir, au moins qu'il s'approchât, accompagné de ses Ministres & de ses Conseillers, afin de les consulter sur le champ, s'il se presentoit quelque difficulté. Qu'il n'avoit point d'autre dessein, que d'accepter tous les partis qui ne blesseroient point l'autorité souveraine de son Prince;*

*& qu'à cette fin il engageoit sa parole* ( qu'il confirma par un serment ) *non-seulement de faire cesser les actes d'hostilité ; mais d'emploïer pour le service de l'Empereur de Mexique, toute l'attention necessaire à procurer la seureté de sa personne, & le respect qui luy étoit dû.*

Les Envoïez se retirerent avec cette réponse, fort satisfaits en apparence, & revinrent le même jour, assûrer que leur Prince viendroit le lendemain, avec ses Ministres & ses Officiers ; afin de prendre luy-même, communication des articles du traité de paix. Leur dessein étoit d'entretenir cette negociation, sous divers pretextes, jusques à ce que tous leurs bâtimens fussent prêts, pour assûrer la retraite de l'Empereur, qu'ils avoient resoluë. Ainsi les mêmes Envoïez revinrent à l'heure designée, donner avis que Guatimozin ne pouvoit venir que le jour suivant, à cause d'un accident qui luy étoit arrivé. On remit aprés cela l'entrevûë, sous pretexte d'ajuster quelques formalitez sur la sceance, & les autres ceremonies. Enfin quatre jours se passerent en ces pourparlers ; & Cortez ne découvrit l'artifice, que plus tard qu'on ne devoit attendre d'un esprit aussi éclairé : mais il étoit si persuadé qu'ils souhaitoient la paix, en se fondant sur l'état auquel ils étoient, qu'il avoit deja pris des mesures d'éclat & d'ostentation pour recevoir Guatimozin ; & lorsqu'il apprit ce qui se passoit sur le lac, il eut quelque honte secrete, d'avoir soûtenu sa bonne-foi contre tant de remises, & il ne put s'empêcher d'éclater par quelques menaces contre son ennemi ; faisant servir sa colere à cacher sa confusion, & trouvant apparament quelque difference entre l'aveu d'une offense qu'on nous a faite, & celuy d'une tromperie dont nous avons été surpris.

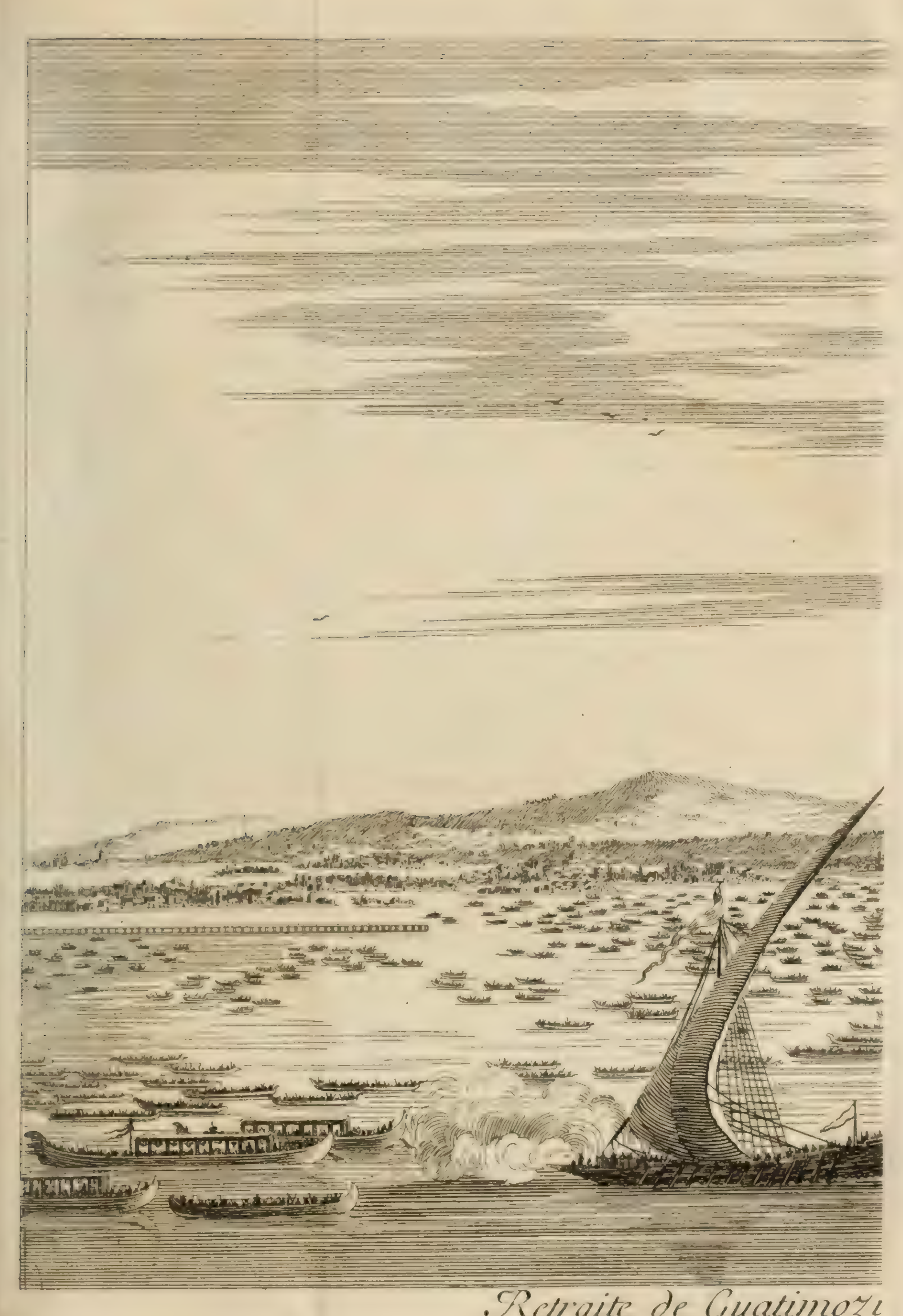


## CHAPITRE XXV.

*Les Mexicains font un effort pour se retirer par la voie du lac. Grand combat de leurs canots contre les brigantins, à dessein de faciliter la retraite de Guatimozin. Il est enfin pris, & la Ville se rend à Cortez.*

AU point du jour marqué par Cortez, pour son entrevûë avec Guatimozin, Sandoval reconnut que les Mexicains s'embarquoient à la hâte, sur les canots qui étoient dans le port. Il en avertit aussi-tôt le General, & assembla ses brigantins separez en differens postes ; afin de pouvoir se servir de leur artillerie. En ce moment, les canots des ennemis se mirent à la rame. Ils portoient toute la Noblesse Mexicaine, & presque tous les principaux Chefs qui commandoient leurs troupes; parce qu'ils s'étoient déterminez à faire un furieux effort contre les brigantins, & à soûtenir le combat à toutes risques, jusques à ce que la personne de l'Empereur fût mise en sûreté, durant cette diversion des forces ennemies : aprés quoy chacun devoit prendre differentes routes pour le suivre. C'est ainsi qu'ils l'éxecuterent, en attaquant les brigantins avec tant de vigueur, que sans s'étonner du fracas que les boulets firent à l'abord, ils s'approcherent jusques à la portée de la pique & de l'épée. Pendant qu'ils combatoient ainsi d'une extréme fureur, Sandoval remarqua que six ou sept pirogues s'échapoient à force de rames, par l'endroit le plus éloigné : & il ordonna au Capitaine Garcias d'Holguin, de leur donner la chasse avec son brigantin, & de tâcher de les prendre, en les endommageant le moins qu'il luy seroit possible.

Il confia cet emploi à Holguin, tant parce qu'il connoissoit sa valeur & son activité, qu'à cause de la legereté de son brigantin, qui consistoit peut-être en la force des Rameurs, ou parce que sa construction le rendoit plus coulant ; ce qui importe beaucoup en cette sorte de bâtimens. Ce Capitaine, sans emploïer d'autre tems que celuy qu'il faloit pour revirer, & don-



*Retraite de Guatimozi*

entre folio 624. et 625.

Retraite de Guatimozin pris par Holguin.

ner un moment d'haleine aux Rameurs, les poussa ensuite si vigoureusement par sa diligence, qu'en peu de tems il gagna assez d'avantage pour tourner la prouë, & se laisser tomber sur la pirogue qui étoit à la tête des autres, & paroissoit en avoir le commandement. Elles s'arrêterent toutes en même-tems, & hausserent les rames quand elles se virent investies: & les Mexicains qui étoient sur la premiere, crierent qu'on ne tirât pas, parce que la personne de l'Empereur étoit sur ce vaisseau; ce qui fut entendu par des Espagnols, qui sçavoient déja quelques mots de la langue de Mexique. Les Indiens baisserent encore les armes, afin qu'on les comprît mieux, & accompagnerent leurs prieres de toutes les démonstrations de gens qui se soûmettent. En ce moment le brigantin aborda la pirogue; & Holguin, avec quelques Espagnols, se jetta sur les prisonniers. Guatimozin s'avança le premier; & reconnoissant le Capitaine, à la déference qu'on luy rendoit: *Je suis*, luy dit-il, *vôtre prisonnier; & j'irai où vous voudrez: Je vous prie seulement de faire quelque attention à l'honneur de l'Imperatrice & des femmes de sa suite.* Aussi-tôt il passa dans le brigantin, & donna la main à sa femme, pour l'aider à monter, avec une si grande presence d'esprit, que connoissant qu'Holguin étoit en peine de ce que les autres pirogues feroient, il luy dit: *Ne vous inquietez point de ces gens de ma suite, ils viendront tous mourir aux pieds de leur Prince.* En effet, au premier signe qu'il fit, ils laisserent tomber leurs armes, & suivirent le brigantin, comme prisonniers par devoir.

Cependant Sandoval combatoit contre les canots des ennemis; & on connut bien à leur resistance, la qualité de ceux qui les remplissoient, & le courage de cette Noblesse, qui avoit pris à tâche de répandre tout son sang, pour faciliter la liberté de son Prince. Neanmoins le combat cessa bien-tôt, quand ils reçûrent la nouvelle de sa prison: & passant en un instant, de la surprise au desespoir, les cris de guerre se tournerent en pleurs, & en lamentations d'un bruit encore plus confus. Non-seulement ils se rendoient avec peu ou point de resistance; mais encore plusieurs Nobles s'empresserent à passer dans les brigantins, afin de suivre la fortune de leur Prince.

Garcias d'Holguin arriva en ce moment, aprés avoir en-

voïé un canot à toutes rames, porter cet avis à Cortez; & ſans s'approcher de trop prés du brigantin de Sandoval, il luy fit part comme en paſſant, de cet heureux ſuccez: aprés quoy, voïant ce Commandant fort diſpoſé à ſe charger d'un priſonnier de cette importance, il ſuivit ſa route; de peur que cette inclination de Sandoval ne devînt un ordre precis, & que la repugnance qu'il avoit d'y obeïr, ne ſe tournât en crime.

On continuoit dans la Ville à attaquer les tranchées; & les Mexicains qui s'étoient offerts à les défendre, afin de faire une diverſion de ce côté-là, combatirent avec une conſtance & une hardieſſe ſurprenantes, juſques à ce qu'aïant appris par leurs ſentinelles, le débris des pirogues qui eſcortoient Guatimozin, ils ſe retirerent confuſément; ſans neanmoins paroître lâches, mais ſeulement étonnez.

On connut bien-tôt la raiſon de ce mouvement, lorſque l'avis que le canot dépêché par Holguin arriva. Le General leva les yeux au Ciel, comme vers la ſource de tout ſon bonheur; & manda auſſi-tôt à tous les Commandans des attaques, de ſe maintenir à la vûë des remparts, ſans s'engager plus avant, juſques à nouvel ordre. En même-tems, il envoïa deux Compagnies d'Eſpagnols à la deſcente, avec ordre de s'aſſûrer de la perſonne de Guatimozin; & ſortit aſſez loin hors de ſon logis, pour le recevoir: ce qu'il fit avec beaucoup de civilité & de reverences, ces démonſtrations exterieures tenant lieu de paroles. Guatimozin répondit de la même maniere, en produiſant la reconnoiſſance, pour couvrir ſon dépit.

Lorſqu'ils furent à la porte du logis, toute la ſuite de l'Empereur s'arrêta; & ce Prince entra le premier, avec l'Imperatrice, affectant de témoigner qu'il ne refuſoit pas d'entrer en priſon. Il s'aſſit auſſi-tôt, avec ſa femme; & un moment aprés il ſe leva, pour faire aſſeoir le General; ſe poſſedant ſi bien en ces commencemens, que reconnoiſſant les Truchemens, au poſte qu'ils occupoient, il commença la converſation, en diſant à Cortez: *Qu'attendez vous, genereux Capitaine, pour m'ôter la vie avec ce poignard que vous avez au côté? Des priſonniers de ma ſorte, ne ſervent que d'embarras aux vainqueurs. Sortez-en promtement; & que j'aie le bonheur de mourir par vos mains, puiſque je n'ai pas obtenu celuy de mourir pour ma Patrie.*

En cet endroit toute sa constance l'abandonna ; & les pleurs qui étouffoient sa voix, & forçoient la resistance de ses yeux, expliquerent le reste. L'Imperatrice les laissa couler avec moins de reserve ; & Cortez fut obligé de faire violence à sa tendresse, & à la compassion que ce triste spectacle luy causoit. Il laissa quelque tems à la douleur de ces affligez, & répondit enfin à l'Empereur : *Qu'il n'étoit pas son prisonnier ; & que sa Grandeur n'étoit pas tombée dans une pareille disgrace, indigne d'Elle : mais qu'il étoit prisonnier d'un Prince si puissant, qu'il ne reconnoissoit point de Superieur en ce monde ; & si bon, que Guatimozin ne pouvoit pas seulement esperer sa liberté, de la roïale clemence de ce grand Prince, mais encore l'Empire de ses ancêtres, augmenté du glorieux titre de son amitié. Qu'en attendant le tems qu'il faloit pour recevoir ses ordres sur ce sujet, il seroit servi & respecté par les Espagnols, de maniere qu'il ne trouveroit point de difference entre leur obeïssance, & celle de ses Sujets.* Il voulut passer de là, à quelques motifs de consolation, fondez sur l'éxemple des Souverains tombez en de semblables disgraces ; mais la douleur de Guatimozin étoit encore trop tendre, pour souffrir des remedes : & le General apprehenda de le mortifier sans le résoudre ; parce qu'on n'a point encore trouvé de consolation pour les Rois dépossedez, & qu'il étoit difficile de rencontrer de la resignation, en un esprit qui manquoit de la veritable connoissance de Dieu.

Guatimozin étoit un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, & si brave, qu'en cet âge, il avoit acquis par ses exploits & par plusieurs victoires, tous les honneurs qui élevoient les Nobles au rang d'où on tiroit les Empereurs. Sa taille étoit fort bien proportionnée ; haute sans foiblesse, & robuste sans difformité. On voïoit sur son teint une blancheur si éloignée de la couleur bazannée des Indiens, qu'il paroissoit comme Etranger entre ceux de sa Nation. Ses traits n'avoient rien de desagreable : ils marquoient neanmoins beaucoup de fierté ; & en effet, ce Prince avoit tant d'inclination à s'attirer l'estime & le respect, qu'il conservoit toute sa majesté au milieu de son affliction. L'Imperatrice étoit du même âge que son mari. Elle attiroit les yeux par la grace & la vivacité de ses manieres : & son visage, moins delicat qu'il ne convient à une Dame, avoit neanmoins à l'abord quelque air de beauté, qu'il ne soûtenoit pas ;

mais le respect sauvoit ce que l'agrément n'avoit pû conserver. Elle étoit niece du grand Motezuma, ou, selon quelques Auteurs, sa fille : & lorsque Cortez l'eût appris, il luy renouvella les offres de son service ; se tenant encore plus étroitement obligé à rendre à la personne de cette Princesse, la veneration qu'il conservoit à la memoire de l'Empereur. Cependant il se sentoit pressé de retourner à son armée, afin d'achever de soûmettre cette partie de la Ville que les ennemis tenoient encore ; ce qui l'obligea à finir la conversation, en prenant congé fort civilement, de ses deux prisonniers, qu'il mit entre les mains de Sandoval, avec une bonne garde. Avant que le General fût parti, on vînt l'avertir que Guatimozin le demandoit, à dessein de luy faire quelque priere en faveur de ses Sujets. Ce Prince le conjura avec beaucoup d'ardeur : *Qu'il ne souffrît point qu'on les maltraitât, ni qu'on leur fît aucune injure ; puisqu'il suffisoit pour les obliger à se rendre, qu'ils sçussent que leur Empereur étoit pris:* Il avoit le jugement si libre, qu'il penetra la raison qui obligeoit Cortez à se retirer : & ce soin, digne veritablement d'une ame Roïale, trouva place entre des déplaisirs si touchans. Quoyque le General luy eût promis toute sorte de bon traitement en faveur de ses Sujets, il souhaita neanmoins qu'un de ses Ministres l'accompagnât: ordonnant par ce Ministre, aux Soldats & au reste de ses Vassaux, d'obeïr au Capitaine des Espagnols ; puisqu'il n'étoit pas juste qu'ils irritassent un homme qui tenoit leur Prince en son pouvoir, ni de refuser de se conformer aux ordres de leurs Dieux.

L'armée étoit encore au même poste où le General l'avoit laissée, sans qu'il fût arrivé aucun mouvement considerable ; parce que les ennemis, qui s'étoient retirez avec tout l'étonnement où la nouvelle de la prise de leur Empereur les avoit jettez, se trouverent alors sans vigueur pour se défendre, & sans esprit pour dresser des articles d'une capitulation. Le Ministre de Guatimozin entra dans leurs quartiers : & à peine leur eût-il déclaré les ordres dont il étoit porteur, qu'ils s'y soûmirent, en protestant de leur obeïssance.

On arrêta, par l'interposition du même Ministre, qu'ils sortiroient sans armes & sans bagage ; ce qu'ils executerent avec tant d'empressement, que leur sortie n'occupa que fort peu de tems. Le nombre de leurs gens de guerre, aprés tant de pertes,

surprit les Espagnols. Le General eut grand soin qu'on ne leur fît aucun mauvais traitement ; & ses ordres étoient si respectez, que l'on n'entendit pas même une seule parole injurieuse entre les Nations alliées, qui avoient tant d'horreur pour les Mexicains.

Aprés cela, l'armée entra en bataille, pour reconnoître de tous côtez cette partie de la Ville, où on ne trouva que des objets funestes d'une misere horrible à la vûë, & qui inspiroit de tristes reflexions : des invalides, des malades qui n'avoient pû suivre les autres, & quelques blessez qui demandoient la mort, accusant la pitié de leurs vainqueurs. Mais rien ne parut si effroïable aux Espagnols, que certaines cours & maisons desertes, où ils avoient entassé les cadavres des hommes de consideration qui étoient morts dans les combats ; à dessein de celebrer leurs funerailles en un autre tems. Il en sortoit une odeur si insuportable, qu'on craignoit même de respirer ; & veritablement, il s'en faloit peu que l'air n'en fût empesté : ce qui fit hâter la resolution de la retraite. Le General aïant donc distribué des quartiers dans la Ville, à Sandoval & à Alvarado, loin d'un lieu dont la contagion étoit si dangereuse, & donné tous les ordres qui luy parurent necessaires, se retira avec ses prisonniers à Cuyoacan ; menant avec soy les troupes conduites par Christophle d'Olid, pendant qu'on nettoïoit la Ville de toutes ces horreurs. Il y retourna quelques jours aprés, afin de déliberer sur l'ordre & la forme que l'on devoit donner à la nouvelle conquête, pour l'établir & la maintenir sûrement ; enfin à ranger toutes les mesures, & épuiser les reflexions qui rouloient déja dans l'imagination, comme des suites d'un bonheur si surprenant.

La prison de Guatimozin & la reddition entiere de Mexique, arriverent le treiziéme jour du mois d'Août de l'année mil cinq cens vingt-un, jour & Fête de saint Hipolyte, dont pour reverer la memoire, cette Ville celebre la Fête sous le titre de Patron. Le siege dura quatre-vingt treize jours : & dans ses divers incidens, heureux ou malheureux, on doit également admirer le jugement, la constance & la valeur de Cortez, le courage infatigable des Espagnols, & encore l'union & l'obeïssance des Nations alliées ; accordant aux Mexicains, la gloire d'avoir poussé la défense de leur Patrie & celle de leur Prince, jusques aux derniers efforts de valeur & de patience.

Aprés la priſe de Guatimozin & la conquête de la Ville capitale de ce grand Empire, les Princes tributaires furent les premiers à venir rendre leurs hommages & leurs ſoûmiſſions. Les Caciques voiſins ſuivirent bien-tôt cet éxemple: ce que les uns donnerent à la reputation des Eſpagnols; & les autres, à la terreur des armes qu'on leur fit ſentir. C'eſt ainſi qu'on forma en peu de tems cette vaſte Monarchie, qui a merité le nom de Nouvelle Eſpagne; le grand Empereur Charles-Quint ne devant pas moins à Hernan Cortez, qu'une Couronne digne de ſon auguſte front: Admirable conquête, & Capitaine tres-illuſtre entre ceux que des ſiecles entiers ne produiſent qu'avec peine, & dont on voit ſi peu d'éxemples dans l'Hiſtoire.

FIN.

# TABLE

## DES CHOSES LES PLUS REMARQUABLES contenuës dans cet Ouvrage.

### A.

## H.

decinales

N.



O.

P.

## Q.



## R.

*FIN.*

---

De l'Imprimerie de LAURENT RONDET. 1691.

## *Fautes à corriger.*

P*Age* 72. *ligne derniere*, du moment, *lisez* au moment. *Pag.* 79. *lig. dern.* ressentir, *lis.* sentir. *Pag.* 128. *lig.* 20. *lis.* une. *Pag.* 133. *lig. dern.* s'accorder, *lis.* s'accommoder. *Pag.* 136. *lig.* 25. prêt, *lis.* prêts. *Pag.* 137. *lig.* 5. escadrons, *lis.* escadres. *Pag.* 141. *lig.* 27. n'étoit, *lis.* n'étant. *Pag.* 142. *lig.* 36. les, *lis.* ses. *Pag.* 152. *lig.* 33. demanderent, *lis.* demandoient. *Pag.* 57. *lig.* 30. dehors, *lis.* hors. *Pag.* 159. *lig.* 10. defaire, *lis.* faire. *Pag.* 209. *lig.* 20. des, *lis.* de. *Pag.* 215. *lig.* 17. fatigue, *lis.* pratique. *Pag.* 222. *lig.* 8. *effacez* du tems. *Idem lig.* 33. aux, *lis.* les. *Pag.* 226. *lig. premiere*, occasion, *lis.* une occasion. *Pag.* 230. *lig.* 6. dans une, *lis.* d'une. *Pag.* 243. Quajocingo, *lis.* Guacocingo. *Pag.* 245. *lig.* 13. resolutions, *lis.* irresolutions. *Pag.* 247. *lig.* 10. reveille, *lis.* recueille. *Pag.* 250. *lig.* 35. qu'ils sentoient, *lis.* qu'il sentoit. *Pag.* 252. *lig.* 29. qu'elle, *lis.* qu'il. *Pag.* 269. *lig.* 27. quelques violences, *lis.* quelque violence. *Pag.* 270. *lig.* luy, *lis.* leur. *Pag.* 284. *lig. dern.* guerre, *lis.* la guerre. *Pag.* 290. *lig.* 25. Mitoles, *lis.* Mitotes. *Id. lig.* 32. entrée, *lis.* entré. *Pag.* 291. *lig.* 20. un, *lis.* en. *Pag.* 304. *lig.* 22. plus, *lis.* moins. *Pag.* 311. *lig.* 10. à, *lis.* en. *Pag.* 314. *lig.* 27. paroît, *lis.* paroîtroit. *Pag.* 318. *lig.* 7. *ôtez* &. *Pag.* 323. *lig.* 8. delaissoit, *lis.* laissoit. *Pag.* 326. *lig.* 35. la personne, *lisez* l'appartement. *Pag.* 328. *lig.* 3. entendre, *lis.* s'entendre. *Pag.* 338. *lig.* 31. rang, *lis.* sang. *Pag.* 341. *lig.* 3. corival, *lis.* rival. *Pag.* 367. *lig.* 4. leur, *lis.* en leur. *Pag.* 371. *lig.* 14. *lis.* avant que. *Ibid. lig.* 19. prés, *lis.* auprés. *Pag.* 384. *lig.* 18. de prendre, *lis.* à prendre. *Pag.* 395. *lig.* 13. esperances, *lis.* apparences. *Pag.* 396. *lig.* 7. *effacez* &. *Pag.* 400. *lig.* 30. *lis.* & fait qu'on. *Pag.* 403. *lig.* 11 Panuce, *lis.* Panuco. *Pag.* 417. *lig.* 37. *effacez* peu. *Pag.* 424. *lig* 3. dirigé, *lis.* digeré. *Pag.* 432. *lig.* 21. semblable, *lis.* vrai-semblable. *Pag.* 450. *lig.* 37. intraitable, *lis.* incroïable. *Pag.* 460. *lig.* 24. de mettre, *lis.* de se mettre. *Pag.* 512. *lig.* 12. souhaitoit, soûtenoit. *Pag.* 523. *lig.* 10. celles qu'ils ont, *lisez* celles qui sont.

AVERTISSEMENT.

*Il faut prendre la peine de corriger ces fautes, avant que de s'engager à la lecture de l'Ouvrage.*


ULISYS
15841687



